This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07587148 7

UNE
VILLE D'EAUX ANGLAISE
AU XVIIIe SIÈCLE

LA SOCIÉTÉ ÉLÉGANTE ET LITTÉRAIRE
A BATH
SOUS LA REINE ANNE ET SOUS LES GEORGES

1018

PAR

A. BARBEAU,

DOCTEUR ÈS LETTRES,

CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN.

PARIS

ALPHONSE PICARD & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE

1904

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
239951B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

A Monsieur A. BELJAME

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Hommage de reconnaissance et d'affectueux respect.

AVANT-PROPOS

Dans le présent ouvrage, étude de la vie particulière des villes d'eaux anglaises de l'avant-dernier siècle, on a tenté d'esquisser un coin curieux et disparu de l'ancienne société britannique. On y a considéré dans sa naissance, son développement, son déclin, le premier et le plus éclatant de ces foyers d'élégance réglée qui, surgissant chez nos voisins peu après la Restauration, y brillèrent un peu plus de cent ans pour s'évanouir ensuite sans retour avec les causes qui les avaient fait naître. La place spéciale que, pendant cette période, tint la ville de Bath, nulle autre, pas même Londres, ne l'avait encore occupée en Angleterre ; aucune non plus ne l'a reprise depuis : elle fut en ce temps un rendez-vous général et presque obligatoire de la bonne compagnie, un terrain neutre où frayèrent ensemble pour la première fois, les grands, les gentilshommes de province et leurs familles, la bourgeoisie. Presque tout ce que le royaume comptait d'éminent a passé alors par Bath ; toute l'histoire, suivant le mot de Thackeray, y est allée se baigner et prendre les eaux [1], et nous ne savons pas de cité dans

1. « As for Bath, all history went and bathed and drank there » *(Lectures on the Four Georges, George II).*

la Grande-Bretagne, Londres naturellement mis à part, qui ait gardé le souvenir d'hôtes plus illustres, ni qui paraisse aussi souvent dans la littérature. Quelque surcroît de jour peut être jeté sur l'histoire des mœurs anglaises par un aperçu de la société de Bath, du ton qui y régnait, et tout d'abord des attraits qui poussèrent et retinrent une foule si diverse en des lieux si longtemps négligés. Outre qu'il n'est pas inutile, pour connaître une société, de savoir où elle se divertit et de quelle façon, les villes d'eaux anglaises, et celle-ci entre toutes, contribuèrent très fort à mettre en présence et à rapprocher des classes jusque-là séparées et qui se connaissaient mal. Elles propagèrent du même coup dans une grande partie de la nation une politesse, un raffinement, qui ne s'étaient vus auparavant qu'à la cour. Ce n'est pas là, semble-t-il, un rôle tout à fait dénué d'importance. Enfin, au moins par les sujets de tableaux qu'y ont trouvés de grands écrivains, Bath touche par quelque biais à la littérature anglaise. Voilà le point, il faut le dire, qui nous intéresse et nous arrêtera le plus ; mais c'est seulement après avoir jeté un regard sur ce *piccolo mondo antico* qu'il conviendra d'en examiner le reflet dans Smollett ou Sheridan, Mlle Austen ou Dickens.

CHAPITRE Ier

BATH JUSQU'AUX DERNIÈRES ANNÉES DU XVIIe SIÈCLE

I

Au Nord-Est du comté de Somerset, à douze milles en amont de Bristol, sur les rives de l'Avon paresseux qui roule ses eaux lourdes vers son embouchure prochaine, un cirque de collines pressées abrite, enserre, semble enfermer dans la verdure la blanche, l'avenante ville de Bath. Gaie à l'œil, bâtie de pierre et non de l'ordinaire brique anglaise, la petite cité s'étale dans l'étroite vallée qu'elle emplit tout entière, et, débordant, elle lance hardiment ses terrasses, étage après étage, à l'escalade des versants abrupts. Au milieu et surgissant du fond, une abbaye de style Tudor, ramassée, massive malgré ses larges fenêtres [1], domine le troupeau des maisons basses et dresse sans élan sa tour trapue dans la brume légère; elle évoque le long passé ecclésiastique du bourg monastique et épiscopal [2] qu'on imagine rétrospectivement blotti dans un repli de sa rivière, derrière ses murs féodaux. Mais les autres clochers sont presque tous modernes, modernes également les rues où l'on s'engage, les édifices rencontrés. Presque tout date clairement

1. Elle a été surnommée « la lanterne de l'Angleterre ».
2. Bath fut du XIIe siècle à la Réforme le siège d'un évêché, qui fut alors transféré, ou plutôt ramené, à Wells, où il se trouvait avant la conquête normande. L'évêque était abbé du monastère de Bath. Le diocèse est encore aujourd'hui dénommé diocèse de Bath et Wells.

d'une même époque, le XVIIIe siècle. Nul disparate dans les bâtiments, nulle confusion dans le plan, peu ou point de reliques d'autrefois surgissant inopinément parmi les constructions récentes [1], presque rien en un mot de ce qui décèle dans la plupart des villes une lente croissance poursuivie patiemment d'âge en âge. Dans cette cité d'hier, ou d'avant-hier, l'abbaye n'est qu'un monument isolé de temps anciens, comme aussi ces thermes, plus antiques, dont on achève de déblayer les ruines; tout le reste trahit une métamorphose brusque, un développement à la fois subit et réglé, qui semble d'ailleurs ne rien devoir aux raisons ordinaires de politique, de commerce ou d'industrie. C'est une ville de luxe qui a été improvisée ici, et dont l'apparence fastueuse survit à sa fortune. Ses rues larges et droites, ses façades uniformes ou symétriques, ses maisons groupées en ensembles d'architecture, ses places régulières, ses longues lignes monumentales, ses frontons, ses colonnades, le retour constant des motifs classiques lui donnent un air de grandeur un tant soit peu académique et pompeuse, qu'égayent pourtant les arbres et les pelouses des parcs et des jardins, que diversifient les perspectives habilement ménagées dans un site heureux et varié. L'aspect général présente tantôt la dignité grandiose du nouvel Édimbourg, tantôt l'élégance un peu apprêtée de certaines « résidences » allemandes. La vie moderne étonne d'abord dans ce cadre, vie affairée d'un centre provincial prospère, vie tranquille de rentiers ou de retraités qu'attire l'agrément du lieu et du climat. L'œil cherche d'instinct sur les larges trottoirs les costumes d'autrefois, habits brodés et falbalas, justaucorps et paniers; au coin des rues, il rencontrerait sans surprise les chaises à porteurs armoriées. Sur cette scène dressée pour une autre société, ce sont les gens, les habitudes d'aujourd'hui qui ne paraissent pas à leur place. Seul, on le sent, le XVIIIe siècle était ici chez lui; ces lieux sont un théâtre qu'il a aménagé à son goût, pour son usage et son plaisir, et où il a figuré dans ce qu'il avait de plus brillant, sinon de plus sérieux et de plus estimable. Théâtre vide

1. Il s'en trouve bien quelques-unes (voir à ce sujet C.-E. Davis, *Ancient Landmarks of Bath*), mais elles sont fort peu nombreuses pour une si ancienne ville.

aujourd'hui; les acteurs s'en sont dès longtemps retirés; le spectacle, déjà oublié, ne se redonnera plus; la littérature permet toutefois de ressusciter quelques-uns des premiers, de retrouver les grandes lignes du second, d'animer de ce double souvenir un décor demeuré presque intact.

II

Pour s'être si bien installé à Bath, pour avoir fait de cette ville une résidence favorite et l'avoir marquée d'une si forte empreinte, le XVIIIe siècle ne l'a pourtant ni créée ni découverte. On sait qu'avant sa métamorphose, elle avait déjà une longue et assez honorable histoire, qu'il n'y a pas lieu d'exposer ici [1], mais dont il convient de rappeler brièvement quelques points essentiels.

Peu de villes dans la Grande-Bretagne paraissent avoir été plus anciennement habitées, et son berceau, ni plus ni moins que celui de Rome, est entouré de légendes. Une tradition, admise jusqu'à un temps voisin du nôtre [2], rattachait son origine à l'un des vieux rois mythiques rendus célèbres par Geoffroi de Monmouth et le *Roman de Brut*. Bladud, fils de Hudibras, et dans la suite père du roi Lear, en passait pour le fondateur [3]. Héritier présomptif du trône, il s'était vu soudain affligé de la lèpre, et, pour cette raison, banni de la cour; ses courses errantes l'ayant ensuite conduit dans un coin du comté actuel de Somerset, la nécessité le força de s'y louer comme gardeur de pourceaux. Là il s'aperçut, au bout de peu de temps, qu'il avait communiqué son mal aux animaux dont il avait le soin, mais fut bien surpris de les voir se précipiter dans

1. L'ouvrage classique sur le sujet est celui de Warner *(History of Bath)*. Nous nous en servons pour le récit qui va suivre; les autres autorités seront citées en leur lieu.

2. L'auteur d'un *Historic Guide to Bath*, publié en 1864, le révérend G.-N. Wright, le défend encore en l'émondant un peu (p. 3-13).

3. Ce qui suit est un abrégé du très long récit de Wood, architecte et historien local, qui, au XVIIIe siècle, a donné sa forme la plus complète à la légende *(Description of Bath*, vol. I, chap. IX). Les traits principaux se trouvent déjà en 1697 dans Peirce, *Bath Memoirs*, chap. VIII, p. 172-175.

des eaux chaudes qui sourdaient aux environs, et, après quelques plongeons, en sortir guéris. Il suivit l'exemple du troupeau, fut guéri de même, retourna auprès de son père, et fonda sur les lieux du miracle des bains, un temple de Minerve où brûlaient des feux perpétuels [1], puis une ville où il régna glorieusement plus tard [2].

Telle est, dépouillée de ses détails, lesquels sont fort circonstanciés, la légende qui, malgré quelques railleries du comte de Rochester [3] et de Powell [4], fut crue pieusement à Bath jusqu'au début du dernier siècle, qui y est encore populaire, et qu'a parodiée Dickens dans son *Club Pickwick* [5]. C'est le développement et l'embellissement d'une autre, plus ancienne et plus simple, qui vient tout droit de l'inépuisable répertoire de fables bretonnes ou prétendues telles, de l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroi de Monmouth [6], légende répétée

1. Le dernier trait, rapporté déjà par Geoffroi de Monmouth (*Historia Regum Britanniæ*, lib. II, cap. x), est emprunté sans doute à un passage de Solinus, auteur fort lu au moyen âge : « Circuitus Britanniæ quadragies octies septuaginta quinque millia passuum sunt : in quo spatio magna et multa flumina sunt. Fontesque calidi opiparo exsculpti apparatu ad usus mortalium, quibus fontibus præsul est Minervæ numen, in cujus æde perpetui ignes nunquam canescunt in favillas, sed ubi tabuit vertitur in globos saxeos » (*Polyhistor*, XXII). Il y a des gisements de charbon de terre près de Bath : un usage ancien de ce combustible serait-il indiqué ici par l'auteur latin ? Le reste de la description ne paraît guère pouvoir s'appliquer à une autre ville, d'autant qu'il y eut en effet à Bath un temple de Minerve (ou plutôt de Sul Minerva, divinité locale).

2. L'histoire de Bladud ne s'arrête pas là; nous savons de plus, par Geoffroi de Monmouth et tous ceux qui l'ont suivi jusqu'à Wood inclusivement, que ce prince, s'étant dans sa vieillesse adonné à la magie qu'il avait apprise à Athènes avec la philosophie et les autres sciences, tenta de voler dans les airs, tomba à terre et périt misérablement dans sa chute.

3. « ... The famous *John*, Earl of *Rochester*, coming to Bath, the Story of *Bladud* and his Pigs became a Subject for his Wit, and this proved the Cause of striking it out of the Inscription placed against one of the Walls of the King's Bath » (Wood, ch. IX, p. 76).

4. Le célèbre montreur de marionnettes dont il est parlé à plusieurs reprises dans le *Tatler* et le *Spectator*. L'une de ses pièces avait pour titre *Prince Bladud* et fut jouée à Bath (cf. Wood, ibid.). Le 20 avril 1778, nous voyons encore représenter à Bath un *Bladud, or Harlequin at Bath* (Geneste, *Some Account of the English Stage*, t. VI, p. 38). La tradition, probablement atteinte par le ridicule, fut ressuscitée par Wood.

5. Voir le conte intitulé *the True Legend of Prince Bladud*, au chap. XXXVI.

6. Livre II, chap. x.

après celui-ci par Wace [1], Layamon [2], Higgins [3], Leland [4], Spenser [5], Camden [6]. Geoffroi veut seulement qu'au temps du prophète Élie, Bladud, grand magicien, et versé dans tous les arts de la Grèce, ait créé les eaux chaudes par la vertu de ses enchantements; l'histoire de la lèpre et des pourceaux lui est inconnue. Bath, quoi qu'il en soit, fut fondé l'an 890 avant l'ère chrétienne (c'est ce que nous affirme un médecin du XVIe siècle) [7], ou bien en 863 (c'est la date que portait une tablette commémorative placée dans les bains) [8]; on serait mal venu à réclamer plus d'exactitude.

Les premiers témoignages historiques que nous ayons sur Bath, sans être aussi précis ni remonter aussi loin que la légende, n'en assignent pas moins à cette ville une antiquité fort respectable. Ptolémée la mentionne sous le nom de Ὕδατα Θερμά [9], l'*Itinéraire d'Antonin* sous celui d'*Aquæ Solis* [10], et

1. Bladus fu molt de grant puiçance
Et sot assés de nigromance.
Cil fonda Bade et fist les bains
Onques n'i orent esté ains,
De Bladu fu Balda nomée,
La seconde letre l ostée.
Ou Bade ot par le bain cest nom
Por la mervillose façon;
Les bains fist chauz et saluables
Et al poeple mult profitables (*Roman de Brut*, v. 1667-1677).

2. *Brut*, v. 2834-2895.

3. *Mirror for Magistrates*, part I, IX. Higgins est l'un des collaborateurs de Sackville.

4. *Commentarii de Scriptoribus Britannicis*, cap. VI.

5. *Faerie Queene*, livre II, chant X, strophes 25 et 26.

6. *Britannia*. tome II, *Belgæ*, p. 107. Il appelle Bladud Bleyden et ajoute d'ailleurs peu de foi aux récits qui le concernent.

7. Jones, *The Bathes of Bathes Ayde*, livre II, fol. 2.

8. L'inscription est rapportée par Misson (*Mémoires et observations*, p. 26). Wood, pour sa part, préfère fixer à l'année 483 ou environ l'avènement de Bladud au trône (*Description of Bath*, p. 20). Il fait du reste au sujet de ce prince toute une série de découvertes inattendues, l'identifie avec le Scythe Abaris, disciple de Pythagore, « for what Circumstance can amount to a stronger Proof of their Identity than the Art of Flying, and the Gifts of Prophecy annexed to the Accounts of both ? » (ibid., ch. III, p. 37), voit en lui l'un des premiers philosophes et des premiers savants de l'antiquité, ainsi que le constructeur du temple de Delphes (Ibid., p. 30-40), etc.

9. *Géographie*, lib. II, cap. III.

10. *Britannia, in fine*.

les antiquités qui y ont été découvertes indiquent un établissement romain qui suivit de près la conquête de la Bretagne par A. Plautius, ou, au moins, l'expédition de P. Ostorius Scapula en 50. Les nouveaux maîtres du territoire breton, attirés par ces sources chaudes auxquelles ils attachaient tant de prix [1], fondèrent une ville à l'entour, y élevèrent des thermes, des temples, des édifices de tout genre, et s'y fixèrent en nombre, défendus contre toute incursion par des remparts, qui, depuis, servirent de base aux murailles du moyen âge. Pendant trois siècles, Aquæ Solis paraît avoir été ce qu'elle devait redevenir bien plus tard, une ville de plaisir et de luxe, une petite Baïes britannique. A en juger, faute de textes et de monuments suffisants, par des restes de toute sorte, fragments de statues, monnaies, cippes, autels, bas-reliefs, inscriptions, la colonie dut être relativement nombreuse et riche. On croit avoir retrouvé l'emplacement de divers édifices publics et d'un temple consacré à Minerve [2]; des villas romaines s'élevaient dans la campagne environnante; les thermes, quoiqu'ils ne soient encore déblayés qu'en partie et qu'on ne puisse juger exactement de leur étendue [3], « doivent avoir occupé de six à sept acres et renfermé tous les raffinements des grands thermes de Rome » [4].

Nul doute que l'abandon de la Grande-Bretagne par les légions romaines en 411 n'ait diminué considérablement la prospérité et l'importance d'Aquæ Solis. Désertée par une partie

1. Ce sont des eaux sulfureuses et calcaires; on les emploie contre un grand nombre de maladies (goutte, paralysie, dyspepsie, etc.). Voir à ce sujet Freeman, *The Thermal Baths of Bath*.

2. Ou plutôt à Sul Minerva. Sul était sans doute une divinité indigène, dont on aura confondu le culte avec celui de la Minerve romaine. Les antiquités de Bath ont fait l'objet d'études et de travaux trop nombreux pour que nous en donnions la liste ici. Nous citerons seulement *Antiquities of Bath*, du rév. R. Warner, et *Aquæ Solis, or Notices of Roman Bath*, du rév. H.-M. Scarth. La première description se trouve dans Leland.

3. Ils furent découverts en 1755, mais les fouilles furent presque aussitôt comblées pour la construction de bâtiments modernes. On a fait depuis d'autres découvertes partielles, notamment en 1877.

4. «...The area of the Roman Baths — omitting the auxiliary buildings — must have occupied from 6 to 7 acres, and included all the requirements to be found in the grand Baths of ancient Rome... » (C.-E. Davis, *The Baths, Ancient and Modern*, dans le *Handbook to Bath*, p. 150). M. Davis est l'un des auteurs des découvertes de 1877. L'acre anglaise vaut un peu plus de quarante ares.

de sa population, la ville eut probablement à souffrir encore de la confusion générale qui suivit le départ des Romains, puis des terribles incursions des Pictes et des Scots, enfin de la conquête saxonne [1]. Sous le nom nouveau d'Akemanceaster [2], bientôt remplacé par celui de Bath [3], elle fit partie du district de Hwiccia réuni plus tard au royaume de Mercie [4].

Deux siècles se passèrent avant que la fondation d'un monastère d'hommes [5] vînt relever un peu la cité ruinée. La voici qui devient centre religieux; le monastère est accru et enrichi par divers souverains, et, en 973, le roi Edgar se fait couronner dans l'abbaye [6], cérémonie dont le souvenir se perpétue à Bath par une coutume dont nous retrouverons des vestiges au XVIIIe siècle, l'élection annuelle d'un « roi » par les bourgeois [7]. Dévastée de nouveau dans une guerre civile, peu d'années après la conquête normande [8], la ville fut relevée par le Tourangeau Jean de la Villette (Joannes de Villula), chapelain et médecin de Guillaume le Roux, qui, nommé en 1088, évêque

1. La bataille de Deorham (577), qui donna aux Saxons l'ouest de l'Angleterre, fut livrée aux environs. Il est possible que la destruction des édifices romains remonte à cette époque. Le beau fragment de poésie anglo-saxonne qu'on désigne d'ordinaire sous le nom de *la Ruine* et qui décrit une cité dévastée (dans Grein, *Bibliothek der angelsächsischen Poesie*, t. I, p. 238) semble se rapporter à Bath (voir à ce sujet un article de M. Earle dans les *Proceedings of the Bath Natural History and Antiquarian Club*, 1872, p. 259-270).

2. La terminaison anglo-saxonne *ceaster* (cité, du latin *castra)* est celle que l'on retrouve dans Chester, Manchester, Winchester, etc. Quant à la première partie du mot, M. Earle y voit un nom breton *Akeman*, formé lui-même d'*Ake*, transcription du latin *Aquæ* et du radical celtique *man*, lieu, place, qui existe encore en gallois *(Bath Ancient and Modern*, ch. IV, p. 42).

3. Voir l'histoire de ce nouveau nom dans le *New English Dictionary*, article *Bath*, *sb*². Des monnaies anglo-saxonnes du XIe siècle portent l'inscription *Bathan* (Earle, *Bath Ancient and Modern*, p. 68).

4. Pour plus de détails sur cette période et la suivante, voir Warner, *History of Bath*, part. I, sections I-III.

5. Par le roi Offa (775). Il s'y trouvait déjà un couvent de femmes fondé en 676 (cf. Leland, *Itinerary*, II, fol. 38).

6. Leland, ibid., fol. 39.

7. « And at Whitsunday-tide, at the whych time men say that Eadgar there was crounid, ther is a King elected at Bath, every yere of the Tounesmen in the joyfulle remembraunce of King Eadgar and the Privileges gyven to the toun by hym. This King is festid and his Adherentes by the richest Menne of the Toun. » (Leland, ibid.).

8. Par Geoffroi de Coutances, partisan de Robert Courtelheuse dans le soulèvement qui eut lieu en faveur de celui-ci en 1087.

de Somerset, transporta de Wells à Bath son siège épiscopal, rebâtit l'abbaye brûlée et restaura les bains. A cette abbaye bénédictine Bath dut pendant les quatre siècles suivants presque toute son importance; l'industrie du drap, introduite par les moines, y prit aussi une certaine extension [1]. Le système municipal s'y développa comme dans les autres villes anglaises [2]; elle fut représentée au Parlement dès le règne d'Édouard Ier, mais sa population ne semble pas avoir dépassé un millier d'âmes ou deux [3]. En 1499, l'évêque King y entreprit la reconstruction de l'église abbatiale, travail qui fut interrompu peu après par la Réforme [4], et par la suppression des monastères qui en fut la conséquence [5].

Des eaux thermales qui avaient été l'origine de Bath et qui allaient refaire sa fortune, nous ne trouvons durant toute cette période que peu de traces. Elles n'étaient pourtant pas oubliées, ni absolument délaissées; au XIIe siècle, un chanoine de Saint-Albans les célébrait en vers latins [6], et un petit hôpital était

1. Voir Leland, t. II, fol. 38. Déjà Chaucer nous montre la réputation de Bath à cet égard :

A good Wyf was ther of bisyde Bathe,
. . . . . .
Of clooth-making she hadde swich an haunt,
She passed hem of Ypres and of Gaunt.
(*Canterbury Tales*, Prologue, 445, 447-449).

Les moines introduisirent une navette dans les armes de leur couvent. Cette industrie était encore florissante à la fin du XVIIe siècle : ... « The Clouthing trade flourished so exceedingly that, in the Parish of St. Michael without the North Gate, there were no less than sixty broad Looms at the Time of the Restoration » (Wood, *Description of Bath*, I, p. 217).

2. Voy. King et Watts, *Municipal Records of Bath.*

3. On l'a évaluée à 890 au temps du *Doomsday Book*, à 1025 dans la deuxième moitié du XIVe siècle (A.-J. King, *General History of Bath*, dans le *Handbook to Bath*, p. 48). Le *Roll for the City of Bath* de 1379 compte environ 250 maisons, et les plans successifs de la ville font voir ce nombre à peu près stationnaire jusqu'au XVIIIe siècle. Voir à ce sujet un article de M. Peach intitulé *The Growth of the City of Bath with reference to its Buildings and Population, as illustrated by its Maps;* il se trouve à la *Reference Library* de Bath dans un recueil manuscrit désigné sous le nom de *Bath Notes* (Peach Collection, 4527).

4. Ils ne furent repris que sous Jacques Ier.

5. En 1539.

6. Bathoniæ thermis vix præfero Virgilianas
Confecto prosunt balnea nostra seni.
Præsunt attritis, collisis, invalidisque,
Et quorum morbis frigida causa subest.

fondé pour recevoir les lépreux qu'elles attiraient [1] ; au XVe, on voit l'autorité ecclésiastique s'occuper des bains pour y rétablir la décence et le bon ordre [2]. Toutefois ce n'est guère qu'au milieu du XVIe siècle qu'une certaine attention et une certaine faveur reviennent à ces richesses naturelles. Le retour se manifeste chez Leland, qui, en 1542, nous donne les bains pour très fréquentés [3], puis chez le docteur Turner, médecin d'Édouard VI, qui comparant les eaux thermales anglaises aux étrangères déplore de voir celles-là honteusement négligées (1562) [4]. Dix

Prævenit humanum stabilis natura laborem,
Servit naturæ legibus artis opus.
Præcedit natura potens, industria solers.
Subvenit, his junctis nobile surgit opus,
Præsternit natura viam quam dirigit artis
Regula, si fidus sit comes usus ei.
Arti sunt igitur obnoxia balnea partim,
Partim naturæ, sulphure fervet aqua,
Sulphur nempe soli pyr dicitur, ignis in ipso
Vivit, et effectum nutrit in amne suum.
Igne suo succensa quibus data balnea fervent,
Ænea subtus aquas vasa latere ferunt.
Errorem figmenta solent inducere passim,
Sed quid ? sulphureum novimus esse locum, etc.

(Neckam, *De laudibus divinæ sapientiæ*, *Distinctio tertia*, v. 271-288).

1. En 1138.

2. Ordonnance de l'évêque Bekyngton (1449), citée par Warner, *History of Bath*, V, p. 317.

3. « This Bath [le Bain dit de la Croix; les autres sont énumérés ensuite] is much frequented of People diseased with Lepre, Pokkes, Scabbes, and great Aches, and is temperate and pleasant, having a 11 or 12 Arches of Stone in the sides for men to stonde under yn time of Reyne. Many be holp by this Bathe for Scabbes and Aches » (*Itinerary*, t. II, fol. 36).

4. « We... woulde be ashamed that any straunger, whych had sene the bathes in foren landes should looke upon our bathes... because we do so lightly regard so hygh and excellente giftes of Allmighty God... » (*A Booke of the Properties, etc.*, p. 2). Il propose diverses réformes. Il est, nous dit-il, le premier Anglais qui ait traité des eaux thermales : « I wote of no man hath writen one word, that ever I could read, wherefor if that I write not so perfitly of it, as sum perfit idle overseers would that I shuld have done : I trust that an honest man will pardon me, because I had no help of any writers that wrote of it before me » (*Préface*). Vers ce temps, les sources de Bath sont également mentionnées par l'Italien Bacci dans son ouvrage *de Thermis, Lacubus, Fluminibus et Balneis totius Orbis*, lib. IV, cap. IX, p. 256. Guidott (*Discourse of Bath*, 2e éd., p. 49) nous dit que c'est l'ambassadeur d'Angleterre à Rome, sir Edward Carne, qui révéla à l'Italien l'existence de ces bains ignorés jusque-là de tous les étrangers. Sir Philip Sidney, dans une lettre à son ami Languet (p. 122 de la traduction Pears), parle d'un séjour de son père et de ses oncles à Bath en 1577: il ne dit pas s'ils s'y étaient rendus par raison de santé.

ans après, le docteur Jones écrit le premier ouvrage médical qui soit spécialement consacré aux eaux de Bath [1], puis une visite royale, celle d'Anne de Danemark, femme de Jacques Ier, atteste en 1616 la confiance qu'inspirent de nouveau ces sources si longtemps abandonnées [2], et que le poète Massinger va pouvoir, quelques années plus tard et non sans quelque hyperbole, déclarer illustres au loin et rapprocher de celles de Spa [3]. Cette confiance se propage [4] et conduit aux eaux, malgré un mauvais aménagement et de très fréquents désordres [5], un nombre croissant de baigneurs, parmi lesquels des grands et des personnages de marque [6]. Toutefois, c'est seulement

1. *The Bathes of Bathes Ayde*, titre assez peu clair comme le remarque M. Earle, qui rappelle à ce sujet l'origine galloise de l'auteur *(Bath Ancient and Modern*, ch. VIII, p. 119). C'est le premier en date d'une série fort longue et qui se poursuit encore. Il est inutile de donner ici la liste de ces traités; les principaux sont mentionnés dans Freeman, *Thermal Baths*, pp. IX, sqq. Une bibliographie manuscrite dressée par E. Hunt (à la bibliothèque municipale de Bath), et qui s'arrête à l'année 1857, en cite plus de quatre-vingts, y compris, il est vrai, quelques traités généraux où les eaux de Bath ne figurent pas seules; dix-sept sont antérieurs au XVIIIe siècle.

2. L'un des bains de Bath en prit le nom, qu'il a gardé, de bain de la Reine *(Queen's Bath)*.

3. « The far-fam'd English Bath, or German Spa » *(Parliament of Love*, II, 2, 113). Cette pièce est de 1624.

4. D'après Wood (ch. XI, p. 216), elle fut accrue par un ouvrage du docteur Jones, *A Discourse of Naturall Bathes* (1631). Henriette de France songea même à faire usage des eaux de Bath, mais se décida pour Bourbon. En 1634, un docteur Thomas Johnson fait les remarques suivantes : « Urbis ædificia satis sunt ampla et commoda ad excipiendum undique profluentem ægrotorum numerum, qui morborum medelam quærentes, huc quotannis vere et autumno quasi ad sacrum *Hygeias* fanum se conferunt » (*Thermæ Bathonicæ*, p. 2).

5. Cf. Wood : « ...About the time that the Queen went there [à Bourbon], all kinds of Disorders were grown to their highest Pitch in *Bath;* insomuch as the streets and publick Ways of the City were become like so many Dunghills, Slaughter-Houses, and Pig-Styes... The Baths were like so many Bear-Gardens, and Modesty was entirely shut out of them; People of both Sexes bathing by Day and Night naked: and Dogs, Cats, Pigs, and even human Creatures were hurl'd over the Rails into the Water, while People were bathing in it » (Ibid., p. 216-217).

6. Le docteur Peirce cite dans ses *Bath Memoirs* un duc de Hamilton (ch. II, p. 19), un vicomte de Stafford (p. 23) et un grand nombre d'autres personnes de qualité qu'il soigna entre les années 1653 et 1697. Beaucoup laissaient quelque trace matérielle de leur passage, particulièrement des anneaux de bronze fixés dans les bains et dont on pouvait s'aider pour y marcher. Warner reproduit d'après Guidott la liste des donateurs *(History of Bath*, p. 325); le don le plus ancien est de 1612.

sous la Restauration qu'un séjour de la reine Catherine de Bragance, accompagnée de Charles II et de la cour [1], en attirant à Bath un concours jusque-là sans exemple, établit de façon durable la vogue mondaine de cette station thermale, en même temps que le prix des eaux s'accroît par un nouvel usage médical qu'on en fait [2]. Ce séjour de Charles II a du reste pour la ville une bien autre importance, car son caractère commence d'en être transformé; c'est le Bath nouveau, le Bath du XVIIIe siècle qui s'annonce alors.

III

C'est en effet dans les années qui séparent cette visite royale de 1663 et la fin du XVIIe siècle que Bath, tout en continuant sans doute d'attirer des malades, devient par degrés lieu de plaisir en même temps que lieu de guérison. Où l'on allait jusque-là par nécessité, plusieurs, à ce que nous voyons, commencent à se rendre pour le divertissement. D'autres les suivent, de plus en

1. En 1663. La reine espérait trouver aux eaux un remède contre la stérilité. « Les médecins de la reine, prudents et avisés comme ils le sont partout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avaient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire aux bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; et, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée pour en être... Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre reine n'osoit s'y opposer; mais elle n'en espéra plus rien » (*Mémoires de Grammont*, XIII). Le duc de Grammont était du voyage ainsi que Hamilton ; c'est là qu'il détourna celui-ci de sa passion grandissante pour Mlle Stewart. Le même chapitre contient quelque détail des plaisirs de la cour à Bath; il en sera fait usage plus loin. Voy. également Pepys, *Diary*, 11 et 25 août 1663.

2. Le médecin du roi, sir Alexander Frayser, reconnaissant aux eaux de Bath les mêmes propriétés qu'à celles de Bourbon, en recommanda l'usage interne (déjà pratiqué d'ailleurs, comme on le verra dans Jones, *Bathes of Bathes Ayde*, lib. IV, fol. 28), et envoya dès lors à Bath les malades qu'il envoyait auparavant à Bourbon. Wood ajoute : « From this Period the Drinking of the hot Waters of Bath may be very justly said to have been established; and from the same Period the Trade of the City began to turn from the Woolen Manufacture, to that of entertaining the Strangers that came to it for the Use of the hot Waters » (*Description of Bath*, ch. XI, p. 216).

plus nombreux. « Hommes et femmes accourent de toute la Grande-Bretagne, en quête de santé, mais aussi de plaisir [1] », nous dit-on dès 1672, et « mille gens vont passer là quelques semaines sans se soucier ni des Bains ni des Eaux à prendre, mais seulement pour se divertir avec la bonne Compagnie » [2]. Bien avant la visite de la reine Anne (1702) [3], on peut donc considérer la transformation comme en voie de s'accomplir, et Bath comme tendant à devenir une sorte de casino général du royaume, un rendez-vous périodique du beau monde, une villégiature commune aux classes les plus différentes de la société. D'où vient pareille et si rapide métamorphose ?

Il faut remarquer tout d'abord que, si notre ville prend tout à coup un caractère nouveau, elle n'est pas seule à le prendre, mais que des villes rivales, telles qu'Epsom et surtout Tunbridge Wells, attirent en même temps les visiteurs et jouissent d'un égal renom [4]. La mode n'a pas encore choisi entre elles, mais

1. « Nam illuc omnis generis omnisque conditionis viri fœminæque, sanitatis, imo delitiarum causa, tota ex Britannia confluunt » (Caroli Claromontii *De Aere, locis et aquis terræ Angliæ*, p. 31). La Moll Flanders de Defoe se rend à Bath tant pour se récréer que pour chercher aventure : « The looking after my Cargo of Goods soon oblig'd me to take a journey to *Bristol*, and during my attendance upon that Affair, I took the Diversion of going to *Bath*, for as I was still far from being old, so my Humour, which was always gay, continu'd so to an Extream... The Bath is a Place of Gallantry enough; Expensive and full of Snares... I liv'd pleasantly enough, kept good Company, that is to say, gay, fine Company...» *(Moll Flanders*, p. 125-126); le livre, publié en 1721, est donné pour écrit par l'héroïne en 1683 (ibid., p. 424), et le passage cité se rapporte à une période d'environ trente ans antérieure. Defoe a, semble-t-il, légèrement avancé le temps de la vogue de Bath et transporté à une époque un peu trop reculée le spectacle qu'il avait lui-même sous les yeux.

2. *Mémoires et observations* [par Misson], p. 25 (1698). L'auteur dit plus haut : « En Hyver Bath fait triste figure; mais pendant les mois de May, Juin, Juillet et Août, il y a un concours de beau Monde qui la peuple, qui l'enrichit et qui l'embellit ».

3. Dans l'intervalle, la reine Marie de Modène avait fait une saison et le roi Jacques II passé quelques jours à Bath (1687).

4. « It was now a Rumbling Time of the Year, and the Gentlemen being most of them gone out of Town, *Tunbridge*, and *Epsom*, and such Places were full of People...» (Defoe, *Moll Flanders*, p. 323). C'est la société d'Epsom que Shadwell peint dès 1673 dans l'une de ses comédies, *Epsom Wells;* quant à Tunbridge, visitée par Charles II et Catherine de Bragance avant Bath (cf. *Mémoires de Grammont*, chap. XII), elle balança longtemps, même au XVIII• siècle, la vogue de cette ville. La littérature s'en occupa aussi de bonne heure *(Tunbridge Walks*, comédie de T. Rawlins, en 1678; *Tunbridge Wells*, comédie

toutes sont dès lors, et voilà la nouveauté, de petits centres mondains, et elles jouent tout à coup un rôle et brillent d'un éclat qui n'avaient été le partage d'aucune ville de province. Toutes, par une rencontre significative, se trouvent être des villes d'eaux. Pour la première fois, un concours de gens bien portants « consent à suivre les malades dans leurs attristantes retraites, et à vivre avec ceux dont les maux sont propres à assombrir sans cesse l'âme du spectateur » [1]. Bizarre goût, comme le note Goldsmith, et surtout bien subit, et qui se propage bien vite. Par ces temps d'imitation étrangère, viendrait-il par hasard de France, ce qui en expliquerait et l'apparition soudaine et l'immédiate diffusion ?

Il n'en vient pourtant point. Entre les villes d'eaux françaises du temps et les anglaises, il n'y a que les ressemblances inévitables qui sortent de la nature des choses. Dans les unes et les autres, il faut bien que les malades observent un régime assez analogue; qu'ils cherchent des moyens de se désennuyer, qui seront nécessairement la conversation, la promenade, la musique, la danse, le jeu; que des relations passagères s'établissent entre gens de rencontre si peu nombreux et qui se coudoient sans cesse; que charlatans ou fripons essayent de faire des dupes [2]. Comment se pourrait-il autrement? ce sont là

de T. Baker, en 1703; *A Rod for Tunbridge Beaus*, poème local, en 1701. Voir encore sur Tunbridge Pavillon, *Lettres*, xxv). L'avance d'Epsom et de Tunbridge sur Bath s'explique probablement par leur proximité de Londres. La mode des villes d'eaux une fois établie, l'éloignement même de Bath devint un avantage, puisqu'il procurait un plus grand changement de société et d'habitudes et permettait une liberté plus complète.

1. « To a person who does not thus calmly trace things to their source, nothing will appear more strange, than how the healthy could ever consent to follow the sick to those places of spleen, and live with those whose disorders are ever apt to excite a gloom in the spectator » (Goldsmith, *Life of Nash*, Globe Edition, p. 519).

2. Sur les villes d'eaux françaises au XVIIe et au XVIIIe siècle, voir les articles de M. Engerand dans la *Nouvelle Revue* du 1er mars et du 1er juillet 1894; les textes les plus intéressants y sont cités ou analysés, et l'auteur renvoie à un grand nombre de sources moins connues. On lira aussi avec profit la note sur Forges (par M. Bouquet) insérée par M. Chéruel dans son édition des Mémoires de Mlle de Montpensier (t. II, p. 515-527), et où est résumée l'histoire de cette ville jusqu'à la Révolution. Il est inutile de rappeler, outre le texte même de Mlle de Montpensier, les passages bien connus de Voltaire sur le même Forges, de Mme de Sévigné sur Vichy, de Diderot sur Bourbonne, la comédie de Dancourt sur les *Eaux de Bourbon*.

traits communs aux stations thermales de tout temps et de tout pays, et qui n'ont rien de caractéristique. Ce qui distingue au contraire Bath ou Tunbridge à l'époque qui nous occupe, on ne le trouve ni à Forges, ni à Bagnères, ni à Bourbon, on ne le trouve nulle part en France [1], je veux dire l'éclat mondain, le train réglé des plaisirs, l'étendue et la variété de la clientèle, l'universel attrait, tous les points enfin par où, malgré la différence des âges et des mœurs, sont plutôt rappelées les villes d'eaux antiques, Baïes ou Pouzzoles par exemple [2]. L'éclosion des villes d'eaux anglaises et tout leur développement ultérieur sont des phénomènes aussi petits qu'on le voudra, mais originaux et spontanés, et qui ne doivent rien, au moins de façon immédiate, à l'influence continentale.

Ils en dérivent pourtant, mais indirectement. Il en faut chercher l'origine dans les mœurs nouvelles de la cour et des grands, mœurs introduites par la Restauration; il la faut chercher, pour mieux dire, dans l'opposition qui existe entre ces mœurs et celles de la province anglaise contemporaine. Charles II et son entourage ne viennent-ils pas de ramener de France la vie mondaine, étrangement modifiée, il est vrai, et non pas à son avantage ? Quelle place tiennent dans son étrange cour les fêtes, les intrigues, la galanterie, le jeu; de quelle façon peu édifiante l'on s'y dédommage des rigueurs puritaines

1. Ou, peut-on ajouter, en Europe. Cf. ce que dit M. Engerand des eaux étrangères (loc. cit., article du 1er juillet) et voir Chappuzeau, *les Eaux de Pirmont* (dans la *Muse enjouée* du même, 1674), Pöllnitz, *Amusements des eaux de Spa* (1730), et les quelques autres ouvrages mentionnés dans le même article.

2. Le contraste a été noté plus tard par Diderot : « Le séjour [de Bourbonne] en est déplaisant... Quand on en est sorti, il est rare qu'on y revienne... Si les habitants entendaient un peu leur intérêt..., ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé. C'est ainsi que les Anglais l'ont pratiqué à Bath et à Cambridge [*sic*, pour *Tunbridge*], où les hommes vont se distraire de la maussaderie de leurs femmes, les femmes de la maussaderie de leurs maris, et où, tout en buvant des eaux, on rit, on cause, on danse, et l'on arrange d'autres amusements plus doux » *(Voyage à Bourbonne*, t. XVII, p. 346 de l'édition Assézat et Tournery de ses *Œuvres)*. L'abbé Le Blanc écrivait de même vers le milieu du siècle : « Ceux qui croyent qu'il en est des eaux de Bath comme de celles de Bourbon, où l'on ne trouve que des gens infirmes, paralytiques ou valétudinaires se trompent. Au contraire, c'est ici le lieu de l'Angleterre où l'on se porte le mieux, et où l'on tire le meilleur parti de sa santé » *(Lettres d'un François*, LXXXVIII, t. III; p. 310).

d'antan, les peintures et les récits de Hamilton le font, à eux seuls, assez savoir [1]. Mais cette vie mondaine, corrompue aussi, devenue telle quelle indispensable à la haute société, elle ne se mène qu'à Londres, et l'été oblige de s'éloigner de Londres. Ne la trouvant pas ailleurs, ne se résignant pas d'autre part à s'en passer pour un temps, la société a pour unique ressource de se créer comme des colonies dans les comtés; les villes d'eaux sont précisément ces colonies. La capitale, nous dit à ce sujet Goldsmith, « était en Angleterre le seul théâtre de plaisirs et d'intrigues...; les gens du beau monde n'avaient nulle agréable retraite d'été hors de Londres et passaient généralement cette saison dans une solitude peuplée de *squires* de campagne et de femmes de pasteurs, à recevoir les visites de leurs locataires et de leurs fermiers; ils sentaient le besoin d'un lieu où ils pussent avoir la société les uns des autres, et se gagner mutuellement leur argent, comme ils l'avaient fait à Londres » [2]. Le besoin paraîtra naturel en somme, si l'on songe combien, par ce temps de communications difficiles et lentes [3], la province anglaise différait de la capitale, combien les mœurs étaient restées rudes dans les comtés. Un abîme séparait le courtisan poli, affiné, spirituel, dépravé d'ailleurs et sans foi ni mœurs, du hobereau de campagne, de trempe morale plus saine, mais aussi illettré, aussi ignorant, aussi grossier que le dernier de ses paysans, parlant le même jargon provincial [4], mal disposé enfin envers

1. *Mémoires de Grammont*, chap. IX-XIII. Cf. Macaulay, *History of England*, livre I, chap. II et III; Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, livre III, chap. I; Beljame, *le Public et les Hommes de Lettres en Angleterre*, chap. I.

2. « At this time London was the only theatre in England for pleasure or intrigue... In this situation of things, people of fashion had no agreeable summer retreat from the town, and usually spent that season amidst a solitude of country squires, parsons' wives, and visiting tenants, or farmers : they wanted some place where they might have each other's company, and win each other's money, as they had done during the winter in town » (Goldsmith, *Life of Richard Nash*, Works, Globe Edition, p. 519). Le dernier trait n'est pas à négliger, la passion du jeu étant alors universelle en Angleterre, et devant le rester longtemps encore (cf. ci-dessous, chap. IV). Ce n'est pas pur hasard si le premier essai d'organisation de la vie élégante à Bath est dû à un joueur de profession, Webster, et si cette organisation est reprise et achevée par un autre joueur, Nash.

3. Voir Macaulay, *History of England*, ch. III (p. 290-300 de l'*Edinburgh Edition)*.

4. Voir dans Macaulay l'admirable description du gentilhomme campagnard du temps (ibid., p. 249-254).

tout ce qui venait de ce Londres lointain où lui-même ne s'était jamais aventuré [1]. Le *squire* Western de *Tom Jones,* quoique de date postérieure, laisse deviner ce qu'était maintes fois le propriétaire campagnard de l'époque [2]. Avec ses pareils était réduit à frayer l'habitué des splendeurs et des élégances de Whitehall ou de Saint-James; il s'en dégoûtait vite et cherchait à l'horizon quelque point propice où reprendre son train de vie accoutumé et retrouver sa compagnie favorite.

Ce rendez-vous nécessaire et souhaité, où se le donner ? Les villes d'eaux s'offraient dans les meilleures conditions pour l'y fixer. D'abord, la nécessité y conduisait déjà un certain nombre de malades, qui ne l'étaient pas assez pour renoncer à tout plaisir et qui essayaient naturellement d'égayer par tous les moyens possibles leur retraite et leur oisiveté forcées. Ce noyau de société, le divertissement qu'elle donne, sont déjà un attrait. Puis les séjours de la cour à Tunbridge et à Bath sont venus rassembler une fois dans les mêmes lieux une compagnie dispersée d'ordinaire, et lui faire voir la possibilité de s'y retrouver par la suite, de se retrouver là et non ailleurs, car les villes d'eaux sont seules en mesure de recevoir un nombre assez grand d'hôtes de passage et de leur assurer une vie suffisamment commode. Enfin, à ces avantages qui sont ceux de la ville, Tunbridge, Epsom, Bath, villages ou petits bourgs, joignent les agréments de la campagne; ils sont demi-policés et demi-rustiques; les citadins y trouvent la mesure de changement qui leur plaît quand ils vont aux champs. Charme des distractions mondaines, charme de la villégiature; les deux combinés poussent aux sources thermales une troupe croissante d'étrangers, baigneurs ou oisifs.

Pour attirer la *gentry* et la bourgeoisie opulente à Tunbridge ou à Bath [3], il y a encore une autre raison qui est la présence

1. « In that age it was but seldom that a country gentleman went up with his family to London. The county town was his metropolis » (Macaulay, *History of England*, ch. III, p. 265).

2. Sir Roger de Coverley, dans le *Spectateur*, présente un personnage fort différent, mais c'est un baronnet, qui s'est mêlé à la belle société de la Restauration, et qui continue à partager son temps entre Londres et la campagne.

3. « There is a concourse not only of the Nobility and Gentry, but of the Commonalty too from all parts of the Nation hither » (Brome, *Travels* (1700), p. 38).

même en ces endroits de personnes de la noblesse. L'augmentation de la richesse publique, qui a donné des loisirs à une classe nombreuse et éclairée [1], lui a inspiré par surcroît le goût des plaisirs distingués et des manières polies, l'ambition d'appartenir au royaume de la mode. De même que la cour se modèle sur le souverain, la *gentry* se modèle sur la cour et est imitée elle-même par la classe immédiatement inférieure. C'est, au-dessous des grands et à part d'eux, le beau monde qui commence en Angleterre et qui cherche naturellement un terrain où paraître sans trop de désavantage et où s'initier aux belles manières. Où trouver ce terrain ? à Londres ? une position en vue est bien difficile à y conquérir dans une société exclusive et fermée; dans les chefs-lieux de comté ? un petit nombre de familles locales y dominent sans partage. Les villes d'eaux sont bien plus favorables; c'est là qu'on est assuré de voir de près les gens de qualité, qu'on peut s'ajuster sur eux, qu'on a même des chances de frayer avec eux en partageant leurs plaisirs. Pour se tenir au courant des belles manières, le voyage périodique à Bath pourra remplacer le voyage à Londres; pour obtenir l'entrée des cercles peu accessibles, il vaudra souvent mieux.

IV

Du règne de Charles II à celui d'Anne, ces causes diverses commencent seulement d'agir et de peupler graduellement les nouveaux séjours d'été ; elles ne produiront leur plein effet qu'au XVIIIe siècle, alors qu'elles seront secondées par une meilleure appropriation des villes d'eaux, de Bath en particulier, à leurs destinées nouvelles, et par une organisation méthodique de la vie mondaine. Le Bath du XVIIe siècle, tel qu'il nous apparaît dans Pepys, dans Hamilton, dans quelques contemporains plus obscurs, est encore bien pâle : ville médiocre, plaisirs primitifs, compagnie peu nombreuse. Le vieux bourg du moyen

1. Voir à ce sujet Lecky, *History of England*, ch. II.

âge [1] a gardé ses rues étroites [2], mal pavées, point éclairées la nuit [3]. Un certain nombre de maisons étaient, il est vrai, bâties en pierres de taille, et d'assez belle apparence [4], mais les tableaux qui nous sont faits des intérieurs ne sont guère séduisants. « Les planchers des salles à manger étaient dépourvus de tapis et brunis avec un mélange de suie et de petite bière pour cacher la saleté. Pas une boiserie peinte, pas une cheminée de marbre.... Les plus belles pièces étaient tendues d'étoffes de laine grossières, et meublées de chaises de paille » [5].

1. Il ne s'était pas accru en étendue, ni vraisemblablement en population. Un plan de Bath, publié à Bristol en 1694 par J. Gilmore, diffère très peu du plan du temps d'Élisabeth qui se trouve au Musée britannique (Sloane mss., n° 2596). « La Ville est très petite, dit Misson en 1698, quatre ou cinq cens pas communs, tout au plus, en font la longueur, et de trois cens, la largeur » *(Mémoires et Observations*, p. 25).

2. « ...The streets generally narrow » (Pepys, *Diary*, 12 juin 1668).

3. Un manuscrit de Wood cité par Warner *(History of Bath*, V, 1, p. 220) fixe vers l'année 1700 le temps où, pour la première fois, « the citizens applied for an act of parliament to oblige one another to pave the streets of the town, to enlighten them in the right time, and to raise money by tolls to amend the highways ».

4. « ...Many good streets and very fair stone-houses » (Pepys, *Diary*, 14 juin 1668).

5. « The floors of the dining rooms were uncarpeted, and were coloured brown with a wash made of soot and small beer, in order to hide the dirt. Not a wainscot was painted. Not a hearth or a chimneypiece was of marble... The best apartments were hung with coarse woollen stuff, and were furnished with rushbottomed chairs » (Macaulay, *History of England*, ch. III, p. 272 de l'*Edinburgh Edition)*. L'historien abrège ici un long passage de Wood *(Description of Bath*, t. II, préface). Cf. Fleming, musicien de Bath, qui a pu recueillir la tradition sur place : « Bath, in the year 1670, was one of the poorest towns in England...; the houses were very indifferent, there being only one that had a sash window... Accommodations were but indifferent, few houses were capable of receiving a family of condition » *(Life*, etc. *of Timothy Ginnadrake*, t. III, p. 16). La ville paraît cependant à certains *non inelegans* (Caroli Claromontii *De Aere*, p. 31), et Pugh, en 1676, la met en ces termes au-dessus d'Aix-la-Chapelle : « Commodiora tamen hic multo quam Aquisgrani advenis hospitia præbent, cum diversoria publica, tum privatæ civium ædes plane elegantes et pari propemodum altitudine ex quadrato lapide, supellectili insuper honestissima instructæ ornatæque quas æstivis mensibus conductitias locant » (Pugh, *Bathoniensium et Aquisgranensium Thermarum Comparatio*, p. 39-40). Il se peut que Wood et Fleming aient trop généralisé. Vers la fin du siècle, l'amélioration est notable : « The houses are indifferent, the streetes of a good size, well pitched. There are severall good houses built for Lodgings that are new and adorned, and good furniture... » (C. Fiennes, *Diary*, p. 12).

Au sortir de ces peu confortables logis, c'est au bain que beaucoup se rendaient. On le prenait de grand matin, et il occupait un fort long temps. « Levé à quatre heures [1], nous dit Pepys dans son journal, devant me trouver au bain de la Croix... [2] Et bientôt, quoique nous eussions voulu avoir fini avant qu'il vînt du monde, il vint beaucoup de monde; très belles dames... Emmené, enveloppé dans un drap, et chez moi en chaise; tous emmenés de la sorte nous coucher les uns après les autres; resté plus de deux heures dans l'eau... » [3]. Le même Pepys nous apprend que le bain de la Croix était réservé à la *gentry*, les autres mélangés « de bon et de mauvais » [4]. C'est

1. Cf. Rochester :

At Five this Morn, when Phœbus rais'd his Head,
From Thetis's lap, I rais'd myself from Bed,
And mounting Steed, I trotted to the Waters.
(Works, Tunbridge Wells, a satire).

2. Ainsi nommé en raison d'une vieille croix qui s'y trouvait déjà au temps de Leland, et qui fut remplacée par une autre plus monumentale en souvenir de la visite de la reine Marie de Modène en 1687.

3. « Up at four o'clock being by appointment called up to the Cross Bath... And by and by, though we had designed to have done before company come, much company come; very fine ladies.... Carried away, wrapped in a sheet, and in a chair home; and there one after another thus carried, I staying above two hours in the water, home to bed... » (*Diary*, 13 juin 1668).

4. « Looked into the baths, and found the King and Queen's full of a mixed sort, of good and bad, and the Cross only almost for the gentry » (ibid., 15 juin 1668). Pugh, en 1676, nous donne ces renseignements sur le costume des baigneurs : « Intrant hæc balnea viri subligaribus linteis umbilico tenus induti, pileolisque nocturnis ab aura defensi, cætera nudi, nisi cui libuerit interulis ex simplici linteo et pro more loci vittatis reliquum corpus tegere; quod antehas perhibent non sine maculosæ aut illuvie scabræ cutis suspicione factum, eique vitandæ coactos nunc omnes pectora scapulasque, ut plerisque jam est in usu, ab omni contagione integras ostentare. Fœminæ pariter ex simplici et necdum insolato linteo talaribus vestiuntur supparis, quibus pro cujusque gradu aut arbitratu plus minusve ab atris tæniis ornamenti additur; quemadmodum et capitum calanticas et cincinnorum redimicula, honestioribus quibusque versicoloribus vittis et lemniscatis laciniis concinnare modeste tamen et veluti nocturno cultu, mos est » *(Bathoniensium et Aquisgranensium Thermarum Comparatio*, p. 59). Le texte suivant, postérieur de quelques années, ajoute quelques détails : « The Ladyes goes into the bath with Garments made of a fine yellow canvas, which is stiff and made large with great sleeves like a parson's gown; the water fills it up so that its borne off that your shape is not seen, it does not cling close as other linning, which lookes sadly in the poorer sort that go in their own linning. The Gentlemen have drawers and wastcoats of the same sort of canvas, this is the best linning, for the bath water will change any other yellow » (C. Fiennes, *Diary*, p. 13).

au *Cross Bath* que se baignèrent les deux célèbres maîtresses de Charles II, la duchesse de Cleveland et la duchesse de Portsmouth [1], ainsi que plus tard, la reine Marie, femme de Jacques II. Les filles des premiers personnages de la ville y accompagnaient les visiteurs distingués [2], et des musiciens leur donnaient une aubade, mais les baigneurs s'étant mis à accompagner les instruments de leurs chants et à faire du tumulte, la municipalité dut intervenir et interdire toute musique à l'avenir [3].

Le bain, et le repos que les médecins font prendre ensuite [4], n'occupent cependant que quelques heures. Pour emplir le reste de la journée, les amusements sont en somme assez peu nombreux et assez primitifs [5]. Les principaux sont la prome-

1. Toutes deux en 1674 (Wood, t. II, ch. XII, p. 437). La duchesse de Cleveland n'avait pas été du voyage de 1667 *(Mémoires de Grammont*, XIII). La présence du comte de Rochester à Bath la même année est indiquée par cette mention jointe à son dialogue pastoral d'*Alexis et Stréphon :* « Written at the *Bath*, in the Year 1674 » *(Works*, 1714, p. 5). C'est au bain de la Croix, s'il faut en croire Addison, que sous Charles II le mot de *toast* fut pour la première fois appliqué à une personne *(Tatler*, n° 24).

2. « Ladies of quality were generally attended in the Cross Bath by the daughters of the chief citizens; which was a complement seldom received without proper return; and Mrs. Mary Chapman, eldest daughter of the above mentioned alderman Robert Chapman, was the principal person that attended queen Mary in this bath, during her course of bathing in it, in the autumn season of the year 1687 » (Wood, *Description of Bath*, t. II, ch. XII, p. 437).

3. Wood, ibid., et ailleurs : « ...They [la municipalité] assembled together to put an End to a Custom which then prevailed of smoaking Tobacco in the bathing Cisterns, singing Songs and making such Disturbances in them as rendered the Baths like so many Bear Gardens » (t. I, ch. XI, pp. 219-220). Rapprocher de ces indications la scène de Durfey citée plus loin (ch. VI, p. 507).

4. D'après un passage de *A Step to the Bath* (1700), la décence n'était pas mieux observée aux bains que l'ordre : « Here is perform'd all the Wanton Dalliances imaginable » (p. 13), mais cette petite brochure scandaleuse est sujette à caution. D'autres voyaient les choses d'un œil plus favorable : « Quid denique [dicam] de innocenti in his thermis ingenuaque libertate festivitate summa et venustate conjuncta, quæ cernentium ex adjunctis pergulis oculos animosq; jucundissima varietate oblectat ? » (Pugh, *Bathon. et Aquisgr. Therm. Compar.*, p. 81). Cf. également C. Fiennes : « There is a serjeant belonging to ye baths that all the bathing tyme walkes in galleryes and takes notice order is observed and punishes ye rude, and most people of fashion sends to him when they begin to bathe, then he takes particular Care of them and Complements you every morning, wch deserves its reward at ye end of the season » (*Diary*, p. 12).

5. Certains pourtant, non seulement s'en contentent, mais s'en montrent fort

nade dans une prairie voisine [1], et le jeu de boules, qui offre à la fois un divertissement et l'occasion de paris [2]. On peut aussi passer le temps autour des boutiques d'une petite foire [3], ou dans les pavillons de verdure où se boivent de l'hydromel et du vin d'Espagne [4]. On fait plonger des gamins dans le bain du Roi en y jetant pour eux quelque menue monnaie [5]. S'il se trouve là quelque amateur de plaisirs mondains, comme le chevalier de Grammont, il fera courir des chevaux [6]. La compagnie n'est pas difficile du reste en fait de divertissements, et. comme nous dit Hamilton, « se saisit de tout pour se désennuyer »; elle s'accommode, de loin en loin, d'un bal à l'hôtel de-

enthousiastes : «...Bathoniæ vix ulla est diei pars delectationis alicujus expers », s'écrie Pugh (op. cit., p. 80), et dans le latin le plus amusant, il fait une énumération détaillée.

1. Pugh, ibid., p. 82; *A Step to the Bath*, p. 15; Fiennes, *Diary*, p.14.

2. « Le jeu de boule, remarque Hamilton, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets est tout autre chose en Angleterre : c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art et de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles saisons, et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses; on les appelle *boulingrins*... L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent » *(Mémoires de Grammont*, XIII). Un plan de Bath publié à Bristol en 1694, montre deux de ces boulingrins. Dans *A Step to the Bath* se trouve un tableau assez animé d'une partie : « About five in the Evening, we went to see a great Match at Bowling; there was *Quality*, and Reverend Doctors of both Professions, Topping *Merchants*, Broken *Bankers*, Noted *Mercers*, Inns of Court *Rakes*, City *Beaus*, Stray'd *Prentices*, and Dancing *Masters* in *Abundance*. *Fly, fly, fly*, said one; *Rub, rub, rub, rub*, cry'd another. *Ten Guineas to Five I uncover the Jack*, says a Third. *Damn these Nice Fingers of mine*, cry'd my Lord, *I slipt my Bowl and mistook the Bias*. Another swearing he knew the Ground to an Inch, and would hold five Pounds his Bowl came in. But, in short, the Citizens won the Courtiers Money, and the Courtiers swore to be Reveng'd on their Wives and Daughters (p. 14) ». Cf. Pugh, p. 82-83.

3. « On a Musique, Jeu, Promenade et petite Foire perpétuelle » (Misson, *Mémoires et Observations*, p. 25). Cf. Fiennes, *Diary*, p. 17, et *A Step to the Bath*, p. 14. Hamilton nous montre également à Tunbridge « une longue suite de boutiques, garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire » *(Mémoires de Grammont*, XII).

4. *Mémoires de Grammont*, XIII. Certains, ajoutent Pugh, se rassemblent, « dudum invalescente apud nos Turcarum consuetudine, ad sorbillandum quem vocabulo barbaro coffee dicunt, ferventem liquorem » (p. 84).

5. Pepys, 13 juin 1668; Pugh, p. 85.

6. *Mémoires de Grammont*, XIII.

ville [1], d'un combat de coqs [2], peut-être à l'occasion (mais la chose est en tout cas fort rare) d'une représentation dramatique donnée dans quelque local d'aventure [3].

Avec tout cela, la grande ressource pour passer le temps, c'est toujours le jeu, et ce sont également les intrigues galantes. Le jeu se pratique universellement et sous les formes les plus variées [4]; il est assez développé pour avoir fait naître une classe d'hommes obligeants qu'on appelle les *rooks*, « gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain » [5].

1. En 1670 et dans les années suivantes on ne dansait encore que sur l'herbe : « There was neither ball-room, or places of amusement. When a party was made to dance, they repaired to the Bowling-green, open and exposed to the weather. In this situation it continued for a series of years until the Duke of B-t [Beaufort ?] (whose seat is about fourteen miles from Bath [Badminton ?]) took upon him to conduct the company to the Town Hall. Ten couple at that time were thought to be great assembly » (Fleming, *Life... of T. Ginnadrake*, t. III, pp. 6-7). En 1700, les bals paraissent plus brillants (cf. *A Step to the Bath*, p. 15).

2. *Mémoires de Grammont*, XIII. Le plan mentionné ci-dessus (p. 18, note 1) montre une arène réservée à ce genre de spectacles, alors fort à la mode.

3. Les archives de la ville contiennent cette brève mention en 1673 : « 1 s. to the players at the Towne Hall » (Penley, *The Bath Stage*, ch. III, p. 16), et le plan de Gilmore indique une écurie aménagée en théâtre (simple projet non exécuté, dit M. Penley, à tort, me semble-t-il : cf. Wood, ch. XI, p. 220). Ce sont là tous nos renseignements sur les représentations dramatiques à Bath entre la Restauration et l'année 1705, où fut construit le premier théâtre. — Les distractions de Tunbridge sont exactement les mêmes durant cette période, témoin le dialogue suivant tiré d'une comédie : « *Loveworth*. But what are the chief Diversions here ? — *Reynard*. Each to his Inclination — Beaus Raffle and Dance — Citts play at Nine Pins, Bowls and Backgammon — Rakes scoure the Walks, bully the Shop Keepers and beat the Fidlers — Men of Wit rally over Claret, and Fools get the *Royal Oak* Lottery, where you may lose Fifty Guinea's in a Moment, have a brown return'd you for Coach-hire, a Glass of Wine, and a hearty Welcome...» (*Tunbridge-Walks, or the Yeoman of Kent*, I, 1).

4. Voir par exemple ce tableau : « From hence we went to the Groom-Porters, when they were labouring like so many *Anchor Smiths* at the *Oake, Back Gammon, Tick Tack, Irish Basset*, and throwing of *Mains*. There was Palming, Lodging, Loaded Dice, Levant and Gammoning with all the Speed imaginable; but the *Cornish* Rook was too hard for them all... The *Bristol Fair* Sparks had but a very bad bargain of it ; and little occasion for Returns. *Bank-Bills* and *Exchequer Notes* were as Plenty as Fops at the *Chocolate Houses*, or *Paternoster Row* » (*A Step to the Bath*, p. 14).

5. *Mémoires de Grammont*, XIII. Voir dans ce passage comment Grammont

Quant à la galanterie, la cour l'a apportée de Londres [1], la liberté des villes d'eaux lui est favorable, et elle règne sans conteste [2]. Ces deux attractions peu recommandables, jeu et intrigue, subsisteront pendant la plus grande partie du XVIIIe siècle, même après la transformation de Bath et l'organisation méthodique de ses plaisirs par le personnage singulier que nous allons rencontrer maintenant et qui détourne tout à coup vers un centre unique les courants indécis qui se portaient vers trois ou quatre petites villes.

se risqua à jouer aux dés avec ces gens peu scrupuleux et s'en tira avec son bonheur habituel.

1. Le duc de Cominges, ambassadeur de France, disait déjà en 1663 des eaux de Tunbridge : « On peut les nommer les eaux de scandale, puisqu'elles ont pensé ruiner les femmes et les filles de réputation (j'entends celles qui n'avaient pas leurs maris). Il a fallu un mois entier et à quelques-unes davantage pour justifier leur conduite et mettre leur honneur à couvert, et même l'on dit qu'il s'en trouve encore quelques-unes qui ne sont pas hors d'affaire » (Cité par M. Jusserand, *A French Ambassador*, p. 217).

2. Dans *A Step to the Bath*, p. 14, un ami raconte au narrateur quelque trait scandaleux, parfaitement plat d'ailleurs et dénué de tout intérêt, sur chaque personne qu'il rencontre. Hommes et femmes sont uniformément représentés comme perdus de mœurs et trouvant à Bath, pour cette raison même, un milieu fort à leur gré. Il y a naturellement beaucoup à rabattre d'un jugement si malveillant, mais la réputation des villes d'eaux était sûrement fâcheuse. Cf. ci-dessous, chap. IV.

CHAPITRE II

LE ROI DE BATH. — L'ORGANISATION DE LA VIE ÉLÉGANTE

(1705-1721)

En 1702, une visite de la reine Anne et du prince époux, George de Danemark, fut l'occasion à Bath de fêtes inusitées et causa une affluence jusque-là sans exemple. La municipalité avait à cœur de réparer quelques procédés incivils dont, sur ordre royal, elle avait dû user, dix ans auparavant, envers Anne, alors princesse [1]. Aussi, dès son avènement, la sollicita-t-elle d'honorer de nouveau Bath de sa présence et lui prépara-t-elle une réception somptueuse [2]. Cent jeunes gens de la ville, costumés uniformément et armés, deux cents femmes et jeunes filles vêtues en amazones allèrent chercher la souveraine à la frontière du comté et la ramenèrent jusqu'aux portes de la ville par une route construite spécialement à cet effet. Ces réjouissances et d'autres pareilles attirèrent dans la petite cité plus de visiteurs qu'elle n'en avait encore jamais reçu. Les pompes qui amenaient les eaux thermales ne purent suffire aux buveurs, et la place manquant partout, il fallut payer une guinée par nuit pour avoir un lit; beaucoup de gens de qualité durent même se contenter d'un logis dans les villages voisins. Grâce à un

1. La reine Marie, femme de Guillaume III, se trouvant en froid avec la princesse, avait pris ombrage d'honneurs rendus à celle-ci par la municipalité de Bath, et elle avait fait enjoindre aux bourgeois qui la composaient de s'en abstenir dorénavant. Ceux-ci obéirent à regret et en présentant force excuses à la princesse (Warner, *History of Bath*, IV, 2, p. 207-209).

2. Pour le récit détaillé de cette visite d'Anne, voy. Warner, ibid.

nouveau séjour de la reine et de son époux, l'année suivante revit pareil concours [1], et les habitants, tout joyeux de cette vogue renouvelée et accrue de leur ville, se mirent enfin en devoir d'embellir celle-ci [2], de la rendre plus accessible et plus agréable aux étrangers. Un certain capitaine Webster prit soin des divertissements et organisa à l'hôtel de ville des bals pour lesquels on payait une demi-guinée par personne [3]. Suivant une coutume mentionnée plus haut [4], il avait été élu roi de Bath [5]; c'était, semble-t-il, un joueur de profession [6]. Rien n'indique du reste qu'il ait eu grande influence; il mourut peu après, et eut pour successeur un personnage singulier, dont Goldsmith n'a pas dédaigné d'écrire la vie [7], et qui doit

1. « Queen *Anne*, and her Royal Consort, the Prince of *Denmark*, coming to *Bath* in the Year 1702 and 1703, brought such a Concourse of People to the City, for the Use and the Benefit of the hot Waters, that the drinking Pumps could not supply them; all the neighbouring Villages were filled with People of Rank and Fortune that flocked to Bath for Health, for Pleasure, or for any other Purpose; and Lodgings were then so scarce, that Many were obliged to Pay a Guinea a Night for theis Beds » (Wood, t. II, ch. XXI, p. 221). C'est le bon effet des eaux sur la santé du prince qui amena le second voyage, mais il mourut peu après cette deuxième saison; la reine dès lors refusa obstinément de revenir jamais à Bath, même sur l'avis pressant de ses médecins (*Some Memoirs of John Radcliffe, M. D.*, p. 65-68).

2. « ...The citizens applied for an act of parliament to oblige one another to pave the streets of the town, to enlighten them in the night-time, and to raise money by tolls to amend the highways... Thatched coverings were exchanged for such as consisted of stone and tile, low and obscure windows were made into sashes, and handsome rooms were built for people to drink the waters and assemble in. These improvements encouraged strangers to come here... » (Manuscrit de Wood, cité par Warner, *History of Bath*, livre V, 1, p. 220).

3. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 520 (Globe Edition).

4. Chapitre I, p. 7.

5. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 520.

6. Du moins si Goldsmith a raison d'identifier ce Webster avec celui dont il est parlé dans les *Lives of Gamesters* de Lucas. Le livre de Lucas ne donne là-dessus aucun éclaircissement. Fleming, musicien de Bath, qui semble fort au courant des traditions locales, dit simplement : « At that time, a Captain Webster resided here who had a thirst for gaming, and introduced it to a great degree : he was a man of spirit and address. After the Duke relinquished his undertaking [cf. *supra*, p. 22, note 1], the captain took upon him to conduct the amusements » (*Life... of T. Ginnadrake*, t. III, p. 17).

7. *The Life of Richard Nash, of Bath, Esq.*, biographie publiée anonymement en octobre 1762. Une seconde édition, dédiée à la municipalité de Bath, et légèrement corrigée et augmentée, parut en décembre de la même année. Un reçu de Goldsmith nous fait voir que le libraire Newbery lui paya pour cet ouvrage la somme de quatorze guinées (Forster, *Life of Goldsmith*, p. 243).

arrêter bien davantage notre attention, Richard Nash, surnommé Beau Nash [1].

C'est par Goldsmith surtout qu'il nous est connu, et c'est grâce à lui que sa mémoire, par fortune plus que par mérite, est assurée de survivre. La biographie composée par l'illustre écrivain un an après la mort de Nash semble d'abord, par son étendue et son détail, hors de proportion avec le héros, mais l'aisance et la variété du récit, le piquant des anecdotes, la précision des traits, la grâce du style, y font oublier la pauvreté relative de la matière; elle forme une lecture des plus agréables, et, par les observations morales où excelle l'auteur, ne laisse pas d'apporter quelque instruction [2]. Goldsmith s'y donne comme ayant été en relations personnelles avec Nash [3], et déclare, ce

1. Ce terme de *beau* était encore pris en bonne part; il avait été appliqué récemment à des personnages connus, sir George Hewitt, l'original du sir Fopling Flutter d'Etherege, Wilson, qui fut tué en duel par le futur financier Law, Fielding, l'époux de la duchesse de Cleveland dans la vieillesse de celle-ci, Edgeworth dont il est parlé dans le *Tatler* (n° 246). Encore en 1786, l'acteur Bernard mentionne un certain sir John Oldmixon, qui, « from the refinement of his dress and manners, bore the peculiar appellation of the 'Bath Beau'and upon all points of good breeding was looked up to as an oracle. This distinction in the metropolis of fashion, he was not slightly proud of; it acknowledged him as the legitimate successor of the dynasty of Nash » (*Retrospections of the stage*, t. II, chap. I, p. 31). Cf. un passage de Mme d'Arblay, au sujet d'un certain « beau » Travell (*Diary*, 1780, t. I, p. 176 de l'édition Ward).

2. Goldsmith et Nash, s'il est permis de rapprocher deux hommes de valeur aussi inégale, n'étaient pas après tout sans présenter dans leurs dispositions et leur caractère quelques traits communs, qui sont la sensibilité de cœur, la générosité, point toujours réfléchie, parfois jointe à la négligence d'obligations plus strictes, l'insouciance et la prodigalité au milieu d'une vie d'expédients, la constante belle humeur, et aussi certaines vanités puériles, comme celle de la toilette; voir sur ces points les remarques fines et justes de M. Forster (*Life of Goldsmith*, livre III, chap. v, p. 243-246). Peut-être cette ressemblance partielle a-t-elle contribué à intéresser le biographe à son héros.

3. « I shall beg leave to give some other instances of Mr. Nash's good-nature on these occasions, as I have had the accounts of himself » (*Life of Nash*, p. 532 de la *Globe Edition* des œuvres de Goldsmith; pour la commodité des références, c'est à cette édition très répandue que je renverrai, sauf indication contraire, dans tout ce chapitre; je dois remarquer cependant qu'elle ne reproduit pas toujours avec intégrité et exactitude le texte de la deuxième édition originale). Il dit aussi l'avoir vu à Bath : « One night, when I was in Wiltshire's room, Nash came up to a lady and her daughter, etc. » (ibid., p. 532), et à Londres : « I have known him, in London, wait a whole day at a window in the Smyrna Coffee-house, in order to receive a bow from the Prince, or the Duchess of Marlborough, as they passed by where he was standing, etc. » (ibid., p. 544). Des deux dernières assertions, l'une est extrêmement douteuse, puisque Nash mourut en 1761 et qu'il ne reste aucune trace d'un voyage de Goldsmith à Bath antérieur à

qui paraît moins sujet à contestation, s'appuyer sur des papiers laissés par lui et d'autres également authentiques [1] ; il cite de nombreuses lettres, ainsi que quelques autres documents [2], et semble, sauf quelque partialité excusable, et peut-être quelques indulgentes réticences, biographe exact et peintre fidèle. Nous n'avons du reste pas d'autre récit suivi et complet de la vie de Nash que le sien ; les notices postérieures en procèdent toutes directement ou même le copient mot à mot [3]. On peut à l'occasion le contrôler par des témoignages contemporains, avec lesquels il s'accorde du reste constamment, mais il contient presque tout ce que l'on trouve ailleurs et, sur bien des points, demeure l'unique autorité. Aussi est-ce sur le texte de Goldsmith

l'année 1762. Quant à l'autre, elle est encore bien plus inadmissible si la duchesse de Marlborough que nomme Goldsmith est bien, comme il est naturel de le supposer, la célèbre duchesse, qui fut en effet l'amie de Nash : elle mourut en 1744, c'est-à-dire à une époque où Goldsmith, à peine âgé de seize ans, n'avait pas encore quitté l'Irlande. Le biographe a-t-il inventé ces traits pour animer et recommander son récit, ou bien, faisant usage des mémoires et papiers d'un autre (George Scott), aurait-il simplement transcrit des souvenirs personnels de celui-ci, sans prendre la peine d'en modifier la teneur ?

1. « ...A genuine and candid recital compiled from the papers he left behind, and others equally authentic » (Préface, p. 514). L'avertissement de la seconde édition est encore plus explicite : « We have the permission of George Scott, Esq. (who kindly undertook to settle the affairs of Mr. Nash for the benefit of his family and creditors) to assure the public that all the papers found in the custody of Mr. Nash, which anyways respected his life, and were thought interesting to the public, were communicated to the editor of these volumes; so that the reader will at least have the satisfaction of perusing an account that is genuine, and not the work of imagination, as biographical writings too frequently are ». Ce George Scott est encore cité dans une note de Goldsmith comme une personne « to whom we are indebted for... many... anecdotes respecting the life of Mr. Nash » (note omise dans la *Globe Edition*, mais qu'on trouvera dans l'édition Gibbs, t. IV, p. 54).

2. Par exemple, des circulaires (p. 530), des dédicaces (p. 545-548), l'ouvrage de Wood (p. 533), des notes manuscrites de Nash conservées à Bath (édition Gibbs, t. IV, p. 54 et 132, notes). Ajoutons que, dans les descriptions qu'il donne de Bath, Goldsmith, sans en avertir le lecteur, reproduit textuellement ou quasi textuellement plusieurs passages de Wood (*Description of Bath*, 1re édition, 1742) ; il transcrit du même ouvrage l'histoire de Sylvia (p. 533-538), mais là cite son auteur.

3. L'article du *Gentleman's Magazine* de 1763 donné comme excellent par le *Dictionary of National Biography* (s. v. *Nash*) n'est qu'un résumé de Goldsmith. Il en est de même des articles du *London Magazine* (1762), du *Universal Magazine* (1762), du *Biographical Magazine* (1776) et du *Blackwood's Magazine* (1840), ainsi que des ouvrages modernes qui sont signalés au même endroit.

qu'est fondé, partout où n'est pas donnée d'autre indication, l'abrégé de la vie de Nash qui va suivre.

Il était né à Swansea en 1674, d'une famille de fortune médiocre. A l'Université d'Oxford où il fut envoyé de bonne heure, il ne travailla guère, et, âgé de dix-sept ans, s'en fit même renvoyer à la suite d'une intrigue[1]. L'armée lui parut alors « la profession la plus favorable pour satisfaire son goût pour la galanterie », sans compter que, fort soucieux du costume, il était tenté par l'uniforme. Il acheta donc un brevet d'enseigne, qu'il revendit dès qu'il se fut aperçu qu'un habit rouge, sans le secours de relations et d'argent, n'était pas assez pour le rendre irrésistible auprès du beau sexe; d'autre part, l'état militaire n'allait point sans quelques obligations qu'il jugeait pesantes. Il se fit alors inscrire au Temple comme étudiant en droit, mais ne s'y montra pas plus studieux qu'il ne l'avait été à l'Université; il ne pensait qu'à se donner tous les plaisirs et à revêtir tout le luxe que lui permettaient ses maigres finances. « Quoique très pauvre, dit Goldsmith, il s'habilla somptueusement, il affecta de dépenser libéralement le peu d'or qu'il avait, et, bien que la couche de vernis ne fût pas épaisse, il l'étendit autant que possible. » Il était agréable compagnon et de naturel serviable, avec cela civil, toujours bien vêtu et de bonnes manières; quelques jeunes gens à la mode le prirent en amitié, et, quand les *Inns of Court* offrirent au roi Guillaume III les fêtes et les réjouissances accoutumées, ce fut lui qu'on choisit pour diriger le divertissement, office dont il se tira si bien que le roi, pour lui marquer sa satisfaction, lui offrit un titre de chevalier qu'il eut le bon goût de refuser[2].

1. Ou, selon la *Saint-James' Chronicle*, citée sans plus de référence dans le *London Magazine* d'octobre 1762, p. 515, dégoûté de la vie de collège, il s'enfuit de la ville un beau jour après avoir reçu le quartier de la pension paternelle et en négligeant de payer ses dettes.

2. A cette période de jeunesse, Goldsmith rattache diverses anecdotes qui font voir ce qui passait alors pour de bonnes plaisanteries. Il gagea un jour de traverser un village nu et à cheval sur une vache, et gagna la gageure. Une autre fois, à la suite également d'un pari, il se tint enveloppé dans une couverture à la porte de la cathédrale d'York à l'heure où les fidèles sortaient de l'office. Un jour enfin, des amis l'invitèrent à bord d'un vaisseau de guerre et l'enivrèrent tandis que le navire levait l'ancre. Il fut forcé de faire un long voyage et même de prendre part à un combat naval où, disait-il, il fut blessé.

L'éclat de cette représentation augmenta le nombre des connaissances qu'avait déjà Nash parmi les oisifs et les amis du plaisir. Il continua avec eux sa vie frivole et ses dissipations, sorte de Will Honeycomb d'ordre un peu inférieur, occupé uniquement de ses divertissements et du soin de sa toilette. Il vivait d'ailleurs d'expédients, comptant surtout sur la table de jeu pour subvenir à ses dépenses et ne payant guère ses créanciers. Le jeu semble lui avoir été souvent favorable, bien qu'à la différence de beaucoup de ses pairs, il jouât, semble-t-il, bonnêtement [1].

Ce fut sans nul doute l'attrait des dés et des cartes qui vers le moment de la visite de la reine Anne à Bath, poussa Nash vers cette ville parmi tant d'autres aventuriers qui y cherchaient aussi fortune [2]. Il y attira bientôt l'attention sur lui. Un médecin réputé avait écrit une brochure contre l'efficacité des eaux de Bath et s'était vanté « d'avoir jeté un crapaud dans la source » [3].

1. C'est du moins l'opinion de Goldsmith qui le tient pour « généreux, humain et honorable » dans sa profession (*Life of Nash*, p. 526), et ne signale que son adresse. Je n'ai trouvé nulle part de témoignage contraire, sauf dans la violente diatribe des *Court Tales* qui sera citée plus loin (p. 40, note 3), et où il est traité de « common Sharper ». Le musicien Fleming lui attribue une autre source de revenus : quelques personnes, raconte-t-il, l'ayant accusé de refaire sa fortune par des vols de grand chemin ou autres moyens criminels, une ambassade d'amis vint le trouver pour le faire expliquer sur ce point; non sans embarras, il exhiba alors vingt billets doux reçus depuis une heure et qui contenaient cinquante livres sterling. L'auteur ajoute assez singulièrement : « Prejudice vanished and Nash reassumed his character and self » (*Life... of T. Ginnadrake*, t. III, p. 18-21).

2. « Wherever people of fashion came, needy adventurers were generally found in waiting. With such Bath swarmed; and among this class Mr. Nash was certainly to be numbered in the beginning, only with this difference, that he wanted the corrupt heart too commonly attending a life of expedients; for he was generous, human and honourable, even though by profession a gamester » (Goldsmith, *Life of Nash*, p. 525).

3. Ce médecin, que Goldsmith ne nomme pas, est le docteur John Radcliffe. Je n'ai pu trouver trace de la brochure, et les *Memoirs of the Life of John Radcliffe* disent seulement (p. 63-65) qu'il déconseilla l'usage de ces eaux au prince George de Danemark. Mais une « lettre d'un bourgeois » (*Letter from a Citizen to his Excellency Dr. R.*, 1705), l'accuse d'avoir déclaré « 1stly, That you will put a *Toad* in our *Waters;* 2ndly, That you will spoil the Trade of the Bath Waters, by G—you will; 3dly, That you will bring our *Lodgings* to half a *Crown* a Week » (p. 7), ajoutant (p. 9) : « *Tunbridge* has been your *Favourite* formerly, next *Bath*, and now *Tunbridge* again ». L'auteur défend les eaux, dont il proclame l'excellence; il ne nomme pas Nash.

Nash dit que, si on l'y autorisait, il combattrait le poison du crapaud comme on fait celui de la tarentule, par la musique. Il installa, au moyen d'une souscription, un orchestre qui eut grand succès; la compagnie augmenta, et, le capitaine Webster étant sur ces entrefaites venu à mourir, le nouveau venu fut choisi pour lui succéder.

Maître des cérémonies, roi de Bath comme on disait, Nash révéla des aptitudes remarquables pour des fonctions qui répondaient si bien à ses penchants et faisaient une si belle suite à sa vie antérieure. Il prit d'abord son office au sérieux, et résolut de s'en prévaloir pour imposer à cette société mêlée les habitudes et le ton que lui-même admirait, pour la soumettre à une exacte étiquette, la revêtir d'une uniforme élégance, pour faire enfin de Bath le temple même de la mode et des belles manières. Pareille tentative n'allait point sans difficultés, dont la plus grave gisait sans doute dans les différences d'origine et d'éducation qui séparaient les habitués de Bath. Comment atténuer ces différences ou les faire oublier ? Comment diriger aussi et régenter les gens dans leurs plaisirs ? Comment faire accepter de tous une sorte de dictature mondaine ? De tout cela, Nash vint assez vite à bout. Homme après tout fort médiocre, il possédait les qualités requises pour exercer une influence sur une société qui, à beaucoup d'égards, ne lui était guère supérieure. Il avait acquis, grâce à ses compagnies ordinaires, de l'aisance dans les manières, une façon vive et enjouée de parler, une assurance imperturbable; il savait parfaitement l'étiquette et les lois de la préséance, dansait bien [1], et, s'il n'était pas fort bien fait de sa personne[2], savait du moins se vêtir avec soin et recherche.

1. L'auteur d'un opuscule dédié à Nash le complimente fort sur sa grâce dans les contredanses anglaises; il ajoute : « I don't mention your dexterity in French dances, because you don't affect dancing them » (*Characters at the Hot Well*, dédicace).

2. C'est du moins l'avis de Goldsmith, auquel on se range volontiers, quand on a vu l'un des assez nombreux portraits qui nous restent de lui : « Nature had by no means formed Mr. Nash for a *beau garçon;* his person was clumsy, too large and awkward, and his features harsh, strong, and peculiarly irregular... » (p. 531). L'auteur du petit livre cité à la note précédente n'en juge naturellement pas de même : « A man about five foot eight inches high; of a diameter exactly proportioned to your height, that gives you the finest shape ; of a black, brown complexion that gives a strength to your looks suited to the elastic force of your

Ajoutons que souvent ses brusques saillies pouvaient, à défaut de mieux, passer pour de l'esprit : voilà quels étaient ses talents, et « il était le favori de ceux qui n'en avaient point d'autres ». Il connaissait déjà des grands, qui le traitaient familièrement et avec qui il était assez libre [1] ; les gens de moindre naissance l'en admiraient fort et tinrent à honneur d'être aussi de ses amis. Graduellement, à force d'adresse, il poussa à des limites presque incroyables ce prestige, cette autorité naissante.

Les amusements de Bath n'avaient guère varié depuis le temps de Charles II. Ils demeuraient aussi rustiques, et l'on ne s'y mettait pas plus en peine de raffinement. Les hommes fumaient dans les salles réservées aux fêtes et y dansaient en grandes bottes; les dames n'y quittaient même pas leurs tabliers. On avait affecté au jeu, qui était toujours la grande affaire, une baraque où il ne discontinuait guère. Quant à l'aristocratie, maintenant plus nombreuse, elle gardait une teinte de hauteur gothique et refusait de frayer avec la bourgeoisie à aucun des divertissements publics [2]. Orgueil de caste, sans doute, mais, bien plus encore, différence d'éducation [3].

Le premier soin du nouveau maître des cérémonies fut, comme nous l'avons vu, d'appeler à Bath des musiciens, moyennant une souscription. D'autres souscriptions permirent de réparer les routes et chemins environnants. La buvette [4],

bres and muscles. You have strength and agility to recommend you to your own sex, and great comeliness of person to keep you from being disagreeable to the other » (*Characters at the Hot Well*, dédicace). Il revient encore sur le sujet un peu plus loin pour mentionner « the very agreeable oddness of your appearance, your black wig, scarlet countenance, and brown beaver hatt ».

1. Ces relations de Nash avec l'aristocratie ne firent naturellement que s'étendre à Bath. Dans les lettres de la comtesse de Bristol, nous le voyons reçu chez celle-ci (Hervey, *Letter-Books*, 4 mai 1723, t. II, p. 280), invité chez la duchesse de Marlborough (ibid., p. 383, 23 septembre 1718), etc. Quelques lettres de la même duchesse à Nash sont citées par Goldsmith (*Life of Nash*, p. 537-538); les *Jests of Beau Nash* sont dédiés à lord Chesterfield comme à « son protecteur et son ami ».

2. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 520.

3. Cf. à ce sujet Lecky : « The power of the nobility was supported by great wealth of the kind which carries with it most social influence, and by a superiority of education and manners which distinguished them far more than at present from the average country gentleman » (*History of England*, t. VII, ch. XXI, p. 184).

4. *Pump-Room;* c'est le nom qu'elle porte encore.

reconstruite, fut mise sous la direction d'un employé spécial; on commença d'édifier un théâtre [1], et un certain Harrison bâtit, à l'instigation de Nash, les premières salles d'assemblée [2], auxquelles furent joints des jardins. L'achèvement de ces salles eut pour résultat un effacement des distinctions et la fusion de coteries jusque-là séparées; tout le monde y vint, comme tout le monde alla se promener dans les allées verdoyantes [3]. En même temps, l'essor visible que prenait Bath poussait de nombreux spéculateurs à construire de toute part, et le temps ne tarda pas à arriver où un architecte de grand talent, Wood le père, vint bâtir dans la ville ces places et étager sur les collines environnantes ces colonnades qui sont restées jusqu'aujourd'hui un enchantement pour les yeux [4].

Le roi de Bath continuait cependant, non sans quelque résistance de ses sujets, à organiser la vie élégante. Il s'ingénia à combiner une succession de plaisirs ou de passe-temps qui prît le visiteur à son lever et le conduisît sans fatigue jusqu'au bout du jour. Toutes les heures eurent leur emploi déterminé; l'intervalle entre le bain matinal et les danses ou le spectacle du soir fut rempli par des rendez-vous réguliers à la buvette, au concert, à la promenade. La foule oisive se plia sans peine à un programme de vie tracé pour elle et qui la réunissait à intervalles réglés. Les invitations et les parties de plaisir particulières, décrétées de mauvais ton, tombèrent en désuétude, et il ne fut pas jusqu'au déjeuner du matin qu'on ne prît ensemble aux salles d'assemblée.

Les occupations et les divertissements ainsi établis, le maître des cérémonies les soumit à une sévère étiquette, et ce fut là qu'il eut le plus d'obstacles à vaincre. Une autorité étendue lui était reconnue officiellement, puisqu'il avait « le gouvernement de toutes les assemblées publiques et un pouvoir absolu de

1. En 1705 (Wood, t. II, ch. XII, p. 223).
2. En 1708 (ibid., p. 225).
3. « But when proper Walks were made for Exercise, and a House built for Assembling in, Rank began to be laid aside, and all Degrees of People, from the Private Gentleman upwards were soon united in Society with one another » (Wood, part. IV, ch. IX, p. 411).
4. Voy. ci-dessous, chapitre X. C'est en 1728 qu'il commença à édifier *Queen Square*.

reprendre quiconque, par inadvertance, peut enfreindre les convenances ou choquer les bonnes manières »[1]. Cette autorité, Nash l'exerça d'abord par persuasion, et ensuite par des coups d'audace qui ressemblaient parfois singulièrement à de l'impertinence, ou pis encore. C'est ainsi qu'au bain, où les dames se rendaient en toilette et coiffées, Nash ayant entendu un jour adresser assez haut à l'une des baigneuses un compliment qu'il jugea un peu trop vif, il n'imagina rien de mieux que de précipiter le complimenteur tout habillé dans l'eau. Il lui en coûta un duel et une blessure au bras, mais son autorité se trouva affermie par le bizarre procédé[2].

La réforme du costume l'occupa ensuite, et nous trouvons ici un autre exemple de la hardiesse, pour ne pas dire plus, avec laquelle il veillait à l'exécution de ses arrêts. Il avait interdit aux dames les tabliers blancs dans les salles d'assemblée. La duchesse de Queensbury s'étant un jour aventurée au bal avec le sien, il le lui arracha et le jeta au loin en disant que ce genre d'ornement était bon pour les servantes. La chose fut faite d'un tel air que la duchesse l'accepta sans mot dire, et demanda même à Sa Majesté pardon[3].

1. « By the various Laws relating to Bath, the Government of the City appears to be in the Corporation, their Officers, Ministers, and Titular Monarch... The Titular king has the Government of all the Publick Assemblies, with an absolute Power vested in him to Rebuke whoever may, thro' Inadvertency, infringe, in the least, upon the Bounds of Decency and good Manners : An Undertaking so nice and delicate, that till the Humours of the Place are, by the various Ceremonies of Initiation, perfectly known, no Monarch can discharge it so as to induce People to submit to his Decrees » (Wood, part. IV, ch. XI, p. 415). Fleming remarque : « The magistrates of the city found he was necessary and useful, and took every opportunity of paying the same respect to his fictitious royalty that is generally paid to or claimed by real power » (*Life...of T. Ginnadrake*, t. III, p. 61).

2. Thicknesse, qui raconte l'anecdote en grand détail (*New Prose Bath Guide*, p. 26-28), et dit la tenir de Nash lui-même, ajoute que par ce coup double (l'immersion et le duel), il avait réussi à se montrer homme d'enjouement et de courage : « By this double Stroke, he, however, shewed himself a Man of Pleasantry as well as Spirit. Two excellent Qualities for a Prince, who presides over the Pleasures and Pastimes of Youth ». Nash cherchait évidemment l'occasion d'un duel qui établit son courage et rehaussât son prestige.

3. « ...The good-natured Duchess acquiesced in his censure, and with great good sense and good humour, begged his *Majesty's* pardon ». Le dernier membre de phrase, ajouté dans la seconde édition, est omis dans la *Globe Edition* (p. 523).

Les hommes opposèrent plus de résistance quand le maître des cérémonies s'en prit à leurs épées et à leurs grandes bottes. Contre les bottes, il eut recours au ridicule. Il composa une poésie contre ceux qui en portaient [1], puis fit jouer par les marionnettes une petite pièce où Polichinelle faisait la cour à sa fiancée tout botté et tout éperonné et refusait de quitter ses bottes la nuit même de ses noces. « Je ne puis m'en passer plus que de mes jambes, s'écriait-il. Je ne marche ni ne monte à cheval sans les porter, et c'est la seule façon de faire qui soit reçue à Bath. Nous dansons toujours bottés dans notre ville, et les dames gardent souvent leurs coiffes pour le menuet ». Comment résister à une satire si fine ? C'est tout au plus si de loin en loin quelque réfractaire s'aventura botté dans les salons. Nash en ce cas ne manquait pas de se diriger vers lui et de lui demander gravement s'il n'avait pas oublié son cheval [2].

Il y avait à interdire les épées un intérêt plus évident, car elles constituaient un danger permanent. Il n'était pas de jour où quelque insolence des porteurs de chaises n'excitât les gentilshommes à tirer leurs armes et à commencer des rixes qui

1. Goldsmith donne ce petit morceau. Il est intitulé : *Frontinella's Invitation to the Assembly :*

Come, one and all, to Hoyden Hall,
For there's the assembly this night;
None but prude fools
Mind manners and rules;
We Hoydens do decency slight.
Come, trollops and slatterns,
Cocked hats and white aprons,
This best our modesty suits;
For why should not we
In dress be as free
As Hogs-Norton squires in boots ?

2. L'excentrique Peterborough résista : « Lord Peterborough has been here some time, though by his dress one would believe he had not designed to make any stay, for he wears boots all day, and, as I hear, must do so, having brought no shoes with him. It is a comical sight to see him with his blue ribbon and star and a cabbage under each arm, or a chicken in his hand, which after he himself has purchased at market, he carries home for his dinner » (lettre de lady Hervey, 7 juin 1725, dans la correspondance de la comtesse de Suffolk, t. I, p. 181). Le règlement des Nouvelles Salles d'assemblée (1771) renouvelle la prohibition : « That no gentleman in boots or half boots be admitted into any of these rooms on ball night, or public card or concert nights » (Nightingale, *Beauties of England and Wales*, t. XIII, p. 419).

effrayaient les dames et entraînaient parfois de fâcheuses conséquences [1]. Inconvénient pire encore, les querelles de jeu dégénéraient immédiatement en duels. Nash, bien qu'il eût commencé par se battre lui-même, résolut de supprimer ceux-ci et, dès que le bruit d'un cartel parvenait à ses oreilles, il faisait arrêter les deux adversaires. Un combat nocturne entre deux joueurs de profession, où l'un d'eux fut percé de part en part, vint à propos donner du poids à son opposition. Le port de l'épée fut définitivement interdit [2], petit changement en apparence, mais qui ne laissa pas d'avoir d'assez sérieuses conséquences. Les jeunes gentilshommes ne reprirent pas à Londres l'épée quittée à Bath, et cet abandon des armes dans la vie ordinaire atteste et favorise à la fois un notable adoucissement des mœurs [3].

Le domaine propre du maître des cérémonies étant les divertissements publics, on peut compter que Nash travailla de toutes ses forces à les multiplier, à les rendre attrayants, mais là encore en faisant régner une stricte régularité. Il y eut deux bals par semaine, le mardi et le vendredi; ils commençaient à six heures pour finir à onze, afin de ne pas exposer les malades à la tentation de se coucher tard. A onze heures sonnantes, l'orchestre cessait de jouer, et la princesse Amélie, fille de George II, ayant une fois demandé à Nash une seule danse de plus après ce signal, s'entendit répondre que les lois de Bath ne souffraient pas plus d'exception que celles de Sparte, et qu'une seule infraction ruinerait toute leur autorité.

1. « It was the Insolence of the Chairmen that gave rise to the first of these Laws; it having been usual with those turbulent People to provoke Gentlemen to draw their Swords upon them; and then, by Defending themselves with their Chair Poles, the Danger of Murder frighted the Ladies to such a Degree, that the Publick Assemblies for Diversion seldom ended without the utmost Confusion » (Wood, part. IV, chap. IX, p. 413).

2. Plusieurs allusions sont faites à cette défense dans les *Rivaux* de Sheridan : « We wear no swords here » (III, 4) « A sword seen in the streets of Bath would raise as great an alarm as a mad dog » (V, 2).

3. Cf. Lecky : « Between 1720 and 1730 it was observed that young men of fashion in London had begun in their morning walks to lay aside their swords, which were hitherto looked upon as the indispensable signs of a gentleman. Beau Nash made a great step in the same direction by absolutely prohibiting swords within his dominions, and this was perhaps, the beginning of a change of fashion which appears to have been general about 1780, and which has a real historical importance as reflecting and sustaining the pacific habits that were growing in society » (*History of England*, t. II, ch. V, p. 198).

Ces lois de Bath ne firent que s'étendre et devenir plus précises. En 1742[1] fut affiché à la buvette le code suivant, assez curieux par ses prescriptions, et aussi par ses prétentions mal justifiées à l'esprit. Comme le dit Goldsmith, « s'il fallait donner des lois à des enfants, on les ferait puériles; ces statuts, quoique sots, étaient adressés à de beaux messieurs et à de belles dames, et furent probablement reçus avec une approbation sympathique »[2]. Les beaux messieurs et les belles dames furent donc dûment avertis :

« 1° Qu'une visite à l'arrivée et une autre au départ sont tout ce qu'attendent ou désirent les dames de qualité et de bon ton — sauf de la part des impertinents;

2° Que les dames qui viennent au bal doivent fixer une heure pour que leurs laquais viennent les reconduire afin d'éviter du désordre pour elles-mêmes et autrui;

3° Que les gens de bon ton montrent du savoir-vivre et du respect en ne se présentant pas le matin devant les dames, qui sont en robe simple et en bonnet;

4° Que personne ne doit se fâcher si quelqu'un se rend au spectacle ou au déjeuner offert par un autre[3] — hors les gens susceptibles;

5° Que personne ne doit donner son billet de bal qu'à des dames respectables — N. B. à moins de n'en pas avoir parmi ses relations;

6° Que les messieurs qui font cercle devant les dames au bal montrent peu de savoir-vivre, et que personne ne doit le faire à l'avenir — hors ceux qui ne respectent qu'eux-mêmes;

7° Que nul ne doit se fâcher d'en voir danser d'autres avant soi — hors ceux qui n'ont aucune chance de danser eux-mêmes;

8° Que les dames âgées et les enfants doivent se contenter de la seconde banquette au bal, comme ayant passé ou n'ayant pas atteint l'âge de la perfection;

1. Goldsmith semble attribuer ces règles aux tout premiers temps de la royauté de Nash, mais Wood déclare qu'elles ne furent établies (après délibération en commun) et affichées qu'à la date ici indiquée (*Description of Bath*, ch. x, p. 412).

2. « ...Were we to give laws to a nursery, we should make them childish laws; his statutes, though stupid, were addressed to fine gentlemen and ladies, and were probably received with sympathetic approbation » (*Life of Nash*, p. 522).

3. Cf. ci-dessous, p. 59 et 66.

9° Que les jeunes demoiselles doivent remarquer le nombre des yeux qui les observent. Ceci ne s'étend pas aux risque-tout;

10° Que toute personne qui chuchote des mensonges et des médisances en sera prise pour l'auteur;

11° Que tous ceux qui répètent lesdits mensonges et lesdites médisances seront tenus à l'écart par la compagnie — hormis par ceux qui ont été coupables du même crime. N. B. Plusieurs hommes perdus de réputation, et des femmes vieilles et jeunes, de renom douteux, sont grands inventeurs de mensonges en cette ville, appartenant à la secte des niveleurs »[1].

Des ordonnances de ce genre ne peuvent, bien entendu, que faire sourire, et les efforts de Nash pour régler dans ses menus détails la vie de quelques oisifs paraîtront sans doute étrangement puérils. Il ne faudrait pas considérer pourtant que tout cela ait été sans quelque effet sérieux et durable sur la nation tout entière. Périodiquement, à dates réglées, Bath rassembla, grâce à Nash, des classes de la société très différentes entre

1. Rules to be observed at Bath.

1° « That a visit of ceremony at first coming, and another at going away, are all that is expected or desired by ladies of quality and fashion, — except impertinents.

2° «That ladies coming to the ball appoint a time for their footmen coming to wait on them home, to prevent disturbance and inconveniences to themselves and others.

3° « That gentlemen of fashion never appearing in a morning before the ladies in gowns and caps, show breeding and respect.

4° « That no person takes it ill that any one goes to another's play or breakfast, and not theirs; — except captious by nature.

5° « That no gentleman give his ticket for the balls to any but gentlewomen. — N. B. Unless he has none of his acquaintance.

6° « That gentlemen crowding before the ladies at the ball, show ill manners; and that none do so for the future, — except such as respect nobody but themselves.

7° « That no gentleman or lady take it ill that another dances before them; — except such as have no pretence to dance at all.

8° « That the elder ladies and children be content with a second bench at the ball, as being past or not come to perfection.

9° « That the younger ladies take notice how many eyes observe them. — N. B. This does not extend to the Have-at-alls.

10° « That all whisperers of lies and scandal be taken for their authors.

11° « That all repeaters of such lies and scandal be shunned by all company, — except such as have been guilty of the same crime. — N. B. Several men of no character, old women and young ones of questioned reputation, are great authors of lies in these places, being of the sect of levellers. »

elles et non moins ignorantes les unes des autres, et ce fut pour les mettre en présence chaque jour, à toutes les heures, sur un pied d'égalité passagère, pour les soumettre à la même discipline mondaine. Dans ce salon unique, commun à tout le royaume, les rangs et les conditions se coudoient; il suffit de la bonne éducation pour y faire figure. On y attache, il est vrai, à l'étiquette et à la cérémonie un prix excessif, mais au profit de quoi, sinon, en fin de compte, de l'élégance et de la politesse ? Nash, dit fort bien Goldsmith, « a été le premier à répandre le goût de la société et l'aisance des manières dans toute une nation à qui les étrangers reprochaient jadis ses façons réservées, ainsi que sa timidité et sa gaucherie dans les premiers rapports. Il a été le premier à enseigner à Bath et à Tunbridge [1] la familiarité des relations entre inconnus, familiarité qui y subsiste encore. Et cette aisance, cette facilité d'abord, acquise là pour la première fois, notre bonne société l'a rapportée à la capitale, et, de la sorte, tout le royaume s'est raffiné par degrés, grâce aux leçons données à l'origine par Nash » [2]. Idées élargies par le mélange et la fréquentation mutuelle des classes, politesse enseignée par précepte et par exemple, voilà deux points par où l'on peut dire que le très frivole

1. Nash, bien que Bath fût son domaine propre, paraissait de temps à autre à Tunbridge Wells, où son influence était également reconnue. « Mr. Nash always stayed at Tunbridge, till the first ball night, at the beginning of a season, was over, and I dare say he did so to let the public see how unwieldy and awkwardly the business went on without a Regulator » (Thicknesse, *Valetudinarian's Bath Guide*, p. 66). Cf. Burr, *History of Tunbridge Wells*, ch. XIV. Les diverses villes d'eaux lui reconnaissaient du reste une sorte de suzeraineté générale : « Nor will, I hope, be thought improper that I give you the patronage of the frequenters of the Hot Well too. Kings, Sir, are as much sovereigns in their principalities as in their kingdoms; their power is equal, though their titles are not so, Sir, and though with respect to the greater number of your subjects you are King at Bath, you may be styl'd Prince at the Hot Well, duke at Tunbridge, earl at Scarborough, not to mention your lordships of Buxton, and your own kindred famous place of resort, St. Wenefride's Well » *(Characters at the Hot Well*, dédicace). Epsom semble au contraire avoir eu un gouverneur particulier (cf. *Tatler*, n° 36), peut-être à l'imitation du roi de Bath.

2. «... His life, how trifling soever it may appear to the inattentive was not without its real advantages to the public. He was the first who diffused a desire of society, and an easiness of address among a whole people, who were formerly censured by foreigners for a reservedness of behaviour and an awkward timidity in their first approaches. He first taught a familiar intercourse between

et très médiocre Nash a collaboré à l'œuvre entreprise ailleurs par Steele et Addison[1].

Il prenait en tout cas son rôle fort au sérieux et se montrait aussi fier que jaloux de la bizarre domination qu'il avait conquise. Nous avons vu déjà comment il refusait hautement à une princesse du sang une danse supplémentaire, et comment il se croyait le droit d'arracher à une duchesse un ornement qui lui déplaisait. Il affectait de même une tenue et des habitudes de vie particulières. Il portait un chapeau blanc, un gilet toujours ouvert[2], et un costume un peu trop riche pour être de bon goût, mélange de la mode présente et de la mode immédiatement antérieure[3]. Il s'en allait à Tunbridge Wells en carrosse à six chevaux gris-pommelé avec escorte, laquais, sonneurs de cor, et dépensait royalement ses revenus.

D'où ces revenus se tiraient-ils, demandera-t-on, puisque c'est sans fortune que le futur maître des cérémonies était arrivé à Bath, et après une vie d'expédients ? « Rien d'étonnant à ce que vous perdiez votre argent, lui disait Chesterfield un jour qu'il se plaignait de sa malchance, mais tout le monde cherche où vous le prenez pour le perdre ? »[4]. Il faut bien que les dés et les

strangers at Bath and Tunbridge, which still subsists among them. That easy and open access first acquired there, our gentry brought back to the metropolis, and thus the whole kingdom by degrees became more refined by lessons originally derived from him » (Goldsmith, *Life of Nash*, préface).

1. Au moins en tant que ceux-ci recommandaient les plaisirs sociaux, la distinction des manières et du langage, « les convenances, les bienséances, et ces formes journalières de la politesse qui contribuent tant à la dignité et à l'agrément de la vie » (A. Beljame, *le Public et les Hommes de Lettres*, p. 306; voir tout le chapitre consacré à Addison). Je n'oublie naturellement pas que les conseils du *Spectateur* avaient une tout autre portée, et que le raffinement extérieur qui y est loué correspond, dans la pensée des auteurs, à un raffinement intérieur de l'intelligence et du cœur auquel Nash n'a jamais songé.

2. *Life of Quin*, p. 58.

3. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 526. Cf. : « Being his majesty's birthday... Nash gave a ball at Lyndsey's [l'une des salles d'assemblée].. ; he wore his gold-laced clothes on the occasion, and looked so fine, that, standing by chance in the middle of the dancers, he was taken by many at a distance for a gilt garland » (Lord Chesterfield à lady Suffolk, 2 novembre 1734, dans *Letters to and from Henrietta, Countess of Suffolk*, t. II, p. 114).

4. « Nash was one day complaining in the following manner to the Earl of Chesterfield of his bad luck at play : ' Would you think it, my lord, that bitch Fortune, no later than last night, tricked me out of L. 500. Is it not surprising,' continued he, ' that my luck should never turn — that I should thus be eter-

cartes aient été sa principale ressource, et, de fait, les brèves mentions des contemporains le font entrevoir fort assidu auprès des tables de jeu[1], et Goldsmith nous le donne pour joueur habile, quoique honnête (ce qui n'était pas commun à l'époque), n'épargnant d'ailleurs pas les bons conseils aux novices, essayant d'enrayer par tous les moyens la fatale passion de certains[2], assez généreux parfois pour refuser un gain qui eût fait trop de tort à un adversaire malheureux[3]. Il pouvait du reste se

nally mauled'. — 'I don't wonder at your losing money, Nash', says his lordship, 'but all the world is surprised where you get it to lose' (*Life of Nash*, p. 551).

1. « Nash lost fivety pound a Saturday at Harrisons, and, as they say, broke all the windows according to custom » (Lettre de lady Bristol, 20 septembre 1721, dans les *Letter-Books* de John Hervey, 1er comte de Bristol, t. II, p. 203). — « Poor Nash is almost undone, for 'tis allowed by all that he has lost L. 1,400 » (ibid., p. 332). — « He concluded his evening as usual by basset and blasphemy » (Chesterfield, lettre citée ci-dessus, p. 39, note 3).

2. Voir par exemple l'histoire du duc de B. (Bolton ?) (*Life of Nash*, p. 526-527); il est vrai que, par exception, elle se termine au profit de Nash. C'est la même sans doute que rapporte ainsi le *Gentleman's Magazine* de 1732 (p. 62), en date du 9 février : « A certain Duke paid L. 5,000 to Beau Nash, and agreed to allow him L. 400 per annum during life, in lieu of L. 10,000 he was to pay in case the same nobleman should lose at hazard above L. 2,000 at one sitting; which he did in October last at Newmarket ».

3. Ibid., p. 526-527. Goldsmith y cite plusieurs exemples de jeunes gens que Nash cherche à détourner du jeu ou à prémunir contre des adversaires peu scrupuleux. Un trait semblable est rapporté dans *Bath Characters*, p. 97, et je n'ai trouvé qu'un témoignage contraire, mais de source fort suspecte, dans les *Court Tales*, recueil d'anecdotes scandaleuses. La dénonciation est sans doute peu fondée, car on en trouverait autrement l'écho dans les nombreux passages de lettres, mémoires, journaux, où Nash est mentionné, mais elle vaut d'être citée, ne fût-ce que comme contraste poussé au noir du portrait peut-être légèrement embelli par Goldsmith : « Nessus [le nom est traduit par N-s-h dans la clé qui termine le volume], a Common Sharper, who to the Scandal of the Quality of the Island, was admitted into their Cabinets when he ought to have been sent to the Gibbet. The fellow was an odd Composition of Cowardice and Impudence, of Pleasantry and Nonsense; and had he not been too much a Rascal would have made a Finish'd Coxcomb. But a Rogue has something too horrible in him to make a Subject for Satyr, and instead of making a Jest of *Nessus*, one cannot think of him without trembling: So many Bubbles has he reduc'd to Beggary, so many Heirs sent to the Armies, so many Heiresses to the Stews; yet in all Publick Places who but *Nessus* for the Marshal of their Pleasures ? *Nessus* is Treasurer to the Ball, and Banker to the Basset. *Nessus* raps at my Lady's Bed Chamber, and enters it as freely as if he was to dress her : *Nessus* calls for Chocolate, and cries, Damn him, if it is not ready, for he has Fifty Visits to make, and the Ladies will be all stirring else. *Nessus* kisses the Wife and cocks at the Husband; lives with the Women as *Horner* did [*Horner*, personnage de la *Country Wife* de Wycherley, qui, séducteur de

rattraper par ailleurs, comme on le voit dans l'affaire du jeu d'*eo*, invention destinée à éluder certaines dispositions législatives de 1739 et des années suivantes, et extrêmement profitable au banquier qui prélevait deux et demi pour cent sur toutes les sommes perdues ou gagnées[1]. Ce jeu d'*eo* fut établi à Tunbridge Wells, mais l'inventeur, se trouvant bientôt en désaccord avec celui qui l'exploitait, résolut de ruiner celui-ci en publiant les fraudes commises par lui pour assurer les profits du banquier. Nash, prévenu, intervint, arrêta la querelle, et n'eut pas le moindre scrupule à accepter un quart des bénéfices futurs de la banque. Il fit établir le même jeu à Bath, en y gardant de même une bonne part des profits.

Ce ne fut pas pour longtemps toutefois. La loi de 1745[2] vint ruiner définitivement le jeu public en Angleterre, et le coup fut d'autant plus terrible pour Nash que ses associés l'avaient, parait-il, fraudé à leur tour considérablement. Il essaya d'obtenir de ceux-ci ce qu'il jugeait son dû, n'y parvint pas, eut recours à la justice, qui le débouta. Ce parti désespéré révélait au public sa participation à des bénéfices illicites, et lui-même, avec une singulière inconscience, prit soin d'exposer tous les détails de l'affaire dans des brochures[3] qu'il fit distribuer. Le résultat ne

profession, trouve moyen, par un stratagème cynique, d'endormir la vigilance des maris et de se faire introduire par eux-mêmes dans l'intimité de leurs femmes], because the Husbands are in Hopes that he'll be contented with cheating them. He had the Reputation of courage till he was kick'd out of a Coffee-House for want of Half-a-Crown to pay an old Debt and denying it rather than discover his Indigence. For with all his Bubble's, *Nessus* is himself a *Bubble* and spends on a common Strumpet what the less Common ones lavish on him » (p. 93-94). L'auteur raconte ensuite une intrigue avec une certaine Maura que Nessus dépouille enfin au jeu de quatre cents écus: « ...not having Money enough to pay him, he had the Gallantry to take her Necklace in Pawn for it; and at the next Assembly, his own dirty Mistress appear'd with it, to the terrible Mortification of *Maura*, and the wonderful Delight of the whole Company » (p. 95).

1. D'après la définition suivante, qu'en donne le *New English Dictionary*, ce jeu semble fort analogue à celui de rouge et noir: « EO. A game of chance, in which the appropriation of the stakes is determined by the falling of a ball into one of several niches marked E and O respectively ».

2. Cette loi condamnait toute personne qui avait gagné ou perdu au jeu ou par des paris une somme de dix livres d'un coup ou de vingt livres en vingt-quatre heures à une amende au profit des pauvres d'une valeur quintuple de la perte ou du gain. Wood l'expose en détail (*Description of Bath*, part. IV, ch. VII, p. 391).

3. Je n'ai pu retrouver aucune de ces brochures; je ne les connais que par les extraits qu'en donne Goldsmith.

fut guère favorable à sa réputation; il commença à perdre de son influence et de son crédit; ses ennemis l'accusèrent d'autre gains malhonnêtes; il répondit par de nouvelles brochures sans faire cesser les attaques.

Les épisodes qui précèdent ne sont pas, tant s'en faut, à l'honneur de Nash, que punit sans tarder de ses fautes une société qui n'avait cependant pas elle-même le droit d'être fort sévère. Il n'est que juste, en revanche, de signaler aussi les côtés de son caractère par où il s'était recommandé à cette société et en avait gardé longtemps l'affection et même l'estime.

Goldsmith nous dit, en nous en laissant à l'occasion juger par nous-mêmes [1], qu'à défaut d'esprit, Nash ne manquait pas de vivacité, et que ses saillies étaient parfois plaisantes. Il avait de plus l'usage du monde, savait flatter, et se montrait fort prévenant. A Londres et peut-être à Bath au début [2], il avait mis ces qualités et ces talents au service de la galanterie et mené une vie très dissolue. Mais sa royauté le changea; il donna l'exemple de la régularité, et se rangea du côté de la vertu qu'il défendit au besoin [3]. Dans cette société mélangée, où les

1. Voir aussi un petit recueil intitulé *Jests of Beau Nash*. Beaucoup de traits y sont d'ailleurs insipides, d'autres brusques plutôt que fins, quelques-uns simplement grossiers. Par l'air et par le ton dont il les lançait, Nash savait-il peut-être faire valoir les uns et passer les autres ? A titre de spécimen, en voici deux ou trois, qui ne sont pas les pires de chaque genre : « When drams were more in vogue than they are at present, a gentleman called for a glass of brandy at the Smyrna [café de Londres], because, he said, he was very hot. ' Bring me one, Waiter ', says another, ' for I am very cold'. ' It is a strange thing,' says Nash, ' that people can't find an excuse for their foibles without insulting the good sense of the company. There, bring me a dram, Boy, for I like it' » (*Jests*, p. 3). « A gentleman once told Nash that he was both the butt and the fool of the company. ' No, Sir,' says Nash, ' I am the butt and you —' ' What? ' says the gentleman,— ' You are to supply the deficiency,' says Nash » (Ibid., p. 56). « An author came into a bookseller's shop where Nash was reading and offered a poem to sell. The bookseller refusing to give the money he asked, he turned short round, and said he would carry it home, for that he did not care how much wit he had in hand. ' True,' says Nash, ' and I think you should always keep some in hand, my friend, for I fancy you have but little in head ' » (Ibid., p. 39).

2. Sans décider de la vérité des aventures que lui prêtent les *Court Tales* cités plus haut (voir p. 40, note 3), il est à remarquer que ce pamphlet est de 1717.

3. « Though it [sa vie] was passed in the very midst of debauchery he practised but few of those vices he was often obliged to assent to. Though he lived where gallantry was the capital pursuit, he was never known to favour it by his example, and what authority he had was set to oppose it » (*Life of Nash*, préface).

intrigues se nouaient facilement, il prit à tâche d'éclairer l'ignorance féminine, d'empêcher les mariages imprudents, d'arrêter à temps les égarés, sur des pentes dangereuses [1], et cela quelquefois à un risque assez considérable [2]. Le rôle et le langage d'affectueux conseiller que, dans *Tom Jones*, Fielding lui prête vis-à-vis d'un de ses personnages, semblent tout à fait conformes à la réalité : « Mon enfant, dit-il à Mme Fitzpatrick avant son mariage, je regrette de voir la familiarité qui s'est établie entre vous et un homme qui est tout à fait indigne de vous et qui, j'en ai bien peur, fera votre malheur... Je ne donne jamais d'avis aux femmes qui ne sont plus jeunes; si elles se mettent dans la tête de se donner au diable, il n'est plus possible de les écarter de lui, et ce n'est pas la peine non plus. Mais l'innocence et la beauté méritent un meilleur sort... » [3]. Soucieux de sauver les personnes, il tente aussi de sauver les réputations. On a vu plus haut comment, dans les lois promulguées par lui, les méchants propos sont interdits. Prohibition vaine, sans nul

1. « Many persons now alive... owe their present happiness to his having interrupted the progress of an amour that threatened to become unhappy or even criminal, by privately making their guardians or parents acquainted with what he could discover » (Ibid., p. 532). L'auteur donne plusieurs exemples du fait (Ibid.).

2. Goldsmith cite un cas où il s'exposa à un duel, le prétendant évincé ayant appris d'où lui venait son échec.

3. « And here [c'est Mme Fitzpatrick qui parle] I cannot omit expressing my gratitude to the kindness intended me by Mr. Nash, who took me one day aside, and gave me advice, which if I had followed, I had been a happy woman. 'Child,' says he, 'I am sorry to see the familiarity which subsists between you and a fellow who is altogether unworthy of you, and I am afraid will prove your ruin... I never advise old women : for, if they take it into their heads to go to the devil, it is no more possible than worth while to keep them from him. Innocence and beauty are worthy a better fate, and I would save them from his clutches, etc.' » (*Tom Jones*, XI, 4). Cf. Anstey :

For Him not enough at a Ball to preside,
Th'unwary and beautiful Nymph would he guide;
Oft tell her a Tale, how the credulous Maid
By Man, by perfidious Man is betray'd.
(*New Bath Guide*, XI, 76-79).

ou antérieurement le *Bath Miscellany* de 1741 (p. 23) :

Kind Caution dwells upon his Tongue
With a paternal Care;
He grieves to see the Danger run
By each unthinking Fair, etc.
(*On Mr. Nash's going from the Bath*).

doute, mais qui atteste au moins le désir d'enrayer la médisance dans un des lieux où elle régnait sans partage.

Un autre trait qui fait honneur à Nash, c'est sa charité, irréfléchie parfois et peu éclairée, mais inépuisable. Déjà, au temps où il était étudiant au Temple, ayant entendu dire à quelqu'un qu'une somme de dix livres le rendrait heureux, il n'avait pu résister au désir de faire l'expérience, et il la renouvela même, dans une autre occasion, pour une somme vingt fois plus considérable [1]. Ce ne sont là que mouvements de générosité spontanée, mais il eut toute sa vie grande compassion des misères réelles ou feintes. Il payait de sa personne, s'informant des détresses cachées et s'empressant de les secourir, distribuant autant d'argent en dons et aumônes qu'il en dépensait pour ses propres besoins, pleurant à la vue des maux qu'il ne pouvait soulager [2].

Non content de prêcher ainsi d'exemple, il était un solliciteur actif et infatigable auprès des riches visiteurs de Bath, les faisant coopérer, quelquefois malgré eux, à de bonnes œuvres [3]. C'est ainsi que, par son influence sur eux, il

1. *Life of Nash*, p. 518 et 538.

2. Ibid., p. 538-542, où divers traits de charité sont rapportés. Cf. Thicknesse : Mr. Nash made it his Business to enquire for Persons in Distress, and in particular for such who had known better Days; and thought himself obliged when any Information was given him, that would justify his going in Person to unfortunate People, whose Distress was only suspected, and who, from Delicacy, are frequently ashamed to make their own Condition known... (*New Prose Bath Guide*, p. 99-100). Cf. également un article du *London Magazine* de 1745, p. 345, ou encore ces méchants vers du *Bath Miscellany* (p. 22) :

No Orphans' Tears are shed in Vain
At his too friendly Gate;
Their Parents less they will sustain
Whilst he commiserate.

The Wretched living thus he saves,
In hospitable Way,
And even when Dead, provides 'em Graves
To lay their senseless Clay.

3 Goldsmith raconte qu'un jour, comme Nash quêtait pour l'hôpital dans les salles d'assemblée, une duchesse peu renommée pour sa générosité (la duchesse de Marlborough) lui dit, ne pouvant l'éviter : « Inscrivez-moi pour quelque petite somme, Nash, car je n'ai pas d'argent sur moi. — Oui, madame, avec plaisir, si votre grâce veut bien me dire quand m'arrêter », et, prenant dans sa poche une poignée de guinées, il commença à les jeter une à une dans son chapeau blanc, en comptant : « Une, deux, trois, quatre, cinq... — Arrêtez, arrêtez,

contribua indirectement, mais pour une large part, à la fondation et à l'entretien d'un hôpital qui subsiste encore à Bath et rappelle honorablement son souvenir [1].

C'est l'année 1738 qui marque à peu près l'apogée de la gloire de Nash. Le prince de Galles lui ayant donné une tabatière, toute la noblesse jugea à propos de suivre son exemple et de lui faire pareil cadeau. On plaça même dans la salle de bal son portrait en pied entre les bustes de Newton et de Pope [2], ce qui fut le thème d'une épigramme célèbre [3]. Le nombre des flatteurs qui s'empressaient dès longtemps autour de lui s'accrut,

s'écrie la duchesse, pensez à ce que vous faites. — Pensez à votre rang et à votre fortune, madame, » répond Nash, et il continue à compter : « Six, sept, huit, neuf, dix ». Ici la duchesse s'interposa de nouveau d'un air fâché. « Soyez raisonnable, madame, s'écrie Nash, et n'interrompez point l'œuvre de charité : onze, douze, treize, quatorze, quinze ». Nouvel éclat de la duchesse, qui lui saisit la main. « Allons, madame, vous aurez votre nom écrit en lettres d'or, et sur la façade de l'édifice, madame. Seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt. — Je ne donnerai pas un farthing de plus, dit la duchesse. — La charité couvre la multitude des péchés », réplique Nash, « vingt-et-un, vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq. — Nash, vous me mettez hors de moi, vous me faites mourir. — Madame, vous ne mourrez jamais de faire du bien, et, si vous en mouriez, ce serait tant mieux pour vous ». Nash allait continuer, mais, voyant la duchesse fort en colère, il finit par l'amener à consentir au don de trente guinées. Elle fut fâchée contre lui tout le jour, mais, le soir, le jeu lui ayant été favorable, elle l'appela, fit sa paix avec lui, et ajouta même à sa souscription dix nouvelles guinées, à condition que ni le nom ni la somme ne seraient mentionnés (*Life of Nash*, p. 542). En effet, cet important appoint ne figure pas sur les listes de souscriptions reçues pour la fondation de l'hôpital.

1. Dans la liste de la seconde souscription pour l'hôpital (1742), liste annexée à un sermon de charité de Warburton, nous voyons Nash servir d'intermédiaire aux souscripteurs les plus distingués : « The King, per Mr. Nash, L. 200; the Prince of Wales, D°; the Princess of Wales, L. 50, etc. »; même mention pour de nombreux membres de l'aristocratie, l'évêque de Worcester. etc. Nash lui-même s'inscrit pour cent livres (Warburton, *A Sermon preached... at Bath on Sunday, October 24, 1742*, p. 29). Voir aussi la liste de la première souscription dans Wood, part. II, p. 275-278.

2. Par les soins de la municipalité, s'il en faut croire Goldsmith, mais le *Gentleman's Magazine*, dans l'en-tête des vers cités à la note suivante, donne une version un peu différente : « On Mr. Nash's present of his own picture at full length fixt between the Busto's of Mr. Pope and Sir Isaac Newton in the Long Room at Bath ».

3. Immortal Newton never spoke
More truth than here you'll find;
Nor Pope himself e'er penn'd a joke
Severer on mankind.

ainsi que leur bassesse; des auteurs dédièrent humblement leurs

The picture plac'd the busts between
Gives satyr its full strength,
Wisdom and wit are little seen,
But folly at full length

Tel est le texte donné par Goldsmith dans sa seconde édition (dans la première ne figure que le dernier quatrain, avec *statue* au lieu de *picture*), et reproduit en 1777 dans les *Miscellaneous Works* de Chesterfield publiés quatre ans après la mort de celui-ci. Il avait déjà paru dans le *Gentleman's Magazine* de février 1741, p. 102, mais sans nom d'auteur, et le *London Magazine* de 1745, qui le cite de nouveau (p. 345), l'attribue simplement à « no bad Poet ». Goldsmith le donne comme de Chesterfield; de même Graves dans son *Festoon* (p. 36; le texte du *Festoon* remplace *severer* par *more cruel* au 4e vers et *its full strength* par *all its strength* au 6e). Mais il existe un autre texte où la dernière strophe, identique sauf le second vers (remplacé par celui-ci : *Adds to the thought much strength)* est précédée de cinq autres que voici :

The old Ægyptians hid their Wit
In Hieroglyphic Dress,
To give Men Pains to Search for it,
And please themselves with Guess.
Moderns to tread the selfsame Path,
And exercise our Parts,
Place Figures in a Room at *Bath*.
Forgive them, God of Arts !
Newton, if I can judge aright,
All Wisdom doth express;
His Knowledge gives Mankind new light,
Adds to their Happiness.
Pope is the Emblem of true Wit,
The Sun-shine of the Mind;
Read o'er his Works for Proof of it,
You'll endless Pleasure find.
Nash represents Man in the Mass,
Made up of Wrong and Right,
Sometimes a Knave, sometimes an Ass,
Now blunt and now polite.

Ce texte en six strophes se rencontre dans un ouvrage antérieur d'un autre écrivain, les *Poems on several Occasions* de Jane Brereton (t. II, p. 121-122), publiés en 1744, quatre ans après la mort de celle-ci. Quelle est la bonne version ? et qui est l'auteur de chacune? Le meilleur moyen de concilier la publication et les témoignages, c'est, nous semble-t-il, de voir en Chesterfield l'auteur des deux strophes citées par Goldsmith; Jane Brereton en aurait emprunté la dernière et délayé le reste en vingt vers assez faibles, puis cette version différente, mais où la fin demeurait identique, aurait été attribuée à Chesterfield. C'est la conclusion à laquelle arrive aussi M. Reeve (*Notes and Queries*, 5e série, t. X, p. 429). Il convient de noter cependant que c'est le *Gentleman's Magazine* qui a pour la première fois, du moins à notre connaissance, publié l'épigramme. Or, Jane Brereton était collaboratrice régulière de cette revue; Cave, propriétaire du *Gentleman's Magazine*, et plus tard éditeur posthume de Jane Brereton, peut l'avoir reçue d'elle directement.

ouvrages au roi de Bath[1]. Du coup, la tête tourna au pauvre homme, grisé par tant d'hommages. Il devint plus affecté dans ses manières et ses propos[2], plus empressé à colporter partout ses saillies et ses histoires, qui n'en valaient guère la peine, s'occupa peut-être même de préparer un recueil de celles-ci[3]. Son assurance imperturbable, sa façon libre d'en user avec les gens devinrent de la pure impertinence, et il se crut permis de blesser tout le monde à condition de dire quelque chose de plaisant ou qu'il croyait tel; des traits qu'on rapporte de lui sont simplement d'un homme fort mal élevé[4]. De cette affectation

1. Voir dans Goldsmith plusieurs exemples de leurs dithyrambes (p. 545-548). Il faut constater qu'aucun n'est d'un écrivain connu.

2. Le *London Magazine* de 1745 mentionne « his monstrous white Hat, motly distinguish'd Garb, and uncouthly affected or broken Manner of Speech » (p. 345).

3. «...A certain gentleman... wrote Mr. Nash a poem ninety feet long, requesting the Publication of his Jests. This naturally gave Offence to a Man of his extreme Modesty; however Good-Nature soon got the better of Resentment, and he promised to gratify the Gentleman's Curiosity, and for that Purpose had strung together a Number of excellent Jests, which have very fortunately fallen into our Hands » (*Jests of Beau Nash*, préface, II-III). Rien n'oblige du reste à croire ce récit sur parole.

4. Smollett, dans son *Roderick Random*, ch. LV, conduit son héros aux salles d'assemblée de Bath en compagnie d'une demoiselle un peu contrefaite. Les personnes présentes rient de la nouvelle venue, et « le célèbre M. Nash, voyant la disposition du public, se mit en devoir de complaire à sa méchanceté en exposant ma belle aux traits de son esprit. Dans ce dessein, il s'approche de nous avec beaucoup de saluts et de grimaces, et, après avoir souhaité la bienvenue à Mlle Snapper, lui demanda assez haut pour être entendu de toute l'assistance, si elle pouvait l'informer du nom du chien de Tobie. Je fus si fort irrité de son insolence que je lui eusse certainement donné un coup de pied sur-le-champ, si la jeune personne n'avait empêché cet effet de mon indignation en répliquant fort vivement: « Il s'appelait Nash, et c'était le chien du monde le plus impertinent ». Cette repartie, si inattendue et si heureuse, excita un éclat de rire si universel contre l'agresseur, que toute son assurance ne lui suffit pas pour soutenir son ridicule. Aussi, après avoir essayé de faire bonne contenance en prisant et en souriant d'un air forcé, il dut s'esquiver très piteusement, tandis qu'on élevait aux nues ma Dulcinée pour son esprit piquant, et que les personnes les plus distinguées de l'assistance cherchaient immédiatement à faire sa connaissance ». Goldsmith tient pour historique cette aventure, que relatent aussi, sous une forme peu différente, les *Jests of Beau Nash* (voy. ci-dessous, chap. VII); il ajoute que Nash la veille avait demandé à la même personne, contrefaite comme nous l'avons dit, d'où elle venait. Sur sa réponse : « Straight from London », il avait répliqué : « Confound me, madam, then you must have been damnably warped by the way ».

On peut rapprocher de ceci une lettre attribuée à l'acteur Quin : « Une jeune personne est invitée à danser un menuet. Elle demande à son cavalier de bien

et de cette impolitesse, sa popularité se ressentit toutefois, et les affaires de jeu, qui éclatèrent bientôt, y portèrent un autre coup. Ajoutons que la vieillesse venait, et que c'était un étrange spectacle que celui de ce petit-maître ridé qui essayait encore de discuter les modes, de conduire les danses, de prendre part à la dissipation environnante et de la guider [1]. Nash vécut donc une quinzaine d'années avec une autorité amoindrie, quoique considérable encore [2], ruiné par la suppression du jeu, et dépendant d'une pension de dix guinées par mois que lui accorda la municipalité [3]. En 1761, il mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et la ville, qui l'avait négligé dans sa vieillesse, lui fit de somptueuses funérailles [4]. Il fut enterré dans l'abbaye, et des épitaphes pompeuses furent composées en son honneur [5].

vouloir l'excuser car elle préférait ne point danser; là-dessus Nash de s'écrier, de façon à être entendu de tout le monde : « Dieu me damne, mademoiselle, que venez-vous faire ici si vous ne dansez pas ? » La jeune fille fut si effrayée qu'elle se leva et dansa, mais le reste de la compagnie fut offensé au point qu'aucune dame ne voulut danser un autre menuet... Cet homme, avec son orgueil et ses extravagances, ne possède plus sa raison; il serait bon pour la ville qu'il fût mort, etc. » (*Life of Quin*, chap. XIII, p. 53). Bien que la lettre soit certainement apocryphe, l'incident ne paraît pas inventé; il est rapporté à un jour déterminé d'octobre 1760. Sur les prétendues tentatives de Quin pour supplanter Nash, voir *Life of Quin*, chap. XIII et début du chap. XIV.

1. Déjà en 1731 lord Orrery écrivait à lady Kaye : « ...In my mind he [Nash] seems to labour under the unconquerable distemper of old age, and though he attends the balls as usual, his dancing days are over » (*Historical Manuscripts Commission, Eleventh Report*, V, p. 327). Il garda toutefois jusqu'au bout l'aisance et la distinction des manières : « Beau Nash, when my father saw him at Bath, was nearly in his ninetieth year, and I remember his describing him in manners as the finest old gentleman that he had ever seen. He reminds me, said my father, of the oldest of the old French régime » (Angelo, *Reminiscences*, t. I, p. 232).

2. « Would you see our law-giver M. Nash, whose white hat commands more respect and non-resistance than the crown of some kings, though now worn on a head that is in the eightieth year of its age ? To promote society, good manners, and a coalition of parties and ranks; to suppress scandal and late hours are his views; and he succeeds better than his brother monarchs generally do » (Lady Luxborough à Shenstone, 15 février 1752, *Letters*, p. 297).

3. *Bath Corporation Minute Book*, 17 février 1760.

4. Aux frais de la municipalité qui vota une somme de cinquante guinées à cet effet (ibid., 14 février 1761).

5. Voici celle qui est gravée sur sa tombe : Adeste, O Cives, adeste Lugentes ! — Hic silent Leges, — Ricardi Nash, Armig. — Nihil amplius imperantis; — Qui diu et utilissime — Assumptus Bathoniæ — Elegantiæ Arbiter, — Eheu ! — Morti (ultimo designatori), — Haud indecore succubuit, — Ann. Dom. MDCCLXI, Aetat, suæ LXXXVII — Beatus ille qui sibi imperiosus !

Telle fut la carrière de ce personnage bizarre, fort médiocre homme assurément, mais qui ne laissa pas après tout d'exercer sur une partie de la société anglaise une influence appréciable. Il avait mis toute son ambition à être réputé dans un petit cercle l'arbitre des élégances; il y réussit pour un temps, et cette frivole royauté suffit à son ambition, comme elle suffit plus tard, en d'autres circonstances, au fameux Brummell [1]. Nash avait du moins façonné à sa convenance la société de Bath, réglé ses plaisirs, ses manières, ses mœurs même; il avait fait d'une petite ville d'eaux sans éclat particulier une sorte de capitale de la mode. Lui mort, la ville resta longtemps ce qu'il l'avait faite, observant les usages auxquels il l'avait soumise, gardant les caractères qu'il lui avait imprimés. Il eut des successeurs [2], qui s'appliquèrent à l'imiter en tout point [3], mais qui ne réussirent jamais à acquérir une autorité même à

If social virtues make remembrance dear
Or manners pure on decent rule depend,
To *his* remains consign one grateful tear,
Of youth the Guardian, and of all the Friend.

Now sleeps Dominion; here no Bounty flows:
Nor more avails the festive Scene to grace,
Beneath that hand which no discernment shews,
Untaught to honour, or distinguish place.

1. Brummell fut sans doute un type beaucoup plus accompli du dandysme que ne l'avait été Nash et brilla bien plus vivement aux yeux de ses contemporains. On peut néanmoins trouver entre les deux une certaine ressemblance, notamment dans l'incroyable assurance de chacun, dans les saillies brusques qui leur tenaient lieu d'esprit, dans leur vanité et leur impertinence (voir à ce sujet la biographie de Brummell par le capitaine Jesse, et la plaquette de Barbey d'Aurevilly, *Du dandysme et de G. Brummell*).

2. Le premier fut un certain Collett, qui donna sa démission dès 1763 (voir à son sujet Fleming, *Life... of T. Ginnadrake*, III, p. 126-128). On élut alors un Irlandais, quelque peu homme de lettres, Samuel Derrick, auteur des *Letters written from Leverpoole* (*sic*), etc., qui régna, non sans opposition, jusqu'en 1769 (voy. *Life of Quin*, chapitre XIV). Une liste des autres maîtres des cérémonies jusqu'à nos jours serait sans intérêt; quand une autre salle d'assemblée eut été ouverte (les *Upper Rooms*) il y en eut parfois deux simultanément.

3. L'imitation allait jusqu'au costume. Derrick, second successeur de Nash, ne manquait pas de porter comme lui un chapeau blanc et de tenir son gilet déboutonné (*Life of Quin*, XIV, p. 58). Malgré cela, aucun de ceux qui vinrent après Nash, ne put faire respecter au même degré que lui ses décisions, et les réunions particulières, qu'il avait interdites, firent bientôt tort aux rendez-vous réguliers des salles d'assemblée (voir là-dessus Warner, *Literary Recollections*,

beaucoup près égale; dépendants désormais du public [1], ils en furent les serviteurs, au lieu d'en assumer avec audace et d'en garder jalousement la direction [2]. Nash est, au vrai, le premier et le dernier roi de Bath [3], et sa mémoire, un peu embellie et purifiée à mesure qu'elle devenait plus vague, est encore aujourd'hui vivante et populaire dans la cité qui forma ses états [4].

t. II, ch. XIII, p. 2 et suiv). Un anonyme remarquait déjà en 1766 comment Nash seul avait su donner de l'importance au poste de maître des cérémonies « by his being so peculiarly formed to fill it, and give it at least an imaginary dignity » (*Life of Quin*, XIV, p. 56).

1. « The place of Master of the Ceremonies ceased to be a place of independence at the decease of Mr. Nash; Mr. C-tt... was appointed his successor, but as he received certain emoluments from his office, did not act with the same authority as his spirited predecessor...» (Fleming, *Life... of T. Ginnadrake*, t. III, p. 126). Même constatation, un peu plus tard, dans l'édition de 1778 du *Tour thro' Great Britain* (t. II, p. 233).

2. Warner, parlant de leurs « remontrances », ajoute : « ...Alas ! enforcement expired with Nash » (*Literary Recollections*, t. II, ch. XIII, p. 5).

3. Les romanciers et les dramaturges modernes qui ont mis Nash en scène l'ont en général représenté sous le jour le plus favorable : voir par exemple les romans signalés ci-dessous au chapitre VII, et, en particulier, la comédie de Douglas Jerrold, *Beau Nash*, où l'auteur en fait un personnage excentrique et bizarre, mais tout sympathique, qui, à la fin de la pièce, résume ainsi son rôle : « I'm a king to be sure, and think the best of all governments is that of peace and good-humour. 'Tis true I declare war against nothing but meanness — scandal — and ill-temper. If I mix with knaves, 'tis to make knaves fall. Certain my kingdom isn't large, but I sha'n't with my brother of Macedon weep for new empires — so I can keep all within my little realm happy in themselves, and at charity with all the world besides... » (*Beau Nash*, acte III, *in fine*).

4. Tout ce chapitre a été consacré à montrer l'influence de Nash sur le développement de Bath au XVIIIe siècle. Il n'est que juste d'ajouter que d'autres collaborèrent à ce développement, notamment les deux Wood, architectes, qui renouvelèrent par leurs constructions l'aspect de la ville, et Ralph Allen, l'ami de Pope, qui usa de son immense fortune au mieux des intérêts matériels de Bath. Voir sur ces trois personnages les chapitres IX et X. Wood le père mourut en 1754, Allen dix ans plus tard.

CHAPITRE III

LA VIE A BATH. LES PLAISIRS

I

Fournir aux oisifs de quoi se divertir en mettant à leur portée toutes les distractions mondaines, soumettre d'autre part les amusements aux lois d'une exacte étiquette et en assurer l'élégance non moins que la succession régulière, voilà la double tâche assumée et accomplie par Nash. Pendant tout son règne, et longtemps après lui, Bath, et, par imitation, les autres villes d'eaux anglaises [1], sont des théâtres de plaisirs réglés, où chaque heure a son emploi déterminé, où chaque mouvement presque est prévu et même dirigé. « Le train de vie, dit une revue du temps, y est aussi mécanique que s'il obéissait à un mouvement d'horlogerie » [2]. De tout cela les gens de bon ton s'accommodent, des plaisirs qui sont plus rassemblés et plus accessibles qu'à Londres même, de l'ordre fixe où ils se présentent, lequel dispense de choix et de recherche en offrant un programme tout fait [3], du décorum enfin, de la cérémonie qui

1. Voir par exemple la description de la vie à Tunbridge dans Prévost, *Mémoires d'un homme de qualité*, tome V, p. 144-146.

2. « The Course of Things is as Mechanical as if it went by Clockwork... » (*English Magazine*, décembre 1787, p. 684).

3. « ...I think Bath a more comfortable place to live in than London : all the entertainments of the place lie in a small compass and you are at your liberty to partake of them, or let them alone just as it suits your humour » (Mrs. Delany, lettre à Swift du 22 avril 1736, publiée dans son *Autobiographie*, t. I, p. 553-554).

drapent d'une dignité imaginaire des passe-temps frivoles. Le branle est du reste donné, et « l'on ne peut guère agir avec indépendance là où il faut d'abord faire comme tout le monde ; c'est un cercle enchanté : qui n'y court point en rond ne peut plus bouger, ou bien il embarrasse tous les autres » [1]. Suivons par la pensée quelqu'un de ceux qui courent en rond dans le cercle enchanté.

Il faut d'abord qu'il y ait pénétré, et c'est le cas de rappeler que, pendant la première moitié ou les deux premiers tiers du XVIIIe siècle, un voyage à Bath était chose assez coûteuse et qui n'allait ni sans fatigue, ni sans tracas. Les routes étaient fort mauvaises, les communications entre les régions diverses de la Grande-Bretagne, difficiles autant que lentes [2]. C'est à cheval [3] ou dans leurs voitures particulières que se rendaient aux eaux les personnes de qualité, accompagnées d'une suite destinée autant à prévenir ou à repousser les attaques des voleurs de grand chemin qu'à faire honneur au maître [4]. Vers le milieu du

1. « ...You cannot well be a free Agent, where the whole Turn is to do as other People do ; It is a Sort of Fairy Circle, if you do not run round in it, you either cannot move at all, or are in every Body's way » (*English Magazine*, décembre 1737, p. 684).

2. Voir là-dessus Macaulay, *History of England*, ch. III (p. 290-300 de l'*Edinburgh Edition*), et Lecky, t. VII, ch. XXI. Sur les routes qui menaient à Bath, voici quelques autres témoignages contemporains, qu'il serait facile de multiplier : « Having Din'd we proceeded on our journey, but with a great deal of difficulty ; for the Road was so rocky, unlevel and narrow in some places that I am perswaded the *Alps* are to be passed with less danger... ; we were jolted so Cursedly that I thought it would have made a dislocation of my Bones », etc. (*A Step to the Bath*, p. 12, 1700). — « The news you tell me of the many difficulties you found in your return of the Bath gives me such a kind of pleasure as we usually take in accompanying our friends in their mixed adventures ; for methinks I see you labouring through all your inconveniences of the rough roads, the hard saddle, the trotting horse, and what not » (Pope à H. Cromwell, 12 novembre 1711, *Pope's Works*, éd. Elwin et Courthope, t. VI, p. 126). « After four days' journey in very bad roads I arrived here a good deal tired » (Mrs. Montagu, *Letters*, t. I, p. 72, 27 décembre 1740).

3. Voir par exemple le journal de Celia Fiennes, récemment publié sous ce titre : *Through England on a Side Saddle in the Time of William and Mary* (Londres, 1888).

4. On sait le parti qu'ont tiré les romanciers de ces aventures, qui étaient dans la réalité extrêmement fréquentes. Il n'y a guère de roman du XVIIIe siècle qui n'en raconte quelqu'une ; voy. par exemple : *Tom Jones*, livre XII, chap. XIV ; *Humphry Clinker*, 23 et 26 juin ; *Roderick Random*, chap. LIV. Dans ce dernier

siècle, il fallait encore trois grands jours aux diligences[1] (deux pendant le service spécial d'été) pour franchir les quarante ou quarante-cinq lieues qui séparent Londres et Bath, et ce ne fut qu'en 1784 que, sur l'initiative d'un citoyen de cette dernière ville[2], la première malle-poste[3] qu'on ait vue en Angleterre réduisit la durée du voyage à quatorze heures[4]. C'était en conséquence un dérangement sérieux, une dépense assez considérable que de venir à Bath, mais l'embarras même et les frais de déplacement invitaient à n'y venir que pour une installation de quelque durée. Il n'était pas d'ailleurs dans les Iles Britanniques d'autres séjours d'été; ni la mer, où l'on ne se baignait guère encore[5], ni les monts d'Écosse ou de Galles, ignorés, dédaignés, à peine accessibles, n'étaient propices à la villégiature; la difficulté et la cherté des voyages empêchaient d'autre part le grand nombre de gagner le continent[6]. L'Anglais qui désirait un changement d'air et de milieu songeait donc d'abord et tout naturellement aux villes d'eaux, à Bath en première ligne, au lieu d'hésiter comme aujourd'hui entre les mille attractions de l'Europe et du monde.

ouvrage, c'est précisément en se rendant à Bath que le héros défend vaillamment la voiture attaquée à Houndslow Heath. Aux portes mêmes de Bath, Claverton Down était hanté de malandrins (cf. Goldsmith, *Nash*, p. 545).

1. « Stage-coaches, between Bath and London, in three days, set out mondays and thursdays from the following inns, etc... There are coaches that go in two days from April to Michaelmas, and set out both from Bath and London Wednesdays, Mondays, and Fridays » (*Tradesmen's and Travellers' Companion*, 2e édition, publiée vers 1750). Le même indicateur nous apprend qu'il existait des services réguliers entre Bath et Bristol, Bath et Oxford (deux jours), Bath et Exeter (trois jours), Bath et Salisbury (un jour).

2. John Palmer, homme entreprenant, dont nous retrouverons le nom quand nous traiterons du théâtre de Bath, et qui fut député de Bath au Parlement de 1801 à 1808.

3. *Mail-coach*. La durée du trajet avait été d'ailleurs réduite auparavant puisqu'en 1776 nous voyons Johnson, parti de Bath le 3 mai à onze heures du soir, arriver à Londres le lendemain soir à sept heures (Mrs. Thrale, *Letters to and from Johnson*, t. I, p. 320).

4. Voir sur cette première tentative le *Bath Chronicle* du 24 février 1785. Le temps de voyage fut abrégé plus tard; dans les *Pickwick Papers* (1827), Dickens fait débarquer à Bath, à sept heures du soir, son héros parti de Londres le matin à sept heures et demie (ch. xxxv).

5. L'usage des bains de mer ne s'établit en Angleterre que vers le milieu du siècle. Voir à ce sujet Lecky, *History of England*, t. II, ch. v, p. 199.

6. Les choses changèrent dans le dernier tiers du siècle. Voy. Lecky, t. VII, ch. xxi, p. 230.

Supposons donc notre voyageur arrivé sans encombre aux portes de Bath. Dès qu'il est signalé, les cloches de l'abbaye se mettent en branle et sonnent un carillon en son honneur [1]. Telle est la coutume, qui fait de Bath, du matin au soir, une sorte d'île sonnante; les malades toutefois ne s'en plaignent pas, car ils sont prévenus ainsi de toutes les arrivées et peuvent envoyer tout de suite savoir le nom des nouveaux venus [2]. Les visiteurs payent cette bienvenue aux sonneurs, puis gagnent leur logis ou leur hôtellerie [3], où ils sont régalés d'une aubade par des musiciens et des chanteurs qui viennent à leur porte [4]. Ainsi installés en musique, le maître des cérémonies ne tarde pas à leur faire visite [5]; ils vont remettre leur souscription à la buvette [6], aux promenades, aux salles d'assemblée, aux cabinets de lecture [7], ils commencent dès lors à vivre de la vie de Bath, et nous allons suivre l'emploi d'une de leurs journées [8].

1. « The *Etiquette* is that whoever enters *Bath* with a Set of Horses, their Arrival must be announced by the Clappers of Four and-twenty Bells, while Two Hundred miserable Sick are to be tortured by them » (*The New Prose Bath Guide*, p. 91). Cf. Wood, *Description of Bath*, part. IV, xi, p. 417; Goldsmith, *Life of Nash*, p. 524; Anstey, *New Bath Guide*, V, 1-22; Smollett, *Humphry Clinker*, J. R., 24 avril.

2. « ...The pleasure of knowing the name of every family that comes to town recompenses the inconvenience. Invalids are fond of news, and upon the first sound of the bells everybody sends out to inquire for whom they ring » (Goldsmith, *Life of Nash*, p. 524).

3. Les hôtelleries de Bath étaient renommées pour leur confortable et leur luxe, surtout le *Bear* où Anstey fait descendre ses personnages, et le *White Hart*. Ce dernier établissement, fondé avant le XVIIIe siècle, existait encore au temps de Dickens, et son propriétaire portait le nom de Pickwick (Cf. *Pickwick Papers*, ch. xxxv).

4. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 524; Wood, *Description of Bath*, part. IV, xi, p. 417; Smollett, *Humphry Clinker*, 24 et 25 avril. L'usage est déjà mentionné en 1700 : « In the Morning we were saluted by the whole Fraternity of *Cat-Gut Scrapers* », etc. (*A Step to the Bath*, p. 12).

5. *Humphry Clinker*, 26 avril.

6. *Pump-Room*. Cf. ci-dessous, p. 58.

7. Wood, part. IV, ch. xi, p. 417.

8. Cet emploi reste uniforme et constant jusqu'aux dernières années du XVIIIe siècle; aussi n'y a-t-il pas d'inconvénient à emprunter certains traits, comme nous allons le faire, à des auteurs d'époque différente. Dans les éditions successives du *Tour thro' Great Britain*, fort éloignées par le temps (de 1724 à 1778, voy. *Bibliographie*), la description de la vie à Bath demeure à peu près identique.

C'est par le bain qu'elle s'ouvre et d'assez bonne heure, entre six et neuf heures du matin[1]. On le prend quelquefois par prescription médicale, plus souvent en manière de passe-temps. Il y a cinq piscines, mais deux seulement sont à la mode et fréquentées par le beau monde, celle du Roi et surtout celle de la Croix[2]. La ville ne s'est mise en frais ni pour les aménager ni pour les décorer; elles sont à ciel ouvert, mal entretenues et environnées de constructions; on y accède par des passages étroits, et l'on y est réduit à des niches creusées dans le mur pour s'abriter du vent et de la pluie[3]. Pour ornements l'une offre au centre une sorte de tour octogonale où sont ménagés des sièges pour les baigneurs, une balustrade de pierre, et, dans un creux du mur, une statuette assise du roi Bladud; dans l'autre a été érigé un petit monument à dôme et à colonnes qui rappelle la visite de la reine Marie de Modène, et où des paralytiques guéris ont

1. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 524.

2. *King's Bath, Cross Bath.* A la suite de la découverte des bains romains en 1755, le duc de Kingston fit construire sur leur emplacement un établissement particulier, mieux aménagé et couvert, où se transporta la faveur du public: « they are now the only Place where Persons of Condition, or Delicacy can bathe decently », dit Thicknesse en 1778 (*New Prose Guide*, p. 25). Ils étaient fort petits : « To purify myself from all such contamination, I went to the duke of Kingston's private bath, and there I was almost suffocated for want of free air; the place was so small, and the steam so stifling » (Smollett, *Humphry Clinker*, 28 avril). D'autres bains furent construits plus tard.

3. Voir la description détaillée des piscines dans Wood, part. III, chap. IV, p. 257-265. Cf. également *A Description of Bath* (1734), p. 11, et les plaintes du docteur Sutherland : « ...The avenues which lead to the *Slips* are dark narrow passages, less conspicuous far than the entrances to the meanest inns. The slips resemble rather cells for the dead, than dressing-rooms for the living. Their walls and floors are composed of the same materials, cold stone, and eternally sweating with the steam of the baths, dark as dungeons, and, in their present condition, incapable of being warmed. From these dressing rooms we descend by narrow steps into open unseemly ponds. As Pliny the younger said of old of the bath at *Claudiopolis*, so may we truly say of ours, ' The ædifice seems rather sunk into the earth, than raised above the ground '. Irregular walls incrusted with white-washing of lime, freestone sand, and the heat of hot water, now bound our cisterns, exposed to wind and rain, as well as to the gaze of every footman... In as many words, our baths answver exactly that character which Baccius gives ot the Italian baths of his days, *Tum stupharum ipsarum ratio quæ, angustæ ac tenebrosæ, carent omni commoditate, et omni delicia, ac noxiæ idcirco multis, invisæ potius quam gratæ et utiles* » (*Attempts to Revive Antient Medical Doctrines*, p. 10-11).

suspendu leurs béquilles [1]. Les deux bains sont incommodes, fort petits [2], de propreté médiocre [3]; tels qu'ils sont, les malades s'en contentent pour chercher la guérison [4], et les oisifs une distraction [5] : aussi est-ce un tableau animé que celui de la foule qui se presse dans ces étroits espaces.

1. Just in the midst a marble cross there stands,
Which popish minds with pious awe commands,
Devoid itself of power to cure our woes
Yet deck'd with monumental crutches, shows
What mighty cures that wondrous pool has done.
(*Description of Bath*, p. 12).

Ce monument n'existe plus.

2. Le *Cross Bath* avait seulement vingt pieds anglais de long (6m09) sur dix-neuf de large (5m79); le *King's Bath*, le plus grand de tous, était long d'un peu plus de dix-sept mètres et large de douze; il communiquait en outre avec un autre bain plus petit, le *Queen's Bath*.

3. Voir la critique sévère que Smollett, dans un ouvrage médical, fait des bains de Bath au point de vue de la commodité, de la propreté et de l'hygiène (*Essay on the External Use of Water*, p. 34-36), et cf. *Humphry Clinker*, 28 avril, et *passim*. Dans une satire anonyme de 1737, intitulée *The Diseases of Bath*, se trouvent déjà beaucoup des traits de Smollett, présentés avec le même réalisme que dans *Humphry Clinker*. Peut-être, pour le rapprochement, la description vaut-elle d'être citée en partie :

Urg'd by Despair, I plunge into the Bath,
But here still heavier Plagues incense my Wrath,
Nameless Diseases join'd pollute the Stream,
And mix their foul Infections with its Steam.
Here long c'er *Lucifer* leads in the Dawn,
Each greasy Cook has seeth'd away his Brawn :
And Sweepers from their Chimnies smear'd with Soot,
Hither have brought, and left behind, their Smut.
Jilts, Porters, Grooms, and Guides, and Chairmen bring
Their sev'ral Ordures to corrupt the Spring (v. 365-374).
. . . . . .
Here Lepra too and Scabies more unclean
Divest their Scurf t'invest a purer Skin.
Whose pealing Scales upon the Surface swim
Till what th'Unwholesome shed, the Wholesome skim, etc. (v. 378-381).

La description de la buvette (v. 335-356) ressemble aussi à celle qu'en fait Matthew Bramble dans le roman de Smollett.

4. On traitait surtout à Bath comme aujourd'hui les maux d'estomac, les rhumatismes, la paralysie; les eaux étaient employées aussi contre les maladies des femmes et la stérilité; sur leur composition et leurs propriétés, voy. Freeman, *Thermal Baths of Bath*.

5. « ...The Bathing is made more a Sport and Diversion than a Physical Prescription for Health » (Defoe, *Tour thro' Great Britain*, éd. de 1724, t. II, lettre III, p. 51-52).

Hommes et femmes s'y baignent en même temps, se tenant plus ou moins séparés, les uns en caleçon et veste [1], les autres en robe de toile brune et portant des chapeaux tressés [2]. Les dames se font transporter de chez elles au bain, revêtues de ce costume, dans des chaises à porteurs « hermétiquement fermées, prétend un voyageur français, lorsqu'elles sont laides, vieilles ou prudes, et artistement pénétrables à l'œil quand on a de belles formes à lui offrir » [3]. Elles se munissent d'un petit plateau de bois qu'elles font flotter devant elles, et qui contient mouchoir, tabatière et mouches [4], puis se promènent dans l'eau, seules ou avec un guide [5]. Des musiciens jouent tout ce temps; conversations, compliments, plaisanteries vont leur train [6]; une heure passe; on

1. Dans la série de gravures de Rowlandson intitulée *the Comforts of Bath* et publiée en 1798, les baigneurs sont représentés le tricorne sur la tête (planche 7).

2. « The ladies wear jackets and petticoats of brown linen, with chip hats, in which they fix their handkerchiefs, to wipe the sweat from their faces... » (*Humphry Clinker*, Lydia Melford, 26 avril); cf. ci-dessus, chap. I, p. 19, note 4. En 1724, De foe ditsimplement: « dress'd in your Bathing Cloths, that is stript to the Smock » (t. II, p. 51-52). L'édition de 1748 du *Tour thro' Great Britain* ajoute: « The greatest Decency is observed here by both Sexes, and while Mr. Nash lives, must always be so » (t. II, p. 295), déclaration répétée dans toutes les éditions jusqu'à la mort de Nash, et en 1769, moins la seconde partie de la phrase. Thicknesse au contraire s'excuse de ne pouvoir répéter décemment « all the transactions which I have seen in the baths, without mentioning those I have heard » (*Valetudinarian's Guide*, chap. x, p. 55). C'est le témoignage favorable qui doit être le vrai, au moins en gros, et avec toutes les exceptions que l'on voudra. Des désordres habituels, ou même fréquents, eussent été dénoncés dans les satires souvent assez crues qui ont été faites de Bath.

3. Chantreau, *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 1792, p. 232.

4. « ...The women that tend you present you with a little floating Wooden Dish like a Bason, in which the Lady puts her Handkerchief, and a Nosegay, of late the Snuff-Box is added, and some Patches; tho' the Bath occasioning a little Perspiration, the Patches do not stick so kindly as they should » (Defoe, op. cit., éd. de 1724, t. II, p. 51; il faut remarquer ici, pour la commodité des références, que chaque tome de cette édition a une double pagination). L'abbé Prévost mentionne également cette petite corbeille qui surnage sur l'eau et qui est attachée à leur ceinture avec un ruban, dans laquelle ils [les baigneurs] ont leur mouchoir et leur tabatière (*Pour et Contre*, nombre 38, p. 176); elle est signalée dès 1700 dans *A Step to the Bath*, p. 13.

5. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 525.

6. « Here [au bain de la Croix] the Ladies and the Gentlemen pretend to keep some distance, and each to their proper side, but frequently mingle here too, as

reprend les chaises à porteurs pour retourner chez soi, mais tout le monde va se retrouver ensemble tout de suite après à la buvette.

Cette buvette *(Pump-Room)*, ouverte en 1706 et qui fut agrandie en 1751, est le rendez-vous matinal des malades et de ceux qui ne le sont pas [1]. On y va en déshabillé boire les trois verres d'eau chaude qui sont habituellement ordonnés [2], écouter la musique, regarder par les fenêtres les baigneurs qui s'ébattent dans le bain du Roi situé juste au-dessous. La foule, le bruit de l'orchestre, le brouhaha des voix y étourdissent quelque peu les nouveaux venus [3], mais ils se font vite à ce tumulte. La conversation est généralement pleine des riens du jour et des derniers scandales, vrais ou supposés. Sheridan, commençant à rêver de *l'École de la Médisance*, songe à placer dans cette salle même la scène de sa pièce [4], et nous avons assurément dans les malins propos de lady Teazle [5] ou les insinuations méchantes de Mme Candour quelques échos de ce qu'il y avait tous les jours entendu lui-même.

Le déjeuner séparait ensuite la compagnie, les dames se rendant chez elles, les hommes aux cafés [6], où les attendaient les

in the King and Queens Bath, tho' not so often; and the Place being but narrow, they converse freely, and talk, rally, make Vows, and sometimes Loves; and having thus amus'd themselves an Hour or two, they call their Chairs and return to their lodgings » (Defoe, ibid., p. 51-52); la remarque est supprimée dans les éditions suivantes.

1. Après plusieurs autres agrandissements, elle fut démolie en 1791 et remplacée par le vaste édifice actuel. L'inscription empruntée à Pindare qu'elle portait et qui a été reprise (ἄριστον μὲν ὕδωρ) fut, dit-on, suggérée par le docteur Johnson.

2. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 525.

3. « Right under the pump-room windows is the king's bath; a huge cistern where you see the patients up to their necks in hot water », etc. (*Humphry Clinker*, 26 avril).

4. « The noise of the music playing in the gallery, the heat and flavour of such a crowd, and the hum and buzz of their conversation, gave one the headache and vertigo the first day; but afterwards all these things became familiar and ever agreeable » (Ibid).

5. Le premier brouillon de Sheridan où l'on trouve des traits qu'il a repris pour sa grande comédie est intitulé *The Slanderers, a Pump-Room Scene*.

6. Il y avait aussi des cafés réservés aux dames (cf. Mme Montagu, *Letters*, t. I, p. 72, 27 décembre 1740). L'un était, à ce qu'il semble, situé près de la

journaux de Londres[1], mais les gens à la mode ordonnaient aux salles d'assemblée ou en quelque autre lieu des déjeuners « publics », comme on les appelait, où ils invitaient leurs amis et parfois même, en foule, des inconnus[2]. Puis venaient les offices quotidiens à l'abbaye, que suivait, par un contraste bizarre, une bonne partie de cette société frivole[3]. L'office finit vers midi, et,

buvette (*Life of Nash*, p. 525); à certains au moins, les jeunes filles n'étaient pas admises, « la conversation roulant sur la politique, les scandales, la philosophie et autres sujets au-dessus de leur capacité », comme dit la tante de Lydia Melford (*Humphry Clinker*, 26 avril).

1. Et aussi ceux de Bath, car la ville eut de bonne heure ses propres gazettes, qui ne font pas mauvaise figure même à côté des gazettes de Londres. Les principales sont : le *Bath Journal* fondé en 1742, le *Bath Chronicle* fondé en 1757 (tous deux paraissent encore), le *Bath Advertiser* (1755-1768), etc.

2. Goldsmith, op. cit., p. 525; Wood, part. IV, ch. XII, p. 439. Cf. la description d'un de ces déjeuners dans Anstey, *New Bath Guide*, XII. Dans *Humphry Clinker*, un parvenu donne de même « a general tea-drinking » (Jeremy Melford, 30 mai).

3. Même coutume à Tunbridge :

You all go to Church upon hearing the Bell,
Whether out of Devotion-yourselves best can tell.
(*Tunbridgiale*, p. 8).

L'assistance, paraît-il, manquait parfois de recueillement :

Now for pure worship is the church design'd,
O that the muse could say to that confin'd !
Ev'n there by meaning looks and cringing bows,
The Female Idol her adorer knows !
Fly hence, Prophane, nor taint this sacred place,
Mock not thy God to flatter Cælia's face.
(*A Description of Bath*, 1734, p. 10).

On nous dit déjà en 1700 : « A *Sunday*, we went to Church to the Abby..; 'tis crowded during Divine Service as much as *St. Pauls*, in which time there is more Billet Deaux (*sic*) convey'd to the Ladies than Notes to desire the Prayers of the Congregation at B'-s Meeting House, and as the Ingenious Doctor in his Discourse, told the Audience : He was afraid most of them came more out of Custome and Formality than in Devotion to the Sacred Deity, or a sutable Reverence to the Place of Worship, which was very True I am confident, and the Ladies were the only Saints several came there to Adore » (*A Step to the Bath*, p. 15). Le *Gentleman's Magazine* de 1760 nous raconte cette anecdote (p. 536) : « Not long since at Bath the subscription Books were opened for Prayers at the Abbey and gaming at the Rooms. In the evening of the first Day, the Numbers stood as under, and occasioned the following Thought :

The church and rooms the other day
Open'd their books for pray'r and play ;
The priests got twelve, — *Hoyle* sixty-seven.
How great the odds for Hell 'gainst Héav'n ! »

en attendant le dîner, les uns se rendent aux parades, les autres font quelque promenade à cheval, en voiture, ou à pied, ou regardent les nouveaux étalages des boutiques, ou tirent à la loterie dans des baraques [1], ou vont lire chez les libraires [2]. Vers deux ou trois heures vient le dîner suivi d'un nouveau rendez-vous à la buvette d'abord, aux promenades ensuite: c'est le moment où se déploient sur les *parades* toutes les recherches de la toilette, toutes les élégances de la mode [3]. Le thé se prend ensuite aux salles d'assemblée, et la soirée se termine par les visites [4], le jeu, le bal ou le spectacle.

Les bals, qui se donnaient le mardi et le vendredi de chaque semaine [5], étaient naturellement le plus grand divertissement que pût offrir Bath à ses visiteurs, et, de fait, où trouver, même à Londres, un spectacle supérieur en son genre à celui de ces

1. Defoe, op. cit., éd. de 1724, II, p. 52.

2. Goldsmith, op. cit., p. 525; Wood, part. IV, ch. XII, p. 439. Les cabinets de lecture de Bath étaient renommés : « We can offer you...friendly booksellers, who for five shillings for the season will furnish you with all the new books (Lady Luxborough, *Letters...to Shenstone*, p. 296, 29 février 1752). La Lydia Melford de Smollett s'en montre fort enthousiaste : « ...The booksellers' shops... are charming places of resort, where we read novels, plays, pamphlets, and newspapers, for so small a subscription as a crown a quarter; and in these offices of intelligence (as my brother calls them, all the reports of the day, and all the private transactions of the bath, are first entered and discussed » (*Humphry Clinker*, L. M., 26 avril). Une autre Lydia, celle des *Rivaux*, y fait provision de romans à la mode (acte I, sc. II), tandis qu'ils sont énergiquement condamnés par sa tante et sir Anthony (ibid., *infra*).

3. On pourrait glaner dans les diverses productions locales de quoi faire toute une histoire du costume anglais au XVIIIe siècle, mais comme la mode de Bath ne fait que refléter celle de Londres, il est inutile de s'arrêter à des détails qui n'ont rien de caractéristique et de spécial.

4. Bath différait à cet égard des autres villes d'eaux : « I told you in my former Letters that *Epsom* and *Tunbridge* does not allow visiting, the Companies there meet only on the Walks, but here Visits are received and returned » (*A Journey to England*, 1722, tome II, lettre VIII, p. 127).

5. Il y avait deux salles d'assemblée où la compagnie se réunissait alternativement, celle qu'avait construite Harrison en 1708 et qui avait été agrandie à plusieurs reprises, et une autre ouverte en 1728 par un certain Thayer. On les désignait par les noms de leurs propriétaires successifs (Harrison, Mme Hayes, plus tard lady Hawley, Gyde, Simpson, pour l'une; Thayer, Mme Lindsay, Wiltshire, pour l'autre). En 1771, l'architecte Wood éleva dans la ville haute de nouvelles salles plus vastes et plus luxueuses, et une grande rivalité s'éleva entre celles-ci, appelées *Upper Rooms* en raison de leur situation, et les anciennes salles de Harrison, dénommées désormais *Lower Rooms*. Celles-ci déclinèrent, puis furent détruites par un incendie en 1820.

vastes salles éclairées et ornées, où se pressait toute l'élite de la société anglaise [1] ?

Il régnait à ces bals un cérémonial singulier, et cette gravité que les Anglais ont eu longtemps la réputation de mettre à leurs plaisirs [2]. Nous avons vu comment les heures des danses et leur ordre, les costumes de ceux qui y prenaient part, les préséances avaient été réglés par Nash. A six heures, le bal s'ouvrait par les menuets [3]. Un premier couple s'avance, l'assemblée assise autour de la salle fait silence et observe les danseurs; la dame est reconduite à sa place une fois le menuet achevé, tandis que le maître des cérémonies amène au cavalier une autre danseuse avec qui il danse un second menuet. Un nouveau couple vient ensuite, répète ce qu'a fait le premier, et ainsi de suite pendant deux heures environ, chaque cavalier dansant successivement avec deux dames. Il n'y a, comme on le voit, que deux personnes d'engagées à la fois; elles sont le point de mire de l'attention

1. Wood trouve à ces fêtes « a real splendour perhaps equal to that of the most Brilliant Court of Europe » (part. IV, ch. XII, p. 443), et Thicknesse les déclare « ...one of the most pleasing Sights that the Imagination of Man can conceive; and what, we are convinced, no other Part of *Europe* can boast of... » (*New Prose Guide*, p. 36-37). Ces jugements sont sans doute partiaux, venant d'habitants de Bath; l'on ne voit guère néanmoins où en Angleterre, en dehors de la cour, on eût pu rencontrer aussi brillante société. Un voyageur allemand, qui avait assisté à l'un de ces bals en 1775, commence ainsi sa description : « Ich habe am Montage Abends einen Ball beygewohnt, und bin überzeugt, dass er alles, was man von der Art prächtiges sehen kann, weit hinter sich zurücke liess (*Bemerkungen eines Reisenden*, tome III, lettre LXVI, p. 85).

2 « It is always remarked by Foreigners, that the *English* Nation, of both Sexes, look as grave when they are dancing, as if they were attending the Solemnity of a Funeral. This Charge is in general true; and... we strongly recommend it to the Ladies to remove this national Charge, and to consider, that the Features and Countenance ought to be in Unison, and as perfectly in Tune with the Body, as the Instruments are which direct its Motions. And that that Sort of bewitching Look, bordering on the Smile, which always accompanies cheerful Conversation, should never be omitted in the Dance... We are aware that the Ladies think Gravity of Countenance a necessary Attendant on Modesty and Sentiment; but, till they can prove that a cheerful pleasing Smile is incompatible with Virtue, Prudence, or Discretion, we must beg Leave (while we allow them all imaginable Praise for such ill-placed Precaution) to assure them, that they cannot bestow, on mortal Man, a more pleasing nor a more innocent Mark of their Public Favour, than by shewing their Features, under the Advantage of a Smile », etc. (*New Prose Guide*, p. 37-39). Il est curieux que de tels conseils aient paru nécessaires.

3. L'ordre du bal est donné par Goldsmith, *Life of Nash*, p. 522.

générale, et mainte danseuse novice ne se rend qu'en tremblant à l'invitation qui lui est faite [1] : que de choses dans un menuet, mais aussi que de difficultés ! heureux ceux et celles qui s'en tirent à l'applaudissement du public difficile qui les considère !

Après les menuets, les contredanses [2], qui se succédaient de la même façon, les dames de qualité dansant les premières, à tour de rôle suivant leur rang, et qui, avec un intervalle réservé pour le thé, se prolongeaient jusqu'à onze heures. A distance, tout le divertissement semble étrangement froid et compassé [3], tout comme nos oreilles [4] trouvent aujourd'hui grêle, monotone [5], mélancolique, presque triste la musique dont il était accompagné [6]. Les sujets de Nash n'en jugeaient pas de même, et ils lui

1. « About six in the evening all the company made the best appearance they cou'd at Harrison's room; at seven the ball began, where the most extraordinary thing of all was Betty [sa fille], to make the greatest compliments she coud to the day, dancd 4 minuets; the first time she trembld and was so out of countenance I thought she woud not have been able to go thro'with it; but the second time she performd very well... » (Lady Bristol à lord Bristol, 29 mai 1723, dans les *Hervey Letter-Books*, t. II, p. 741). Cf. Thicknesse : « How many fine Women do we see totter with Fear, when they are taken out to dance ? And is it possible that such who cannot walk firmly should be able to dance gracefully ? » (*New Prose Guide*, p. 38).

2. Les menuets passèrent de mode vers la fin du siècle; en 1813, le maître des cérémonies King tenta vainement de les remettre en honneur (Nightingale, *Beauties of England and Wales*, t. XIII, p. 421).

3. *Country-dances*, non pas les contredanses françaises.

4. « I cannot fancy that the amusement was especially lively », nous dit Thackeray, décrivant dans un de ses romans, un bal à Tunbridge Wells au XVIIIe siècle (*The Virginians*, XXVI). Le quinteux Matthew Bramble était naturellement du même avis : « I sat a couple of long hours, half-stifled in the midst of a noisome crowd, and could not help wondering that so many hundreds of those that rank as rational creatures, could find entertainment in seeing a succession of insipid animals describing the same dull figure for a whole evening, on an area not much bigger than a tailor's shop-board, etc. » (*Humphry Clinker*, M. B., 8 mai). Voir aussi les caricatures (postérieures) de Bunbury : *The long Minuet as danced at Bath.*

5. D'autant qu'on répétait le même air, semble-t-il, pour chaque menuet :

Now why should I mention a hundred or more,
Who went the same Circle as others before,
To a Tune they play'd us a hundred Times o'er ?
(Anstey, *New Bath Guide*, XI, 119-121).

6. On se rappelle le joli passage de Thackeray, au sujet de ces airs d'autrefois : « Then after the minuets, came country dances, the music being performed by a harp, fiddle and flageolet, perched in a little balcony and thrumming through the evening rather feeble and melancholy tunes. Take up an old book of music,

étaient fort reconnaissants de la demi-solennité qu'il avait communiquée à leurs plaisirs. C'était l'orgueil du lieu que l'ordre, le décorum, la pompe réglée par où se distinguaient ses fêtes.

Beaucoup moins brillantes, beaucoup moins fréquentées restèrent longtemps les représentations dramatiques qui alternaient avec les bals. La scène de Bath ne devient à vrai dire digne d'intérêt que vers 1750, mais elle jette dès lors et durant de longues années un éclat vif et soutenu, elle devient la première d'Angleterre après celles de Londres, elle est une pépinière d'acteurs pour la métropole[1]. Plusieurs des plus grands comédiens anglais du XVIIIe siècle ont joué à Bath, certains s'y sont formés presque entièrement, quelques-uns, comme la célèbre Mme Siddons s'y sont préparé un retour triomphal en cette capitale qui les avait dédaignés d'abord. Seul divertissement littéraire parmi ceux que nous passons brièvement en revue, le théâtre de cette petite ville a donc un autre droit spécial à être considéré à part et avec quelque attention.

II

Il y a déjà, quand s'ouvre le XVIIIe siècle, une assez longue histoire[2]. Sans parler des mystères et moralités joués au moyen

and play a few of those tunes now, and one wonders how people at any time could have found the tunes otherwise than melancholy. And yet they loved and frisked and laughed and courted to that accompaniment. There is scarce one of the airs that has not an *amari aliquid*, a tang of sadness. Perhaps it is only because they are old and defunct, and their plaintive echoes call out to us from the limbo of the past, where they have been consigned for this century. Perhaps they *were* gay when they were alive, and our descendents, when they hear — well, never mind names — when they hear the works of certain *maestri* now popular, will say: *Bon Dieu*, is this the music which amused our forefathers ? » (*The Virginians*, XXVI).

1. Yet here no Confusion, no Tumult is known,
Fair Order and Beauty establish their Throne;
For Order, and Beauty, and just Regulation,
Support all the Works of this ample Creation.
For this, in Compassion to Mortals below,
The Gods, their peculiar Favour to show,
Sent *Hermes* to *Bath* in the Shape of a *Beau*, etc.
(Anstey, *New Bath Guide*, 52-57).

2. Sur toute cette période préliminaire, consulter Penley, *The Bath Stage*, chap. I-III, ainsi que King et Watts, *Municipal Records of Bath*, chap. XIII.

âge, suivant la tradition, dans l'une des paroisses de la ville, les archives municipales gardent dès le règne d'Élisabeth la trace du passage de nombreux comédiens [1]. Nous voyons entre les années 1569 et 1612 s'arrêter à Bath, les unes une fois, les autres à plusieurs reprises, une trentaine de troupes différentes, que paye au moins en partie la municipalité, et qui donnent ensemble cent représentations environ. Les registres, muets sur les pièces jouées, conservent les noms de ces troupes, et parmi elles, sont inscrits en 1592 et 1593, les comédiens de lord Strange [2], en 1597 les comédiens du lord Chambellan, en 1604 les comédiens du roi, c'est-à-dire sous des noms différents la compagnie dont fit partie Shakespeare [3]. Il est donc possible que le grand poète [4] ait joué à Bath, et l'opinion en serait confirmée par les deux sonnets du poète [5] où il est permis de voir une allusion à la ville aux eaux chaudes, si ce n'est même un souvenir personnel de cette ville.

1. Voir dans Penley, op. cit., ch. III, p. 11-14, le relevé textuel des registres.

2. Il est inutile de rappeler que les troupes d'acteurs portaient d'ordinaire le nom d'un grand personnage ou d'un prince qui les patronnait.

3. Les comptes, arrêtés dans le courant de l'année, chevauchent sur deux semestres environ d'années différentes. Les visites d'acteurs eurent donc lieu dans les douze mois environ qui précédèrent le 10 juin 1592, puis entre cette date et le 10 septembre 1593, puis entre le milieu (?) d'octobre 1603 et le 14 octobre 1604. La dernière, inscrite entre diverses célébrations de la fête du roi (*Kinge's hollidaie*), semble avoir eu lieu en même temps et pourrait être par là datée plus exactement, mais s'agit-il d'une fête patronale ou des réjouissances qui accompagnèrent l'avènement de Jacques Ier ? M. Lee, d'après diverses autorités, assigne les dates 1593, 1597, 1603 aux itinéraires qui comprennent Bath (*Life of Shakespeare*, ch. IV, p. 40, note). Remarquons qu'à la première (1593), il n'est pas absolument certain que Shakespeare fit déjà partie de la troupe.

4. Les preuves directes font néanmoins défaut. Shakespeare n'est pas nommé dans l'édit du conseil privé de 1593 qui autorise ses compagnons à jouer hors de Londres (peut-être simplement parce qu'il n'était pas encore actionnaire du théâtre). En second lieu, les troupes de comédiens faisaient rarement leurs tournées au grand complet; elles se divisaient plutôt en groupes qui parcouraient les diverses provinces. Voir la question examinée dans King et Watts, *Municipal Records*, chap. XIII, p. 56-57, Plumptre (article de la *Contemporary Review*, avril 1889), Penley, *The Bath Stage*, ch. II.

5. Sonnets CLIII et CLIV :

Cupid laid by his brand and fell asleep:
A maid of Dian this advantage found,
And his love-kindling fire did quickly sleep
In a cold valley-fountain of that ground,
Which borrow'd from this holy fire of Love

Après 1612, les archives locales cessent d'enregistrer les passages de comédiens. Simple omission sans doute, le goût du public pour le drame n'ayant pas diminué sous Jacques Ier et dans les premières années du règne suivant. Sur la période qui suit la guerre civile et la domination puritaine, même disette de renseignements. Mention est toutefois faite dans les registres municipaux d'une représentation donnée à l'hôtel de ville en 1673[1], et, en 1694, le plan de Bath dessiné par J. Gilmore, fait voir une écurie aménagée en salle de spectacle[2].

En 1705 seulement, c'est-à-dire trois ans après l'arrivée de Nash, un premier théâtre fut construit à Bath. Des personnes de qualité contribuèrent à la dépense et permirent de peindre leur blason à l'intérieur, en souvenir de leur libéralité[3]; mais l'édifice était fort petit et fort incommode, avec des sièges placés les uns au-dessus des autres jusqu'à quatre pieds du plafond, et une seule loge au-dessus de la porte d'entrée, qui contenait quatre

A dateless lively heat, still to endure,
And grew a seething bath, which men yet prove
Against strange maladies a sovereign cure.
But at my mistress' eye Love's brand new-fired,
The boy for trial needs would touch my breast;
I, sick withal, the help of bath desired,
And thither hied, a sad distemper'd guest,
  But found no cure : the bath for my help lies
  Where Cupid got new fire — my mistress' eyes

The little Love god lying once asleep
Laid by his side his heart inflaming brand,
Whilst many nymphs that vow'd chaste life to keep
Came tripping by; but in her maiden hand
The fairest votary took up that fire
Which many legions of true hearts had warm'd:
And so the general of hot desire
Was sleeping by a virgin hand disarm'd.
This branch she quell'd in a cool well by,
Which from Love's fire took heat perpetual,
Growing a bath and healthful remedy
For men diseas'd; but I, my mistress' thrall,
  Came there for cure, and this by that I prove,
  Love's fire heats water, water cools not love.

1. Penley, op. cit., p. 16.

2. Cf. ci-dessus, p. 22, note 3.

3. Wood, *Description of Bath*, part. IV, chap. XII, p. 445.

personnes [1]. Des représentations qui se donnaient en ce méchant local, des pièces jouées et des acteurs qui les jouaient, nous ne savons, pour les quarante premières années, à peu près rien, et ce silence observé à leur endroit est peut-être significatif [2]. La comédie y était parfois commandée, et sans doute payée, par telle ou telle personne particulière [3]; dans l'une de ces occasions, lord Chesterfield nous montre une assistance de dix-sept spectateurs, tout bien compté [4]. Les maigres profits d'une aussi petite salle n'étaient pas faits pour attirer de bons acteurs; ils étaient médiocres et probablement peu nombreux [5]; le succès fut mince [6]. Le théâtre fut vendu pour faire place à un hôpi-

1. Fleming, *Life...of T. Ginnadrake*, t. III, p. 33; Mainwaring, *Annals of Bath*, p. 37.

2. D'après Fleming (op. cit., p. 31), le directeur était en 1730 un certain Hornby, comédien. Genest (*Some Account of the English Stage*, t. II, p. 340) indique en 1708 une représentation de l'*Officier Recruteur* de Farquhar; en 1728 est joué l'*Opéra du Gueux* (lettre de Gay à Swift, 16 mars 1728, dans Swift *Works*, éd. Bohn, 1864, t. II, p. 16). Il est probable que des troupes de passage visitaient aussi Bath à l'occasion; le *Tatler* (n° 16, 17 mai 1709) en mentionne une (*the company of strollers*) qui jouait *Alexander the Great* (c'est-à-dire, semble-t-il, *The Rival Queens*, tragédie de Lee qui a ce sous-titre). Il faut enfin rappeler que Powell porta dans la même ville son fameux théâtre de marionnettes (*Tatler*, ibid., et n°s 44, 45; cf. ci-dessus, chap. I, p. 4). — Le *Bath Journal*, qui annonce les représentations dramatiques, ne fut fondé qu'en 1744 et la collection (incomplète) conservée aux bureaux de ce périodique ne commence qu'en mars 1745.

3. Le n° 16 du *Tatler*, cité à la note ci-dessus, nous fait voir deux dames commandant par rivalité aux mêmes jours l'une une tragédie, l'autre un spectacle de marionnettes. L'usage de commander ainsi des pièces se garda longtemps (voir *Bath Journal*, annonces théâtrales, 27 octobre 1746, 30 novembre 1747, 29 octobre 1750, etc.).

4. « The Countess of Burlington bespoke the play, as you may see by the inclosed original bill, the audience consisted of seventeen souls, of which I made one » (lettre de Chesterfield à lady Suffolk, dans *Letters to and from Henrietta, Countess of Suffolk*, t. II, p. 117, 31 octobre 1734). Quelques jours plus tard, une autre pièce attira plus de monde : « Mrs. Hamilton bespoke the play at night, which we all interested ourselves so much to fill that there was as many people turned back as let in » (2 novembre, ibid., p. 118). En 1721, lady Bristol écrivait à son mari : « ...For plays, there is hardly ever company enough to make it [la salle] warm » (Hervey, *Letters*, 18 septembre, t. II, p. 647).

5. Voici ce qu'en dit Defoe en 1725 : « In the afternoon there is generally a play — though the decorations are mean, and the performance accordingly — but it answers, for the Company here make the play, to say no more » (*Tour thro' Great Britain*, t. II, lettre III, p. 52). La critique ne disparaît que dans l'édition de 1769; l'édition de 1778, après avoir loué la salle « which is elegant and commodious », dit que le théâtre possède « a company of comedians little inferior to those of London » (t. II, p. 225).

6. Fleming, *Life*, etc., t. III, p. 33.

tal [1], et les comédiens s'en furent jouer dans l'une des salles d'assemblée [2], où on leur réserva une « cave », nous dit un historien local [3], c'est-à-dire une pièce située sous la salle de bal. Il ne semble pas d'ailleurs que les spectateurs se soient trouvés plus à l'aise dans cette nouvelle salle, abandonnée à l'occasion pour une salle d'auberge [4], ni que le spectacle ait été meilleur [5]. Observons toutefois que le répertoire, à partir du moment où il nous devient plus ou moins complètement connu (1745), n'est pas mal choisi; Shakespeare y figure en bonne place avec *Othello* [6], le *Marchand de Venise* [7], *Richard III* [8], *Roméo et Juliette* [9], et, à côté de lui, tragiques ou comiques, Otway [10], Farquhar [11], Mme Centlivre [12], Steele [13], Addison [14], Gay [15], Garrick [16], Lee [17], Southerne [18], Lillo [19] et

1. En 1738 (Wood, chap. VI, p. 288 et 290).

2. Celle dite de Simpson.

3. Wood, part. IV, ch. XII, p. 443.

4. En février et mars 1746-1747 (le double millésime dans les premiers mois de l'année marque l'ancien et le nouveau style), une série de représentations est donnée au *Globe* (*Bath Journal*, no du 23 février et les cinq numéros de mars); en 1747-1748, une autre est donnée au *George* (ibid., nos du 15 février, du 7 mars et du 7 avril).

5. « The present Play-House, or rather Play-Room, is so small and incommodious, that 'tis almost impossible to have Things better done in it than they are. The Profits arising from the Performance, as now conducted, will not support a larger, or better Company of Actors » (adresse de Hippisley, citée par Wood, part. IV, chap. XII, p. 444-445).

6. *Bath Journal*, 30 mars 1746-47; 19 février 1749-50.

7. *The Jew of Venice* (sic), ibid., 7 mars 1747-48. Il me semble s'agir ici de la pièce de Shakespeare. Une pièce de Dekker intitulée *The Jew of Venice* est bien mentionnée par Baker dans sa *Biographia Dramatica*, mais il ajoute qu'elle n'a jamais été imprimée.

8. Ibid., 2 juillet 1750.

9. Ibid., 29 octobre 1750.

10. *The Orphan*, dans une autre salle située Kingsmead Street *(New Theatre)* et qui semble avoir eu très peu de durée (ibid., 12 février 1749-50).

11. *The Constant Couple* (ibid., 19 décembre 1748).

12. *The Gamester* (ibid., 30 novembre 1747).

13. *The Conscious Lovers* (ibid., 22 décembre 1746, 12 novembre 1750, 14 octobre 1751).

14. *Cato* (ibid., 15 février 1747-48).

15. *The Beggar's Opera* (ibid., 26 mars 1749-50).

16. *Albumazar* (ibid., 27 octobre 1746); *Miss in her Teens* (ibid., 2 et 23 février 1746-47, 7 avril 1747-48).

17. *Theodosius* (ibid., 23 février 1746-47).

18. *Oroonoko* (ibid., 9 mars 1746-47, 14 janvier 1750-51).

19. *George Barnwell* (ibid., 7 mars 1747-48).

d'autres. Les représentations du reste sont rares et fort espacées[1].

Tel était l'état de l'art dramatique à Bath quand, en 1747[2], un acteur de Londres nommé Hippisley, eut l'idée d'y édifier un théâtre digne de la ville. Rédigeant une adresse « à la noblesse, aux autorités et à la société distinguée de Bath[3], il exposa que « les représentations dramatiques, quand elles sont conduites d'une façon convenable et réglée, ont toujours été tenues par les parties polies et sensées du genre humain pour « le plus raisonnable des amusements »[4], et que, « dans un lieu honoré de tant de personnes éminentes par la politesse, le jugement et le goût », on s'attendrait à trouver le meilleur théâtre d'Angleterre après ceux de Londres. Il proposait en conséquence d'élever par souscription une nouvelle salle et de renforcer la troupe présente d'un nombre suffisant de bons acteurs[5]. L'idée fut favorablement accueillie, et, Hippisley étant venu à mourir sur ces entrefaites (1748), elle fut reprise par un certain John Palmer, brasseur et marchand de chandelles de son métier, qui mena le projet à

1. Je n'en ai point relevé en 1745 ni en 1749; j'en ai relevé deux seulement en 1746, neuf en 1747, six en 1748, dix en 1750. N'ayant eu que très peu d'heures entre les mains la collection du *Bath Journal*, je n'ose affirmer qu'aucune annonce ne m'ait échappé, mais ces omissions possibles ne sauraient être fort nombreuses. Il se peut par contre que le *Bath Journal* n'ait pas annoncé toutes les représentations données à Bath.

2. La loi du 24 juin 1737 qui interdisait les représentations dramatiques hors d'un petit nombre de théâtres privilégiés, ne semble pas avoir été appliquée rigoureusement. A Bath tout au moins nous voyons ces représentations continuer et le nouveau théâtre s'inaugurer sans difficulté (Wood, ibid., p. 444-445). C'est en 1768 seulement que le directeur Palmer sollicite et obtient du roi George III, les lettres patentes qui firent du théâtre de Bath un théâtre royal (le premier hors de Londres).

3. « To the Nobility, Magistracy and Gentry at Bath » (Wood, p. 444; il cite toute l'adresse).

4. « Theatrical Performances, when conducted with Decency and Regularity, have been always esteem'd the most rational Amusements, by the Polite and Thinking Part of Mankind » (Ibid.). L'adresse de Hippisley porte cette épigraphe :

Plays are like Mirrours made for Men to see
How *bad* they are, how *good* they ought to be.

5. « Strangers, therefore, must be greatly surprised to find at *Bath* Entertainments of this Sort in no better Perfection than they are, as it is a Place, during its Seasons, honour'd with so great a Number of Persons, eminent for *Politeness*, *Judgment*, and *Taste;* and where might reasonably be expected (next to *London*) the best Theatre in *England* » (Wood, ibid.).

bien. A la fin d'octobre 1750, le nouveau théâtre [1] s'ouvrit avec la première partie de *Henri V* de Shakespeare. Un prologue en vers assez plats annonçait un répertoire varié : « Shakespeare échauffera vos cœurs de son énergie, et Jonson déploiera la vraie force comique; Lee fera retentir la pompeuse grandeur de sa poésie, et Addison excellera dans les maximes patriotiques; Dryden, tout couvert de laurier, prendra part à la lutte ; les vers d'Otway feront fondre tous les yeux en larmes douloureuses, et quand le plaintif Rowe peindra la détresse d'une jeune fille, chaque sein marquera en palpitant la part qu'il prend à sa peine. Nous ne manquerons pas toutefois d'ajouter à notre scène changeante la farce joyeuse et les Arlequins bigarrés »[2].

Les promesses furent tenues, et, dans la liste incomplète qui nous reste des pièces jouées sur la nouvelle scène, nous retrouvons désormais la plupart des tragédies et des comédies qu'on applaudissait alors à Drury Lane ou à Covent Garden[3].

1. Il est souvent appelé, du nom de la rue où il se trouvait, *the Orchard Street Theatre*, et sert aujourd'hui de temple maçonnique. L'autre théâtre resta ouvert quelques années encore, jusqu'à ce que Palmer en achetât la clôture (Derrick, *Letters*, t. II, lettre xxxv, p. 169). Il n'avait point gagné. Un Français qui le visita en novembre 1750 y prend précisément l'exemple du mauvais jeu qu'il reproche à beaucoup d'acteurs anglais : « ...Vous savés que j'étois à Bath il y a huit mois, quand vous étiés ici : je ne vous ai jamais rien dit de la façon dont je fus frappé de voir votre petit théâtre à quarante pieds sous terre; c'est une assés jolie catacombe, un peu écrasée comme de raison; mais quand la scène vint à s'ouvrir et à vomir les personnages, je crus voir arriver la bande de voleurs de la caverne de Gil Blas. Leur manière de représenter ne rompit point le charme, pas même la jeune Actrice qui parut en habit d'homme entre les deux pièces pour nous réciter un compliment. On n'avoit point épargné le galon d'argent à son justaucorps gris, mais bien le satin à sa veste couleur de rose. Tout ce que l'affectation la plus grossière peut imaginer de grimaces déplaisantes pour faire haïr une figure agréable fut heureusement emploïé par la petite personne; jamais je ne fus plus choqué » (Clément, *Les cinq années littéraires*, tome III, p. 143).

2. « *Shakespear* with Energy shall warm the Heart,
And *Jonson* the true *Comic Force* impart:
Lee in high pompous Verse shall nobly Swell;
And Addison in *Patriot Thoughts* excel;
Ev'n laurell'd *Dryden* with the rest shall vie;
And *Otway's* Lines imperil the melting Eye
When plaintive *Rowe* shall paint the Nymph's Distress,
Each heaving Bosom shall her grief express;
Nor shall we fail to add the Changeful Scene
With hum'rous Farce and motley Harlequin. »
(Cité par Penley, p. 29).

3. Aussi parait-il superflu d'en dresser la liste année par année. Il suffira, pour

Shakespeare, revenu récemment à Londres en grande faveur, y tient la place d'honneur; c'est avec son *Henri V*, comme on vient de le voir, que le théâtre est inauguré, et son nom ne reste jamais longtemps absent de l'affiche[1]. Un acteur de talent se rencontre-t-il pour l'interpréter, telles de ses pièces sont représentées six et sept fois dans une saison, chiffre considérable pour une ville où le public n'était pas, après tout, fort nombreux[2]. Place est faite aussi sur la scène, une place inégale, à Ben Jonson[3], à Beaumont et Fletcher[4], à Milton[5], à Dryden[6], à Otway[7], à Rowe[8], à Southerne[9], à plusieurs des comiques de la

juger du caractère général de ce répertoire, du relevé sommaire des pièces jouées pendant la période 1772-1782, qu'illustrèrent Henderson et Mme Siddons (voy. ci-dessous, note 2 et suiv. Un poème de 1753, *The Bath Comedians*, passe en revue tous les acteurs alors présents à Bath, distribuant éloges et critiques d'apparence assez précise; plusieurs d'entre eux semblent avoir été estimables dans leur art, aucun éminent.

1. « We have also friendly Othellos, Falstaffs, and Richards the Thirds, and Harlequins, who entertain one daily for half the price of your Garricks, Barrys and Richs » (lettre de lady Luxborough, 29 février 1752, citée par Kilvert, *Remains*, p. 97). Bien entendu les pièces de Shakespeare devaient être jouées à Bath comme à Londres, c'est-à-dire avec d'étranges modifications; en 1802 encore, le directeur du théâtre de Bath ayant, sur l'avis de Kemble, retranché de *Macbeth* une danse de sorcières qu'on avait introduite dans cette pièce, le public réclama à grands cris et la fit rétablir; on ne la supprima qu'en 1828 (Genest, t. VII, p. 596-597).

2. Dans la liste (incomplète) des pièces représentées pendant la saison 1772-1773 où débuta Henderson, liste donnée par Genest (t. V, p. 380 et suiv.), nous relevons *Hamlet* (sept fois), *Macbeth* (six fois), *Beaucoup de Bruit pour rien* (six fois), *le Roi Lear* (quatre fois), *Henri IV* (trois fois), *Richard III*, *le Soir des Rois*. C'est assurément un répertoire varié qui s'accroît pendant les saisons suivantes jusqu'en 1782 (date du départ de Mme Siddons, entrée en 1778), d'*Othello*, des *Joyeuses Commères de Windsor*, de *Cymbeline*, du *Marchand de Venise*, de *Roméo et Juliette*, de *Mesure pour Mesure*, de *Henri V* (voir Genest, tomes V et VI, *passim*).

3. *Every Man in his Humour* (21 novembre 1772, etc.).

4. *Rule a Wife and have a Wife* (4 février 1777), *Philaster* (16 mars 1779)

5. Adaptation de *Comus* (11 novembre 1773, etc.).

6. *The Spanish Friar* (19 janvier 1774, etc.).

7. *Venice Preserved* (5 octobre 1773; fréquentes reprises), *the Orphan* (23 mai 1780, etc.).

8. *Jane Shore* (16 mars 1773, la mention de Genest : *Henderson played Hastings* s'appliquant très probablement à cette pièce, puis 3 avril 1777 et très fréquemment ensuite), *the Fair Penitent* (24 janvier 1775).

9. *Oroonoko* (11 mars 1779), *Isabella* (24 mai 1780, etc.).

Restauration et de leurs successeurs directs [1], à Goldsmith [2] et à Sheridan [3], dont les pièces sont représentées à Bath dès qu'elles ont été jouées à Londres, le tout sans préjudice d'autres auteurs plus ou moins oubliés aujourd'hui [4]. Le répertoire est varié, bien choisi; il est aussi d'un niveau littéraire singulièrement élevé : qu'on oppose seulement, pour s'en rendre compte, les œuvres déjà classiques ou destinées à le devenir qui le composent en grande partie, à ces opérettes insipides, à ces bas vaudevilles seuls supportés aujourd'hui dans les stations thermales ou autres qui correspondent le moins inexactement chez nous au Bath de l'avant-dernier siècle !

C'étaient aussi de bons acteurs qui l'interprétaient; ils étaient recrutés dans tout le royaume par les directeurs [5], et plusieurs ne tardèrent pas à se distinguer assez pour être appelés de Bath à Londres, Henderson, d'abord, tenu par beaucoup pour le meilleur

1. Buckingham (*The Rehearsal*, 28 novembre 1772, etc.); Wycherley (*the Country Wife*, 10 janvier 1775, *the Plain Dealer*, 12 novembre 1776); Congreve (*Love for Love*, 1er février 1777); Farquhar (*The Beaux' Stratagem*, 30 novembre 1773, etc.); Vanbrugh (*the Provoked Wife*, 29 octobre 1774; *the Provoked Husband*, 24 octobre 1778, etc.); Steele (*the Conscious Lovers*, 4 mai 1779, etc.).

2. *She Stoops to Conquer* (16 mars 1773, etc.).

3. *The Rivals* (mars 1775, etc.), *a Trip to Scarborough* (20 mars 1777), *the School for Scandal* (4 novembre 1777, etc.), *the Duenna* (1er décembre 1778), *the Critic* (12 janvier 1780).

4. Voir dans Genest la liste des pièces jouées relevée saison par saison d'après les affiches de théâtre et d'autres documents. J'ai pris tous mes exemples entre les années 1772 et 1782, mais le caractère général de répertoire ne change guère jusqu'à la fin du siècle et au delà.

5. John Palmer, déjà nommé, et son fils qui l'assistait. Celui-ci visitait chaque année les principaux théâtres d'Angleterre pour y engager des sujets. Ses voyages eurent encore un autre effet très différent. Il y avait été frappé de la lenteur et de la difficulté des communications postales, le service étant fait par une sorte de charrette à un cheval qui mettait par exemple deux jours de Bath à Londres, et qui, de plus, ne portant que son conducteur, était souvent attaquée et pillée par les voleurs de grand chemin. Palmer eut l'idée de remplacer ce genre de véhicule par des voitures rapides dont il se servait pour transporter ses comédiens de Bath à Bristol (il dirigeait aussi la scène de cette ville); il imagina la malle-poste, un nouveau système de relais, etc. S'adressant au gouvernement, il arriva, non sans peine, à voir Pitt et le gagna à son projet. Le plan fut adopté, et Palmer devint surveillant et contrôleur général des postes avec un traitement de 1,500 livres et un tant pour cent sur les bénéfices réalisés. Il fut, par la suite, député de Bath au Parlement. Voy. sur ce personnage *Ralph Allen, John Palmer and the English Post Office*, brochure de M. Murch.

acteur de son temps après Garrick, puis la plus grande tragédienne que l'Angleterre ait produite, Mme Siddons.

C'est en 1772 que Henderson débuta à Bath dans le rôle de Hamlet. Garrick, à qui il s'était présenté à Londres, n'avait point jugé sa voix ni son élocution suffisantes pour les théâtres de la capitale, mais il l'avait recommandé à Palmer[1]. Cet illustre patronage piquant la curiosité et excitant l'intérêt du public, c'est devant un brillant auditoire qu'il parut[2]; il en obtint l'applaudissement unanime[3]. Il ne plut pas moins dans *Richard III*, puis aborda tour à tour et avec le même succès presque tous les autres grands rôles tragiques et comiques, près de vingt dans la première saison[4]. L'effort était considérable, mais il ne s'en plaignait point, se voyant par là heureusement contraint à élargir et à assouplir son talent[5]. Pendant cinq ans, il s'exerça

1. Davies, *A genuine Narrative of the Life and theatrical Transactions of Mr. John Henderson*, p. 5. L'amicale protection de Garrick est encore attestée par les félicitations et les conseils qu'il adresse à Henderson après ses débuts (*Correspondance*, 5 janvier 1773, tome I, p. 509), par une nouvelle intervention auprès de Palmer dont Henderson le remercie (ibid., t. II, p. 15, 4 novembre 1774). Garrick avait aussi écrit à d'autres personnes de Bath à son sujet: « Mr. Garrick has done me great services by writing of me to several of his friends here » (Henderson, *Letters*, p. 82-83, 25 décembre 1772). Les relations entre eux se refroidirent vers le commencement de 1775 (v. ci-dessous, p. 74, note 3).

2. Sous le nom de Courtney qu'il quitta bientôt. « When it was buzzed about the rooms, in the walks, and all over the city of Bath, that a new actor was arrived from London under the patronage of the great Roscius, all people of whatever rank were eager to see the phænomenon. The house was soon filled, and he had the satisfaction to act *Hamlet* to a very brilliant audience... » (Davies, *Genuine Narrative*, p. 7).

3. Voir le récit détaillé de cette première représentation par un spectateur (Ireland) dans Henderson, *Letters*, etc., p. 67-68. Cf. une lettre publiée dans le *Bath Chronicle* du 15 octobre 1772, où l'auteur déclare « the character of Hamlet performed inimitably well » et mentionne « such showers of deserved applause as hath not been heard these thirty years in the absence of Mr. Garrick ».

4. Henderson, *Letters*, p. 87. Plus de trente dans la première saison, ajoute Davies (*Genuine Narrative*, p. 9).

5. « The continual practice I am in here is of great advantage to me — I once thought it a hardship to be forced upon so many characters; I think so now no longer, being convinced that almost every part I play, however unsuited to me, does me good — in London it would do me harm for this reason; there are computed to be thirty different audiences in London, here there are but two; and those who see me to a disadvantage one night, see me to an advantage the next » (*Letters*, p. 141 sqq., 24 octobre 1772).

ainsi [1]. Enfin, en 1777, il paraît au Haymarket, tout de suite après à Drury Lane [2], il y est accueilli avec grande faveur, et, l'incomparable Garrick venant de quitter les planches, il occupe aussitôt et garde le premier rang parmi les acteurs contemporains [3].

Il est souvent malaisé de se faire une idée exacte du talent des anciens comédiens; leur art leur est tout personnel et ne laisse point de monument qui leur survive. Tout le témoignage qui nous en reste se réduit fréquemment à quelques indications peu précises, à quelques anecdotes relatives à l'effet qu'ils produisirent tel ou tel jour sur les spectateurs. Sur le compte de Henderson nous sommes mieux renseignés. Nous savons qu'il n'avait pas reçu de la nature les mêmes avantages que Garrick ou même Quin, qu'il était d'une taille au-dessous de la moyenne, qu'il avait une physionomie assez peu mobile et sans grande expression, que sa voix n'était pas riche en modulations variées [4]. En revanche, toutes les qualités qui s'acquièrent ou se perfectionnent par l'étude, il les possédait : une intelligence parfaite de ses rôles, une élocution claire et soignée, un débit qui faisait valoir tous les détails. « Dans la variété des monologues de Shakespeare où chaque mot sous-entend plus qu'il n'exprime, il

1. Des pourparlers engagés à la fin de 1774 avec Garrick n'avaient pas abouti et il y eut des différends entre les deux acteurs (voir dans la correspondance de Garrick, t. II, p. 39-45, les lettres de Henderson, Taylor et Garrick du 9 janvier au 2 février 1775).

2. Dirigé alors par Sheridan.

3. « Henderson excited great attention when he first appeared in London... In a short time, he became so popular and attractive that he excited great jealousy among his theatrical compeers » (Taylor, *Records of my Life*, tome I, ch. XXXI, p. 377). « He was, I conceive the best general actor since the days of Garrick... » (ibid., p. 381). Sur les débuts de Henderson à Londres, cf. Genest, t. V, p. 594-95. Il revint souvent jouer à Bath.

4. « Nature has not been beneficent to him in figure or in face, a prominent forehead, corpulent habit, inactive features, and not a quick eye; nevertheless he has great sensibility, just elocution, a perfect ear, good sense, and the most marking pauses (next to your own) I ever heard; in the latter respect he stands next to you, very near you. His memory is ready to a surprising degree... » (lettre de Cumberland à Garrick, non datée, mais très probablement de 1774, dans la correspondance de Garrick, t. II, p. 366). Mme Siddons dit de lui : « He was a fine actor, with no great personal advantages indeed, but he was the soul of feeling and intelligence ». (Campbell, *Life of Mrs. Siddons*, t. I, p. 82). Voir aussi Davies, *A genuine Account*, etc., p. 45, et Genest, t. VI, p. 403-406.

n'avait pas de supérieur »[1]. Ses meilleurs rôles étaient Shylock et sir John Falstaff: dans le dernier, on le plaçait d'ordinaire tout de suite après Quin[2]. Il avait, en outre, une grande facilité d'imitation, qu'il exerçait imprudemment et qui ne fut pas sans lui causer quelques désagréments[3]. Tout bien pesé, son nom figure honorablement à côté de ceux des Quin et des Macklin, des Munden et des Elliston.

L'année qui suivit le départ de Henderson pour Londres vit pour la première fois à Bath l'actrice que l'Angleterre tient encore pour la première de toutes celles qui ont jamais illustré la scène. Dans le même théâtre où Henderson avait fondé sa réputation, Mme Siddons vint rétablir glorieusement la sienne, compromise à Londres; c'est à Bath que la novice mal reçue à Drury Lane reconquit le public, et c'est de là qu'elle fit son retour triomphal à la capitale.

Congédiée par Garrick après quelques mois passés sans succès à Drury Lane[4], Henderson eut en 1776 l'occasion de la voir au théâtre de Birmingham, et, déclarant que « cette actrice n'avait jamais eu d'égale et n'aurait jamais de supérieure »[5], il la signala et la recommanda à Palmer[6]. Le directeur avait alors sa

1. « In the variety of Shakespeare's soliloquies where more is meant than meets the ear, he had no equal » (Genest, loc. cit.).

2. Genest, t. V, p. 601. Cf. Davies, p. 53, et Taylor, *Records*, t. I, ch. XXXI, p. 377-379.

3. Garrick l'ayant entendu un jour contrefaire Barry, Woodward et Love, acteurs du temps, insista pour qu'il le contrefît lui-même. Henderson céda après quelque résistance, et reproduisit si bien quelques défauts de Garrick que celui-ci en fut fort offensé (Henderson, *Letters*, p. 101-102).

4. 1775-1776. Sur ce début malheureux voir Campbell, *Life of Mrs. Siddons*, chap. II, et Genest, t. V, p. 496. Y eut-il erreur du public? Peut-être, mais il est plus vraisemblable que la jeune actrice ne révéla point alors ce qu'elle devait donner plus tard. Elle-même accusait Garrick de mauvais vouloir à son égard : « ...Instead of doing me common justice... [he] rather depreciated my talents » (Campbell, loc. cit., p. 62). — « She was questioned about her transactions with Garrick a she said 'He did nothing but put her out; that he told her she moved her right hand when it should have been her left. — In short', said she, I found 'I must not shade the tip of his nose' » (Walpole à la comtesse d'Ossory, 24 décembre 1782, *Letters*, t. VIII, p. 320).

5. « Within a year after her expulsion from Drury Lane, he pronounced that 'she was an actress who never had had an equal, nor would ever have a superior'. He was the only great player of the time who did her early justice » (Campbell, op. cit., t. I, p. 82-83).

6. Ibid., p. 78.

troupe au complet, mais l'avis eut effet deux ans après, date[1] où elle débuta dans le *Mari poussé à bout* de Vanbrugh[2], pour tenir ensuite tous les grands rôles tragiques, et, en outre, dans la comédie, où elle ne brilla jamais, des rôles de second plan[3]. Elle avait alors vingt-trois ans. Comment elle fut reçue, elle nous le dit elle-même dans une note, qui est curieuse aussi parce qu'elle montre à quel dur métier les acteurs étaient condamnés en ce temps. « Là (à Bath), dit-elle, mes talents et mes efforts furent encouragés par la plus grande indulgence, et, je puis le dire, par quelque estime. Les tragédies, qui avaient été presque bannies, reprirent leur intérêt ordinaire, mais j'eus encore la mortification d'être obligée de jouer beaucoup de rôles secondaires dans les comédies, les premiers rôles étant, par contrat, réservés à une autre actrice. Il fallait me soumettre à cela, ou bien j'aurais perdu une partie de mes appointements qui étaient seulement de trois livres par semaine. Les tragédies cependant reprenaient faveur de plus en plus, ce qui convenait à mes aptitudes, et, en travaillant beaucoup, je parvins à acquérir une réputation particulière et flatteuse. Mais je puis dire que le travail était dur, car, après la répétition à Bath le lundi matin, j'avais à aller jouer à Bristol le soir du même jour[4], puis revenant à Bath après avoir fait douze milles en voiture, il me fallait y tenir le mardi soir quelque rôle fatigant. Je gagnais cependant des amitiés et la faveur du public, et mon activité et ma persévérance étaient infatigables. En me rappelant tout ce labeur d'esprit et de corps, je me demande comment j'ai eu le courage et la force de le supporter, interrompue que j'étais par mes devoirs maternels et les jeux de mes petits enfants qu'il fallait souvent faire taire bien

1. 24 octobre 1778.

2. Le *Bath Chronicle*, qui avait annoncé son début le 22, n'en dit mot dans son numéro suivant. Mais une représentation de *Percy* (3 novembre) lui vaut les compliments suivants : « Mrs. Siddons's performance of Elvira, in the tragedy of Percy, has established her, in the judgment of the town, as the most capital actress that has performed here these many years » (n° du 5 novembre).

3. Genest en donne la liste pour la saison 1778-1779 (t. VI, p. 117-118). Il y en a vingt-trois. La saison durait huit mois environ.

4. On se souvient que Palmer dirigeait aussi le théâtre de Bristol; sa troupe jouait alternativement dans les deux villes.

malgré eux et empêcher d'interrompre les études de leur mère »[1]. Dure école, on le voit, mais où grandissait chaque jour le talent de la tragédienne et aussi l'estime qu'en faisait le public.

Elle eut à conquérir celui-ci, un peu éloigné de la tragédie depuis le départ de Henderson[2]. Appréciée tout de suite par quelques connaisseurs, elle ne gagna que graduellement la faveur générale, mais elle la gagna à tel point que bientôt le théâtre ne se remplit plus qu'aux soirs où elle jouait[3], et qu'aux représentations données à son bénéfice, il fallait modifier tout l'arrangement ordinaire des places[4]. Dès les premiers jours, elle était d'ailleurs remarquable. Taylor, l'ami de Garrick, qui la voit

1. « I now made an engagement at Bath », she says in her Memoranda, « there my talents and industry were encouraged by the greatest indulgence, and, I may say, with some admiration. Tragedies, which had been almost banished, again resumed their proper interest; but still I had the mortification of being obliged to personate many subordinate characters in comedy, the first being, by contract, in the possession of another lady. To this I was obliged to submit, or to forfeit a part of my salary, which was only three pounds a week. Tragedies were now becoming more and more fashionable. This was favourable to my cast of powers; and, whilst I laboured hard, I began to earn a distinct and flattering reputation. Hard labour indeed it was, for, after the rehearsal at Bath, and on a Monday morning, I had to go and act at Bristol on the evening of the same day; and reaching Bath again, after a drive of twelve miles, I was obliged to represent some fatiguing part there on the Tuesday evening. Meanwhile I was gaining private friends, as well as public favour; and my industry and perseverance were indefatigable. When I recollect all this labour of mind and body, I wonder that I had strength and courage to support it, interrupted as I was by the cares of a mother, and by the childish sports of my little ones, who were often most unwillingly hushed to silence, from interrupting their mother's studies » (Campbell, *Life of Mrs. Siddons*, p. 80-81).

2. « The theatre for some time was sufficiently cool on the nights of its greatest ornament. Tragedy, although the most exalted delight of refined nature, is seldom sought by those who are merely in search of amusement; when a rage is once excited, it is followed not for its object, but its vogue » (Boaden, *Memoirs of Mrs. Siddons*, ch. II, p. 17). Le biographe ajoute: « Palmer for a considerable time troubled Mrs. Siddons only on his Thursday nights when the cotillion balls carried off everything that could move to the Rooms; and that eye was frequently bent on vacancy that ere long was to fascinate all ranks and ages of life... » La liste des représentations conservée par Genest dément la première partie de cette affirmation.

3. Boaden, ibid., p. 168-169.

4. Voir les avis reproduits par Genest (t. VI, p. 209, 17 janvier 1781; ibid., p. 234-235, 9 février 1782).

en janvier 1779, écrit qu'après l'avoir écoutée avec toute l'attention dont il était capable, il ne peut rien rêver au-dessus d'elle[1]. Sheridan le père, dès la première fois qu'il la revit (il l'avait déjà vue à Londres), alla la trouver pour lui exprimer combien il était surpris de ce qu'elle se contentât désormais d'un théâtre de province[2]. Ce n'était plus pour longtemps, car, dès l'été de 1782, des propositions lui furent faites pour rentrer à Drury Lane, que dirigeait alors le jeune Sheridan[3]. « Après le renvoi que j'avais subi là même, nous dit-elle, on peut imaginer si ce fut un moment de triomphe »[4]. Elle accepta, et annonça pour le 21 mai 1782, date d'une représentation donnée à son bénéfice, la récita-

1. « ...An excellent actress which has appeared this season (a Mrs. Siddons), who I really think is as much mistress of her business as ever female I saw; I have attended to her with the most critical attention I was master of, and I declare my opinion of her to be all that my ideas can reach... Her Portia, Belvidera and other pathetic parts in tragedy are, I think, exquisitely fine. You have seen her on your stage. Am I right or not ? » (Taylor à Garrick, 14 janvier 1779, *Private Correspondence of D. Garrick*, t. II, p. 331).

2. « While at Bath for his health [he] was strongly solicited to go to the play to witness the performance of a young actress, who was said to distance all competition in tragedy... He found, to his astonishment, that it was the lady who had made so little impression on him some years before in the *Runaway;* but who, as Garrick had secretly declared, was possessed of tragic powers sufficient to delight and electrify an audience. There prevailed at that time and long afterwards a very disagreeable clause in the articles of the Bath company, by which they were obliged to perform also at Bristol, and in consequence, by some mistake in their frequent and hurried journeys, the stage clothes of this admired actress were not arrived on the night Mr. Sheridan saw her, and she was obliged to perform in one of the dresses she usually wore in private life. But no disadvantage of dress could conceal her transcendental merit from an eye so penetrating as that of Mr. Sheridan, and after the play was over he went behind the scenes to get introduced to her, in order to compliment her ...Mr. Sheridan said, 'I am surprised, Madam, that with such talents you should confine yourself to the country; talents that would be sure of commanding in London fame and success'. The actress modestly replied that she had already tried London, but without the success that had been anticipated; and that she was advised by her friends to be content with the fame and profit she obtained at Bath, particularly as her voice was deemed unequal to the extent of a London theatre. Immediately on his return to London, he spoke to the acting manager of Drury Lane, strenuously recommending her to him » (Mrs. Lefanu, *Memoirs of the Life and Writings of Mrs. Sheridan*, ch. XI, p. 380-382).

3. « In the summer of 1782, I received an invitation to revisit Drury Lane » (*Memoranda* cités par Campbell, *Life of Mrs. Siddons*, p. 89).

4. « After my former dismissal from thence, it may be imagined that this was to me a triumphal moment » (ibid.).

tion d'une adresse composée par elle-même, où elle donnerait les trois raisons qu'elle avait de quitter Bath. Les trois raisons, c'étaient ses trois enfants, qu'elle produisit sur la scène, déclarant que le souci de leur avenir lui faisait seul abandonner une ville à laquelle elle avait tant d'obligation; ils étaient, disait-elle, les petits aimants qui lançaient sur un océan incertain sa barque jusqu'alors heureusement caressée par les vents [1].

Il serait hors de notre sujet de suivre dès lors Mme Siddons dans sa longue carrière et de retracer les traits trop connus de son talent dramatique[2]. Sur ses triomphes au théâtre, sur le pathétique extraordinaire qu'elle sut déployer et les effets inouïs qu'elle obtint, détails et anecdotes abondent: les farces les plus gaies jouées par les meilleurs comiques ne parvenaient pas à faire rire le public après une tragédie où elle avait tenu un rôle [3]; à une représentation de *Macbeth,* le public ne voulut rien entendre après elle et fit baisser le rideau quand elle sortit de scène [4]; plus d'une fois, les acteurs mêmes avec qui elle jouait, émus et bouleversés se trouvèrent subitement incapables de lui donner la réplique [5]. Au milieu de ses succès, elle demeurait, au témoignage de tous, simple, modeste, aimable, digne d'être citée par le docteur Johnson comme l'une des rares personnes à qui les deux grands agents de corruption du genre humain, la louange et l'argent, n'avaient pas fait de tort [6]. Mme Siddons n'oublia pas d'ailleurs le petit théâtre de province où sa gloire était née, et elle revint à plusieurs reprises donner à Bath des séries de représentations [7].

Henderson et Mme Siddons ne furent pas, loin de là, les seules recrues que, sous la direction de Palmer et de ses successeurs, le

1. Ye little magnets, whose influence draws
Me from a point where every gentle breeze
Wafted my bark to happiness and ease —
Sends me adventurous on a larger main, etc.
(Adresse, citée en entier par Penley, *The Bath Stage,* p. 62).

2. Voy. sur ce point Russell, *Representative Actors,* p. 225-234.

3. Genest, t. VI, p. 252-253.

4. Campbell, *Life of Mrs. Siddons,* t. II, p. 337.

5. Voir plusieurs exemples du fait cités par Mrs. A Kennard (*Mrs. Siddons,* p. 156-157).

6. Boswell, *Life of Johnson,* 1783, t. IV, p. 172.

7. En 1799, 1801 (printemps et automne), 1807, 1808.

théâtre de Bath ait fournies à ceux de Londres[1]. Sans parler d'un grand nombre d'acteurs moins connus[2], il donna encore à la capitale Middleton[3] et Elliston[4], en attendant de commencer plus tard le renom de Macready et de Kean[5]. Elliston, bien connu par les jolis essais de Lamb[6], parut de 1796 à 1804 au Haymarket, à Covent Garden, à la cour, sans cesser pour cela d'appartenir à sa troupe provinciale; rien ne montre mieux que ce partage en quelle estime le théâtre de Bath était tenu par les comédiens. Fréquenté par le public le plus distingué et le plus connaisseur, un public dont l'arrêt annonçait presque sûrement l'arrêt de Londres[7], il était considéré comme une sorte d'école préparatoire aux premières scènes d'Angleterre[8]. Il était aussi

1. Palmer (le fils) quitta la direction en 1785 en raison de ses occupations officielles et la laissa à deux associés, Keasberry et Dimond, l'un gérant, l'autre acteur du théâtre.

2. On trouvera leurs noms dans Genest, t. VI et suivants, *passim*, ou encore dans Penley, *The Bath Stage*, chap. XII et suivants. Les moins oubliés de ce dernier quart de siècle sont peut-être Edwin et Mlle Wallis (plus tard Mme Campbell).

3. Début à Bath le 31 janvier 1788. Il passa la même année à Covent Garden.

4. Début à Bath le 14 avril 1791. Il appartint ensuite au théâtre de 1793 à 1804.

5. Débuts à Bath en 1814 et 1815.

6. *Last Essays of Elia*.

7. « ...The judgment of a Bath audience was regarded as a pretty sure presage of the decision of the metropolis » (Macready, *Reminiscences*, t. I, p. 91).

8. « The Bath audience had long maintained the character of being the most elegant and judicious in the kingdom; and the « *School* » which gradually formed under their influence and the exertions of Mr. Palmer, obtained the preeminence in the eyes of the Dramatic *Tyro*, and the London critic. It in well known that, for many years, the very name of Bath was a guarantee for a man's good taste in his profession; while on the score of genius, it is acknowledged to have contributed more largely to the metropolitan boards, than Dublin Yand ork put together » (Bernard, *Retrospections*, t. I, p. 34). L'auteur se rapporte au temps où Henderson jouait à Bath. Genest dit encore en 1832, c'est-à-dire quand ce théâtre était déjà fort déchu : « Bath has long been considered as a nursery for the London theatres — the managers of course get all the performers who have distinguished themselves on the Bath Stage » (*Some Account of the English Stage*, t. VII, p. 565). Les acteurs n'étaient pas seuls du reste à rechercher le suffrage de Bath; les auteurs y tenaient aussi. Même après l'éclatant succès de l'*École de la Médisance* à Drury Lane, nous voyons Sheridan venir diriger les répétitions de sa pièce à Bath et passer quinze jours à y tout régler. L'acteur Bernard, qui nous donne ces détails et d'autres (*Reminiscences*, t. I, p. 187), ajoute justement : « This was no slight compliment to the judgment of the Bath audience, who were to conform or cavil at the verdict passed upon the merits of his composition in London ».

comme une succursale de celles-ci, car, si Bath envoyait des comédiens à Londres, les acteurs les plus connus de Londres ne dédaignaient pas à l'occasion de venir jouer à Bath. Nous avons déjà vu que Henderson et Mme Siddons y reparurent souvent. Après eux vinrent, sans avoir avec la cité le même lien antérieur, les Kemble, les Cooke, les Munden, les Betty, Mme Jordan, cent autres [1]. Dans les premières années du XIXe siècle, ces tournées ou ces engagements à court terme d'acteurs en renom deviennent si réguliers, qu'ils ont un effet funeste. Le public se déshabitue des représentations ordinaires, se dégoûte de la troupe sédentaire, ne se dérange plus que pour l' « étoile » de passage [2]; c'est l'annonce et la préparation d'une décadence qui, une vingtaine d'années plus tard, est complète, et dont nous ne suivrons pas les étapes, postérieures du reste à l'époque qui occupe davantage notre attention. Les vicissitudes du théâtre de Bath ne présentent plus qu'un intérêt local assez étroit dès que ce théâtre a perdu sa vie indépendante et personnelle. Cette vie, il l'a possédée un demi-siècle; il a existé par lui-même, il a été foyer et non reflet; ne le regardât-on, pendant sa période la plus brillante, que comme une sorte de conservatoire, son histoire n'est pas indifférente à celle de l'art dramatique en Angleterre.

Rendant compte à Mme Sheridan de la première représentation des *Rivaux* à Bath, sa sœur, Mary Linley, lui écrit : « ...I waited the success of Sheridan's play at Bath; for, let me tell you, I look upon our theatrical tribunal though not in quantity, in quality as good as yours », etc. (lettre citée par Moore, *Memoirs of... Sheridan*, t. I, chap. III, p. 139-140).

1. Genest, *passim;* Penley, *The Bath Stage*, ch. xv et suivants.
2. Penley, ibid.

CHAPITRE IV

LA SOCIÉTÉ DE BATH

Au spectacle ou au bal, aux bains ou à la buvette, sur les *parades* ou autour des tables de jeu, c'est toujours la même compagnie qui se retrouve à jour et à heures fixes, compagnie fort nombreuse [1], et qui ne laisse en dehors de soi à peu près aucun des hôtes de passage. Tant que dure le règne de Nash, on peut dire en effet qu'il n'existe à Bath qu'une seule société. Ni groupements, ni coteries, ni cercles privés, ou du moins tout cela réduit au minimum [2], une égalité et une familiarité passagères où se coudoient des conditions et des professions fort diverses.

Unique, mais hétérogène et variée, cette société laisse au premier coup d'œil distinguer les éléments principaux qui la composent: l'aristocratie du royaume, qui en a été le premier noyau, les classes immédiatement inférieures, jalouses d'imiter cette aristocratie, et, dans la mesure du possible, de s'y mêler,

1. Huit mille familles (personnes ?) à la fois, nous dit-on dès 1722 *(A Journey through England*, t. II, lettre VIII, p. 127); près de sept mille personnes, écrit la comtesse de Bristol le 16 septembre 1723, ajoutant le 23 du même mois: « Our company increases daily » *(Hervey Letters*, t. II, p. 330 et 337). Quarante ans plus tard, on estimait généralement que la ville pouvait loger douze mille étrangers (Wood, t. II, p. 351).

2. Malgré les efforts de Nash, quelques vestiges en subsistent pourtant quelque temps. Nous lisons dans Fielding : « ...Though the people of quality at that time lived separate from the rest of the company, and excluded them from all their parties, Mr. Fitzpatrick found means to gain admittance » *(Tom Jones*, XI, 4; la scène du récit est à Bath). De telles constatations sont rares; ici même du reste, le romancier fait pénétrer sans difficulté l'aventurier dont il parle dans ce cercle donné pour exclusif. Derrick écrivait en 1762 : « There is no place in the world, where a person may introduce himself to the first people in Europe, as in the rooms at Bath » *(Letters*, XXXI, p. 51).

les simples amateurs de plaisir, les curieux, et aussi la tribu bigarrée qui vit, honnêtement ou non, aux dépens des autres groupes. Le mélange est assurément singulier : dès les premières années du siècle, un auteur anonyme s'amuse de voir réunis ici « gens de qualité, ecclésiastiques, médecins, gros négociants, banquiers en faillite, merciers connus, libertins des écoles de droit, petits-maîtres de la cité, apprentis échappés et maîtres de danse » [1]. Soixante-dix ans plus tard, un personnage de Smollett ajoute à la liste « ministres d'État, juges, généraux, évêques, hommes à projets, philosophes, beaux esprits, auteurs, chimistes, violonistes et bouffons » [2]. Ce sont, pour un seul sexe, deux assez belles énumérations, qui, comme nous le verrons chemin faisant, sont encore loin d'être complètes. Écoutons encore entre les deux dates, pour être complètement édifiés, un de nos compatriotes : « On y trouve dans tous les tems, dit l'abbé Prévost, des Beautez de tous les âges qui vont y étaler leurs charmes, des jeunes Filles et des Veuves qui cherchent des Maris, des Femmes mariées qui se consolent d'en avoir d'incommodes, des Joueürs qui font des duppes ou qui le deviennent, des Musiciens, des Danseurs, des Comediens qui s'enrichissent du plaisir que les autres payent et qui ne laissent pas de le partager avec eux; enfin des Marchands de toutes sortes de Bijoux, de délicatesses et de galanteries, qui profitent d'une espèce d'enchantement qui aveugle tout le monde dans ces lieux de délices pour vendre, au poids de l'or, des bagatelles qu'on a honte d'avoir achetées lorsqu'on en est sorti » [3]. Il

1. « There was *Quality*, and Reverend Doctors of both Professions, Topping *Merchants*, Broken *Bankers*, Noted *Mercers*, Inns of Court *Rakes*, City *Beaus*, Stray'd *Prentices*, and *Dancing-Masters* in Abundance » *(A Step to the Bath*, p. 14).

2. « Here we have ministers of state, judges, generals, bishops, projectors, philosophers, wits, poets, players, chemists, fiddlers and buffoons » *(Humphry Clinker*, Jeremy Melford, 30 avril).

3. *Pour et Contre*, nombre 38, p. 173-174 (1734). Tout le numéro est consacré à une description des villes d'eaux anglaises qui « sont peut-être les seuls endroits du monde où les plaisirs se rassemblent en plus grand nombre, et durent avec moins d'interruption ». L'abbé Prévost donne Bristol, Bath, Tunbridge, Scarborough, Epsom, Acton et Islington comme presque également célèbres, tout en remarquant que, seules, les eaux de Bath se prennent dans toutes les saisons. Mais, dès 1745, un autre voyageur français, l'abbé Le Blanc, revenant des eaux de Bath, dit qu'il n'est point allé « à celles de Scarboroug *(sic)*, de Tunbridge ou d'Epsom, parce qu'elles ne sont plus à la mode, et que, si l'on veut aller aux eaux sans être malade, il faut du moins celles où on est sûr de trouver la meilleure compagnie » *(Lettres d'un François*, LXXXVIII, t. III, p. 309).

n'y a guère, semble-t-il, que les malades qui manquent à cette galerie, comme aux précédentes; du moins, si l'on en rencontre, « on n'y voit point de ces maladies qui ôtent le goût de la joye »[1]. « Ceux qui croient, dit un autre voyageur français, qu'il en est des eaux de Bath comme de celles de Bourbon où l'on ne trouve que des gens infirmes, paralytiques ou valétudinaires, se trompent. Au contraire, c'est ici le lieu de l'Angleterre où l'on se porte le mieux, et où l'on tire le meilleur parti de sa santé »[2].

Entre gens si bien disposés à faire bon usage de leur temps, il règne naturellement une gaieté générale, et surtout une facilité de relations, une familiarité qui surprennent le visiteur au sortir de la capitale, où tout le monde est si grave, si froid, si réservé. « ...Tout bien compté et bien apprécié, l'agrément du lieu le cède encore à celui du commerce, rien n'étant si aimable... que la manière de vivre aisée et familière que tout le monde y prend sans distinction »[3]. De bonnes manières et un habit convenable, il ne faut rien de plus pour aborder qui l'on veut et en être accueilli[4]. Les dames même n'y sont plus « farouches et inaccessibles; elles sont du commerce le plus doux et le plus facile... A Londres, c'est communément quelque chose d'assez triste qu'un cercle d'Angloises qui prennent le thé. Les Hommes les plus galans craignent de s'y présenter. Elles y parlent peu, à moins que la Médisance ne leur délie la langue. A Bath, au contraire, les Tables de Thé sont extrêmement gaies »[5]. Partout belle humeur,

1. *Pour et Contre,* loc. cit.
2. *Lettres d'un François,* loc. cit., p. 310.
3. *Pour et Contre,* loc. cit., p. 174.
4. « Here [à Tunbridge] you have all the Liberty of Conversation in the World: and any Person that looks like a Gentleman, has an agreeable Address, and behaves with Decency and good Manners, may single out whom he pleases, that does not appear engaged, and may talk, rally, be merry, and say any decent thing to them... » *(The Foreigner's Guide,* 4e éd., 1763, p. 210).
5. *Lettres d'un François,* LXXXVIII, t. III, p. 312-313. « Leur thé, ajoute-t-il, est fait avec de l'eau-de-vie d'Arac, du Citron et du Sucre... C'est ce qu'elles appellent du Thé d'Arac, et que partout ailleurs on nomme de la Ponche ». Écrivant à Crébillon fils, l'abbé Le Blanc ne manque pas de disserter ensuite fort longuement sur l'humeur spéciale des dames anglaises à Bath: « Elles sont en effet ici tout autres qu'elles ne sont à Londres, et, ce qui produit en elles une différence si remarquable, c'est la gênante uniformité de leur vie ordinaire. Premièrement comme Femmes, elles se vengent ici par un mois de liberté et de divertissement de la contrainte et de la tristesse où le joug de l'habitude les retient

oubli apparent des rangs et des distances, sociabilité, étant du reste entendu qu'aucune des liaisons ne tire à conséquence, qu'elles prennent fin en même temps que le séjour aux eaux, et qu'une fois à Londres ou dans leurs comtés respectifs, les amis d'une saison redeviendront les uns pour les autres des inconnus[1]. Déjà est vrai ce qu'écrira Scott au siècle suivant : « La société en ces lieux est, par sa nature même, soumise à une constitution bien plus indulgente que celle qui règle le monde à la mode ou les petits cercles aristocratiques de la capitale. Les prétentions au rang, à la naissance, à la fortune, sont admises dans une ville d'eaux sans aucune investigation bien stricte; elles valent assez pour l'usage qu'on en veut faire, et, comme les circonstances rendent nécessaires une certaine intimité et une

dans la Capitale le reste de l'année. Les Mœurs peuvent être différentes, mais le Sexe est partout le même; il aime à jouir de ses droits, et, s'il en est dépouillé par l'injustice ou par le caprice des Hommes, par la Mode ou par les Préjugés, il employe tout ce qu'il a de ressources pour y rentrer dès qu'il en trouve les occasions; dans les Pays mêmes où on les traite en esclaves, elles trouvent les moyens de commander à leurs Maîtres. Secondement, celles de ce Pays-ci ont une raison de plus pour aimer à faire usage de leur liberté; c'est d'être nées sous un gouvernement qui en inspire l'esprit. D'ailleurs leur tempérament mélancholique, qui souvent les éloigne du plaisir, doit le leur rendre plus sensible quand elles veulent s'y livrer. Une Coquette s'y abandonne sans réflexion toutes les fois qu'il se présente, ce qui fait peut-être qu'elle le goûte moins. Pour une Angloise, c'est une affaire capitale et raisonnée. Une partie de Bath est peut-être le prix de six mois de méditations et d'intrigues. Il a fallu faire la malade, gagner les domestiques, corrompre le médecin, presser une tante, tromper un mari, en un mot recourir à toutes sortes d'artifices pour y réussir. On cherche à se payer de toutes les peines qu'on a prises. Le plaisir est d'autant plus attrayant pour les Angloises qu'il leur est moins familier et leur coûte davantage. Les Mélancholiques sentent plus vivement la joye que ceux à qui elle est habituelle » (Ibid.).

1. « ...A maxim...universally prevails among the English people, namely to overlook and wholly neglect on their return to the metropolis, all the connexions they may have chanced to acquire during their residence at any of the medical wells : and this social disposition is so scrupulously maintained, that two persons who lived in the most intimate correspondence at Bath or Tunbridge, shall, in four and twenty hours, so totally forget their friendship, as to meet in St. James's Park, without betraying the least token of recognition; so that one would imagine those mineral waters were so many streams issuing from the river *Lethe*, so famed of old for washing all traces of memory and recollection » (Smollett, *Adventures of Ferdinand Count Fathom*, chap. LI, t. II, p. 142). Cf. sur ce point Prévost, *Pour et Contre*, nombre 38, p. 175, note; *The Foreigner's Guide*, p. 210; Le Blanc, *Lettres d'un François*, LXXXVIII, t. III, p 315-316.

certaine sociabilité pendant une période, il est entendu que celles-ci, poussées n'importe à quel point, n'engagent à rien une fois la saison passée. On ne peut imaginer de relations plus étroites, mais de durée plus éphémère, que celles qui s'établissent entre amis de villes d'eaux »[1].

A cette joyeuse et disparate compagnie, la famille royale ne dédaigne pas de se mêler. Si les successeurs de la reine Anne ne font pas comme elle-même visite aux eaux, la princesse Amélie, fille de George II, y passe quelque temps en 1728, et de nouveau en 1752[2]; c'est à elle que Nash refuse une danse après l'heure prescrite, et elle se soumet de bonne grâce à l'arrêt. Le prince d'Orange vient aussi (en 1734) et ne montre pas moins de condescendance ; au présent qu'il fait à Nash d'une tabatière, celui-ci, tout glorieux, répond en faisant élever un obélisque commémoratif de son passage[3]. Quatre ans plus tard, un séjour du prince et de la princesse de Galles fait dresser un second obélisque pour lequel il faut que Pope compose une inscription[4]. Ces augustes personnages ne sont pas les derniers; d'autres, du même rang, se succèdent à intervalles réguliers pendant tout le siècle et au delà[5].

1. « The society of such places is regulated, by their very nature, upon a scheme much more indulgent than that which rules the world of fashion, and the narrow circles of rank in the metropolis. The titles of birth, rank, or fortune, are received at a watering place without any very strict investigation, as adequate to the purpose for which they are preferred; and as the situation infers a certain degree of intimacy and sociability for the time, so to whatever heights it may have been carried, it is not understood to imply any duration beyond the length of the season. No intimacy can be supposed to be more close for the time, and more transitory in its endurance, than that which is attached to a watering-place acquaintance » (Scott, *Saint Ronan's Wells*, introduction).

2. Elle y revint encore peu de temps avant sa mort (1786).

3. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 542.

4. Pope refusa d'abord, puis, sur de nouvelles instances de Nash, lui adressa l'inscription suivante, en lui recommandant d'en taire l'auteur: « In memory of honour and benefit conferred in this city by His Royal Highness Frederick, Prince of Wales, and his Royal Spouse, in the Year 1738, this Obelisk is erected by Richard Nash, Esq. ». Comme le fait remarquer Goldsmith, « il n'y a probablement pas un simple conseiller de la municipalité de Bath qui n'eût pu en faire autant ». Voy. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 543: les deux lettres de Pope y sont citées.

5. Visites de la princesse Marie, quatrième fille de George II, et de la princesse Caroline, fille du prince de Galles (1740), du duc d'York, frère de George III (1761), du duc d'York, fils de George III, accompagné de la duchesse (1795), du prince de Galles, plus tard George IV (1796), du duc de Gloucester, neveu de George III (1807), etc.

La noblesse anglaise, qui avait contribué si fort à mettre la cité de Bladud en vogue, lui demeura plus fidèle encore. Les gazettes de la ville, les publications locales de toute nature, les correspondances particulières sont toutes remplies des noms connus de l'aristocratie britannique; l'arrivée des grands personnages y est signalée, leurs faits et gestes, qui n'ont ordinairement rien de bien particulier, y sont rapportés souvent; tout le *Peerage* passe ainsi devant nos yeux ou il ne s'en faut guère; à défaut du reste d'autres témoignages, les nombreux écussons taillés sur la pierre des maisons de Bath[1] eussent suffi pour conserver jusqu'à nos jours le souvenir des grandes familles qui les habitèrent. Une énumération serait infinie, et aussi dénuée d'intérêt que forcément incomplète, mais nous avons déjà rencontré sur notre route quelques-uns de ces personnages de qualité, et plusieurs se présenteront plus loin. Il faut renoncer à s'occuper de la foule des autres, hors de quelques-uns qui ont un titre spécial à l'attention.

Le comte de Chesterfield tient parmi ceux-ci le premier rang, et Bath n'a jamais connu d'hôte plus fidèle et plus assidu. Chose bizarre, ce sont peut-être des raisons politiques qui l'attirèrent d'abord en cette ville. En 1737, les adversaires du ministère l'avaient choisie pour rendez-vous et centre d'opérations[2]; ils devaient y tirer parti de la visite du prince héritier, qui venait d'avoir son premier enfant. « Un événement aussi intéressant pour la nation, dit le biographe de Chesterfield, fournissait au

1. Voir Peach, *Historic Houses in Bath*. On trouvera dans cet ouvrage des notices sur un certain nombre de ces familles.

2. « As the next parliamentary campaign was likely to be an active one, a place of meeting was appointed by the anti-ministerial party for mustering their forces, and settling their plan of operation. Bath was the spot fixed upon for that purpose; and a more convenient one could not have been chosen. This elegant town much resembles the Bajæ of the luxurious Romans. Like that, it is distinguished by its waters, its magnificence and its pleasures. It is there that, twice a year, health, diversions, politics and play, attract what is called the best company » (Chesterfield, *Miscellaneous Writings*, I, p. 88, *Memoir*). Ce n'était pas la première fois, semble-t-il, que Bath fut le siège d'intrigues politiques : du moins c'est ce que laisse à penser ce passage de Pope : « We expect better company here next week, and then a certain Earl [Oxford?] shall know what ladies drink his health every day since his disgrace, that you may be in the public pamphlets as well as your humble servants. They say, here are cabals held, under pretence of drinking waters... » (Lettre du 6 octobre 1714 à Theresa et Martha Blount, *Works*, éd. Elwin et Courthope, t. IV, p. 252).

prince une occasion favorable pour assembler ses amis et cacher les affaires sous l'apparence des fêtes et des réjouissances. Le couple royal, qui était fort aimé, reçut l'hommage des gens de tout rang qui s'étaient empressés à Bath pour y jouir d'une liberté qu'ils n'avaient plus dans la capitale[1]. La municipalité donna de somptueux divertissements sous la direction du fameux Nash, et ce fut lord Chesterfield qui fit les honneurs de la ville, et ses domestiques qui servirent les princes »[2].

La conspiration était-elle bien redoutable ? Elle fut en tout cas sans effet, et Walpole, qui avait résisté à de bien autres attaques, n'en resta pas moins ministre. Au moins le siège provisoire des manœuvres plut-il à Chesterfield qui, de cette époque jusqu'à sa mort, ne passa guère d'année sans y venir faire un séjour ou plusieurs. Une grande partie de sa correspondance est datée de Bath, et, en particulier, bon nombre de ses célèbres lettres à son fils[3]. Il y donne peu de détails sur la vie qu'il mène, parlant surtout de choses d'intérêt général, ou, assez souvent, de sa santé qu'il essayait de rétablir au moyen des eaux ; on peut être assuré néanmoins qu'un si grand amateur de la bonne compagnie et des plaisirs sociaux se trouvait à Bath dans le milieu qui lui convenait le plus. Nous le voyons se divertir aux salles d'assemblée[4],

1. L'ordre par où il était enjoint aux personnes qui fréquentaient la cour du prince de s'abstenir de paraître à Saint James avait été, au commencement de 1738, plus rigoureusement appliqué (*Memoir*, loc. cit., note).

2. « An event so interesting to the nation afforded a favorable opportunity of assembling his friends, and concealing business under the appearances of festivity and joy. The royal and much beloved pair received the homage of the numerous concourse of people of every rank, who flocked thither to make use of a liberty they were restrained from in the capital. Sumptuous entertainments were given by the corporation, under the direction of the famous Nash. Lord Chesterfield did the honors of the place, and his servants were employed to attend » (Ibid.).

3. Voir Chesterfield, *Miscellaneous Works*, t. I et II, et *Letters written by the... Earl of Chesterfield to his Son*. C'est aussi de Bath que sont datées les notices nécrologiques sur Montesquieu et sur Fontenelle qu'il envoya en 1755 et en 1756 au *London Evening Post* (*Miscellaneous Works*, t. I, p. 273, note ; la pagination est double dans le volume).

4. Chesterfield, nous dit en 1772 un poète local :

Vouchsafes each night these brilliant scenes to grace,
Augments, and shares the pleasures of the place;
Admires the fair, enjoys the sprightly ball,
Deigns to be pleas'd, and therefore pleases all.
(*Bath Chronicle*, 23 juin 1772).

et fréquenter aussi par curiosité la chapelle méthodiste de lady Huntingdon [1], s'occuper de la fondation d'un hôpital [2], plaisanter avec Nash et le patronner [3], tout en rimant sur lui à l'occasion une épigramme [4], perdre au jeu avec des adversaires peu scrupuleux [5]. Pour « biffé de la société » [6] qu'il lui plût de se dire à cause de sa surdité, il y gardait évidemment l'un des premiers rangs, et dans sa vieillesse, les jeunes générations venaient se régler sur lui comme sur un exemplaire parfait de la politesse, des belles manières et de l'esprit d'autrefois [7].

1. Voy. ci-dessous, chap. VI. Lady Gertrude Hotham, sœur de lord Chesterfield, était une fervente méthodiste.

2. En 1738. Il en fut l'un des premiers administrateurs, et figure comme tel, dans un règlement de 1741, entre Allen et Nash (ap. Wood, chap. VI, p. 299).

3. L'auteur du petit ouvrage intitulé *The Jests of Beau Nash* le dédie à Chesterfield en ces termes : « You, my Lord, was ever the Patron and Friend of Mr. Nash, whose lively Sallies of Imagination are here offer'd to public Inspection. You have often been diverted by his Wit; and have often excited that Wit in him, which, like a Diamond in the Mine, night have been hid in Obscurity, had not the Sun of your Genius, by enlightning the Object, called forth its Lustre. — *Nash*, therefore, though brilliant, was only the secondary Planet in the Sphere; and whatever you think of *his* Wit, you ought at least to approve of your own » (pp. II-III).

4. Voyez ci-dessus, p. 45, note 3. Chesterfield patronna de même le successeur de Nash, Derrick (voy. les lettres adressées par lui à celui-ci le 6 février et le 17 mars 1767, *Letters*, édition Bradshaw, t. III, p. 1354-1355 et 1358-1359); il signe plaisamment : « Your faithful and loyal subject ».

5. « While England and France are at war, and Mr. Fox and Mr. Pitt going to war, his lordship [i. e. Chesterfield] is coolly amusing himself at picquet at Bath with a Moravian baron who would be in prison, if his creditors did not occasionally release him to play with and cheat my Lord Chesterfield, as the only chance they have for recovering their money » (*Letters of Horace Walpole*, t. II, p. 480, 21 mars 1755). Il n'avait nulle répugnance, semble-t-il, pour les joueurs de cet acabit : « Lord Chesterfield was asked one day why he preferred playing with sharpers to gentlemen. 'Why', says he, 'if I play with sharpers and win, I am sure to be paid, but if I win of gentlemen, they frequently behave so genteelly, that I get nothing but words and polite apologies for my money'» (Fleming, *Life... of T. Ginnadrake*, t. III, p. 66).

6. « Je suis revenu des Bains tout aussi sourd que j'y suis allé; je n'ai plus d'espérance et me voici biffé pour toujours de la société » (*Miscellaneous Works*, t. II, p. 205, lettre LXIX, 18 décembre 1752; la pagination du volume est double; on sait qu'une grande partie des lettres de Chesterfield sont écrites en français).

7. C'est du moins le conseil que leur donne l'auteur de l'éloge poétique cité plus haut en partie (p. 87, note 4), et qui se termine ainsi :

Hence tho' unequal now the tast to hit,
Learn what was once politeness, ease and wit.

Le fils de ce ministre contre qui Chesterfield avait conspiré à Bath, le célèbre Horace Walpole, fit en 1766 un séjour de trois mois dans la même ville. Il ne s'y plut guère à la vérité et passa son temps à regretter son cher Strawberry Hill. Les eaux étaient bonnes pour sa santé, mais rien d'autre ne trouve grâce à ses yeux, ni les montagnes qui sont d'ordinaire « un très bon cadre pour un paysage, mais contre lesquelles ici l'on se casse le nez, ne pouvant bouger de la ville sans grimper »[1], ni les édifices nouveaux qui ressemblent à une collection de petits hôpitaux », ni les anciens qui « sont abominables »[2], ni les salles publiques, qu'il évite, ou, s'il s'y risque, déclare insupportables[3]. « Ces villes d'eaux, s'écrie-t-il, qui singent la capitale en y ajoutant encore une vulgarité et une familiarité qui ne sont qu'à elles, sont comme des femmes de chambre vêtues des vieilles robes de leurs maîtresses; je ne suis plus assez jeune pour m'accommoder des unes ni des autres »[4]. Aussi bien il lui fallait rentrer dans le monde, dont il se prétendait fatigué, et retrouver tout Londres transporté des bords de la Tamise à ceux de l'Avon : « Nous avons ici toutes sortes de gens, lord Chatham, le chancelier[5], l'ancien chancelier[6], lady Rockingham, lady Scarborough, lord

Voir la charmante peinture de lord Chesterfield qui se trouve dans le roman de Thackeray, *The Virginians*. L'écrivain le montre à Tunbridge, où Chesterfield se rendit en effet en 1739 et 1740.

1. « Mountains are very good frames to a prospect, but here they run against one's nose, nor can one stir out of the town without clambering » (Walpole à G. Montagu, 18 octobre 1766, *Letters*, t. V, p. 17).

2. « Their new buildings, that are so admired, look like a collection of little hospitals; the rest is detestable; and all crammed together, and surrounded with perpendicular hills that have no beauty. Oh! how unlike my lovely Thames! » (H. W. à H.-S. Conway, 2 octobre 1766, ibid., p. 13).

3. « The elements certainly agree with me, but I shun the gnomes and salamanders, and have not once been to the Rooms... All my comfort is, that I lodge close to the Cross Bath, by which means I avoid the Pump-Room and all its works » (H. W. à G. Montagu, 5 octobre 1766, ibid., p. 14). « I have not yet been at ball-rooms, or pump-rooms; I steal my glass at the Cross Bath » (H. W. à la comtesse de Suffolk, 6 octobre 1766, ibid., p. 15). « The public rooms and the loo, where we play in a circle like the hazard on Twelfth Night, are insupportable » (H. W. à H.-S. Conway, 18 octobre 1766, ibid., p. 17).

4. « These watering places, that mimic a capital, and add vulgarisms and familiarities of their own, seem to me like Abigails in cast gowns, and I am not young enough to take up with either » (H. W. à G. Montagu, 5 octobre 1766, ibid., p. 14-15).

5. Lord Camden.

6. Lord Northington.

et lady Powis, lord et lady Spencer, des juges, des évêques et lady Vane... »[1]. A la fin, Walpole n'y tient plus; il déclare qu' « avoir vécu trois mois dans cette foire lui paraît un siècle », et il s'enfuit au risque d'être obligé de revenir[2].

Walpole a nommé plusieurs personnages politiques. Parmi eux, trois au moins avaient avec la ville des relations plus étroites que celles d'un simple passage. L'ancien chancelier, lord Northington[3], avait été plusieurs années l'un des élégants des salles d'assemblée, et l'un des habitués de la taverne de l'Ours[4]; il était devenu ensuite *recorder* de la ville, puis, de 1747 à 1757, son député au Parlement. Lord Camden[5], lui aussi, avait été *recorder* de Bath avant de devenir attorney général. Mais, ce qui est le véritable honneur de Bath au point de vue politique, c'est d'avoir eu pour représentant aux Communes le premier Pitt (plus tard lord Chatham). Très populaire à Bath où il se rendait fréquemment[6], il était lié avec un personnage influent dont il sera reparlé plus loin, Ralph Allen[7], et la ville lui conféra en 1757 le

1. « We have all kind of folk here : Lord Chatham, the Chancellor, the Dowager Chancellor, Lady Rockingham, Lady Scarborough, Lord and Lady Powis, lord and Lady Spencer, judges, bishops, and Lady Vane... » (H. W. à la comtesse de Suffolk, 6 octobre 1766, ibid., p. 15). Lady Vane, la triste héroïne des *Memoirs of a Lady of Quality* insérés dans *Peregrine Pickle*, était célèbre pour sa conduite scandaleuse. Walpole mentionne ailleurs (lettre à H.-S. Conway, ibid., p. 13-14) d'autres visiteurs de marque, entre autres le duc de Bedford, connu par les attaques de Junius.

2. « I shall depart on Wednesday, even on the penalty of coming again. To have lived three months in a fair seems to me a century ! » (H. W. à G. Montagu, 18 octobre 1766, ibid., p. 17).

3. Avant d'être élevé à la pairie, il s'appelait Robert Henley et exerçait la profession d'avocat. Son père, Anthony Henley, était ami de Swift, de Pope et d'Arbuthnot. Voir à son sujet lord Henley, *Life of the Earl of Northington*, et lord Campbell, *Lives of the Chancellors*.

4. *The Bear*, l'une des plus fréquentées de Bath. Les ouvrages mentionnés ci-dessus racontent comment le jeune Robert Henley s'éprit à Bath d'une jeune fille devenue percluse à la suite d'une longue maladie et qui venait demander aux eaux la guérison. Elles firent merveille, la malade suspendit ses béquilles dans les bains en manière de reconnaissant souvenir, et les deux jeunes gens s'épousèrent.

5. Avant d'être élevé à la pairie, il s'appelait Charles Pratt et était avocat.

6. Plusieurs de ses lettres à son neveu Thomas Pitt, plus tard lord Camelford, sont datées de Bath (12 octobre 1751, 12 janvier 1754, etc.). Il avait recours aux eaux contre la goutte dont il souffrait (*Letters... to... Lord Camelford*, 30 mars 1754).

7. Voy. ci-dessous, chap. IX.

droit de cité[1]. La même année, ayant résigné son siège d'Okehampton, il posa sa candidature à Bath[2], fut élu à l'unanimité[3], et, en 1761, réélu dans les mêmes conditions.

Un incident survint cependant deux ans plus tard, qui rendit moins cordiaux les rapports entre l'illustre homme d'État et ceux qui l'avaient envoyé au Parlement. Pitt, en 1763, s'était nettement prononcé contre la paix avec l'Espagne, déclarant que les conditions n'en étaient point satisfaisantes. La municipalité de Bath, au contraire, envoya au roi une adresse favorable à la paix et où quelques mots malencontreusement choisis semblaient l'exacte contradiction des termes dont s'était servi Pitt. Des lettres furent échangées entre le député et Allen, président du corps municipal, un peu hautaines d'un côté, courtoises mais fermes de l'autre, où chacun maintenait son opinion. Pitt conserva son siège trois ans encore, jusqu'au jour où il fut créé comte de Chatham, mais l'année même il vendit sa maison de Bath, et n'eut plus avec Allen et ses collègues que des relations beaucoup plus froides[4].

Les séjours faits à Bath en divers temps par d'autres politiques inégalement célèbres, Marlborough[5], Bolingbroke[6], Peterborough[7], Wilkes[8], Burke[9], le second Pitt[10], ou par des hommes

1. Les lettres de bourgeoisie lui ayant été envoyées dans une boite d'or, Horace Walpole écrivit à ce sujet le quatrain suivant, assez médiocre d'ailleurs:

To the Nymph of Bath.
Mistaken Nymph, thy gifts withhold,
Pitt's virtuous soul despises gold;
Grant him thy boon peculiar, health;
He'll guard, not covet, Britain's wealth.

2. Bath envoyait deux membres au Parlement; l'un des deux sièges était devenu vacant par l'élévation de Charles Henley au poste de garde des sceaux.

3. Le corps électoral, fort peu nombreux, était formé du maire, des échevins *(aldermen)* et du conseil municipal *(common council)*; l'influence de Ralph Allen y était prépondérante.

4. Pour plus de détails sur ce différend, voy. ci-dessous, chap. IX, p. 279-280.

5. Présent à Bath en septembre 1716 (lettre de la duchesse de Marlborough à lady Cowper dans le journal de celle-ci, appendice E, p. 197).

6. Goldsmith, *Life of Bolingbroke*, p. 464 de la *Globe Edition*.

7. Voy. ci-dessous, chap. II, p. 34, note 2.

8. Wilkes, *Correspondence*, t. IV, p. 257-311.

9. Voy. ci-dessous, chap. VII, p. 174-175.

10. 1802 et 1805. C'est au cours de ce dernier séjour que lui parvint la nouvelle de la bataille d'Austerlitz, nouvelle qui, comme l'on sait, l'accabla au point

de guerre comme Clive[1], Wolfe[2], plus tard Nelson[3], n'appellent pas de remarques particulières; ils justifient toutefois ce mot de Thackeray, qu' « on ne peut guère citer de personnages de la première partie du XVIIIe siècle[4], que n'ait vus la fameuse buvette où présidait Nash »[5]. Des réformateurs religieux comme les Wesley et leurs disciples, des artistes comme Gainsborough, Lawrence ou les Wood, et surtout la foule des écrivains méritent au contraire une attention particulière en raison de ce qu'ils apportent à Bath, ou de ce qu'ils en tirent, en raison de l'influence qu'ils exercent sur ce milieu spécial ou de l'impression

d'avancer probablement sa mort. Elle le surprit pendant une visite qu'il faisait à Shockerwick, aux portes de Bath, dans la maison de M. Wiltshire, ami de Gainsborough. En 1860, M. John Wiltshire, fils de celui-ci, et qui avait été témoin de la scène, en fit au révérend E.-W.-L. Davies le récit suivant: « Un incident très remarquable arriva pendant mon enfance un jour où, en l'absence de mon père, je montrais ce tableau [un tableau de Gainsborough] à un visiteur, qui, comme je le découvris bientôt, n'était autre que M. Pitt, le grand homme d'État, alors premier ministre d'Angleterre. Il regardait le tableau avec attention faisant abat-jour de ses deux mains, quand tout à coup il entendit du bruit: c'était un cheval lancé au grand galop sur la route sablée qui conduisait à la maison. « Ce doit être un courrier, s'écria-t-il, avec des nouvelles pour moi », et presque aussitôt un homme botté, éperonné, crotté des pieds à la tête, entra dans la pièce et tendit ses dépêches au ministre, toujours debout devant le tableau. Les ouvrant brusquement, il parut violemment ému et s'écria: « Voilà de graves nouvelles! donnez-moi de l'eau-de-vie, je vous prie ». Sur quoi, je me précipitai hors de la pièce, et rapportai l'eau-de-vie moi-même; je me rappelle encore bien le peu d'eau qu'il y ajouta, en avalant un grand verre d'un coup ; il en prit ensuite un autre, et je crois que, s'il ne l'avait fait, il serait tombé évanoui sur place. Bonaparte venait de livrer et de gagner la bataille d'Austerlitz... » (note du révérend E.-W.-L. Davies, citée dans Peach, *Historic Houses in Bath*, t. II, p. 13). Dans les *Famous Houses of Bath* de M. Meehan est reproduite, vis-à-vis de la page 114, une caricature de Pitt malade et défaillant (par Mary Cruikshank) qui doit se rapporter à la même époque. Pitt mourut le 23 janvier 1806, soit sept semaines environ après la bataille (2 décembre 1805).

1. « Colonel Clive, the Nabob-maker (is not that almost as great a title as the famous Earl of Warwick's?), lives at Westgate House, with all the Clives about him... He lives in little pomp, moderate in his table, and still more so in equipage and retinue » (Mme Scott à Mme E. Montagu, 1762, dans Doran, *A Lady of the Last Century*, ch. IV, p. 114-115).

2. Décembre 1757, décembre 1758 (Wright, *Life of Wolfe*, p. 402 et 471-476).

3. 1781, 1784, 1797 (Clarke and Mc Arthur, *Life of Nelson*, t. I, p. 42, 65, 104; t. II, p. 44).

4. De la dernière non plus, devons-nous ajouter.

5. « George II and his Queen, Prince Frederick and his court, scarce a character one can mention of the early last century, but was seen in that famous Pump-Room where Beau Nash presided... » *(Lectures on the Four Georges*, George II).

qu'ils en ressentent et traduisent pour nous. Il faudra les considérer à part et en détail. Achevons toutefois, avant de revenir à eux, la rapide revue que nous faisons de cette foule bigarrée où se détachent encore quelques groupes plus ou moins curieux.

Le plus ancien, le seul qui soit antérieur à la vogue mondaine de Bath, accru d'ailleurs en nombre et en importance par cette vogue, c'est naturellement le groupe des médecins. Une ville d'eaux, rendez-vous de malades véritables et imaginaires, attire nécessairement ceux qui font profession de guérir. De bonne heure, ils y furent légion, au point que, dès 1709, Steele demandait plaisamment qu'on n'en souffrît en ville pas plus de deux par malade [1]. L'un d'entre eux, Guidott, écrivant en 1725, trouvait déjà parmi ses confrères de Bath dix-huit contemporains ou prédécesseurs immédiats assez notables pour qu'il en fît la biographie [2], et parmi ces dix-huit, plusieurs sont gens de quelque renom et quelques-uns ont été attirés d'assez loin par les eaux britanniques : un docteur Jorden qui avait fait ses études à Padoue [3], un docteur Bave, de Cologne [4], un docteur Maplet, principal d'un collège d'Oxford [5], un sir Edward Greaves, plus tard médecin ordinaire de Charles II [6], d'autres encore. Ces médecins occupaient les plus belles maisons de Bath, et plusieurs y prenaient en pension leurs malades; l'un d'eux, nommé Peirce, décrit avec complaisance la facilité qu'ont ses hôtes pour descendre directement de chez lui aux piscines [7]; c'est lui qui reçut

1. « Letters have been sent to Mr. Bickerstaff, relating to the present state of the town of Bath, wherein the people of that place have desired him to call home the physicians. All gentlemen therefore of that profession are herely directed to return forthwith to their places of practice; and the stage-coaches are required to take them in before other passengers, till there shall be a certificate signed by the Mayor or Mr. Powell [le montreur de marionnettes], that there are but two doctors to one patient left in town » (*Tatler*, n° 78, 8 octobre). On voit par là que des médecins quittaient déjà pendant la saison leur résidence ordinaire pour venir exercer à Bath.

2. Guidott, *The Lives and Characters of the Physicians of Bathe*, troisième partie de *A Discourse of the Bath*. Le premier dont il parle est mort en 1598.

3. Guidott, op. cit., p. 166.

4. Ibid., p. 176.

5. Ibid., p. 181.

6. Ibid., p. 176.

7. Peirce, *Bath Memoirs*, préface, 14e page (elles ne sont pas numérotées), et chap. II, p. 24.

la cour de Charles II[1]. Il va sans dire qu'à côté des membres du Collège Royal, les charlatans ne manquaient pas, par exemple, au témoignage du même Guidott, un certain Seneschall, qui s'acquit une rapide notoriété par deux moyens, qui étaient de pratiquer l'alchimie, et de porter au plus fort de l'été un manteau de fourrure[2].

Sur l'empressement de ces guérisseurs de tout ordre autour de leurs clients, faut-il nous en rapporter à Steele ? « Les médecins, dit-il, sont ici fort nombreux, mais du meilleur naturel. C'est à leur charité que je dois d'avoir été guéri en une semaine de plus de maux que je n'en avais eus de toute ma vie; ils m'eussent presque tué à force d'humanité. Dès mon arrivée, un docte voisin de logement m'offrit je ne sais quoi qui devait me donner du cœur; le lendemain matin un autre me surexcita si bien qu'il m'ordonna de me faire saigner pour la fièvre. Un remède contre le scorbut me fut proposé par un troisième, et j'eus gratis avant le soir une recette contre l'hydropisie. C'est en vain que je me défendais modestement de toutes ces attentions, car, de grand matin, je fus éveillé par un apothicaire, qui m'apportait une drogue de la part d'un de ses amis dévoués. Je le payai, mais lui déclarai en même temps d'un ton sévère que je ne prenais jamais de médecine. Là-dessus, mon propriétaire me prit pour quelque négociant italien qui redoutait le poison, mais l'apothicaire, avec plus de sagacité, conjectura que je devais être sûrement un médecin moi-même »[3].

1. Peirce, *Bath Memoirs*, book II, ch. I, p. 257 : ... « His Majesty and Queen Katherine, in 1663 (whose Court was then at my House, the *Abby*, in Bath) ».

2. Guidott, p. 199.

3. « The physicians here are very numerous, but very good-natured. To these charitable gentlemen I owe that I was cured, in a week's time, of more distempers than I ever had in my life. They had almost killed me with their humanity. A learned fellow-lodger presented me a little something, at my first coming, to keep up my spirits; and, the next morning, I was so much enlivened by another, as to have an order to bleed for my fever. I was proffered a cure for the scurvy by a third, and had a recipe for the dropsy gratis before night. In vain did I modestly decline these favours; for I was awakened early in the morning by an apothecary, who brought me a dose from one of my well-wishers. I paid him, but withal told him severely, that I never took physic. My landlord hereupon took me for an Italian merchant that suspected poison; but the apothecary, with more sagacity, guessed that I was certainly a physician myself » (*The Guardian*, n° 174, 30 septembre 1713). Cf. aussi le *Tatler* du 6 octobre 1709.

La satire du bon Steele n'est que plaisante. Un autre écrivain, Smollett, qui était lui-même médecin [1], traite ses confrères de bien autre sorte. Conduisant à Bath le héros d'un de ses romans, il le met en rapport avec cette « classe d'animaux (c'est des médecins qu'il s'agit) qui vivent en ce lieu comme autant de corbeaux volant autour d'un cadavre, et au besoin se disputent la besogne comme des bateliers de Hungerford Stairs » [2]. « La plupart d'entre eux, raconte son personnage, ont à Londres des correspondants qui font leur métier de s'enquérir de l'histoire, de la réputation, et de la maladie de quiconque se rend à Bath pour y prendre les eaux; s'ils ne peuvent se ménager des influences auprès de ces malades et leur recommander avant leur départ les médecins leurs amis, au moins fournissent-ils d'avance à ceux-ci les renseignements qu'ils ont pu recueillir, afin que leurs correspondants puissent s'en servir à leur avantage. De la sorte, avec de la flatterie et de l'audace, ceux-ci s'insinuent souvent auprès d'étrangers, et, leurs dispositions une fois consultées, savent se rendre nécessaires et servir leurs passions dominantes. Comme ils connaissent tous les apothicaires et toutes les garde-malades, ils sont informés de ce qui arrive de plus secret dans chaque famille et sont ainsi à même de satisfaire la curiosité envieuse, de distraire la maladie ennuyée et maussade, d'amuser l'impertinente et avide curiosité » [3].

1. Le diplôme de docteur en médecine avait été conféré à Smollett en 1750 par le *Marischal College* d'Aberdeen.

2. Escalier descendant à la Tamise, dans le voisinage du pont actuel de Charing Cross.

3. « ...A class of animals who live in this place, like so many ravens hovering about a carcass, and even ply for employment like scullers at Hungerford Stairs. The greatest part of them have correspondents in London, who make it their business to inquire into the history, character and distemper of every one that repairs to Bath for the benefit of the waters; and if they cannot procure interest to recommend their medical friends to these patients before they set out, they at least furnish them with a previous account of what they could collect, that their correspondents may use this intelligence for their own advantage. By these means, and the assistance of flattery and assurance, they often insinuate themselves into the acquaintance of strangers, and, by consulting their dispositions, become necessary and subservient to their prevailing passions. By their acquaintance with apothecaries and nurses, they are informed of all the private occurrences in each family; and therefore enabled to gratify the rancour of malice, amuse the spleen of peevish indisposition, and entertain the eagerness of impertinent curiosity» (*Peregrine Pickle*, ch. LXX). Smollett, d'ailleurs, n'est

Voilà les Esculapes de Bath peints d'assez tristes couleurs. N'en croyons pas Smollett sur parole et sans réserve. Outre que ce romancier n'aperçoit guère dans l'humanité que les coquins, qu'il décrit avec prédilection, il satisfait peut-être ici quelque rancune personnelle. Une tradition vraisemblable rapporte que Smollett eut l'intention de s'établir à Bath pour y exercer la médecine, mais ne réussit point à s'y faire une clientèle [1]; il n'aura pas pardonné à ses rivaux. Il n'a pas vu, à côté des charlatans méprisables, ou, tout au moins, il a négligé de nous montrer des praticiens instruits et honorables, un Moysey par exemple pour qui Chesterfield témoigne dans sa correspondance affection et estime [2], un Hartley, esprit original et pénétrant, dont les *Observations sur l'Homme* [3], longtemps célèbres, ont proposé des solutions neuves de divers problèmes de psychologie et de métaphysique, un Oliver, correspondant de Pope [4], un Cheyne [5], au sujet de qui le même Pope

pas plus tendre pour ses confrères de Londres; il les accuse également de former avec les apothicaires, les garde-malades et les domestiques des associations où l'on se partage les profits (voir là-dessus un long passage dans *Ferdinand, Count Fathom*, chap. LII). On trouve encore une satire (moins amère) des médecins de Bath dans *Diseases of Bath*, p. 58, et dans Anstey, *New Bath Guide*, lettre II.

1. Il écrivit un *Essay on the External Use of Water*, où il est question des eaux de Bath. Quant à son intention de s'établir dans la ville, voici ce qu'en dit son dernier biographe : « That he ever did try to obtain a practice at Bath is hardly more than mere matter of guess-work. He was certainly very fond of the town; he introduces it into all three of his first novels, and went back to it in his last. The medical life of the place, and in particular its quackery, had an endless attraction for him, but his descriptions are enough to account for his failure as a doctor » (Hannay, *Life of Smollett*, chap. VI, p. 112).

2. Voir les lettres assez nombreuses qu'il lui écrit et les mentions qu'il fait de lui (*Miscellaneous Works*, passim).

3. *Observations on Man, his Frame, his Duty, and his Expectations*, 1743. Cet ouvrage, réimprimé avec quelques omissions en 1775 (par le savant Priestley), puis en entier en 1790, fut deux fois traduit en français, par l'abbé Jurain (Reims, 1755) et par Sicard (Paris, 1802). Hartley était en relations avec Pope, Butler, Warburton, Young; plus tard, Coleridge se prit (pour un temps) d'un tel enthousiasme pour sa mémoire qu'il donna son nom pour prénom à son fils; dans un de ses poèmes de jeunesse, il le place et le célèbre entre Milton, Newton et Priestley (*Religious Musings*, v. 268-271).

4. Pope, *Works*, éd. Elwin et Courthope, t. X, p. 242-245.

5. Il n'était pas moins fameux pour son extrême corpulence que pour son esprit bizarre. Il réduisit cet embonpoint par un régime végétal, ce qui fournit à un confrère, le docteur Wynter, le thème de vers satiriques, suivis bientôt d'une réplique de Cheyne (voir les deux pièces dans R. Warner, *Original Letters*, où se trouve aussi la correspondance de Cheyne avec le romancier Richardson).

déclarait qu'il ne connaissait pas plus honnête homme ni philosophe plus véritable [1]; plus tard enfin, un Henry Harington et un Edward Falconer, gens de qui l'habileté professionnelle égalait la large culture et le haut caractère [2]. Prêtant peu aux remarques malignes et ne se distinguant guère de leurs meilleurs confrères de Londres, ces médecins et leurs pareils ont été, pour cette double raison, laissés dans l'ombre par les satiriques. Mais ne plaignons pas trop les malades de Bath; ce serait pitié perdue; s'ils devenaient parfois les victimes des « corbeaux » dont Smollett parle avec tant d'indignation, c'est par leur propre imprudence ou leur propre sottise, et nullement de nécessité.

Contre des oiseaux de proie plus redoutables que ces charlatans, l'hôte de passage avait peut-être plus de mal à se défendre. C'est contre la nuée d'escrocs de tout plumage, joueurs de profession, chevaliers d'industrie, aventuriers divers, à qui les villes d'eaux offraient le plus beau des champs d'action et qui, des quatre coins de l'horizon, venaient s'abattre sur une société riche, fréquemment renouvelée, d'accès aisé et où le butin n'était pas moins abondant que facile à saisir.

Les joueurs de profession forment le gros de cette armée. Déjà signalés par Hamilton sous Charles II [3], chaque année les voit revenir à échéance fixe [4], souvent en bandes confédé-

1. « I am glad you found the benefit I promised myself you would from Dr. Cheyne's care, to whom pray make my heartiest services. There lives not an honester man nor a truer philosopher » (Pope à Gerrard, 17 mai 1740, *Works*, éd. Elwin et Courthope, t. VII, p. 342). « Dr. Cheyne... is yet so very a child in true simplicity of heart that I love him as he loves Don Quixote, for the most moral and reasoning madman in the world » (Pope à Lyttelton, 12 décembre [1736], ibid., t. VIII, p. 172). Goldsmith l'appelle seulement « a man of some wit and breeding » (*Life of Nash*, p. 554 de la *Globe Edition*; cf. pour plus de détails *Dr. Cheyne's Account of himself and of his writings faithfully extracted from his various works*).

2. Sur ces médecins et plusieurs autres, voy. Murch, *The Bath Physicians of former Times*, et Freeman, *Thermal Baths of Bath*.

3. Voy. ci-dessus, chap. I, p. 22.

4. On trouve leur arrivée annoncée : « Mr. Nash talks of several gamesters that are coming this week » (Lady Bristol à son mari, 30 août 1721, *Hervey Letters*, t. II, p. 176); « ...Several of the deep gamesters arrived » (ibid., 13 septembre, p. 194). Voy. également les nos 64, 65, 68 du *Tatler* (septembre 1709). — Même régularité s'observe plus tard dans des villes d'eaux continentales où des causes analogues produisent sur une moindre échelle les mêmes effets : « Les joueurs les parcoururent continuellement toutes les années. Quelques-uns même, pour s'épargner les incommodités des voitures, ainsi que les longueurs, les

rées ; ils n'ont fait que se multiplier et devenir plus assidus. Qu'est-ce même après tout que Nash à ses débuts, sinon l'un d'eux ? et il reste de la confrérie, puisqu'il pratique toute sa vie leur métier, fructueux et sans chômage dans une ville où la passion du jeu était générale, et où, suivant le mot de Mme Montagu, les seules questions qu'on entendît, c'était, le matin : « Comment vous portez-vous ? » et l'après-midi : « Quel est l'atout ? » [2].

Cette fureur de jouer, si elle était favorisée dans les villes d'eaux par l'oisiveté générale, n'était pas pour cela particulière à ces villes. Elle venait de Londres, où l'on ne la vit jamais sévir de façon si intense que durant les cinquante ou soixante premières années du XVIIIe siècle. Assez répandue déjà à la Restauration, elle avait crû ensuite constamment et atteignit son apogée sous le règne des deux premiers Georges. C'est le temps de la vogue du fameux *chocolate-house* de White, et de tous les tripots qui l'environnèrent soudain [3]. De ces brelans métro-

dépenses et les inconvénients des voyages s'y établirent entiérement. Ils attendoient là patiemment la saison du jeu, comme un Fermier attend une récolte qui doit lui donner à vivre le reste de l'année. Les rentes des Grecs, au tems des eaux, étoient pour eux si assurées qu'ils renvoyoient à ce tems-là le payement de toutes leurs dettes. « Je vous payerai, disoient-ils à leurs créanciers, à la saison de *Bagnères*, de *Vals*, d'*Aix-la-Chapelle*, de *Balaruc*, de *Barrège*, à peu près comme un Marchand diroit à ses Correspondans : « Je solderai avec vous en payement des *Saints*, de *Pâques* ou des *Rois* » (Goudar, *Histoire des Grecs*, 2e éd., 2e partie, p. 46-47). Des remarques générales du même auteur s'appliquent naturellement fort bien aux joueurs de Bath : « En général, ce qui retarde le progrès des Grecs, c'est le défaut de liaison avec les honnêtes gens qui jouënt gros jeu dans les villes. Pour se trouver avec eux, il faut un prétexte, et tous ne sont pas également bons pour cela. Mais, dans ces assemblées de malades, le prétexte étoit tout trouvé. On disoit qu'on venoit prendre les eaux ; et, en disant cela, tout étoit dit. Dans les villes, pour si grandes qu'elles soient, tout le monde se connoît à peu près ; et, si un Grec qui y réside n'est pas deviné, du moins il y est presque toujours soupçonné, et cela suffit pour qu'on se tienne sur ses gardes avec lui. Mais dans ces lieux d'eaux minérales, comme tout le monde y est étranger, et qu'un chacun est d'une ville différente du royaume, on ne sçauroit avoir aucun soupçon parce qu'on y est dénué de conjectures ».

1. Cf. les passages de Smollett cités ci-dessous, p. 103-104, et plus loin, chap. VII. Le *Tatler* (no 65, 8 septembre 1709) nous fait voir deux de ces bandes de Bath en lutte furieuse auprès d'une même proie et dénonçant réciproquement leurs manœuvres.

2. « I think no place can be less agreeable ; ' how d'ye do ' is all one hears in the morning, and ' what is trumps ' in the afternoon » (Mrs. Montagu, *Letters*, p. 72, 27 décembre 1740).

3. « ...The passion for gambling, which had been very prevalent since the

politains, les salles d'assemblée de Bath ou de Tunbridge devinrent immédiatement les succursales, fréquentées avec une égale assiduité par une clientèle qui est en grande partie la même. La place que tiennent alors les dés et les cartes dans le train de vie ordinaire à Bath est presque incroyable. Dans sa biographie de Nash, Goldsmith nous en donne une idée que confirment pleinement correspondances[1], journaux[2], écrits divers[3]. Combien de fois y est-il question des chances bonnes ou mauvaises du lansquenet ou du pharaon, des gens tout d'un coup enrichis ou ruinés, des aigrefins triomphants ou démasqués ! Pendant tout le siècle, mais surtout pendant la première moitié, on a joué à Bath comme à Londres, c'est-à-dire sans trêve et sans mesure.

Sans scrupule non plus, ne peut-on se dispenser d'ajouter. « Il ne faut pas censurer un peu d'artifice et d'adresse que l'on

Restoration, appears to have attained its climax under the first two Georges... It had long been inveterate among the upper classes, and it soon rose to an unprecedented height. The chief, or at least, the most prominent centre was White's chocolate-house... It was, however, only the most prominent among many similar establishments which sprang up around Charing Cross, Leicester Fields, and Golden Square... At Bath, which was then the centre of English fashion, it reigned supreme; and the physicians even recommended it to their patients as a form of distraction... Among fashionable ladies the passion was quite as strong as among men, and the professor of whist and quadrille became a regular attendant at their levees... (Lecky, *History of England*, t. II, chap. v, p. 156). Cf. ibid., t. VII, chap. xxi, p. 194-195, ainsi que Thackeray, *The Four Georges* (George the Second), et Ashton, *History of Gambling in England*, ch. iii-vi.

1. Voir par exemple les lettres de la comtesse de Bristol, peu joueuse cependant (*Hervey Letters*, t. II, lettres du 12 et du 16 août, du 13, du 18 et du 20 septembre 1721).

2. Voir entre autres le *Tatler* du 8 septembre 1709 (n° 65), le *Guardian* du 30 septembre 1713 (n° 174), et surtout un long article du *London Magazine*, t. VI, p. 685 (décembre 1737) : « Nothing is to be seen, but Play, and the Preparations for it. Persons of all Characters and Denominations sit down to Cards from Morning to Night and Night to Morning, etc. ».

3. Plusieurs témoignages ont été déjà cités ou vont l'être (Steele, Mme Montagu, Goldsmith, etc.). La littérature purement locale permettrait de les multiplier à l'infini. La seconde édition du *Tour thro' Great Britain* (1748) dit que le jeu a régné à Bath « à un degré scandaleux », mais que la récente loi l'a quelque peu entravé (t. II, p. 289). Le spectacle paraît cependant assez peu changé dans Anstey (*New Bath Guide*, 1766, lettre viii), ou dans des écrits encore postérieurs comme les *Bath Anecdotes and Characters by the Genius Loci* (1782; voy. p. 35-45). Il est à remarquer que dans chacune des deux premières pièces dont l'action est fixée à Bath, une scène se passe dans une salle de jeu et entre joueurs (Durfey, *The Bath*, acte IV, sc. i; Odingsells, *The Bath Unmask'd*, acte I, sc. i).

déploie en ces occasions; le monde a l'équité, en face d'un homme devenu riche, de ne pas lui témoigner moins de respect, quelque méthode qu'il ait employée pour acquérir cette richesse »[1]. Aussi les novices sont-ils charitablement avertis que « les amateurs de jeu doivent s'y entendre au suprême degré » avant de risquer quoi que ce soit au whist ou au billard[2]. Utile avis sans doute, mais aussi dépourvu d'effet que les conseils et les efforts de Nash[3], ou que le spectacle quotidien des imprudents ruinés[4]. Dans tout ce qui s'écrit à Bath ou sur Bath, rien de plus fréquent que les allusions aux joueurs malhonnêtes ou même que les récits plus ou moins circonstanciés de leurs exploits[5]. Ces exploits étant fort monotones, les anecdotes sont banales pour la plupart et ne valent guère d'être répétées[6]. Quelquefois cependant, on entrevoit, à la suite d'une friponnerie découverte, des querelles brutales, sanglantes même. Voici un joueur surpris à tricher que ses victimes précipitent d'un premier

1. « Nor shall I speak dishonourably of some little artifice and finesse used upon these occasions; since the world is so just to any man who is become a possessor of wealth, as not to respect him the less for the methods he took to come by it » *(Guardian*, n° 174, 30 septembre 1713).

2. « Those who love Play, must understand it in a *superlative Degree*, if they expect to gain any Thing by it at Bath, where there are always *ingenious Men*, who live by their *great Talents* for *Play;* for however great an *adept* a Man may think *himself*, at the Games of *Whist*, *Billiards*, etc., he will always find Men and Women too, here, who are greater, and who make it a Rule to divide the many Thousands lost every Year at Bath, *among themselves* only » (Thicknesse, *A Prose Guide*, p. 82). Il est vrai que l'habileté de ces joueurs n'est pas expressément signalée ici comme malhonnête.

3. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 526 (Globe Edition).

4. La défiance était cependant prompte à naître : « A surprizing run of luck in a gamester is often mistaken for somewhat else by persons who are not overzealous believers in the divinity of fortune. I have known a stranger at Bath, who hath happened fortunately (I might almost say unfortunately) to have four by honours in his hand almost every time he dealt for a whole evening, shunned universally by the whole company the next day » (Fielding, *Amelia*, ch. v; c'est l'auteur qui parle en son propre nom).

5. Voir surtout, parmi les textes littéraires, ceux auxquels il a été déjà renvoyé *(Tatler* du 8 septembre 1709; Goldsmith, *Life of Nash*, p. 526-530 et 560-565; Smollett, *Peregrine Pickle*, chap. LXVIII-LXIX; Anstey, *New Bath Guide*, lettre VIII).

6. La série la plus longue s'en trouve peut-être dans les *Bath Anecdotes and Characters by the Genius Loci*, p. 35-45.

étage par la fenêtre [1]; en voici un autre dont l'adversaire cloue avec sa fourchette la main à la table, en ajoutant froidement: « Monsieur, si vous n'avez pas une carte cachée sous cette main, je vous fais mes excuses » [2]. Les duels de même origine ne sont pas rares non plus, quelque soin que prenne Nash de les prévenir [3]; la plupart de ceux qui nous sont connus furent mortels pour l'un au moins des adversaires [4]. Le jeu enfin pousse au suicide des malheureux [5], entre qui se détache cette fille du général Braddock [6], dont, sous le nom de Sylvia, Wood et Goldsmith ont relaté la triste fin [7]. Jeune, belle, vertueuse, personne d'esprit et de cœur, la fortune que lui avait léguée son père fit surgir autour d'elle d'horribles machinations. On la circonvint, on lui inspira peu à peu la funeste passion; dépouillée enfin jusqu'au dernier sou, elle se pendit de désespoir.

La passion des femmes pour le jeu (elles y étaient aussi acharnées que les hommes) ne nous présente pas toujours de tableaux aussi tragiques, mais l'étendue et la profondeur du mal parais-

1. *Memoirs of the Life and Writings of Samuel Foote*, p. 49. La chose fournit à Foote l'occasion d'un bon mot. « The Baron (c'était le joueur précipité), meeting Foote some time after, was loudly complaining of this usage, and asked what he should do. ' Do? ', says the wit, 'Why, it is a plain case, never play so *high* again as you live ' » (Ibid.).

2. *Bath Anecdotes and Characters*, p. 42-43. Le héros, ou plutôt la victime de l'aventure (il se nommait Newman) se suicida à Bath en 1789; le *Gentleman's Magazine* de cette année lui consacre une assez longue notice (p. 1053-1054).

3. « Whenever... Nash heard of a challenge given or accepted, he instantly had both parties arrested » (Goldsmith, *Life of Nash*, p. 523).

4. « A duel that has been fought lately, between one Jones, a gamester, and one Mr. Price (a gentleman's son, but of the same profession too) has put us in great confusion. Price is kill'd and Jones has made his escape » (lettre du comte d'Orrery à lady Kaye, *Historical MSS. Commission, Eleventh Report*, V, p. 327). Goldsmith cite d'autres exemples (*Life of Nash*, p. 523, 563, 566, les derniers d'après les papiers de Nash). Une rencontre postérieure qui fit grand bruit est celle où périt en 1778 un aventurier français, le vicomte de Barré, provoqué pour des raisons restées obscures par son associé Rice (long compte-rendu de l'affaire dans le *Bath Chronicle* du 26 novembre 1778; cf. également Bernard, *Retrospections*, t. I, ch. II, p. 35-36).

5. Lettres de Nash, citées par Goldsmith, *Life of Nash*, p. 562, 564, 566.

6. Le nom se trouve dans le *Gentleman's Magazine* de septembre 1731, et il n'y a pas de doute sur l'identification.

7. Goldsmith, *Life of Nash*, p. 533-536; Wood, *Description of Bath*, ch. XII, p. 446-452. Tout voisins des événements sont les récits du *Gentleman's Magazine* (septembre 1731, mois même où eut lieu le suicide, p. 397), et des *Modern Amours*, p. 21-22 (1733).

sent assez jusque dans le badinage ironique d'un Steele par exemple à propos des joueuses de Bath : « Ce m'est un grand plaisir, s'écrie-t-il, de voir mes jolies compatriotes s'adonner à un amusement qui leur fait déployer tant de vertus. Là elles acquièrent une hardiesse qui les élève presque au niveau de l'homme leur seigneur; là elles apprennent un mépris de l'or qui doit élargir leur esprit et leur épargner mainte semonce conjugale; là elles se débarrassent aisément de cette tendresse naturelle qui est leur faiblesse, et je me sens l'âme transportée quand je vois une dame sacrifier la fortune de ses enfants avec toute l'impartialité d'une matrone de Sparte ou de Rome... Elles ont surmonté toutes les petites vanités qu'elles tiraient de leur beauté; elles négligent celles-ci au point de contracter violemment leur visage et de flétrir les lis et les roses de leur teint par des veilles fastidieuses et d'incessantes spéculations... C'est aussi un argument indubitable de la sûreté de leur conscience que de les voir aller tout droit de l'église à la table de jeu, et révérer assez ce divertissement pour en faire une partie de leurs exercices du dimanche » [1]. Il faudrait citer tout le passage, qui est un peu long. Quand Thackeray, dans ses *Virginiens* [2], nous montre à

1. « ...I must own that I receive great pleasure in seeing my pretty countrywomen engaged in an amusement which puts them upon producing so many virtues. Hereby they acquire such a boldness, as raises them near the lordly creature man. Here they are taught such contempt of wealth, as may dilate their minds, and prevent many curtain lectures. Their natural tenderness is a weakness here easily unlearned, and I find my soul exalted, when I see a lady sacrifice the fortune of her children with as little concern as a Spartan or a Roman dame... But I am satisfied, that the gamester ladies have surmounted the little vanities of showing their beauty, which they so far neglect, as to throw their features into violent distortions, and wear away their lilies and roses in tedious watching, and restless lucubrations... It is to me an undoubted argument of their ease of conscience, that they go directly from church to the gaming table; and so highly reverence play, as to make it a great part of their exercise on Sundays » *(Guardian,* n° 174, 30 septembre 1713). Cf., à cinquante ans de distance, un long passage d'Anstey *(New Bath Guide,* lettre VIII, 47-96). Le jeu n'était point confiné dans les salles d'assemblée : « The company is so complaisant to me that they play where I please... », écrit la comtesse de Bristol *(Hervey Letters,* t. II, p. 200, 8 septembre 1721). En 1716, nous voyons une duchesse jouer publiquement en plein air : « Her Grace of *Shrewsbury* is here... She plays at Ombre upon the Walks that she may be sure to have Company enough » (lettre de la duchesse de Marlborough à lady Cowper, 3 septembre, citée dans le journal de celle-ci, appendice E, p. 197).

2. Chap. XXIV et suivants.

Tunbridge le personnage de Mme de Bernstein, l'ancienne Beatrix Esmond, et tout le groupe qui l'entoure, gens qui, comme elle, ne semblent avoir dans l'existence que deux plaisirs et deux occupations, la médisance et le jeu, ce ne sont pas là des créations de pure fantaisie, mais bien les types d'une classe réelle et innombrable. Seulement, la plupart de ceux qui la composaient, n'attendaient point pour borner leur vie aux méchants propos de la buvette et aux émotions des dés ou des cartes, d'avoir vieilli comme Beatrix. Les tables de Harrison et de dame Lindsey rassemblaient autour d'elles tous les âges, aussi bien que tous les sexes et toutes les professions.

Il y a d'autres manières de se faire ravir son argent, et point seulement l'argent. Elles étaient toutes pratiquées à Bath, où les avaient introduites des aventuriers d'espèce variée. S'il en faut croire Smollett, c'est par bandes d'associés qu'ils agissaient d'ordinaire. « Il y a à Londres, fait-il expliquer par quelqu'un à son héros Peregrine Pickle, une grande compagnie de chevaliers d'industrie qui emploie des agents par tout le royaume dans les branches diverses de l'escroquerie ; elle alloue à ceux-ci une certaine proportion des profits qui résultent de leur ingéniosité et de leur adresse, et réserve la plus grande part au fonds commun, qui prend à sa charge l'équipement de chaque individu pour sa mission respective et les pertes qu'il peut subir dans ses aventures. Les uns, dont la compagnie juge la personne et les qualités adaptées à la tâche, exercent leurs talents à faire la cour à des filles et à des femmes riches; on leur fournit l'argent et l'appareil nécessaires pour ce dessein, après qu'ils ont signé un engagement de payer, le jour du mariage, à l'un ou l'autre des directeurs, des sommes proportionnées aux dots qu'ils doivent recevoir [1]. D'autres, experts au calcul des probabilités et

1. On trouve un exemple de ces marchés dans *Roderick Random :* « ' If that be the case ', said Banter, ' perhaps you won't care to mortify yourself a little in making your fortune another way. I have a relation who is to set out for Bath next welk, with an only daughter, who being sickly and decrepit, intends to drink the waters for the recovery of her health. Her father, who was a rich Turkey merchant, died about a year ago, and left her, with a fortune of twenty thousand pounds, under the sole management of her mother, who is my kinswoman. I would have put in for the plate myself, but there is a breach at present between the old woman and me... As they are both utter strangers to life, it is a thousand to one that the girl will be picked up by some scoundrel or other at

instruits de certains tours secrets, fréquentent les lieux où sont permis les jeux de hasard... Une autre classe se rend aux courses de chevaux, versée qu'elle est dans les pratiques mystérieuses par où l'on dupe les connaisseurs »[1]. On pourrait compléter d'après le même auteur et d'autres, y ajouter par exemple, les individus qui circonvenaient les vieillards, leur arrachant par la flatterie ou la menace des testaments en leur faveur[2], ceux aussi

Bath, if I don't provide for her otherwise. You are a well-looking fellow, Random, and can behave as demurely as a quaker. Now if you will give me an obligation for five hundred pounds, to be paid six months after your marriage, I will put you in a method of carrying her in spite of all opposition'. This proposal was too advantageous for me to be refused. The writing was immediately drawn up and executed; and Banter, giving me notice of the time when, and the stage-coach in which they were to set out, I bespoke a place in the same convenience » *(Roderick Random,* ch. LIII; le reste de l'aventure au chapitre suivant).

1. « Peregrine, who was extremely curious in his inquiries, imagining that he might learn some entertaining and useful anecdotes from this artist, invited him to dinner, and was accordingly fully informed of all the political systems at Bath. He understood that there was at London one great company of adventurers, who employed agents in all the different branches of imposition throughout the whole kingdom of England, allowing these ministers a certain proportion of the profits accruing from their industry and skill, and reserving the greatest share for the benefit of the common stock, which was chargeable with the expense of fitting out individuals in their various pursuits, as well as with the loss sustained in the course of their adventures. Some, whose persons and qualifications are by the company judged adequate to the task, exert their talents in making love to ladies of fortune, being accommodated with money and accoutrements for that purpose, after having given their bonds, payable to one or other of the directors, on the day of marriage, for certain sums, proportioned to the dowries they are to receive. Others, versed in the doctrine of chances, and certain secret expedients, frequent all those places where games of hazard are allowed: and such as are masters in the arts of billiards, tennis and bowls, are continually lyng in wait, in all the scenes of these diversions, for the ignorant and unwary. A fourth class attend horse-races, being skilled in those mysterious practices by which the knowing ones are duped » *(Peregrine Pickle,* ch. LXVIII).

2. « It is not however, the games of cards, dice, billiards, etc., alone, by which men may be ruined at Bath; we have here also some virtuous beings, who play one great game only, and that is to fix themselves upon some weak or unwary rich old man, to secure to themselves his whole fortune. By flattery or falsehood, they possess themselves of his secrets; by threats and knavery, of his estales when he dies.

If a young wife, or an adopted child stands in the way, the very actions which youth and innocence naturally lead the honest, unsuspicious, and often the best-hearted women into, are construed into vices of the deepest dye. The most wicked insinuations are thrown out, under the specious appearance of friendship, and when the subject is prepared to receive the variolous matter, it

qui exploitaient les vices d'autrui par divers procédés, où est compris le chantage[1]. A quoi bon? Ces pratiques se rencontrent en tout temps et tout pays, ainsi que les misérables qui les emploient. Ceux-ci étaient seulement plus nombreux, celles-là plus répandues sur des terrains aussi favorables que Bath ou Tunbridge au XVIIIe siècle.

L'industrie des coureurs de dot semble avoir été, entre les précédentes, l'une des plus exercées; il est remarquable que Fielding, Smollett, Anstey envoient chacun l'un de ses moins recommandables personnages chercher femme à Bath[2]. L'autre sexe, pour ne pas demeurer en reste, fournit des aventurières en quête d'époux, comme la Moll Flanders de Defoe, et il arrive parfois que les dupeurs se dupent mutuellement[3]. Tous les candidats au mariage ne sont pas d'ailleurs d'aussi méprisable espèce. Bath étant la ville d'Angleterre « où les jeunes personnes ont la meilleure occasion d'achever leur éducation, de montrer leurs charmes, de faire remarquer leur modestie »[4], il s'y prépare

is poured forth with such torrents, that the contagion spreads far and wide; the domestic happiness of whole families are disturbed, to give place, and fortune, to these hellish gamblers, who by one infernal coup de main, break through the bonds of all faith, honour and honesty » *(New Prose Guide,* pp. 83-84).

1. « Nor is this community unfurnished with those who lay wanton wives and old rich widows under contribution, and extort money by prostituting themselves to the embraces of their own sex and then threatening their admirers with prosecution » *(Peregrine Pickle,* ch. LXVIII).

2. M. Fitzpatrick *(Tom Jones,* XI, 4), Roderick Random, le capitaine Cormorant *(New Bath Guide).*

3. Cf. dans le *Bath, Bristol, Tunbridge and Epsom Miscellany* la pièce intitulée *The Bath Fortune Hunter:* Or, *the Biter Bit.*

4. « To young Ladies it is, in a particular Degree, the Place where they have the best opportunity to improve, and shew their Persons to advantage, as well as to have their prudent Conduct observed; there being no Place in *England,* where they have more Liberty allowed them... » *(New Prose Guide,* introduction, p. VI-VII). Johnson écrit à Mme Thrale son amie : « Bath is a good place for the initiation of a young lady. She can neither become negligent for want of observers, as in the country; nor by the imagination, that she is concealed in the crowd as in London » *(Letters,* éd. Birkbeck Hill, t. II, p. 160). Complétons ces indications par des témoignages étrangers : « On y trouve dans tous les tems des Beautez de tous les âges qui vont y étaler leurs charmes, de jeunes Filles et des Veuves qui cherchent des Maris » (Prévost, *Pour et Contre,* nombre 38). — « Lorsqu'une jeune Veuve ou une Douairière surannée veulent encenser de nouveau les autels de l'Hymen, c'est ici qu'elles viennent sacrifier à ce Dieu » (*Lettres d'un François,* LXXXVIII, t. III, p. 312).

et il s'y fait des mariages[1], précédés parfois de l'épisode romanesque d'un enlèvement[2]. Ce que dit de Tunbridge un voyageur français s'applique à plus forte raison à Bath : « Les Mères ont très grand soin d'y faire paroître leurs Filles dans tout le lustre et la parure qu'elles sont capables de leur donner, et même souvent au delà de leurs forces. Les jeunes hommes de leur côté y paroissent bien vêtus et bien coeffés, et cherchent à se surpasser les uns les autres jusques à l'excès; et tout cela quelquefois pour s'attraper réciproquement, s'ils ne le sont pas de part et d'autre»[3]. A l'une de ces unions de Bath le monde doit la naissance de lord Byron : son père, veuf de sa première femme et en quête d'un riche parti qui lui permît de payer ses dettes, rencontra à Bath

1. Moins nombreux toutefois qu'on ne pourrait le croire : « Considering numbers, instances of marriages are very rare. Here people are so continually imployed in trifles, that they hardly have a moment to spare on serious thought. Dissipation prevents real impressions of friendship or love » (Sutherland, *Attempts*, part. II, p. 124).

2. On trouve à l'occasion dans les journaux de Bath des nouvelles de ce genre : « The honourable Mrs. — daughter of Lady M — rs, set off from her Ladyship's house near the city in a postchaise and four with Mr. L —, a young gentleman of good family and fortune in Dorsetshire » *(Bath Chronicle*, 9 septembre 1773). Au besoin, l'on avait recours à la violence, comme en témoignent les curieuses excuses suivantes, extraites du même journal : « Whereas we, the undernamed, being Chairmen in the city of Bath, were unhappily engaged in a violent and unlawful atlempt to carry away Mrs. Elizabeth Gibbon out of her own house about eleven o'clock in the night of the 2nd of this instant March, against her will and consent : And whereas upon complaint made of the same to the Worshipful the Mayor and Justice of the city aforesaid, they have been pleased at the request of the said Mrs. Gibbon to remit the punishment due to so great an offence, on condition of your making an acknowledgment, and asking pardon for the same in the public papers of the said City, in order to deter and to prevent others from being concerned in such like violations of personal rights and the public peace, we therefore, etc. ». Suivent les signatures (n° du 19 mai 1772). Voir au chapitre suivant l'enlèvement de Mlle Linley par Sheridan. Dans les *Rivaux*, du même Sheridan, l'héroïne Lydia a grand'peine à se consoler de se marier sans enlèvement préalable. On sait le parti que les romanciers ont tiré de ce genre d'aventures.

3. De B. (Moreau de Brazey), *Guide d'Angleterre*, lettre v, p. 90. Encore en 1845, Mme Stone appelle les villes d'eaux ' these licensed and acknowledged marts for men and matrimony ', et après avoir indiqué comme l'une des causes de leur vogue les occasions réelles ou supposées qu'elles offrent pour les mariages, elle ajoute : « To this day, many a belle disappointed at the London season, looks forward with renovated hope to the autumn one : many a « hard up » lordling cas ts scrutinizing glances over the lists of arrivals at the fashionable watering-places, etc. » *(Chronicles of Fashion*, t. II, p. 272-273).

Mlle Gordon, de Gight, pourvue de vingt-trois mille livres; il l'épousa en 1785, et elle fut la mère du poète [1].

Bien plus encore qu'aux mariages, les villes d'eaux étaient propices aux intrigues galantes et à la débauche. Nulle part en Angleterre on ne trouva pendant longtemps mœurs plus dissolues, liaisons plus faciles; nulle part le vice ne fut plus public et mieux porté. Tout à l'aurore de ces rendez-vous d'été [2], l'ambassadeur Cominges déclare qu' « on peut les nommer les eaux de scandale » [3]. « Jamais l'amour, dit de son côté Hamilton, n'avait vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints avant que d'y venir y sentoient augmenter leurs feux; et ceux qui sembloient le moins faits pour aimer y perdoient leur férocité pour faire un nouveau personnage » [4]. De quoi font foi les histoires qu'il narre ensuite au sujet du prince Robert, de Mlle Hughes et de lady Muskerry. L'académicien français Pavillon observe de même que :

« Ces Eaux portent au Cœur de si douces vapeurs
Qu'une Belle en buvant, presque sans qu'elle y pense,
Guérit en un moment de toutes ses rigueurs
Et le Galant de sa souffrance » [5].

1. M. Leslie Stephen, qui n'a point pour accoutumé d'avancer les choses à la légère, dit dans l'article Byron du *Dictionary of National Biography* que la rencontre eut lieu à Bath. Moore rapporte seulement que le mariage eut lieu, croit-il, dans cette ville (*Life of Byron*, t. I, p. 8) et qu'il était, de la part de l'époux, une simple spéculation (ibid., p. 7). Ce n'est pas le seul parent de Byron que nous voyions à Bath; en 1780, Mlle Burney y trouve Mme Byron (femme de l'amiral et future grand'mère du poète, *Diary*, t. I, p. 169 de l'édition Ward).

2. En 1663.

3. Voir la lettre de Cominges, citée plus longuement ci-dessus, p. 23, note 1.

4. Mémoires de Grammont, XII.

5. *Œuvres*, lettre 157, adressée à Mme de Pelisson. L'auteur ajoute : « Vous jugés bien, Madame, que sachant cela, nous n'avions garde de souffrir que Mademoiselle vôtre fille en bût sans vôtre ordonnance, n'y aïant encore personne ici qui lui pût faire raison dans les formes. C'est pourquoi nous la retirâmes de là au plus vite, car, à vous dire vrai, outre le charme de ces Eaux, dont on m'avoit averti, nous jugeâmes même

A cent petites bagatelles
Qu'on ne peut dire et qu'on voit mieux,
Que l'air qu'on respire en ces lieux
Est fort malsain pour les Pucelles ».

La lettre de Pavillon n'est pas datée et vient dans l'édition de 1750 entre des lettres également dépourvues de date, mais après une lettre de 1679 et avant une

C'est de Tunbridge Wells qu'il est question en ces divers passages, tous antérieurs à la suprématie mondaine de Bath, mais la même société fréquentait les deux villes et y menait la même vie[1]. N'avons-nous pas vu la cour de Charles II quitter l'une pour l'autre[2], s'arrêtant seulement un instant à Londres « pour s'y refaire et prendre de nouvelles forces »[3]? Assurément elle ne s'était point amendée en route. Quand Bath paraît dans la littérature, Rochester d'abord, Durfey y placent par choix la scène, l'un d'un récit obscène[4], l'autre d'une comédie assez licencieuse[5]. Un anonyme, en 1700, signale la ville comme aussi remarquable pour les vices que Londres même, à la grandeur près; en y venant de la capitale, « on tombe de Charybde en Scylla... [6]. C'est une vallée de plaisir, mais un abîme d'iniquité, et il n'y a pas une intrigue ou un genre de débauche pratiqué à Londres que l'on n'imite ici »[7]. Ce que prouve l'auteur en menant son héros sur les « parades » et en lui faisant entendre sur le compte de toutes les personnes qu'il rencontre des histoires scandaleuses, dépourvues d'ailleurs de tout intérêt[8].

autre de 1694; Pavillon étant mort en 1705, elle se rapporte en tout cas à la période où commença la vogue des villes d'eaux.

1. Epsom ne valait pas mieux : cf. le petit récit scandaleux intitulé *Merry News from Epsom Wells*, dont la conclusion est : « He that loves his life Let him keep his wife From drinking Epsom water ».

2. Voir ci-dessus, p. 11.

3. Lettre du comte de Cominges, août 1663, dans Jusserand, *A French Ambassador*, p. 217. Cf. *Mémoires de Grammont*, XIII.

4. *Bath Intrigues*. La ville est ainsi introduite dans cette pièce :

There is a Place, adown a gloomy Vale,
Where burden'd Nature lays her nasty Tail;
Ten thousand Pilgrims thither do resort
For Ease, Disease, for Lechery and Sport (v. 39-42).

5. *The Bath, or the Western Lass*. Cf. ci-dessous, chap. VII.

6. « *I find, Sir,* reply'd one of the Ladys, *You have a great Aversion to London Education,* and the very *Thoughts of it gives you the Spleen ? Pray, what is the Bath for a Nursery ? For, during the Season, that is a Place of great Resort. Why,* answer'd he, *That's out of the Frying Pan into the* Fire, *and as Eminent for* Wickedness *as* London, *'Bating its Magnitude* » (*A Step to the Bath,* p. 8-9).

7. « In a word, 't is a Valley of Pleasure, yet a Sink of Iniquity; Nor is there any Intrigues or Debauch Acted at *London,* but is Mimick'd there « (Ibid., p. 16).

8. « For Notwithstanding I have been here not above a Fortnight I am as well acquainted with the Town and its Intrigues, as old Justice P — with *More-*

Les efforts de Nash aboutirent à introduire un peu de décorum dans la société qu'il gouvernait, à lui faire ménager un peu davantage les apparences. Il ne chercha probablement pas autre chose et eût été mal venu du reste à se poser en réformateur. Il n'empêcha pas en tout cas certaines catégories au moins de la population de continuer pendant la majeure partie du siècle leurs déportements habituels. Filles de mauvaise vie[1], femmes de conduite équivoque[2], pourvoyeurs et pourvoyeuses de

fields and *Drury-lane* Bawdy houses. These two Ladies with the Gentleman in Blew, are Sisters, living near the Church that is Dedicated to a Saint who expir'd on a Gridiron; they are Amorous Dames; the Gentleman is a Broken Officer, and lives better on their Allowances than he could on his Pay. This Gentlewoman in the white Damask Gown, is a Sea-Captain Lady; who, while her Corniferous Mate is Plowing the Ocean, takes Care to manure his Pasture that he may have a Fruitful Crop this harvest. That Foppish *Beau* in Scarlet Stockins whose hilt of his Sword bears a bob with his Calves, and his Jubilee Hatband lies stitch'd cross the Crown, was a Pettycoat pensioner to Madam C — near Bucklersbury, but being lately Discarded, is come down here for Promotion, etc. » (Ibid., p. 13 et suiv. Cf. *Bath Intrigues* (1725), recueil d'anecdotes du même genre et aussi banales).

1. Cf. Odingsells, *The Bath Unmask'd*, passage cité plus bas, note 2, et *A Journey to Bath* (avant-dernier vers du passage cité p. 110, note 2). Il y a cependant un témoignage restrictif en 1722 : « Common Women are not to be met with here, so much as at Tunbridge and Epsom. Whether it's the Distance from London, or that the Gentlemen fly at the highest Game, I can't tell; besides every thing that passes here is known in the Walks, and the Characters of Persons » (*A Journey through England*, lettre VIII, p. 132). Mais plus tard l'établissement de ces filles à Bath semble être devenu proverbial. Dans *Tom Jones*, Partridge voyant arriver à l'auberge d'Upton Sophia Western et sa femme de chambre, s'écrie : « ...I warrant neither of them are a bit better than they should be. A couple of Bath trulls, I'll answer for them... » (*Tom Jones*, X, 5). Chantreau, en 1788, est encore plus explicite : « Dans le printemps il y a plus de filles; et il n'en est point à Londres, si l'on excepte celles qui garnissent les trottoirs, qui n'ait fait au moins dans sa vie quatre ou cinq voyages à Bath; il en est qui le font tous les ans, etc. » (*Voyage dans les trois royaumes*, t. III, chap. XI, p. 229). Cf. également ces lignes de Thomas de Quincey écrites vers 1834, mais qui se rapportent à la fin du XVIIIe siècle : « Never was there a baser insinuation... than that passage in some lampoon of Lord Byron's, where, by way of vengeance on Mr. Southey... he described both him and Coleridge as having married ' two milliners from Bath'. Everybody knows what is *meant* to be conveyed in that expression, etc. » (De Quincey, *S. T. Coleridge*, t. II de *Collected Writings*, p. 157).

2. « *Pander*, As for Ladies — we have of all Degrees, as their several Interests draw 'em hither. Those of the first rank —.

Sprightly. Who have too much Honour to keep an honourable Vow.

Pander. That's your own Comment — I say, who understand the Use of Nature better than to be confin'd to conjugal Constancy, improve their Talents

vice[1], débauchés des deux sexes affluent comme naguère à ce rendez-vous commode, où nous dit ironiquement un auteur local, aucun plaisir ne souille et aucune liberté ne déshonore »[2]. On

by private Intercourse; Coquettes enlarge their Conquests; Prudes indulge in a Corner, and are demure in Publick (tho' Thanks to spreading Libertinism, that Clan decreases daily); Profess'd Ladies of Pleasure find Cullies in Abundance... Your old cheating Citizen (who after he has rais'd a great Estate thinks of raising a Family by marrying a young Wife) is mightily pleas'd to find the Waters fruitful; which curious Girls use for Experiment, young Widows for their wonted Solace, and old ones for Refreshment » (Odingsells, *The Bath Unmask'd*, I, sc. II, p. 6).

Cf. ces vers d'un poème local :

Here roving Scandal has its regal Seat,
And Pride, and Arrogance supports its State
Curtzana here, that Spunge of filthy Lust,
Struts in a Sack, and thinks herself August;
Here that Wretch, who has Infamy outdone,
Who I view with Terror and with Caution shun,
So great's the power of Wealth, at Rooms and Ball,
Gives Tea, makes Parties, and outbrazens all:
Judge then how low the Ebb of Wit and Sense,
How absent soft Politeness must be hence:
How Virtue blooms, and Merit gains Applause;
How harmless Innocence supports its Cause.
Alas! Prophane's the Thought, to Name it here;
Here's none, but think its Character severe.
Virtue's a Bubble, which only Husbands tool,
And who is Innocent, must be a Fool.

(*Bath Miscellany*, 1741, p. 13).

Personne sans doute ne s'effaroucha de voir en 1766 ouvrir le bal aux Salles d'Assemblée par la trop fameuse lady Vane (Walpole à la comtesse de Suffolk, 6 octobre).

1. L'une de celles-ci est apostrophée dans les *Drawings from Living Models taken at Bath*, p. 10 et suiv. (1785). L'auteur, qui l'appelle Corinna, l'accuse de:

Sins not thy own, but caused by thee,
Virgins of innocence despoiled,
By thy seductive arts beguiled,
Wives to adult'rous couch convey'd,
At thy Circean feasts betray'd,
Victims unspotted e'en in thought,
'Till by thy impious maxims taught,
'Till thou their passions didst inflame,
By means the muse would blush to blame, etc.

2. *A Journey to Bath and Bristol*, p. 19-21, dans une tirade qui résume assez bien tout le côté équivoque de Bath :

« Here Lords and Ladies, and the Devil and all,
Resort in clusters, at the Spring and Fall,
Here beauteous Females in conception flow [*slow*]

vient même s'y former au libertinage, comme cet apprenti don Juan dont parle le *Spectateur*[1], qui, après s'être exercé suivant une progression raisonnée à Astrop, à Bury, à Epsom, à Scarborough, à Tunbridge (toutes villes d'eaux, comme on voit), tient enfin une saison de Bath pour la dernière école nécessaire avant d'aborder Londres. « C'est ici » en effet « que les hommes à bonnes fortunes se rendent de tous côtés pour établir leur réputation »[2], et si Smollett dans son *Peregrine Pickle* peint fidèlement les choses, ils n'y ont vraiment pas grande difficulté[3]. Au nom de Bath s'associe naturellement l'idée de corruption; la preuve la plus significative en est peut-être l'avertissement même que Goldsmith crut nécessaire de mettre en tête de sa *Vie de Nash*. Devant y entretenir son lecteur de la célèbre ville d'eaux, il le prévient tout de suite que son ouvrage « n'est ni destiné à enflammer les passions du lecteur par des descriptions galantes, ni de satisfaire sa malignité par des récits scandaleux »[4]. C'est donc appa-

By genial Waters, soon more Fertile grow.
Here barren Ladies may their Wants relieve
But by the Waters only thye [*they*] Conceive.
Here noted Gamester leads the giddy Throng
(The Airy Beauties are his daily Song),
By fam'd Assurance lives in pompous ease
And has some Toys, which still the Ladies please.
Here Balls and Plays, and all Diversions reign,
No pleasures sully, and no freedoms Stain.
Here gilded Peers throw off the easy Pence
And forward Ladies golden Coin dispense;
Here Bully, Sharper, Trav'lling Whore you find,
The Town a perfect snare for all design'd.

1. N° 154. L'article est de Steele, qui n'avait décidément pas une haute idée de la moralité de Bath. Dans un autre article de lui (*Guardian*, n° 174) se trouvent ces lignes : « Having had several strange pieces of intelligence from the Bath, as that more constitutions were weakened there than repaired; that the physicians were not more busy in destroying old bodies than the young fellows in producing new ones, with several other commonplace strokes of raillery, I resolved to look upon the company there, as I returned lately out of the country... ».

2. *Lettres d'un François*, LXXXVIII, t. III, p. 312. L'auteur ajoute : « Celui qui a fait parler de lui l'automne aux eaux de Bath fait infailliblement du bruit l'hiver suivant à Londres. Il excite la curiosité des Duchesses, et attire sur lui les regards de toutes les Femmes de la Cour ».

3. Voir dans ce roman, chapitre LXX, les aventures de Peregrine et de son compagnon à Bath, et cf. ci-dessous, ch. VII.

4. « The following *Memoir* is neither calculated to inflame the reader's passions with descriptions of gallantry, nor to gratify his malevolence with details of scandal » (Préface).

remment ce que faisait attendre la seule annonce d'un livre où il était question de Bath. Goldsmith laissera toutefois de côté « les intrigues des fats et les passe-temps des débauchés »[1] : l'un des mérites de son héros est précisément de n'avoir eu « que peu des vices qu'il lui fallait tolérer », et cela, quoiqu'il vécût « au centre même des mauvaises mœurs », et dans un lieu « où la galanterie était l'occupation principale »[2].

Ces expressions sont fortes, et elles s'accordent bien aux indications répandues ailleurs. Observons toutefois, sans vouloir atténuer la portée des unes ou des autres, qu'elles ne peuvent concerner qu'une partie probablement restreinte de la société de passage. Si Bath eût été vraiment la sentine de vice qu'elles feraient supposer, les honnêtes gens que nous y avons déjà vus et tous ceux que nous y rencontrerons encore, se seraient bien gardés d'y venir et surtout d'y revenir; ils s'en seraient détournés avec dégoût. Ces familles des comtés, si régulières dans leurs visites, la seule crainte de la contagion les eût écartées ou fait fuir. Les correspondances enfin, les mémoires, où il est si souvent parlé de Bath, seraient remplis, sinon de dénonciations indignées, tout au moins d'anecdotes et de traits scandaleux. On les trouve au contraire à peu près muets à cet égard[3], et la littérature locale n'est guère plus explicite[4]. Faut-il admettre, avec un contemporain, que les apparences étaient bien pires que les

1. « The amours of coxcombs and the pursuits of debauchees are as destitute of novelty to attract us as they are of variety to entertain... » (Ibid.).

2. « Though it [la vie de Nash] was passed in the very midst of debauchery, he practised but few of those vices he was often obliged to assent to. Though he lived where gallantry was the capital pursuit, he was never known to favour it by his example... (Ibid.).

3. Plusieurs assurément de ces mémoires et de ces correspondances m'ont échappé, mais le silence de ceux que j'ai parcourus (ils sont assez nombreux déjà) me paraît remarquable.

4. Il est vrai qu'une partie en a disparu ou est devenue introuvable. Mais, dans ce qui subsiste, les allusions à l'immoralité régnante sont en somme bien plus rares qu'on ne s'y attendrait, et, pour la plupart, très peu précises. On ne peut guère attacher d'importance à quelques plaisanteries traditionnelles et répétées à satiété, comme celles qu'inspire la vertu attribuée aux eaux de Bath contre la stérilité (*A Step to the Bath*, p. 13; *A Journey through England*, p. 132; *A Song on the multiplying virtues of the Bath Waters* dans le *Bath, Bristol, Tunbridge and Epsom Miscellany*, p. 11; *Lettres d'un François*, LXXXVIII, t. III, p. 310; *A Journey to Bath and Bristol*, passage cité plus haut, p. 110, note 2, etc.).

choses et qu'elles recouvraient réellement fort peu de mal [1]. Nous n'irons point jusque-là, mais sans doute a-t-on le droit de penser que moralistes, romanciers, observateurs, sans fausser la vérité, en ont négligé les traits qui s'imposaient moins à leur curiosité indulgente ou indignée. Plus publique probablement qu'ailleurs, plus insolente, vue d'un œil moins sévère, la corruption, même dans la première partie du XVIIIe siècle, ne pouvait être générale. Dans la seconde, les tableaux que présentent de Bath comédies et romans permettent de croire qu'elle avait notablement décru, comme peut-être dans le reste de l'Angleterre. C'est l'impression que laissent, non seulement le *Voyage à Bath* de Mme Sheridan et les *Rivaux* de son illustre fils, mais même le *Humphry Clinker* de Smollett comparé à son *Roderick Random* ou à son *Peregrine Pickle;* c'est celle que donnent, bien plus fortement encore, les romans de Mlle Austen [2]. Ici toutefois, nous touchons au seuil du XIXe siècle et nous le franchissons : c'est précisément le temps où Bath perd ses caractères originaux. Avouons, après toutes les défenses, que parmi ces caractères n'a pas figuré la vertu.

La frivolité d'esprit en est un au contraire, et même l'un des plus manifestes. Qu'on parcoure seulement pour s'édifier sur ce point les mille petites pièces, madrigaux, épigrammes, pamphlets, brochures et recueils divers qui sont l'écho de la vie et des conversations quotidiennes, bagatelles uniformément plates et vides, valant tout juste le peu qu'elles ont coûté à leurs auteurs [3]. Elles font assez voir que dans ces villes de divertissement, les choses de rien sont seules à occuper l'intelligence ; tout sujet un peu sérieux est réservé à d'autres lieux que la buvette ou les *parades,* remis à d'autres temps que la saison des bains.

On y lit pourtant quelque peu. Des cabinets de lecture reçoivent les journaux et les livres nouveaux ; c'est là que les hommes se rendent pour discuter les dernières nouvelles politiques ou les

1. « A Lady of fashion, on her leaving this place, is said to have looked back, uttering these words, *Farewel,* dear *Bath*. No where *so much Scandal,* no where *so little sin* » (Sutherland, *Attempts to Revive Antient Medical Doctrines,* 2e partie, p. 124).

2. Sur ce contraste, cf. ci-dessous, chap. VII.

3. Pour plus de détails sur cette littérature locale, voy. ci-dessous, chap. VIII.

menus incidents de la veille[1]. Dans une scène des *Rivaux*[2] la femme de chambre de Lydia rapporte de ces bibliothèques des romans de Smollett et de Sterne, les *Mémoires d'une Dame de Qualité*[3] et d'autres ouvrages maintenant oubliés[4]; Lydia, entendant venir sa tante, fait disparaître les volumes, qu'elle remplace par d'autres plus graves. On parcourait donc des romans à Bath; les français même n'y étaient pas inconnus, du moins ceux de Crébillon fils[5]. Mais, fort probablement, hors du petit groupe d'hommes éminents qui entourait Ralph Allen[6] et d'une coterie présidée par lady Miller[7], il y avait peu de curiosité littéraire ou scientifique[8], peu d'intérêt pris aux choses d'un ordre un tant soit peu relevé. « Point de lieu, remarque en 1740 Mme Montagu, où moins de frais d'esprit soient nécessaires; si, selon tous les principes de l'économie, les débours se règlent en proportion des recettes, il n'y a que bien peu de dépense à faire »[9].

Ce qui, dans les conversations, tenait lieu des idées et de l'esprit, Mme Montagu ne le dit point, mais on l'imagine sans

1. « We are allowed to accompany them [les hommes] to the booksellers' shops, which are charming places of resort, where we read novels, plays, pamphlets and newspapers, for so small a subscription as a crown a quarter; and in these offices of intelligence (as my brother calls them) all the reports of the day, and all the private transactions of the bath, are first entered and discussed » (Smollett, *Humphry Clinker*, lettre de Lydia Melford, 26 avril).

2. Acte I, scène II.

3. C'est-à-dire les mémoires de lady Vane, insérés dans *Peregrine Pickle*.

4. Beaucoup de ces ouvrages nous paraîtraient aujourd'hui de singulières lectures pour une jeune fille. Voir à ce sujet Lecky, *History of England*, t. II, chap. v, p. 158 et 155.

5. « On y lit nos ouvrages nouveaux, et sans vous faire de compliments, je n'en connais point que l'on y ait autant goûté que les vôtres. *Tan-Saï* a fait et fera longtemps les délices des eaux de Bath. Ce livre est désormais au rang de ceux dont la lecture fait partie du régime qu'on observe » (*Lettres d'un François*, LXXVIII, à Monsieur de Crébillon fils, t. III, p. 312).

6. Voy. ci-dessous, chap. IX.

7. Voy. ci-dessous, chap. VIII.

8. Goldsmith mentionne cependant des sortes de conférences; « People of fashion... when so disposed, attend lectures on the arts and sciences, which are frequently taught there in a pretty superficial manner, so as not to tease the understanding, while they afford the imagination some amusement » (*Life of Nash*, p. 525).

9. « I think one may live here at as small expense of wit as in any place I ever was in my life, and by all rules of economy, the disbursement bearing proportion to the receivings, one ought to lay out very little » (*Lettres*, t. I, p. 90; janvier 1740).

peine : longs commentaires sur les riens du jour ou de l'heure, propos convenus, compliments, médisances. Parfois, assez souvent, quelque aventure tragique ou romanesque, duel, suicide, enlèvement, survenait à propos pour tenir en mouvement les langues durant de longs jours. Ou bien venait à surgir quelque petit différend entre deux fractions de la société, et dans ce monde sevré d'occupation véritable, se soulevaient soudain des rumeurs et des émotions hors de proportion avec leur cause. L'un au moins de ces différends, le plus violent, doit être rapporté brièvement, non pour son importance, qui est nulle, mais parce qu'il fait bien voir tout ce qui, chez ce monde d'apparence si réglée et si polie, subsistait de rudesse native, toujours prête à se faire jour.

C'est en 1769 qu'éclata cette querelle, à la mort du deuxième successeur de Nash. Le roi de Bath avait eu pour héritier de son sceptre un Collett, aimable homme, danseur accompli, ennemi des jeux de hasard, mais qui ne réussit qu'à demi dans ses fonctions et s'en démit au bout de deux ans [1]. Derrick [2], Irlandais de bonne famille et qui a quelques titres littéraires, fut élu à sa place, grâce à l'influence d'un lord et de deux ou trois dames [3]; mais, ayant omis un nom dans une invitation à quelque fête [4], raillé d'ailleurs pour sa petite taille [5], une violente campagne

1. Cf. à son sujet Fleming, *Life... of T. Ginnadrake*, t. III, p. 126-128.

2. Le docteur Johnson semble avoir fait quelque cas de sa personne et de ses écrits. Un peu dur une fois pour ceux-ci (Boswell, *Life of Johnson*, t. I, p. 361), il tenait pourtant que « si ses lettres avaient été écrites par quelqu'un d'un renom plus établi, on les eût trouvées très jolies » (Boswell, ibid., et *Journal of a Tour to the Hebrides*, p. 90. Il s'agit des *Letters written from Leverpoole, Chester, Cork, the Lake of Killarney, Dublin, Tunbridge Wells and Bath)*. Johnson avait envoyé Derrick recueillir des documents sur la vie de Dryden. Derrick fut aussi le mentor et le cicerone de Boswell à son premier voyage à Londres (Boswell, loc. cit.). On composa après sa mort un recueil de ses bons mots *(Derrick's Jests)*; ils sont en général plus grossiers que spirituels.

3. C'est du moins ce que rapporte là-dessus l'auteur anonyme de la *Vie de Quin* : « Mr. D. being.., at that time accidentally at Bath, and having lately complimented a certain noble lord in a poem, he, half in jest and half in earnest, said, ' Suppose we make D. King of Bath ; this proposal was seconded by two or three ladies, who had been obliquely praised in the same piece, and they imagined it would be no small feather in their cap if they could say they had the Master of the Ceremonies for their panegyrist. Accordingly, Mr. D. was, by these ladies' interest, without opposition elected » *(Life of Quin*, XIV, p. 56).

4. *Life of Quin*, ibid.

5. Un personnage de *Humphry Clinker* le compare à Tom Pouce (lettre de J. Melford, 6 mai).

fut menée contre lui à laquelle prit part l'acteur Quin[1]. Remplacé quelque temps dans son poste par un Français[2], il se réconcilia pourtant avec Quin et put reprendre ses pouvoirs. A sa mort seulement, qui survint cinq ans après, une nouvelle guerre, et plus violente, se déchaîna dans son royaume.

Dès que Derrick était tombé malade, deux partis s'étaient en effet formés pour disputer sa succession. L'un soutenait la candidature d'un certain major Brereton, qui suppléait le maître des cérémonies malade, l'autre voulait appeler de Bristol le directeur des bals de cette ville, nommé Plomer[3]. Circulaires aussitôt de voler, brochures de passer de main en main, attaques et ripostes de s'échanger, assemblées de se tenir. L'élection étant faite par les souscripteurs aux bals et fêtes, les amis de Plomer recrutent à la hâte et font inscrire sur les registres des salles d'assemblée soixante-dix personnes. Les tenants de Brereton protestent contre le procédé, puis, prenant peur, offrent à Plomer de l'argent pour se désister. Un troisième larron, nommé Jones[4], espère s'emparer du poste, et fait appel au lord chambellan, à qui seul il reconnaît le droit de nommer un surintendant des divertissements publics. Derrick meurt sur ces entrefaites, et les partisans de Brereton s'assemblent le jour même et proclament leur candidat élu; leurs adversaires se réunissent à leur tour et procèdent à l'élection et à la proclamation de Plomer, et voilà toute la ville divisée en camps hostiles. Nouvelle pluie d'adresses, de feuilles volantes, de pamphlets, d'épigrammes, de poèmes même, les uns sérieux, les autres violemment injurieux,

1. Quin avait été souvent soupçonné de briguer lui-même le poste de maître des cérémonies. Le fait est longuement démenti par son biographe *(Life of Quin*, XIII).

2. Le biographe de Quin ne nomme pas ce Français, nous déclarant seulement qu'il déplut malgré « the abject servility and *outree politesse*, for which his countrymen are so celebrated » *(Life of Quin*, XIV, p. 56).

3. Le récit détaillé de toute cette affaire, ainsi que les principales pièces se trouvent dans *The Bath Contest*, 1769. Cf. également Fleming, *Life... of T. Ginnadrake*, t. III, p. 131-230. Un poème héroï-comique assez spirituel, *Rebellion in Bath* (par R. Warner), a cet incident pour sujet principal, mais avec des allusions contemporaines et des personnages pris dans la société de 1808.

4. C'était un joueur de profession; il offrait d'ailleurs de renoncer à son métier : « ...Should I be so fortunate as to have my attempt crowned with success, I most solemnly protest and declare, that I will bid adieu to play » (adresse, citée par Fleming, op. cit., t. III, p. 131-132).

quelques-uns ironiques[1]. Mais ce n'est pas assez des arguments ni des brocards; les voies de fait leur succèdent. Plomer ayant tenté de paraître aux salles d'assemblée, un de ses adversaires l'en fait sortir en le tirant par le nez. Puis, quinze jours juste après l'ouverture des hostilités, a lieu la grande rencontre. Les deux partis, hommes et femmes, sont rassemblés en nombre aux salles de réunion. Un ami de Plomer ayant demandé la parole, les sifflets et les huées lui couvrent la voix, des altercations s'échangent d'un bout à l'autre de la salle; les coups succèdent aux injures, d'où une mêlée générale, où les femmes sont au premier rang, se déchirant mutuellement robes, dentelles et coiffures[2]. Il fallut l'arrivée du maire et des officiers de justice pour arrêter le combat, et encore dut-il lire par trois fois le *Riot Act*[3].

Les combattants eurent-ils alors quelque honte de leurs prouesses ? Probablement, car l'affaire se termina là. Les esprits se calmèrent; on décida les deux candidats à se démettre ensemble, moyennant compensation pécuniaire, et leur successeur, un certain capitaine Wade[4], fut choisi d'un commun accord[5]. Quelques années plus tard cependant, Brereton obtint le poste si chaudement disputé, mais une autre salle de réceptions venait de s'ouvrir dans la ville haute[6], avec un autre maître des cérémonies, et une rivalité, d'ailleurs moins belliqueuse, s'établit entre les salles d'en bas et les salles d'en haut[7] jusqu'à la décadence finale des premières et à leur fermeture en 1820.

1. La collection en tient cent pages dans Fleming (t. III, p. 131-230). Garrick prit part à l'escarmouche et composa une pièce satirique (v. *Bath Contest*, p. 57, 59, 61).

2. « Among the gentlemen, scandalous epithets soon produced blows, and among the ladies *(who began the fray)*, the spirit of opposition afforded work for the milliners, hair-dressers and mantua-makers. At last the Mayor appeared, etc. » *(Bath and Bristol Chronicle*, 13 avril 1769).

3. La lecture du *Riot Act* correspond à nos sommations en cas d'attroupement séditieux ou de tumulte.

4. C'était un neveu du maréchal Wade, connu pour avoir contribué à réprimer les insurrections jacobites.

5. Fleming nous apprend que la compagnie lui offrit, comme insigne de son office, un médaillon d'or dont un côté portait l'image de Vénus avec ces mots : *Venus decens*, et le revers une branche de laurier avec ceux-ci : *Arbiter elegantiæ, communi consensu (Life...of T. Ginnadrake*, t. III, p. 230).

6. En 1771. Sheridan composa à cette occasion une pièce satirique, *A Panegyric to the Ridotto.*

7. *Lower Rooms, Upper Rooms*. Voy. *New Prose Guide to Bath*, p. III-V, et cf. Sheridan, *The Rivals*, I. 1 : « *Fag*... At present, we are like other great

Une affaire bien plus romanesque occupa tout Bath en 1772, mais celle-ci vaut qu'on la conte en détail; elle le vaut d'abord pour l'idée qu'elle donne de la société d'alors, ensuite et surtout parce que le principal héros en est l'un des grands écrivains et des grands orateurs de l'Angleterre, Sheridan.

assemblies, divided into parties — high-roomians and low-roomians; however, for my own part, I have resolved to stand neuter, and so I told Bob Brush at our last committee » (Ce passage est omis dans beaucoup d'éditions de Sheridan, mais figure dans son manuscrit; cf. éd. Rae, introd., p. XV).

CHAPITRE V

LA SOCIÉTÉ DE BATH (SUITE) ; LE MARIAGE DE SHERIDAN

La famille de Sheridan était, comme l'on sait, d'origine irlandaise. Thomas Sheridan [1], maître de pension à Dublin et grand-père de l'écrivain, fut l'un des rares amis de Swift, et même l'un de ses familiers [2]. Bon, d'esprit vif et pétulant, il était célèbre pour son humeur originale et bizarre et aussi pour une négligence, une imprévoyance, un manque de sens pratique extraordinaires. C'est lui qui, nommé par le crédit de Swift chapelain du lord-lieutenant d'Irlande et ayant à prêcher à Cork le 1er août, anniversaire de l'avènement de George Ier, imagina de choisir ce texte : « Au jour présent suffit son mal ». Distraction qui lui coûta sa chapellenie et ruina son avenir ecclésiastique [3].

Son troisième fils, également nommé Thomas, nous présente un personnage assez différent [4]. Comme le père nous est surtout resté connu par l'amitié qui l'unissait à Swift, la mémoire de celui-ci est associée à celle de Johnson. C'est une figure familière à tous les lecteurs de Boswell; il paraît à maintes reprises dans la célèbre biographie du docteur, où on le voit recevoir les coups de

1. Voir à son sujet la correspondance de Swift, les *Remarques* de lord Orrery et la vie de Swift écrite par Thomas Sheridan le fils.
2. C'est lui qui assista à son lit de mort la célèbre Stella.
3. *Swift's Works, edited by Thomas Sheridan*, t. I, p. 372 *(Life of Swift)*.
4. Voir à son sujet, outre Moore et Boswell, les *Memoirs... of Mrs. F. Sheridan* de Mlle Lefanu et Rae, *Sheridan*, t. I. p. 17-57 et *passim*.

boutoir de son terrible ami, puis se brouiller avec lui pour une phrase acerbe [1], et refuser toute réconciliation. Avec certains ridicules, c'était au jugement même de Johnson, un homme de bien [2], et qui, dans son métier de comédien, n'était nullement dépourvu de talent [3]. D'abord acteur applaudi à Dublin et à Londres [4], puis directeur du théâtre de Dublin, il s'était enfin établi dans la capitale comme maître d'élocution [5], et y avait connu des fortunes diverses, tantôt professeur à la mode et en crédit, tantôt obligé de vivre à bon marché en France, et de solliciter le bénéfice d'une loi relative aux débiteurs insolvables [6]. De guerre lasse, en 1770, il alla se fixer à Bath avec ses quatre enfants [7]. C'était une ville de ressources pour quiconque enseignait un art de luxe, et n'y pourrait-on d'aventure rencontrer quelque grand personnage pour recommander au gouvernement certains projets, par exemple la fondation d'une académie d'éloquence dont le directeur était tout trouvé ? A défaut de pareil protecteur, le maître de diction trouva tout au moins des élèves, qu'il abandonnait quelquefois temporairement pour remonter

1. En apprenant que lord Bute venait d'accorder à Sheridan une pension de deux cents livres pour l'encourager à composer son dictionnaire, Johnson s'était écrié : « What ! have they given *him* a pension ? Then it is time for me to give up mine », ajoutant toutefois, après une pause : « However, I am glad that Mr. Sheridan has a pension, for he is a very good man » (Boswell, t. I, p. 306 et 308). Un officieux s'empressa de rapporter la boutade à Sheridan, qui ne la pardonna pas.

2. « *Garrick.* Sheridan has too much vanity to be a good man... » *Johnson.* « No, Sir. There is to be sure, in Sheridan, something to reprehend and every thing to laugh at; but, Sir, he is not a bad man. No, Sir; were mankind to be divided into good and bad, he would stand considerably within the ranks of good » (Boswell, *Life of Johnson*, t. II, p. 92).

3. « And, Sir, it must be allowed that Sheridan excels in plain declamation, though he can exhibit no character » (Boswell, ibid.). Cf. l'appréciation de Johnson sur son jeu dans *Caton* et dans *Richard III* (lettre à Bennet Langton, Esq., citée par Boswell, t. I, p. 283).

4. Cf. Taylor, *Records of my Life*, t. II, p. 26.

5. Et aussi de rhétorique, car il confondait volontiers ces deux branches de l'art oratoire. Il rêvait de réformer tout le système de l'instruction en Angleterre en en faisant surtout un apprentissage de l'éloquence.

6. Boswell, t. III, p. 370. L'index de l'édition Napier rapporte ce fait à Richard Brinsley, fils de Thomas Sheridan, mais le contexte et les dates montrent assez que c'est là une erreur.

7. Mme Frances Sheridan, femme fort accomplie et écrivain de mérite, était morte quatre ans auparavant.

sur les planches; il y travaillait aussi à un dictionnaire de la langue anglaise [1].

Des deux fils de Thomas Sheridan, l'aîné, Charles, prenait part aux travaux de son père; le cadet, Richard, tout frais émoulu de Harrow, où il avait fait des études fort moyennes [2], menait, semble-t-il, une vie passablement oisive, et se laissait aller à sa fantaisie, laquelle le poussait en ce moment vers la littérature. En collaboration avec un ancien camarade de collège, Halhed, il composait une farce appelée *Jupiter*, où l'on trouve déjà quelques traits du *Critique* [3]. Avec le même Halhed, il projetait de fonder un recueil périodique, publiait une traduction en vers d'un obscur auteur grec, Aristénète [4]; il s'essayait enfin à des poésies fugitives dont quelques-unes ne sont pas sans mérite [5]. On peut penser toutefois que ces premiers essais d'un génie brillant et précoce étaient loin de l'absorber tout entier. Les plaisirs de Bath, les amusements de toute sorte, le spectacle nouveau du monde, et d'un monde aussi particulier, voilà ce qui occupait surtout l'auteur de vingt ans [6]. Aimable, spirituel, bien fait, plein d'entrain et de gaieté [7], Sheridan avait tout ce qu'il fallait pour y plaire. Il s'y

1. *Pronouncing Dictionary of the English Language*, publié seulement en 1780. Il écrivit aussi une vie de Swift (1784). — Johnson supposait que le maître des cérémonies Derrick ne favorisait pas Thomas Sheridan : « Sheridan will not succeed at Bath with his oratory. Ridicule has gone down before him, and, I doubt, Derrick is his enemy » (Boswell, tome I, p. 313). Je n'ai rien trouvé qui confirme ou contredise ce soupçon.

2. Voir dans Moore la fameuse lettre du docteur Parr, son ancien maître (*Memoirs of... Sheridan*, t. I, chap. I, p. 6-10).

3. Longue citation dans Moore, ibid., p. 18-22. Le reste est perdu, ou du moins il ne nous reste qu'un manuscrit autographe de Halhed, qui contient la farce telle qu'il l'avait composée et avant que Sheridan la retouchât. Elle s'appelait alors *Ixion*. Le sujet a été repris par Disraeli (*Ixion in Heaven*, dans *Tales and Sketches*) et par M. Burnand (*Ixion, or the Man at the Wheel*).

4. *The Love Epistles of Aristenœtus translated from the Greek into English Metre* (1771).

5. Par exemple *Clio's Protest* (réponse à *The Bath Picture* de M. P. Andrews), dont un passage est resté populaire (Mark'd you her cheek of rosy hue ? etc.), et *The Ridotto of Bath*, imitation d'Anstey, publiée d'abord dans le *Bath Chronicle* du 10 octobre 1771, puis tirée deux fois à part (annonce du même journal, 13 octobre et 8 novembre), insérée enfin dans le *New Foundling Hospital for Wit*, t. I, pp. 123 sqq. Les autres poésies fugitives de Sheridan appartiennent aussi pour la plupart à ce temps.

6. [He]...was apparently entirely engaged in the amusements of the place (Mme Lefanu, *Memoirs*, ch. v, p. 162).

7. Lettre de Mme Lefanu, sœur aînée de Sheridan, se rapportant à une époque

plaisait en tout cas, et, emporté par le tourbillon mondain, faisait bagage, sans le savoir, d'observations précieuses. Devant lui se jouent au naturel ses futures comédies : lady Sneerwell ou Mme Candour y détruisent à l'envi les réputations, Bob Acres s'y forme aux belles manières, Lucy la femme de chambre y porte plus d'une correspondance secrète à une Lydia Languish ou à une Mme Malaprop. Pour mieux faire, voici que lui-même va représenter par avance, en partie du moins, son capitaine Absolute et son Faulkland. D'autres soins que ceux de la littérature engagent soudain son cœur et son esprit; il s'éprend de la jeune, belle, et déjà célèbre Eliza Linley, fille du directeur des concerts de Bath, et se jette pour conquérir sa main dans une série d'aventures romanesques.

La famille à laquelle appartient Mlle Linley tient dans l'histoire de la musique anglaise une place particulière et unique. Nul de ses membres qui n'ait été plus ou moins remarquable par son talent naturel dans cet art [1]. Thomas Linley, le chef de la famille, après avoir étudié en Angleterre et en Italie, s'était établi à Bath comme maître de chant et de musique, et on le considérait en Angleterre comme sans rival dans cette profession; il jouait aussi excellemment du clavecin et était compositeur de mérite [2]. C'est

peu antérieure : « He was handsome, not merely in the eyes of a partial sister, but generally allowed to be so. His cheeks had the glow of health, his eyes, the finest in the world, the brilliancy of genius, as soft and tender as an affectionate heart could render them; the same playful fancy, the same sterling and innoxious wit that was shown afterwards in his writings, cheered and delighted the family circle » (dans Moore, t. I, ch. I, p. 14). Mlle Burney, moins suspecte de partialité, écrit quelques années après (1779) : « Mr. Sheridan has a fine figure, and a good, though I don't think a handsome face. He is tall and very upright, and his appearance and address are at once manly and fashionable, without the smallest tincture of foppery or modish graces » (*Diary*, t. I, p. 128). Les traits de Sheridan nous ont été conservés par divers peintres, en particulier par sir Joshua Reynolds, mais à des époques postérieures.

1. Voir sur chacun d'eux Parke, *Musical Memoirs*, t. I, p. 204. Cf. dans le *Dictionary of National Biography* les articles de M. Sharp et de Mlle Middleton, ainsi que les auteurs auxquels ils renvoient.

2. Parke, *Musical Memoirs*, t. I, p. 203-204; Burney, *History of Music*, t. IV, p. 675; Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*, t. V, p. 311; Grove, *Dictionary of Music*, t. II, p. 143 et t. IV, p. 701. Voici la conclusion de Grove (t. II) : « As an English composer, Linley takes high rank », et celle de Fétis : « Les airs de Linley ont en général une grâce et une mélancolie tendre qui les placent au premier rang parmi les compositions anglaises de ce genre ».

lui qui remit en faveur la musique de Handel, et qui, à Bath et même à Londres, introduisit dans les concerts une perfection d'exécution inconnue ou désapprise [1]. Ses trois filles, presque dès l'enfance, prirent rang parmi les premières cantatrices du temps; son fils aîné , Thomas, violoniste, ami de Mozart, annonçait un musicien de grande valeur, mais périt à vingt-deux ans par un accident de bateau [2]; un autre fils, Samuel, joueur de hautbois, donnait également des promesses qu'une mort prématurée l'empêcha, lui aussi, de tenir.

La fille aînée de Thomas Linley, Eliza, avait alors seize ans, et, depuis plusieurs années déjà, chantait dans les concerts et les oratorios que donnait son père à Bath, à Oxford, à Londres. Douée d'une voix merveilleuse, sa beauté, sa grâce modeste, son esprit égalaient son talent de cantatrice et de musicienne [3] ; par-

1. « [Linley] ... might with great truth be considered as having restored the music of Handel and the performance of it, to the notice and patronage of the public, as Garrick restored the playing of Shakespeare. Through his taste and ability as a manager, assisted greatly by the exquisite singing of his two eldest daughters, aftervards Mrs. Sheridan and Mrs. Tickell, munic was cultivated generally at Bath and its vicinity, and concerts were succenfully performed not only there but in the metropolis beyond all former precedents since the death of illustrious Handel himself » *(Dictionary of Musicians*, article Linley).

2. « ...[Mozart] conversed with me a good deal about Thomas Linley, the first Mrs. Sheridan's brother, with whom he was intimate at Florence, and spoke of him with great affection. He said that Linley was a true genius; and he fell that had he lived, he would have been one of the greatest ornaments of the musical world » (Kelly, *Reminiscences*, t. I, p. 225-226).

3. Voici, entre bien d'autres, quelques témoignages contemporains : « The eldest [Miss Linley] I think still superior to all the handsome things I have heard of her. She does not seem in the least spoiled by the idle talk of our sex, and is the most modest, pleasing, delicate flower I have seen for a great while » (Wilkes, *Correspondence*, t. IV, p. 97). — « Miss Linley's beauty is in the superlative degree. The King admires and ogles her as much as he dares to do in so holy a place as an oratorio » (Walpole, lettre à la comtesse d'Ossory, 16 mars 1773). Quelques années plus tard (1779), Mme d'Arblay disait d'elle dans son journal : « I was absolutely charmed at the sight of her. I think her quite as beautiful as ever, and even more captivating; for she has now a look of ease and happiness that animates her whole face... The elegance of Mrs. Sheridan's beauty is unequalled by any that I ever saw, except Mrs. Crewe. I was pleased with her in all respects. She is much more lively and agreeable than I had any idea of finding her; she was very gay, and very unaffected, and totally free from airs of any kind » *(Diary*, t. I, p. 183). Cf. encore Moore : « Mrs. Sheridan was something quite divine : the Bishop [of Meath]'s phrase about her had always been, that she formed the connecting link between angel and woman » *(Memoirs, Journal and Correspondence*, t. II, p. 298).

tout où elle passait, elle exerçait comme une fascination et soulevait l'enthousiasme universel. Du charme de son visage nous pouvons encore juger par les portraits que nous ont laissés d'elle Gainsborough[1] et sir Joshua Reynolds[2], de son cœur et de son esprit par ses lettres à Sheridan et par quelques pièces fugitives de sa façon[3]. Un juge compétent, Burney, l'historien de la musique anglaise, ne loue pas moins sa voix, son expression, sa manière de chanter que sa figure et sa conversation[4].

La famille Sheridan et la famille Linley, qui se connaissaient depuis un premier séjour de Sheridan le père à Bath[5], furent vite en relations suivies, et les deux frères, Charles et Richard s'éprirent l'un et l'autre d'Eliza Linley. L'aîné lui déclara de bonne heure sa passion, mais Richard semble avoir tu longtemps la sienne, probablement plus tardive. Par un hasard

1. Portrait en pied de Mme Sheridan et de sa sœur, Mme Tickell, aujourd'hui à la galerie de Dulwich; portrait en pied de Mme Sheridan seule, aujourd'hui à Delapré Abbey.

2. Célèbre portrait de Mme Sheridan en sainte Cécile, exposé en 1775, aujourd'hui à Bowood, chez le marquis de Lansdowne. D'autres peintres moins célèbres ont également fait le portrait de Mme Sheridan.

3. Voir les longues et nombreuses citations que fait de ces lettres M. Rae (*Sheridan*, t. I, ch. v et vi, et *passim*), ainsi que des extraits de ses poésies (ibid., ch. v, p. 196, note, et t. II, ch. iv, p. 116). Cf. Moore (*Memoirs of Sheridan*, t. I, ch. iv, p. 203, et t. II, ch. xii, p. 9).

4. « The beauty, talent, and mental endowments of this 'Sancta Cæcilia Rediviva' will be remembered to the last hour of all who heard or even saw and conversed with her. The tone of her voice and expression, her manner of singing were as enchanting as her countenance and conversation. In her singing, with mellifluous toned voice, a perfect stroke and intonation, she was possessed of the double power of delighting an audience equally in pathetic strains and songs of brilliant execution, which is allowed to very few singers (*Rees' Cyclopædia*, t. XXI, s. v. Linley; l'article est de Burney nous dit Moore, *Memoirs of... Sheridan*, 1re édition, t. I, p. 33, note). Voir encore le panégyrique que fait Moore de sa beauté, de ses talents, de sa vertu et de ses qualités domestiques (*Memoirs of Sheridan*, t. II, ch. xv, pp. 141-142).

5. M. Linley avait alors donné à Mme Sheridan des leçons de chant (Mme Lefanu, *Memoirs of F. Sheridan*, ch. vii, p. 246). Pour tout ce qui va suivre, notre principale autorité est le récit rédigé pour Moore par Mme Lefanu, sœur aînée de Sheridan, témoin oculaire de presque tout ce qu'elle raconte et qui a pu avoir de première main les autres renseignements. Ce récit consulté et cité à l'occasion par Moore, a été publié presque en entier par M. Rae (*Sheridan*, ch. v et vi); nous le suivons de très près, en le résumant, quand nous n'indiquons pas d'autres sources.

hasard singulier, il se trouvait le rival non seulement de son frère, mais aussi de son ami et collaborateur Halhed, alors étudiant à Oxford, qui, ayant vu et entendu Mlle Linley à un concert donné en cette ville, était aussitôt devenu amoureux d'elle. Halhed avait fait part à Sheridan de l'état de son cœur, et ce qui nous reste de sa correspondance avec lui est tout plein de ce sujet[1]. A Sheridan revenait le rôle de porter à « sainte Cécile »[2] les compliments et les messages de son ami[3].

Ni l'un ni l'autre ne l'inquiétèrent longtemps; Charles Sheridan, complètement découragé par Mlle Linley, se désista par lettre de ses prétentions et s'éloigna même de Bath; Halhed, un peu plus tard[4], se vit obligé, à son grand désespoir, de partir pour les Indes[5]. Mais que d'autres soupirants à se disputer le cœur et la main de la jeune fille[6]! Cette année même, ses parents la contraignirent presque à accepter l'un d'eux, nommé Long[7], âgé de

1. Voir des extraits de ces lettres dans Rae, *Sheridan*, ch. v. Celles de Sheridan sont perdues.

2. Surnom souvent donné à Mlle Linley dans cette correspondance et ailleurs. Sheridan écrivait en 1772 à Thomas Grenville : « You will observe that I have omitted to say any thing *de amore aut de Cœcilia mea (utinam quidem mea esset)!* » (Rae, *Sheridan*, t. I, p. 235). Cf. ci-dessus, p. 124, note 4.

3. « Pray don't forget my compliments, you know where; for a comparison with the London ladies turns out, I think, much in favour of the Venus de Baiis » (lettre de Halhed à Sheridan [1771 ?] dans Rae, op cit., ch. v, p. 150). Halhed connaissait la famille Linley. Moore, à ce sujet, accuse Sheridan d'avoir joué double jeu vis-à-vis de son ami et de lui avoir caché qu'il était un rival préféré *(Memoirs of Sheridan*, t. I, p. 46); Halhed aurait cependant découvert la trahison et s'en serait plaint dans ses dernières lettres, écrites avant son départ pour les Indes (ibid., p. 49); une pièce de la traduction d'Aristénète exprimerait aussi ce qu'il ressentit alors (ibid., p. 41). Mais rien ne prouve qu'au moment où il recevait les confidences de Halhed Sheridan fût déjà épris de Mlle Linley, ni surtout qu'il lui eût fait l'aveu de sa passion. Mme Lefanu dit de lui qu'il paraissait entièrement absorbé par les divertissements de Bath (passage cité plus haut, p. 121, note 6), et la chose est au moins possible. Mlle Linley, elle, dans une lettre qui sera citée un peu plus loin, semble déclarer n'avoir vu en Sheridan jusqu'au voyage de France qu'un ami, nullement un prétendant. Les lettres de Halhed, publiées par M. Rae *(Sheridan*, ch. v, p. 151-157), quoique obscures pour nous par endroits, ne paraissent pas justifier les conclusions de Moore; quant à la pièce d'Aristénète, c'est un simple lieu commun de littérature amoureuse.

4. En décembre 1771.

5. Il revint en Angleterre en 1585, devint membre du Parlement, puis secrétaire de la Compagnie des Indes.

6. Voir les lettres de Halhed (Rae, op. cit., p. 148-149).

7. D'après Moore *(Memoirs of Sheridan*, chap. I, p. 43) c'était un propriétaire du Wiltshire. Mme Lefanu ne donne pas ce renseignement.

soixante ans, mais fort riche. Tout fut préparé pour le mariage, les bijoux donnés, le contrat dressé, tandis que dans la ville en rumeur, l'opinion publique se prononçait tant contre les parents cupides que contre l'amoureux sexagénaire. La désapprobation, l'indignation générales se traduisirent enfin d'une façon singulièrement publique et éclatante[1]. L'acteur et écrivain Foote, qui se trouvait alors à Bath, s'empara de ce mariage mal assorti pour le mettre dans une comédie qu'il écrivit d'un trait et qui, le 26 juin 1771, fut jouée à Londres, au théâtre de Haymarket, avec un prologue de Garrick et un épilogue de Cumberland.

Audace étrange à coup sûr que de porter ainsi sur les planches une affaire privée, des gens vivants et connus ! Ce qui est plus étrange encore peut-être, c'est l'impunité dont jouit l'auteur. Afin d'épargner au public toute méprise sur les originaux de ses personnages, il avait intitulé sa pièce *la Jeune Fille de Bath*[2]; on appelait souvent ainsi Mlle Linley, et c'est sous le nom à peine changé de Mlle Linnet (linotte) qu'elle y figure. Le premier acte se passe à l'hôtellerie de l'Ours, l'une des mieux achalandées de la ville d'eaux. Un certain major Rackett, de retour à Bath après une absence, y apprend de son ami sir Christopher Cripple que Mlle Linnet, sa *petite rossignole (sic,* en français), va être mariée à « un vieux galant, un vieux ladre moisi, sordide, faux, avide d'argent, buveur d'eau et rabat-joie, M. Salomon Flint »[3]. Ce Flint

1. Ces vers de Graves sont l'écho de ces sentiments :

On an old Gentleman marrying a fine singing Girl.
Fam'd for the music of her strains
A warbling linnet o'er the plains
And thro' the neighb'ring groves was known :
The 'Squire, as late he trudg'd along,
Was ravish'd with this linnet's song,
And wish'd to make the bird his own.
With curious art the snare was set,
He caught her in his silken net.
(Ye swains the public loss deplore)
She flutters round her gilded cage;
Looks pretty, but I dare engage
Will charm him with her songs no more.

(*Euphrosyne*, t. I, pp. 84-85).

2. *The Maid of Bath.*

3. *Rackett.* « What is become of my little flame, *La petite Rosignole*, the lively little Linnet ? Is she still — » *Sir Christopher.* « Lost, totally lost ! » *Rackett.* « Lost ! what, left you ? I am sorry for that. » *Sir Christopher.*

est peint de peu séduisantes couleurs; quand il paraît, il ne dément pas le portrait. Rackett ne vaut guère mieux; il représente un capitaine Mathews dont il sera question plus loin, et il a sur l'héroïne des vues fort peu honorables; il tentera avec l'honnête sir Christopher, quoique pour des raisons différentes, d'empêcher le mariage. A l'acte suivant, la jeune fille essuie devant nous les reproches de sa mère, qui ne comprend pas qu'elle repousse un aussi beau parti, un revenu de dix mille livres sterling. Refuse-t-on un domaine parce qu'il est légèrement grevé ? Le mari est ici une sorte d'hypothèque sur la propriété, et la disproportion des âges ne fera que la lever plus tôt [1]. La pauvre fille résiste de son mieux à ces belles raisons, puis, chapitrée de nouveau par sa mère et d'autres personnes, elle finit par dire oui à contre-cœur. Ce n'est le compte ni de sir Christopher, ni de Rackett, qui dressent aussitôt leurs batteries contre Flint. Dans une bonne scène (acte III), ils parviennent à l'inquiéter au sujet de son prochain mariage. C'est une mésalliance; il y perdra la santé, et quelles dépenses ne va-t-il pas s'imposer ? Flint, ébranlé, change d'avis; il essayera de gagner Mlle Linnet à des conditions plus douces, et lui fait en conséquence d'insultantes propositions qu'elle rejette avec indignation et mépris. Au milieu de ce discours, il est surpris par ses adversaires apostés, accablé de reproches, menacé d'un scandale. Il n'est plus question de mariage; Flint se consolera avec son cher argent, et « la jeune fille de Bath », après avoir refusé également d'épouser Rackett,

« Worse, worse ! » *Rackett.* « I hope she an't dead. » *Sir Christopher.* « Ten thousand times worse than all that ! » *Rackett.* « How the deuce can that be ? » *Sir Christopher.* « Just going to be buried alive — to be married. » *Rackett.* « Pho ! Is that all ? ... » *Sir Christopher.* « Oh, when you once hear the name of her partner — » *Rackett.* « Who is it ? » *Sir Christopher.* « An acquaintance of yours : only that old fusty, shabby, shuffling, money-loving, water-drinking, milk marring, amorous old hunks, Mr. Solomon Hint. » *Rackett.* « He that enjoys — owns, I mean — half the farms in the country ? » *Sir Christopher.* « He, even he. » (Acte I, sc. I).

1. *Mrs. Linnet.* « Ten thousand pounds a year ! Gad's my life, there is not a lady in Town would refuse him, let her rank be ever so — » *Miss Linnet.* « Not his fortune, I firmly believe ». — *Mrs. Linnet.* « Well, and who nowadays marries anything else ? Would you refuse an estate, because it happened to be a little encumbered ? You must consider the man in this case as a kind of mortgage ». *Miss Linnet.* « But the disproportion of years — » *Mrs. Linnet.* « In your favour, child ; the encumbrance will be sooner removed » (Acte II, sc. I).

déclare « qu'elle ne veut pas changer de condition, que ses petits talents lui ont valu la faveur et l'intérêt du public, et que, tant qu'elle méritera cet appui, elle ne craint pas de le perdre »[1].

C'est à un sot, à un ladre et à un coquin que l'héroïne échappe : Flint est tout cela dans la pièce. Mais il faut dire que le prétendant réel, à en juger du moins par sa manière d'agir, était plus galant homme. Mme Lefanu, sœur de Sheridan, nous rapporte en effet qu'à peu de jours du mariage, Mlle Linley désespérée se risqua à écrire secrètement à M. Long pour lui déclarer que son cœur était engagé ailleurs et pour le solliciter, tant elle redoutait la colère paternelle, de prendre lui-même l'initiative d'une rupture. M. Long se rendit à son désir, sans souci des nouveaux blâmes qu'il s'attirait par l'espèce d'insulte qu'il semblait ainsi faire à sa fiancée. Comme M. Linley menaçait là-dessus de le poursuivre en justice, il fit don de son plein gré à Eliza Linley de trois mille livres sterling en fidéicommis ainsi que des précieux bijoux de mariage. Qu'une telle conduite ne marquât un attachement sincère et désintéressé, Sheridan, bon juge assurément, n'en douta point puisqu'on le voit témoigner toujours à M. Long, qui vécut jusqu'à un âge avancé, des sentiments de respect et d'affection[2].

Bien plus fidèlement copié est un autre personnage, celui de Rackett, dont l'original, un certain major Mathews, était bien connu à Bath où il menait, quoique marié, une vie dissipée et irrégulière[3]. En relations avec la famille Linley, ce Mathews

1. « I beg to remain in the station I am : My little talents have hitherto received the publick protection, nor, whilst I continue to deserve, am I the least afraid of losing my patrons » (acte III, *in fine*). Cf., au sujet de cette pièce, chap. VII. L'aventure de Mlle Linley a encore servi tout récemment (1900) de thème à un roman, d'ailleurs médiocre, de M. F. Frankfort Moore, *A Nest of Linnets*.

2. Moore, *Memoirs of Sheridan*, t. I, ch. I, p. 44.

3. Dans les *Bath Characters* de P.-P. Pallet (Warner), il est introduit sous le nom de Rattle et, un peu vieilli, raconte ainsi sa vie passée : « Surfeited with fiddling and cassino, meagre petit-soupees and stupid family dinners, with Monday's lies and everyday's scandal,. I turned my horse's head, one morning about three years ago towards a mountain of Wales » (p. 2). — « There *was* a time, indeed, when I made a figure with the sex, and could select from my list of conquests a fair specimen of every degree of rank, from the duchess to the spouse of the squire. But — *fuimus* — Jack ! all my credit for successful gallantry has been extinguished, and my ardour in the chase has been gradually

avait vu Eliza tout enfant, et profitait maintenant de cette familiarité de longue date pour obséder en secret la jeune fille d'attentions suspectes, suivies bientôt de déshonorantes propositions. Repoussé avec indignation, il la menaçait de se tuer si elle ne devenait plus traitable ; il la menaçait aussi de détruire sa réputation [1], chose toujours facile à Bath, plus facile encore avec toutes les apparences qu'un homme de sa sorte pouvait prêter à la calomnie. La pauvre fille, ainsi persécutée, n'osait instruire ses parents de l'étrange conduite de leur soi-disant ami ; elle redoutait probablement d'engager son père dans un duel avec Mathews. A la fin, elle fit confidence de son tourment à ses amies Alicia et Eliza Sheridan. Leur frère Richard était justement en bons termes avec Mathews ; il s'entremit volontiers auprès de lui, et, sans exciter sa méfiance, obtint qu'il fît trêve à ses outrageantes tentatives. Mlle Linley fut pour un temps hors de peine [2].

evaporating, ever since that very unseasonable *phlebotomical operation*, which was performed upon me by Dick Merryman some years ago. A little *Linnet*, you know, was the subject of our dispute. We went out to settle it; he pinked my doublet as full of holes as a school-girl's sampler, and completed my obligations to him by carrying off the bird to his own nest, — But, d—n it, don't make me melancholy by recalling past grievances to my recollection ».

1. Menace partiellement mise à exécution : « Mathews had the baseness out of vanity to encourage the spirit of defamation as a compliment paid to his gallantry... The old ladies indeed condemned the conduct of Captain Mathews in very affecting language, and the young ones wondered at the levity of Miss Linley in walking about with a married man, whose courtesy towards her redoubled in proportion as the world would make it the subject of conversation » (Watkins, *Memoirs of... Sheridan*, t. I, p. 127).

2. C'est vers ce temps que Sheridan s'ouvrit à sa sœur aînée de son amour pour Mlle Linley (Mme Lefanu, ap. Rae, op. cit., t. I, p. 164), mais l'aveu, fait peu après le désistement de son frère, ne fut pas, comme l'on va voir, pris fort au sérieux (cf. ci-dessous, p. 130, note 2). Pour tout ceci et ce qui suit, Mme Lefanu reste notre autorité. Certains biographes de Sheridan, Mme Oliphant par exemple (*Sheridan*, p. 20-21), fondent un récit légèrement différent sur une prétendue lettre de Mlle Linley à une amie, Mlle Saunders, publiée en octobre 1825 dans le *Gentleman's Magazine*. Dès 1827, Moore avait cependant signalé cette lettre comme une pièce fabriquée (*Memoirs of Sheridan*, 5e édition, préface) ; Mme Caroline Norton, petite-fille de Sheridan, en porte le même jugement (*Macmillan's Magazine*, janvier 1861). M. Rae, qui a eu entre les mains le manuscrit de la lettre, en a récemment montré, et de façon surabondante, la non-authenticité (*Athenæum*, 26 janvier 1895). Outre que l'écriture n'y ressemble point à celle de Mlle Linley, le document est rempli d'erreurs de dates et de faits grossières (M. Rae en compte dix-huit). Il suffira d'en citer deux ; la pièce, qui rend compte d'événements arrivés en 1772, est datée de 1770, et elle fait intervenir dans l'affaire Mme Sheridan, mère de Richard, laquelle était morte en France en 1766, six ans auparavant.

Elle ne l'était pourtant point tout à fait, et avait des raisons de ne point l'être. Rien ne témoignait que sa présente tranquillité fût durable. A supposer que Mathews eût abandonné franchement ses honteux desseins, comment empêcher qu'ils ne fussent repris par quelque autre de ces dons Juans de rencontre dont sa profession l'obligeait à subir la présence et à entendre les compliments et les protestations. Elle haïssait d'ailleurs cette profession, l'exhibition qu'elle avait à faire d'elle-même, les contacts auxquels elle était exposée, et elle haïssait tout cela sans espoir que son père lui permît d'y renoncer; il aimait l'argent et le talent de sa fille était une grosse source de revenu. Un projet germa donc dans la tête d'Eliza Linley et s'y enracina, celui de quitter la maison paternelle et de se réfugier en France dans un couvent. Là elle attendrait sa majorité et à ce moment la donation que lui avait faite M. Long lui permettrait à la fois de dédommager son père de la perte pécuniaire causée par sa fuite et d'attendre elle-même l'avenir. Elle consulta en secret Sheridan et sa sœur; tous deux approuvèrent son dessein et s'employèrent à le faire réussir, l'une pensant tirer par là son amie d'une situation pénible, l'autre charmé de cette occasion imprévue de se recommander à celle qu'il aimait. Mlle Sheridan donna à Mlle Linley des lettres d'introduction auprès de personnes qu'elle connaissait à Saint-Quentin[1]; Sheridan s'offrit, lui, à protéger la fugitive et à lui faire escorte jusqu'à ce qu'elle eût trouvé asile en France; il se présentait en ami chevaleresque et sans vues personnelles; afin de couper court aux méchants propos qu'il fallait redouter, il avait engagé les services d'une femme qui devait les accompagner. L'héroïne du voyage accepta l'offre avec reconnaissance et comme un service désintéressé; ni elle, ni la sœur même de Sheridan ne se doutèrent un moment qu'un mariage dût faire la conclusion de l'aventure[2].

1. On se souvient que Thomas Sheridan et sa famille (à l'exception du jeune Richard) avaient vécu plusieurs années en France. Même après le retour du père, les enfants restèrent deux ans encore à Saint-Quentin (Mme Lefanu, ap. Rae, op. cit., t. I, p. 74), et ne revinrent en Angleterre qu'en 1769.

2. « His sister had no idea that the projected excursion was to lead to an immediate marriage (Mme Lefanu, ibid., p. 166). En ce qui concerne Mlle Linley, voici ce qu'elle écrivait à Sheridan peu avant son mariage : « You are sensible when I left Bath I had not an idea of you but as a friend ». Et elle ajoute, ce qui est tout à l'honneur de celui-ci : « It was not your person that gained my affec-

Tout étant ainsi décidé et arrangé, on prit jour. Un soir que M. Linley et Mlle Mary Linley étaient retenus par un concert, Eliza se fit excuser sous prétexte de maladie et passa d'une chaise à porteurs amenée par Sheridan dans une chaise de poste toute prête où se trouvait déjà sa compagne de route [1]. Le lendemain de bonne heure tous trois étaient à Londres. Sheridan se rendit avec Mlle Linley chez un parent et ami, homme d'âge, la faisant passer pour une riche héritière qu'il avait enlevée et qu'il allait épouser en France. Un navire se trouvait en partance pour Dunkerque; les fugitifs s'y embarquèrent, emportant de nouvelles lettres de recommandation pour des personnes de cette ville, lesquelles devaient à leur tour les recommander à Lille [2].

tion. No, S—n, it was that delicacy, that tender compassion, that interest which you seemed to take in my welfare, that were the motives which induced me to love you » (Rae, op. cit., t. I, p. 255).

1. Les biographes de Sheridan n'indiquent pas la date de cette fuite, mais le *London Chronicle* du 24 mars 1772 donne cette nouvelle: « Bath, March 23. Wednesday, the eldest Miss Linley, of this city, justly celebrated for her musical abilities, set off with Mr. Sheridan, junior, on a matrimonial expedition to Scotland ». Le 23 mars 1772 étant un lundi, la date se trouve ainsi fixée au 18. Dans le *Bath Chronicle* de cette semaine et de la suivante je n'ai trouvé ni annonce ni compte-rendu du concert signalé; c'était probablement l'un des concerts ordinaires. Même silence sur l'enlèvement.

2. Dans ses *Essais d'Elia*, Lamb donne comme parrain d'Elia un certain F., marchand d'huile dans Holborn et ami du comédien Palmer. Il ajoute : « He [F.] was also known to and visited by Sheridan. It was to his house in Holborn that young Brinsley [second prénom de Sheridan] brought his first wife on her elopement with him from a boarding-school [*sic*] at Bath — the beautiful Maria [*sic*] Linley. My parents were present (over a quadrille table) when he arrived in the evening with his harmonious charge » *(My First Play)*. M. Fitzgerald remarque à ce sujet: « This seems like one of Elia's pleasant mystifications, but he was enwrapping the truth in a quaint disguise of invented names, etc., as in the case of ' Barbara S. ' » *(Lives of the Sheridans*, t. I, p. 92). Cette « mystification », assurément possible, probable même, est-elle tout à fait certaine? Moore, il est vrai, appelle Ewart l'ami qui reçut Sheridan et lui donne une autre profession, mais il est à remarquer qu'il attribue à un seul personnage le rôle que Mme Lefanu partage entre deux; il peut y avoir eu de sa part quelque confusion. Voici ce que dit Moore : « On their arrival in London, he introduced her to an old friend of his family (Mr. Ewart, a respectable brandy-merchant in the city), as a rich heiress who had consented to elope with him to the Continent; — in consequence of which the old gentleman, with many commendations of his wisdom, for having given up the imprudent pursuit of Miss Linley, not only accommodated the fugitives with a passage on board a ship, which he had ready to sail from the port of London to Dunkirk, but gave them letters of recommendation to his correspondents at that place, who with the same zeal and dispatch facilitated their journey to Lisle » *(Memoirs of Sheridan*, t. I, ch. II, p. 66). Écoutons

C'est alors seulement que Sheridan découvrit à sa compagne la passion qu'il avait conçue pour elle, et qu'il la pressa de consentir à l'épouser. Des raisons de convenance plaidaient pour lui aussi bien que la chaleur de ses sentiments. Les médisances ne devaient-elles pas aller leur train en Angleterre ? La réputation de la jeune fille ne courait-elle pas le risque d'être, malgré toutes les précautions, compromise ? Revenir mari et femme, c'était le moyen d'arrêter au besoin toute calomnie. Mlle Linley, « qui en réalité préférait déjà Sheridan à tout autre », se laissa convaincre à ces discours sans trop de peine, et, dans un village voisin de Calais, les deux jeunes gens furent mariés par un ecclésiastique « accoutumé à ces sortes d'unions »[1].

Ce mariage clandestin et ignoré de tous, ils convinrent de le tenir absolument secret, sauf nécessité évidente de le déclarer. A leurs yeux mêmes il ne constituait à vrai dire rien d'autre qu'une précaution pour le présent, un engagement pour l'avenir[2].

maintenant Mme Lefanu : « They reached London early the next day, when Sheridan introduced Miss Linley to a friend and relation [Mr. Ewart], then in Town, as an Heiress who had consented to be united to him in France. Another friend, the son of a respectable brandy-merchant in the City, suggested the idea of their sailing from the Port of London to Dunkirk, to which place his father had a vessel ready to sail immediately. This plan, as making a pursuit more difficult, was immediately adopted, and the old gentleman not being entirely let into the secret accompanied the young couple on board his ship, recommending them to the care of the Captain as if they had been his own children. He gave them letters of introduction to his correspondent at Dunkirk, and they were from thence given recommendations to several persons at Lille » (Rae, t. I, ch. v, p. 166).

1. Watkins rapporte qu'il y eut un obstacle à ce mariage, qui ne fut point célébré (*Memoirs of... Sheridan*, ch. II, p. 135). Mais il n'y a pas de raison de mettre en doute le récit de Mme Lefanu. Watkins est toujours une autorité suspecte ; quand son livre parut, Mme Lefanu écrivit à sa nièce : « That book of Dr. Watkins' which he chooses to denominate a life of your Uncle is a farrago of nonsense and a tissue of falsehoods », etc. (lettre citée par M. Rae, op. cit., ch. II, p. 65, note). Cf. *Macmillan's Magazine*, janvier 1861, p. 175, article de Mme Norton, petite-fille de Sheridan.

2. Une lettre postérieure de Mlle Linley fait bien voir que ni elle ni Sheridan ne considéraient la cérémonie de Calais comme un véritable mariage ni ne s'en tenaient pour indissolublement liés. A la suite d'une querelle, elle redemandait ses lettres. Voici quelques passages significatifs : « You say you will not give them up till I declare I love another man. Do not distress me so much as to continue in that resolution. Believe me I am incapable of loving any man... There are insurmountable obstacles to prevent our ever being united, even supposing I could be induced again to believe you... Know then, that before I left Bath, [il

Mlle Linley ne renonçait pas pour cela à sa retraite en France, où elle attendrait seulement que Sheridan fût majeur ou qu'il eût des moyens d'existence. Aussitôt après la cérémonie et avec le même respect qu'auparavant, Sheridan accompagna donc la fugitive jusqu'à Lille. Elle trouva asile, non sans quelque peine, dans un couvent[1], puis, étant tombée malade, dans la famille d'un médecin anglais établi dans la ville. Là, son père, averti par lettre du lieu de son séjour, vint la retrouver. Il eut un entretien avec Sheridan, et, instruit à présent des manœuvres passées de Mathews[2], qui aussi bien les proclamait fort haut dans sa fureur[3],

ne s'agit pas ici de sa fuite en France, mais d'un autre voyage], after I had refused Sir T. C. and other gentlemen of fortune, on your account, who I found had given up all thought of me, in the anguish of my soul which was torn with all the agonies of remorse and rage, I vowed in the most solemn manner upon my knees, before my parents, that I never would be yours, by my own consent, let what would be the consequence. My father took advantage of my distress, and by upbraidings, mixed with persuasions, prevailed on me to promise that I would marry the first man (whose character was unexceptionable) that offered. I repented that I had made this promise afterwards, for though I resolved never to be yours I had not the least intention to be another's ». Elle parle ensuite d'un parti que son père veut la forcer d'accepter : « When I found my father so resolute, I resolved to acquaint the gentleman with every circumstance of my life. I did, and instead of inducing him to give me up, he is now more earnest than ever. I have declared it is not possible for me to love him, but he says he will depend on my generosity — in short there is nothing I have not done to persuade him to leave me, but in vain » (Cité par M. Rae, *Sheridan*, t. I, ch. VI, p. 257). Parmi ces « circonstances de sa vie » avait-elle pu taire le mariage de Calais, dont l'aveu, du reste, lui était au moins une fois échappé (cf. plus loin, p. 144)?

1. « Miss Linley is now fixing in a Convent, where she has been entered some time. This has been a much more difficult point than you could have imagined, etc. » (lettre de Sheridan à son frère, ap. Rae, op. cit., ch. v, p. 170).

2. Sheridan avait vraisemblablement laissé une lettre destinée à l'éclairer à ce sujet. C'est ce que fait du moins supposer le début du paragraphe injurieux inséré par Mathews dans le *Bath Chronicle* du 9 avril 1772 et qui sera cité plus loin : « Mr. Richard Sssssss having attempted, in a letter left behind him for that purpose, to account for his scandalous method of running away from this place, by insinuations derogating from my character, etc. ».

3. « He was outrageous at having been induced by R. B. S. to give up his pursuit of Miss L —, and though he had been married many years, made no scruple of avowing his passion and his hopes of success but for the intervention of her young friend » (Mme Lefanu, ap. Rae, *Sheridan*, t. I, ch. v, p. 173). Cf. une lettre adressée à Sheridan par W. B. (William Brereton ?) et récemment publiée par M. Rae (ibid., p. 172) : « The morning after you left Bath, Mathews came to me and has repeated his visits several times. It is impossible to give an account of his conversation, it consisted of many dreadful oaths and curses upon himself

voyant aussi que l'expédition n'avait rien eu que d'honorable, il se contenta de ses explications. Il demandait seulement à sa fille de retourner avec lui en Angleterre pour y remplir des engagements antérieurs. Elle y consentit et reprit avec son père le chemin de Bath, d'où l'indignation publique venait de chasser Mathews[1] ; Sheridan les accompagnait.

Une autre série d'aventures attendait celui-ci. Dans la surprise universelle qu'excita la fuite de la cantatrice, deux hommes furent plus stupéfaits que personne, mais bien plus irrités encore que stupéfaits : c'étaient Mathews et Charles Sheridan : Mathews, frustré de la proie qu'il guettait et persuadé que l'officieux avocat de Mlle Linley l'avait joué à son profit ; Charles, naguère prétendant à la main d'Eliza, découragé par elle, et qui, ignorant comme tout le monde l'attachement de son frère pour la jeune fille, les accusait l'un et l'autre d'une égale duplicité. Il avait quitté Bath après son échec et la nouvelle imprévue lui parvint brusquement dans sa retraite ; il accourut furieux, rencontra devant la porte de sa maison Mathews également hors de lui, et prononça en présence de celui-ci quelques paroles violentes contre son frère, paroles dont Mathews se souvint et fit plus tard usage.

Les jours passaient ; nul signe des fugitifs, nulle explication. Après avoir écrit à Sheridan de vaines lettres d'injure et de menace[2], Mathews, trois semaines après la disparition de

and his past life, but in my opinion they were little to the purpose. I am afraid his present situation and feelings are not to be envied. But bad as he is, the town has so little charity for him, that they make [him] worse perhaps than he deserves. I carried two messages from him to Mr. Linley, but he would not hearken to a word about him. He said he had been deceived once and he never would trust him more ; since that he has heard so many reports to his prejudice that their meeting may be of bad consequence, and I shall endeavour by all means to prevent it ».

1. M. Linley semble avoir attendu ce départ avant d'aller chercher sa fille : « In my last conversation with Mr. Mathews I ventured to affirm that he had nothing now to do but to settle his affairs and leave Bath with a resolution never to return again. This scheme (if anything he says can be depended upon) he solemnly promised should be immediately put in execution. After which, I know Mr. Linley's plan is to get his daughter to return to Bath, in order to put an end to the many wicked suggestions, which the malice of his enemies have [*sic*] propagated, and Betsy may expect soon to be persuaded to take this step by letter, or, perhaps, by Mr. Linley in person » (lettre de W. B., ap. Rae, p. 172).

2. « He wrote several abusive threats to Mr. S. [Sheridan], then in France »

Mlle Linley, fit enfin insérer l'avis suivant dans le *Bath Chronicle* du 8 avril : « Attendu que M. Richard S..... a essayé, dans une lettre laissée ici par lui à cet effet, d'expliquer la façon scandaleuse dont il s'est enfui de cette ville au moyen d'insinuations injurieuses pour ma propre réputation et pour celle d'une jeune personne innocente en tout ce qui me concerne personnellement ou se trouve à ma connaissance ; attendu aussi que, depuis, il n'a répondu à aucune lettre, ni même informé sa propre famille de l'endroit où il s'est caché, je ne puis penser plus longtemps qu'il mérite d'être traité en galant homme, et je ne m'inquiéterai plus de lui, me contentant de proclamer ici publiquement qu'il en a menti et qu'il est un chenapan sans foi » [1]. Suit un cartel, rédigé en termes d'égale violence, qu'il lance à toute personne qui soutiendrait ou persisterait à répandre ce qu'il appelle un infâme mensonge. « Le monde, ajoute-t-il, sera assez équitable, j'en suis sûr, pour juger dorénavant à sa valeur toute calomnie qu'on répandrait sur ce point particulier » [2]. Le monde, paraît-il,

(Récit de Sheridan cité par Moore, t. I, ch. II, p. 73). Dans une lettre adressée par Sheridan à son frère, il lui dit qu'il a écrit lui-même à Mathews, sans doute pour expliquer sa conduite vis-à-vis de lui : « I wrote to M — above a week ago, which I think was necessary and right. I hope he has acted the one proper part which was left him ; and, to speak from my *feelings*, I cannot but say, that I shall be very happy to find no further disagreeable consequence; for as Brutus says of Cæsar, etc. — if I delay one moment longer, I lose the post » (ibid., p. 63). Est-ce à ce passage de Shakespeare que Sheridan songe :

...For my part,
I know no personal cause to spurn at him,
But for the general ? *(Julius Cæsar*, II, 1, 11-13).

La lettre est datée de Lille, 15 avril; celle que Sheridan envoya à Mathews était antérieure d'un peu plus d'une semaine *(above a week ago)*, et c'est le 8 que Mathews fit insérer son annonce dans le journal; probablement, avec les lenteurs de la poste, il ne l'avait pas encore reçue.

1. « Mr. Richard Sssssss having attempted, in a letter left behind him for thal purpose, to account for his scandalous method of running away from this place, by insinuations derogating from *my* character, and that of a young lady, innocent as far as relates to *me*, or my knowledge; since which he has neither taken any notice of letters, or even informed his own family of the place where he has hid himself; I can no longer think he deserves the treatment of a gentleman, and therefore shall trouble myself no further about him than, in this public method, to post him as a L... and a treacherous S..... ».

2. « The world will be candid enough to judge properly (I make no doubt) of any private abuse on this subject for the future; as nobody can defend himself from an accusation he is ignorant of ».

fut d'autre humeur, et Mathews, devant le blâme général [1], quitta la place et se rendit à Londres.

C'est en France que Sheridan reçut les épîtres de Mathews et ouït parler de l'avis publié par la gazette. Jurant de ne point dormir une seule nuit en Angleterre avant d'avoir châtié son adversaire, il lui manda sa résolution, et qu'il partait pour le rejoindre [2] : c'était précisément le temps où il se remettait en route en compagnie de M. Linley et de sa fille. L'autre lui répondit de ne point se priver de tant de sommeil, et que du reste il pourrait le trouver à toute heure et sans user de cérémonie [3]. Sheridan n'en faisait que plus grande diligence. En chemin, à Cantorbéry, pour se tenir parole, il passa la nuit debout [4]. Rendu enfin à Londres, il apprend la présence de Mathews en cette ville. Pistolets en poche, il court chez lui. Il était minuit; on ne lui ouvre la porte qu'à grand'peine et après un délai de deux heures; voici alors Mathews, changement inattendu, qui le reçoit d'un air tout effrayé, l'appelle son cher ami, le fait asseoir, le retient jusqu'au matin, lui assure que l'article du *Bath Chronicle* est fort différent du rapport qui lui en a été fait; finalement, se souvenant à propos des expressions violentes échappées à Charles Sheridan, il impute à celui-ci et à une autre personne toute l'affaire [5].

Sur cette déclaration et sans plus attendre, Sheridan repart pour Bath en toute hâte. Il arrive, se procure un numéro du journal, voit qu'il a été dupé; il a une explication avec son frère, encore fort irrité contre lui, mais qui se justifie sans peine du

1. Cf. la lettre de W. B. citée ci-dessus, p. 134, note 1.

2. « Mr. S. [Sheridan] answered him from France (hurried and surprized) that he would never sleep in England till he had thanked him as he deserved » (Récit rédigé par Sheridan même avant son second duel et cité par Moore, t. I, ch. II, p. 73).

3. Même récit, ibid., p. 74.

4. Même récit, ibid., p. 73.

5. Tous ces détails sont tirés du même récit, où se trouvent aussi ces lignes : « Mr. S. declares that on Mr. M.'s perceiving that he came to answer *then* to his challenge, he does not remember to have seen *a man* behave so perfectly dastardly « (ibid., p. 74-75). Mme Lefanu dit également : « That gentleman [Mathews] appeared most surprised at seeing him, and not a little alarmed at the prospect of his visit, the more so as one of the pistols peeped out of his pocket » (Rae, t. I, ch. v, p. 175). Cette surprise et cette alarme paraissent peu probables à M. Rae. Sheridan est cependant bien affirmatif, et la calomnie ne semble guère de son caractère.

rôle qu'on lui a attribué. Et immédiatement, dans la nuit, sans même prévenir leur famille et leurs amis alarmés[1], les deux frères sautent dans une chaise de poste pour aller ensemble rejoindre Mathews. Le duel était cette fois résolu; un message fut dépêché à Mathews, et, vers les six heures du soir, les deux adversaires et leurs témoins cherchaient dans Hyde Park un lieu favorable à une rencontre[2]. Ils n'en trouvèrent point, le parc étant encore désert; Mathews, qui avait la mine peu déterminée, proposa de tout remettre au lendemain, à quoi se refusa Sheridan; ils allèrent donc se battre aux chandelles dans la salle d'une taverne[3]. Une relation que Sheridan fit du duel et dont il se déclarait prêt à affirmer l'exactitude par serment[4] est aujourd'hui curieuse à lire parce qu'elle montre la façon assez étrange dont se traitaient parfois alors des affaires de ce genre.

« ...Nous engageâmes le fer presque aussitôt après être entrés dans la pièce. J'écartai la pointe de M. Mathews si loin de la ligne que je m'avançai et saisis son poignet ou la garde de son épée, tandis que la pointe de la mienne était contre sa poitrine[5]. Vous accourûtes[6] et me prites le bras en vous écriant : « Ne le tuez pas ». J'essayai de me dégager le bras et dis que son épée était en mon pouvoir. M. Mathews dit deux ou trois fois à haute voix : « Je vous demande la vie ». On nous sépara. Vous dîtes immédiatement : « Il a demandé la vie ». M. Ewart vous représenta qu'au moment où j'avais l'épée de mon adversaire en mon pouvoir,

1. Devant cette disparition imprévue qui suivait une discussion, on ne craignit rien de moins qu'un duel entre les deux frères. La frayeur rendit malades Mlle Linley et Mlle Sheridan; le fameux chimiste Priestley, qui demeurait alors chez M. Linley, fut témoin de cette anxiété (Mme Lefanu, ap. Rae, p. 177).

2. Récit de Sheridan (Moore, t. I, ch. II, p. 79 et suiv.).

3. The Castle Tavern, Henrietta Street.

4. Mathews avait écrit et fait circuler un récit très différent. Sheridan, en réponse, composa une relation détaillée qu'il soumit, on ne sait avec quel succès, au propre témoin de Mathews, le capitaine Knight.

5. Sheridan n'était pas novice en escrime : « My father, in return for the elder Sheridan's kindness, as an occasional preceptor to me, instructed his son R. B. in the use of the small sword; and it was in consequence of the skill which he acquired under this tuition that he acquitted himself with so much address, when opposed to the captain, whose reputation was well known in circles of fashion, as an experienced swordsman» (Angelo, *Reminiscences*, t. I, p. 85). Angelo le père était un maître d'armes renommé.

6. Il s'adresse à M. Knight.

vous n'auriez pas dû intervenir puisque je n'essayais pas d'en tirer davantage; vous répondîtes que vous aviez eu tort, mais que vous aviez agi précipitamment et pour prévenir un malheur — ou quelque chose d'approchant. M. Mathews insinua alors que c'est à votre intervention surtout que je devais l'avantage; vous déclarâtes qu'avant cette intervention les deux épées étaient au pouvoir de M. Sheridan. M. Mathews sembla encore déterminé à tourner la chose autrement, et fit observer qu'il n'avait pas lâché son épée. — Impatienté, je jurai alors (avec trop de chaleur peut-être) qu'il allait faire de deux choses l'une : ou m'abandonner son épée, que je briserais, ou se remettre en garde. Il refusa, mais, comme j'insistais, il me la mit dans la main ou la jeta sur la table ou par terre (je ne puis affirmer ce qui en fut au juste). Je la brisai et lançai la garde à l'autre bout de la pièce. Il se montra fort indigné. Je pris à M. Ewart l'épée de deuil[1] qu'il portait, et, la lui présentant avec la mienne, je lui donnai ma parole d'honneur de ne jamais raconter ce qui venait de se passer et lui dis qu'il pouvait maintenant remettre les choses en règle. Il répondit qu'il ne tirerait jamais l'épée contre quelqu'un qui lui avait fait grâce de la vie. Mais il continuait à s'indigner de l'affront que je lui avais fait en brisant l'épée (il se l'était attiré lui-même); M. Ewart lui présenta les pistolets et il y eut quelque discussion entre eux. M. Mathews dit qu'il ne pourrait plus se montrer nulle part si l'on savait que son épée avait été brisée, que l'on n'avait jamais vu pareille chose, qu'elle effaçait toute obligation, etc. Vous parûtes penser que j'avais eu tort, et nous proposâmes ensemble que, si M. Mathews ne racontait pas l'affaire de travers, nous n'en parlerions point. Ceci fut convenu. Je demandai alors à M. Mathews si (puisqu'il avait déjà reconnu et regretté l'injustice et l'affront qu'il m'avait faits dans l'annonce du journal) il ne se croyait pas tenu envers moi à une autre satisfaction; j'ajoutai que, pouvant me l'accorder maintenant sans déshonneur, je pensais bien qu'il n'hésiterait pas à le faire. Il s'y refusa absolument, voulant imposer des conditions; j'insistai et déclarai que je ne sortirais point que l'affaire ne fût réglée. Après une longue altercation et de très mauvaise grâce, il me remit la

1. *Mourning sword.* Une certaine sorte d'épée faisait-elle partie du costume de deuil ? Ou est-ce là une simple dénomination et que signifie-t-elle au juste ?

note d'excuse qui fut ensuite publiée. Nous nous séparâmes et je revins immédiatement à Bath »[1].

La note remise à Sheridan était ainsi conçue : « M'étant convaincu que les expressions dont j'ai fait usage contre M. Sheridan étaient l'effet de ma colère et de faux rapports, je rétracte ce que j'ai dit contre lui, et je lui fais en particulier mes excuses pour l'avis que j'ai fait insérer dans le *Bath Chronicle*. Signé : Th.

1. « ...Almost immediately on our entering the room we engaged. I struck Mr. Mathews's point so much out of the line, that I stepped up and caught hold of his wrist, or the hilt of his sword, while the point of mine was at his breast. You ran in and caught hold of my arm, exclaimings, '*Don't kill him*'. I struggled to disengage my arm, and said his sword was in my power. Mr. Mathews called out twice or thrice, '*I beg my life*'. — We were parted. You immediately said, '*There he has begged his life, and now there is an end of it*'; and, on Mr. Ewart's saying that, when his sword was in my power, as I attempted no more you should not have interfered, you replied that you *were wrong*, but that you had *done it hastily, and to prevent mischief* — or words to that effect. Mr. Mathews then hinted that I was rather *obliged to your interposition* for the advantage; you declared that '*before* you did so, both the swords were in Mr. Sheridan's power'. Mr. Mathews still seemed resolved to give it another turn, and observed that *he had never quitted his sword*. — Provoked at this, I then swore (with too much heat perhaps) that he should either give up his sword and I would break it, or go to his guard again. He refused — but, on my persisting, either gave it into my hand, or flung it on the table, or on the ground (*which*, I will not absolutely affirm). I broke it, and flung the hilt to the other end of the room. He exclaimed at this. I took a mourning sword from Mr. Ewart, and presenting him with mine, gave my honour that what had passed should never be mentioned by me, and he might now right himself again. He replied that he '*would never draw a sword against the man who had given him his life*', — but, on his still exclaiming against the indignity of breaking his sword (which he had brought upon himself) Mr. Ewart offered him the pistols, and some altercation passed between them. Mr. Mathews said, that *he could never show his face, if it were known how his sword was broke — that such a thing had never been done* — that it *cancelled all obligations, etc., etc.* You seemed to think it was wrong, and we both proposed, that if he never misrepresented the affair, it should not he mentioned by us. This was settled. I then asked Mr. Mathews, whether (as he had expressed himself sensible of, and shocked at the injustice and indignity he had done me in his advertisement) it did not occur to him that he owed me another satisfaction; and that, as it was now in his power to do it without discredit, I supposed he would not hesitate. This he absolutely refused, unless conditionally; I insisted on it, and said I would not leave the room till it was settled. After much altercation, and with much ill-grace, he gave the apology which afterwards appeared. We parted, and I returned immediately to Bath » (Relation de Sheridan, citée par Moore, t. I, ch. II, p. 80-82). M. Rae ne l'a pas reproduite dans son ouvrage et ne donne qu'un autre récit, également de Sheridan, et qui, quoique moins détaillé, concorde en tout point avec celui-ci (*Sheridan*, t. I, ch. v, p. 181).

Mathews »[1]. Elle parut dans le même journal le 7 mai 1772[2], et Mathews, mal à l'aise sur la scène de ses anciens exploits, se retira dans le pays de Galles[3]. De cette part Sheridan et celle que l'on continuait d'appeler Mlle Linley n'eurent donc plus d'inquiétude, mais il leur restait l'embarras d'une situation difficile et fausse. Leur mariage, on s'en souvient, était ignoré de tous, même de leurs familles[4], et les événements qui les avaient unis les obligeaient maintenant à paraître presque étrangers l'un à l'autre. Devenus au dehors l'objet de l'attention et de la curiosité publiques, observés chez eux par leurs proches, leurs libres relations d'autrefois avaient pris fin. C'est en cachette et avec mille difficultés qu'ils se voyaient et correspondaient, et l'on conçoit sans peine l'impatience avec laquelle ils supportaient cette gêne constante et cet éloignement forcé[5]. Du moins, et la chose fait l'éloge de la société pourtant frivole et médisante où ils vivaient, l'estime de tous ou de presque tous leur était restée fidèle; nul à leur foyer ne tenait en doute le rôle parfaitement honorable joué par les deux jeunes gens dans leur expédition en France[6], et l'opinion

1. « Being convinced that the expressions I made use of to Mr. Sheridan's disadvantage were the effects of passion and misrepresentation, I retract what I have said to that gentleman's disadvantage, and particularly beg his pardon for my advertisement in the *Bath Chronicle*. Thomas Mathews ». Voir un fac-simile de cette note dans Rae, op. cit., ch. v, en regard de la p. 178.

2. Le même numéro contient le paragraphe suivant: « We can with authority contradict the account in the *London Evening Post* of last night, of a duel between Mr. M—t—w—s and Mr. S—r—n, as to the time and event of their meeting, Mr. S. having been at this place on Saturday, and both these gentlemen being here at present ». Je n'ai pu consulter ce numéro du *London Evening Post*.

3. Aprés un bref séjour à Bath, semble indiquer le précédent article du *Bath Chronicle*.

4. Beaucoup de gens certainement s'attendaient à une union entre eux, ne sachant pas qu'elle eût été déjà célébrée. Mlle Linley écrit un jour à Sheridan: « My mother and me called on Miss Roscoe this evening, when we talked a great deal about you. Miss R. said she was sure you and I should make a match of it. Nay she said the whole world was of the opinion that we should be married in less than a month » (lettre citée par M. Rae, t. I, ch. v, p. 198). D'autres au contraire croyaient Sheridan amoureux de Mlle Linley, mais découragé par elle (voy. la poésie citée ci-dessous, p. 141, note 2).

5. Voir les charmantes lettres de Mlle Linley à Sheridan (Rae, op. cit., ch. v, p. 189 et suiv.), surtout la seconde. M. Rae rapporte aussi à cette période, avec beaucoup de vraisemblance, la pièce bien connue de Sheridan qui commence ainsi :

Uncouth is this moss-covered grotto of stone...

6. On a vu plus haut (p. 133-134) comment M. Linley avait accueilli à Lille les

générale avait été aussi équitable envers eux [1]. L'aventure romanesque où s'était engagée Mlle Linley avait laissé sa réputation intacte; elle l'avait fait plaindre et non point soupçonner, encore moins condamner [2]. Quant à Sheridan, personne qui ne louât sa conduite et qui n'y applaudît.

explications de Sheridan. Le père de celui-ci semble en avoir été également satisfait: «...The elder Mr. Sheridan... though not altogether satisfied with some occurrences that had taken place during his absence, yet on the whole did not show much displeasure, considering his youngest son's flight under the light he chose to represent it... » (Récit de Mme Lefanu, ibid., chap. v, p. 182). M. Rae cependant mentionne trois pages plus loin en note, sans en rien citer, une lettre moins indulgente de Thomas Sheridan. Le frère aîné de Sheridan, malgré sa première indignation, jugeait ainsi la conduite de son cadet dans une lettre adressée à son oncle, M. Chamberlain : « My dear uncle, I wrote to you some time ago by Mrs. Lynn and mentioned my brother's romantic expedition: he had acquitted himself in the most honourable manner, and the whole of his conduct, however imprudent it might have at first appeared, has, from the motives which influenced his undertaking, acquired him the greatest credit » (lettre de mai 1772, citée par M. Rae, ch. v, pp. 182-183).

1. « I am surprised that in this age when the world does not abound in Josephs, most people are (notwithstanding the general tendency in mankind to judge unfavourably) inclined to think he acted with the strictest honour in his late expedition with Miss L., when the circumstances might allow of their being very dubious on this head without incurring the reputation of being censorious » (lettre du 18 mai 1772, ibid., p. 185).

2. La seule trace que j'ai trouvée d'une opinion contraire est dans une longue pièce de vers qui parut le 11 juin 1772 dans le *Bath Chronicle* sous cette rubrique : « *Written after hearing a nominal friend join in condemning a celebrated Young Lady at Bath.* L'auteur, ou plutôt *l'authoress* (elle signe Cecilia), y prend la défense de la jeune fille. Voici quelques extraits de la pièce :

...With pain I hear my sex exclaim
Against a Maid the sport of fame,
Whose deep unhappiness alone
Might sure the greatest fault atone;
But even they who blame her most
Can only call her *nearly* lost
. . . . . .
But if resolv'd to censure, blame
The wretch who has betray'd her fame,
But for his cool, his barb'rous art,
Some blameless youth hat gain'd her heart;
Her heart was but his second view;
Perhaps he was not anxious who
Had that obtain'd — to blast her fame,
And boast his prowess was his aim;
Without desire or warmth to move,
The slave of vanity, not love.
Mark'd by contempt, long may he pine,
Scorn'd by his own sex, loath'd by mine...

Mathews, cependant, se préparait à rentrer en scène. On lui avait fait assez grise mine même dans le pays de Galles, et il se laissa persuader par un ami qu'il ne retrouverait qu'au prix d'un nouveau duel la considération qu'il avait perdue. Il revint à Bath, et raconta à sa façon, c'est-à-dire fort au détriment de Sheridan, les derniers événements; Sheridan qui, jusqu'alors, en avait tu les détails, ne se regarda plus comme tenu au secret[1]. Un cartel lui fut alors remis de la part de Mathews, et, le jour suivant, 2 juillet, à l'aube, les deux adversaires se retrouvèrent sur le terrain. Le lieu choisi pour la rencontre était Kingsdown, colline voisine de Bath.

De ce second duel, nous avons plusieurs relations détaillées[2],

Le morceau se termine par cette apostrophe à Sheridan :

For Thee, who nobly durst protect
E'en her who did thy vows reject,
Who when aspers'd didst clear thy fame,
And brand with infamy the name
Of him, who uniformly mean,
By sland'ring thee himself would screen, —
To fame, to virtue, still aspire
(Thy gen'rous conduct all admire),
Still dare t'assert the virtuous cause,
And taste the sweets of self-applause.
What I cou'd wish might far remove
The tortures of unhappy love.
The lenient hand of time may heal
The pangs thy bosom must now feel:
A maid as lovely and more kind,
May then reward thy gen'rous mind,
May view thy worth with partial eyes,
And Happiness be Virtue's praise.

1. « I there [à Bath], to Colonel Gould, Captain Wade [le maître des cérémonies], and others, mentioned the affair to Mr. Mathews's credit — said that chance had given me the advantage, Mr. Mathews had consented to that apology, and mentioned nothing of the sword. Mr. Mathews came down, and in two days I found the whole affair had been stated in a different light, and insinuations given out to the same purpose as in the paper, which has occasioned this trouble... I then thought I no longer owed Mr. Mathews the compliment to conceal any circumstance, and I related the affair to several gentlemen exactly as above » (Relation de Sheridan, citée par Moore, t. I, ch. II, pp. 82-83). Le *Bath Chronicle* du 9 juillet ajoute ce point qui ne se trouve pas ailleurs : « The last affair between Mr. Mathews and Mr. Sheridan, we are now assured, was occasioned by Mr. S'.s refusal to sign a paper testifying the *spirit* and *propriety* of Mr. M.'s behaviour in their former rencounter. This refusal induced Mr. M. to send him a challenge, etc. ».

2. Ce sont, outre les comptes-rendus du *Bath Chronicle* (2 et 9 juillet) : 1° le

qui diffèrent un tant soit peu entre elles suivant celle des parties dont elles proviennent. Si on les compare et qu'on n'en retienne que les péripéties principales, admises des deux parts, voici ce qui paraît s'y être passé. Sheridan, presque au début du combat, se précipita avec violence contre Mathews, cherchant, comme la première fois, à s'emparer de son arme [1]; le terrain n'étant pas uni, il tomba et entraîna son adversaire [2]. Les épées se brisèrent dans la chute, et la lutte continua entre les deux hommes enlacés à terre. Mathews, plus âgé et plus fort, parvint à se placer et à se maintenir au-dessus de Sheridan; il tenait encore ou avait pu reprendre un tronçon de son arme [3]. Il cria alors à son adversaire sans défense de demander grâce, et, sur son refus [4], de l'autre fragment de son épée qu'il ressaisit, se mit à le frapper et à le poignarder dans le cou, au visage, et par tout le corps [5]. Cette lutte inégale dura assez longtemps sans que les témoins inter-

récit de Mme Lefanu, cité par Rae, ch. VI, pp. 198-199; 2° une lettre du père de Sheridan à son beau-frère M. Chamberlain, écrite une semaine après l'événement (ibid., pp. 203-204); elle doit reproduire exactement le récit qui venait d'être fait des événements par le héros même (elle commence ainsi : « I did not choose to make any enquiries about the affair from my son *till this morning*, etc. »); 3° le rapport de M. Barnett, témoin de Mathews, remis au capitaine Wade, maître des cérémonies de Bath (Moore, t. I, ch. II, pp. 88-89). Ce rapport fut soumis au capitaine Paumier, témoin de Sheridan, qui l'approuva et dit qu'il ne différait d'avis avec l'auteur que sur quelques points sans importance. Il semblerait donc qu'on pût le regarder comme suffisamment impartial. Néanmoins il ne s'accorde pas en tout avec la lettre mentionnée ci-dessus et Sheridan le déclara mensonger, accusant son témoin de s'être laissé intimider; il prépara même à ce sujet une lettre à M. Barnett, demeurée inachevée, et que cite Moore (ibid., pp. 93-98).

1. « Endeavouring to get hold of Mr. Mathews's sword » (rapport de M. Barnett); « with a view of disarming him » (récit de Mme Lefanu).

2. D'après le rapport de M. Barnett, l'épée de Mathews se brisa contre les côtes de Sheridan dans ce premier engagement; Mathews saisit alors son adversaire par le bras et lui donna un croc-en-jambe. Barnett ne semble pas d'ailleurs bien assuré des deux faits. Sheridan nie le bris de l'épée à ce moment; il nie aussi avoir été blessé alors et de la sorte.

3. La garde et quelques pouces de lame, suivant M. Barnett et Mme Lefanu; la pointe, suivant M. Sheridan. Inversement plus loin.

4. Peut-être même avant. Mme Lefanu rapporte en effet qu'il le frappa à terre et sans défense avant de l'inviter à s'avouer vaincu. M. Sheridan toutefois ne parle que de menace à ce moment. M. Barnett et le *Bath Chronicle* (9 juillet) sont muets sur la circonstance.

5. Suivant M. Sheridan, ce n'est pas moins de vingt ou trente coups qu'il lui porta; Sheridan ne fut blessé que de quatre ou cinq, ayant pu écarter les autres avec la main.

vinssent, ils le firent enfin et séparèrent les adversaires[1]. Mathews monta dans une chaise de poste qui l'attendait, et Sheridan, fort mal en point, fut transporté dans l'hôtellerie la plus voisine, où des chirurgiens vinrent le panser.

Toute cette succession d'événements et la catastrophe finale, celle qui en était la cause involontaire les ignora quelques jours. Mlle Linley était à Oxford où elle devait prendre part à un concert, et son père lui avait soigneusement caché les journaux par où elle eût appris et le combat et le danger de Sheridan. Elle parut devant un auditoire ému pour elle du coup qui venait de frapper son défenseur et dont on la voyait seule à ne rien soupçonner[2]. C'est à son retour seulement qu'à peu de distance de Bath un ecclésiastique ami de la famille la prit à part, et, avec de grands ménagements, l'instruisit de tout ce qui s'était passé. Saisie d'un violent transport, elle s'écria qu'elle voulait voir Sheridan, qu'elle était sa femme[3], qu'elle avait le droit de lui donner ses soins. C'était le premier aveu qu'elle faisait du mariage; mais, en raison de son agitation et de son trouble, on prêta à ses paroles peu d'attention. Les deux pères, du reste, semblaient aussi peu disposés l'un que l'autre à reconnaître l'union, si elle avait eu lieu,

1. D'après M. Sheridan et Mme Lefanu, Mathews se serait alors écrié avec un juron : « Je lui ai fait son affaire » *(I have done for him)* ». M. Sheridan dit aussi qu'il n'avait fait pendant tout le corps à corps que proférer d'horribles imprécations; suivant Barnett au contraire « Mr. Mathews discovered as much genuine, cool, and intrepid resolution as a man could do ».

2. « Some persons, who were witnesses of the performance that day, still talk of the touching effect which her beauty and singing produced upon all present, — aware, as they were, that a heavy calamity had befallen her, of which she herself was perhaps the only one in the assembly ignorant » (Moore, t. I, ch. II, pp. 98-99). Peut-être Moore ne fait-il que développer ici le texte de Mme Lefanu : « ...I perfectly remember his [Mr. T. Grenville's] saying that Miss Linley's appearance on that day inspired the greatest interest in the company present. As her ignorance of the duel and its consequences were known to every person, and her beauty joined to the effect of her truly enchanting powers, could not fait of exciting a degree of sympathy in youthful and susceptible minds, when the thought of the heavy calamity that hung over her » (Cité par Rae, *Sheridan*, t. VI, pp. 200-201).

3. « ...She insisted on being permitted to see him, declaring she was his wife and as such entitled to attend on him » (Mme Lefanu, ibid., p. 201). Moore a quelque peu dramatisé le récit : « ...In the distress of the moment, she let the secret of her heart escape, and passionately exclaimed 'My husband! my husband!' demanding to see him, and insisting upon her right as his wife to be near him, and watch over him day and night » *(Memoirs of Sheridan*, t. I, ch. II, p. 99).

à l'autoriser dans l'autre cas, et les jeunes gens eux-mêmes, dès qu'on les pressa sur ce sujet, la nièrent d'un commun accord.

M. Sheridan en effet, absent de Bath depuis quelque temps, y était rentré juste après la nouvelle équipée de son fils [1]. Dans la colère qu'elle lui causa, il refusa de voir Richard, malade pourtant de ses blessures, et enjoignit à ses filles de rompre tout rapport avec la famille Linley, défense qu'elles n'observèrent pas de tout point. Bientôt cependant, sur les instances de sa fille aînée [2], il s'adoucit, revit son fils qui se rétablissait [3], se réconcilia avec lui, voulut poursuivre Mathews en justice, à quoi Sheridan s'opposa. Mais il voyait toujours d'aussi mauvais œil la passion de Richard pour Mlle Linley, jugeant peut-être qu'il s'était fait trop de bruit autour de celle-ci, ou bien rêvant pour lui quelque autre et plus brillant parti [4]. Sheridan, pour le rassurer, lui promit de cesser toutes relations avec elle ; il s'engagea même, par un serment ambigu [5], à ne jamais l'épouser. Comptait-il tenir parole ? Il manqua vite en tout cas à la première promesse. Il avait déjà écrit à Mlle Linley, emmenée par son père à Wells; il avait reçu des lettres d'elle [6], et, quand elle fut de retour, il y eut

1. Charles Sheridan, frère aîné de Richard, le désapprouvait de même.A peine rassuré sur son état, il lui écrit : « ...We neither of us could approve of the cause for which you suffer. All your friends have condemned you. You risked everything, where you had nothing to gain, to give your antagonist the thinghe wished, a chance for recovering his reputation. Your courage was past dispute : he wanted to get rid of the contemptible opinion he was held in, and you were good-natured enough to let him do it at your expence. It is not now a time to scold, but all your friends were of opinion you could, with the greatest propriety, have refused to meet him. For my part, I shall suspend my judgment till better informed, etc. » (lettre datée du 3 juillet 1772 et citée par Moore, t. I, ch. II, p. 100-101).

2. « My father's displeasure threatened to involve me in the denunciations against him, for committing what he considered as a crime. Yet I risked everything, and in the event was made happy by obtaining forgiveness for my brother » (lettre écrite par Mme Lefanu en 1816 ou 1817 à la seconde femme de Sheridan, ibid., ch. I, p. 15).

3. « It is with great pleasure we inform our readers that Mr. Sheridan is declared by his surgeon to be out of danger » (*Bath Chronicle* du 9 juillet, soit huit jours après le duel).

4. « Old Mr. Sheridan, who had naturally planned romantic schemes for the advancement of his highly gifted son, disapproved of his marriage with a public singer... » (Angelo, *Reminiscences*, t. I, p. 86).

5. « An oath equivocal » (Mme Lefanu, dans Rae, ch. VI, p. 206).

6. Voir ce qui reste de cette correspondance (Rae, p. 206-209); il s'y trouve des passages fort touchants.

entre eux quelques entrevues secrètes. Pas si secrètes pourtant que M. Sheridan n'en eût vent, ce qui valut au jeune homme d'être envoyé à Waltham Abbey en Essex, où il demeura chez des amis depuis la fin d'août 1772 jusqu'au printemps suivant[1]. Lui-même, ayant accepté un engagement au théâtre royal de Dublin, quitta Bath pour l'Irlande avec sa famille.

Les deux amoureux ainsi éloignés de Bath, la suite et l'heureuse conclusion du roman échappent un peu à notre cadre. Il suffira de les résumer ici, en prenant d'abord dans les lettres de Sheridan à son ami Thomas Grenville[2] un aperçu des sentiments qu'il emporta dans sa retraite. Ce qui les remplit, c'est la plus brûlante passion, et la plus exaspérée par le désespoir : « J'espère que vous l'avez vue [Mlle Linley], s'écrie-t-il; j'espère que vous lui avez parlé... Dites-moi qu'elle est heureuse, ou sinon dites-lui de l'être... Si seulement de mourir pouvait m'assurer la puissance de descendre du ciel pour lui apporter cette félicité que, je le crains bien, elle ne connaîtra jamais ici-bas ! Il y a de l'impiété à le dire, mais je crois bien que j'échangerais contre sa livrée la robe des élus »[3]. Et, dans une autre lettre : « Croyez-moi, quand je suis le plus triste, quand j'étudie le grand livre des afflictions de ce monde, je reviens pour me consoler à la page de l'amour, toute noircie qu'elle est. J'y trouve, il est vrai, bien des causes de tourment, mais, si elle était demeurée blanche, je serais dix fois plus misérable. Je suis malade et sans amis; mon amour est presque le seul sentiment qui vive encore en

1. Sa première lettre à son père (Rae, p. 212), écrite deux jours après son arrivée, est datée du 27 août. Dans une lettre du 16 mars 1773 (ibid., p. 258), M. Sheridan dit encore à son fils Charles ; « Your brother is at present at Waltham Abbey, but preparing to set out for Yorkshire upon a proposal of his own ». C'est en avril qu'il devint membre du *Middle Temple* et se maria.

2. Plus tard marquis de Buckingham et homme politique (1755-1846). Moore eut ces lettres entre les mains, mais ne fut pas autorisé à les publier (*Memoirs of Sheridan*, ch. II, p. 106; *Diary*, t. II, p. 189, 13 mai 1818); M. Rae les a retrouvées et en a donné le texte en grande partie (*Sheridan*, t. I, ch. VI, p. 217-251).

3. « I hope you have seen her, I hope you have talked to her; if you *have*, and should again, I am sure your own feelings will suggest to you what I would say. Tell me she is happy; if she is otherwise tell her to be so. O upon my soul, it were the part of an angel to come down from Heaven, to watch over her and reconcile her mind to peace. I wish dying could assure me of the power to come from Heaven to her with that happiness which I fear she will never know here. It is impious to say it, but I believe I should exchange a Robe of Glory for *her* Livery » (cité par Rae, t. I, p. 220).

moi. *Amo ergo sum,* voilà qui me prouve que j'existe... Mais que dire de cet attachement ? en attendre le bonheur, il faut l'avouer avec vous, est impossible, nécessairement impossible ! » [1]. Mlle Linley, en lui écrivant, le mettait dans le plus cruel embarras, car il avait renouvelé à son père la promesse de rompre toute correspondance avec elle, et, cette fois, c'était avec sincérité [2] : « J'ai reçu d'elle, dit-il, une lettre en contrebande depuis que je vous ai écrit, une lettre toute pleine de la plus violente affection et qui finit par une prière, un ordre, une supplication de lui répondre. Je ne m'attendais pas à cette requête ; elle avait acquiescé à ma résolution de ne plus correspondre. Comme nous avions toujours d'autres sujets pour nous occuper quand nous étions ensemble, elle avait moins hésité à se soumettre à une épreuve encore éloignée, et il avait donc été moins urgent pour moi de lui en expliquer la nécessité. Je ne puis le faire maintenant, car lui dire pourquoi j'ai raison serait déjà me plonger dans le mal. Lui dire pourquoi j'ai pris cette résolution, c'est rompre la résolution ; d'autre part, lui refuser ce qu'elle demande sans justifier ce refus est une dure mortification pour elle. Je suis déterminé à ne pas écrire, non que je sois convaincu de la nécessité de cette déter-

1. « Believe me when I am most melancholy, when I am poring over Nature's large volume of affliction, I turn to the page of love (though a blotted one) for consolation. I find there, it is true, much cause for vexation, but were it a blank to me, I should be ten times more miserable. I am sick and without society; my love is almost the only feeling I have alive. *Amo ergo sum* is the confirmation of my existence... But what shall I say of this attachment ? To hope for happiness from it, I must agree with you, *is* and *must* be impossible ! » (ibid., p. 226-227). Il est à remarquer que, même à cet ami intime, Sheridan ne dit mot de son mariage.

2. Voici un passage de la première lettre qu'il écrivit de Waltham Abbey à son père : « I left you, Sir, at a time when from appearances you had reason to suppose I had not been dealing ingenuously with you. I certainly had in some degree deserved the suspicion; however some accidental occurrences served greatly to strengthen it. There were circumstances attending that connexion, which you so much wished me to break off, which made it almost impossible to deal with proper candour on all sides ; and I can only re-assure you that what might strongly seem to be a departing from my word, and your injunctions, was, sincerely, and to the best of my Judgement, enter'd on with a view to secure to myself the power of adhering effectually to both for the future. The merit or demerit of my having so involved myself is not now a question; but I can now have no motive in solemnly declaring to you that I have extricated myself, and that on this subject you shall never again have the smallest uneasiness » (cité par Rae, ch. VI, p. 212-213).

mination, mais parce que je ne puis rompre une promesse solennelle. Étrange situation que la mienne ! »[1].

Pour la rendre plus étrange encore et plus inextricable, il ne manquait qu'une réapparition de l'éternel trouble-fête Mathews ; elle eut justement lieu. Le major, revenu à Bath et y trouvant sa conduite dans le dernier duel universellement blâmée[2], eut l'idée de faire rédiger par son ancien témoin un compte-rendu de la rencontre, qui présentait naturellement les choses à son avantage[3]. Ce compte-rendu fut soumis à Paumier, témoin de Sheridan, qui, après avoir fait quelques réserves, consentit à le signer. Sheridan là-dessus de s'indigner, non sans raison, semble-t-il, déclarant que le morceau était rempli « d'infâmes faussetés » et accusant son ami de perfidie ou de lâcheté[4]. Déjà il voulait se battre avec Mathews une troisième fois, et il fallut toutes les instances de ses amis pour l'en empêcher. Ajoutons qu'après cette désagréable affaire il ne rencontra plus Mathews sur son chemin[5].

1. « I have received a letter from her, since I wrote to you (contraband !) filled with the violence of affection, and concluded with prayers, commands and entreaties that I should write to her. I did not expect such a desire, as she had acquiesced to my determination of not corresponding. Indeed as we had always other subjects to employ us when together, she hesitated less in agreeing to a distant mortification, and I by that had less necessity to explain properly to her the necessity of it. I cannot now do it, for to tell her *why* I am right is to plunge into the wrong. To tell her why I did *resolve* is to break my resolution, yet to deny her, and not excuse my denial, is a hard mortification. I am determined *not* to write, not from the conviction of the necessity of such a determination, but I cannot break a solemn promise. How strange is my situation ! » (Rae, p. 227).

2. Voici ce qu'écrit à son beau-frère M. Sheridan, un peu suspect, il est vrai, de partialité : « Never was more concern shown on any occasion than was here to be seen in all classes of people on my son's account ; for he bears an excellent character and is much beloved. And never were more execrations poured upon any head than that of the vile assassin. Never was a man so universally detested, and I do verily believe were he to appear in the streets of Bath by day, he would be stoned to death by the populace. If ever he should show his head here again he will be shunned as one infected by the plague » (lettre datée du 9 juillet 1772, ibid., p. 203).

3. Cf. ci-dessus, p. 142, note 2.

4. « *Mathews* has come to Bath and bullying *Paumier* by attempting to call him out, has made him sign some infamous falsehoods, which I am told, are credited... » (lettre à T. Grenville, 8 décembre 1772, ap. Rae, p. 242; cf. p. 244 et 245).

5. Mathews revint plus tard à Bath (cf. ci-dessus, p. 128, note 3). Moore,

Peut-être à ce moment les amoureux se revirent-ils[1], car Mlle Linley chantait à Covent Garden et Waltham Abbey se trouve dans le voisinage de Londres. Mais une querelle violente survint entre eux vers ce temps, suivie d'une brouille passagère. A en juger par deux lettres de la jeune fille[2], pleines à la fois de reproches, de douleur et d'affection, quelque inconstance, vraie ou supposée de Sheridan, en dut être la cause. Telle était, quoiqu'il en soit, l'indignation de Mlle Linley qu'elle jura à ses parents à genoux de ne jamais épouser Sheridan de son gré[3]. C'est un nouveau serment dans une affaire qui en fit prononcer beaucoup, et il fut aussi mal tenu que les autres. Un ami commun amena sans trop de peine une réconciliation, et, par un coup imprévu, un dénouement heureux suivit de près cette dernière péripétie. Pour des raisons qu'on sait mal[4], M. Linley, si fort opposé au mariage jusque-là, et qui eût mieux aimé, disait-il, voir sa fille

dans son journal, nous raconte sur l'autorité de lord Thanet ce qui suit : « Lord John Townshend et (je crois bien) Hare allèrent à Bath pour y faire connaissance avec Mathews et l'interroger au sujet des affaires qu'il avait eues avec Sheridan. Mathews décrivit le duel comme une simple farce, qui n'avait rien d'un duel, dit que Sheridan y était arrivé ivre et que lui Mathews eût pu le tuer très facilement s'il l'avait voulu ». Sur quoi Moore ne peut s'empêcher de s'écrier : « A precious fellow this Mathews was ! » *(Memoirs*, t. III, p. 233).

1. Moore rapporte qu'entre autres stratagèmes imaginés par Sheridan pour échanger quelques mots avec Mlle Linley, il se déguisa plusieurs fois en cocher de fiacre et la reconduisit ainsi au sortir du théâtre *(Memoirs of Sheridan*, chap. II, p.110). Peut-être l'anecdote est-elle empruntée au récit de Mme Lefanu que Moore avait entre les mains et dont cette partie est aujourd'hui perdue; on la trouve en tout cas dans *Sheridan and his Times, by an Octogenarian* (t. I, ch. IV, pp. 84-85). Mais elle s'accorde mal avec ce passage d'une lettre de Sheridan à Grenville : « Eliza is within an hour's ride of me, and must have been for some time, yet, upon my honour, I have and do industriously avoid knowing the particular place that is blest with her inhabiting. I was obliged to go to London the other day, and I protest to you, no country girl passing alone through a Church-yard at midnight, ever dreaded more the appearance of a ghost than I did to encounter this (for once I'll say) *terrestrial* being. But I cannot say anything on this subject on paper » (cité par Rae, ch. VI, p. 251).

2. Ibid., p. 252-257.

3. « ...Before I left Bath... I vowed in the most solemn manner upon my knees, before my parents, that I never would be yours, by my own consent, let what would be the consequence » (Ibid., p. 256).

4. Moore dit simplement : « ...At length, after a series of stratagems and scenes which convinced Mr. Linley that it was impossible much longer to keep them asunder, he consented to their union... » (ch. II, p. 111). M. Rae, d'après divers indices, conjecture que Sheridan offrit de renoncer à une partie des trois mille livres sterling placées par M. Long sur la tête de Mlle Linley, et qu'il se concilia ainsi M. Linley, qui était attaché à l'argent.

morte que femme de Sheridan, qui venait même de la faire renoncer encore solennellement à tout projet de ce genre, M. Linley changea brusquement d'avis et consentit à l'union des deux jeunes gens [1]. Le 13 avril 1773, bravant l'opposition de M. Sheridan, demeuré inflexible [2], ils se marièrent à Londres; Sheridan avait vingt-deux ans et venait de se faire inscrire au *Middle Temple* comme étudiant en droit; sa jeune femme était dans sa vingtième année.

Londres est dorénavant le séjour de Sheridan et le théâtre de son étrange et brillante carrière; sa vie nous échappe donc ici, au seuil même de sa précoce gloire, mais nous aurons à remarquer ailleurs [3] combien le souvenir de Bath, des originaux qu'il y avait coudoyés, des aventures où il y avait été mêlé, est apparent dans ses œuvres dramatiques. La première esquisse qui nous reste de l'*École de la Médisance* a pour sous-titre : scène de la buvette [4], de cette buvette où l'auteur avait si souvent vu à l'œuvre bavards et méchantes langues; qui même plus que lui et la jeune fille qu'il aimait, y avait fourni aux uns et aux autres matière à s'exercer [5] ? Mais c'est dans sa première pièce, *les Rivaux,* qu'on retrouve toute fraîche l'impression qu'il avait gardée de Bath, et la scène même en est placée dans la ville, parmi le joyeux mouvement et le défilé varié des hôtes de passage. On a eu tort sans aucun doute de chercher dans la comédie une sorte d'autobiographie de l'auteur, d'y vouloir retrouver dans l'intrigue le récit arrangé de son mariage, dans les personnages les portraits de sa famille, de son adversaire, de sa femme

1. « He declared he would sooner follow me to the grave than see me married to you as you would ruin me and yourself in a short time by your extravagance » (lettre de Mlle Linley, citée par Rae, t. I, p. 208).

2. Il refusa pendant plusieurs années de revoir son fils.

3. Voy. ci-dessous, chap. VII.

4. « The Slanderers, a Pump-Room Scene » (Moore, *Memoirs... of Sheridan,* t. I, ch. V, p. 210).

5. Cf. *Memoirs... of Mrs. Lefanu,* XII : « I will briefly give the history of 'The School for Scandal' upon the authority of the author's only surviving sister... At Bath... [his] duels and adventures [were] magnified and represented in a thousand different ways. When he was recovering of his wounds, it was one of his amusements to read the daily accounts of himself on the papers of the day. 'Let me see what they report of me to—day; I wish to know whether I am dead or alive...' » (p. 405 et 406). D'autres inventions le blessaient davantage et lui suggérèrent un premier plan de pièce (ibid.).

et de lui-même[1]. Tout dément cette théorie, et l'imbroglio, entièrement inventé, et les personnages, qui sont au fond, pour la plupart, des types traditionnels du théâtre et du roman[2]. Mais, tout cela dit, on ne peut disconvenir que Bath ait donné à la pièce, pour ainsi parler, sa couleur générale, et que ce soit assurément le lieu d'Angleterre qu'habitent naturellement Bob Acres et Lydia Languish, le capitaine Absolute et Mme Malaprop. Tous, le lourdaud de campagne comme l'ingénue romanesque, le bel officier comme la sotte prétentieuse, il les a rencontrés chaque jour sur les *Parades*. L'agitation frivole et gaie où ils se meuvent si vivement, c'est celle où il a pris tant de plaisir. Les aventures où il les jette, liaisons secrètes, duels, enlèvements, c'est en cet endroit l'ordinaire de chaque jour, dont lui-même a eu large part. Cent petits traits achèvent de fixer la scène, depuis ce cabi-

1. « In the piece, as we have said, are to be found the incidents of the recent escapade — the romantic Lydia, the 'Maid of Bath'; the elopement, planned though not carried out; the rivals and the duel. Sir Anthony was his own dictatorial father; Acres, Mathews; Sir Lucius, Captain Paumier, and Mrs. Malaprop, probably some vulgarian of the place. The jealous and desponding Faulkland is founded on himself, and long afterwards he used to tease his wife with the same morbid suspicions and imaginings. These, however, only supplied out lines and hints to be treated *secundum artem*. For, while he drew hints from his own temper for Faulkland, he also presented himself to the Bath public as the gay and gallant Absolute, though it was scarcely loyal to represent the character he intended for Mathews, as a coward » (Fitzgerald, *Lives of the Sheridans*, t. I, ch. VI, p. 117-118). D'autres veulent reconnaître dans sir Lucius O'Trigger M. Barnett, témoin de Mathews et dans Julia Mme Sheridan (Hartmann, *Ueber die Vorlagen zu Sheridans Rivals*, p. 55); le désaccord est instructif. Sans faire ressortir tout ce que de pareils rapprochements ont d'arbitraire et de forcé, remarquons seulement, après M. Brander Mathews (édition des Comédies de Sheridan, p. 75), combien il est difficile d'admettre que Sheridan ait songé à mettre sa femme en scène, lui si jaloux de la dérober au public que, même privé de ressources, il ne voulut jamais qu'elle en demandât à son talent de cantatrice. Nul rapport du reste entre l'intrigue inventée et l'histoire des deux amoureux; si dans la première figurent les préliminaires d'un duel et le vague projet d'un enlèvement, il faut avouer que ce sont là moyens dramatiques assez vieux et assez communs pour ne pas reproduire nécessairement des expériences personnelles.

2. Voir sur ce point la dissertation de M. Hartmann, déjà citée, et celle de M. Weiss, *Sheridan als Lustspieldichter*. Les conclusions de ces deux ouvrages, surtout du second, sont tout à fait exagérées et inacceptables; Sheridan n'a pu être l'imitateur conscient de tant d'œuvres (dont le plus grand nombre d'ailleurs lui était très probablement inconnu), mais il est vrai, ce qui est tout différent, qu'il continua dans l'invention de ses personnages et de ses intrigues une longue tradition théâtrale.

net de lecture, « arbre toujours vert de la science diabolique » [1], jusqu'à ce « bon petit coin dans l'abbaye » [2] qui fait si grand'peur à Acres. Voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour expliquer la curiosité et l'applaudissement tout spécial avec lesquels la comédie fut accueillie à Bath [3]. C'est la première ville après Londres où il la fit représenter, et ce n'était que justice. Où donc, sinon là, s'étaient rassemblés sous ses yeux les types, les ridicules, les manèges d'une petite société, fidèle résumé de la grande ? Où donc, sinon là, avait-il acquis la précoce expérience qui lui permit à vingt-trois ans d'écrire un chef-d'œuvre ? Que d'observations rapidement accumulées ! Que de matière amassée pour les comédies futures ! L'école avait été bonne, comme assurément aussi l'écolier incomparable.

1. « *Sir Anthony.* ' Madam, a circulating library in a town is an evergreen tree of diabolical knowledge! It blossoms through the year ' », etc. (acte I, scène II; voir aussi le début de la scène).

2. « Snug lying in the Abbey » (acte V, sc. III).

3. Voir la lettre de Mary Linley à Mme Sheridan datée du 9 mars 1775 (Moore, *Memoirs... of Sheridan*, ch. III, p. 139-140). En voici quelques passages : « ...In my life, I never saw anything go off with such uncommon applause... I suppose the poor creatures never acted with such shouts of applause in their lives... They lost many of Malaprop's good sayings by the applause : in short I never saw or heard anything like it ; — before the actors spoke, they began their clapping ». Cf. *Bath Chronicle* de la même date : « Mr. Sheridan's comedy of the *Rivals* was performed for the first time at our theatre last night; we have the pleasure to say that it was received with every mark of approbation and applause from a numerous and polite audience ».

CHAPITRE VI

LA SOCIÉTÉ DE BATH (SUITE) ; LES MÉTHODISTES

Tableau réduit de la société anglaise, sorte d'extrait de tous ses éléments, on a vu la population de Bath abonder en contrastes dès l'origine. Un certain moment du siècle y voit naître de nouvelles oppositions, et qui sont des plus frappantes, celles qu'y développe tout à coup le grand mouvement religieux et moral qui a transformé au XVIIIe siècle la conscience anglaise, le mouvement méthodiste. Vers ce rassemblement d'oisifs, d'étourdis et de libertins s'en viennent tout à coup des apôtres ; au milieu de la foire aux vanités et aux vices s'élèvent des voix ardentes et austères ; Wesley croise Nash sur les *Parades,* et, dans les carrefours, devant la foule railleuse ou hostile, des prédicateurs que nul n'a invités parlent du salut et de la damnation, du monde qui passe et des choses éternelles.

C'est le temps en effet où un petit groupe d'étudiants d'Oxford, vertueux, enthousiastes, intrépides, s'efforçaient de tirer l'Angleterre de sa léthargie religieuse, et, aidés de quelques disciples aussi brûlants, aussi dévoués qu'eux-mêmes, portaient « la parole » aux quatre coins du royaume. S'adressant à tous, ils se faisaient, bon gré mal gré, entendre de tous, de l'aristocratie moqueuse et sceptique comme des rudes mineurs de la Cornouaille, des ouailles endormies de l'Église anglicane comme de ces masses populaires, abruties par l'excès de labeur, dégradées par la misère et l'ivrognerie, qu'accumulait dans les grandes villes

l'industrie naissante [1]. Peu nombreux, leur zèle incroyable, leur entier mépris des fatigues et des dangers, les transportent immédiatement sur tous les points du territoire. A Bath, John Wesley paraît dès 1739 [2], c'est-à-dire l'année même qui suit ses premières prédications à Londres.

On peut s'étonner de le voir, de voir ensuite son frère [3] et d'autres missionnaires se diriger si tôt vers un champ qui menaçait d'être aussi stérile [4]. Quelle apparence qu'ils fussent écoutés de ces gens de bon ton, légers, sinon corrompus, sceptiques en grand nombre, en tout cas fermés à tout mysticisme et mal disposés envers toute manifestation religieuse inaccoutumée ? C'était vraiment, selon l'expression de Charles Wesley, « attaquer Satan dans son quartier général » [5], et ce jugement fait voir quelles étaient à leurs yeux l'importance et l'urgence de l'attaque. Nul assemblage d'hommes qui eût plus grand besoin d'être prêché et converti ; la tentative, si difficile qu'elle fût, s'imposait, et, après tout, si les mondains s'obstinaient à fermer leurs oreilles, il y avait chance au moins de trouver moins rebelle la population sédentaire, bourgeois, commerçants, artisans.

En 1739 donc parut John Wesley ; il parla à deux reprises et la curiosité attira la première fois jusqu'à quatre mille personnes pour l'entendre [6], et la fois suivante un millier [7], vastes auditoires

1. Sur le mouvement méthodiste, voir entre autres Lecky, *History of England*, t. III, ch. VIII, et Chevrillon, *Sydney Smith*, ch. IV, section V.

2. Le mardi qui précéda le 23 avril (Journal de Wesley, à cette dernière date).

3. Également en 1739, mais il fut mal accueilli et ne put prêcher qu'une ou deux fois (*Life and Times of Selina, Countess of Huntingdon, by a Member of the Houses of Shirley and Hastings*, t. I, p. 445).

4. L'incrédulité, il est à peine besoin de le rappeler, était fort répandue dans les hautes classes et parmi les lettrés. «Point de religion en Angleterre », écrit Montesquieu en 1730 dans ses *Notes* sur ce pays (*Œuvres*, éd. Laboulaye, t. VII, p. 195) ; Voltaire rend le même témoignage en cent endroits. Cf. Green, *A Short History of the English People*, ch. X ; Lecky, *op. cit.*, ch. II et VIII, *passim* ; Rémusat, *L'Angleterre au XVIIIe siècle*, t. I, ch. XXIV.

5. Expression de Charles Wesley, citée par Southey : « Bath, where, as Charles expresses himself, ' Satan took it ill to be attacked at his headquarters ' » *Life of Wesley*, II, ch. XIV, p. 28). Quelques années plus tard, son frère écrivait de même : « I know not when I have seen a more serious, a more deeply attentive congregation. Is it possible ? Can the Gospel have place where Satan's throne is ? » (*Life and Times of Selina, Countess of Huntingdon*, t. I, p. 478, note).

6. « I preached at Bath to about four thousand on Tuesday morning » (Journal de Wesley, 23 avril 1739).

7. « I preached to about 1000 at Bath » (Ibid., 22 mai).

où s'apercèvaient ça et là quelques gens à la mode[1]. Mais, à l'annonce d'un troisième sermon, le bruit se répandit tout à coup que le maître des cérémonies allait intervenir, et tous les curieux d'accourir en foule. Nash paraît en effet et demande à l'apôtre de quelle autorité il agit[2]. « De celle de Jésus-Christ, réplique Wesley, laquelle m'a été conférée par le présent archevêque de Cantorbéry quand il m'a imposé les mains et m'a dit: « Reçois l'autorité de prêcher l'Évangile ». Nash déclara alors que cette prédication était illégale, et, comme il ajoutait qu'elle épouvantait les gens au point de leur faire perdre l'esprit : « Monsieur, reprit Wesley, m'avez-vous jamais entendu ? » — « Non ».— « Alors, comment pouvez-vous juger de ce que vous n'avez jamais entendu ? » — « Par la rumeur publique ». — « La rumeur publique ne suffit point. Permettez-moi, monsieur, de vous demander si vous ne vous nommez point Nash ? » — « C'est mon nom ».— « Eh bien, monsieur, je n'ose point vous juger sur la rumeur publique ; elle ne suffit pas à mon avis pour juger quelqu'un ». Le maître des cérémonies, décontenancé, n'ajouta plus que quelques mots et se retira[3],

1. « There were several fine gay things among them, to whom especially I called ' Awake that thou sleepest, and arise from the dead, and Christ shall put thee right ' » (Ibid.).

2. « There was great expectation at Bath of what a noted man was to do with me there : and I was much intreated ' not to preach because no one knew what might happen '. By this report I also gained a much larger audience, among whom where many of the rich and great. I told them plainly ' *The Scripture had concluded them all under sin* ', high and low, rich and poor, one with another. Many of them seemed to be not a little surprized, and were sinking apace into seriousness, when the champion appeared, and coming close to me asked ' By what authority I did these things ' » (Journal de Wesley, 5 juin 1739).

3. « I replied ' By the authority of Jesus-Christ, conveyed to me by the (now) Archbishop of Canterbury, when he laid his hands upon me, and said : « Take thou authority to preach the gospel ». — He said : « This is contrary to Act of Parliament. This is a Conventicle. I answered : ' Sir, the Conventicles mentioned in the Act (as the Preamble shows) are seditious meetings. But this is not such. Here is no shadow of sedition. Therefore it is not contrary to the Act '. — He replied : ' I say it is. But besides your preaching frightens people out of their wits '. — ' Sir, did you ever hear me preach ? ' — ' No '. — ' How then can you judge of what you never heard ? ' — ' Sir, by common report '. — ' Common report is not enough. Give me leave, Sir, to ask, Is not your name, Nash ? ' — ' My name is Nash '. — ' Sir, I dare not judge of you by common report. I believe it is not enough to judge by '. Here he paused a while, and having recovered himself, asked : ' I desire to know what these people come here for ? ' On which one replied : ' Sir, leave him to me. Let an old woman

tandis que la foule demeurait quelque temps agitée de sentiments divers[1].

Plus à l'aise sur les *Parades* qui étaient son domaine propre, il imagina contre les prédicateurs méthodistes d'autres tracasseries, comme de faire interrompre les sermons en plein vent par son orchestre, renforcé pour la circonstance de cors de chasse et de grosses caisses. Il faisait jouer le *God Save the King,* de façon que nul n'osât protester contre l'hymne royal[2]. Aussi bien, les réformateurs n'avaient-ils pas eu la hardiesse de parler contre les jeux de hasard, et la danse, et la fréquentation même des salles d'assemblée[3] ? Où en serait bientôt le maître des cérémonies, et

answer him. You, Mr. Nash, take care of your body. We take care of our souls, and for the food of our souls we come here'. He replied not a word, but walked away » (Ibid.).

1. « As I returned, the street was full of people hurrying to and speaking great words. But when any of them asked ' Which is he ? ' and I replied ' I am he ', they were immediately silent. Several ladies following me into Mr. Marchant's house, the servant told me : ' There were some wanted to speak with me'. I went to them and said, ' I believe, ladies. the maid mistook; you only wanted to look at me '. I added ' I do not expect that the rich and great should want either to speak with me or hear me, for I speak the plain truth : a thing you little hear of and do not desire to hear '. A few more words past between us, and I returned » (Ibid.).

2. « But Mr. Nash, though he himself had greatly reformed and regulated the manners and behaviour of his subjects in the public room; yet, being orthodox in his tenets and very well content with the present state of religion amongst them, he did not desire any reformation in that article. Having notice, therefore, of this intended preachment, he got ready his band of music, with the addition of two or three French horns and kettle drums. And as soon as the Orator had exhibited his Person on the Parade, stretched forth his hand, and (like Paul in the Cartoon) *was in act to speak,* Nash gave the signal for the grand chorus of *God save the King*; the music struck up; and playing so loyal a piece of music, no one had the hardiness to interrupt them. Nay, a majority of the company were probably pleased with Nash's humour; and, it being now breakfast time, the mob was easily dispersed » (Graves, *Spiritual Quixote,* livre V, chap. v, p. 277-278). Ce petit fait est introduit comme anecdote dans le roman, mais il semble bien emprunté à la réalité; rien n'indique du reste quel est celui des prédicateurs méthodistes qui fut de la sorte réduit au silence.

3. Le prédicateur de Graves parvient le soir à prononcer sa harangue : « ...[He] inveighed with great severity against luxury in dress, cards, dancing, and all the fashionable diversions of the place; and even against frequenting the rooms with the most innocent intentions of recreation and amusement » (Ibid., p. 278-279). Certains méthodistes tenaient que « nulle récréation, considérée comme telle, ne peut être innocente »; ils condamnaient particulièrement la danse (voir les textes cités par M. Lecky, op. cit., t. III, ch. VIII, p. 87-89).

les cérémonies mêmes, s'il fallait laisser libre champ à des doctrines aussi subversives?

Un certain jour toutefois, Nash dut se trouver embarrassé. C'est quand il vit à Bath le méthodisme ouvertement professé, soutenu, propagé, par une grande dame, une comtesse, lady Huntingdon[1]. Une secte qui avait fait une telle recrue, et quelques autres aussi aristocratiques, méritait sans doute quelque estime, des égards tout au moins, outre qu'avec ces grands personnages le danger paraissait moindre de manifestations bizarres et d'extravagances gênantes. Le maître des cérémonies en vint à s'entretenir de religion avec lady Huntingdon ; il consentit même à aller entendre chez elle Whitefield qui y prêchait. Mais, la nouvelle se répandant, voilà tout son entourage ordinaire qui accable le prétendu néophyte de félicitations ironiques; des vers satiriques sont affichés dans la buvette et aux salles d'assemblée, des feuilles imprimées volent partout, qui annoncent la conversion et la démission du maître des cérémonies, promettant en outre qu'il prononcerait le lendemain sa première homélie. Nash, vexé, ne remet plus les pieds chez la comtesse[2].

Il s'y serait trouvé pourtant en assez bonne, au moins en assez noble compagnie. Dans la longue biographie de lady Huntingdon composée par un parent de celle-ci[3], il n'est question que des gens de qualité qu'à Londres ou ailleurs elle attire aux prêches méthodistes; l'illustre lignage des convertis ne manque jamais d'y être signalé et la liste des auditeurs de chaque sermon ressemble à une page de l'annuaire de la pairie. La duchesse de Marlborough[4],

1. Elle vint à Bath avec son mari en 1739. Lord Huntingdon était l'ami de Ralph Allen, chez qui se trouvaient en ce moment Pope et Warburton. Ce dernier eut naturellement avec la comtesse de chaudes discussions religieuses. Un jour qu'il avait attaqué les doctrines de Whitefield, Allen et les autres personnes présentes prirent parti pour lady Huntingdon; il en fut si indigné qu'il quitta l'appartement *(Life and Times of Selina, Countess of Huntingdon*, t. I, p. 444 et 450-451). Devenue veuve en 1746, lady Huntingdon revint à Bath en 1747 (ibid., p. 446); de cette date à celle de sa mort (1791), elle y fit très fréquemment, presque annuellement, de longs séjours (ibid., *passim)*; en 1765, elle y bâtit une chapelle (ibid., p. 466).

2. Ibid., p. 445, note.

3. *Life*, etc. By A Member of the Houses of Shirley and Hastings. Voir dans le *British Critic*, t. XXVIII, p. 263-295 (octobre 1840), un article de Newman sur cet ouvrage, article réimprimé dans ses *Essays Critical and Historical* (t. I).

4. *Life and Times*, t. I, p. 24 et 25.

lord Chesterfield[1], lord Bolingbroke[2], lady Suffolk[3] (favorite de George II), Horace Walpole[4], lord Chatham[5], voilà, entre cent autres personnages aussi titrés mais moins illustres[6], quelques-uns de ceux qu'à Bath ou à Londres, chez elle[7] ou dans les chapelles qu'elle patronnait, elle entraîna à entendre Wesley et Whitefield[8]. Plusieurs d'entre eux étaient des prosélytes, les autres de simples curieux; mais, sur tous, il semble que leur amie ait exercé une singulière influence. Se fût-on attendu par exemple à ce qu'un Bolingbroke lui offrît sa plume pour la défense de ses opinions touchant la grâce et la prédestination[9], à ce qu'un Chesterfield, tout en faisant des réserves de conscience et en lui demandant le secret, lui donnât vingt livres sterling pour la construction d'un nouveau « tabernacle »[10] ?

1. *Life and Times*, t. I, p. 463.

2. Fort lié avec la comtesse de Huntingdon, Bolingbroke discutait souvent avec elle au sujet de la religion. Il entendit fréquemment Whitefield, dont il fait l'éloge dans une lettre en ces termes : « He is the most extraordinary man in our times. He has the most commanding eloquence I ever heard in any parson — his abilities are very considerable — his zeal unquenchable, and his piety and eloquence genuine, unquestionable... » (cité dans *Life and Times*, t. I, p. 179).

3. Ibid., p. 98-99.

4. Ibid., p. 477.

5. Ibid., p. 109 et 478.

6. Citons encore George Selwyn (ibid., p. 108), lord Lyttleton (ibid., p. 228), lord Camden, grand chancelier d'Angleterre, lord Northington, président du conseil, le duc de Bedford, lord Rockingham (ibid., p. 478), etc.

7. Cf. Southey, *Life of Wesley*, t. II, ch. xxv, p. 360.

8. Celui-ci particulièrement, qui, dès 1752, prêcha à Bath. Il le fit alors trois semaines de suite « devant un grand nombre de nobles » *(Life and Times*, t. I, p. 453), et revint fort souvent. Le biographe de lady Huntingdon indique des prédications de Wesley en 1759, 1766, 1769 (t. I, p. 395 et 474 ; t. II, p. 26). Bath entendit souvent aussi Venn, Romaine, Shirley, Fletcher, etc. (ibid., *passim)*.

9. « The impression made upon him by Mr. Whitefield's preaching, may be judged by his saying to the Countess, ' You may command my pen when you will: it shall be drawn in your service. For, admitting the Bible to be true, I shall have little apprehension of maintaining the doctrines of predestination and grace against all your revilers ' » (Ibid., t. I, p. 98).

10. « Your Ladyship is a powerful auxiliary to the Methodist Cabinet, and I confess, notwithstanding my own private feeling and sentiments, I am infinitely pleased at your zeal in so good a cause. You must have twenty pounds for this new tabernacle, whenever you think proper, but I must beg my name not to appear in any way » (ibid., t. II, p. 379, lettre datée du 18 juin 1749 ; elle n'est reproduite ni dans les *Miscellaneous Works* ni dans les éditions de la correspondance données par lord Mahon et par M. Bradshaw). Lady Chesterfield avait été convertie par Whitefield chez la comtesse de Huntingdon, qui espéra quelque

C'était, il faut le dire, une personne fort remarquable que lady Huntingdon. D'un esprit original, enthousiaste, exalté[1], elle s'était, peu après son mariage, entièrement dévouée à un apostolat incessant dans le cercle où elle vivait, y consacrant ses efforts, sa fortune, sa vie, et gagnant ou gardant, grâce à l'évidente sincérité et à la ferveur de son zèle, l'admiration de beaucoup et le respect de presque tous. Pas plus que Wesley elle ne songeait d'ailleurs à innover, ni ne se posait en fondatrice de secte. Ce à quoi elle travaillait avec passion, c'était, dans la société aristocratique qu'elle fréquentait d'ordinaire, à réveiller la foi endormie, à faire renaître la vie morale et religieuse. Ses conversations étaient toutes tournées à cette fin, et sans qu'elle y fît jamais la moindre concession de doctrine, y prît le moindre ménagement : le plus austère calvinisme respirait en tous ses entretiens[2]. Nul respect humain chez elle : un jour, en sa présence, à la buvette de Bath, une quakeresse s'avisa d'élever tout à coup la voix et de discourir contre les folies et les vanités du monde ; les assistants manifestaient bruyamment leur impatience, quand lady Huntingdon se leva de son siège ; elle joignit la prêcheuse, loua à haute voix (quoiqu'elle fût d'opinions religieuses très différentes) son courage et son zèle ; puis, la prenant par la main, elle la reconduisit jusqu'à la porte, et revint tranquillement s'asseoir à sa place[3]. Une autre

temps un pareil retour de lord Chesterfield et de M. Stanhope *(Life and Times*, t. I, p. 462-463 ; voir aussi la lettre attristée qu'elle écrivit à la mort de Chesterfield, p. 464). Lady Gertrude Hotham, sœur de Chesterfield, la comtesse Delitz, sa belle-sœur, étaient d'ardentes méthodistes.

1. Southey, qui lui est peu favorable et qu'on peut même trouver, croyons-nous, injuste envers elle, dit qu'il y avait des cas de folie dans sa famille *(Life of Wesley*, t. II, ch. xxv, p. 358). Le fait est nié par le biographe anonyme *(Life and Times*, p. 18).

2. « Wherever she went, she invariably produced an extraordinary degree of attention to religious subjects... Wherever she was, and in whatever company, her conversation was on religion, in which there was this peculiarity that she spoke of the sins and errors of her former life, her conversion to God, the alteration in her heart and conduct, and she plainly said to all it was absolutely necessary that the same change should take place in them, if they would have any hope in death » *(Life and Times*, t. I, p. 443).

3. « As my mother grew better, she frequently took me with her to the Pump Room, and she sometimes told me anecdotes of those she had seen there when a child. On one occasion, when the room was thronged with company, — and at that time the visitors of Bath were equally distinguished for rank and fashion, — a simple humble woman, dressed in the severest garbs of the Society of Friends,

fois, toujours à Bath, elle aborda publiquement dans la rue et invita à venir chez elle le comédien Shuter, qu'elle ne connaissait nullement, mais qu'on avait aperçu aux sermons de Whitefield, et qu'elle espérait faire renoncer à son métier[1]. « Il y avait une publicité dans sa religion, dit le biographe, que personne autre, dissident, puritain ou anglican, n'y avait mise, au moins depuis la Réforme[2]. »

D'autres traits, qui se joignent à cette ardeur et à cette sincérité religieuses, achèvent de composer à cette grande dame une physionomie originale. La bonté, le charme de l'esprit et des manières, voilà sans doute deux raisons de l'influence qu'elle exerça sur des personnes nombreuses et diverses; mais elle était aussi d'une activité, d'une énergie singulières[3]; on sent en elle un tempérament fait pour diriger des choses et mener des hommes.

walked into the midst of the assembly and began an address to them on the vanity and follies of the world, and the insufficiency of dogmatic without spiritual religion. The company seemed taken by surprise, and their attention was arrested for a few moments : as the speaker proceeded, and spoke more and more against the customs of the world, signs of disapprobation appeared. Amongst those present was one lady with a stern yet high-toned expression of countenance; her air was distinguished; she sat erect, and listened intently to the speaker. The impatience of the hearers soon became unrestrained; as the Quaker spoke of giving up the world and its pleasures, hisses, groans, beatings of sticks, and cries of 'Down, down', burst from every quarter. Then the lady I have described arose with dignity, and slowly passing through the crowd, where a passage was involuntary opened to her, she went up to the speaker and thanked her, in her own name and in that of all present, for the faithfulness with which she had borne testimony to the truth. The lady added, 'I am not of your persuasion, nor has it been my belief that our sex are generally deputed to be public teachers; but God who gives the rule can make the exception, and He has indeed put it in the hearts of all His children to honour and venerate fidelity to His commission. Again I gratefully thank you'. Side by side with the Quaker she walked to the door of the Pump-Room, and then resumed her seat. This lady was the celebrated Countess of Huntingdon » (Mary Ann Schimmelpenninck, *Life*, t. I, p. 89-90).

1. *Life and Times*, t. I, p. 208.

2. Ibid., p. 443.

3. Une anecdote amusante nous fait voir un emploi bizarre de cette activité et de cette énergie. Antérieurement à sa conversion, lady Huntingdon s'intéressait fort à la politique (elle était du parti de Walpole). Le jour d'un débat important, en 1788, la Chambre des lords jugea à propos d'interdire à tout le monde, les députés des communes exceptés, l'accès des tribunes. Lady Huntingdon et une dizaine de ses amies n'acceptèrent point d'être ainsi exclues. Elles allèrent faire un siége en règle des tribunes fermées, se postèrent devant la porte, l'ébranlant sans cesse de coups qui retentissaient dans la salle et empêchaient les orateurs de se faire entendre. Elles restèrent ainsi sans manger jusqu'à cinq heures du

Ses lettres aux ministres méthodistes sont par exemple curieuses pour le mélange qui s'y trouve d'humilité chrétienne et de tendance inconsciente à la domination. Le ton général, malgré qu'en ait l'écrivain, est doucement impérieux ; plusieurs ressemblent à des mandements[1]. Ses correspondants, de leur côté, ne lui écrivent qu'avec une respectueuse déférence, sollicitent ses avis et s'y rangent d'ordinaire docilement. Whitefield, qui devint son chapelain en 1748, ne l'appelle qu' « honorée Madame », et semble tout intimidé devant elle[2]. Elle est, aux yeux des méthodistes, un modèle de sainteté[3], mais aussi une puissance spirituelle, et presque un chef d'Église. On la nomme une mère en Israël[4] ; elle entre, elle quatrième, dans un conseil directeur dont les trois autres membres sont les frères Wesley et Whitefield[5] ; elle fonde et dirige à Trevecca, dans le pays de Galles, une sorte de séminaire d'où elle renvoie tout maître dont la théologie diffère un tant soit peu de la sienne[6] ; elle se sépare avec éclat de Wesley

soir et finirent par s'introduire dans la place par un stratagème (Lady Montagu, *Letters and Woorks*, t. II, p. 222-224 ; la lettre est de 1738 et adressée à lady Pomfret).

1. Par exemple, une lettre à Venn où elle lui reproche certaines opinions théologiques et qui se termine ainsi : « And now, my dear friend, no longer let false doctrine disgrace your pulpit, etc. » (*Life and Times*, t. I, p. 225). A propos de ce passage, Newman remarque justement et spirituellement : « ... She speaks *ex cathedrâ*, — Selina Episcopa dilecto filio Henrico Venn » (*Essays Critical and Historical*, t. I, p. 413). Fletcher lui écrit : « I am greatly indebted to your Ladyship for what light I have into the nature of the foundation of Christianity ; and, although I have great reason to be ashamed of the little use I have made of it, Ih ope it will work its way, by the power of Christ's spirit, through the thick darkness of my self-righteous, unbelieving heart, and then to be a closer follower of you, as you are of Christ » (*Life and Times*, t. I, p. 234).

2. On trouve dans ses lettres des passages de ce genre : « Ever since the reading of your Ladyship's condescending letter, etc... On Monday morning, from nine to near eleven I will be at your Ladyship's and wait to know your order concerning Tuesday. I am ashamed to think you will admit me under your roof, etc. » (Ibid., p. 90).

3. Voici un extrait d'une lettre de Venn : « In Lady Huntingdon I see a star of the first magnitude in the firmament of the Church... When I compare my life and spirit with hers, I could not believe the same heaven will contain us both » (Ibid., t. II, p. 31). « I think I never saw so much of the image of God in any woman upon earth » (Lettre du Dr Doddridge, ibid., t. I, p. 154).

4. Expression de Whitefield dans une lettre (ibid., p. 162).

5. Ibid., p. 475.

6. Southey, *Life of Wesley*, ch. xxv ; *Life and Times*, t. II, ch. xxxix. Ses étudiants y étaient également sous sa complète dépendance : « I wrote to the Cheltenham student to order him to France, as having a more able one to employ

dès que les doctrines de celui-ci lui paraissent suspectes d'arminianisme [1], et la première profession de foi des méthodistes calvinistes mentionne expressément son patronage [2].

Cette rupture n'eut lieu que vers 1770, après avoir menacé quelque temps ; pendant les dix ou douze années précédentes, Wesley avait fréquemment prêché à Bath, soit chez la comtesse, soit, après 1766, dans la chapelle bâtie par elle [3]. En 1766, en particulier, il y donna une série de sermons, où il eut une fois pour auditeur Horace Walpole, qui, dans une de ses lettres, fait une peinture satirique de ce qu'il appelle irrévérencieusement « l'opéra de M. Wesley ». Le bel esprit s'y déclare non converti, ce que nous croyons sans peine. Wesley lui a paru « éloquent par endroits », mais « aussi évidemment comédien que Garrick », et « jouant un enthousiasme de mauvais goût ». Il ne regrette pourtant pas son sermon ; il a entendu de jolies voix ; il s'est amusé du luxe de la chapelle, des fenêtres gothiques et des meubles d'acajou, des fauteuils rouges réservés aux officiants et des tribunes assignées aux élues [4]. Ne soyons pas surpris que les côtés sérieux et

while the company was there. But he sent him back, and said he would not go. I then repeated my orders to both to change... The wicked and most shameful confusion they have made in Wales must be no longer continued... » Voir toute la lettre, fort longue et fort caractéristique, dans *Life and Times*, t. II, p. 434-437). Wesley, peu avant la rupture, remarque déjà comment lady Huntingdon parle toujours de « *my* college, *my* masters, *my* students ; I mixes with everything » (Lettre citée, ibid., t. II, p. 235; cf. dans la lettre citée en partie ci-dessus : « My own ministers must have the lead through all the work », ibid., p. 436).

1. La rupture se fit pour des raisons théologiques, mais l'intimité de la comtesse semble n'avoir jamais été aussi grande avec Wesley qu'avec les autres prédicateurs méthodistes : « Wesley, who neither wanted nor would have admitted, patron on patroness to be the temporal head of the societies which he had formed... seems never to have been cordially liked by her, and gradually grew into disfavour » (Southey, *Life of Wesley*, t. II, ch. xxv, p. 362).

2. « We have therefore found it expedient, for the welfare and unity of the various congregations wherewith we are connected under the patronage of the Countess of Huntingdon, etc. » (Déclaration des ministres, *Life and Times*, t. II, p. 440). En 1780, elle envoie une sorte de lettre pastorale « To my well-beloved friends of the Congregation of my Chapel, Bath » (Ibid., t. II, p. 486). Une branche des méthodistes se dénomme encore aujourd'hui *Methodists of the Countess of Huntingdon's Connexion.*

3. Cf. ci-dessus, p. 157, n. 1.

4. « My health advances faster than my amusement. However, I have been at one opera, Mr. Wesley's. They have boys and girls with charming voices, that sing hymns, in parts, to Scotch ballad-tunes ; but indeed so long that one would think they were already in eternity, and knew how much time they had before

sincères de cette manifestation religieuse aient échappé à un sceptique de l'espèce de Walpole ; il n'en a vu que les côtés ridicules, qui ne manquaient pas sans doute dans ce sanctuaire si semblable à un salon, où l'on entrait par invitation[1], et où, comme les baignoires au théâtre, des places cachées par un rideau recevaient les personnes désireuses d'entendre et de n'être point vues[2].

Le dogme et la morale qu'on y prêchait étaient toutefois rigides et austères ; ils l'étaient au point d'effaroucher certaines oreilles mondaines. La comtesse de Suffolk, entraînée par lady Huntingdon à entendre Whitefield à Londres, s'irrita si fort de certains traits dont elle se crut atteinte, qu'elle se brouilla à tout jamais

them. The chapel is very neat, with true Gothic windows (yet I am not converted) : but I was glad to see that luxury is creeping in upon them before persecution : they have very neat mahogany for branches and brackets of the same in taste. At the upper end is a broad *hautpas* of four steps, advancing in the middle : at each end of the broadest part are two of *my* eagles [don de Walpole à lady Huntingdon ?], with red cushions for the parson and clerk. Behind them rise three more steps, in the midst of which is a third eagle for pulpit. Scarlet arm-chairs to all three. On either hand, a balcony for elect ladies. The rest of the congregation sit on forms. Behind the pit, in a dark niche, is a plain table within rails ; so you see the throne is for the apostle. Wesley is a lean elderly man, fresh-coloured, his hair smoothly combed, but with a soupçon of curls at the end. Wondrous clean, but as evidently an actor as Garrick. He spoke his sermon, but so fast, and with so little accent, that I am sure he has often uttered it, for it was like a lesson. There were parts of eloquence in it ; but towards the end he exalted his voice and acted very ugly enthusiasm ; decried learning and told stories, like Latimer, of the fool of his college who said : I *thanks* God for everything. Except a few from curiosity and some *honourable women*, the congregation was mean. There was a Scotch countess of Buchan, who is carrying a pure rosy vulgar face to heaven, and who asked Miss Rich if that was the *author of the poets*. I believe she meant me and the Noble Authors » (Lettre du 10 octobre 1766, adressée à John Chute, t. V de la correspondance).

1. Ce détail se trouve dans le récit d'un voyageur allemand : « Die Methodisten kommen in der Kapelle der Gräfin Huntingdon zusammen, welche weiter nichts, als eine kleine Kirche mit Bänken und erhabenern Stellen der Priester und Sænger ist. Das andere Geschlecht is von dem Männlichen abgesondert. Ich bin am Sonntage Abend in einer solchen Versammlung, in die man auf Billets gelassen wird, und habe sie eine Weile Psalmen singen hören, ohne mich in der Folge länger aufzuhelten. Dem Ansehn nach schien der Gottesdienst einförmig, doch waren auch viele Grimassenmacher darunter » *(Bemerkungen eines Reisenden* [par J.-J.-C. Grimm], t. III, 66 ter Brief, p. 88).

2. Le réduit fut surnommé « le coin de Nicodème », par allusion au personnage de l'Évangile. Des évêques, paraît-il, l'occupèrent quelquefois *(Life Land Times*, t. I, p. 477).

avec celle-ci. La duchesse de Buckingham, elle, déclara tout net à lady Huntingdon que la doctrine méthodiste était repoussante, et de plus empreinte d'impertinence et d'irrévérence à l'égard des supérieurs [1]. « Il est monstrueux, s'écriait-elle, de s'entendre dire que l'on a le cœur aussi plein de péché que le vulgaire misérable qui rampe sur la terre ». Comment sa seigneurie pouvait-elle « goûter des sentiments qui s'accordent si mal avec la bonne éducation et la qualité » [2] ?

Ne jugeons pourtant d'après Walpole et lady Buckingham ni de l'auditoire ordinaire des prédications méthodistes, ni de l'effet de ces prédications. L'impression religieuse fut à Bath comme partout sérieuse, profonde, étendue. Il faut bien que les convertis et les demi-convertis de Bath aient été assez nombreux puisqu'à certains jours la chapelle ne put contenir la foule qui s'y pressait, foule d'ailleurs respectueuse et recueillie [3]. Mais leur nombre et leur ferveur nous sont mieux attestés encore par les écrivains ou écrivailleurs du lieu qui trouvent dans de telles manifestations religieuses le sujet de faciles railleries [4]. Sans parler des auteurs de pièces ou poésies de circonstance qui ne marchandent pas aux méthodistes leurs brocards [5], Anstey, dans son *Nouveau Guide de Bath,* leur consacre une épître grossière où il fait voir une servante crédule qu'abuse un prédicant hypocrite et débauché [6];

1. Ibid., t. I, p. 98-99.

2. « ... Their doctrines are most repulsive, and strongly tinctured with impertinence and disrespect towards their superiors, in perpetually endeavouring to level all ranks, and do away with all distinctions. It is monstrous to be told, that you have a heart as sinful as the common wretches that crawl on the earth. This is highly offensive and insulting; and I cannot but wonder that your Ladyship should relish any sentiments so much at variance with high rank and good breeding » (lettre citée, ibid., p. 27).

3. « The congregation was not only large, but serious » (Journal de Wesley, 24 août 1766). — 'The congregation was very large and very attentive. Let us despair of nothing » (Ibid., mars 1769). « The chapel doors were set open, and people stood in the court as far as the houses » (lettre de Venn, 1769, dans *Life and Times*, t. II, p. 31). Nombreux témoignages analogues dans cet ouvrage, et cf. ci-dessus, p. 154, n. 5, 6, 7 et p. 158, n. 8.

4. Il est inutile de rappeler comment ils font écho en cela à la plupart des auteurs du temps, Pope, Johnson, Fielding, Smollett, Sterne, etc. (voir sur ce point Swallow, *Methodism in the Light of the English Literature of the last Century).*

5. Voy. par exemple *The Register of Folly*, t. II, p. 26, et t. III, p. 40.

6. Lettre XIV.

non content de cette attaque, il revient plusieurs fois contre eux à la charge dans son poème [1]. Le ministre anglican de Claverton (près Bath), Graves, ami de Ralph Allen, de Warburton et de Pope, fait davantage; il écrit contre la nouvelle secte un roman qui n'est pas sans mérite, le *Don Quichotte spirituel* [2], et de ce roman il place de longues scènes à Bath. Dès que les héros du livre, Wildgoose et Tugwell, prédicateurs errants, aperçoivent de loin cette ville, elle leur rappelle Jérusalem, enclose semblablement de collines [3], et les environs leur représentent Chanaan [4]. Aussi se rendent-ils en hâte chez l'aubergiste et lui demandent-ils s'il y a déjà des méthodistes à Bath. « S'il y en a! répond l'hôte. Ah ! je le crois bien, qu'il y en a ! De quoi tourner la tête à tous les apprentis et à tous les journaliers du pays [5]. Ma parole, je ne puis plus avoir une fille de chambre ou un garçon, sans qu'ils passent leur temps à chanter des psaumes, les animaux, ou à faire des sermons à mes clients et à les importuner du matin au soir ». Quand il voit à qui il a affaire, l'hôte change cependant de ton, et les deux compagnons ont la consolation d'entendre décrire le tabernacle par une servante convertie : « Ah ! monsieur, ceux qui nous enseignent savent si bien fouiller les âmes ! Ce sont de si ravissants ministres ! Ils vous serrent de si près et empoignent si bien le pécheur! Ils sondent ses péchés jusqu'au vif, et y versent un baume si calmant ! Et, comme M. Twangdillo [6] nous le disait

1. Lettre VII (post-scriptum), lettre XV, épilogue, lettre qui suit l'épilogue. Dans les deux premiers passages, il égratigne aussi en passant les prédicants moraves (le *New Prose Guide* de Thicknesse, p. 34, mentionne en 1778, sans plus d'indication, un lieu de réunion pour les moraves ; ils ne doivent pas avoir été fort nombreux).

2. *The Spiritual Quixote : or, the Summer's Ramble of Mr. Geoffry Wildgoose.*

3. « As mighty mountains, huge and large, Jerusalem about do close... » « I should compare it to Jerusalem in another respect, ' Jerusalem is built as a city that is at unity with itself' » *(Spiritual Quixote*, livre V, chap. I, p. 264 et 265).

4. Ibid., p. 265.

5. « Are there? says mine Host. Yes, I believe there are ; enough to turn the heads of all the 'Prentices and Journeymen in the nation. I am sure I cannot keep a Chambermaid or a Tapster ; but the Toads must be singing Psalms, or preaching to my Customers, and be pox'd to 'em from morning to night » (Ibid., ch. II, p. 270).

6. Dans ce sobriquet se trouve une allusion à l'intonation nasillarde des dissidents (*twang*).

hier soir, quoiqu'il nous fasse quelquefois mal, c'est comme une purgation dans le corps, le mal sert à quelque chose ; et, pour sûr, comme il disait encore, la conversion suit la conviction aussi naturellement que le fil suit l'aiguille »[1]. Ainsi encouragé, Wildgoose se rend sur la *parade* pour y prêcher, mais il en est empêché de la façon qu'on a dite plus haut[2]. Il est plus heureux le soir, et parvient à prononcer son discours contre les folies du lieu[3], puis avec Tugwell, se rend au tabernacle où ils entendent le sermon d'un marchand de chandelles[4]. Assez peu édifiés par leurs coreligionnaires, les deux compagnons quittent enfin Bath et poursuivent des pérégrinations d'où ils doivent revenir désabusés[5].

Vaine opposition et vaines satires, aussi vaines que celles des adversaires de toute sorte et de tout mérite que suscita partout le méthodisme en Angleterre. Elles furent impuissantes, elles devaient l'être contre cette petite secte si ardente, si sincère, si convaincue. Et puis, influente ou insignifiante, ridicule ou admirable, la secte, là comme ailleurs, n'est que le moindre fruit de la prédication méthodiste. Ce n'est point par ses créations immédiates, ses sociétés organisées, mais bien par ses effets indirects et puissants que la foi nouvelle a transformé l'Angleterre. Elle y a donné un branle aux âmes, un branle qui se propagea de proche en proche et qui tira brusquement la nation de sa léthargie morale et religieuse. A Bath aussi, dans ce milieu frivole, la secousse a été sentie ; là aussi, elle a ressuscité un idéal oublié. A côté de la société équivoque ou frivole existera désormais une société régulière, austère même de vie et de pensée, qui réagira lentement, insensiblement, sûrement sur l'autre, et s'ac-

1. « Ah Sir ! we have such *soul-searching* teachers ! Such *ravishing* ministers ! They come *so close* to the point and does so *grapple* with the sinner ! They probe his sins to the very quick ; and pour in such *comfortable balsam !* And (as Mr. Twangdillo told us last night) though it may pain, yet, like physic in the bowels, it pains us for some purpose ; and, to be sure, as he said, Conversion follows Conviction, as naturally as Thread does the Needle » (Ibid., p. 273).

2. Cf. ci-dessus, p. 156.

3. Cf. ci-dessus, p. 156, n. 3.

4. *Spiritual Quixote*, ch. xv.

5. Tugwell remarque : « That there was nothing but card-playing, gaming and swearing from morning to night amongst the servants and apprentices that reformed thither » (Ibid., p. 330).

croîtra à ses dépens[1]. Le Bath dissipé, joueur, dissolu, se rangera petit à petit, se rapprochera des autres villes anglaises, réformées aussi et qui avaient moins à faire pour l'être. Dès le commencement du XIXe siècle, la similitude sera à peu près complète, si complète que c'est sans doute l'une des raisons qui font alors abandonner Bath à certains, non aux plus regrettables, des oiseaux de passage qu'il avait coutume d'attirer. Oiseaux de proie ou volatiles étourdis, ils ont besoin d'une atmosphère moins claire et moins calme ; ils ne la trouvent plus en Angleterre et émigrent à tire d'aile vers le continent.

1. Anstey note le contraste et décrit « this adorable Scene :

Where Gaming and grace
Each other embrace,
Dissipation and Piety meet ; —
May all, who've a Notion
Of Cards, or Devotion
Make Bath their delightful retreat.

(New Bath Guide, xv, *in fine)*.

CHAPITRE VII

LES ÉCRIVAINS A BATH. — BATH DANS LA COMÉDIE ET LE ROMAN. — SHERIDAN, SMOLLETT, Mlle AUSTEN, DICKENS.

Il n'y a pas de ville anglaise, avons-nous déjà dit, Londres naturellement mis à part, qu'on trouve aussi souvent que Bath citée, louée, critiquée, décrite par les écrivains de l'avant-dernier siècle. Le génie d'Anstey et de Smollett, de Frances Burney et de Jane Austen en ont fait, nous dit Macaulay, une terre classique[1], mais à ces quatre noms illustres qu'il en eût pu ajouter d'autres, depuis celui de Goldsmith jusqu'à celui de Dickens, pour ne pas descendre plus bas dans le temps! La liste deviendrait interminable si, aux écrivains qui ont pris Bath pour sujet de leurs peintures, on voulait joindre ceux qui y ont séjourné soit pour y rétablir leur santé compromise, soit pour s'y divertir au spectacle de la saison des eaux. Dès l'aube de sa vogue naissante, nous y avons déjà vu passer Rochester, qui y écrit son dialogue pastoral d'*Alexis et Strephon*[2]. Wycherley y apparaît plus tard, à plusieurs reprises[3],

1. « The beautiful city which the genius of Anstey and Smollett, Frances Burney and Miss Austen have made classic ground... » *(History of England*, ch. III, p. 272 de l'*Edinburgh Edition)*.

2. « Written at the *Bath*, in the Year 1674 » (*Works*, éd. de 1714, p. 5). La pièce intitulée *Bath Intrigues* (cf. ci-dessus, ch. IV, p. 108, n. 4) a pu être écrite sur place.

3. Le 22 mars 1705-1706, Wycherley écrit à Pope qu'il a l'intention de se rendre à Bath (Pope, *Works*, éd. Elwin et Courthope, t. VI, p. 27). Nous l'y voyons en 1711 (lettre de Cromwell à Pope, ibid., p. 125) et en 1714 (lettre de Pope à Caryll, ibid., p. 219).

et aussi Congreve[1]. Defoe visite la ville en 1711 et en fait, dans son *Voyage à travers toute l'île de Grande-Bretagne*[2], un tableau détaillé qui fut mainte fois repris et remanié après lui. La même année, Addison prend les eaux, accompagné du poète Philips[3]; deux ans plus tard, Steele trouve à Bath le sujet de quelques peintures satiriques[4]. En 1714, Pope s'y plaît très fort; il trouve les promenades les plus belles du monde, passe des assemblées aux *chocolate-houses*, de la buvette au théâtre, et s'efforce, dit-il en riant, de se rendre agréable en imitant tantôt la civilité, tantôt l'impudence, tantôt la sottise de tel ou tel voisin[5]; il suit en conscience toute la ronde des divertissements[6], et est à ce point dissipé et perverti, qu'il rougit, prétend-il, d'être rencontré en

1. Lettre de Mlle Bradshaw à Mme Howard, 19 septembre 1721, dans les *Letters to and from Henrietta, Countess of Suffolk*, t. I, p. 77. Lord Hervey, envoyant sur sa demande à lady Montagu « a list of the sojourners and inmates of this place [Bath] », lui écrit aussi le 8 octobre 1728: « The Duchess of Marlborough, Congreve, and Lady Rich are the only people whose faces I know, whose names I ever heard, or who, I believe, have any names belonging to them » (Lady Montagu, *Letters and Works*, I, p. XLVII; cf. lettre de Gay à Swift, 16 mars 1728 (Swift, *Works*, éd. Bohn, t. II, p. 616); c'est au retour de ce dernier voyage que Congreve, déjà malade et aveugle, fut victime de l'accident de voiture qui hâta sa fin.

2. *A Tour thro' the whole Island of Great Britain*, by a Gentleman (publié seulement en 1719).

3. « No, Mr. Addison does not go to Ireland this year: he pretended he would; he is gone to Bath with Pastoral Philips for his eyes » (Swift, *Journal to Stella*, 11 août 1711, p. 229).

4. Voy. ci-dessus, chap. IV, p. 102.

5. Lettre du 6 octobre [1714] à Theresa et Martha Blount (*Works*, éd. Elwin et Courthope, t. IX, p. 251-252): « Madam, If I may ever be allowed to tell you the thoughts I have so often of you in your absence, it is at this time, when I neglect the company of a great number of ladies to write this letter. From the window where I am seated, I command the prospect of twenty or thirty in one of the finest promenades in the world every moment that I take my eye off from the paper. If variety of diversions and new objects be capable of driving our friends out of our minds, I have the best excuse imaginable for forgetting you; for I have slid, I can't tell how, into all the amusements of the place. My whole day is shared by the pump assemblies, the walks, the chocolate-houses, raffling shops, medleys, etc... I endeavour (like all awkward fellows) to become agreeable by imitation; and observing who are most in favour with the fair, I sometimes copy the civil air of Gascoin, sometimes the impudent one of Nash, and sometimes, for vanity, the silly one of a neighbour of yours, who has lost to the gamesters here that money, of which the ladies only deserve to rob a man of his age »

6. « I have in one week run thro' whatever they call diverting here, and I should be ashamed to pass two just in the same track (Ibid., p. 252).

compagnie du docteur Parnell (l'auteur de l'*Ermite*) et qu'à l'occasion, feignant de ne le point connaître, il demande aux gens : « Quel est donc ce pasteur » [1] ? Pope sera toute sa vie un habitué de Bath, habitué que nous retrouverons, réuni à Fielding, Warburton et Graves, sous le toit hospitalier de Ralph Allen [2]. Après lui ou en même temps que lui passent à Bath ses amis Bolingbroke [3], Arbuthnot [4], Gay [5], qui y voit représenter son *Opéra du Gueux* [6] ; d'autres poètes, Shenstone, qui y vient visiter son ancien camarade Graves [7], l'auteur du *Don Quichotte spirituel*, Cowper, qui y compose en 1748 les *Vers sur un soulier trouvé* par où s'ouvre le recueil de ses premières poésies. Lady Montagu rime aussi un adieu à la même ville, où elle rappelle les nombreux bals qu'elle a conduits aux salles d'assemblée [8]. Deux personnages plus graves, Butler et Berkeley, viennent demander à la ville d'eaux, non le plaisir, mais la santé, qu'elle leur refuse, puis-

1. « I am so much a rake as to be ashamed of being seen with Dr. Parnell. I ask people abroad who that parson is ? » (Ibid.).

2. Voy. ci-dessous, chap. IX.

3. Lettre de Gay à Swift, 16 mars 1728 (Swift, *Works*, éd. Bohn, 1864, t. II, p. 616).

4. Lettre de Gay à Mme Howard, 1724 (correspondance de la comtesse de Suffolk, p. 176-177).

5. Lettre de Mme Bradshaw à Mme Howard, ibid., p. 78 (1721) ; lettre de Gay à Mme Howard mentionnée à la note ci-dessus ; lettre de Pope à Gay, 11 septembre 1722 (Pope, *Works*, éd. Elwin et Courthope, t. VII, p. 422) ; lettre de Gay à Swift, 16 mars 1728 (Swift, *Works*, éd. Bohn, 1864, t. II, p. 616).

6. Dernière lettre mentionnée à la note ci-dessus.

7. Leur amitié avait commencé à Oxford (cf. Graves, *Recollections of some particulars of the Life of Mr. Shenstone*).

8. To all you ladies now at Bath,
And eke, ye beaus, to you,
With aking heart and wat'ry eyes,
I bid my last adieu

. . . . . .

Lindsey's and Hayes's both farewell,
Where in the spacious hall,
With bounding steps and sprightly air,
I've led up many a ball.

Poor Nash, farewell! may fortune smile,
Thy drooping soul revive,
My heart is full, I can no more,
John, bid the coachman drive.

(*Farewell to Bath*, dans *Water-Poetry*, p. 26-28).

qu'ils y meurent à un an de distance[1]. Smollett songe vraisemblablement à s'y établir comme médecin, écrit un traité sur les eaux[2], et, son projet abandonné, emporte au moins des souvenirs dont il remplira *Roderick Random* et *Peregrine Pickle*, souvenirs qu'il vient renouveler avant d'entamer *Humphry Clinker*. Mme Catherine Macauley y écrit en grande partie son histoire d'Angleterre, jadis célèbre, et s'y voit, de la part d'admirateurs enthousiastes, l'objet d'honneurs extraordinaires[3], tandis que passe inaperçue la visite de Hume, historien d'autre valeur cependant[4]. Goldsmith se rend à Bath en 1762, et de ce voyage sort sa biographie de Nash; c'est au cours d'un second séjour, en 1771, que lui arrive l'aventure bien connue: hôte de lord Nugent, il entre par distraction dans une maison voisine de la sienne, ne voit pas sa méprise, prend pour des visiteurs et entretient comme tels le duc et la duchesse de Northumberland, maîtres de céans, qui, fort amusés de l'affaire, retardent le plus possible l'éclaircissement fatal, cherchent à épargner à l'étourdi une naturelle confusion, et finalement le prient à dîner[5]. Sterne passe à Bath en 1765[6]. En 1776, Johnson y accompagne la famille Thrale[7], et le fidèle Boswell de s'y rendre aussitôt; il « n'avait jamais vu cette belle ville et voulait saisir l'occasion de le faire tandis que Johnson s'y trouvait »[8]; il y demeura donc quelques

1. 1752 et 1753.

2. *Essay on the external Use of Water, with particular Remarks on the mineral Waters of Bath*. London, 1752.

3. Thicknesse prétend que son anniversaire était chaque année publiquement célébré (*New Prose Bath Guide*, p. 65). Il est un peu sujet à caution, mais un extrait qu'il donne du *Monthly Review* nous montre l'historien recevant le 2 avril 1777, anniversaire de sa naissance, « en présence d'une assistance choisie et brillante », le tribut de six odes qui furent publiées ensuite, et d'une médaille d'or.

4. *Letters to Strahan*, p. 323, 10 mai 1776.

5. Cette anecdote, racontée par Percy qui disait la tenir de la duchesse même, est acceptée comme authentique par M. Dobson (*Life of Goldsmith*, p. 160).

6. Fitzgerald, *Life of L. Sterne*, t. II, p. 250. Gainsborough y peignit son portrait.

7. Boswell, *Life of Johnson*, t. III (p. 90-95 de l'édition Bell). M. et Mme Thrale allaient fréquemment à Bath (voy. les lettres de Johnson à Boswell, 8 avril et 21 août 1780, p. 407, 408, 419 du même ouvrage). A la mort de M. Thrale, en 1781, sa veuve se retira dans cette ville où, trois ans plus tard, elle contracta avec le musicien Piozzi ce nouveau mariage qui lui valut tant d'attaques et la brouilla avec Johnson.

8. Boswell, ibid., p. 90.

jours, et nous a conservé, à son ordinaire, toutes les paroles graves ou légères échappées durant ce temps au grand homme. L'année suivante, Scott enfant [1] assiste à Bath pour la première fois de sa vie à une représentation théâtrale, et garde de cette initiation un souvenir ineffaçable [2]; même plaisir, et presque aussi vivement ressenti, échoit peu après dans la même salle au jeune Southey [3]. Mlle Burney, éclatante du récent succès d'*Evelina* [4], y passe au milieu des hommages et des compliments la saison de 1780 [5]. Gibbon écrit à un ami que Bath est le lieu d'Angleterre où il irait s'établir le plus volontiers, s'il quittait sa chère Lausanne [6]. Deux étrangers notables, Pindemonte [7] et Mme de Genlis [8], traversent la ville dans les premiers temps de la Révolution française. Hannah More, au milieu de la même crise, s'étonne d'y voir autour d'elle autant d'insouciance, autant de frivolité que jamais : « Bath, l'heureux Bath est aussi gai que s'il n'y avait dans le monde ni guerre, ni crimes, ni souffrance. Toute la matinée on court, déplorant le malheur des temps, attendant notre ruine, maudissant les impôts, se lamentant sur la dissipa-

1. Il avait six ans.

2. Voy. Lockhardt, *Memoirs of the Life of Sir Walter Scott*, chap. II. La pièce jouée était *As You Like It*.

3. Southey, *Life and Correspondence*, t. I, lettre VII, p. 41-43. Il avait alors quatre ans (1778). Dans cette lettre et dans la précédente se trouvent d'autres souvenirs d'enfance relatifs à Bath.

4. Ce roman fut publié en 1778.

5. Voir son journal de cette année (t. I, p. 165-195 de l'édition Ward); elle accompagnait la famille Thrale. Sur un autre séjour, antérieur de trois ou quatre ans, nous n'avons pas de renseignements, mais quelque souvenir s'en retrouve dans *Evelina* (lettre LXXXIII). Mlle Burney revint en août 1791 (cf. journal, à cette date, t. II, p. 423-429 de la même édition), puis, après son mariage avec M. d'Arblay, s'y établit de la fin de 1815, au milieu de 1818 (ibid., t. III, p. 385-398). En novembre 1816 elle écrivait : « I wish to live at Bath, wish it devoutly, for at Bath we shall live, or nowhere in England... Bath... is in England, the only place for us, since here, all the year round, there is always the town at command, and always the country for prospect, exercise, and delight » (ibid., p. 394). C'est enfin à Bath qu'elle mourut en 1840.

6. « ...I am still deeply rooted in this country [la Suisse]... Yet in England (when the present clouds are dispelled) I could form a very comfortable establishment in London or rather at Bath » (lettre à lord Sheffield, 25 juillet 1789, t. II, p. 200-201 de l'édition Prothero). Sa belle-mère y résidait et il vint la voir en 1793 (voir ses lettres du 4, du 9 et du 13 octobre, ibid., p. 389-390).

7. Pindemonte, *Letters*, 4 octobre 1789.

8. Lettre de Mlle Weston au docteur Whalley, 18 novembre 1791 (Journal de Whalley, t. II, p. 65).

tion universelle; tous les soirs on se livre à tous les excès, à un point inconnu en des temps plus calmes. Cependant il est bien porté d'affecter la religion et d'en faire montre en s'élevant contre l'impiété de la France ! Je connais vraiment beaucoup de gens qui se croient dévots de ce seul chef »[1]. Elle, pourtant, n'est pas satisfaite à si bon marché, et compose de petits traités[2] destinés à combattre dans les classes populaires la propagande révolutionnaire. Vers le même temps, le fameux philologue Porson fait aux salles d'assemblée une assez singulière figure et y scandalise le maître des cérémonies par ses cheveux en désordre, sa cravate lâche et ses bas mal tirés[3]. En 1796, Coleridge prêche deux

1. « Bath, happy Bath, is as gay as if there were no war, nor sin, nor misery in the world ! We run about all the morning, lamenting the calamities of the times, anticipating our ruin, reprobating the taxes, and regretting the general dissipation, and every night we are running into every excess, to a degree unknown in calmer times. Yet it is the fashion to affect to be religious, and to show it by inveighing against the wickedness of France ! I really know many who believe they are pious on no other ground » (Roberts, *Memoirs of... Hannah More*, t. II, p. 312, lettre du 1er janvier 1792). Elle revient sur le même sujet six ans après, presque dans les mêmes termes (lettre à Mme Boscawen, 27 décembre 1797, ibid., t. III, p. 27-28), ajoutant : « ...Every place of diversion is overflowing with a fulness unknown in former seasons, and as a proof that everybody is too rich to need to stay at home there is not a lodging to be had in this whole quarter for love or money ». Dans une lettre non datée de la même année (ibid., p. 12), elle dit encore : « Grave as the times are, Bath never was so gay; princes and kings that will be, and princes and kings that have been, pop upon you at every corner; the Stadtholder and Prince of Wales only on a flying visit; but their Highnesses of York are become almost inhabitants, and very sober and proper their behaviour ».

2. Commencement de la série des *Cheap Repository Tracts*.

3. « Once... I had the pleasure of conversing with the illustrious Porson; and, strange to say, it was at a Ball in the Lower Rooms, on an unusually crowded night. A very ingenious friend of mine, Dr. Davis of Bath, who was this same learned Theban's chaperon on the occasion, did me the favour of introducing me to him. The Professor appeared to be quite ' at sea ', and neither to understand, nor to relish the scene before him. On separating from him, Mr. King, the master of the ceremonies, addressed me : ' Pray, Mr. W., who is the *man* you have been speaking to? I can't say I much like his appearance ', and, to own the truth, Porson, with lank uncombed locks, a loose neckcloth, and wrinkled stockings ! exhibited a striking contrast to the gay and gorgeous crowd around. — ' Who is that gentleman, Mr. King ? ' replied I, ' the greatest man that has visited your rooms since their first creation. It is the celebrated Porson; the most profound scholar in Europe : who has more Greek under that mop of hair, than can be found in all the heads in the room : ay, if we even include those of the Orchestra '. — ' Indeed ', said the monarch — and ordered a new dance (Warner, *Literary Recollections*, t. II, ch. XIII, p. 5).

fois le dimanche dans la chapelle unitaire; beaucoup de fidèles firent-ils, comme plus tard l'enthousiaste Hazlitt, quatre lieues à pied pour l'entendre [1], touchés jusqu'au fond de l'âme par cette voix qui « montait comme un flot de parfums distillés et enivrants », par ces accents qui semblaient « se répercuter du fond même du cœur humain, par cette prière qui eût pu flotter dans un silence solennel à travers l'univers »[2]? Croyaient-ils, eux aussi, entendre un autre saint Jean, « criant dans le désert, les reins ceints et se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage »[3], se tinrent-ils pour aussi charmés que « s'ils eussent entendu la musique des sphères »[4]? Rien de tout cela; l'assistance, maigre au premier sermon, se réduisit au second à dix-sept personnes, et le prédicateur, bizarrement vêtu d'un habit bleu et d'un gilet blanc, en parlant de la loi sur les céréales et de l'impôt sur la poudre, étonna fort, mais n'édifia ni ne ravit ses rares auditeurs[5].

A trois reprises vers ces temps se rend aux eaux de Bath un autre et encore plus grand orateur : c'est Burke qui y vient en 1792[6], en 1796[7] et en 1797[8] leur demander d'abord la santé de sa

1. « It was in January, 1798, that I rose one morning before daylight, to walk ten miles in the mud, to hear this celebrated person preach » (H.-C. Hazlitt, *Memoirs of William Hazlitt*, t. I, chap. III, p. 41).

2. « As he gave out his text, his voice ' rose like a steam of rich distilled perfumes ', and when he came to the two last words, which he pronounced loud, deep and distinct, it seemed to me, who was then young, as if the sounds had echoed from the bottom of the human heart, and if that prayer might have floated in solemn silence through the universe » (Ibid.).

3. « The idea of St. John came into my mind ' of one crying in the wilderness, who had his loins girt about, and whose food was locusts and wild honey '. The preacher then launched into his subject like an eagle dallying with the winds » (Ibid.).

4. « And for myself I could not have been more delighted if I had heard the music of the spheres. Poetry and Philosophy had met together, Truth and Genius had embraced, under the eyes and with the sanction of Religion » (ibid., p. 42).

5. Cottle, *Reminiscences of... Coleridge*, p. 94-95.

6. De septembre à novembre (Macknight, *History of the Life and Times of Edmund Burke*, t. III, p. 483-489, et cf. Burke, *Correspondence*, t. III, p. 533).

7. En septembre (Macknight, ibid., p. 667-670).

8. Janvier à fin mai (ibid., p. 694-706); il mourut en juillet suivant. Dans ce dernier séjour, épuisé par la maladie il eut sans cesse à ses côtés Wilberforce, et souvent aussi Windham et Lawrence: « The whole scene is now before me; Burke was lying on a sofa, much emaciated: and Windham, Lawrence, and some other friends were around him. The attention shown to Burke by that

femme, puis sa propre guérison. Sans donner de relâche à son activité politique, il compose pendant son premier séjour ses *Points à Considérer dans l'état présent des affaires*[1] ; pendant le dernier, des fragments de sa troisième *lettre sur une paix régicide*. Détachée au contraire de toute politique, une longue résidence de Mlle Austen (1801-1805) nous vaut plusieurs des meilleurs chapitres de l'*Abbaye de Northanger* et de *Persuasion ;* le premier de ces romans est prêt à paraître dès 1803 et c'est la timidité d'un libraire local qui retarde de huit ans les débuts de l'auteur et sa gloire littéraire[2]. De septembre à décembre 1816, Shelley réside à Bath dans la compagnie de la famille Godwin : c'est la période de sa vie que colorent si tragiquement deux suicides, celui de Fanny Godwin, et celui de Harriet Westbrook, première femme du poète[3]. Véritable citoyen de la ville, et non plus simple visiteur est Beckford, l'auteur de *Vathek* et le somptueux châtelain de Fonthill Abbey, aux portes de Bath ; de même Landor, qui, au milieu de sa vie errante, choisit dès 1808 pour quartier général la cité d'Angleterre qu'il trouve la plus semblable à Florence[4] et, pour les édifices, l'un des plus admi-

party was just like the treatment of Ahitophel of old. ' It was as if one went to inquire of the oracle of the Lord ' (Wilberforce, cité par Macknight, p. 703).

1. *Heads for Consideration in the Present state of Affairs.*

2. « It [Northanger Abbey] was sold, in 1803, to a publisher in Bath, for ten pounds, but it found so little favour in his eyes that he chose to abide by his first loss rather than risk further expense by publishing such a work. It seems to have lain for many years unnoticed in his drawers; somewhat as the first chapters of ' Waverley ' lurked forgotten amongst the old fishing-tackle in Scott's cabinet. Tilneys, Thorpes and Morlands consigned apparently to eternal oblivion ! But when four novels of steadily increasing success had given the writer some confidence in herself, she wished to recover the copyright of this early work. One of her brothers undertook the negotiation. He found the purchaser very willing to receive back his money, and to resign all claim to the copyright. When the bargain was concluded, and the money paid, but not till then, the negotiator had the satisfaction of informing him that the work which had been so lightly esteemed was by the author of ' Pride and Prejudice ' » (Leigh, *A Memoir of Jane Austen*, chap. VIII, p. 129-130). On sait que *Northanger Abbey* ne fut publié qu'en 1818, après la mort de l'auteur. M. Leigh pense que ce roman fut composé en 1798 (ibid., chap. III, p. 47), mais il est très probable que les descriptions de Bath qui s'y trouvent doivent quelque chose aux séjours postérieurs de l'auteur dans cette ville.

3. Voy. Dowden, *Life of Shelley*, t. II, chap. II. Le *Frankenstein* de Mary Godwin, sa seconde femme, fut en partie écrit à Bath (ibid., p. 59).

4. « Landor who knew and loved both cities well, compared it [la situation de Bath] to that of Florence, and from more than one point on Bathwick and its

rables du monde[1]; il y retient sur lui l'attention générale par son esprit, sa beauté, sa richesse, ses singularités, ses galanteries : assidu aux assemblées[2], il aperçoit un jour au bal une jeune fille inconnue, la trouve à son goût, jure incontinent et tout haut qu'il l'épousera, et fait comme il l'a dit[3]. Après s'être retiré dans ses domaines, puis en Italie, il se fixe à Bath dans sa vieillesse, visité par Napier, Carlyle, Forster, Dickens, familier avec le futur Napoléon III. Ici nous dépassons la date où nous avons voulu arrêter cette étude. Ajoutons seulement, puisque nous avons nommé Dickens, que plusieurs chapitres des *Pickwick Papers* sont consacrés à une description satirique de Bath[4], et que le nom même de Pickwick reproduit celui de l'entrepreneur des messageries de cette ville[5]. Un grand romancier fait donc le tableau de Bath compassé, guindé et finissant comme un autre grand romancier, trois quarts de siècle auparavant, l'avait peint dans sa vie turbulente et scandaleuse, comme plusieurs en avaient crayonné en passant les plus curieux aspects. Voilà les auteurs sur qui il faut revenir, ceux qui, dans le spectacle d'une société singulière, n'ont pas seulement trouvé un divertissement, mais

neighbour hills, the prospect may not unworthily chellenge comparaison with the view from Fiesole or San Miniato » (Traill, *Two Centuries of Bath*, dans l'*English Illustrated Magazine* de juin 1884). Cf. Swinburne, *A Ballad of Bath*, v. 7-9 :

...Our fairest, whose charms no rival nears
Hailed as England's Florence of one whose praise gives grace,
Landor, once thy lover, a name that love reveres...
(*Poems and Ballads*, third series).

1. Voir par exemple cette note des *Imaginary Conversations* : « In London with St. Paul's and St. Stephen's before us, in Bath with Queen's Square, the Crescent, and the *Circus* (which last nothing in Rome or in the world is equal to), we build cottages like castles and palaces like cottages, etc. » (*Pericles and Sophocles*, t. II, p. 141 de la 2e édition).

2. Il dansait pourtant mal, à son grand désespoir. « How grievously has my heart ached when others were in the full enjoyment of that recreation which I had no right even to partake of » (lettre écrite plus tard à lady Blessington et citée par M. Colvin, *Landor*, ch. III, p. 43; consulter cet ouvrage sur Landor à Bath).

3. « Here, in the spring of 1811, he met a young lady at a ball, and as soon as he had set eyes on her exclaimed, in the true Landorian manner, ' By heaven! that's the nicest girl in the room, and I'll marry her '. And marry her he did... » (Ibid., p. 58).

4. Chap. XXXV-XL.

5. Sam Weller, dans le roman, fait remarquer la coïncidence à son maître.

aussi un sujet d'étude. Voyons l'impression qu'a faite sur eux le Bath des diverses époques, et comment ils l'ont traduite dans leurs œuvres [1].

Ce sont, comme il est naturel, les auteurs comiques qui songèrent les premiers à présenter Bath et ses hôtes au public [2]. Ils s'y prirent de bonne heure ; dès 1701, c'est-à-dire tout à l'aurore de la période nouvelle, Durfey donna à Drury Lane une pièce intitulée *Bath ou la Paysanne de l'Ouest* [3], qui fut reprise l'année suivante et semble avoir obtenu quelque succès [4]. Le souvenir des *Allées d'Epsom* [5], assez bonne comédie de Shadwell (1673), et des *Eaux de Tunbridge* [6], qui sont d'un anonyme (1678) [7], engagèrent sans doute l'écrivain à choisir un terrain et un sujet assez semblables, en y introduisant, comme il le dit dans la dédicace, une « jolie intrigue » et « au moins quatre types nouveaux » [8]. Il attendait pour ces inventions quelque applaudissement, mais il en outre assurément le mérite ; le seul caractère un peu original de sa pièce, c'est celui d'une paysanne hardie en propos comme en actes, et qui parle le plus pur dialecte du Somersetshire ; il n'est guère intéressant. Tous les autres personnages appartien-

1. Il va sans dire que l'énumération qui précède n'a nulle prétention d'indiquer tous les écrivains même notables qui sont venus à Bath au XVIIIe siècle, ni toutes les fois que chacun y est venu. Un catalogue complet de ces visites serait fort difficile à dresser, et d'ailleurs de mince intérêt. Les noms rassemblés ici suffisent à montrer, ce qui seul importait, comment, pour les gens de lettres comme pour toutes les classes de la société, la ville d'eaux était devenue lieu de villégiature habituel ; voy. aussi ci-dessous, ch IX.

2. En France, les villes d'eaux, bien que beaucoup moins brillantes et beaucoup moins en vogue, fournirent également matière à Dancourt *(les Eaux de Bourbon*, 1697), et, avant lui à Claveret *(les Eaux de Forges*, pièce qui n'a pas été imprimée). Chappuzeau composa aussi en 1669 une comédie intitulée *les Eaux de Pirmont* qu'on trouve dans sa *Muse enjouée*.

3. *The Bath, or the Western Lass.*

4. Geneste, *Some Account of the English Stage*, t. II, p. 235.

5. *Epsom Walks.*

6. *Tunbridge Wells, or a Day's Courtship.*

7. La pièce est généralement attribuée à Thomas Rawlins. Citons encore *Tunbridge Walks, or the Yeoman of Kent*, de Thomas Baker, celle-ci un peu postérieure (1703).

8. « Comedy is at present so difficult to write, and new Humour so seldom found and well-manag'd that I think I, that have furnish'd this with a pretty Plot and at least four new Characters, particularly Mrs. Verbruggen's (whose incomparable performance, answering my design, has rais'd it if not to her Master-piece, yet at least second to any) may in some measure secure my reputation » *(The Bath*, dédicace).

nent au répertoire courant du temps; ce sont les débauchés mâles et femelles de la comédie anglaise contemporaine. Mêmes mœurs également et même langage que dans cette comédie, et d'où par conséquent il n'y a pas lieu de tirer de conclusions bien particulières contre Bath. Quant à l'intrigue, voici le ressort que Durfey s'applaudit d'avoir imaginé : l'ingénue Sophronie (une ingénue du théâtre d'alors) se marie, et le soir même de ses noces, accorde un rendez-vous nocturne à un ancien amoureux; il doit reconnaître la chambre dans les ténèbres au moyen d'un meuble léger, mis devant la porte; le meuble se trouvant déplacé par hasard, c'est dans une chambre voisine qu'il pénètre. Inutile de narrer les suites de la méprise; on voit assez à quel genre de pièce l'on a ici affaire; rien ne la recommande qu'une certaine vivacité. Elle n'essaye pas non plus de nous peindre (ou c'est de façon bien trop générale) la société bigarrée qui se rassemblait déjà aux eaux et la vie qu'elle y menait. Le seul tableau de Bath est celui qui ouvre la pièce; il est vrai qu'il nous renseigne assez sur la grossièreté et la brutalité encore communes, et les traits, fort probablement, n'y sont guère forcés. La scène est au Bain du Roi, ou dans une salle attenante, et un certain colonel Philip demande au surveillant pour quelle raison, depuis cinq heures du matin, l'on n'entend que des clameurs et des cris. Tout est dû, répond l'autre, aux prouesses d'un certain Hairbrain qui, non content de faire régulièrement son apparition *in naturalibus*, trouve plaisant de grimper sur le dos des autres baigneurs, voire des baigneuses, et de battre sur leur corps du tambour. Le colonel rit aux éclats au récit de ces gentillesses [1], et, afin que les specta-

1. *Colonel Philip*... Prithee, what's the occasion of the disturbance has been this morning ? for ever since five a clock the men have been bawling and the women squeaking, as if a Bear had been loos'd among 'em, and had been worrying some disconsolate Damsel, as she sate stewing in the Devils' Kitchen for the redress of Internal Grievances.

Serjeant. A Bear ! ods wountlikins, an't like ye, y'have hit 'n as right as y'had been in the belly o'n; why zure I'm wely maz'd about'n; why 'tis that vowle Beast *Hairbrain*, an't like ye.

Colonel. What, the whimsical mad fellow that was serenading in the Kings Bath yesterday with a Cat-call ?

Serjeant. The same : he will always be rattling and tearing there, che can't keep 'n out, vor the heart O me, he will sowse into the Bath stark naked as ever he was abore, and if there be c're a plump *Londoner* there, a fat-shoulder'd Lass or so, as we have a great many crummy Dams come here to waste an't

teurs aient leur part du plaisir, l'auteur fait paraître Hairbrain en caleçon (c'est une concession)[1], qui poursuit une dame tout en soufflant dans un cor de chasse. Étaient-ce vraiment là les mœurs de Bath avant l'arrivée du roi Nash ? La chose est assez probable, ou il ne s'en faut de guère, et Goldsmith est indulgent lorsqu'il se borne à dire que « les amusements du lieu n'étaient ni élégants, ni conduits avec décence »[2].

De cette élégance, de cette décence, enfin introduites par Nash, rien ne se reflète d'ailleurs dans une comédie postérieure de vingt-quatre ans, le *Bath démasqué* d'Odingsells. Il est vrai que cette pièce médiocre ne témoigne pas d'une observation bien attentive et bien fidèle. C'est dans une action banale et sans intérêt que s'y meuvent des personnages assez mal dessinés[3]. Mais il faut remarquer que c'est toujours le même monde peu estimable et les mêmes mœurs qui sont mis sur la scène. Dans la pièce, une héritière dont le ton et les allures, sinon le cœur, ont été gâtés par le milieu où elle se trouve, se laisse circonvenir par un escroc français ; sa mère, joueuse forcenée, seconde l'aventurier en échange de promesses d'argent qui ne sont point tenues, et se laisse en outre dépouiller aux dés par des chevaliers d'industrie[4] ;

please ye, he is on the back of her in a trice, and tabering her Buttock round the Bath as if he were beating a Drum.

Colonel. Ha, ha, ha; why, this is such an enormity, Serjeant, as if it holds will fright your female Customers from Bathing, and besides a lessening and contempt of your own Character — Odslife, a Serjeant of the Bath us'd to be as much respected here during the season as at *London* a Serjeant at Law during the Term.

Serjeant. Why, 'tis true, gadslid, I'll e'en go to Mr. Mayor about it.

(Durfey, *The Bath*, I, 1).

1. « For me, ' tis better than che thought for », s'écrie le surveillant (Ibid.).

2. « Still however [vers 1704], the amusements of this place were neither elegant, nor conducted with delicacy » (*Life of Nash*, p. 520 de la *Globe Edition*).

3. *The Bath Unmasked*, joué à Lincoln's Inns Fields le 27 février 1725 et représenté sept fois environ (cf. Genest, *Some Account of the English Stage*, t. III, p. 167).

4. Le lieu de la première scène est une salle de jeu (A Gaming Room. Lady Ambsace rising from the Table in a Fury, while several Sharpers divide her money), et le dialogue s'engage immédiatement ainsi :

First Sharper. I Profess we would not refuse your Ladyship a few Pieces, but Cash runs low at this Time, — and this is such an iron Age that a Gentleman has a villainous Time of it to live upon Credit. Your Ladyship cannot want Money. — Whenever you are prepared we will give you your Revenge.

Lady Ambsace. Get you gone for insatiable Blood-hounds ! quite stript ! yet here are my Deities (takes up the Dice), though I have no Sacrifice to offer

un individu méprisable, qui répond au nom significatif de Pander enlève une jeune fille. Si deux amoureux vertueux font contraste avec leurs voisins, le tableau, tout pâle et incolore qu'il est en général, peint une société frivole et équivoque [1]. C'est évidemment l'idée que se faisaient de la société de Bath, et non pas sans quelque raison, les spectateurs de Londres.

Elle paraît au contraire sous un jour moins défavorable dans la comédie inachevée [2] que nous a laissée Mme Sheridan, la mère de l'illustre écrivain. On voit là que quarante années se sont écoulées, que Bath s'est policé, réglé, étendu. La peinture, plus flatteuse, est aussi plus variée; on y trouve autre chose qu'une galerie d'aigrefins. Dans les jardins, dans les salles d'assemblée où nous conduit l'auteur se croisent des types suffisamment divers. La plupart ont leurs ridicules, une Mme Tryfort, qui singe les grandes manières, et s'essaye de façon comique au beau langage [3]; une lady Bel Air Castle, toujours effrayée de compromet-

them. Fame and Fortune ye have had already; my hourly Prayer ye have, tho' ye requite me ill. Yet such is the Power of your Charms that rather than want Offerings for you, I'll keep a Set of Bravo's in pay, who shall cut Throats and rob Altars to adorn your Shrine » (acte I, sc. I).

Dans le *Bath* de Durfey une scène aussi se passe au « *Hazzard Table* » (acte IV, sc. I): un personnage, Crab, y découvre des tricheurs de profession, qu'il bat par leurs propres armes et à qui il dit leur fait. Ceux-ci se récrient d'abord, mais se retirent à la menace qui leur est faite d'une volée de coups de bâton.

1. Détachons-en ce court croquis, plus vif que le reste: « *Sprightly*... Prithee, how stand Affairs ? Come, let's have a little Scandal.

Pander. Much after the old Sort. — People always come to the Bath with the same happy Disposition for Idleness and Pleasure. Men of large Fortunes come to spend 'em; those of small ones expect some lucky Cast of Chance to raise 'em : The Wise and Witty are content to play the Fool, and Fools pass for Wits: Politicians turn Gamesters and Gamesters top the Politique upon 'em : Intrigues of the Council-board are turn'd into Intrigues of the Chamber : Lords and Pick-pockets consort very amicably together; and a profound Statesman shall sit as well diverted at a Puppet-show, or a Match of Whistling, as if he was projecting a Scheme to cheat the Nation, or buy himself a Tittle » (acte I, sc. II).

2. Au moins dans le manuscrit qui en reste seul au Musée britannique et que M. Fraser Rae a publié en 1902 dans son édition de Sheridan. Elle est intitulée *A Journey to Bath,* non pas, comme on le rapporte quelquefois, *A Trip to Bath.* Mme Sheridan l'écrivit à Blois en 1763 et la présenta à Garrick qui y trouva fort à reprendre, la jugeant vide et décousue (cf. lettre de Mme Sheridan à Mme Victor, 16 novembre 1763, dans la correspondance de Garrick, t. I, p. 17-18).

3. Mme Tryfort est, comme l'on sait, le prototype de la célèbre Mme Malaprop des *Rivaux;* Sheridan a transporté textuellement dans sa pièce plusieurs de ses « dérangements d'épitaphes ».

tre en compagnie roturière son aristocratique personne; un sir Jeremy Bull, gentilhomme ruiné, qui regarde de fort haut les plus opulents marchands de la Cité; un Champignion, riche planteur des Antilles, fort dépourvu d'éducation, mais appliqué à acheter de son or considération, relations et titres; tous personnages d'humanité moyenne qui ont leurs défauts petits et grands, font des calculs, nouent des intrigues, mais restent au demeurant assez honnêtes gens. Les deux aventuriers eux-mêmes, lord Stewkly[1] et lady Filmot, sont d'un étage plus relevé que leurs devanciers des comédies précédentes. A l'affût chacun pour soi d'un riche parti[2] et manœuvrant de concert, ils passent pourtant le niveau des escrocs vulgaires; ils ont de bonnes manières et le langage des gens bien élevés; une fois déçus dans leurs espérances, ils se marieront vraisemblablement ensemble, faute de mieux, et feront un ménage passable. Ce dénouement ne peut du reste que se soupçonner, Mme Sheridan n'ayant pas poussé la pièce plus loin que le troisième acte. Il est regrettable qu'elle en soit demeurée là; un peu grêle et superficielle, sa comédie est pourtant amusante, et l'on sait que Sheridan n'a pas dédaigné d'y prendre pour ses *Rivaux* des traits assez nombreux et la conception même d'un personnage[3].

A l'intrigue inventée, aux types imaginaires de Mme Sheridan succèdent presque tout de suite[4] la représentation d'incidents réels, l'image ou la caricature de personnages vivants. Foote en 1771 dans sa *Jeune Fille de Bath* transporte sur les planches, à peu près tels quels, et l'aventure de Mlle Linley et les divers

1. Non pas *Hewkly*, comme M. Sanders transcrit le nom (*Life of Sheridan*, p. 30-31), par une erreur certaine de lecture.

2. Lady Filmot (à lord Stewkly): « Your business is to marry a fortune — so is mine » (p. 5 du manuscrit). Là-dessus ils s'entendent pour se prêter mutuelle assistance.

3. Pour une comparaison assez minutieuse du *Voyage à Bath* et des *Rivaux*, voy. Sanders, *Life of Sheridan*, ch. II, p. 30-33.

4. Entre le *Voyage à Bath* et la *Jeune Fille de Bath*, on peut omettre comme négligeable une comédie dont l'action se passe dans la même ville, *The Widow'd Wife* de W. Kenrick, jouée en 1767 à Drury Lane. Dans cette pièce incolore et médiocre il n'y a à peu près aucun trait local à relever. S'il y parait un joueur et un médecin charlatan, s'il s'y prépare un enlèvement et un duel, s'il s'y fait une rencontre imprévue, ces personnages et ces incidents, classiques dans toute représentation de Bath, ne sont marqués d'aucune empreinte vraiment distinctive et qui les rapporte à un lieu particulier. Les allusions aux mœurs et aux habitudes de Bath sont de même rares et insignifiantes.

acteurs qui y avaient plus ou moins figuré. On a déjà vu[1] avec quelle audace il fit paraître aux chandelles, outre l'héroïne, Mme Linley, M. Long, le capitaine Mathews, comment il n'hésita pas à donner aux trois derniers des rôles odieux ou ridicules, et le soin qu'il prit pour que nul ne pût méconnaître leur identité. L'audace lui réussit assez bien auprès du public[2], et le goût du scandale n'explique pas tout seul ce succès; si la pièce n'est en somme qu'une improvisation assez légèrement ébauchée, elle est vive, bien menée, amusante; dans le théâtre, peut-être trop oublié, de Foote, elle occupe, au-dessous du *Maire de Garratt,* un rang honorable.

Les *Rivaux* de Sheridan tiennent une autre place dans l'histoire du théâtre, dans celle de la littérature anglaise. A combien de comédies, depuis celles de Shakespeare, la faveur du public et l'estime des critiques sont-elles demeurées aussi fidèles ? A deux seulement, *Elle s'abaisse pour vaincre* et l'*École de la Médisance*. Le coup d'essai du jeune Irlandais, le « premier héritier de son invention »[3] fait partie du trio glorieux qui illustre la scène anglaise moderne. Conçu sans doute à Bath[4], éclos en tout cas du souvenir tout frais de la cité et de ses hôtes, il est l'aimable crayon, l'image chatoyante de cette foire aux vanités si frivole, si étourdie, mais si gaie, si variée, si vivante. Point d'observation bien profonde et bien pénétrante; on aurait tort de s'y attendre : elle eût écrasé un sujet qu'il fallait toucher d'une main légère; point de caractères bien originaux et bien saisissants : la psychologie de ces joyeux mondains était-elle singulière et compliquée ? Ce n'est pas d'ailleurs à vingt-trois ans qu'un auteur comique

1. Voy. ci-dessus, ch. v, p. 126-128.

2. La pièce eut du succès; Genest en mentionne la douzième représentation (t. V, p. 312); elle fut reprise en 1772 (15 mai) et en 1775 (21 juillet). Ce n'est pas la seule fois que l'aventure de Mlle Linley fut mise sur le théâtre. Lord Dufferin, au siècle dernier, la vit en Italie assez singulièrement exposée : « ... I remember having had the satisfaction of admiring in a play, at Bologna, a remarkable achievement of Sheridan himself, who rescued Miss Linley, the beautiful ' Maid of Bath ', from the clutches of her persecutor by bringing a gondola under the windows of her house in Bond Street » (*Sheridan's Plays*, éd. Fraser Rae, introd., p. x).

3. Shakespeare, dédicace de *Vénus et Adonis*.

4. Une tradition locale veut que les *Rivaux* aient été écrits chez le libraire Leake, dans une salle qui existe encore et sert d'étude à un avoué (voir là-dessus Peach, *Life and Times of R. Allen*, p. 74, note 1).

fait l'anatomie des âmes ou celle des sociétés, qu'il arrache au cœur humain ses secrets, qu'il fait surgir des types nouveaux, imprévus, immortels. Au même âge il n'entreprend pas non plus de copier exactement, de reproduire sans une retouche les événements, les milieux et les âmes. Sa jeune imagination colore le monde; elle supplée au défaut inévitable d'étude et d'expérience; elle se réjouit elle-même de ses inventions. Puis, dans l'œuvre d'un débutant, flottent, sans qu'il le sache toujours, des réminiscences des ouvrages qui l'ont précédée; il imite à son insu, de près ou de loin, des modèles; s'il est écrivain dramatique, le caractère général de sa pièce, les ressorts qu'il y fait mouvoir, les types qu'il y produit rappellent nécessairement le caractère, les ressorts, les types d'un théâtre antérieur; c'est ainsi que, dans les *Rivaux*, Sheridan a repris quelques-uns des éléments, mais surtout l'allure générale et l'esprit des comédies de la Restauration, et que sa pièce est l'un des chefs-d'œuvre du genre que Lamb appelait, en définissant ses termes et sans aucune intention de critique, la comédie artificielle [1]. Ses personnages, ce sont ceux de la tradition théâtrale; l'auteur les a repétris, rajeunis, accommodés, mais il ne les a pas changés au fond; les spectateurs, qui les attendent, auront plaisir à les reconnaître. Voici le jeune premier beau et brave, l'ingénue tendre et romanesque; ils dupent un père colérique et une tutrice ridicule, qui leur pardonneront vite, car ils sont au fond bonnes gens; au second plan, un lourdaud poltron fait le petit-maître et le bravache, un Irlandais pointilleux met sans cesse flamberge au vent; une soubrette artificieuse sert et trahit indifféremment, mais toujours à son profit, les uns et les autres. N'oublions pas (ce sont depuis un temps des hôtes nécessaires de la scène anglaise) un couple larmoyant d'amoureux sentimentaux. Tout ce monde évolue dans une intrigue vive et alerte, mais qui ne dédaigne point les incidents classiques de la scène, déguisement de l'amoureux, lettres interceptées, rencontres imprévues. C'est la dextérité de l'auteur à combiner ces anciens ressorts, à leur faire produire des effets imprévus, qui, bien plus que des inventions nouvelles, rend cette intrigue originale. L'imbroglio non plus que les personnages ne nous apparaissent comme tout à fait neufs, jamais vus auparavant;

1. *Essays of Elia*. On the Artificial Comedy of the Last Century.

un maître ouvrier s'est emparé du bronze commun pour le travailler à sa mode, le polir, en tirer des joyaux incomparables. Si ce sont médailles anciennes qu'il a refondues et frappées ensuite à son effigie, il n'y a rien là qui rabaisse sa gloire; c'est le droit, c'est la pratique du génie, et il ne vaudrait pas la peine de le redire si, au point de vue spécial d'où nous considérons les *Rivaux*, une question ne se posait à nous. Par où tient à Bath, les indications scéniques mises à part, une œuvre qui continue ainsi une longue tradition théâtrale, qui procède de l'imagination et d'inconscients souvenirs plus que de l'observation directe ? Cette comédie d'intérêt si général et qui ne s'applique point à peindre expressément une société particulière, est-elle par certains côtés *locale*, ou bien le cadre où l'a placée son auteur est-il indifférent en somme et facile à remplacer par un autre sans grand dommage ?

Il faut remarquer d'abord que l'écrivain a su, par quelques traits jetés à dessein ça et là, fixer nettement son action dans le lieu qu'il a choisi, transporter les spectateurs en un certain coin d'Angleterre à l'exclusion de tout autre. Ce n'est pas assez que les décors nous montrent tour à tour la Parade du Nord [1], celle du Sud [2], King's Mead Fields [3]; derrière ces toiles de fond nous devinons toute la ville; un mot d'un personnage, une mention, une allusion rapide nous la font entrevoir à chaque instant avec son train de vie quotidien, ses divertissements, ses promenades, ses danses réglées, ses jeux [4], ses appartements prêts à recevoir les étrangers [5], ses cabinets de lecture, « arbre toujours vert de science

1. Acte II, sc. II; acte III, sc. I.
2. Acte IV, sc. III.
3. Acte V, sc. III.
4. « *Thomas*. But pray, Mr. Fag, what kind of a place is this Bath? — I ha' heard a deal of it — here's a mort o' merry-making, hey ?

Fag. Pretty well, Thomas, pretty well — 'tis a good lounge; in the morning we go to the pump-room (though neither my master nor I drink the waters); after breakfast we saunter on the parades, or play a game at billiards ; at night we dance; but damn the place, I'm tired of it : their regular hours stupefy me — not a fiddle nor a card after eleven » (acte I, sc. I).

5. Les pièces où se passent les scènes d'intérieur sont invariablement qualifiées de *lodgings* (Mrs. Malaprop's lodgings, acte I, sc. II : acte III, sc. III ; acte IV, sc. II; Captain's Absolute's lodgings, acte II, sc. I ; Acres' lodgings, acte III, sc. IV ; acte IV, sc. I). L'indication ne manque qu'aux scènes II de l'acte III et I de l'acte V (Julia's Dressing-Room). Acres félicite Absolute de son installation : « Good apartments, Jack ! » (acte II, sc. I).

diabolique »[1], ses cafés[2], ses salles d'assemblée rivales[3], ses magasins d'estampes où l'on affiche les dernières caricatures[4], son abbaye[5]. Le jeune capitaine est-il censé recruter des soldats? Il n'a trouvé à enrôler que des porteurs de chaises, des garçons, des marqueurs de billard, habitants nécessaires de l'endroit[6]. A-t-il une affaire d'honneur? Il cèle soigneusement son épée sous son manteau[7], car il connaît les ordonnances de Nash. Son adversaire, sir Lucius, en est pareillement instruit: « Nous ne portons pas l'épée ici », dit-il[8]. Et ces personnages à qui sont si familiers les choses et les usages de leur séjour d'été, combien ils ont tous ce qu'on pourrait appeler l'esprit du lieu ! Qu'ils en mettent bien en scène l'agitation joyeuse, l'insouciante étourderie, la galanterie légère! Ici les aventures trop connues qui ont défrayé tant d'intrigues comiques ne sont plus des incidents conventionnels. Les rencontres imprévues? Elles ne surprennent personne en ce rendez-vous universel. Les correspondances secrètes, les rivalités cachées, les enlèvements, les duels? Tout cela a figuré au naturel, deux ans auparavant, dans la vie de Sheridan même. Nulle part ailleurs le scénario de la pièce ne serait aussi vraisemblable; à nul autre milieu les héros ne s'accorderaient aussi bien. Ce que ces héros ont d'un peu artificiel ne fait que les assortir à la société, artificielle elle-même,

1. Acte II, sc. II. Voir toute la scène.

2. « *Sir Lucius*... I was only taking a nap at the Parade Coffee house... » (acte II, sc. II).

3. Voy. ci-dessus, p. 117, fin de la note 7.

4. « *David*... An we've any luck we shall see the Devon monkerony in all the print-shops in Bath » (acte III, sc. IV).

5. « *Sir Lucius*. For instance, now—if that should be the case — would you choose to be pickled and sent home ? — or would it be the same to you to lie here in the Abbey ? I'm told there is very snug lying in the Abbey.

Acres. Pickled ! — Snug lying in the Abbey ! — Odds tremors ! Sir Lucius, don't talk so ! » (acte V, sc. III).

6. « *Fag*... Indeed, to give the thing an air, I told Thomas that your honour had already enlisted five disbanded chairmen, seven minority waiters [garçons hors d'emploi ? garçons auxiliaires ou subalternes ? cf. *Notes and Queries*, IXe série, t. II, où le sens de l'expression n'est d'ailleurs pas élucidé] and thirteen billiard-markers » (acte II, sc. I).

7. Acte V, sc. II : « *Enter* Captain Absolute, *putting his sword under his great-coat*.

Absolute. A sword seen in the streets of Bath would raise as great an alarm as a mad dog. »

8. Acte III, sc. IV.

qu'ils représentent; s'ils paraissent refléter quelquefois la lumière de la rampe plutôt que celle du jour, jouer un rôle que vivre, ils n'en deviennent pas pour cela imaginaires et faux. C'est que les chandelles des salles d'assemblée ressemblent à celles du théâtre; c'est que le Bath réel est aussi un spectacle et une comédie vivante. Sheridan, pour le transporter sur les planches, n'a pas eu à en fausser, mais seulement à en préciser et à en colorer l'image [1].

Cette image, on la retrouve plus fidèle encore et naturellement plus poussée et plus minutieuse chez les romanciers, à qui les villes d'eaux fournissaient un si attrayant et si fertile sujet [2]. Trois d'entre eux, à des dates différentes, l'ont complaisamment tracée, Smollett, dans ses trois principaux ouvrages, Mlle Austen dans *l'Abbaye de Northanger* et dans *Persuasion,* Dickens enfin dans le *Club Pickwick.*

Pour avoir rédigé, comme il le fit en 1752, des observations médicales sur l'usage externe des eaux de Bath [3], il faut, semble-t-il, que Smollett ait fait auparavant dans la ville un séjour assez prolongé. Si ce séjour précéda ou suivit la publication de ses premiers romans, antérieure de peu d'années [4], c'est ce qu'on ne sait trop, mais il est certain que le romancier connaissait *de visu* la scène où il lui plut de faire mouvoir un instant Roderick Random et Peregrine Pickle et où devaient en effet naturellement passer ces héros picaresques. Pour ceux-ci quel théâtre plus convenable, quel champ d'action mieux approprié ? Ce nid d'aigrefins et d'aventuriers, ce foyer de vice et d'intrigue attendait leur visite; ils s'ébattent à l'aise dans le monde des coquins et des dupes, ils y font éclater leur rude bonne humeur, ils y trouvent ample occasion de stratagèmes un tant soit peu indélicats, d'exploits un tant soit peu brutaux. Si, dans *Roderick Random,* la rapide succession des incidents laisse peu de place à la description du lieu où ils se passent, l'esquisse, pour être sommaire,

1. En 1834, Douglas Jerrold, comme il a déjà été dit (cf. ci-dessus, ch. II, p. 50, n. 3) reprit Bath comme théâtre d'une pièce assez gaie, *Beau Nash.* Mais il n'y fait point la peinture de la société du XVIIIe siècle; il s'est borné à reproduire ça et là quelques traits de Goldsmith.

2. Voir à ce propos les réflexions de Scott sur les ressources que de tels rendez-vous présentent au romancier *(Saint Ronan's Well,* introduction).

3. *Essay on the external use of Water, with particular remarks on the mineral waters of Bath.*

4. *Roderick Random,* 1748; *Peregrine Pickle,* 1751.

n'en est pas moins précise. Tout d'abord, la raison qui attire Random à Bath est caractéristique. Il se propose d'y épouser une héritière. Son ami Banter lui a signalé une Mlle Snapper, contrefaite et impertinente, mais riche, qui se rend aux eaux ; quelque coquin mettrait la main dessus [1] ; que Random s'engage plutôt à payer cinq cents livres sterling six mois après le mariage, et on le servira auprès d'elle. Marché conclu, « la proposition étant trop avantageuse pour être refusée » [2] ; Random monte dans la diligence qui emporte Mlle Snapper, gagne son estime par la bravoure dont il fait preuve dans une rencontre avec des voleurs, arrive à se constituer son cavalier, et, comme tel, la conduit aux salles d'assemblée. Mais là une étrange humiliation l'attend. On se souvient que Mlle Snapper était difforme. Voici, suivant Smollett, la façon dont le beau monde accueille sa disgrâce : « A peine étions-nous entrés, raconte le héros, que les yeux de toutes les personnes présentes se portèrent sur nous, et, quand nous eûmes souffert quelque temps le martyre de leurs regards, un chuchotement se mit à circuler à nos dépens, accompagné de mille sourires de mépris, et de remarques moqueuses qui m'emplirent d'une honte et d'une confusion extrêmes. Je suivis plutôt que je ne conduisis ma protégée jusqu'à un endroit où elle fit asseoir sa mère et s'assit elle-même avec un calme surprenant, en dépit de l'attitude malhonnête de toute l'assemblée, attitude qui semblait prise uniquement pour lui faire perdre contenance » [3]. Mais les affronts ne s'arrêtent pas là ; Nash, maître des cérémonies, arbitre des belles manières, a vu la scène et intervient. Est-ce pour faire honte à l'assistance de sa mauvaise éducation et de son manque de cœur ? Point du tout ; il vient enchérir sur l'inconvenance et la malignité générales, il s'approche de Mlle Snapper

1. « ...It is a thousand to one that the girl will be picked up by some scoundrel or other at Bath, if I don't provide for her otherwise » (*Roderick Random*, LIII).

2. « This proposal was too advantageous to be refused » (Ibid.).

3. « ... We no sooner entered, than the eyes of everybody present were turned on us ; and when we had suffered the martyrdom of their looks for some time, a whisper circulated at our expense, which was accompanied with many contemptuous smiles and tittering observations, to my utter shame and confusion. I did not so much conduct as follow my charge to a place where she seated her mother and herself with astonishing composure, notwithstanding the unmannerly behaviour of the whole company, which seemed to be assumed merely to put her out of countenance » (Ibid., ch. LV).

avec des saluts et des grimaces et lui adresse à voix haute une question impertinente, qui a été rapportée ailleurs[1]. Par bonheur il a trouvé à qui parler; une repartie piquante le fait rentrer sous terre, et les rieurs, il faut le dire à leur décharge, passent du côté de leur première victime et se montrent aussi empressés auprès d'elle qu'ils avaient été à l'instant mal polis et grossiers.

Ce petit incident est-il entièrement feint et sort-il tout entier de l'imagination de Smollett? Il semble bien que non, puisque Goldsmith le tient pour historique, le complète par une autre anecdote, et nous dit que le romancier l'a emprunté à la réalité[2]. C'est assez d'ailleurs que, même inventé, il ait paru vraisemblable à Goldsmith et aux autres lecteurs de Smollett, pour qu'on ne le passe point sous silence; il est un témoignage, entre beaucoup d'autres, de la rudesse et de la rusticité qui, au milieu du XVIIIe siècle, existaient encore en Angleterre dans les cercles même mondains. Elles n'y existaient sans doute pas seules, et l'on y trouvait d'autre part bon ton, belles façons, élégance, toutes qualités que Smollett n'a pas discernées à Bath, car son œil s'attache d'ordinaire aux côtés bas, brutaux ou lâches de l'humanité, mais enfin rudesse et grossièreté subsistaient et subsistèrent encore longtemps. Si elles allèrent enfin diminuant, si elles disparurent, Bath et les rendez-vous pareils y furent pour quelque chose. Là des exemples de politesse étaient donnés par cette partie restreinte de la société qu'avait formée ou la fréquentation des cours, ou les voyages à l'étranger, ou la simple intuition du savoir-vivre; là seulement, grâce à un contact qui n'existait pas ailleurs, ces exemples se voyaient imités plus ou moins complètement, plus ou moins heureusement, par les autres classes de la nation. Dans les salles d'assemblée, l'Anglais, l'Anglaise un peu

1. Voy. ch. II, p. 47, n. 4.

2. *Life of Nash*, p. 550 de la *Globe Edition*. Il est aussi rapporté, avec quelque différence de circonstances et de lieu dans les *Jests of Beau Nash* (p.67-68): « A young Lady, who was just come out of the Country, and affected to dress in a very plain Manner, was sitting on a Bench at *Bath*, as Nash and some of his Companions were passing by; upon which, turning to one of them, he said: There's a smart Country Girl, I will have some discourse with her. Then going up to the Lady, so Child, says he, you are just come to *Bath*, I see: *Yes, Sir*, answered the Lady: And you have been a good Girl in the Country, and learned to read your Book, I hope; *Yes Sir*. Pray now, says he, let me examine you, I know you have read your Bible and the story of *Tobit* and his Dog. *Now can you tell me*, etc. » (le reste analogue au récit de Goldsmith).

frustes et rustiques du XVIIIe siècle devenaient peu à peu le *gentleman* et la *lady* modernes.

Ils avaient encore du chemin à faire, si nous acceptons le témoignage de Smollett, et ce témoignage, pourquoi le récuser *a priori* si les autres peintures du romancier sont d'ordinaire incomplètes et outrées, mais non point infidèles ? Suivons donc et observons son héros, quand, après diverses aventures banales, il le ramène aux salles d'assemblée. Une femme que Random a jadis offensée a fait circuler en ville des bruits fâcheux à son sujet; un éclat public s'ensuit dès qu'il a franchi le seuil des salles. « Un domestique, raconte Random, vint à ma rencontre à la porte, et me présenta un billet sans signature, qui m'informait que ma présence était désagréable à la compagnie, et me demandait de me régler là-dessus sans plus d'affaire, et de me tenir ailleurs à l'avenir. Ce message impératif m'emplit d'indignation. Je suivis l'homme qui me l'avait remis, et, le prenant au collet devant tout le monde, je le menaçai de le mettre à mort sur-le-champ s'il n'indiquait le coquin qui lui avait confié une si impertinente mission, afin que je pusse le punir comme il le méritait. Le messager, épouvanté de mes menaces et de mon air furieux, tomba à genoux et me dit que celui qui lui avait donné l'ordre de remettre la lettre n'était autre que le frère de Narcissa, lequel, à ce moment, était debout à l'autre coin de la salle, parlant à Melinda. J'allai droit à lui, et, assez haut pour que sa belle m'entendît, l'abordai en ces termes : « Écoutez, *squire,* sans une certaine raison qui vous protège contre mon ressentiment, je vous battrais ici même à coups de canne pour l'audace que vous avez eue de m'envoyer cet ordre grotesque ». Je déchirai le billet en morceaux que je lui jetai à la face; en même temps, lançant un regard irrité à sa maîtresse, je lui dis que je regrettais qu'elle m'eût rendu impossible de la féliciter de son esprit d'invention sans faire tort à son cœur et à sa franchise. Son admirateur, dont le courage ne montait qu'en proportion du vin qu'il avait avalé, au lieu de prendre l'insulte, comme l'on dit, en homme d'honneur, menaça de me poursuivre pour injures et prit des témoins; elle, piquée de sa conduite pusillanime et furieuse du sarcasme que je lui avais lancé, essaya d'engager le public dans sa querelle et sanglota tout haut de dépit et de rage.

« Les larmes d'une dame ne pouvaient manquer d'attirer l'atten-

tion et l'intérêt des spectateurs, à qui elle se plaignit fort amèrement de mon incivilité, disant que, si elle était homme, je n'oserais pas la traiter de la sorte. La plupart des hommes, déjà prévenus contre moi, furent offensés de la liberté que j'avais prise, comme ils le firent voir à leur air. Cependant, aucun n'exprima autrement son mécontentement, excepté mylord Quiverwit, qui n'hésita pas à dire en ricanant que j'avais raison de faire voir qui j'étais, point sur lequel il était maintenant fixé. Piqué de cette blessante équivoque, qui fit rire à mes dépens, je répliquai avec quelque chaleur : « Je suis fier d'être en cela plus avancé que Votre Seigneurie ». Il ne répondit point à ma repartie, mais s'en alla avec un sourire dédaigneux, me laissant dans une situation très désagréable » [1].

1. « I was met at the door by a servant, who presented a billet to me without a subscription, importing that my presence was disagreeable to the company, and desiring I would take the hint without further disturbance, and bestow myself elsewhere for the future. This peremptory message filled me with indignation. I followed the fellow who delivered it, and, seizing him by the collar in presence of all the company, threatened to put him instantly to death if he did not discover the scoundrel who had charged him with such an impudent commission, that I might punish him as he deserved. The messenger, affrighted at my menaces and furious looks, fell on his knees and told me that the gentleman who ordered him to deliver the letter was no other than Narcissa's brother, who, at that time, stood at the other end of the room, talking to Melinda. I went up to him immediately, and, in the hearing of his inamorata, accosted him in these words : « Lookee, squire, were it not for one consideration that protects you from my resentment, I would cane you where you stand, for having had the presumption to send me this scurrilous intimation », which I tore to pieces and threw in his face; at the same time darting an angry regard at his mistress, I told her I was sorry she had put it out of my power to compliment her on her invention, but at the expense of her good nature and veracity. Her admirer, whose courage never rose but in proportion to the wine he had swallowed, instead of resenting my address in what is called an honourable way, threatened to prosecute me for an assault, and took witnesses accordingly; while she, piqued at his pusillanimous behaviour, and enraged at the sarcasm I had uttered against her, endeavoured to make her quarrel a public cause, and wept aloud with spite and vexation.

The tears of a lady could not fail of attracting the notice and concern of the spectators, to whom she complained of my rudeness with great bitterness, saying, if she were a man, I durst not use her so. The greatest part of the gentlemen, abready prejudiced against me, were offended at the liberty I had taken, as appeared from their looks, though none of them signified their disgust any other way, except my Lord Quiverwit, who ventured to say, with a sneer, that I was in the right to establish my own character, of which he had now no longer any doubt. Nettled at this severe equivoque, which raised a laugh at my expense, I replied with some warmth, « I am proud of having in that particular

Cette situation désagréable se dénoue par un duel entre Random et lord Quiverwit, duel bien étrangement mené et dont les dernières péripéties ne sont pas sans ressembler fort à celles du combat réel que se livrèrent plus tard dans le même lieu Sheridan et Mathews [1]. Après un engagement assez long et sans résultat, Random, légèrement touché sous le bras, se croit blessé grièvement : « Alors, dit-il, résolu à ne point mourir sans vengeance, je saisis la coquille de son épée, qui était voisine de ma poitrine, avant qu'il pût dégager sa pointe, et, la maintenant ferme de ma main gauche, je raccourcis ma propre épée dans ma main droite, pensant lui en percer le cœur... Désappointé dans cette attente, et craignant toujours que la mort ne me frustrât de ma vengeance, je l'empoignai corps à corps, et, comme j'étais de beaucoup le plus fort, je le renversai par terre, où je lui arrachai l'épée des mains ; et, tant j'étais hors de moi, au lieu de tourner la pointe contre lui, je lui cassai trois ou quatre dents avec la garde » [2]. Rien en tout cela, paraît-il, que de fort légitime, de généreux même puisque nous voyons plus loin le lord blessé appeler son adversaire chez lui pour le remercier d'avoir usé avec tant de modération de l'avantage que lui avait donné la fortune [3]. Du coup, voici rétablie la réputation chancelante de Random ; il est dès lors reçu et recherché par la meilleure compagnie, et seul le départ de sa chère Narcissa l'engage à quitter Bath [4].

Si Peregrine Pickle, héros du second roman de Smollett, se rend comme Roderick Random à Bath, c'est pour une raison différente et moins bassement intéressée. Il « brûle du désir de se

got the start of your lordship ». He made no answer to my repartee, but with a contemptuous smile walked off, leaving me in a very disagreeable situation » (*Roderick Random*, ch. LIX).

1. Voy. ci-dessus, ch. v, p. 143-144.

2. « ...Therefore, determined not to die unrevenged, I seized his shell, which was close to my breast, before he could disentangle his point, and keeping it fast with my left hand, shortened my own sword with my right, intending to run him through the heart... Disappointed in this expectation, and afraid still that death would frustrate my revenge, I grappled with him, and, being much the stronger, threw him on the ground, where I wrested his sword out of his hand; and so great was my confusion, instead of turning the point on him, struck out three of his foreteeth with the hilt » (Ibid., ch. LIX).

3. « When we were left by ourselves, he thanked me in very polite terms for having used the advantage fortune had given me over him with such moderation... » (Ibid., ch. LX).

4. Ibid.

distinguer dans ce rendez-vous du beau monde »[1], et reussit dès son arrivée à conquérir pour lui-même et pour son ami Godfrey Gauntlet la notoriété souhaitée. Il suffit pour cela aux deux compagnons d'exécuter, moitié par adresse au jeu, moitié par stratagème, un plan concerté pour dépouiller d'un coup toute une bande de chevaliers d'industrie. C'est autour d'un billard que s'engage la bataille; Gauntlet, excellent joueur, feint la gaucherie et l'inexpérience jusqu'au moment où son adversaire trompé risque une forte somme qu'augmentent bientôt les paris des autres aigrefins; il se découvre alors, gagne la partie en quelques coups, et enlève tout l'enjeu. Rien de plus plaisant à lire que le récit de cet assaut de rouerie entre le joueur de profession et le faux novice, chacun tâtant l'autre, essayant de mesurer sa force, lui laissant tour à tour ou lui prenant la victoire. Mais Gauntlet a été habile acteur; sa fureur même contre les billes, qu'il jette par la fenêtre, contre les queues qu'il brise, a fait évanouir tout soupçon, engagé les plus défiants à risquer leur mise. Aussi, sur le point d'achever son succès, avec quel triomphant mépris il passe en revue toute la confrérie : « Les visages de ces artistes avaient revêtu des teints différents à chaque point qu'il avait marqué; de leur couleur naturelle, ils étaient passés au blafard, du blafard au pâle, du pâle au jaune, qui dégénéra en une nuance acajou; à ce moment, voyant que dix-sept cents livres de leur capital dépendaient d'un seul coup, ils étaient pareils à une troupe de Maures basanés à qui la terreur et la rage auraient donné la jaunisse. Le feu qui brillait naturellement sur les joues et le nez du joueur semblait entièrement éteint, et les rubis de son visage paraissaient livides comme si la gangrène eût déjà fait des progrès; sa main commençait à trembler, et tout son corps était saisi d'un tel mouvement convulsif qu'il fut forcé d'avaler un verre d'eau-de-vie pour rétablir la tranquillité de ses nerfs. Cet expédient toutefois ne produisit pas l'effet désiré, car il lança la bille contre le but[2] avec si peu de sang-froid qu'elle alla frapper de l'autre côté et revint en faisant un angle qui la dirigea juste dans le trou du milieu. Un gémissement universel accueillit

1. « ...Our hero, panting with the desire of distinguishing himself at that resort of the fashionable world, etc... » (*Peregrine Pickle*, ch. LXVIII).

2. *The lead* (le plomb), dit le texte : je ne sais au juste ce qui est désigné par là, ni par où les billards anglais du XVIIIe siècle différaient des actuels.

ce fatal accident, comme si l'univers entier venait de s'effondrer, et, malgré cette tranquillité qui est si remarquable chez les aventuriers, la perte produisit une telle impression sur tous que chacun, en particulier, manifesta son chagrin par les plus violentes émotions. L'un levait les yeux au ciel en se mordant la lèvre inférieure ; un autre se rongeait les doigts en traversant la salle à grands pas ; un troisième blasphémait avec d'horribles imprécations; et celui qui avait joué la partie s'esquiva la tête basse, grinçant des dents d'un air qui défie toute description, et, en traversant le seuil, il s'écria : « Morbleu ! l'infernale fourberie »[1] !

L'événement, cela va de soi, fait grand bruit; la nouvelle en court sur toutes les bouches, et les deux amis se voient sur-le-champ l'objet de la curiosité générale. Le beau de l'affaire, c'est que, considérés dès lors comme rompus à tous les tours secrets des jeux et comme déterminés à faire usage de leur science, « cette opinion ne les empêcha nullement d'être reçus dans les cercles les plus distingués de la ville, un tel talent ne manquant jamais (tout au contraire)... d'opérer à l'avantage de qui le possède »[2]. Chacun compte qu'ils vont renouveler souvent leur premier

1. « The visages of these professors had adopted different shades of complexion at every hazard he had taken : from their natural colour they had shifted into a sallow hue; from thence into pale; from pale into yellow, which degenerated into a mahogany tint; and now they saw seventeen hundred pounds of their stock depending upon a single stroke, they stood like so many swarthy Moors, jaundiced with terror and vexation. The fire which naturally glowed in the cheeks and nose of the player, seemed utterly extinct, and his carbuncles exhibited a livid appearance, as if a gangrene had already made some progress in his face : his hand began to shake, and his whole frame was seized with such trepidation, that he was fain to swallow a bumper of brandy, in order to re-establish the tranquillity of his nerves. This expedient however, did not produce the desired effect; for he aimed the ball at the lead with such discomposure, that it struck on the wrong side, and came off at an angle which directed it full in the middle hole. This fatal accident was attended with a universal groan, as if the whole universe had gone to wreck; and notwithstanding that tranquillity for which adventurers are so remarkable, this loss made such an impression upon them all, that each in particular manifested his chagrin by the most violent emotions. One turned up his eyes to heaven, and bit his nether lip; another gnawed his fingers, while he stalked across the room; a third blasphemed with horrible imprecations; and he who played the party sneaked off, grinding his teeth together, with a look that baffles all description, and as he crossed the threshold, exclaiming : « A d—d bite, by G— ! » *(Peregrine Pickle*, ch. LXIX).

2. « The fame of their exploit against the sharpers was immediately diffused through all companies at Bath, so that, when our adventurers appeared in public, they were pointed out by a hundred extended fingers, and considered as

exploit, quand, trompant l'attente générale, ils changent brusquement de terrain, négligent le jeu, et ne se soucient plus que de succès galants, qu'ils remportent sans peine. Peregrine surtout, bien fait, spirituel, qu'on sait bientôt de bonne famille et héritier de biens considérables, « devient irrésistible même auprès de celles qui se fortifiaient d'orgueil, de prudence, d'indifférence ». Il multiplie les faciles conquêtes, promène de l'une à l'autre sa fantaisie, fait naître et entretient la jalousie entre des flots d'adoratrices. « Avant d'avoir résidé à Bath quinze jours, il avait mis la discorde entre toutes les femmes et fourni ample matière aux cent langues de la médisance ». Laissant son compagnon s'appliquer spécialement à séduire les femmes mariées, il « établit son trône parmi toutes celles que tourmentait le mal du célibat, depuis la gamine de quinze ans qui, le cœur tout palpitant, secoue la tête, se redresse et minaude involontairement à la vue d'un beau jeune homme jusqu'à la jeune personne rassise de vingt-huit qui, d'un air grave, moralise sur la vanité de la beauté, les folies de la jeunesse, la simplicité de la femme, et discourt sur l'amitié, la bienveillance et le bon sens dans le style d'un philosophe platonicien » [1]. Milles rivales se disputent le cœur du héros; des animosités terribles s'allument entre elles; des luttes s'engagent, de véritables factions se forment. « Les plus jeunes saisissaient toutes les occasions de mortifier en public leurs aînées, les traitant avec ce dédain outrageant, qui, contrairement au privilège ordinaire de l'âge, est dirigé, du consentement général et avec la complicité du genre humain, contre celles qui ont le malheur de pouvoir être qualifiées de vieilles filles; celles-ci rendaient guerre pour guerre au moyen des secrètes machinations de la médisance, que leur expérience et leur subtilité d'in-

consummate artists in all the different species of finesse, which they would not fail to practise with the first opportunity. Nor was this opinion of their characters any obstacle to their reception into the fashionable parties of the place; but, on the contrary, such a recommendation (as I have already hinted) never fails to operate for the advantage of the possessor » (Ibid., ch. LXX).

1. « ...Peregrine set up his throne among those who laboured under the disease of celibacy, from the pert miss of fifteen, who, with a fluttering heart, tosses her head, bridles up, and giggles involuntarily at sight of a handsome young man, to the staid maiden of twenty-eight, who, with demure aspect, moralizes on the vanity of beauty, the folly of youth, and simplicity of woman, and expatiates on friendship, benevolence and good sense, in the style of a Platonic philosopher » (Ibid.).

vention savaient renforcer. Pas un jour ne passait que quelque histoire ne circulât au préjudice de l'une ou l'autre des rivales »[1]. De ces histoires, Smollett nous donne un bref échantillon, qui annonce véritablement l'*École de la Médisance,* et dont, nous semble-t-il, Sheridan a bien pu se souvenir dans quelques scènes célèbres de sa comédie[2]. Il ne narre au reste aucune intrigue, aucune aventure particulière et s'en tient à ces traits généraux, qui suffisent pour donner la plus fâcheuse idée des femmes et des jeunes filles de Bath. Les a-t-il calomniées ? Non, car plusieurs vivaient sans doute de façon fort libre; oui, car il a étendu à toutes un reproche qui ne convenait qu'à certaines. Ses peintures, d'ordinaire, mettent en relief les côtés déplaisants ou odieux de la réalité; elles laissent dans l'ombre ceux qui sont nobles ou simplement agréables; le peintre même ne les aperçoit pas. Escrocs infâmes, femmes sans mœurs, voilà ce que Smollett met tout autour de son héros, qui bat les uns avec leurs propres armes, se divertit sans scrupule avec les autres. Il ne reste plus qu'à join-

1. « The younger class took all opportunities of mortifying their seniors in public, by treating them with that indignity, which contrary to the general privilege of age, is, by the consent and connivance of mankind, levelled against those who have the misfortune to come under the denomination of old maids; and these last retorted their hostilities in the private machinations of slander, supported by experience and subtilty of invention. Not one day passed, in which some new story did not circulate to the prejudice of one or other of those rivals » (Ibid.).

2. Rapprochez des scènes les plus célèbres de la pièce de Sheridan (acte I, sc. I, et acte V, sc. II, en particulier) le passage suivant : « On the other hand, when Peregrine, in consequence of having danced with one of the minors overnight, visited her in the morning [c'était là une règle de politesse établie], the Platonists immediately laid hold on the occasion, tasked their imaginations, associated ideas, and with sage insinuations retailed a thousand circumstances of the interview, which never had any foundation in truth. They observed, that if girls are determined to behave with such indiscretion, they must lay their accounts with incurring the censure of the world; that she in question was old enough to act more circumspectly; and wondered that her mother would permit any young fellow to approach the chamber while her daughter was naked in bed. As for the servants peeping through the key-hole, to be sure it was an unlucky accident; but people ought to be upon their guard against such curiosity, and give their domestics no cause to employ their penetration. These, and other such reflections, were occasionally whispered as secrets among those who were known to be communicative; so that, in a few hours, it became the general topic of discourse; and, as it had been divulged under injuctions of secrecy, it was almost impossible to trace the scandal to its origin; because every person concerned must have promulgated her own breach of trust, in discovering her author of the report » (Ibid.).

dre à cette troupe les médecins, ces médecins à qui Smollett a voué une haine et une rancune de confrère, en qui il montre partout et surtout ici des charlatans malhonnêtes et grotesques [1]. Peregrine déclare la guerre à toute leur corporation; il invente une mystification qui les rend ridicules, il les dupe et les fait rouer de coups. Smollett est désormais satisfait; il a démasqué, exposé, mis au pilori tout ce qui à Bath lui paraissait détestable. Il n'a donc plus de raison d'attarder ses lecteurs sur cette scène, et il envoie brusquement ses personnages poursuivre ailleurs leur bizarre carrière [2].

Vingt ans se passent; en 1771, juste avant de mourir, Smollett achève son dernier roman, qui est son chef-d'œuvre, l'*Expédition de Humphry Clinker*. Chose singulière, sans que le sujet ou les personnages y rappellent en rien les fictions antérieures, l'auteur a repris pour décor, au moins partiel, cette ville de Bath qu'il a déjà crayonnée par deux fois et où il a séjourné de nouveau avant de s'embarquer pour l'Italie [3]. Il a plus de goût encore à la décrire qu'autrefois; il lui consacre pour elle-même, et non plus seulement à l'occasion des faits et gestes de ses héros de longs passages; il en fait non plus un cadre, mais tout un fond de tableau, que, par un artifice ingénieux, il éclaire de jours divers et changeants. *Humphry Clinker* est en effet un roman par lettres, où des correspondants d'esprit et d'humeur fort dissemblables nous font part tour à tour de leurs remarques, impressions et réflexions respectives [4]. Le spectacle les émouvant chacun différemment, leurs jugements forment de plaisants contrastes, en même temps qu'ils se complètent et se corrigent les uns les

1. Voy. plus haut, chap. IV, p. 95, le portrait qu'il en fait.

2. Bath est encore mentionné à plusieurs reprises dans le même roman; c'est dans le long hors-d'œuvre que lady Vane y fit intercaler sous le nom de *Mémoires d'une Dame de Qualité*.

3. On se souvient qu'il quitta l'Angleterre en 1768 pour s'établir à Livourne, où il mourut trois ans plus tard. Dans les *Aventures de Ferdinand, comte Fathom*, publiées en 1753, plusieurs chapitres se passent sinon à Bath, du moins aux thermes voisins de Bristol. On voit comme paraît souvent dans l'œuvre de Smollett la société des villes d'eaux.

4. Seize des lettres qui composent le roman sont datées de Bath. Les personnages sont censés résider un mois environ dans la ville, y arrivant le 21 avril (« Three days ago we came hither from the Hot Well », dans la lettre de J. Melford, datée du 24), et partant le 20 mai (« I shall to-morrow set out for London » dans la lettre de M. Bramble, datée du 19).

autres. Tandis que Matthew Bramble, le valétudinaire irritable et hypocondriaque [1], ne voit dans Bath qu'une sorte de vaste hospice d'aliénés [2], Lydia Melford sa jeune nièce, à peine échappée de pension, s'y croit au paradis terrestre [3], et le frère de Lydia, l'étudiant d'Oxford, quoique moins enthousiaste, n'hésite pas à comparer Bath à Londres pour l'intérêt et l'agrément, et à lui reconnaître en outre des mérites spéciaux [4]. Ce qui est fracas, tumulte, agitation pour l'un, est gaieté, bonne humeur, divertissement pour les autres [5]; les jeunes gens passent leur temps à rire, le vieillard à se lamenter et à s'indigner avec plus ou moins de sérieux.

L'un des motifs, et non le moindre, de la mauvaise humeur persistante de Matthew Bramble dans la ville d'eaux, c'est l'accroissement même qu'elle a pris dans les trente dernières années, c'est l'affluence d'une foule hétérogène, le coudoiement de toutes les classes et de toutes les conditions également empressées au temple des plaisirs et de la mode [6]. Bath, devenu trop petit, a dû escalader l'enceinte de collines qui l'enferme; les architectes y ont achevé les édifices grandioses de la Place de la Reine [7], cons-

1. Ces quelques mots ne résument point le caractère complexe, à la fois sympathique et plaisant, de Matthew Bramble. Ils n'en indiquent que l'aspect qui nous intéresse ici.

2. « A national hospital it may be; but one would imagine that none but lunatics are admitted... » *(Humphry Clinker*, lettre de M. Bramble, 23 avril).

3. « ...Bath.., to be sure, is an earthly paradise » (Ibid., Lydia Melford à Mlle Wallis, 26 avril).

4. « London itself can hardly exhibit one species of diversion to which we have not something analogous at Bath, over and above those singular advantages that are peculiar to the place » (Ibid., J. Melford à sir Watkin Phillips, 30 avril). Huit ans plus tard Mme Montagu, faisant la même comparaison, juge différemment : « In point of society and amusement, it comes next (but after a long interval) to London... The society and mode of life are infinitely preferable to what one can find in any other country town, but much less agreeable than London. I believe if I was to act the part of Minos in this World, I should use it as a kind of purgatory, to which I should send those who had not the taste or qualifications which deserved to be put into the capital city, nor were yet so disagreeably unsociable as to merit suffering the terrors and horrors of a long winter in the country » (Lettre citée dans Doran, *A Lady of the Last Century*, p. 248 et 250).

5. « ...Here we have nothing but noise, tumult and hurry... » (Ibid., M. Bramble, 23 avril). « All is gaiety, good-humour and diversion » (L. Melford, 26 avril).

6. Voir toute la lettre du 23 avril (M. Bramble au docteur Lewis).

7. Queen Square (1728-1735).

truit la Place Circulaire [1], ils vont commencer le *Crescent* [2], des maisons « surgissent dans chaque coin et recoin », et l'on se demande « quel monstre Bath va devenir en quelques années avec les excroissances qui lui poussent » [3].

C'est qu'aussi bien il doit loger, quelques mois au moins par an, une fort nombreuse population. La prospérité du commerce et de l'industrie, l'exploitation des colonies ont fait naître pendant ce quart de siècle toute une classe de négociants et de bourgeois opulents qui brûlent de prendre part aux plaisirs de l'aristocratie, mais surtout de faire figure à côté d'elle. « Chaque parvenu de la fortune, harnaché des oripeaux de la mode, va se faire voir à Bath comme au centre même de l'observation générale. Employés et agents des Indes Orientales, chargés des dépouilles des provinces pillées; planteurs, marchands d'esclaves, revendeurs de nos colonies d'Amérique, enrichis ils ne savent comment; intermédiaires, commissaires, entrepreneurs, que deux guerres successives ont engraissés du sang de la nation; usuriers, courtiers, brasseurs d'affaires de toute sorte; gens de basse naissance et d'éducation nulle, tous se sont trouvés élevés tout à coup à une opulence inconnue aux anciens âges; rien de surprenant à ce que l'orgueil, la vanité, la présomption leur aient grisé la cervelle. Ne connaissant d'autre signe de la grandeur que l'ostentation de la richesse, ils répandent leur fortune, sans choix et sans règle, par les mille canaux de la plus absurde extravagance; et tous se précipitent vers Bath, parce que là, sans plus de titres, ils peuvent se mêler aux princes et aux grands de la nation » [4]. Le

1. *Circus*, terminé en 1765 par Wood le jeune. Voir une critique détaillée et assez injuste de tous ces édifices dans la lettre du 23 avril.

2. Par une inadvertance que relève M. Peach (*Historic Houses*, t. I, p. 239), Smollett attribue au même artiste la Place Circulaire et le *Crescent* (lettre déjà citée); si c'est Wood le jeune qui termina la première, elle avait été dessinée et commencée par son père. Par une autre inadvertance, relevée également par M. Peach, après avoir parlé du *Crescent* comme simplement projeté (ibid.), il introduit dans son roman Derrick comme maître des cérémonies (Lydia Melford, 26 avril; J. Melford, 6 mai). Derrick n'obtint cette charge qu'en 1763, après l'achèvement du *Crescent*.

3. « ...One sees new houses starting up in every outlet and every corner of Bath... ». « What sort of a monster it will become in a few years with those excrescences may be easily conceived... » (M. Bramble, 23 avril). Lydia Melford parle également des « new buildings, such as Prince's row, Harlequin's row, Bladud's row, and twenty other rows » (26 avril).

4. « Every upstart of fortune, harnessed in the trappings of the mode, presents himself at Bath, as in the very focus of observation. Clerks and factors from

mouvement ne s'arrête pas là; il n'entraîne pas seulement ces parvenus, mais, de proche en proche, gagne tout le reste du pays. « Jusqu'aux femmes et aux filles des vulgaires commerçants... sont infectés de la même rage de déployer leur importance, et la plus légère indisposition leur sert de prétexte pour demander instamment d'être menées à Bath où elles peuvent se trémousser dans des contredanses et des cotillons parmi les petits lords, les châtelains, les conseillers et les gens d'église »[1]. Cette invasion a transformé du tout au tout, et à son grand dommage, l'ancienne société: aujourd'hui « une proportion insignifiante de gens comme il faut sont perdus dans une cohue d'impudents plébéiens qui n'ont ni bon sens, ni jugement, ni la moindre idée des convenances et du décorum, et qui ne semblent se plaire à rien tant qu'à une occasion d'insulter leurs supérieurs »[2].

Voilà assurément une façon assez chagrine de prendre les choses et les gens. Il y en a heureusement d'autres, comme nous le fait voir Jeremy Melford, le propre neveu de Matthew Bramble. Lui, tout au contraire, se réjouit des occasions quotidiennes qu'il a de voir les personnages les plus remarquables de la société, de les voir « dans leur attitude naturelle et sous leurs couleurs véritables, descendus de leur piédestal, dépouillés de leurs draperies

the East Indies, loaded with the spoil of plundered provinces; planters, negro-drivers, and hucksters, from our American plantations, enriched they know not how: agents, commissaries and contractors, who have fattened in two successive wars, on the blood of the nation: usurers, brokers, and jobbers of every kind; men of low birth, and no breeding, have found themselves suddenly translated into a state of affluence, unknown to former ages; and no wonder that their brains should be intoxicated with pride, vanity and presumption. Knowing no other criterion of greatness but the ostentation of wealth, they discharge their affluence, without taste or conduct, through every channel of the most absurd extravagance; and all of them hurry to Bath, because here, without any farther qualification, they can mingle with the princes and nobles of the land » (M. Bramble, 23 avril).

1. « Even the wives and daughters of low tradesmen, who, like shovel-nosed sharks, prey on the blubber of those uncouth whales of fortune, are infected with the same rage of displaying their importance; and the slightest indisposition serves them for a pretext to insist on being conveyed to Bath, where they may hobble country-dances and cotillons among lordlings, squires, counsellors, and clergy » (Ibid.).

2. « ...A very inconsiderable proportion of genteel people are lost in a mob of impudent plebeians, who have neither understanding nor judgment, nor the least idea of propriety and decorum; and seem to enjoy nothing so much as an opportunity of insulting their betters » (Ibid.).

de cérémonie et sans le déguisement de l'art et de l'affectation »[1]. Quant au chaos des conditions et des rangs, bien loin qu'il s'en indigne, il y voit l'un des grands divertissements du lieu. Qu'un maître des cérémonies mène en grande pompe à la place d'honneur une vieille femme de chambre revêtue des défroques de sa maîtresse et qui se fait prendre pour une noble dame, qu'un lord écossais danse avec une mulâtresse de Saint-Christophe et un colonel avec la fille d'un ferblantier de Southwark, qu'une loueuse en garni de Wapping se fraye un chemin à travers un groupe de pairs du royaume, qu'un petit avoué paralytique heurte rudement au passage les tibias du grand chancelier d'Angleterre[2], tout cela est pour lui sujet de gaieté et non de scandale; nulle part ailleurs ne lui seraient donnés spectacles si inattendus et si comiques. Il attend du reste de bons effets de cette confusion; il soutient fort justement « que ces plébéiens qui manifestaient un tel empressement à imiter le costume et l'équipage de leurs supérieurs, adopteraient aussi avec le temps, leurs règles de conduite et leurs manières, se poliraient à leur conversation, se rafflneraient à leur exemple »[3]. Déjà, à son avis, les réunions de Bath ne le cèdent point pour l'élégance à celle de Londres ou d'ailleurs, et, « dans l'ensemble, les personnes qui s'y rencontrent ne pèchent ni contre le bon usage, ni

1. « Here, for example, a man has daily opportunities of seeing the most remarkable characters of the community: he sees them in their natural attitudes and true colours; descended from their pedestals, and divested from their formal draperies, undisguised by art and affectation » (Lettre de Jeremy Melford, 30 avril).

2. « I was extremely diverted, last ball night, to see the master of the ceremonies leading, with great solemnity, to the upper end of the room, an antiquated Abigail, dressed in her lady's cast clothes, whom he, I suppose, mistook for some countess just arrived at the Bath. The ball was opened by a Scotch lord, with a mulatto heiress from Saint Christopher's; and the gay Colonel Tinsel danced all the evening with the daughter of an eminent tinman from the borough of Southwark. Yesterday morning, at the pump-room, I saw a broken-winded Wapping landlady squeeze through a circle of peers, to salute her brandy-merchant, who stood by the window, propped on crutches; and a paralytic attorney of Shoe lane, in shuffling up to the bar kicked the shins of the chancellor of England, while his lordship, in a cut bob, drank a glass of water at the pump » (Ibid.).

3. « I argued, on the contrary, that those plebeians who discovered such eagerness to imitate the dress and equipage of their superiors, would likewise, in time, adopt their maxims and their manners, be polished by their conversation and refined by their example... » (Ibid.).

contre les bienséances »[1]. Son oncle, ainsi que l'acteur Quin[2], tous deux moins indulgents, veulent-ils se convaincre qu'ils sont injustes ou prévenus ? Rien de plus facile que de constater *de visu* l'ordre qui prévaut dans cette foule disparate : une occasion se présente justement ; c'est un thé, qu'offre à la compagnie quelque nouvel enrichi, et après lequel, à un signal donné, les dames pourront prendre à discrétion des bouquets et des friandises préparés pour elles. Hélas ! le jeune Melford a compté sans son hôte. De la tribune qui sert d'observatoire au trio, que voit-on au premier coup de cloche ? Une véritable mêlée, coups de coude, bousculade, pillage, injures, clameurs. « On s'arrachait les bouquets des mains et du corsage ; on brisait verres et porcelaine ; les tables et le plancher étaient jonchés de dragées. Les unes criaient, les autres juraient ; les métaphores et autres figures en faveur à Billingsgate étaient employées sans réserve dans toute leur saveur et tout leur bouquet originel, et à ces fleurs de rhétorique ne manquait pas l'accompagnement de gestes significatifs. Quelques-unes claquaient des doigts, d'autres se faisaient les cornes ; plusieurs battaient des mains, d'autres se frappaient le corps ; on se mettait en devoir à la fin d'arracher les coiffures, et tout semblait présager une bataille générale... »[3]. On s'aperçoit d'ailleurs, le calme une fois rétabli, que « les deux amazones qui s'étaient le plus distinguées dans l'action ne venaient point des

1. « I owned I was not much conversant in high life; but I had seen what were called polite assemblies in London and elsewhere, that those of Bath seemed to be as decent as any; and that, on the whole, the individuals that composed it would not be found deficient in good manners and decorum » (Ibid.).

2. Quin, en quittant le théâtre, se retira à Bath où il passa les seize dernières années de sa vie (1751-1766). Par sa réputation, son esprit, certaines bizarreries (comme sa gourmandise affectée), il était l'un des personnages en vue de la petite ville. Il est plusieurs fois question de lui dans *Humphry Clinker* (voir surtout les lettres de Jeremy Melford datées du 30 avril et du 6 mai, et cf. *Life of Quin*, ch. XII-XIV).

3. « There was nothing but justling, scrambling, pulling, snatching, struggling, scolding and screaming. The nosegays were torn from one another's hands and bosoms; the glasses and china went to wreck; the tables and floor weres trewed with comfits. Some cried : some swore; and the tropes and figures of Billingsgate were used without reserve in all their native zest and flavour, nor were those flowers of rhetoric unattended with significant gesticulation. Some snapped their fingers; some forked them out; some clapped their hands, and some their backsides; at, length their fairly proceeded to pulling caps, and everything seemed to presage a general battle » (*Humphry Clinker*, Jeremy Melford, 30 avril).

alentours de Puddledock [1], mais bien du quartier de la cour, des environs du palais de Saint-James. L'une était une comtesse, l'autre la veuve d'un riche chevalier » [2]. L'oncle Bramble avait décidément raison et trop raison. Nous n'aurons plus d'illusions sur la société de Bath. Vicieuse et sotte au dedans, elle n'a même pas le mince mérite de présenter un dehors de politesse, de savoir-vivre, de simple décence même.

Accusera-t-on Smollett d'exagérer au moins ce dernier trait ? Il répondrait sans doute qu'il n'a fait que copier la nature, transcrire des événements réels. L'épisode du repas public semble bien pris sur le vif : n'est-ce point, transportée dans le roman telle quelle ou peu s'en faut, l'histoire des bagarres, des pugilats qu'avaient vus les salles d'assemblée à l'élection du successeur de Derrick [3], bagarres toutes récentes puisqu'elles eurent lieu en 1769, deux ans avant que ne fût publié *Humphry Clinker* ? Seulement, comme à son ordinaire, le romancier pessimiste et misanthrope a choisi d'emblée pour les mettre en relief des désordres exceptionnels et isolés, dont les annales locales ne fournissent pas d'autre exemple. Il se plaît à faire ressortir la grossièreté, la brutalité même qui subsistaient sous un habituel, mais fragile vernis d'élégance, que ce vernis même dissimulait mal, qui éclataient enfin à l'occasion. Voilà ce qui l'a frappé, mais de la politesse générale, de l'affinement réel, peu ou point de mention ; il s'en est à peine aperçu. Son Bath, comme le reste du monde qu'il a peint, est peuplé à peu près uniquement de coquins, de débauchés, de sots et de rustres. Ils s'y trouvaient sans doute, mais il lui a échappé qu'ils ne s'y trouvaient point seuls, et voilà comment sa peinture, pour être incomplète, est du coup toute faussée.

S'y trouvaient-ils même tous, et, en ce cas, étaient-ils coquins,

1. Puddle-Dock et Puddle-Dock-Hill se trouvaient à l'extrémité de Thames Street.

2. « ...As we afterwards learned, the two Amazons who singularised themselves most in action, did not come from the purlieus of Puddledock, but from the courtly neighbourhood of St. James's Palace. One was a baroness, and the other a wealthy knight's dowager » (Ibid.).

3. Voy. ci-dessus, ch. IV, p. 115-117. Dans *Humphry Clinker*, Derrick est introduit comme le maître des cérémonies en exercice (lettre de Jeremy Melford, 6 mai, et *passim*). Mais rien n'empêche Smollett d'avoir fait usage pour son roman, et en le modifiant un peu, d'une aventure un peu postérieure à sa mort.

débauchés, sots et rustres au point qu'il les fait ? Ici encore le doute est permis, et il faut tenir compte du tempérament particulier de l'auteur, de sa vision spéciale, de son souci d'exciter chez le lecteur une « généreuse indignation... contre les dispositions sordides et vicieuses du monde » [1]. Il est peu croyable en effet qu'une telle société se soit assez amendée dans l'espace d'une seule génération pour que l'œil perspicace d'une Jane Austen n'ait plus aperçu un seul des odieux ou grossiers personnages de Smollett, pour que le Bath de l'*Abbaye de Northanger* et de *Persuasion* [2], esquissé d'une main si légère et pourtant si exacte, ne trahisse que la curiosité amusée, un peu dédaigneuse de l'écrivain, mais nul éloignement, nulle répugnance, et d'indignation moins encore. Ces salles d'assemblée où les Catherine Morland et les Anne Elliot, si charmantes et si pures, promènent leur innocente et timide coquetterie, leurs candides émotions, leurs rêves de jeunes filles, sont-ce bien les mêmes qu'un Random ou un Pickle étonnait de leur insolente audace, et d'où un Matthew Bramble ne sortait pas sans se sentir plus irrité contre l'humanité ? Elles sont toujours aussi bruyantes, il est vrai, toujours aussi pleines, et davantage peut-être, d'une foule bigarrée ; les personnes à la mode affectent même à présent de s'en tenir à l'écart : n'importe, que les lieux et les gens nous paraissent différents dans la violente enluminure de Smollett et dans les pastels délicats de Jane Austen ! Plus une trace ici de la rudesse, de la brutalité, du vice qui s'étalaient insolemment aux yeux du médecin écossais ; pas un mot, pas un trait qui laisse deviner, même en les voilant, des arrière-plans équivoques, pas une allusion au médiocre renom du Bath d'antan ni aux raisons qui pourraient le justifier encore [3]. La fille du pasteur de Steventon n'a découvert

1. « ...That generous indignation which ought to animate the reader against the sordid and vicious disposition of the world » (Smollett, préface de *Roderick Random*).

2. Ces deux romans ne furent publiés qu'en 1818, après la mort de l'auteur. Mais le premier était terminé dès 1798 (Austen Leigh, *Memoir of Jane Austen*, ch. III, p. 47) et fut vendu à un éditeur (qui ne le publia point) en 1803 (ibid., ch. VIII, p. 129), c'est-à-dire vingt-sept et trente-deux ans après la publication de *Humphry Clinker* (1771). Avec *Roderick Random* (1748) et *Peregrine Pickle* (1751), l'écart est, il est vrai, plus considérable.

3. Il est bien dit, au début du second chapitre de *Northanger Abbey*, que Catherine Morland va se trouver « launched into all the difficulties and dangers of a six weeks' residence in Bath », mais l'expression ne doit pas être prise

autour d'elle qu'une frivolité assez grande, un peu de dissipation, un soupçon de vulgarité. Rien de plus, et il convient de croire sur parole une observatrice aussi fidèle, aussi pénétrante, aussi consciencieuse, et qui, de plus, connaissait dès l'enfance, la société qu'elle décrit. Jane Austen, en effet, eut toutes les occasions de voir de près la ville et ses hôtes, y visitant d'abord des parents [1], puis y résidant-elle-même par la suite durant plusieurs années [2]. Croyons donc, si d'aventure Smollett n'a pas grossi les lignes et durci les contours de ses images que Bath s'est à tout le moins fort réglé durant le dernier quart du XVIIIe siècle, et que Nash lui-même, surtout le Nash des premiers jours, s'y fût trouvé assez dépaysé.

Dix-neuf chapitres de l'*Abbaye de Northanger* sur trente [3], neuf de *Persuasion* sur vingt-quatre [4], ont Bath pour théâtre. La description, cent fois faite déjà, de la ville et de ses plaisirs, y tient peu de place; ce n'est pas de quoi s'occupe l'auteur; la délinéation exacte et menue des caractères, voilà sa tâche d'élection; son dessein n'est pas de nous faire le tableau d'une société, mais d'analyser des esprits et des âmes. Pour cela, le cadre choisi n'est

au sérieux. L'écrivain raille ici, comme dans tout le roman, le penchant des auteurs contemporains à donner aux actions les plus simples et les plus communes un air d'aventures périlleuses et compliquées. La fin de la phrase suivante serait plus significative, mais c'est encore bien peu de chose : « Prettier musings of high-wrought love and eternal constancy could never have passed along the streets of Bath than Anne was sporting with from Camden Place to Westgate Buildings. It was almost enough to spread purification and perfume all the way » *(Persuasion*, t. II, ch. IX, p. 375 de l'édition Bentley).

1. « The family [la famille Austen] lived in close intimacy with two cousins, Edward and Jane Cowper... I believe that Cassandra and Jane sometimes visited them there, and that Jane thus acquired the intimate knowledge of the topography and customs of Bath, which enabled her to write ' Northanger Abbey ' long before she resided there herself » (Austen Leigh, *Memoir of Jane Austen*, ch. II, p. 23). Une lettre d'elle-même, en date du 8 avril 1805, rappelle un séjour de sept ans et quatre mois antérieur (ibid., p. 71). Quatre autres, en 1799, sont datées de Bath *(Letters of Jane Austen*, edited by Lord Brabourne, t. I, p. 205), mais elle avait alors vingt-trois ans et demi. Lord Brabourne cite divers parents qu'elle avait dans la ville (ibid., p. 205 et 277).

2. De 1801 à 1805; son père s'y était retiré, fait qui confirme une remarque de M. Austen Leigh au sujet d'un autre personnage, à savoir que vers ce temps Bath était un lieu de retraite ordinaire pour les ecclésiastiques *(Memoir*, p. 23). L'observation a son intérêt, car elle montre le changement de la société ordinaire de la ville, tout au moins son caractère nouveau de *respectability*.

3. Tout le tome I, sauf le premier chapitre, et les quatre premières du tome II.

4. Tome II, ch. III à XII.

pas indifférent : il lui fournit mille circonstances propres à faire naître chez ses personnages les impressions fugitives ou durables, les sentiments secrets ou manifestes, intimes ou avoués, mobiles ou tranquillement profonds qui l'intéressent et qu'elle sait rendre pour nous si intéressants. Sa Catherine Morland [1] apporte à Bath toute la charmante inexpérience de ses dix-sept ans, le ravissement naïf et un peu effrayé d'une première entrée dans le monde, l'aimable gaucherie d'une âme sans détours. Qu'aux salles d'assemblée un aimable cavalier soit présenté à cette jeune fille par le maître des cérémonies et se montre courtois, empressé, spirituel, et voilà que s'ébauchent dans ce cœur candide les premiers traits d'une vague et indécise inclination, cachée sous le simple désir de retrouver quelque jour un si agréable partenaire. L'absence momentanée de Henry Tilney éveillera donc chez elle le lendemain un léger regret, mais elle l'oublierait d'ailleurs bien vite si les conditions ordinaires de la vie de Bath, le fait de se retrouver chaque jour aux mêmes lieux, les rapports familiers qui suivent immédiatement une simple présentation, ne venaient développer l'imperceptible germe d'une affection qui s'ignore. Surviennent alors pour favoriser celle-ci tous les menus incidents communs en pareil lieu, une danse imprudemment promise à un autre cavalier, un malentendu fâcheux au sujet d'une promenade, la froideur qui s'ensuit avec l'explication qui répare tout, une partie de plaisir faite ensemble, autant de motifs de douce et incessante agitation pour une âme jeune et tendre, autant de liens qui l'engagent à son insu dans un véritable et sérieux attachement. Tous ces motifs, tous ces liens, qui les a multipliés, rapprochés, fortifiés, sinon les hasards et les occasions qui se succèdent nécessairement dans une société très spéciale, le train de vie particulier et les habitudes de cette société ? Que de chemin fait en quelques jours [2] qui eût exigé ailleurs des mois ou des années, que d'étapes franchies ! La transformation de cette

1. *Northanger Abbey.*

2. Il est curieux de voir comme l'action du roman s'engage rapidement ; elle est déjà fort avancée avant que l'écrivain ait laissé son héroïne à Bath une semaine : « Monday, Tuesday, Wednesday, Thursday, Friday, and Saturday have now passed in review before the reader; the events of each day, its hopes and fears mortifications and pleasures have been separately stated, and the pangs of Sunday only now remain to be described, and close the week » (t. I, début du chapitre XIII).

jeune fille, l'éveil de son esprit et de son cœur, l'épanouissement de ses jeunes affections, comme tout cela eût été plus tardif et plus lent dans son village natal de Fullerton! y eût-elle même rencontré un Henry Tilney, la croissance obscure de ses sentiments aurait été sans doute plus incertaine, plus longue; ils ne se seraient point révélés si tôt à elle; son amour, moins clair, moins décidé, eût été tout différent dans son cours [1].

Celui du jeune homme l'eût été également. Les mêmes circonstances extérieures ont sollicité, pressé, ému sa sensibilité distraite; si elles n'ont point déterminé son choix, elles l'ont préparé et hâté. Cette petite campagnarde du Wiltshire, dont il fait la connaissance à Bath par hasard (et l'eût-il faite ailleurs?), il est bien possible qu'elle lui ait d'abord paru tout à la fois agréable et insignifiante : l'a-t-il seulement remarquée ? a-t-il gardé le moindre souvenir de son court entretien ? Mais voici, par suite de circonstances et d'usages locaux, des rencontres multipliées et presque quotidiennes avec elle, une familiarité immédiate de relations. Les petits faits qui troublent si fort la jeune fille agitent beaucoup moins Henry Tilney, plus mûr et plus froid. Mais sa curiosité en est éveillée, puis sa sympathie, son intérêt, enfin un sentiment plus vif. Il est clairvoyant, il démêle dans cette âme transparente ce qu'elle même n'y soupçonne point encore, les premiers mouvements d'un amour naissant; touché de cet amour naïf et spontané, gagné par tant de simplicité, de grâce et de charme, il aime à son tour [2]. Que reste-t-il ? que Bath, qui a mis les deux jeunes gens en présence, qui a tout disposé pour leur union, précipite d'abord cette union, puis l'empêche, la décide enfin. Ce seront la péripétie et la conclusion du roman, toutes deux fournies sans besoin d'autres ressorts et de façon fort vraisemblable, par les effets d'un de ces propos sans fondement, de ces récits inventés qui s'échangent et se colportent sans cesse dans les villes d'eaux. Il suffit qu'un écervelé fasse au père de Henry Tilney un tableau fort exagéré de la fortune de Catherine

1. Comparer à cet égard Catherine Morland avec les autres héroïnes de Mlle Austen.

2. Sur la succession des sentiments chez Henry Tilney, voir t. II, ch. xv, p. 199-200 : « ...Though Henry was now sincerely attached to her, — though he felt and delighted in all the excellencies of her character, and truly loved her society, — I must confess that his affection originated in nothing better than gratitude, etc. ».

Morland pour que ce père, homme intéressé et violent, hâte aussitôt de toutes ses forces la marche jusque-là régulière et paisible d'une mutuelle affection. Impatient d'assurer à son fils un riche parti, il prend tous les moyens d'augmenter l'intimité des deux jeunes gens, de les faire songer de plus en plus l'un à l'autre; puis, détrompé quelques semaines plus tard, il essaye de rompre par un procédé brutal le dessein qu'il avançait tantôt; le fils alors se déclare, et brave la volonté paternelle, qui finit par fléchir. Par la construction de la fable, autant que par le développement psychologique des personnages, le roman tient donc à Bath, et ce n'est ni sans raison, ni sans profit, que l'auteur y a placé la scène de sa fiction, étudié sous ce reflet le jeu de ses caractères.

Persuasion, à plusieurs de ces égards, diffère de l'*Abbaye de Northanger.* Bath n'y est point le principal théâtre de l'action, et l'héroïne même n'arrive sur ce théâtre qu'assez tard, et quand sa destinée future est déjà nettement dessinée. Peu importe d'ailleurs qu'elle y vienne; ni sur les sentiments, ni sur les actes d'Anne Elliot et du capitaine Wentworth le milieu ne peut exercer une influence bien profonde. Ames réfléchies, fermes, mûries toutes deux non seulement par l'âge, mais par une expérience douloureuse, les accidents fortuits, les circonstances extérieures n'ont guère de prise sur elles; il faut à leurs peines, à leurs joies, à leurs résolutions intimes des occasions ou des motifs plus puissants. Mais, si les personnages du premier plan relèvent d'eux-mêmes et non de leurs entours, l'auteur soumet à ceux-ci les personnages inférieurs, esprits vains, cœurs vides, qui trouvent leur pleine satisfaction et leur plein essor dans la capitale des vanités mondaines. Déjà, dans l'*Abbaye de Northanger,* nous avions rencontré une Isabella Thorpe, coquette et fausse, occupée à attirer sur elle l'attention générale, dressant plus tard ses batteries pour conquérir un riche soupirant et trouvant aux salles d'assemblée et à la buvette le champ le plus favorable à ses divers manèges. Ici c'est un baronnet entiché de son rang, bellâtre et sot, c'est sa fille, digne héritière des défauts paternels, qui se consolent aisément d'avoir dû quitter le manoir des ancêtres dès que leur nouveau séjour les rend à peu de frais plus importants qu'ils ne l'ont jamais été [1], qu'ils voient leur connaissance

1. C'est cet espoir qui le détermine en partie à s'établir à Bath : « Sir Walter

recherchée de toute part, qu'ils peuvent se montrer dédaigneux à souhait, accorder ou refuser aux gens la faveur de leur être présentés[1], qu'enfin, suprême triomphe, il leur échoit, dans une ville assez petite, de publier à toutes les oreilles, d'étaler à tous les yeux les liens de parenté qui les unissent à la femme et à la fille d'un lord[2]. Voilà des sources de jouissances incomparables, inépuisables, que ne pourraient offrir ni un coin de province, avec sa société restreinte, ni l'immense Londres avec sa cour et son aristocratie. L'admirable ville que celle où sir Walter Elliot, de Kellynch Hall, devient, dès son arrivée, un personnage, où Elizabeth Elliot, si elle salue un capitaine Wentworth, sent tout le prix de sa condescendance[3], et où des gens moins déraisonnables, une lady Russell et un William Elliot ne laissent pas d'attacher du prix à de pareils honneurs et d'entrer quelque peu aussi dans le sentiment de leurs voisins ou parents[4] !

C'est qu'aussi bien, dans le Bath d'alors, les distinctions de rang s'observent et s'affirment bien plus jalousement qu'elles ne l'avaient jamais fait. Pendant presque tout le XVIIIe siècle la communauté de plaisirs ou d'habitudes avait effacé de façon temporaire, atténué tout au moins la ligne de démarcation qui

had at first thought more of London; but Mr. Shepherd felt that he could not be trusted in London; and had been skilful enough to dissuade him from it, and make Bath preferred. It was a much safer place for a gentleman in his predicament : he might there be important at comparatively little expense... Sir Walter and Elizabeth were induced to believe that they should lose neither consequence nor enjoyment by settling there » (t. I, ch. II, p. 221).

1. « They had the pleasure of assuring her that Bath more than answered their expectations in every respect... Their acquaintance was exceedingly sought after. Every body was wanting to visit them. They had drawn back from many introductions, and were still perpetually having cards left by people of whom they knew nothing » (t. II, ch. III, p. 326-327).

2. Ibid., ch. IV et suivants.

3. Ibid., ch. VII et VIII.

4. Ibid., ch. IV : « How to have this anxious business set to rights, and be admitted as cousins again, was the question; and it was a question, which in a more rational manner, neither Lady Russell nor Mr. Elliot thought unimportant » (p. 337)... « Lady Russell confessed that she had expected something better; but yet ' it was an acquaintance worth having ' » (p. 338). « In London, perhaps », déclare plus loin M. Elliot, « in your present quiet style of living, it might be as you say; but, in Bath, Sir Walter Elliot and his family will always be worth knowing, always acceptable as acquaintance... Here you are in Bath, and the object is to be established here with all the credit and dignity which ought to belong to Sir Walter Elliot » (p. 339).

sépare les gens de diverse classe ; à la fin de ce siècle, au début du suivant, les barrières abaissées se relèvent. Il y avait eu une société de Bath ; *Persuasion* nous montre au contraire la naissance des coteries séparées, changement qui est la suite naturelle de la trop grande fortune des villes d'eaux et qui en marque à la fois le point culminant et le déclin.

Les deux romans de Mlle Austen peignent en effet Bath parvenu à son zénith, centre d'attraction plus universelle peut-être que jamais auparavant. Des causes qui depuis cent ans et plus dirigeaient la foule vers les fontaines de Bladud, aucune n'avait cessé d'agir ; toutes étaient au contraire devenues plus puissantes, ou du moins s'exerçaient sur une partie plus considérable de la nation ; il n'est pas jusqu'aux guerres de la Révolution et de l'Empire qui n'aient sans doute détourné vers la ville anglaise des voyageurs à qui le continent était fermé. Que Matthew Bramble aurait donc de nouvelles raisons de se plaindre du développement monstrueux de Bath[1] ! mal satisfait en 1771, qu'eût-il pensé, après trente ans d'accroissement continu, de cette ville « londonisée, surchargée de bâtisses, démesurément agrandie »[2] ? Quel tumulte dans ces rues autrefois paisibles[3] ! Quel concours de

1. Voir ci-dessus, p. 197-199.

2. O Bath, how fair wert thou to view,
When last I said, *dear Bath adieu!*
. . . . . .
Such wert thou, when I saw thee last,
Some twenty fleeting summers past,
But now, so mighty art thou grown,
Thy head so large, thy trunk so swoln,
Thy legs and arms so long and wide,
And such an air of city pride,
Thy sides so blacken'd by the smoke,
Thy streets so cramm'd, thy views so broke;
. . . . . .
In short, thou art so Londoniz'd,
So overbuilt and oversiz'd,
That my old friend I scarcely knew
Since last I said, *dear Bath adieu !*
(Pratt, *Two Pictures of Old and New Bath*, 1801, dans *Harvest Home*, t. III, p. 438-440).

3. « Everybody has their tastes in noises as well as in other matters, and sounds are quite innoxious or most distressing, by their sort rather than by their quality. When Lady Russell, not long afterwards, was entering Bath on a wet afternoon, and driving through the long course of streets from the Old Bridge to Camden Place, amidst the dash of other carriages, the heavy rumble

cavaliers, d'équipages, de chaises à porteurs, de véhicules divers ! quelle cohue dans les salles d'assemblée, où les dames se faufilent à grand'peine et ne trouvent qu'après mille efforts une chaise où s'asseoir[1]. Il est vrai que cette presse même et ce fracas sont pour plusieurs l'un des attraits de la saison des eaux.

Dans ce Bath accru, envahi, la bonne compagnie n'a pas cessé de se rendre régulièrement. Les divers personnages de l'*Abbaye de Northanger,* nobles, propriétaires campagnards, ecclésiastiques, officiers, étudiants, y arrivent de tous les coins du royaume et s'y retrouvent sans surprise, les rencontres étant toujours attendues en ce lieu et en formant l'un des plaisirs; on y « tombe sans cesse sur un vieil ami ou un autre, les rues en sont pleines »[2], dit fort justement l'amiral Croft. La ville de passage devient en outre pour certains ville de résidence ; sir Walter Elliot, renonçant à vivre à la campagne et cherchant un autre séjour, n'hésite qu'entre deux cités, Londres et Bath, et se décide sans trop de peine pour la seconde[3]; des habitants de cette sorte ne peuvent qu'augmenter le caractère aristocratique de la ville. Seulement, si cette bonne compagnie reste fidèle à Bath, il y a longtemps qu'elle n'y vient plus seule. Elle s'y trouve à présent noyée; elle découvre tous les dimanches qu'on ne voit plus à la buvette un seul visage « comme il faut »[4], s'applaudit quand elle aperçoit

of carts and drays, the bawling of newsmen, muffin men and milkmen, and the ceaseless clink of pattens, she made no complaint. No, these were noises which belonged to the winter pleasures, etc. » *(Persuasion,* t. II, ch. II, p. 325). Voir aussi *Northanger Abbey,* t. I, le commencement du ch. VII.

1. « The season was full, the room crowded, and the two ladies squeezed in as well as they could... Mrs. Allen made her way through the throng of men by the door...; Catherine... linked her arm too firmly within her friend's to be torn asunder by any common effort of a struggling assembly. But, to her utter amazement, she found, that to proceed along the room was by no means the way to disengage themselves from the crowd; it seemed rather to increase as they went on, etc. » *(Northanger Abbey,* t. I, ch. II, p. 7-8).

2. « How do you like Bath, Miss Elliot ? it suits us very well. We are always meeting with some old friend or other; the streets full of them every morning... » *(Persuasion,* t. II, ch. VI, p. 356). Il vient du reste de prouver par trois rencontres successives l'exactitude de son observation.

3. « There had been three alternatives, London, Bath, or another house in the country » (Ibid., t. I, ch. II, p. 221).

4. « ...After staying long enough in the Pump-room to discover that the crowd was insupportable, and that there was not a genteel face to be seen, which everybody discovers every Sunday throughout the season, they hastened away to the Crescent, to breathe the fresh air of better company » *(Northanger Abbey,* t. I, ch. V, p. 19-20).

parmi les inconnus quelque personne de bon air[1], déclare que six semaines sont le plus de temps qu'on puisse supporter les amusements de Bath[2]. Les divertissements publics, si longtemps particularité distinctive des villes d'eaux et leur principal attrait, elle s'en écarte graduellement, inaugure à côté d'autres réunions, se reçoit entre elle, devient exclusive et fermée. Le théâtre, par exemple, ou les salles d'assemblée ne sont plus d'assez bon ton pour les Elliot; il leur faut « l'ennuyeuse élégance des soirées particulières »[3]. Le caractère spécial du Bath de Nash, ç'avait été d'offrir à l'aristocratie, à la *gentry*, à la haute bourgeoisie britanniques une sorte de salon commun; devenues minorité dans ce salon, elles se reforment en clans séparés; si Bath demeure ville de plaisir, les plaisirs commencent à s'y prendre à la façon des autres villes. Vingt ou trente ans encore, et ce ne sera plus qu'une petite cité anglaise, assez semblable, hors les souvenirs, à n'importe quel agréable chef-lieu de comté et n'en différant que par ses eaux thermales et la présence des malades qu'elles amènent.

De tels changements, cela va sans dire, sont graduels et lents, et l'effet ne s'en fait voir qu'après quelque temps écoulé. C'est dans un Bath fort animé encore, « plein de bavardage et d'entrain, et de belle humeur »[4], que Dickens, en 1837, introduit

1. « 'A very fine young man, indeed!' said Lady Dalrymple. 'More air than one often sees in Bath' » *(Persuasion*, t. II, ch. VIII, p. 372).

2. « 'Do you find Bath as agreeable as when I had the honour of making the enquiry before?' 'Yes, quite — more so, indeed'. 'More so! — Take care, or you will forget to be tired of it at the proper time. You ought to be tired at the end of six weeks'. 'I do not think I should be tired, if I were to stay here six months'. 'Bath, compared with London, has little variety, and so everybody finds out every year « For six weeks, I allow Bath is pleasant enough, but beyond *that*, it is the most tiresome place in the world ». You would be told so by people of all descriptions, who come regularly every winter, lengthen their six weeks into ten or twelve, and go away at last because they can afford to stay no longer' » *(Northanger Abbey*, t. I, ch. x, p. 58-59).

3. « The theatre or the rooms... were not fashionable enough for the Elliots, whose evening amusements were solely in the elegant stupidity of private parties, in which they were getting more and more engaged » *(Persuasion*, t. II, ch. VII, p. 364). Déjà en 1780, nous voyons Mlle Burney, qui passe toute la saison à Bath, se tenir à l'écart des divertissements publics, qu'elle mentionne à peine *(Diary*, t. I, p. 165-197 de l'éd. Ward); elle ne va qu'une fois à l'un des bals (ibid., p. 184-186) et parle avec dédain des « showy tonish people, who are only to be seen by going to the rooms, which we never do » (ibid., p. 176-177).

4. « There is an immensity of promenading, on crutches and off, with sticks

M. Pickwick, son cercle d'amis, et le fidèle Sam Weller[1]. Cette fois, à la différence de Smollett et de Mlle Austen, le romancier ne semble pas avoir eu l'occasion d'observer directement la scène où il fait mouvoir un instant ses personnages[2], mais, s'il la décrit par ouï-dire, s'il permet à son imagination de compléter le tableau, il n'a pu s'écarter très fort d'une réalité familière à tant de personnes. Ses caricatures elles-mêmes ne font que grossir des traits connus de tous, et si le maître des cérémonies du temps devient entre ses mains une si grotesque figure, c'est que ses fonctions à coup sûr, peut-être aussi la façon dont il les remplissait, prêtaient suffisamment au ridicule. Ne trouverait-on au surplus dans Dickens que l'opinon courante sur Bath, celle même des gens qui n'y étaient jamais allés, cette opinion ne laisse pas d'être curieuse à connaître.

Le titre seul du chapitre qui transporte M. Pickwick chez son homonyme, l'hôte du *Cerf Blanc*[3], à Bath, ce titre vaut qu'on s'y

and without; and a great deal of conversation, and liveliness, and pleasantry » *(Posthumous Papers of the Pickwick Club*, ch. xxxvi). Opposez à ce passage et aux autres cités plus loin ces lignes du même auteur écrites en 1852 : « Lapsing then out of date,... she [Volumnia Dedlock] retired to Bath... She has an extensive acquaintance at Bath among appalling gentlemen with thin legs and nankeen trousers, and is of high standing in that dreary city » *(Bleak House*, ch. xxviii). De même, ch. lvi : « ...That grass-grown city of the ancients, Bath... » La description des *Pickwick Papers* marque l'extrême limite de la vogue mondaine ; à vrai dire elle est même déjà un peu rétrospective (cf. les divers textes antérieurs ou contemporains cités ci-dessous au ch. xi).

1. *Pickwick Papers*, ch. xxv-xl. Dans la période qui sépare Mlle Austen de Dickens, deux autres romans prétendent décrire les mêmes scènes ; ce sont *A Winter in Bath*, d'un auteur anonyme (1807), et *Bath*, de Thomas Brown (2e édition, 1818). Tous deux sont à peu près négligeables.

2. M. Forster dans sa *Vie de Dickens* ne rapporte aucune visite antérieure de l'écrivain à Bath, et cela tandis qu'il n'oublie aucun de ses voyages à Brighton, Broadstairs, etc. Remarquons cependant l'aisance avec laquelle il dirige ses personnages à travers les rues et places de Bath et de la ville voisine de Bristol ; quelques traits comme les suivants ne semblent-ils pas aussi traduire des impressions ou souvenirs personnels de l'une et de l'autre : « Having taken a short walk through the city and arrived at the unanimous conclusion that Park Street was very much like the perpendicular streets a man sees in a dream... » (ch. xxxv) « ...Away he walked, up one street and down another, only it's all up hill at Clifton » (ch. xxxix), etc. Plus tard, en tout cas, Dickens se rendit fréquemment dans la ville où l'attirait entre autres la présence de Landor. C'est là qu'il conçut, nous apprend celui-ci, le personnage de la petite Nell (Forster, *Life of Dickens*, xii, p, 177).

3. Il est fort probable que cette homonymie n'est nullement fortuite. Dickens, a-t-on fait observer, « n'avait jamais vu le *Cerf Blanc*, ni entendu parler du respectable propriétaire de cette hôtellerie avant que la publication en fascicules

arrête. On n'en saurait guère imaginer de plus simple : « Chapitre xxxv, où M. Pickwick pense qu'il ferait bien d'aller à Bath, et où, en conséquence, il s'y rend »[1] ; mais ces trois mots, *aller à Bath,* le lecteur de 1837 les interprète, croyons-nous, de façon à la fois littérale et métaphorique. Ils forment depuis peu[2] une locution très familière, qui signifie disparaître, « se retirer de la circulation ». « Allez à Bath », c'est depuis fort longtemps l'avis que reçoivent les personnes qui ont besoin, pour un motif ou pour un autre, de distraction ou de changement; mais c'est aussi, depuis quelques années, l'avis qu'on donne plus ou moins poliment aux gens qui ont quelque bonne raison de s'éloigner de leur résidence, ou qu'on a quelque bonne raison d'en tenir éloignés[3]. Non point assurément que l'excellent M. Pickwick soit de cette catégorie; néanmoins, ce n'est pas pur hasard si, après l'issue fâcheuse de son procès, cette destination se présente tout de suite à son esprit[4]; l'auteur, tout au moins par le titre de son chapitre, le fait ressortir comme convenable à la condition présente de son héros. Le rendez-vous du beau monde était déjà élargi en rendez-

de son livre ne fût déjà avancée » (Peach, *Historic Houses in Bath,* t. II, p. 14). Peu importe. L'hôtelier dirigeait le service des voitures qui allaient de Londres à Bath; son nom était peint sur ces voitures, comme le découvre Sam Weller (*Pickwick Papers,* ch. xxxv). Dickens l'y aura remarqué et la bizarrerie lui en aura plu.

1. « Chapter xxxv. In which Mr. Pickwick thinks he had better go to Bath, and goes accordingly ».

2. Depuis quand ? C'est ce que je ne saurais dire. Je n'ai point rencontré, pour ma part, d'exemple antérieur de cet emploi. S'il était un tant soit peu ancien, est-ce trop s'avancer que de croire que quelque trace en paraîtrait bien dans l'un ou l'autre des nombreux textes relatifs à Bath qui ont été lus ou consultés pour la composition de cet ouvrage ?

3. La locution *go to Bath* s'entend encore à l'occasion, quoiqu'elle passe un peu de mode. M. Plumptre en indique un autre usage, dont je n'ai point rencontré d'exemple : « I may note, by the way, that the Bath waters were in high repute for cases of brain and nervous diseases. Their fame survives in the familiar formula for suggesting madness in one from whom we differ : ' Go to Bath and get your head shaved ' » (*Contemporary Review,* avril 1889, p. 589, note).

4. « ' And now, continued Mr. Pickwick, looking round on his friends with a good-humoured smile, and a sparkle in the eye which no spectacles could dim or conceal, ' the only question is, Where shall we go to next ' ? Mr. Tupman and Mr. Snodgrass were too much affected by their friend's heroism to offer any reply. Mr. Winkle had not yet sufficiently recovered the recollection of his evidence at the trial, to make any observation on any subject, so Mr. Pickwick paused in vain. ' Well ', said that gentleman, ' if you leave me to suggest our determination, I say Bath. I think none of us have ever been there » (*Pickwick Papers,* ch. xxxv).

vous universel; le voici en passe de devenir retraite trop accueillante et presque refuge; il faut avouer que sa gloire en pâlit[1].

L'aspect extérieur reproduit pourtant celui des anciens jours : même décor, mêmes habitudes. La statue de Nash continue d'orner la grande salle où les buveurs avalent l'eau jaunâtre avec une persévérance et une gravité édifiantes; l'orchestre joue pour féliciter les baigneurs de s'être mis à l'eau[2]. On se voit le matin à la buvette; on se revoit, en grand appareil, à la promenade; on rentre, on sort de nouveau, à pied, en voiture, en fauteuil roulant, et c'est pour se revoir encore. Les hommes vont aux cabinets de lecture où ils rejoignent quelques-uns de ceux qu'ils ont

1. Puisque la locution dépréciatrice ' go to Bath ' vient d'être relevée ici, c'est peut-être aussi le lieu de se demander, à titre de curiosité, si un terme du bas argot parisien, le mot *bath*, ne fournirait pas par contre un témoignage indirect et inattendu de la réputation mondaine de la ville anglaise. Parmi les objets divers qui ont plus ou moins arbitrairement reçu de Bath une partie de leur désignation *(Bath coating, Bath bun*, etc.), il y a une espèce de papier à lettres *(Bath post* ou *Bath paper;* cf. Murray, *New English Dictionary*, article *Bath, sb*[2]) qui a certainement passé le détroit. Il n'y a pas fort longtemps que du papier timbré Bath, celui-là même ou quelque imitation, circulait en France: peut-être bien en circule-t-il encore. « En voyant le mot Bath sur le papier à lettres commun, on s'est imaginé que cela voulait dire de bonne qualité » (Delesalle, *Dictionnaire argot français et français argot*, articles *bate* et *bath*, citant sans référence le journal *le Temps)*. Que cela voulait dire aussi et surtout « distingué », conjecturerions-nous volontiers, car ce papier, à l'origine au moins, n'a pas dû être « le papier à lettres commun ». L'extension du sens offre ensuite peu de difficulté. M. Larchey *(Dictionnaire historique d'argot*, 10e édition) et M. Delvau *(Dictionnaire de la langue verte*, nouvelle édition) préfèrent voir dans *bath* une abréviation d'un mot *batif* qui a, paraît-il, un sens analogue, et que le premier rattache à *battant*, c'est-à-dire *battant neuf;* M. Rigaud *(Dictionnaire d'argot moderne)* voit dans *bate (sic)* et *batif* « une déformation de *beau* (?) »; M. Toubin *(Dictionnaire explicatif et étymologique de la langue française)* indique pour étymologie le sanscrit *bâta*, brillant ! Mais ces dérivations, quoi qu'elles vaillent, n'expliquent pas l'orthographe *bath*, orthographe sans analogue en français et qui semble la plus courante dans les rares occasions où le mot s'écrit. M. Delesalle lui-même, qui admet aussi une forme *bate*, remarque : « on écrit *bath* dans le sens de beau ». Aucun des dictionnaires que j'ai consultés ne donne d'indication sur la date approximative de l'apparition du mot *bath* dans l'argot parisien; il ne figure pas dans Dhautel, *Dictionnaire du bas-langage*, 1808.

2. « The great pump-room is a spacious saloon, ornamented with Corinthian pillars, and a music gallery, and a Tompion clock, and a statue of Nash... There is a large bar with a marble vase, out of which the pumper gets the water, and a number of yellow-looking tumblers, out of which the company get it; and it is a most edifying and satisfactory sight to behold the perseverance and gravity with which they swallow it. There are baths near at hand in which a part of the company wash themselves, and a band plays afterwards, to congratulate the remainder on their having done so » (Ibid., ch. xxxvi).

quittés à l'instant. Est-ce jour de théâtre ? On s'y retrouvera, ou bien aux salles d'assemblée, si c'est jour de bal, ou le lendemain, si ce n'est ni l'un ni l'autre. Et c'est un train de vie fort agréable, n'était un soupçon de monotonie [1].

Aux salles d'assemblée, toute la jeunesse parée, brillante, joyeuse, attendant avec impatience les premiers accords qui vont donner le signal de la danse. Dans la salle voisine et auprès des tables de jeu, un grand nombre de vieilles dames bizarres et de vieux messieurs décrépits, discutant les menus faits et les menus scandales du jour avec ardeur et animation. Mêlées à ces groupes, le satirique aperçoit « trois ou quatre mamans, en quête de maris pour leurs filles, entièrement absorbées en apparence par la conversation où elles prenaient part, mais ne manquant pas de jeter de côté de temps en temps un regard inquiet sur leurs filles, lesquelles, se rappelant les injonctions maternelles et comment elles devaient mettre l'occasion à profit, avaient déjà commencé de petits exercices préparatoires de coquetterie, égarant leurs écharpes, mettant leurs gants, déposant leurs tasses, et ainsi de suite, toutes choses insignifiantes d'apparence, mais dont des praticiennes habiles peuvent tirer un parti surprenant » [2]. Voici encore quelques personnages ridicules, par exemple, « flânant

1. « Every morning the regular water-drinkers, Mr. Pickwick among the number, met each other in the pump-room, took their quarter of a pint, and walked constitutionally. At the afternoon's promenade Lord Mutanhed, and the Honourable Mr. Crushton, the Dowager Lady Snuphanuph, Mrs. Colonel Wugsby, and all the great people, and all the morning water-drinkers, met in great assemblage. After this, they walked out, or drove out, or were pushed out in bath chairs, and met one another again. After this the gentlemen went to the reading-rooms and met divisions of the mass. After this, they went home. If it were theatre night, perhaps they met at the theatre; if it were assembly night, they met at the rooms; and if it were neither, they met the next day — a very pleasant routine, with perhaps a slight tinge of sameness » (Ibid.).

2. « In the tea-rooms, and hovering round the card-tables, were a vast number of queer old ladies and decrepit old gentlemen, discussing all the small talk and scandal of the day, with an evident relish and gusto which sufficiently bespoke the intensity of the pleasure they derived from the occupation. Mingled with these groups were three or four match-making mammas, appearing wholly absorbed by the conversation in which they were taking part, but failing not from time to time to cast an anxious sidelong glance upon their daughters, who remembering the maternal injunction to make the best use of their time, had already commenced incipient flirtations in the mislaying scarfs, putting on gloves, setting down cups, and so forth; slight matters apparently, but which may be turned to surprisingly good account by expert practitioners » (Ibid., ch. xxxv).

près des portes et dans les recoins, des groupes variés de jeunes fats, exhibant toutes les nuances de la prétention et de la sottise, amusant autour d'eux tous les gens raisonnables, tout en se croyant (disposition sage et mystérieuse de la Providence, où nul homme charitable ne trouvera à redire) l'objet de l'admiration générale. Et enfin, assises sur quelques-unes des dernières banquettes, où elles avaient déjà pris leurs positions pour la soirée, se trouvaient nombre de demoiselles qui avaient passé leur grande climatérique et qui, ne dansant point parce qu'elles n'avaient pas de cavaliers, ne jouant point aux cartes pour ne pas se classer parmi les vieilles filles sans espoir, étaient dans l'heureuse condition de pouvoir dire du mal de tout le monde sans que rien en retombât sur elles-mêmes » [1]. La matière ne leur manque pas; « de fait, elles pouvaient dire du mal de tout le monde, car tout le monde était là. L'œil n'apercevait partout que plaisir, luxe brillant, riches toilettes, beaux miroirs, parquets frottés à la craie, girandoles et bougies, et, sur tous les points à la fois, glissant de place en place à pas légers et silencieux, s'inclinant obséquieusement devant l'un, faisant un signe de tête familier à l'autre, souriant complaisamment à tous, la personne tirée à quatre épingles de M. Angelo Cyrus Bantam, maître des cérémonies » [2].

Car il y a toujours un maître des cérémonies, arbitre des élégances et ordonnateur des plaisirs. Nash s'est survécu à lui-

1. « Lounging near the doors, and in remote corners, were various knots of silly young men, displaying every variety of puppyism and stupidity, amusing all sensible people near them, with their folly and conceit, and happily thinking themselves the object of general admiration — a wise and merciful dispensation which no good man will quarrel with.

« And lastly, seated on some of the back benches, where they had already taken up their positions for the evening, were divers unmarried ladies past their grand climacteric, who, not dancing because there were no partners for them, and not playing cards, lest they should be set down as irretrievably single, were in the favourable situation of being able to abuse everybody without reflecting on themselves » (Ibid.).

2. « In short, they could abuse everybody, because everybody was there. It was a scene of gaiety, glitter and show: of richly dressed people, handsome mirrors, chalked floors, girandoles and wax-candles; and in all parts of the scene, gliding from spot to spot in silent softness, bowing obsequiously to this party, nodding familiarly to that, and smiling complacently on all, was the sprucely attired person of Angelo Cyrus Bantam, Esquire, the Master of the Ceremonies » (Ibid.).

même dans une suite ininterrompue de successeurs qui continuent son œuvre et s'efforcent de l'imiter. Est-ce le titulaire d'alors, un certain lieutenant-colonel Jervoise[1], que Dickens a peint en charge ? Ou bien sa verve, allumée par le seul titre et la seule nature de pareilles fonctions, a-t-elle créé un type presque en tout point imaginaire ? La seconde alternative paraît, pour diverses raisons, la plus vraisemblable[2]. En tout cas, la caricature est amusante, et le personnage, réel ou inventé, vaut qu'on le voie et qu'on l'entende.

C'était, nous dit le romancier, « un charmant jeune homme d'une cinquantaine d'années, ou guère davantage, vêtu d'un habit bleu très clair à boutons resplendissants et d'un pantalon noir, avec des bottes fort luisantes et les plus fines qui se puissent. Un lorgnon d'or pendait à son cou, attaché à un ruban noir large et court. Sa main gauche tenait négligemment une tabatière d'or; d'innombrables bagues en or brillaient à ses doigts et un grand solitaire, monté en or, étincelait sur son jabot. Il avait une montre d'or, et une chaîne d'or, avec de grands cachets en or; il portait une canne d'ébène flexible à lourde pomme d'or. Son linge était des plus blancs, des plus fins, des plus empesés; sa perruque des plus lustrées, des plus noires, des plus bouclées. Son tabac à priser était du *tabac des princes,* le parfum qu'il exhalait du *bouquet du roi.* Un sourire perpétuel tenait contracté son

1. C'est ainsi que le nom est écrit par M. Wright *(Historic Guide,* p. 304); on trouve aussi Jervois. Cet officier occupa le poste de 1825 à 1849, et semble-t-il, à la satisfaction générale : « During fourteen [twenty-four ?] years, and whilst his military promotion was unaffected, and the colonel had become major-general, his discipline of the ball-room was a subject of admiration, but on the 22nd July, 1849, he tendered his resignation, having been appointed military governor of Hong Kong » (Wright, op. cit., p. 304-305).

2. Au sujet de la nomination de Jervoise au gouvernement de Hong Kong, M. Fitzgerald observe justement : « We could scarcely fancy Mr. Bantam filling such an office », et il ajoute : « ...Mr. Peach, of Bath, who recalls Colonel Jervois, writes that he cannot perceive the slightest resemblance or verisimilitude to Jervois » *(History of Pickwick,* p. 182). Aussi suis-je étonné de voir que plus tard il soit revenu, semble-t-il, sur son opinion, et, dans un article intitulé *Pickwickian Bath (Gentleman's Magazine,* mai 1898), déclare (p. 497) « Bantam drawn from life from an eccentric functionary named Jervois ». Les quelques lignes de M. Wright, citées à la note précédente, me semblent au contraire confirmer le témoignage de M. Peach. Il est au reste assez peu vraisemblable qu'une peinture aussi bouffonne ait été donnée comme un portrait même satirique; l'excès même y décèle la fantaisie.

visage, et ses dents étaient si parfaitement rangées qu'il était difficile à quelque distance de distinguer les vraies des fausses »[1].

Tel est l'aspect extérieur du digne héritier de Nash, et telle est sa toilette aux premières heures de la matinée. Son entretien et ses façons s'accordent avec l'un et l'autre.

« Monsieur Pickwick, dit Dowler, mon ami, monsieur Angelo Cyrus Bantam, maître des cérémonies. Bantam, monsieur Pickwick. Faites connaissance.

— Vous êtes le bienvenu à Ba-ath[2], monsieur... Vous êtes une précieuse acquisition. Le très bienvenu à Ba-ath, monsieur. Il y a longtemps, bien longtemps, cher monsieur, que vous n'avez pris les eaux. Il y a un siècle, cher monsieur. C'est ex-traordinaire !

C'est en s'exprimant de la sorte que M. Angelo Cyrus Bantam, maître des cérémonies, prit la main de M. Pickwick, la gardant tout ce temps dans les siennes et remuant les épaules en une série constante de saluts, tout comme s'il n'eût pu prendre sur lui de se résigner à la lâcher.

— Il y a certainement bien longtemps que je n'ai pris les eaux, répondit M. Pickwick. Je ne suis jamais venu ici jusqu'à présent, du moins que je sache.

— Jamais venu à Ba-ath, cher monsieur ! s'écria le grand-maître, laissant d'étonnement tomber la main qu'il serrait. Jamais venu à Ba-ath ! Hi ! hi ! Cher monsieur, vous aimez à rire. Pas mal, pas mal ! Très bien, très bien ! Hi, hi ! c'est ex-traordinaire.

— Je dois avouer à ma honte, reprit M. Pickwick, que je parle très sérieusement. Non vraiment, je ne suis jamais venu ici.

. . . . . .

1. « The friend was a charming young man of not much more than fifty, dressed in a very bright blue coat with resplendent buttons, black trousers, and the thinnest possible pair of highly-polished boots. A gold eye-glass was suspended from his neck by a short broad black ribbon; a gold snuff-box was lightly clasped in his left hand, gold rings innumerable glittered on his fingers, and a large diamond pin set in gold glistened in his shirt frill. He had a gold watch, and a gold curb-chain with large gold seals; and he carried a pliant ebony cane with a heavy gold top. His linen was of the very whitest, finest and stiffest; his wig of the glossiest, blackest, and curliest. His snuff was princes' mixture: his scent, *bouquet du roi*. His features were contracted into a perpetual smile: and his teeth were in such perfect order that it was difficult at a small distance to tell the real ones from the false » (Ibid., *supra*).

2. Dickens se moque probablement d'un allongement, alors affecté, de la voyelle. C'est une prononciation aujourd'hui usuelle.

Bantam, dit M. Dowler, M. Pickwick et ses amis sont étrangers. Il faut qu'ils inscrivent leurs noms. Où est le livre ?

— Le registre des hôtes distingués de Bath sera à la buvette cette après-midi à deux heures, répondit le maître des cérémonies. Voudriez-vous guider ces messieurs vers ce splendide édifice, et me mettre à même d'obtenir leurs autographes ?

— Certainement, répliqua Dowler. Mais nous avons fait une longue visite. Il est temps de partir. Je reviendrai dans une heure. Allons !

— Il y a bal ce soir, dit le maître des cérémonies, prenant de nouveau la main de M. Pickwick en se levant pour partir. Ces soirées de Bath sont des moments dérobés au paradis, moments que rendent enchanteurs la musique, la beauté, l'élégance, la mode, le cérémonial, et... et... par-dessus tout l'absence de commerçants, gens tout à fait incompatibles avec le paradis. Ils font entre eux tous les quinze jours, à l'hôtel de ville, une réunion panachée, qui est, pour ne rien dire de plus, ex-traordinaire [1]. Au revoir ! au revoir ! — Et, déclarant tout le long de l'escalier qu'il était tout à fait charmé, tout à fait ravi, tout à fait confus, tout à fait flatté, M. Angelo Cyrus Bantam, maître des cérémonies, monta dans un coupé fort élégant qui l'attendait à la porte, et disparut au grand trot » [2].

1. Cf. *Rebellion in Bath*, p. 4 (1808) :

Stately the monarch stept the level floor,
Eyeing with smile benign the open door,
Through which pour'd in his subjects, young and old,
The parson sleek, fair maid, and captain bold,
The speculating youth of Irish blood,
Brawny and brazen from his native wood,
Proud peer, fat dowager, with head of puff,
All, save Bath tradesmen, and such common stuff,
Who banish'd from the fashionable ball,
Cut vulgar capers in the vile Town Hall.

2. « ' Mr. Pickwick ', said Dowler, my friend, Angelo Cyrus Bantam, Esquire, M. C.—Bantam, Mr. Pickwick. Know each other '. — ' Welcome to Ba-ath, Sir. — This is indeed an acquisition. Most welcome to Ba-ath, Sir. It is long — very long, Mr. Pickwick, since you drank the waters. It appears an age, Mr. Pickwick. Re-markable ! ' Such were the expressions with which Angelo Cyrus Bantam, Esq., M. C., took Mr. Pickwick's hand: retaining it in his meantime, and shrugging up his shoulders with a constant succession of bows, as if he really could not make up his mind to the trial of letting it go again. ' It is a very long time since I drank the waters, certainly ', replied Mr. Pickwick; ' for to the best of my knowledge, I was never here before '. — ' Never in Ba-ath, Mr. Pickwick! ' exclaimed the Grand Master, letting the hand fall in astonishment. ' Never in

Il reparaît le soir, en même appareil, aux salles d'assemblée. « Le seul changement qu'on pût observer dans son extérieur, c'est qu'il portait un habit d'un bleu plus vif à revers de soie blancs, culotte noire, bas noirs, escarpins, gilet blanc; il était aussi, s'il se peut, un soupçon plus parfumé » [1]. M. Pickwick lui doit alors l'avantage de contempler de ses yeux le lord le plus riche qui se trouve à Bath, d'entendre de ses oreilles ce lord dire à Bantam qu'il fait bien chaud; grâce à lui encore, il se trouve assis bon gré mal gré à une table de whist en face d'une douairière et de la femme d'un colonel. Et ici, nous prenons congé, pour ne plus la revoir, de cette marionnette grotesque.

Telle est, en ses principaux traits, la satire amusante, quoique un peu grosse, que nous fait Dickens de quelques-uns des principaux ridicules de Bath [2]. Elle n'est point cruelle, on n'y trouve que bonne humeur. Rien qui rappelle, même de fort loin, le dédain ou l'aversion qu'excitait chez son prédécesseur et son modèle Smollett un spectacle peu différent. Il se plaît au contraire, l'indulgent, optimiste et sympathique observateur, le

Ba-ath! He! he! Mr. Pickwick, you are a wag. Not bad, not bad. Good, good. He ! he ! he ! Re-markable '. — ' To my shame, I must say that I am perfectly serious ', rejoined Mr. Pickwick. ' I really never was here before '..... ' Bantam ', said Mr. Dowler, ' Mr. Pickwick and his friends are strangers. They must put their names down, Where's the book ? ' — ' The register of the distinguished visiters in Ba-ath will be in the Pump-Room this morning at two o'clock ', replied the M. C. ' Will you guide our friends to that splendid building, and enable me to procure their autographs '. — ' I will ', rejoined Dowler. ' This is a long call. It's time to go; I shall be here again in an hour, Come '. — ' This is a ball night '. said the M. C., again taking Mr. Pickwick's hand, as he rose to go. ' The ball-nights in Ba-ath are moments snatched from Paradise, rendered bewitching by music, beauty, elegance, fashion, etiquette, and — and — above all by the absence of tradespeople, who are quite inconsistent with Paradise, and who have an amalgamation of themselves at the Guildhall every fortnight, which is, to say the least, re-markable. Good bye, good bye ! ' and protesting all the way down stairs that he was most satisfied, and most delighted, and most overpowered, and most flattered, Angelo Cyrus Bantam, Esquire, M. C., stepped into a very elegant chariot that waited at the door, and rattled off » (*Pickwick Papers*, ch. xxxv).

1. « The only observable alterations in his appearance were, that he wore a brighter blue coat, with a white silk lining, black tights, black silk stockings, and pumps, and a white waistcoat, and was, if possible, just a thought more scented » (Ibid.).

2. Voir aussi les scènes plaisantes où Sam Weller se divertit des manières des domestiques de Bath, et de la façon dont ils singent leurs maîtres (ch. xxxv et xxxvii).

joyeux et cordial compagnon, à guetter ici pour l'y applaudir l'honnête plaisir, la gaieté jeune, franche et saine. Quoi de plus éloigné de Smollett qu'un passage comme celui-ci : « Dans la salle de bal, les salles de jeu (la longue et l'octogonale), les escaliers, les corridors, le bourdonnement de tant de voix, le bruit de tant de pas étaient parfaitement étourdissants. Partout le froufrou des robes, le balancement des plumes, l'éclat des lumières, l'étincellement des bijoux. Partout aussi la musique non point de l'orchestre, qui n'avait pas commencé, mais de petits pas légers, et puis, par intervalle, un rire clair et joyeux, quoique sans éclat, rire de femme ou de jeune fille, agréable à entendre à Bath comme ailleurs. Des yeux brillants, allumés par l'attente du plaisir, scintillaient de toute part; et, de quelque côté qu'on tournât ses regards, quelque apparition charmante y glissait gracieusement parmi la foule, et, à peine perdue de vue, était remplacée par une autre, aussi exquise, aussi ravissante » [1].

Cet aimable tableau, et les scènes comiques qui l'accompagnent, voilà le dernier reflet de la société de Bath dans les lettres anglaises. Si longtemps originale et curieuse, c'est en effet le temps où elle va cesser de l'être, temps bien proche de sa disparition : elle cesse donc d'être décrite, ou bien, entrée dans le passé, devient objet de reconstitution archéologique. Quelques romanciers de mérite inégal, mais dont aucun n'est éminent, essayent parfois de la ressusciter plus ou moins fidèlement, plus ou moins complètement dans leurs récits [2], mais ces descriptions rétros-

1. « In the ball-room, the long card-room, the octogonal card-room, the staircases, and the passages, the hum of many voices, and the sound of many feet, were perfectly bewildering. Dresses rustled, feathers waved, lights shone, and jewels sparkled. There was the music — not of the quadrille band, for it had not yet commenced; but the music of soft tiny footsteps, with now and then a clear merry laugh — low and gentle, but very pleasant to hear in a female voice, whether in Bath or elsewhere. Brilliant eyes, lighted up with pleasurable expectation, gleamed from every side; and look where you would, some exquisite form glided gracefully through the throng, and was no sooner lost, than it was replaced by another, as dainty, and bewitching » (Ibid., ch. xxxv).

2. Bulwer Lytton, dans quelques chapitres de son *Paul Clifford* (xv et suivants : la description y est assez vague), Ainsworth dans son *Beau Nash*, qui n'a que peu de mérite. Plus près de nous on peut citer *The King of Bath*, par Mme Hibbert Ware (1879), insipide paraphrase de la *Vie de Nash* de Goldsmith, et plusieurs récits plus agréables, *Her Season in Bath*, par Emma Marshall (1890), *Mr. Zinzan of Bath*, par Mary Deane (1891), *The Bath Comedy*, par Agnes et Egerton Castle (1900), *Monsieur Beaucaire*, par Booth Tarkington

pectives, sans grand éclat d'ailleurs, n'entrent pas dans le cadre de ce travail, où nous occupent uniquement l'impression que les contemporains ont directement reçue de Bath et la façon dont ils l'ont rendue; la trace en un mot qu'a laissée Bath dans leurs œuvres. Peut-être jugera-t-on qu'au moins chez les dramaturges et les romanciers cette trace n'est pas négligeable, et que les traits épars chez les uns et les autres ne laissent pas de former une peinture assez animée, assez variée, assez piquante d'un petit monde particulier. A cette peinture l'unité ne fait point défaut; si chacune des images porte la marque de l'artiste, révèle son point de vue propre, dès qu'on les rapproche, loin de se contredire, elles se complètent harmonieusement. Il suffit d'en observer l'ordre chronologique pour suivre de sa naissance à son plein développement au déclin final, cette petite institution sociale que furent les villes d'eaux anglaises au XVIIIe siècle; la littérature, à elle seule, suffirait à éclairer, comme combien d'autres plus importants et plus graves, ce petit chapitre ou sous-chapitre de l'histoire des mœurs anglaises.

(1901; l'auteur et M. G. E. Sutherland en ont tiré une comédie qui porte le même nom et a été jouée à Londres en 1902 et 1903). *A Nest of Linnets*, de F. Frankfort Moore, roman fondé sur l'aventure de Mlle Linley, a été déjà signalé (cf. ci-dessus, ch. v, p. 128, note 1). Thackeray, dans les *Virginiens* (ch. XXV-XL), a excellemment décrit la société fort analogue, quoique bien moins nombreuse, de Tunbridge Wells, telle qu'elle était aux environs de 1756; MM. Walter Besant et Ryce ont placé à Epsom, à une époque un peu antérieure, la scène de la seconde partie de leur *Chaplain of the Fleet*.

CHAPITRE VIII

LES ÉCRIVAINS A BATH (SUITE); LES « POÈTES D'EAUX » : LE PARNASSE DE BATHEASTON ; ANSTEY.

Décrit en prose par un Smollett et un Goldsmith, un Sheridan et un Dickens, Bath n'a inspiré aucun des poètes anglais du premier, ni même du second rang [1]. Anstey seul, dans la foule de ceux qui l'ont célébré ou raillé en vers, eut un réel talent et garde une légitime réputation; il est, et à bon droit, le survivant unique de toute la troupe versifiante qui, pendant un siècle et plus, élut à Bath un domicile temporaire et y fit éclore morceaux descriptifs et madrigaux, panégyriques et satires, énigmes et acrostiches, toutes les pièces fugitives enfin auxquelles peuvent suffire quelques thèmes sempiternels, l'agrément et les plaisirs du lieu, la beauté des dames présentes, le mérite de leurs cavaliers, les tourments de l'amour, les ridicules de tel ou tel, et avec cela les menus scandales et petits faits locaux. Un si grand nombre de baigneurs est piqué de la tarentule poétique que, dès 1713, Steele fait d'eux une classe qu'il appelle les « poètes d'eaux » [2] et qu'il nous donne pour une « tribu innocente », digne de tout

1. Un poète contemporain, M. Swinburne, l'a admirablement chanté dans ses *Poems and Ballads* (Third Series, *A Ballad of Bath);* mais, ainsi qu'il sera montré plus loin, p. 244-245, il est ému surtout, et presque uniquement, de la beauté naturelle des lieux, ainsi que du souvenir de Landor et de ses amis. Le Bath mondain du XVIIIe siècle est tout à fait absent (et c'est le contraire qui étonnerait) de ce beau morceau lyrique.

2. *Water-poets* (voy. p. 224, note 1). Le nom ne leur déplut point puisque nous voyons l'un de leurs recueils, postérieur il est vrai, porter le titre de *Water Poetry, a Collection of Verses written at several Public Places.*

encouragement. « Il serait barbare, ajoute-t-il, de traiter ces auteurs avec acrimonie : ils n'écrivent jamais que pendant la saison, et leurs œuvres ont leur utilité pour accompagner les eaux... Il y a cent sujets généraux qu'on met en vers chaque année, par exemple : l'amoureux prend feu dans l'eau, ou : il trouve la mort là où il cherchait sa guérison, ou bien : la nymphe sent sa propre peine, sans prendre en pitié les tourments de son amant. La répétition éternelle de ces sujets produit à présent un très heureux effet, et un médecin m'assure que le laudanum est presque mis à la porte de Bath » [1]. A l'heureux effet dont parle ici Steele, n'a pu que contribuer, tenons-le pour assuré, *Un Rêve ou la Force de l'Imagination* [2], le plus ancien poème local que nous ayons pu rencontrer (1710) [3]. C'est une suite de courtes pièces, consacrées

1. « The water-poets are an innocent tribe, and deserve all the encouragement I can give them. It would be barbarous to treat those authors with bitterness, who never write out of the season, and whose works are useful with the waters... There are a hundred general topics put into metre every year, viz. ' The lover is inflamed in the water: or, he finds his death when he sought his cure: or, the nymph feels her own pain, without regarding her lover's torment '. These being for ever repeated have at present very good effect; and a physician assures me, that laudanum is almost out of doors at the Bath » *(Guardian*, n° 174, 30 septembre 1713).

2. *A Dream : or the Force of Fancy. A Poem containing Characters of the Company now at the Bath, with a Key inserted.*

3. Du moins imprimé, car les publications de la Commission des Manuscrits historiques renferment *(12th Report, Appendix, Part. III*, p. 188) un éloge en vers de dames présentes à Bath en 1699, dû à la plume de Thomas Coke, plus tard vice-chambellan de la maison du roi. Il est assez peu probable que *A Dream* ait été le premier poème de ce genre livré à l'impression, mais les ouvrages de cette catégorie, tirés à petit nombre et d'intérêt éphémère et local, se sont souvent perdus, ou bien les rares exemplaires en sont devenus extrêmement difficiles à rencontrer. C'est le cas notamment pour la plupart de ces libelles ou pasquinades *(lampoons)* qui nous sont donnés par Pope *(Guardian*, n° 11, 24 mai 1713) et Gay (lettre à Parnell du 8 mars [1715], ap. Pope, *Works*, éd. Elwin et Courthope, t. VII, p. 455) comme de composition si courante à Bath. Fréquemment aussi des pièces du même genre parurent à Bath, à Londres, ou ailleurs en feuilles volantes ou dans des périodiques quelconques sans être jamais rassemblées ensuite et publiées à part (voir par exemple dans le *Gentleman's Magazine*, année 1731, p. 170, un poème sur les beautés présentes à Bath : année 1743, p. 13 et 96, un autre poème sur le chapeau de Nash, etc). D'autres enfin, et fort nombreuses, n'étaient lues qu'en manuscrit, comme en témoigne le curieux passage suivant, relatif à Tunbridge Wells : « A few minutes are spent by some in making verses, as the waters, or genius of the place, or as love and leisure inspire. These verses, *jeu des esprits*, are various and occasional, but chiefly complimentary to the ladies in general, or to some particular fair one. A copy of them is usually left at the booksellers' shop, and entered into a book there for the inspection and entertainment of the company. This poetical pastime, when

chacune à l'éloge d'une des dames alors en villégiature. Aucun esprit, aucun style, aucune grâce, la flatterie la plus plate et la plus insipide [1]. Mais il ouvre une série interminable. Des portraits ou prétendus portraits du même goût et de valeur ordinairement aussi mince se succèdent dès lors à intervalles assez rapprochés, tantôt publiés isolément, tantôt confondus avec des épigrammes et des bouquets à Chloris dans des recueils petits ou gros [2]. On prend soin en effet de réunir tous les petits vers échappés aux visiteurs de Bath, de Tunbridge ou d'Epsom, et l'éditeur d'une de ces collections compte bien « obliger le public en produisant ces échantillons de génies cachés, et convaincre Pope et Swift qu'il y a en Angleterre d'autres poètes qu'eux »[3]. Hélas ! ni Pope[4],

confined within the bounds of decorum and politeness, is very pleasing and agreeable, and is always supposed to be exempt from the severity of criticism » (*A General Account of Tunbridge Wells*, p. 11).

1. Un exemple ou deux suffiront à faire juger le tout. Voici le portrait de la duchesse de Norfolk :

Julia Good Humour'd, yet Majestic too
In her full Bloom first met my Fancied View;
The Noble Dame, for highest Honours born,
The well-plac'd Coronet do's so well adorn.
That when with Girding Gold her Brow it binds
With double Lustre it unenvi'd shines (p. 4).

C'est l'un des plus étendus ; les autres sont plus courts, comme celui-ci qui représente une certaine Mme Noel :

You noble *Zetzea* next in Grandeur shine,
Well-made and stately as a Lofty Pine,
Which o'er the Forest rears its tow'ring head,
Adorn'd with Silver Leaves, and widely spread (p. 5).

2. Tels sont successivement, jusqu'aux environs de 1740, *Tunbrigalia or Tunbridge Miscellanies*, 1719 (suivis d'autres *Tunbrigalia*, *Tunbrigialia*, ou *Tunbridgialia* en 1722, 1733, 1739) ; *Characters at the Hot Well, Bristol, and at Bath*, 1724 (en prose) ; *Bath, Bristol, Tunbridge and Epsom Miscellany*, 1735 ; *Bath Miscellany*, 1741. Je ne cite que ceux que j'ai pu parcourir. Passé ce temps, les productions locales deviennent trop nombreuses pour être énumérées ainsi ; on en trouvera un certain nombre mentionné dans le texte et les notes du présent chapitre ; d'autres sont indiquées à la *Bibliographie*.

3. « I hope... to oblige the Publick, by shewing these specimens of conceal'd Genius's, and to convince Pope and Swift that there are more Poets in England than themselves » (*Bath Miscellany*, préface).

4. A propos de Pope, on peut remarquer qu'il n'oublia pas dans sa *Dunciad* les poètes des eaux. Dans la vision du IIIe chant, l'ombre de Settle montre à Cibber :

Each cygnet sweet, of Bath and Tunbridge race,
Whose tuneful whistling makes the waters pass (v. 155-156).

Ces vers sont peut-être une réminiscence de ceux-ci, qui sont de Young :

Is there a man of an eternal vein,

ni Swift n'eurent grand sujet d'être inquiets pour leur gloire, et ce fatras de compliments fades, de galanteries niaises ou prétentieuses, d'épigrammes sans sel, d'acrostiches et de bouts-rimés, est bien aujourd'hui la plus ennuyeuse lecture du monde. Le tour, la facilité, l'agrément, s'ils n'y font pas absolument défaut, y sont plus rares encore que dans nos *Almanachs des Muses*, déjà si insupportables. Quelques-uns de ces jeux d'esprit, rapidement improvisés, purent être divertissants une heure pour une certaine société à un certain moment; que ne les laissa-t-on périr avec l'occasion qui les fit naître ?

On les prenait pourtant fort au sérieux, on en faisait grand état, et, ce qui le montre bien, c'est qu'en 1769 nous voyons s'instituer à Bath et durer une douzaine d'années des concours poétiques hebdomadaires ou bimensuels, environnés d'un appareil bien singulier, et dont les prix se virent disputés par une grande partie de la société aristocratique et lettrée. C'est un certain sir John Miller, ancien officier, et sa femme, qui les établirent. Ils possédaient à Batheaston, à deux milles de Bath, une villa entourée d'un jardin pittoresque [1], où ils aimaient à recevoir la bonne compagnie [2], et ils s'étaient longtemps contentés d'être d'aimables gens sans

Who lulls the town in winter with his strain ;
At Bath, in summer, who chants the reigning lass,
And sweetly whistles as the waters pass ? etc.
(*Love of Fame*, satire I, v. 277-280).

1. Horace Walpole la décrit ainsi dans une lettre : « They have a small new-built house, with a bow-window directly opposite to which the Avon falls in a wide cascade, a church behind it in a vale, into which two mountains descend, leaving an opening into the distant country. A large village, with houses of gentry, is on one of the hills to the left. Their garden is little, but pretty, and watered with several small rivulets among the bushes. Meadows fall down to the road; and above the garden is terminated by another view of the river, the city and the mountains. ' Tis a very diminutive principality with large pretensions » (*Letters*, t. V, p. 20. To George Montagu, Oct. 22, 1766). Plus tard il écrit plus ironiquement : « You must know, that near Bath is erected a new Parnassus, composed of three laurels, a myrtle tree, a weeping willow, and a view of the Avon, which has now been christened Helicon » (Ibid., t. VI, p. 170). To the Honourable H. S. Conway and Lady Aylesbury, 15 janvier 1775). La description est confirmée par une satire anonyme :

Bless us ! — what toil, what cost has been bestow'd,
To give that prospect — of the London road !
Our admiration knows not where to fix —
Here a cascade, and there a coach and six, etc.
(*Bath, its Beauties and Amusements*, v. 15 et suiv.).

2. Horace Walpole y fut dîner en 1766 (lettre du 22 octobre, déjà citée).

prétentions littéraires [1], quand tout à coup, au retour d'un séjour sur le continent, Mme Miller revint métamorphosée « en beauté, en génie, en Sapho, en dixième muse, aussi romanesque que Mlle de Scudéri et aussi artificielle que Mme Vesey » [2]. C'est au moins Horace Walpole qui nous le dit, et il continue : « Les doigts du capitaine sont chargés de camées, sa parole est toute ruisselante de *virtù*, et, afin de pouvoir contribuer de concert à faire avancer leur pays, ils y ont introduit les bouts-rimés comme une nouvelle découverte. Ils tiennent tous les jeudis [3] une petite foire du Parnasse, proposent des sujets et des rimes, et tout le flot des gens de qualité présents à Bath s'y disputent les prix. Un vase romain, orné de rubans roses, reçoit les poésies, qu'on en tire à chaque fête : six juges de ces jeux olympiques se retirent et choisissent la production la plus brillante ; chacun des heureux auteurs se déclare, s'agenouille devant dame Calliope et baise sa belle main, qui le couronne de myrte, ou de je ne sais quoi. Vous prenez peut-être ceci pour une fiction ou une exagération ? Silence, incrédules ! La collection est imprimée, publiée, oui, sur ma foi ! il s'y trouve des bouts-rimés sur un *muffin* beurré, par madame la duchesse de Northumberland, des recettes pour les faire par le vénérable Corydon, *alias* George Pitt ; d'autres, fort jolis, par lord Palmerston, quelques-uns de lord Carmarthen, beaucoup de Mme Miller elle-même, qui n'ont d'autre défaut que de n'être pas sur leurs pieds ; l'immortalité lui est promise sans cesse et sans mesure. Bref, depuis que la sottise (qui n'arrive à maturité et ne tourne en folie qu'en ce climat) est venue à délirer tout à fait, on ne vit jamais chose si divertissante... ou si ennuyeuse, car jamais vous ne pourrez en lire aussi long que je viens de raconter » [4].

1. « An agreeable family... » (Ibid.). « ...Her daughter [d'une Mme Riggs, qui passait pour un bel esprit] who passed for nothing, married to a Captain full of good-natured officiousness. These good folks... caught a little of what was then called taste, built and planted, etc. » (Ibid., t. VI, p. 170).

2. « Alas ! Mrs. Miller is returned a beauty, a genius, a Sappho, a tenth muse, as romantic as Mlle. Scuderi, and as sophisticated as Mrs. Vesey » (Ibid.). Mme Vesey, femme instruite et spirituelle, avait à Londres un salon littéraire fort connu ; c'est avec Mme Montagu, l'un des premiers *bas-bleus*.

3. Une fois tous les quinze jours, selon Graves (voy. p. 228).

4. « The captain's fingers are loaded with cameos, his tongue runs over with *virtù;* and that both may contribute to the improvement of their own country, they have introduced *bouts-rimés* as a new discovery. They hold a Parnassus

Horace Walpole a tout droit de se défendre du reproche possible de fiction et d'exagération. La vérité de ses dires est attestée par le tableau détaillé de la cérémonie que fait un habitué de la maison, l'un de ceux qui briguèrent à plusieurs reprises la couronne de myrte. « Lady [1] Miller, nous dit le révérend Richard Graves, proposait une fois par quinzaine un sujet de composition poétique. La compagnie assemblée, ceux que les Muses, ou la vanité peut-être, ou l'amour de la gloire, avaient engagés à le traiter, produisaient leurs compositions et les plaçaient dans un élégant et antique vase de marbre rapporté de Rome et qui se trouvait sur un piédestal à l'intérieur de la fenêtre en saillie. On s'asseyait, et quelque jeune nymphe plongeait dans le vase son bras délicat et en tirait l'un des poèmes que lisait à l'assemblée l'auteur ou toute autre personne qui avait ou se croyait une élocution agréable. Quand toute la collection avait été ainsi passée en revue, les hommes se retiraient dans une pièce contiguë, où, au milieu d'une profusion de gelées, de bonbons, de glaces, et de friandises pareilles, ils jugeaient du mérite des diverses productions. Ils en choisissaient trois, qui étaient réputées les meilleures et par conséquent avaient droit à des prix. Sa Seigneurie distribuait ces prix aux auteurs respectifs, un magnifique bouquet de fleurs au premier, une couronne de myrte au second, un rameau de myrte au troisième. Puis d'ordinaire le candidat heureux faisait don de ce qu'il avait gagné à une dame qui le portait

fair every Thursday, give out rhymes and themes, and all the flux of quality at Bath contend for the prizes. A Roman vase, dressed with pink ribands and myrtles, receives the poetry, which is drawn out every festival : six judges of these Olympic games retire and select the brightest composition, which the respective successful acknowledge, kneel to Mrs. Calliope, kiss her fair hand, and are crowned by it with myrtle, — with I don't know what. You may think this a fiction, or exaggeration. Be dumb, unbelievers ! The collection is printed, published, — yes, on my faith ! there are bouts-rimés on a buttered muffin by Her Grace the Duchess of Northumberland; receipts to make them by Corydon the venerable, alias [George Pitt]; others very pretty by Lord P[almerston], so me by Lord C[armarthen], many by Mrs. M[iller] herself, that have no fault but wanting metre; and immortality promised to her without end or measure. In short, since folly, which never ripens to madness but in this climate, ran distracted, there never was anything so entertaining, or so dull — for you cannot read so long as I have been telling » (Ibid., p. 170-172).

1. *Lady*, titre de pure courtoisie, habituellement donné, comme l'on sait, aux femmes de baronnets. On a vu que l'aristocratique Walpole, selon la rigueur des règles, dit toujours *Mrs*. Miller.

dans sa chevelure ou à son corsage le soir suivant aux salles d'assemblée »[1].

Ne prenait pas part qui voulait à ces joutes poétiques. De même qu'aux anciens tournois il fallait faire preuve de noblesse, de même, pour être admis à Batheaston la naissance ou un certain renom étaient presque indispensables, et en tout cas une réputation sans reproche[2]. La maîtresse du lieu triait ses invités sur le volet, et, fort probablement, la vanité d'appartenir à un cercle exclusif contribua autant que l'affectation du bel esprit à établir et à maintenir le succès de ces étranges séances. Dans le beau monde, il était on ne peut mieux porté d'être à Batheaston concurrent[3], juge, ou spectateur ; on voyait parfois cinquante équipages arrêtés à la porte de la villa, et que de duchesses à l'intérieur[4], si éprises de poésie, ou goûtant si fort la compagnie de leur hôtesse qu'elles passent à celle-ci un extérieur et des façons des moins aristocratiques ! Il s'en faut en effet que lady Miller ait

1. « Lady Miller, once in a fortnight, gave out a subject for poetical composition; on which, when the company was assembled, those whom the Muses, or perhaps vanity, or the love of fame had influenced, produced their performances, and put them into an elegant antique marble vase brought from Rome, and placed in a pedestal in the bow window : when the company were seated, some young nymph put in her delicate arm, and took out a single poem, which the author, or some one who either had, or fancied he had an agreeable elocution read to the assembly. When, in this manner, the whole collection was gone through, the gentlemen retired into a contiguous apartment; where amidst a profusion of jellies, sweetmeats, icecreams and the like, they decided on the merits of the several performances; from which they selected three, which were deemed the best; and of course entitled to prizes; which her ladyship distributed to the respective authors; a pompous bouquet of flowers to the first, a myrtle wreath to the second, and a spring of myrtle to the third. These were then usually presented, by the successful candidate, to some lady who wore them in her hair or her bosom, the next evening to the publick rooms » (Graves, *The Triflers*, p. 11-12).

2. « Do you know that, notwithstanding Bath Easton is so much laughed at in London, nothing here is more tonish than to visit Lady Miller, who is extremely curious in her company, admitting few people who are not of rank or fame, and excluding of those all who are not people of character very unblemished » (Mme d'Arblay, *Diary and Letters*, 1780, t. I, p. 175 de l'édition Ward).

3. Témoin les grands seigneurs et grandes dames que Walpole cite parmi les lauréats (voy. plus haut, p. 227) et qui ne sont point les seuls. Ce fut un supplément imprévu à son *Catalogue of the Royal and Noble Authors*.

4. « I counted one morning above fifty carriages drawn up in a line from Bath Easton, towards Lambridge; and was at one time present at it, with four duchesses; the duchess of Cumberland, Northumberland, Ancaster and Beaufort » (Graves, *The Triflers*, p. 13).

l'air et les manières de Saint James; elle figure même assez étrangement Sapho ou Calliope, pour reprendre les désignations dont l'affuble malignement Walpole. C'est, écrit Mme d'Arblay (quatorze ans plus tard, il est vrai), « une matrone ronde et grasse, d'aspect vulgaire, et âgée d'environ quarante ans; tout son effort tend à paraître une élégante femme du monde, mais elle arrive tout juste à sembler une femme ordinaire, de condition fort médiocre, et qui serait vêtue de beaux habits. Elle s'agite fort, a un air de fausse importance et des manières fort peu élégantes »[1]. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle lui reconnaît beaucoup de civilité et un fort bon cœur[2]. Nous pouvons l'en croire sur parole, et constater de plus que des *Lettres d'Italie*[3], ouvrage superficiel mais agréable, font voir que lady Miller n'était pas dépourvue d'esprit. Si elle a donné à ses réunions littéraires une forme assez ridicule, qui sait d'ailleurs si, en les instituant, elle ne s'est pas proposé, suivant un exemple venu de Londres, le louable but de réagir contre le règne exclusif des cartes et des entretiens insipides ? Il conviendrait en ce cas de lui tenir compte de l'intention[4], tout en reconnaissant que la littérature gagna fort peu à cet effort[5], et que le bouquet de « fleurs

1. « Well then, Lady Miller is a round, plump, coarse-looking dame of about forty, and while all her aim is to appear an elegant woman of fashion, all her success is to seem an ordinary woman in very common life, with fine clothes on. Her manners are bustling, her air is mock-important, and her manners very inelegant » (*Diary and Letters*, 1780, loc. cit.). L'auteur ne semble d'ailleurs point prévenue contre lady Miller ; elle relate des politesses qu'elle a reçues d'elle, et, au moment de tracer cette image peu flatteuse, s'en excuse par avance ainsi : « After all this, it is hardly fair to tell you what I think of her. However, the truth is, I always, to the best of my intentions, speak honestly what I think of the folks I see, without being biassed either by their civilities or neglect; and that you will allow is being a very faithful historian » (Ibid.).

2. « So much for the lady of Bath-Easton; who, however, seems extremely good-natured, and who is, I am sure, extremely civil » (Ibid.).

3. *Letters from Italy, describing the Manners, Customs, Antiquities*, etc., *of that Country in 1770-1* (1776), réimprimé en 1777.

4. On sait que, vers le milieu du siècle, quelques dames, au premier rang desquelles Mme Montagu, avaient commencé ce mouvement, essayé dans leurs réceptions de remplacer le jeu par la conversation, donné des déjeuners littéraires, établi les *blue-stocking clubs*. Voy. à ce sujet Doran, *A Lady of the Last Century*, ch. XI.

5. Les concours de Batheaston révélèrent à Mlle Seward sa vocation poétique (voir son *Poem to the Memory of Lady Miller*). Peut-être jugera-t-on le profit peu considérable.

artificielles »[1] cueilli à Batheaston mérite et le mépris où le tenait Johnson[2] et les railleries qu'en fit Horace Walpole[3]. En enlevant en dix jours toute l'édition des *Amusements poétiques*[4], le public fit preuve ou d'une singulière indulgence ou d'un rare mauvais goût. Dans cet amas de laborieuses bagatelles[5], à peine peut-on distinguer quelques pièces agréables[6]; encore ne passent-elles point la médiocrité. L'une de celles-ci est en français, et d'un

1. Expression de H. Walpole (lettre à la comtesse d'Ossory, 12 janvier 1775, t. VI, p. 69 de sa correspondance).

2. « Lady Miller's collection of verses by fashionable people, which were put into her vase at Bath-Easton villa, near Bath, in competition for honorary prizes, being mentioned, he held them very cheap : ' *Bouts-rimés* ', said he, ' is a mere conceit, and an *old* conceit now; I wonder how people were persuaded to write in that manner for this lady '. I named a gentleman of his acquaintance who wrote for the Vase. *Johnson.* ' He was a blockhead for his pains '. *Boswell.* ' The Duchess of Northumberland wrote '. *Johnson.* ' Sir, the Duchess of Northumberland may do what she pleases : nobody will say anything to a lady of her high rank. But I should be apt to throw' xxxxxx 's verses in his face' » (Boswell, *Life of Johnson*, 1775, t. II, p. 308-309 de l'édition Napier). Il est probable que la personne connue de Johnson est le révérend Richard Graves, qui fut quelques années chapelain de M. William Fitzherbert, ami du docteur.

3. Voy. les lettres qui viennent d'être citées, ainsi que plusieurs autres (à la comtesse d'Ossory, 21 janvier 1775; à l'honorable H. S. Conway, 9 janvier 1779, t. VI, p. 178, et t. VII, p. 168 de la correspondance). Il n'était pas le seul à railler ce Parnasse ridicule. Voy. par exemple une longue chanson sur le vase de Batheaston dans le *Gentleman's Magazine* d'août 1780 (p. 387-388); Mme d'Arblay nous dit, comme on l'a déjà vu (cf. ci-dessus, p. 229, note 2), que « Bath Easton is... much laughed at in London », et Sheridan, ayant à remercier quelqu'un d'un cadeau, écrit à son beau-père : « I believe I shall try a little jingle on the occasion; at least a few such stanzas as might gain a cup of tea from the urn at Bath-Easton » (lettre citée par Rae, *Sheridan*, t. I, ch. III, p. 95). Cf. encore *The Sentence of Momus on the Poetical Amusements at a Villa near Bath* et des passages satiriques dans *Bath, its Beauties and Amusements*, p. 69, et dans *Bath, a simile*, etc. A Bath même parut en 1777. *A Receipt to make a Bath Easton Poet and to obtain a Prize from the Vase.*

4. *Poetical Amusements at a Villa near Bath*, t. II, p. v. Au premier volume réimprimé en furent joints un second (1776), un troisième (1777), un quatrième (1781). Tous étaient vendus au profit d'une œuvre charitable. De même origine et fort semblables, quoique moins étendus et moins variés, sont deux autres recueils, *On Novelty* (1778), et *Hobby Horses* (1780).

5. Ce sont surtout des bouts-rimés, des acrostiches, des poèmes divers sur des sujets proposés, dont voici quelques-uns : le pouvoir de l'amour, le pouvoir de la musique, l'amour, la mode, le mois d'avril, la beauté, la danse, la deuxième ouverture du vase de Batheaston, le mois de mai, la société.

6. Par exemple la pièce de lord Palmerston louée (non sans excès) par Walpole, sur la Beauté. Elle est trop longue pour qu'on la cite ici.

auteur français, M. du Tems[1]; on peut la citer pour la curiosité; elle vaut à peu près les meilleures du recueil :

L'Amour jouant au piquet avec Glycère[2].

Au piquet avec ma Glycère
L'amour jouait un jour aux baisers et perdit;
Il paye, et met son arc, ses flèches; ma bergère
Le fait capot et gagne; Amour, plein de dépit,
Risque les effets de sa mère,
Ses colombes, ses tourtereaux,
Son attelage de moineaux,
Et sa ceinture séduisante;
Perd tout cela; de sa bouche charmante
Il joue ensuite le corail,
L'albâtre de son front, l'émail
De son teint de lis et de roses,
La fossette de son menton
Et mille autres beautés nouvellement écloses.
Le jeu s'échauffe et le petit fripon
Sans ressource et tout en furie,
« Contre mes yeux, va le tout », il s'écrie !
Glycère gagne, et l'amour consterné
Se lève aveugle et ruiné.
Amour ! de l'insensible est-ce donc là l'ouvrage ?
Hélas ! pour moi quel funeste présage !

1. C'est, je pense, Louis Dutens, du Tens ou du Tems, homme de lettres et diplomate, établi en Angleterre. Il a fourni trois pièces à la collection. La première, intitulée *la Belle Assemblée au Château de Batheaston* est d'une prosodie fâcheusement libre, sans parler des rimes :

Dans ce séjour agréable
Sous les auspices de Climène
Chacun tâche de se rendre aimable
Et conte avec ardeur ses peines.

C'est ici que nous voyons renaître
Le temps des jeux et des ris
Et Climène en en faisant paraître
Nous donne à chacun de l'esprit.

2. Ce petit morceau traduit de façon assez fidèle, sinon élégante, la jolie pièce de Lyly dans *Campaspe* (acte III, scène v).

Quatre morceaux de Garrick [1], trois de Graves [2], un d'Anstey [3], plusieurs de Pratt [4] et de Mlle Seward [5], sont sans mérite particulier. Pour le surplus, y compris les nombreuses, trop nombreuses productions du capitaine Miller et de sa femme, il faut se rappeler pour le juger avec indulgence les excuses présentées dans la préface, si tant est qu'elles soient plus recevables que celles d'Oronte : « On prie le lecteur impartial de ne pas oublier, en parcourant ces pages, qu'elles furent souvent l'œuvre de peu de jours, et même pour la plupart de peu d'heures ; qu'elles naquirent dans le tourbillon des spectacles, des bals, des déjeuners publics, des concerts, dans toute la dissipation de la pleine saison de Bath, qui est aussi peu favorable à la contemplation qu'aux Muses ; que les auteurs n'en prévirent point la publication sous la présente forme, et qu'ils ont eu pour la plupart peu de loisir pour les retoucher et les corriger »[6].

La même indulgence n'est pas requise, loin de là, ni les mêmes excuses nécessaires pour un autre recueil de vers de société, paru trois ans avant les premiers concours de Batheaston, et dont la vogue avait été immédiate, universelle et durable, pour le *Nouveau Guide de Bath,* d'Anstey. Ici la poésie mondaine, la poésie propre à Bath avait donné son chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre qui est tout autre chose et mieux qu'une pure curiosité locale. Original et nouveau, le poème d'Anstey a laissé une trace dans les lettres anglaises ; il a exercé une influence notable sur

1. *Grace* et *Simplex Munditiis* (t. II) ; *the Pleasures of May* et *On the Use and Abuse of Curiosity* (t. III).

2. *On Beauty* (t. II) ; *Dreams* (t. III) ; *On the Transmigration of Souls* (t. IV).

3. *Winter Amusements* (t. IV). Anstey était l'un des familiers de la maison ; il dédia au capitaine Miller un poème intitulé *An Election Ball,* lu d'abord à Batheaston.

4. *The System of Pythagoras, the Family of Time, Tenderness* (t. IV).

5. *The Pythagorean System, Thalia, Ode on Ignorance* (ibid.).

6. « The candid Reader will please to recollect, whilst he turns over these pages, that they were frequently the production of a few days, most of them of a few hours : — That they originated amidst the hurry of plays, balls, public breakfasts and concerts, in all the dissipation of a full Bath Season, alike unfriendly to Contemplation and the Muses : — That the authors did not foresee their appearance under their present form, and had for the most part little leisure to improve or to correct them » *(Poetical Amusements,* préface, p. IV).

les derniers ouvrages en vers de Goldsmith [1] ; il a inauguré un genre qui, au XIXe siècle, devait faire en Angleterre une assez belle fortune avec Moore, Hood, Praed, Barham, en Amérique avec Oliver Wendell Holmes.

Le nouveau poète était un gentilhomme campagnard qui partageait son temps entre le Parlement, dont il était un membre assez obscur, son château de Trumpington [2], et Bath [3]. Ancien élève d'Eton et de Cambridge, il avait remporté à l'Université un prix de poésie anglaise et plus tard, en collaboration, traduit en vers latins la célèbre *Élégie* de Gray. Mais le *Nouveau Guide de Bath* est son véritable début dans les lettres, début tardif, puisqu'il écrivit cet ouvrage à quarante-deux ans (1766) [4]. Le livre fut publié anonymement, loin de Bath et de Londres, à Cambridge, et sous un titre assez ambigu qui pouvait tromper le lecteur. Il fit néanmoins son chemin, et le fit rapidement, brillamment ; écoutons là-dessus cet excellent chroniqueur, ce critique raffiné qu'est Horace Walpole ; voici l'annonce qu'il fait du poème nouveau à son ami G. Montagu.

« Quel plaisir vous avez en réserve ! lui écrit-il. Il vient de paraître une nouveauté qui vous fera rire aux larmes, rire à tremper vos joues. Cela s'appelle le *Nouveau Guide de Bath*. L'ouvrage s'est glissé sans bruit dans le monde ; pendant quinze jours, personne n'y a mis le nez, jugeant que le contenu répondait au nom. Point du tout. C'est une série de lettres en vers, en vers de toute sorte, qui décrivent la vie de Bath et bien d'autres choses incidemment, mais jamais on n'a vu jusqu'ici réunir ensemble tant

1. Voy. ci-dessous, p. 243.

2. Près de Cambridge. Le village de Trumpington est bien connu pour être la scène d'un des récits de Chaucer, le *Conte du Meunier*.

3. Sur la vie d'Anstey, consulter surtout la notice biographique jointe par son fils à l'édition des œuvres poétiques (1808) et l'étude de J. Britton dans la nouvelle édition du *New Bath Guide* (1852).

4. Sur les autres œuvres d'Anstey on peut passer rapidement. Ce sont quelques petites pièces composées pour l'assemblée de Batheaston (l'une, *An Election Ball*, rappelait le *Nouveau Guide*), et le *Voyage du docteur Bongout et de sa femme à Bath* (1778), poème comique en seize chants assez courts. Ce dernier, récit peu intéressant des aventures d'un médecin glouton et de sa femme avaricieuse, n'a pas été réimprimé dans ses *Œuvres complètes* publiées par son fils (1808). Une plaque commémorative est consacrée à Anstey dans le célèbre « coin des poètes » de l'abbaye de Westminster.

d'esprit, de comique, de poésie, tant d'originalité. Et puis, pour l'oreille, l'auteur passe Dryden et Handel. A propos de Dryden, il a parodié sa *Sainte Cécile* de telle sorte que vous ne pourrez plus relire l'original sans rire. Il y a aussi la description d'un carton de modiste, avec tous les termes qui servent pour les paysages..., une ode morave et une chanson méthodiste, qui sont incomparables, sans compter les noms les plus drôles qu'on ait jamais inventés. Je sais tout l'ouvrage par cœur, bien qu'il emplisse un in-quarto, et, si j'avais le temps, je vous le transcrirais, car il n'est pas encore réimprimé, et l'on ne peut s'en procurer un exemplaire »[1].

Gray, plus brièvement, reconnaît au poème « un comique nouveau et original » ; il ajoute que c'est « le seul ouvrage à la mode »[2]. Gibbon (ou son collaborateur Deveyrdun) en traduit dans les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* des passages étendus, qu'il accompagne d'une notice élogieuse[3]. Smollett, dans son *Humphry Clinker*, fait à Anstey le compliment de lui emprunter directement certains traits ; peut-être même lui doit-il encore davantage[4]. Dix éditions successives, publiées en autant

1. « What pleasure have you to come! there is a new thing published that will make you bepiss your cheeks with laughing. It is called ' the New Bath Guide '. It stole into the world, and for a fortnight no soul looked into it, concluding its name was its true name. No such thing. It is a set of letters in verses, in all kinds of verses, describing the life at Bath, and incidentally everything else; but so much wit, so much humour, fun, and poetry, so much originality, never met together before. Then the man has a better ear than Dryden or Handel. *Apropos* to Dryden, he has burlesqued his St. Cæcilia, that you will never read it again without laughing. There is a description of a milliner's box in all the terms of landscape, *painted lawns and chequered shades*, a Moravian ode, and a Methodist ditty, that are incomparable, and the best names that ever were composed. I can say it by heart, though a quarto, and, if I had time, would write it you down, for it is not yet reprinted, and not one to be had » (*Letters*, t. IV, p. 504).

2. « Have you read the *New Bath Guide?* It is the only thing in fashion, and is a new and original kind of humour » (lettre à Wharton, 26 août 1766, t. II, p. 476 de la première édition donnée par Mitford).

3. P. 30-44. « Ces lettres, dit-il, brillent de traits de cet esprit que les Anglois appellent *Humour*, de jeux sur les mots, de petites allusions qu'on ne sauroit rendre. Les vers, dont la cadence est variée suivant les sujets, sont presque toujours agréables, et souvent pittoresques. Les vices et les ridicules y sont peints avec trop de finesse et de chaleur pour qu'on doive regarder ce livre comme un ouvrage de simple agrément. Aussi a-t-il eu la plus favorable réception, et il en a déjà paru plusieurs éditions » (p. 43-44).

4. Sans parler du nom de Tabitha, qui figure déjà dans Anstey et reparaît

d'années[1], attestent une faveur qui n'était pas encore épuisée après un demi-siècle[2].

La donnée de l'ouvrage est la même qu'un peu plus tard, par rencontre ou par imitation, reprit Smollett dans son *Humphry Clinker*. Une famille, qui fait sa saison d'eaux, décrit dans une série d'épîtres ses impressions, ses aventures, son train de vie, les spectacles qui s'offrent à elle ; seulement ici, encouragé et inspiré par l'exemple des poètes locaux, c'est en vers que chacun s'exprime. Il y a une autre différence entre les personnages et ceux du romancier ; c'est qu'ils sont bien moins nombreux (du moins ceux qui écrivent), moins variés, et surtout moins réels et moins vivants ; dans une œuvre aussi légère, l'auteur ne s'est pas mis en peine de psychologie bien profonde. Simkin Blunderhead, le principal, à qui sont attribuées onze lettres sur quinze, se distingue surtout par un tour d'esprit narquois et sarcastique, par un mélange assez piquant d'inexpérience et de bon sens avisé ; excellent garçon assurément, c'est un observateur ironique, à la verve parfois brutale et crue[3]. Sa cousine, auteur de trois billets, a l'âme plus sensible et plus romanesque, le ton

dans Smollett, la lettre de J. Melford du 24 avril retrace une scène tout à fait semblable à celle que décrit Simkin Blunderhead dans la lettre v du *New Bath Guide* (épisode des musiciens). Comparez également, malgré certaines différences, les deux consultations des médecins (*N. B. G.*, lettre IV; *H. C.*, J. Melford, 18 avril), ou les réflexions sur la propreté des eaux (*N. B. G.*, lettre VI, *in fine* ; *H. C.*, Matthew Bramble, 24 avril). D'autres analogies peuvent s'expliquer par la similitude du sujet, mais le poète n'aurait-il pas inspiré au romancier l'idée même de faire décrire Bath (et d'autres lieux) par une série de correspondants d'humeur et d'esprit différents? *Humphry Clinker* est postérieur de cinq ans au *New Bath Guide*.

1. Dès la seconde, un éditeur de Londres, Dodsley, acheta à Anstey ses droits d'auteur, deux cents livres sterling. A la dixième, il les lui rendit gratuitement, disant qu'aucun ouvrage ne lui avait fait dans le même temps gagner autant d'argent (Anstey, *Poetical Works*, éd. de 1808, introduction, p. XXV).

2. En 1819, Byron le montre encore très généralement connu. A propos du scandale soulevé par son *Don Juan*, il s'écrie : « Pretty cant for people who read *Tom Jones*, *Roderick Random*, the *Bath Guide*, Ariosto and Dryden, and Pope, — to say nothing of Little's poems » (lettre du 28 octobre à M. Hoppner, dans Moore, *Life of Lord Byron*, t. IV, p. 250). Dans *Don Juan*, l'ouvrage d'Anstey paraît comme l'un des deux volumes de vers qu'on ait vu lire à la duchesse de Fitz-Fulke (chant XVI, str. L, 2).

3. Voir le portrait que fait de lui sa cousine (lettre I, v. 72-103). Mais peut-être le lecteur ne discerne-t-il pas nettement chez lui tous les traits qu'elle y trouve.

plus lyrique ; elle invoque volontiers Apollon et les Muses, et se laisse tout de suite prendre aux attentions empressées d'un soi-disant capitaine, qui lui parle de Milton et de Shakespeare [1]. Sa sœur enfin, sotte que dupe facilement un tartuffe méthodiste, ne paraît que pour narrer la façon peu édifiante dont celui-ci a abusé de sa crédulité. Inutile d'analyser plus minutieusement les uns et les autres : ce serait les voir assurément plus complexes et plus caractérisés que ne les a imaginés l'auteur.

Dans la correspondance qu'il leur prête sont peintes une fois de plus, de façon satirique, les scènes que nous connaissons bien, et qui ont déjà défrayé tant d'écrits antérieurs ; en comique procession défilent de même les acteurs ordinaires de ces scènes. Les cloches de l'abbaye sonnent à toute volée pour Simkin Blunderhead [2], les musiciens de la ville lui donnent à domicile une aubade, tout comme s'il était « un agent de change ou un homme d'État, un Grec ou un pair d'Angleterre, un juif naturalisé, un évêque, ou un éminent marchand de fromage en retraite » [3]. Il ne lui en coûte au reste que deux guinées et une dispute avec un voisin goutteux et ennemi du bruit. Les médecins, dès le matin qui suit son arrivée, prennent soin de sa santé [4], affectant « un air grave et soucieux » [5] et dissertant longuement sur « le péritoine et le colon, les humeurs flegmatiques et la matière féculente » [6], ou bien, sous prétexte de consultation, se

1. And *Jenny* and he talk of *Milton* and *Shakespear* (lettre II, v. 81).
2. Lettre V.
3. If a Broker, or Statesman, or Gamester, or Peer,
A nat'ralized Iew, or a Bishop comes here,
Or *an eminent Trader in Cheese* should retire
Just to think of the Bus'ness the State may require,
With Horns and with Trumpets, with Fiddles and Drums,
They'll strive to divert him as soon as he comes
(Ibid., v. 17-22).
4. Lettres II et IV.
5. He look'd very thoughtful and grave to be sure,
And I said to myself, — There's no Hopes of a Cure
(lettre II, v. 23-24).
6. He determin'd our Cases, at length (G—d preserve us)
I'm Bilious, I find, and the Women are Nervous;
Their Systems relax'd, and all turn'd topsy-turvy,
With Hypochondriacs, Obstructions, and Scurvy,
And these are Distempers he must know the whole on,
For he talk'd of the Peritoneum and Colon,

retrouvent chez lui et y devisent à l'aise, dans le jargon de leur art, sur les nouvelles du jour : « la loi du timbre pourrait sans doute être bonne pour la couronne », mais il est à craindre « que cette pilule ne passe pas » ; et « que veut le Portugal ? va-t-il échauffer et mettre en convulsion les entrailles mêmes de l'Europe[1] ?. Le malade s'impatiente ; heureusement il n'est pas fort malade ; il peut se rendre aux bains où il s'égaye fort de voir « le beau sexe, plongé avec l'autre dans l'eau jusqu'au cou, trébucher et s'ébattre si gentiment dans une grande chaudière fumante aussi vaste que notre salle »[2]. Beaucoup de gens de qualité et de condition se faisant « bouillir » sur les ordres de la Faculté, il est heureux de les voir si « disposés à allonger leur vie pour le bien de l'humanité », à moins qu'on n'imagine que le juge et l'évêque « seront mieux préparés pour l'autre monde quand ils auront pris dans l'eau un petit avant-goût de soufre »[3]. Mais pourquoi n'a-t-on jamais vu médecin dans cette étuve ? « Depuis le temps où le roi Bladud fit la première découverte de ces marais et les jugea si bienfaisants pour lui-même et ses porcs, nul membre de

Of Phlegmatic Humours oppressing the Women,
From fœculent Matter that swells the Abdomen;
But the Noise I have heard in my Bowels like Thunder,
Is a Flatus, I find, in my left Hypochonder.
(Ibid., v. 34-42).

1. « This *Stamp Act*, no doubt, might be good for the Crown,
« But I fear 'tis a Pill that will never go down —
« What can *Portugal* mean ? — is She going to stir up
« Convulsions and Heats in the Bowels of *Europe* ?
« 'Twill be fatal if *England* relapses again,
« From the ill Blood and Humours of *Bourbon* and Spain ».
(lettre IV, v. 19-24).

2. 'Twas a glorious Sight to behold the Fair Sex
All wading with Gentlemen up to their Necks,
And view them so prettily tumble and sprawl
In a great smoking Kettle as big as our Hall.
(lettre VI, v. 47-51).

3. It pleas'd me to see how they all were inclin'd
To lengthen their Lives for the Good of Mankind:
For I ne'er would believe that a Bishop or Judge
Can fancy old Satan may owe him a Grudge,
Tho' some think the Lawyer may choose to *Demur*,
And the Priest till another Occasion *Defer*,
And both to be better prepar'd for herea'ter,
Take a Smack of the Brimstone contain'd in the Water.
(Ibid., v. 57-64).

la Faculté n'essaya jamais de ces eaux excellentes pour sauver sa propre peau... [1] Tel Chiron conseilla à dame Thétis d'aller plonger dans le lac stygien son pauvre enfant, mais ne fut pas assez naïf, le bon vieux docteur, pour jamais y risquer lui-même sa carcasse. Telle l'excellente épouse de Jason mettait le pot au feu et y jetait tout de suite tous les malades qu'elle avait, mais jugea suffisant de donner ses instructions sans mitonner elle-même pour se refaire le teint » [2]. Les salles de jeu n'offrent pas au jeune homme un spectacle moins réjouissant; il y trouve la femme forte dont parle Salomon : « elle fait du bien à son époux tous les jours de sa vie ; elle connaît les cartes comme un navigateur [3]; elle veille tard;... son mari est connu à la porte, il n'a ni besoin ni occasion de butin quand sa femme est si bien employée ; elle recherche la laine fine et achète la fine toile, elle est vêtue aussi de pourpre et d'écarlate... » [4]. Ses pareilles sont semblables aux lis des champs ; « elles ne tissent ni ne filent,

1. But what is surprizing, no Mortal e'er view'd
Any one of the Physical Gentlemen stew'd,
Since the Day that King *Bladud* first found out the Bogs.
And thought them so good for himself and his Hogs,
Not one of the Faculty ever has try'd
These excellent Waters to cure his own Hide...
(Ibid., v. 65-70).

2. Thus *Chiron* advis'd Madam Thetis to take
And dip her poor Child in the Stygian Lake,
But the worthy old Doctor was not such an Elf,
As ever to venture his Carcase himself;
So *Jason's* good Wife us'd to set on a pot
And put in at once all the Patients she got,
But thought it sufficient to give her Direction,
Without being coddled to mend her Complexion...
(Ibid., v. 76-82).

3. J'essaye de rendre par un équivalent le jeu de mots du texte : *she* deals *like a merchant*.

4. He says, ' If you find a virtuous Wife,
« She will do a Man good all the days of her Life;
« She deals like a Merchant, she sitteth up late »;
And you'll find it is written in Verse Twenty-eight.
« Her Husband is sure to be known at the Gate.
« He never hath Need or Occasion for Spoil,
« When his Wife is much better employ'd all the while;
« She seeketh fine Wool and fine Linen she buys,
« And is clothed in Purple and Scarlet likewise ».
(lettre VIII, v. 59-67).

mais elles ne restent pas oisives dès qu'elles se sont une fois mises à l'œuvre; elles ne songent qu'à accroître leur avoir, battant et coupant sans cesse pour gagner davantage »[1]. Aux salles de bal, un essaim de beautés se presse, et le jeune Simkin ne peut se tenir d'invoquer les nymphes de l'Hélicon pour les dignement chanter ; il est ravi aussi de l'ordre exact qui règne dans les fêtes : c'est que les dieux, par faveur spéciale, ont envoyé Hermès à Bath sous la figure de Nash[2] ; il célèbre celui-ci ainsi qu'il convient et rend à sa mémoire un solennel hommage : « toutes les dryades l'ont pleuré sur la montagne de Claverton[3], l'Avon a gémi sur lui ainsi que le nymphe de la source et les flots de cristal. Périsse à présent son image et s'écroule sa statue ! les muses lui offriront un tribut plus durable. S'il est vrai, comme l'assurent tous les philosophes qui s'écartent de la doctrine du grand Épicure, s'il est vrai que l'âme soit immortelle ; si, comme les poètes le déclarent, les occupations de cette vie se continuent dans l'autre monde, en récompense de ses labeurs, de ses vertus et de ses travaux, il glisse maintenant d'un pas léger dans les plaines élyséennes, et, en gage de faveur spéciale, Proserpine lui permet de présider ses bals coiffé d'un chapeau de castor couleur crème »[4]. Un déjeuner public permet ensuite à Simkin Blunder-

1. But these to their Husbands more Profit can yield,
And are much like a Lilly that grows in the Field;
They toil not indeed, nor indeed do they spin,
Yet they never are idle when once they begin,
But are very intent on encreasing their Store,
And always keep shuffling and cutting for more...
(Ibid., p. 83-88).

2. For This, in Compassion to Mortals below,
The Gods, their peculiar Favour to shew,
Sent *Hermes* to *Bath* in the Shape of a Beau...
(lettre XI, v. 56-58).

3. Colline dans le voisinage immédiat de Bath.

4. Him mourn'd all the Dryads on *Claverton's* Mount,
Him Avon deplor'd, Him the Nymph of the Fount,
The Crystalline Streams.
Then perish his Picture, his Statue decay,
A Tribute more lasting the Muses shall pay.
If true what Philosophers all will assure us,
Who dissent from the Doctrine of great *Epicurus*,
That the Spirit's immortal : as Poets allow,
If Life's Occupations are follow'd below:
In reward of his Labours, his Virtue and Pains,

head de voir un lord qui se rend agréable « en jouant le rôle de l'hôte d'une auberge »[1], et il est de plus en plus charmé de Bath, quand tout à coup la note de ses dépenses, jointe à des pertes de jeu, l'oblige à partir un peu penaud et la bourse vide. Ses compagnes, aussi ravies d'abord de leur séjour, le terminent dans une égale ou pire confusion. La vive et romanesque Jenny, qui s'est laissé faire la cour par un prétendu capitaine (le même qui a dépouillé Simkin au lansquenet), a la mortification de découvrir en lui un simple chevalier d'industrie. Prudence enfin et sa servante Tabby ont été abusées plus gravement encore, l'une par un faux dévot méthodiste, l'autre par un rabbin morave. Tout le monde fait donc ses paquets et retourne au logis, sans garder toutefois rancune à la joyeuse cité.

Incidents, personnages, tableaux, rien en somme de bien neuf en tout cela; le poème n'est qu'un badinage, et ne prétend à rien de plus[2]; c'est par le tour facile et cavalier qu'il vaut, par l'allure fringante du mètre et du style. L'esprit de l'auteur, s'il n'est pas des plus délicats, s'il ne se garde à l'occasion ni de la grossièreté ni de l'indécence, abonde au moins en saillies originales et imprévues; il brille surtout dans le sarcasme tranquille et aussi dans la parodie. Walpole goûtait fort une imitation burlesque d'un poème de Dryden[3]; d'autres travestissements,

He is footing it now in th' Elysian Plains,
Indulg'd, as a Token of Proserpine's Favour,
To preside at ker Balls in a Cream-colour'd Beaver...
(Ibid., v. 85-97).

1. Now my Lord had the honour of coming down Post.
To pay his Respects to so famous a Toast;
In Hopes He her Ladyship's Favour might win,
By playing the Part of a Host at an Inn.
(lettre XIII, v. 29-32).

2. ' Tis true, on *Parnassus* I ne'er did dream,
Nor e'er did I taste of sweet *Helicon's* Stream, etc.
(Épilogue, v. 44 et suiv.).

3. Voy. la lettre citée ci-dessus, p. 235. Voici les deux strophes d'Anstey; il est inutile de rappeler que le texte parodié est un passage célèbre d'*Alexander's Feast* (v. 108-115, et le chœur suivant, avec des réminiscences des vers 41 et 105):

The Prince was in Pain,
And could not countain
While Thais was sitting beside him
But before his Peers,
Was for shaking the Spheres

comme ceux de l'*Allegro* et du *Penseroso* de Milton, ne sont guère moins plaisants[1]. La versification surtout est remarquable; très variée, car l'auteur fait choix pour ses diverses épîtres de mètres différents, elle est presque partout d'un mouvement, d'une vivacité singuliers. La mesure anapestique en particulier, si difficile et où si peu de poètes ont réussi, est celle où se joue et triomphe Anstey; rien de plus agile, de plus entraînant que ces vers de quatre accents qui emportent avec eux le lecteur et dont un contemporain comparait justement la rapide et régulière allure à celle d'un cheval dans la carrière[2]. Si c'est probablement à Prior qu'Anstey emprunte ce mètre, assez négligé auparavant[3], il lui appartient en propre de l'avoir manié avec la dernière habileté, de l'avoir consacré, d'en avoir fait l'instrument le mieux adapté à un certain genre. De la rime également, facile et pleine de fantaisie, Anstey sait tirer les effets les plus comiques; il multiplie par exemple la rime disyllabique ou féminine, si propice aux étranges échos, ou bien il rejette à propos au bout du vers des noms propres inattendus[4], petits procédés dont il

Such Goods the kind Gods did provide Him.
Grew bolder and bolder,
And cock'd up his Shoulder,
Like the Son of great Jupiter Ammon,
Till at length quite opprest
He sunk on her Breast
And lay there as dead as a Salmon (lettre XIII).

1. Lettres III et IX.

2. Your Rhime is so noble, so nimble your Measure,
One cannot but read 'em with infinite Pleasure.
Some Verses resemble a *Newmarket Horse*
Now trotting, now galloping over the Course,
And some glide o'er the Tongue as smooth and nice,
As scates a Dutchman o'er the polish'd Ice.
(*Poetical Epistles to the Author of the New Bath Guide*, II, p. 9).

3. Ou du moins d'un emploi restreint, car on ne le rencontre guère que dans les chansons, les ballades, ou les morceaux destinés à être mis en musique (Dryden); Prior s'en servit dans la satire et la poésie légère.

4. Par exemple, *plicæ et spicy* (lettre IV), *rake-hell* et *Tabernacle* (lettre XIV). Ce sont souvent des noms propres ou des mots savants qui sont ainsi placés à la fin du vers, tandis que la syllabe inaccentuée de la rime correspondante est fournie par un pronom ou un mot invariable (*stir up, Europe*, lettre IV; *hair on, Aaron*, lettre XIV; *Flaccus, attack us*, Epil.; *whole on, colon*, lettre II, *decorum, before 'em*, lettre XIII). La terminaison *ing* rime avec des finales atones en *n*, le verbe *is* avec des finales atones en *es* ou *ies* (*hearken, embarking*, lettre XIV; *ashes, Nash is*, lettre XI; *ponies, alone is*, lettre V, etc.).

n'est pas l'inventeur sans doute (on se rappelle comment rime déjà Butler dans *Hudibras*), mais qui ont été rarement appliqués avec un plus heureux effet. Du rythme et des rimes, tout porte à croire que Goldsmith fut particulièrement charmé, car l'imitation en paraît évidente dans ses trois derniers poèmes, *le Cuissot de Chevreuil,* les *Représailles* et la *Lettre en Prose et en Vers à Mme Bunbury*[1] ; ce ne serait pas leur moindre honneur. Et que dire de disciples beaucoup moins illustres, mais parfaitement enthousiastes, de toute la cohorte des « poètes d'eaux » qui acclament le chantre de Bath et se précipitent sur ses traces ? L'un le compare d'emblée à Tibulle et à Gray, trouve chez lui Sterne et Swift réunis, le met au-dessus de Chaucer[2] ; l'autre qui est en peine de lui opposer un poète en Europe[3], lui adresse tout un recueil d'épîtres laudatives où sont à peine hasardées quelques timides critiques sur des plaisanteries un peu libres ou un peu irrévérencieuses[4]. Mais l'on ne s'en tient pas au panégyrique ; l'imitation commence tout de suite à Bath et s'y poursuit cinquante années durant. Les *Epîtres poétiques* (1767)[4], la *Poésie des Eaux*[5] (1771), la *Redoute* de Sheridan (1771), le *Registre de la Folie*[6] (1773), voilà les premiers échos du *Nouveau Guide de Bath ;* puis, après quelque intervalle, voici éclore, tout imprégnés encore d'Anstey et quelquefois presque aussi savoureux que leur modèle[7], un *Post-Scriptum au nouveau Guide de*

1. Tous trois composés entre 1770 et 1774.

2. Not contented to rival Tibullus and Gray,
Say, whence this most charming diversify'd lay ?
How came you by such an extraordinary gift,
Thus to blend in one poet Yorick and Swift ?
Dan Chaucer, bred up at old *Granta* before ye,
Ne'er told with such humour his Trumpington stay;
His Simkin and Allen no more can compare
With the heroes of Bath than the clown at a fair, etc.
(*Water-Poetry*, p. 2).

3. What poet in Europe, like you, can excel
In writing on many subjects so well, etc.
(*Poetical Epistles*, IV, p. 18).

4. *Poetical Epistles to the Author of the New Bath Guide.*

5. *Water Poetry.* Ce recueil n'est pas daté, mais je le vois annoncé à la fin de *A General Account of Tunbridge Wells*, opuscule de 1771.

6. *The Register of Folly*, by an Invalid.

7. Particulièrement les poèmes de Warner, de T. (?) et de J. Wolcot.

Bath[1] (1790), une *Bagatelle*[2] (2e édition, 1792), une *Rébellion à Bath*[3] (1808), des *Merveilles d'une semaine à Bath*[4] (1811), un *Guide au Bain de la Croix*[5] (1815), une *Epître interceptée d'une personne de Bath*[6] (2e édition, 1815), des *Epîtres de Bath*[7] (1817), une *Buvette de Bath*[8] (1818), de *Simples Croquis de Bath*[9] (5e édition, 1820), un *Eté à Bath*[10] (1822). Nous ne citons de ces bagatelles que celles où l'influence d'Anstey est le plus directe et le plus avouée[11], et comme des écrits de ce genre sont naturellement périssables ou au moins bien difficiles à rencontrer aujourd'hui, nul doute que cette liste ne soit fort incomplète. Soixante ans après la publication du poème d'Anstey, le nom en était encore proverbial pour désigner un certain genre de poésie légère et mondaine[12]. Il était convenable que ce fût à Bath que ce genre prît naissance, et qu'au siècle suivant les badinages de Moore, de Hood, de Praed, de Barham, d'Oliver Wendell Holmes, gardassent encore, à l'insu sans doute de leurs auteurs, quelque accent des satires sans fiel, des rimes cavalières et fringantes dont se délecta le monde des villes d'eaux, après qu'il les eût inspirées. Elles se sont répercutées bien souvent, se modifiant d'écho en écho ; le timbre en est devenu familier, si familier qu'on oublie où elles ont sonné d'abord. C'est qu'aussi bien il y a longtemps qu'elles n'y sonnent plus. Quand un poète, un grand poète, M. Swinburne[13], évoque en accents d'une émotion si grave et si profonde « la ville enchanteresse dont nulle douleur ne déflore la grâce », la ville « ceinte de beauté par les jours

1. *A Postscript to the New Bath Guide*, par Anthony Pasquin (John Williams).
2. *Bagatelle, or the Bath Anniversary.*
3. *Rebellion in Bath*, par Peter Paul Pallet (Richard Warner).
4. *Wonders of a Week at Bath*, par T.
5. *The Cross-Bath Guide*, par sir Joseph Cheakill.
6. *An Intercepted Epistle from a Person in Bath.*
7. *Epistles from Bath*, by Q. in the Corner.
8. *The Bath Pump-Room*, par Peter Pindar (John Wolcot).
9. *Rough Sketches of Bath*, par Thomas Bayly.
10. *Summer in Bath.*
11. On en trouvera quelques autres à la bibliographie.
12. « [He] bepommelled it through three pages of Bath Guide Verses » (Mlle Mitford, *Our Village*, 4e série, 1830, p. 79). *Our Village* commença d'être publié (en volume) en 1824.
13. A Ballad of Bath (*Poems and Ballads*. Third series). Voir ci-dessous à l'*Appendice* le texte de ce très beau poème.

et les nuits qui viennent s'étendre aussi doucement sur elle que montent vers le rivage les rides légères du flux dans le silence des vents », la ville « bercée par le carillon des ans qui passent » et sur qui « le temps pèse moins encore que la musique sur l'oreille des hommes », qui reconnaîtrait dans cette cité mélancolique et voilée, où « la paix a trouvé un refuge aussi doux que le sommeil même », qui y reconnaitrait le casino joyeux, bruyant, un peu vulgaire après tout, d'autrefois ? Comme celui-ci est éloigné, absent, de la pensée du poète ! comme il est disparu, aboli ! Et quelle musique tout autre flotte dans tout cet air « pour qui rêve et écoute » ! Quels fantômes nouveaux y « passent avec des sourires et des larmes » ! Bath est devenue « une reine enchantée à qui sont interdits et le rire et les pleurs, joyeuse au fond de l'âme, gardée des chagrins et des soucis qui sont nôtres » ; « l'âge, le grisâtre oubli, le temps qui tourne et vire » ne la touchent plus ; « l'aube, et le midi, et le soleil sont un devant » sa « face ». Oui vraiment, nous voici transportés bien loin des régions fort moyennes où nous nous sommes arrêtés longtemps, transportés dans une région plus haute, plus sereine, plus vague aussi, où le grelot d'Anstey tinterait bien étrangement. Pour que le Bath du XIXe siècle puisse éveiller ces harmonies graves et solennelles, apparaître au poète vénérable, antique, et comme sacré, endormi dans le rêve et dans le souvenir, il faut que le Bath d'autrefois soit bien évanoui et bien mort. Il l'est, et, sauf un poème unique, toute sa petite littérature propre avec lui.

CHAPITRE IX

LES ÉCRIVAINS A BATH (SUITE ET FIN) ; PRIOR PARK ET SES HÔTES LITTÉRAIRES (POPE, WARBURTON, FIELDING) ; AUTRES VISITEURS ILLUSTRES DE CETTE DEMEURE.

Les écrivains divers, prosateurs ou poètes, que nous avons considérés à loisir, ont pris Bath pour sujet au moins partiel de leurs peintures. Leurs œuvres les associent donc de façon durable à la ville qui fut un temps leur séjour, et l'objet de leur sympathie ou de leur aversion, de leur curiosité en tout cas. Mais ils ne sont pas les seuls qu'évoque notre mémoire quand nous parcourons ces larges rues ou ces vastes places, toutes peuplées d'ombres historiques ; parmi les autres dont nous croyons retrouver la trace, quelques-uns forment un petit groupe distinct et éclatant : ce sont ceux que réunit autour de lui, confondus avec les princes et les hommes d'État dans la même hospitalité somptueuse et cordiale, un mécène opulent et libéral, un ami éclairé des lettres et des arts, Ralph Allen, échevin et quelque temps maire[1] de Bath. Sa résidence (une de ville d'abord, encore debout à deux pas de la Parade du Nord, puis, après 1743, le fastueux château de Prior Park, sur la colline de Widcombe) fut en petit et par avance comme une sorte de Holland House, largement ouverte à tous les talents qui passaient à Bath et appelant ces talents. Entre ceux qui en furent les hôtes plus ou moins réguliers, il faut citer Pope.

1. Il ne le fut qu'une fois en titre (1742), mais son influence au conseil de ville fut toujours considérable et même prépondérante.

Fielding, Warburton, Gainsborough, Richardson, Garrick, le premier Pitt.

Le personnage autour de qui venaient volontiers s'asseoir tant d'hommes éminents, Ralph Allen, ne laisse pas d'avoir été lui-même remarquable par certains côtés. Sa carrière mérite d'être brièvement rappelée, comme celle d'un de ces hommes, nombreux en Angleterre, qui, partis de rien, mais nés avec le génie de l'entreprise et des affaires, conquièrent par leur labeur et leur initiative opulence et considération, puis savent se servir d'une fortune et d'une influence légitimement gagnées pour l'utilité publique, le soulagement d'infortunes particulières et l'avantage des gens de bien[1].

Il était fils d'un petit aubergiste de Cornouailles, et sa grand'-mère tenait le bureau de poste de Saint-Columb, dans le même comté. Chez elle, il attira l'attention d'un inspecteur[2] qui le fit entrer à dix-huit ans au bureau de poste de Bath, où trois ans plus tard, en 1715, il eut, dit-on, l'occasion de rendre au gouvernement un service assez important. Il découvrit en effet, d'une façon que nous ignorons[3], un envoi d'armes qui se faisait de l'Ouest au bénéfice d'une insurrection jacobite projetée qui eût

1. La biographie d'Allen se trouve dans nombre d'ouvrages qui se répètent presque tous sans se compléter (le *Dictionary of National Biography*, à l'article Allen, en indique une trentaine). Notre récit s'appuie surtout sur Graves, *Trifling Anecdotes of the late Ralph Allen* dans *The Triflers* (Graves fut pendant de longues années son familier), sur Polwhele, *Biographical Sketches in Cornwall* (où l'auteur a recueilli les traditions locales), et sur Warner, *History of Bath*. Quelques pages de Thicknesse, dans son *New Prose Bath Guide* (1778), sont empreintes de sa malveillance et de son esprit de dénigrement ordinaires. A une consciencieuse et intéressante étude de M. Kilvert, intitulée *Ralph Allen and Prior Park* (dans ses *Remains in Verse and Prose*), nous devons l'indication de plusieurs autres sources, qui seront citées en leur lieu; il a aussi réimprimé dans son ouvrage (p. 175-177) une courte note manuscrite, remplie de renseignements très précis et qui semble bien reproduire en partie un journal d'un certain Jones, employé principal d'Allen. Voir encore Peach, *Life and Times of Ralph Allen*.

2. Thicknesse fait un récit légèrement différent (*New Prose Bath Guide*, p. 76-77), mais Graves et Polwhele étaient à même d'être mieux informés.

3. Peut-être en surveillant la correspondance et en décachetant les lettres des personnes suspectes, mais cette supposition, souvent reproduite, est dénuée de toutes preuves. Fût-elle fondée, il ne faudrait pas oublier que la détestable pratique en question était loin d'exciter autrefois la même réprobation qu'à présent, et, en second lieu, qu'elle put être imposée par le gouvernement à ses agents (cf. à ce sujet Lecky, *History of England*, ch. IV, t. II, p. 70, et ch. XI, t. IV, p. 148).

soutenu celle de l'Écosse et du Nord. Il avertit le général Wade, alors en quartier à Bath et qui le fit, en récompense, nommer maître de poste dès que la place fut vacante [1], puis, peu après, le maria à sa fille naturelle. Devenu ainsi chef de service, pourvu par son mariage de quelque argent probablement, en tout cas de crédit et d'amitiés utiles, le jeune homme conçut le projet de transformer, au grand profit du public, autant qu'au sien propre, tout le système des postes anglaises.

Celles-ci, dans le premier quart du XVIIIe siècle, fonctionnaient fort mal. Outre que le petit nombre et le médiocre entretien des routes, ainsi que la mauvaise qualité du personnel, des chevaux et des véhicules [2] rendaient la transmission des lettres lente et irrégulière, l'organisation générale en était très défectueuse. Si les grandes routes qui rayonnaient de Londres jusqu'aux extrémités de l'Angleterre étaient tant bien que mal desservies, elles étaient à peu près seules à l'être ; hors de ce parcours obligé des courriers, les relations postales existaient peu ou point entre villes et bourgs, et les lettres expédiées d'un comté à l'autre, ou même échangées entre endroits voisins, n'arrivaient à destination que par de longs détours, et souvent en repassant par la capitale. De là retards, frais inutiles, difficultés diverses, et finalement réduction au nombre minimum des messages confiés à la poste. A tous ces inconvénients Allen conçut l'idée de remédier par l'établissement de lignes transversales, de services de correspondance qui mettraient en communication directe les diverses parties du royaume. Par ce moyen, pensait-il, en même temps que l'abrègement des distances à franchir diminuerait les dépenses, le service postal verrait s'accroître considérablement son champ et aussi, une pareille réforme ne pouvant que multiplier les correspondances, ses bénéfices. Il exposa son projet au gouvernement, demandant qu'on lui permît de l'exécuter lui-même et de l'exploiter ; il trouva audience, et, en 1720, à l'âge de vingt-six ans, obtint pour sept années, moyennant une redevance

1. Tel est du moins le récit de Graves (*The Triflers*, p. 62). Certains détails en peuvent être inexacts, mais il ne nous semble pas qu'il y ait de raison suffisante pour le rejeter en bloc comme fait M. Peach (*Life and Times of Ralph Allen*, p. 55-56).

2. La première malle-poste (*mail-coach*) date de 1784. Sur l'état des postes anglaises à cette époque, voy. Joyce, *History of the Post Office*, ch. x.

annuelle de deux mille livres sterling[1] et avec tous frais à sa charge, la ferme des services de correspondance en Angleterre et dans le pays de Galles[2].

La spéculation était hasardeuse ; elle nécessitait au début de lourdes dépenses, et exigeait une organisation compliquée, une surveillance active, la répression de fraudes très répandues et difficiles à découvrir[3]. Pendant trois ans, Allen fut en perte[4], puis, à force d'intelligence et d'activité, le système portant enfin fruit et se développant, l'affaire laissa des profits qui allèrent croissant. La concession expirée fut renouvelée moyennant une redevance double, puis triple, puis quadruple[5] ; il la garda jusqu'à sa mort, ne cessant d'en tirer un profit considérable qui eût suffi à faire de lui l'un des hommes les plus opulents du royaume[6]. En outre, non content de cette source abondante de richesses, il

1. C'est le chiffre indiqué dans le document manuscrit que nous avons mentionné p. 247 à la fin de la note 1. Nous apprenons au même endroit que le général Wade, beau-père d'Allen, se porta caution pour lui. Les chiffres de 4.000 livres pour la seconde période de sept ans, de 6.000 pour la troisième, de 8.000 pour les années suivantes se trouvent au même endroit. M. Joyce (op. cit., p. 147) fait monter la redevance à 6.000 livres dès l'origine, et ajoute que cette somme était supérieure de moitié à celle que le trésor avait tirée jusque-là de cette branche des postes; M. Kilvert (*Remains*, p. 145) indique le même chiffre de 6.000 livres pour les vingt-et-une premières années, celui de 20.000 pour les suivantes, mais en ajoutant que le texte des contrats n'existe plus. La note manuscrite, vu l'origine probable des renseignements qu'elle contient, semble la meilleure autorité à défaut de ceux-ci.

2. La ferme comprenait toutes les lettres qui avaient à prendre des voies transversales par rapport aux grandes routes desservies (*cross-road* ou *cross-post letters*), et celles qui s'échangeaient entre deux villes intermédiaires sur la route de Bath (*bye-way letters*, aussi appelées *bye-letters* et *way-letters*). C'est à M. Joyce (*History of the Post Office*, chap. x, p. 147) que nous empruntons cette interprétation du terme *bye-way letters;* le *New English Dictionary* ne l'indique pas, et ne semble faire entre les *cross-road letters* et les *bye-way letters* que la différence des sortes de chemins suivis.

3. Sur ces fraudes et sur d'autres difficultés qu'eut à vaincre Allen, voy. Joyce, op. cit., p. 145, 155, 157, 161-165.

4. Ibid., p. 149.

5. Note manuscrite de Jones (cf. plus haut, p. 247, note 1).

6. 10,000 livres de bénéfice net par an, d'après un compte trouvé dans les papiers d'Allen à sa mort (Murch, *Biographical Sketches of Bath Celebrities*, p. 93). La note manuscrite, déjà plusieurs fois citée, donne un chiffre supérieur : « Jones saw a stated account, twenty-six years before Allen's death, which showed a clear gain of L. 16.000 a year » (Kilvert, *Remains*, p. 176). Le rendement était probablement variable, mais, en tout cas, comme on le voit, fort élevé.

s'en était créé une autre par l'exploitation de vastes et riches carrières de pierre à Combe Down, près Bath. Là encore s'était déployé son génie inventif et entreprenant ; un appareil qu'il avait imaginé descendait sans effort d'énormes blocs du haut de la colline de Combe Down jusqu'à l'Avon, où on les embarquait pour Bristol [1]. De Bristol la pierre était transportée, toujours par eau, dans toutes les parties de l'Angleterre [2] ; employée d'abord sur place pour bâtir en grande partie Bath transformé et grandissant [3], elle trouva bientôt un vaste et facile marché à Bristol, à Londres, sur les divers points du royaume [4].

Les deux entreprises d'Allen, tout en lui procurant l'opulence, avaient été en même temps profitables au public. L'une mettait en valeur des richesses naturelles jusque-là négligées et que, depuis lors, on n'a cessé d'exploiter ; l'autre améliorait à tel point un grand service national qu'elle tient dans l'histoire des postes anglaises une place analogue aux réformes de Palmer [5] ou de sir

1. Il est décrit dans le *Tour thro' the Whole Island of Great Britain* (Defoe revu et complété), éd. de 1769, t. II, p. 300. Dans la *Description of Bath* de Mme Chandler sont également célébrés

...the new-made road and wonderful machine,
Self-moving downward from the mountain height,
A Rock its burden of a mountain's weight (p. 16).

2. *Tour thro'...Great Britain*, ibid.

3. Voir dans la note manuscrite (Kilvert, *Remains*, p. 176) la liste des premiers édifices de Bath où elle fut employée. Allen même, d'après Wood son architecte, fut poussé à bâtir son fastueux château de Prior Park par le désir d'y faire voir l'excellence de ses matériaux, mise en doute par plusieurs (Wood, *Description of Bath*, 4e partie, ch. XI, p. 227). C'est naturellement à ce voisinage et à cette exploitation des carrières que Bath doit d'être bâti en grande partie en pierre et non en brique comme la plupart des villes anglaises.

4. C'est ainsi que la Bourse de Bristol et l'hôpital Saint-Barthélemi à Londres sont construits en pierre de Bath (*A Tour thro'...Great Britain*, éd. de 1769, t. II, p. 300). L'usage que nous en voyons fait là et ailleurs, l'étendue et les frais considérables de l'exploitation (cf. note manuscrite dans Kilvert, déjà citée) réfutent suffisamment l'insinuation de certains contemporains qui ne voulaient voir dans les carrières de Combe Down qu'un trompe-l'œil destiné à voiler au public la source réelle de l'immense fortune d'Allen, à savoir les profits qu'il tirait de sa ferme des postes. L'allégation se trouve dans Thicknesse (*New Prose Guide*, p. 77) et Graves la rapporte pour la repousser (*The Triflers*, p. 64).

5. C'est Palmer qui, en 1784, introduisit la malle-poste (*mail-coach*), au lieu des lentes voitures jusqu'alors en usage. La première marcha sur la route de Londres à Bath et Bristol. Palmer, né à Bath, résidait dans cette ville, dont il dirigeait le théâtre, ainsi que celui de Bristol. Il est remarquable assurément que les deux grandes réformes des postes anglaises au XVIIIe siècle aient eu

Rowland Hill. Allen cependant, et c'est là son honneur, ne crut pas que ce double avantage procuré à ses concitoyens le rendît quitte envers eux et lui donnât le droit de jouir égoïstement de sa fortune. De celle-ci il fit au contraire un généreux et libéral usage. On le voit contribuer largement à toutes les dépenses d'intérêt public, donnant ici mille livres sterling pour un hôpital avec toute la pierre nécessaire pour le bâtir [1], construisant là un pont à ses frais [2], ou bien, pendant l'insurrection de 1745, équipant et entretenant de ses deniers un corps de cent volontaires [3]. Les infortunes particulières avaient part égale à sa bienfaisance ; il se plaisait à les rechercher et à les soulager secrètement [4]. Il allait enfin spontanément au-devant du mérite pauvre : c'est ainsi qu'il envoya, dit-on, à Fielding une somme de deux cents livres avant de le connaître [5], et qu'ayant lu le premier volume des lettres de Pope, il proposa immédiatement à l'auteur de prendre à sa charge la publication du second [6]. Avec cela modeste, affable, simple d'habit [7] et de manières, sensé, bon juge du mérite, il inspira aux hommes les plus distingués de son temps sympathie et respect. « L'humanité, écrivait Pitt à sa mort, a perdu un ami si bienveillant et si tendre que, j'en ai peur, l'exemple même de ses vertus sera impuissant à en

ainsi leur origine et leur première application à Bath. Il n'y a point là un pur hasard. Nulle part le besoin de communications rapides et sûres ne devait plus se faire sentir qu'en un lieu visité régulièrement par des flots de visiteurs venus de tous les comtés d'Angleterre.

1. Hôpital de Bath. Sur cette libéralité et d'autres du même genre, voy. Peach, *Life and Times of R. Allen*, p. 118-120.

2. A Newton St. Loe (cf. note manuscrite reproduite dans Kilvert, *Remains*, p. 177).

3. Ibid.

4. « ...He had expended... another part [of his fortune] in displaying a degree of goodness superior to all men, by acts of charity to objects whose only recommendation were their merits, or their wants; that he was most industrious in searching after merit in distress, most eager to relieve it, and then as careful (perhaps too careful) to conceal what he had done... » (Fielding, *Tom Jones*, VIII, 1, fragment d'un long passage où l'auteur, sans le nommer, désigne clairement Allen).

5. Cf. ci-dessous, même chapitre.

6. Cf. ci-dessous, p. 253 et suiv.

7. Thicknesse raille, comme une affectation, « his plain quaker-coloured suit of clothes, and shirt sleeves with only a chitterling up the slit » (*New Prose Guide*, p. 77). Cf. Derrick, *Letters*, 10 mai 1763.

susciter jamais un pareil »[1]. « Je crois, disait de son côté Warburton vingt-et-un ans auparavant, que M. Allen est parmi les simples particuliers le plus grand qu'ait en aucun temps vu le monde.... J'ai étudié son caractère, et avec malice, pour en trouver le point faible ; mon étude a été vaine »[2]. Quant à Fielding, après avoir fait de lui dans *Tom Jones* le plus complet, le plus éclatant, et en même temps le plus évidemment sincère des panégyriques, il considère le personnage qu'il vient de peindre sans le nommer comme si admirable et si rare qu'il refuse au romancier le droit d'en tracer de pareil, enchaîné qu'est celui-ci dans les liens du vraisemblable et soucieux qu'il doit être de trouver créance auprès du lecteur[3]. Faisons dans ces éloges, dans cent autres qu'on pourrait également citer[4], la part de l'exagération qui est naturelle à l'amitié ou à la reconnaissance ; Allen demeure à nos yeux une figure originale, intéressante, sympathique. Sa carrière révèle en lui un homme d'initiative et de volonté, capable de concevoir et d'exécuter de vastes entreprises ; l'usage qu'il fit de sa fortune et de son activité atteste sa bonté de cœur et sa bienveillance ; enfin, pour avoir rendu aussi agréable sa compagnie et aussi chère sa personne aux hommes de talent et de génie (sans parler des grands et des princes), qu'il

1. « I will only say that, in Mr. Allen, mankind has lost such a benevolent and tender friend as, I fear, not all the example of his virtues will have power to raise up to the world again » (Pitt, *Correspondence*, t. II, p. 289-290, lettre du 4 juin 1764 à Mme Allen).

2. « I verily believe Mr. Allen to be the greatest private character that ever appeared in any age of the world. You see his munificence to the Bath hospital; this is but a small part of his charities, and charity but a small part of his virtues. I have studied his character, even maliciously, to find where his weakness lies; but have studied it in vain. In a word, I firmly believe him to have been sent by Providence into the world, to teach men what blessings they must expect from Heaven, would they study to deserve them » (lettre de Warburton au docteur Doddridge, février 1743, citée dans la correspondance de Pitt, t. II, p. 290, note).

3. Voir livre VIII, ch. I, le long passage qui commence ainsi : « But now, on the other hand, should I tell my reader that I had known a man, etc. ». Il sera cité plus loin.

4. Voir par exemple ceux qu'a réunis M. Kilvert (*Remains*, Ralph Allen and Prior Park, *passim*). J'ai eu l'occasion, dans la préparation de ce travail, d'en rencontrer un certain nombre d'autres, tous concordants. Thicknesse seul, toujours malveillant, l'accuse d'orgueil mal dissimulé sous une humilité feinte : « That he affected a simplicity of Manners and Dress, we can testify; but we can by no Means allow that he was not a Man deeply charged with Pride, and without Address enough to conceal it » (*New Prose Guide*, p. 77).

rassemblait autour de lui, il faut qu'il ait été doué d'esprit, de goût, de jugement et de tact [1]. Dans le Bath frivole du temps de Nash, il représente les qualités sérieuses et la vertu privée. Il est aussi le grand personnage civique; c'est lui qui préside au développement matériel de sa ville d'adoption, qui y encourage l'architecte Wood, dont il a reconnu le talent [2], et qui, en secondant ses vastes plans et ceux de son fils, collabore à l'étonnante transformation de Bath. Sans briguer pour lui-même un siège au Parlement, il dirige plus ou moins ostensiblement, non seulement les affaires municipales, mais la politique locale [3]; il les dirige bien, à preuve la part qu'il prend à l'élection de Pitt par ses concitoyens à la Chambre des Communes [4]. L'homme public n'est donc pas indigne de l'homme privé, et mérite également de n'être point tout à fait oublié de la postérité. Pour nous cependant, ce qui conserve le souvenir d'Allen, ce qui le recommande à notre attention, ce sont les relations qu'il entretint avec les écrivains et les gens de lettres de son temps, particulièrement avec Pope et Fielding.

Nous avons déjà rencontré Pope à Bath en 1714 [5]; il y retourne en 1715 [6]; le soin de sa santé l'y ramène en 1728 et l'y retient six semaines [7], ses amis Gay et Arbuthnot [8] se trouvant, au moins une partie du temps avec lui; il y était au reste peut-être revenu dans l'intervalle [9]. En 1734, nouveau séjour prolongé, en compa-

1. Voir, pour plus de détails, le portrait que fait de lui M. Kilvert.
2. Voy. ci-dessous, ch. x.
3. Sa prépondérance fut, en 1763, tournée en ridicule dans une caricature intitulée *The Knights of Baythe or the One Headed Corporation*, qui eut et garde une certaine célébrité locale, et que l'on trouvera reproduite dans Peach, *Life and Times of Ralph Allen*, p. 181.
4. Cf. ci-dessous, même chapitre.
5. Voir plus haut, ch. VII, p. 169.
6. Lettre à Caryll, du 11 octobre 1715 (*Works*, éd. Elwin et Courthope, t. VI, p. 233). Pope fit partie du voyage à cheval où il fut accompagné par Arbuthnot, Jervas et d'autres amis (lettre de Jervas, 12 août 1715, ibid., t. VIII, p. 18).
7. Lettre à Martha Blount, du 4 septembre, datée de Bath (ibid., t. IX, p. 310); le millésime proposé n'est que conjectural, mais fort probable); lettre à lord Oxford, 14 septembre 1728 (ibid., t. VIII, p. 243); lettre à Swift, du 12 novembre (erreur probable du copiste pour *12 octobre* voir la note de l'édition Elwin et Courthope) 1728 : « I have passed six weeks in quest of health and found it not, etc. » (ibid., t. VII, p. 138).
8. Ibid., t. IX, p. 312, lettre à Martha Blount.
9. L'un de ses derniers biographes, M. Courthope, après avoir parlé de son

[illegible] Bolingbroke [1]. Quand il fit la connaissance d'Allen, c'est ce [illegible] ignorons, mais ses relations avec lui ne paraissent avoir [illegible] intime jusque vers 1736 [2], moment où celui-ci s'éprend [illegible] coup d'estime et d'admiration pour le poète, lui fait les [illegible] flatteuses avances, lui propose spontanément de lui rendre [illegible] grand service, se lie avec lui étroitement. A quoi tient [illegible] sympathie si vive et si subite ? Chose singulière, à l'un des [illegible] qu'on peut le plus justement reprocher à la mémoire de [illegible] la publication que, par-dessous main, en 1735, il fit faire [illegible] lettres. De quelles manœuvres cette publication fut le prix, [illegible] quels moyens peu droits et peu délicats elle fut préparée et [illegible] tout le monde le sait aujourd'hui [3], et, sans être aussi [illegible] instruits que nous, sans tenir entre les mains autant des [illegible] du procès [4], nombre de contemporains purent deviner en [illegible] le rôle équivoque joué par l'auteur. Point de ces soupçons [illegible] Allen ; à la lecture du premier recueil, il se prit d'affection [illegible] Pope [5]; comme la plus grande partie de la nation, il ne [illegible] dans ses lettres que « franchise, tendresse, bonté, droi-

[illegible] de 1714, ajoute : « His health was restored by the waters and the change [illegible], which proved altogether so agreeable to him that for the rest of his [illegible] he rarely failed to pay a yearly visit to Bath » (Ibid., t. V, p. 119). En ce qui concerne la période 1715-1728, on ne voit pas toutefois sur quoi se fonde cette assertion.

1. « Our friend [Pope]... who is setting out in three days with me for the Bath where he will stay till towards the middle of October, etc. » (Bolingbroke à Swift, 16 octobre 1734, ibid., t. VII, p. 325). Cf. également une lettre de Swift à Pope, du 1er novembre 1734 (ibid., p. 327). Une lettre adressée à Fortescue où Pope dit arriver de Bath (ibid., t. IX, p. 113) est difficile à dater exactement (1730 peut-être, Pope y mentionnant la maladie de sa mère).

2. Cf. plus bas, p. 255, note 2.

3. Voir l'examen et le minutieux exposé (peut-être un peu poussé au noir), qu'a faits de cette question M. Elwin (*Pope's Works*, t. I, introduction, p. xxvi-xlvi). M. Leslie Stephen adopte les mêmes conclusions (*Pope*, ch. VI).

4. C'est, comme l'on sait, M. Dilke qui, le premier, a étudié de près la question et en a élucidé les points importants (*Athenæum*, 8 juillet 1854, 1er, 8 et 15 septembre 1860). Cf. *Papers of a Critic*, t. I, du même auteur (1875).

5. « As to any advantage they [ses lettres] may do to my own character, I ought to be content with what they have done already. I assure you, I do not think it the least of those advantages that they have occasioned me the good will (in so great a degree) of so worthy a man » (Pope à Allen, 5 juin 1736, t. IX, p. 188 de l'édition Elwin et Courthope). « Mr. Allen's friendship with Mr. Pope was contracted on the reading his volume of letters which gave the former the highest opinion of the other's general benevolence and goodness of heart » (note de Warburton sur ce passage).

ture d'intention, constance dans l'amitié »[1]. A l'admiration qu'il éprouvait pour le génie du poète s'était mêlée jusque-là quelque répugnance pour l'âpreté, la violence du satirique[2] ; les qualités aimables révélées par la correspondance le touchèrent et le conquirent, lui firent désirer l'amitié d'un grand homme qu'on découvrait si bon homme en même temps ; cette amitié, il la rechercha donc et l'obtint.

Que cette amitié ait été des deux côtés vive et sincère, la correspondance de Pope nous en fait foi. Onze des lettres qu'adressa le poète à Allen nous ont été conservées[3], ainsi qu'un certain nombre de fragments ; elles montrent chez l'un des deux hommes empressement, générosité, tact, chez l'autre reconnaissance et dignité[4], chez tous deux affection réciproque. Quoique Bath même eût perdu aux yeux du poète tous ses charmes, quoique les prés fleuris de Twickenham et les bords riants de la Tamise l'eussent dégoûté des rochers, et de la boue, et des brouillards du Somersetshire, la seule présence d'Allen contrebalance tous ces inconvénients[5]. Il accourt désormais à Bath

1. « Pope's private correspondence, thus promulgated, filled the nation with the praises of his candour, tenderness and benevolence, the purity of his purposes, and the fidelity of his friendship » (Johnson, *Lives of the Poets*, Pope, p. 400 de l'édition Chandos).

2. « Though he had long been acquainted with our poet and *admired* him for the excellence of his genius, yet the asperity of his satirical pieces was so repugnant to the softness and suavity of that worthy man's disposition, that it in some degree estranged him from his intimacy. But no sooner had he read our author's letters that he *loved* him for the goodness and virtues of his heart; and ever after entertained the most candid affection for him » (Ruffhead, *Life of Pope*, p. 406, note). Ruffhead fut sans doute instruit de ces particularités par Warburton.

3. Neuf ont été publiées par Warburton en 1751 ; les deux autres, ainsi que les fragments, parurent d'abord dans la vie de Pope par Ruffhead ; il est à croire que celui-ci les tenait également de Warburton. Notre confiance dans les sentiments exprimés dans cette correspondance peut être accrue par le passage suivant : « These letters will never come into our collection, therefore let us commend ourselves honestly, when we do or suffer anything in a good cause » (Ruffhead, *Life of Pope*, p. 469-470). Il est vrai que la sincérité des déclarations de Pope est quelquefois sujette à caution. Aucune des lettres d'Allen à Pope ne nous reste.

4. Cette dernière qualité est constante chez Pope dans ses rapports avec les grands, et, en général, avec tous les hommes puissants et influents. Cf. sur ce point Beljame, *Le Public et les Hommes de Lettres*, ch. IV, sections IV et V.

5. « But for [your] news of my quitting Twit'nam for Bath, inquire into my years, if they are past the bound of dotage? Ask my eyes if they can see, and

presque chaque année[1] ; il y fait des séjours qui s'étendent parfois à plusieurs mois[2] ; n'était le souvenir de quelques personnes chères, il s'accommoderait de ne plus quitter son nouvel ami[3] ; au moins est-il chez celui-ci, soit à Hampton Manor, sa villa de Bathampton, soit plus tard à Prior Park[4] l'hôte familier, constant, toujours attendu, toujours bienvenu, qu'on fait quelquefois cent milles pour aller chercher[5].

Cette correspondance de Pope, imprimée par Curll à sa bruyante indignation, mais grâce à ses machinations secrètes, fournit du reste immédiatement à Allen une occasion de servir le poète. A

my nostrils if they can smell ? To prefer rocks and dirt to flowery meads and lovely Thames, and brimstone and fogs to roses and sunshine. When I arrive at these sensations, I may settle at Bath, of which I never dreamt, further than to live just out of the sulphurous pit, and at the edge of the fogs at Mr. Allen's, for a month or so. I like the place so little, that health itself could not draw me thither, though friendship has twice or thrice » (lettre à Richardson, 21 novembre [1739], *Works*, édition Elwin et Courthope, t. IX, p. 508).

1. Les lettres de Pope nous le montrent à Bath en 1736 (ibid., t. IX, p. 171); 1737 (8 juin, t. IX, p. 192 ; 3 septembre, ibid., p. 140); 1739 (22 novembre, t. IX, p. 483 ; 1er décembre, t. X, p. 223 ; 17 décembre, ibid., p. 94) ; 1739-1740 (17 janvier, t. IX, p. 208) ; 1740 (27 octobre ou peu après, t. IX, p. 212; 29 décembre, t. VIII, p. 471) ; 1741 (13 octobre, t. V, p. 412 ; 12 novembre, t. IX, p. 219 ; 22 novembre, ibid., p. 221 ; date indéterminée, ibid., p. 483) ; 1742 (23 avril, t. IX, p. 224 ; 27 novembre, ibid.) ; 1743 (11 juillet, t. X, p. 216 ; 18 juillet, t. IX, p. 233 ; 23 juillet, t. VII, p. 490 ; 6 août, t. V, p. 418). Il faut ajouter cependant que l'année où furent écrites quelques-unes de ces lettres n'est pas certaine, et que d'autre part le séjour chez Allen n'est mentionné expressément que dans peu ; une fois (8 juin 1737), Pope regrette de rester à Bath au lieu de rejoindre Allen à Widcombe. A défaut de séjour, il y avait sûrement au moins des entrevues ; le 21 août 1743, Pope demande à la duchesse de Marlborough de faire savoir à Allen que, n'ayant passé qu'une demi-journée à Bath, il n'a pu l'aller voir (t. X, p. 245).

2. « I have been full three months about Bath and Bristol, endeavouring to amend a complaint which more or less has troubled me all my life... » (lettre à Warburton, 17 janvier 1739-1740, t. IX, p. 208). « I am going to Bath for near two months » (Au même, 27 octobre 1740, t. IX, p. 212).

3. « Were it not for a hankering ('tis a good expressive English word) after these [friends], I could live with honest Mr. Allen all my life » (lettre à Lyttelton, 12 décembre [1736], t. IX, p. 172).

4. Ce château, commencé vers 1736, ne fut terminé qu'en 1743.

5. « Both your Grace and Mr. Allen have done for me more than I am worth; he has come a hundred miles to fetch me, and I think in gratitude I should stay with him for ever, had I not an equal obligation to come back to your Grace « (Pope à la duchesse de Marlborough [1742], t. V, p. 416). Graves, ami d'Allen, écrit justement : « Mr. Pope was almost a constant inmate in the family during the Bath season for many years » (*The Triflers*, p. 66-67).

la publication du second volume [1], Pope s'était déclaré forcé de donner lui-même une édition de ses lettres qui fût au moins correcte et authentique, et il avait annoncé cette édition [2]. Il feignait cependant une grande répugnance à tenir parole, et, en ouvrant la souscription, exprimait l'espoir qu'elle échouerait et qu'il serait ainsi dégagé [3]. Il avait été, sans le vouloir, bon prophète, et, ce qui n'était pas du tout son compte, son pronostic était en voie de se vérifier [4], quand survint fort à propos Allen, offrant de prendre à sa charge tous les frais de l'édition. Pope le remercia fort, se fit un peu prier, déprécia ses lettres : que pouvait gagner ou le public ou sa propre réputation à ce qu'elles fussent connues [5] ? A la fin il se laissa persuader. Il supprimerait volontiers, disait-il, quelques passages fâcheux qui ne traduisaient pas ou ne traduisaient plus ses sentiments [6] ; il voudrait aussi

1. En juillet 1735. C'est le volume qui contenait, ou prétendait contenir (car il n'en donnait que trois) les lettres d'Atterbury à Pope.

2. Une note de Warburton, citée dans l'édition Elwin et Courthope (t. IX, p. 188, note), dit qu'Allen offrit de faire imprimer les lettres à ses frais.

3. « I hope the subscription will fail, so far at least as to excuse me from the thing I never liked, and have been over-persuaded to do » (lettre à Fortescue, avril 1736, t. IX, p. 136). Cf. également une autre lettre au même, du 26 mars 1736, ibid., p. 135. De même encore à Allen, 30 avril 1736 : « I have heard little yet of the subscription... After my return I will inquire what has been done; and I really believe what I told you will prove true, and I shall be honourably acquitted of a task I am not fond of » (Ibid., p. 188).

4. « As I find, what I imagined, the slowness of subscribers, etc. » (Pope à Allen, 6 novembre 1736, ibid., p. 191). La souscription était ouverte alors depuis sept mois.

5. « But in a word I think your notion of the value of those things is greatly too high, as to any service they can do to the public; and as to any advantage they may do to my own character, I ought to be content with what they have done already. I assure you, I do not think it the least of those advantages that they have occasioned me the good will (in so great a degree) of so worthy a man » (Pope à Allen, 5 juin 1736, ibid., p. 188). Un fragment de lettre à Allen conservé par Ruffhead (*Life of Pope*, p. 345, note) se rapporte sans doute à la même partie de la correspondance : « I am sure, if you thought they would be of any service to virtue, or answer any one good purpose, whether (considered as writings) they brought me any credit or not, they should be given to the world: and let them make me a worse writer, provided they could but make one better man ».

6. « I do grant it would be some pleasure to me to expunge several idle passages, which will otherwise, if not go down to the next age, pass, at least, in this, for mine; although many of them were not, and God knows, none of them are my present sentiments, but, on the contrary, wholly disapproved by me » (Ibid., p. 189). Allen avait-il suggéré quelques retranchements ? Le passage qui

complaire à Allen, sans lui laisser cependant à lui seul une si lourde charge[1]. « Pour vous convaincre, s'écrie-t-il, du poids qu'ont sur moi votre opinion et vos désirs, je vais faire ce que je n'ai pas fait encore, dire à mes amis que je suis aussi disposé à publier ce livre qu'à le laisser de côté. Et plutôt que de vous laisser vous imposer vous-même à votre propre taux, je publierai dans les journaux l'hiver prochain, les conditions de la souscription »[2]. Il accepte enfin, s'il est nécessaire, son assistance « dans n'importe quelle proportion modérée »[3]. Cinq mois plus tard, et le livre aux trois quarts imprimé, Pope battait un dernier rappel des souscripteurs hésitants, essayant, dit-il, d'épargner la bourse d'Allen, tout en proclamant que rien ne peut diminuer ses obligations envers lui[4]. Il est donc raisonnable de penser que cette assistance modérée demeura, en somme, considérable[5] et qu'elle permit seule que parût, en 1737, le volume des *Lettres*[6].

précède immédiatement celui-ci peut le laisser croire; Pope y expose les raisons qu'il a de donner au public « tout ce que la discrétion même supprimerait », mais déclare (en 1737 ?) : « I... determine lo leave out every syllable, to the best of my judgment, that can give the least ill example to an age too apt to take it, or the least offence to any good or serious man » (fragment cité par Ruffhead, *Life of Pope*, p. 465).

1. « And I do not flatter you when I say, that pleasure would be increased to *me* in knowing I should do what to please *you*. But I cannot persuade myself to let the whole burden, even though it were a public good, lie upon you, much less to serve my private fame entirely at another's expense » (Ibid.).

2. « As to the present affair, that you may be convinced what weight your opinion and your desires have with me, I will do what I have not yet done: I will tell my friends I am as willing to publish this book as to let it alone. And, rather than suffer you to be taxed at your own rate, will publish, in the news, next winter, the proposals, etc. » (Ibid., p. 189-190).

3. Ibid., p. 189.

4. « As I find, what I imagined, the slowness of subscribers, I will do all I can to disappoint you in this particular, and intend to publish in January, when the town fills, an advertisement, that the book will be delivered by Ladyday, to oblige all that will subscribe, to do it. In the meantime, I have printed receipts, wich put an end to any person's delaying upon pretence of doubt, by determining that time. I send you a few, that you may see I am in earnest, endeavouring all I can to save your money, at the same time that nothing can lessen the obligation to me » (Pope à Allen, 6 novembre 1736, ibid., p. 191). Allen recueillit aussi ou prétendit recueillir des souscriptions parmi ses amis (fragment d'une lettre de Pope citée par Ruffhead, *Life of Pope*, p. 499).

5. Pope semble s'être réservé toutefois une part de risques, puisqu'il espère ne point trop perdre : « Provided I do not lose too much (for a man of more prudence than fortune), etc. » (fragment de lettre à Allen dans Ruffhead, op. cit., p. 465).

6. Ce volume de lettres n'est pas le seul dont Pope entretienne Allen. Quelques

Il ne faudrait pas, d'après tout cela, prendre l'attachement de Pope à Allen pour issu du simple intérêt. Ses lettres, très dignes, très sobres de compliments et de protestations [1], respirent partout, avec l'affection, une estime profonde et non simulée. Cette estime, il voulut même la manifester dans ses écrits et demanda à Allen la permission d'introduire incidemment son nom dans l'un de ses ouvrages [2]. Il le fit entrer en effet dans son *Mil-sept-cent-trente-huit* [3], donnant ce nom comme symbole de mérite modeste et rehaussant assez gauchement (du moins dans la première édition) la vertu de son ami du souvenir de son humble origine. « Un Allen sans naissance, disait-il, peut bien, dans sa pudeur tremblante, faire le bien en cachette et rougir d'y trouver la gloire » [4]. La qualification n'était pas heureuse [5], non plus que la compagnie, très honorable assurément, mais non des plus relevées où il plaçait son héros [6]. Allen laissa-t-il voir quelque

années plus tard (octobre 1740?), il lui parle longuement de sa correspondance avec Swift (ibid., p. 195-196) ; il va sans dire que les diverses déclarations qu'il fait à ce sujet ne doivent être reçues qu'avec une extrême défiance, destinées qu'elles paraissent à détourner des soupçons possibles et trop justifiés (voir sur ce point l'exposé et la discussion de M. Elwin, dans son édition de Pope, introduction, p. LXXXIII-CXVIII ; ce qui touche particulièrement les lettres à Allen se trouve principalement aux pages CIII-CVI et CVIII-CIX).

1. Il dit très justement : « ... Moreover to be perpetually repeating assurances is both a needless and suspicious kind of treatment with such as are sincere; not to add the tautology one must be guilty of, who can make out so many idle words as to fill pages with saying one thing. For all is said in this word, *I am truly yours* » (6 novembre 1736, ibid., t. IX, p. 190).

2. « Pray, tell me if you have any objection to my putting your name into a poem of mine (incidentally, not at all going out of the way for it), provided I say something of you, which most people will take ill, for example, that you are no man of high birth or quality ? You must be perfectly free with me on this, as on any, nay, on every other occasion » (28 avril 1738, ibid., p. 194).

3. *One Thousand Seven Hundred and Thirty Eight*, titre changé dès 1740 en *Epilogue to the Satires*.

4. Let low-born Allen, with awkward shame,
Do good by stealth and blush to find it fame (v. 135-136).

Le distique ne se trouve sous cette forme que dans l'in-quarto de 1738 et dans l'édition de Dublin de la même année.

5. La lettre citée ci-dessus (note 2) laisse croire qu'Allen avait autorisé une allusion de cette sorte. Mais l'épithète insiste durement sur un point qu'il était déjà délicat de toucher.

6. Le ministre dissident Foster, la prédicante quakeresse Mme Drummond. Pope ajoutait après l'énumération :

Virtue may choose the high or low degree
' Tis just alike to Virtue and to me... (v. 137-138).

déplaisir qui fut rapporté au poète ? celui-ci s'aperçut-il lui-même de la faute de goût commise [1] ? En tout cas, dès la seconde édition, il l'atténua en changeant la malencontreuse épithète. « Allen sans naissance » devint « le modeste Allen » [2], et le changement fut expliqué à l'intéressé par une lettre flatteuse [3].

Si familier était Pope avec Allen qu'on voit l'hospitalité de Prior Park s'étendre facilement aux amis du poète. Pope, par exemple, invite à en venir jouir avec lui Warburton [4] et Arbuthnot [5]. Ne trouvait-il pas son plus grand plaisir, comme il le dit dans une de ses lettres, à « mettre en rapport les gens de mérite et les sages ? C'est la plus grande faveur qu'on puisse faire et aux grands talents et aux hommes utiles » [6]. En ce qui touche Warburton, le service fut même plus grand que ne pouvait le soupçonner Pope, puisque les relations ainsi établies avec Allen fondèrent sa fortune dans l'Église et dans le monde. Déjà connu du public par ses premiers ouvrages [7], lié avec Pope depuis qu'il

1. Graves dit que c'est Warburton qui suggéra la correction (*The Triflers*, p. 62). Mais, d'après la lettre de Pope à Warburton du 1er novembre 1741, citée plus loin, p. 261-262, Warburton ne semble pas avoir connu Allen à cette date. Cf. également la lettre citée ci-dessous, note 3 (dernière phrase de la citation).

2. « Let *humble* Allen, etc. ».

3. « I always profit myself of the opinion of the public to correct myself on such occasions [une nouvelle édition]; and sometimes the merits of particular men, whose names I have made free with, for examples either of good or bad, determine me to alterations. I have found a virtue in you more than I certainly knew before, till I had made experiment of it, I mean humility. I must therefore in justice to my own conscience of it bear testimony to it, and change the epithet I first gave you of *low-born* to *humble*. I shall take care to do you the justice to tell everybody this change was not made at yours, or at any friend's request for you, but my own knowledge you merited it, etc. (2 novembre [1738], t. IX, p. 194-195 de l'édition Elwin et Courthope).

4. Pope à Warburton, 12 et 22 novembre 1741, ibid., p. 219 et 221. Warburton avait compté voir Pope à Twickenham, au moment où celui-ci se trouvait à Bath, ce qu'apprenant, Allen dit à Pope de l'inviter à le rejoindre (Graves, *The Triflers*, p. 68-69).

5. Pope à Arbuthnot, 23 juin 1743, t. VII, p. 490 de l'édition Elwin et Courthope.

6. « Nothing in all my life has been so great a pleasure to my nature as to bring deserving and knowing men together. It is the greatest favour that can be done, either to great geniuses or useful men » (Pope à Allen, 20 janvier [1744], ibid., t. IX, p. 197).

7. En particulier par *The Alliance between Church and State* (1736), par la première partie de *The Divine Legation of Moses* (1738, n. s.) et par le *Commentary on Mr. Pope's Essay on Man*, sous ses deux premières formes (1738-1739).

avait défendu l'*Essai sur l'Homme* contre les critiques de Crousaz, il était encore simple titulaire d'un petit bénéfice dans le comté de Nottingham [1] et d'un autre dans celui de Lincoln [2]. En novembre 1741, Pope le presse de venir le rejoindre chez Allen, et la lettre par où il le fait montre une fois de plus l'agrément que lui-même trouvait à Prior Park et le cas qu'il faisait de son hôte. « J'ai ici, dit-il, plus de loisir qu'il ne m'est jamais possible d'en trouver chez moi pour *vacare literis*. C'est en ce lieu que vos exhortations pourront être le plus efficaces pour me faire reprendre les études que des occupations et des dérangements perpétuels m'ont fait presque mettre de côté. Si vous pouviez trouver moyen de passer un mois ou six semaines hors de chez vous, c'est ici que je voudrais vous voir, et, si vous vouliez soit continuer votre bel ouvrage [3], soit vous délasser au vain amusement de commenter [4] un poète dont l'unique mérite est de chercher par ses traits moraux à n'être pas tout à fait indigne de la considération des hommes qui servent plus efficacement la morale et la vertu, eh bien, dans l'un ou l'autre cas, ce lieu [5] et cette maison seraient pour vous un inviolable asile contre tout ce que vous désireriez éviter dans un endroit aussi fréquenté que Bath. L'excellent homme qui en est le maître vous invite de la façon la plus pressante; il vous traiterait avec affection et vénération bien plutôt qu'avec ce que le monde appelle politesse et égards. Il est plus sincère et plus simple que presque aucun homme vivant, *antiquis moribus* [6]. Si les eaux de Bath peuvent être utiles à votre santé (comme il me le paraît d'après ce que vous m'en dites), nulle occasion plus favorable ne peut se

1. Brant Broughton, près de Newark.

2. Frisby.

3. Probablement la *Divine Mission de Moïse*, dont les tomes IV, V et VI parurent cette année même (1741).

4. On sait que, du vivant même de Pope, Warburton fut son commentateur officiel. C'est lui qui écrivit en grande partie les notes sur le IVe livre de la *Dunciad*. En 1743 il donna une édition du poème complet; l'avant-propos signé Ricardus Aristarchus est aussi de lui.

5. Widcombe, aux portes de Bath, où se trouvait la résidence d'Allen.

6. Il dit encore, dans la lettre suivante : « You will owe me a real obligation by being made acquainted with the master of this house; and by sharing with me, what I think one of the chief satisfactions of my life, his friendship » (22 novembre 1741, t. IX, p. 221 de l'édition Elwin et Courthope).

présenter. C'est précisément la meilleure saison. L'évêque de Salisbury[1], nous dit-on, est attendu ici d'un jour à l'autre; je sais qu'il est de vos amis; tout au moins, quoique évêque, est-il homme de trop de savoir pour être votre ennemi. Vous voyez que je n'omets rien pour faire pencher la balance, et, connaissant votre amitié, je pense aussi que je pèse un peu dans le plateau. Vous n'avez pas besoin d'amener de domestique. Votre chambre sera contiguë à la mienne, et nous aurons le même homme pour nous servir. Il y a une bibliothèque et une galerie de quatre-vingt-dix pieds de long où l'on peut se promener, ainsi qu'une voiture pour prendre l'air avec moi toutes les fois qu'il vous plairait... Tout ceci n'est-il qu'un rêve? ou pouvez-vous en faire une réalité? pouvez-vous me prêter l'oreille?

Audistin'? an me ludit amabilis
Insania? »[2].

Warburton prêta l'oreille; il rejoignit son illustre ami comme il en était prié, et la réunion ne fut pas sans quelque conséquence pour les lettres, puisque c'est là que fut définitivement arrêté le

1. Sherlock, connu par des ouvrages divers, des sermons, et aussi par la part qu'il prit aux débats de la chambre des lords.

2. « I am here in more leisure than I can possibly ever enjoy in my own house, *vacare literis*. It is at this place, that your exhortations may be most effectual to make me resume the studies I have almost laid aside, by perpetual avocations and dissipations. If it were practicable for you to pass a month or six weeks from home, it is here I could wish to be with you: and if you would attend to the continuation of your own noble work, or unbend to the idle amusement of commenting upon a poet, who has no other merit than that of aiming by his moral strokes to merit some regard from such men as advance truth and virtue in a more effectual way; in either case, this place and this house would be an inviolable asylum to you, from all you would desire to avoid in so public a place as Bath. The worthy man who is the master of it, invites you in the strongest terms; and is one who would treat you with love and veneration, rather than what the world calls civility and regard. He is sincerer and plainer than almost any man in this world, *antiquis moribus*. If the waters of the Bath may be serviceable to your complaints (as I believe from what you have told me of them), no opportunity can ever be better. It is just the best season. We are told the Bishop of Salisbury is expected here daily, who I know is your friend, at least, though a bishop, is too much a man of learning to be your enemy. You see I omit nothing to add to the weight in the balance, in which, however, I will not think myself light, since I have known your partiality. You will want no servant here. Your room will be next to mine, and one man will serve us.

plan du IVe livre de la *Dunciad*[1]. Lui-même se plut chez ses nouveaux hôtes ; il y plut aussi car il était ou pouvait se rendre aussi civil et aussi agréable dans le particulier qu'il se montre dans ses écrits arrogant, violent et injurieux[2]. Il renouvela sa visite dès l'année suivante[3]. En 1745, Allen lui donne la main de sa nièce, et Prior Park devient sa résidence. Plus tard, l'influence d'Allen auprès de Pitt lui vaut le doyenné de Bristol (1757) et l'évêché de Gloucester (1759)[4]. Allen enfin lègue en mourant à lui et à sa femme une grande partie de sa fortune, avec le domaine de Prior Park, qu'il occupe jusqu'en 1769[5].

Bien avant ces dates, avant même le mariage de Warburton, Pope avait cessé d'exister (mai 1744), et, quelques mois avant sa mort, l'étroite amitié qui l'unissait à Allen s'était soudain et violemment rompue pour ne se renouer qu'assez imparfaitement. Une querelle dont nous savons mal l'origine précise et le détail avait

Here is a library and a gallery ninety feet long to walk in, and a coach whenever you would take the air with me... Is all this a dream ? or can you make it a reality ? can you give ear to me ? » (Pope à Warburton, 12 novembre 1741, t. IX, p. 220-221 de l'édition Elwin et Courthope).

1. « Here accordingly they met : a great part of the new poem was read and highly approved : the rest was finished in the year 1742... » (Warburton, *Works*, préface de Hurd, t. I, p. 40). C'est Warburton qui avait donné à Pope l'idée de cette continuation (ibid. ; cf. la lettre de Pope à Warburton du 22 novembre 1741, et la note de celui-ci, dans l'édition Elwin et Courthope, t. IX, p. 221-222).

2. Voir à ce sujet différents témoignages dans Watson, *Life of Warburton*, ch. XXXIII, p. 617 et suiv. En voici un autre qui touche particulièrement Warburton à Bath : « At the first visit which I made at Prior Park, I met Dr. Warburton for the first time, whom I ventured to pronounce one of the politest men I had ever seen. Those who only know him as engaged in controversy may be surprised at this. But I found him so attentive to every one who spoke, particularly to myself, who am the worst of all possible speakers, setting everything that I said in the clearest light, and in short, paying such deference to his inferiors, as most of the company were... that he had certainly a claim to the character of a polite man, if destitute of superficial gentleness of manner » (Graves, *The Triflers*, p. 70-71). L'opinion de Disraeli paraît donc assez justifiée : « The arrogant and vituperative Warburton was only such in his assumed character ; for, in still, domestic life, he was the creature of benevolence, touched by generous passions » (*Quarrels of Authors*, t. I, p. 134).

3. Watson, *Life of Warburton*, ch. XII, p. 210. Le commentaire de l'*Essai sur l'Homme* remanié (A Critical and Philosophical Commentary on Mr. Pope's « Essay on Man », 1742) est dédié à Allen. Warburton prononça aussi en 1742 à l'abbaye de Bath un sermon qui fut imprimé (*A Sermon preached at the Abbey Church at Bath, on Sunday, October 24, 1742*).

4. Watson, *Life of Warburton*, ch. XXVII, p. 495.

5. Il habita ensuite son palais de Gloucester jusqu'à sa mort.

éclaté à Prior Park entre Mme Allen [1] et lui [2] pendant un séjour qu'y faisait avec lui son amie et sa constante compagne Martha Blount. Celle-ci, d'après divers récits, en fut au moins l'occasion : se conduisit-elle vis-à-vis de ses hôtes avec une arrogance impudente, comme l'en accuse Johnson [3], d'après Ruffhead [4], c'est-à-

1. Seconde femme d'Allen ; la première, fille du maréchal Wade, était morte jeune.

2. Entre Mme Allen et Martha Blount, dit M. Courthope dans sa vie de Pope : « A difference arose between her and Mrs. Allen. of which the poet was in some way the cause » *(Pope's Works*, t. V, p. 340). C'est probablement sur le passage suivant qu'il se fonde : « So strange a disappointment as I met with, the extreme sensibility which I know is in your nature, of such monstrous treatment, and the bitter reflection that I was wholly the unhappy cause of it, did really so distract me, etc. » (Ibid., t. IX, p. 333). Mais on ne voit pas ici de façon absolument assurée qui a subi le « monstrueux traitement » et d'autres passages semblent montrer que c'est Pope qui fut la partie effectivement engagée dans l'affaire : « I was like a man stunned or stabbed, where I expected an embrace ; and I was dejected to death, etc... When you bid me first go to Lord B'.s from them and then hasten thither, I was sensible it was in resentment of their conduct to me, and to remove me from such treatment, though you stayed alone to suffer it yourself... I dread their provoking you to any expression unworthy of you » (Ibid.). Le dernier trait laisse supposer que tout au moins aucune explication violente n'avait encore eu lieu entre Mme Allen et Mlle Blount. Pope se met aussi seul en cause dans une lettre postérieure : « I told him [à Allen] what I thought of Mrs. Allen's conduct to me before you came, and both hers and his after... I told him I did not impute the unkindness shown me, in behaving so coldly to him originally, but to Mrs. Allen ;... I... told him he should not see my behaviour altered to Mrs. Allen so much as hers had been to me... » (lettre à Martha Blount [25 mars 1744], ibid., p. 336-337). Cf. enfin les déclarations de Mlle Blount citées ci-dessous, p. 265, note 1. Tout cela n'empêche pas, bien entendu, que le fond, sinon le prétexte de la querelle, ait été, comme le déclare Allen à Pope, un malentendu réciproque *(mutual misunderstanding)* entre les deux femmes (ibid., p. 337).

3. « Mrs. Blount, as the known friend and favourite of Pope, had been invited to the house of Allen, where she comported herself with such indecent arrogance, that she parted from Mrs. Allen in a state of irreconcileable dislike, and the door was ever barred against her » (Johnson, *Lives of the Poets*, Pope, p. 412 de l'édition des *Chandos Classics)*. Cf : « With a sister of Mr. Allen, Mrs. Elliot,... I was well acquainted ; and I remember various stories with which the old lady used to entertain me, when a school-boy, about.... Pope and Miss Blount causing much uneasiness to Mr. Allen in consequence of what Dr. Johnson calls ' her indecent arrogance ' » (Polwhele, *Biographical Sketches in Cornwall*, t. I, p. 11).

4. « About a year before Mr. Pope's death, this lady at the desire of Mr. Pope and Mr. Allen, paid a visit to Prior Park, where she behaved herself in so arrogant and unbecoming a manner that it occasioned an irreconcileable breach between her and some part of. Mr. Allen's family » (Ruffhead, *Life of Pope*, p. 547). On sait que la vie de Pope fut écrite sous l'inspiration et peut-être avec la collaboration de Warburton. Celui-ci montre à plusieurs reprises qu'il était

dire en somme d'après Warburton ? eut-elle au contraire, comme elle le dit à Spence, à se plaindre de leur injurieuse froideur[1] ?

mal disposé envers Martha Blount : c'est ainsi que Pope avait dédié *to a Lady* son *Épître sur les Caractères des Femmes*, et tout montre que le destinataire anonyme du poème et des compliments qu'il renferme n'était autre que Martha Blount; Warburton, dans l'édition des œuvres de Pope qu'il donna après la mort du poète, s'efforça de lui retirer cet honneur et de prouver qu'il s'agit d'une personne imaginaire (voir là-dessus l'édition Elwin et Courthope, t. III, p. 10-11). Sur son rôle dans la présente querelle, cf. ci-dessous, p. 266, note 4. Quant au caractère de Martha Blount, il a été apprécié par les contemporains de façon assez diverse (voir quelques-uns des témoignages dans l'édition Elwin et Courthope, t. V, p. 339-340).

1. « They often invited me to their house, and I took an opportunity of paying them a visit. I soon observed a strangeness of behaviour in them. They used Mr. Pope very rudely, and Mr. Warburton with double complaisance, and me they used very oddly in a stiff over-civil manner: I asked Mr. Pope whether he had observed their usage of him... he said he had not, and that the people had got some odd thing or other in their heads. This oddness continued as long as we staid » (Spence, *Anecdotes*, p. 358-359). Quant à la cause immédiate du différend, c'est d'après sir John Hawkins (note dans son édition de Johnson, t. IV, p. 89), un refus qu'aurait fait Allen à Mlle Blount de sa voiture pour aller à la chapelle catholique. Une autre est mise en avant dans la lettre de Pope à Martha Blount qui est citée ci-dessous, p. 267, note 1: Mme Allen aurait pris ombrage de certaines vues de Pope sur la villa d'Allen à Bathampton dans le voisinage de Prior Park; Allen écarte cette cause (ibid.), mais il faut remarquer que, peu de mois auparavant, Pope avait demandé, sans l'obtenir, de s'y installer, cette fois avec Arbuthnot (Pope à Arbuthnot, 23 juillet 1743, t. VII, p. 490 de l'édition Elwin et Courthope); peut-être y eut-il de sa part une nouvelle sollicitation qui fut jugée indiscrète. La même lettre à Martha Blount laisse toutefois entrevoir un motif bien plus sérieux et qui, malgré la dénégation d'Allen, est probablement le vrai. Le poète y dit à son amie : « I pressed then that she [Mrs. Allen] must have had some very unjust or bad thing suggested to her against you... », ce qui ne peut s'entendre que des commentaires provoqués dès longtemps par l'intimité de Pope et de Martha Blount, commentaires dont Pope lui-même avait eu l'occasion de s'alarmer (cf. lettres à Caryll, 25 décembre 1725 et 20 juillet 1729, t. VI, p. 287 et 316 de l'édition Elwin et Courthope). Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que Mme Allen ait vu d'un mauvais œil cette intimité, surtout manifestée sous son toit ? De là des sentiments qui se traduisirent par de la froideur d'abord, puis, sur quelque incident probablement insignifiant, par un éclat plus ou moins violent. Cet incident, ou Pope ou Martha Blount put le faire naître facilement, l'un étant un hôte assez incommode (Cf. Johnson, *Lives of the Poets*, Pope, p. 413 de l'édition des *Chandos Classics)* et l'autre, si l'on accepte les témoignages où le lecteur a été renvoyé ci-dessus (p. 264, note 4), ne se montrant pas plus discrète. Ajoutons que la sensibilité maladive de Pope put grossir démesurément à ses yeux un différend futile; il est remarquable en effet qu'il ne se soit aperçu d'aucun changement de manières à son égard tant que Martha Blount ne l'en avertit point (cf. ci-dessus, citation qui ouvre cette note), et qu'Allen d'autre part déclare à plusieurs reprises n'en avoir jamais remarqué (lettre citée p. 267, note 1). L'imagination du poète a pu se donner carrière.

Il est bien difficile, et après tout, assez indifférent de le savoir. Quoi qu'il en soit, il y eut une scène violente, et le poète quitta brusquement la maison, comptant être suivi immédiatement par son amie [1]. Elle, retenue par quelque obstacle matériel, se plaint alors, dans une lettre débordante de colère, de nouveaux affronts [2], à quoi Pope répond par l'injonction de quitter le seul lieu d'Angleterre où elle soit exposée à un tel traitement, un lieu où pour sa part, il ne remettra jamais les pieds. « Quelque bien que je veuille au maître de la maison, s'écrie-t-il, sa femme est une impertinente péronnelle, et qui lui fera faire ce qu'elle voudra » [3]. Warburton, qui, au moins passivement, a pris le parti des Allen, n'est plus qu' « un pied-plat sournois » [4]. Allen, comme on voit, n'est pas directement mis en cause, ce qui laissait la porte ouverte à une réconciliation, qui eut lieu bientôt. Dès le commencement de 1744 [5], la correspondance se reprend entre eux sur un ton amical. En mars Allen va trouver Pope pour éteindre tout le différend par une explication franche des deux parts [6]; il se défend et défend sa femme d'avoir voulu offenser en rien Pope ou Martha Blount; il met tout le mal sur le compte d'un malentendu qui a séparé les

1. Lettre à Martha Blount [1743], t. IX, p. 333 de l'édition Elwin et Courthope.

2. « Mr. and Mrs. Allen never said a word, nor so much as asked me how I went, where or when. In short, from every one of them much greater inhumanity that I could conceive anybody could show... The talk to one another without putting me at all in the conversation... I do really think these people would shove me out, if I did not go soon » (Martha Blount à Pope [1743], ibid., p. 332 et 333).

3. « All I beg is, that you will not stay a moment at the only place in England (I am satisfied) where you can be so used; and where for your sake and for my own too, I never will set foot more. However well I might wish the man, the woman is a minx, and an impertinent one, and he will do what she would have him » (Pope à Martha Blount, [1743], ibid., p. 334).

4. « W. is a sneaking parson, and I told him he flattered » (ibid., p. 335). C'est sans aucun doute de Warburton qu'il s'agit: Martha Blount disait dans la lettre précédente : « Mr. Warburton took no notice of me — ' tis most wonderful ' » (ibid., p. 332). Pope cependant ne lui tint pas rigueur.

5. Pope à Allen, 20 janvier [1744], ibid., p. 196.

6. A l'annonce de son arrivée Pope répond en ces termes : « I am sure we shall meet with the same hearts we ever met; and I could wish it were at Twickenham, though only to see you and Mrs. Allen twice there instead of once ». Plus loin, il lui demande de rester le plus longtemps possible (lettre à Allen, 6 mars [1744], ibid., p. 197.

deux femmes[1]. Il semble que Pope accueillit avec un peu de hauteur affectée démarche et explications, mais les deux anciens amis se séparèrent en bons termes puisqu'Allen s'invita lui-même à revenir voir Pope quinze jours après[2]. Quelques semaines plus tard le poète mourait, laissant un testament[3] où paraît quelque vestige de la querelle. « Au cas, dit-il dans ce document, où Ralph Allen, déjà nommé, me survivrait, mes exécuteurs devront lui remettre la somme de 150 livres sterling, équivalente au mieux de mes calculs, à ce que j'ai reçu de lui, tant pour mon bénéfice particulier que pour des œuvres charitables. S'il refuse de l'accepter pour lui-même, je le prie de l'employer d'une façon qui, j'en suis persuadé, n'est pas pour lui déplaire, au profit de l'hôpital de Bath »[4]. Cette restitution posthume fut assez sévèrement jugée

1. « I told him what I thought of Mrs. Allen's conduct to me before you came, and both hers and his after. He did pretty much what you expected; utterly denied any unkindness or coolness, and protested his utmost desire, and answered for hers, to have pleased you: laid it all upon *the mutual dissatisfaction* between you and her, and hoped I would not be altered towards him by any *misrepresentation* you might make; not that he believed you would tell an untruth, but that you saw things in a mistaken light. I very strongly told him you never made any such; nor, if he considered, was it possible, since all that had passed I saw with my own eyes, and heard with my own ears. I told him I did not impute the unkindness shown me, in behaving so coldly, to him originally, but to Mrs. Allen; and fairly told him I suspected it to have proceeded from some jealousy she had of some designs we had upon his house at Hampton, and confirmed it by the reports I had heard of it from several hands. But he denied this utterly too. I pressed then that she must have had some very unjust or bad thing suggested to her against you; but he assured me it all rested upon a *mutual misunderstanding* between you two, which appeared in two or three days, and which he spoke to his wife about, but found he could not make her at all easy in, and that he never in his whole life was so sorry at any disappointement. I said much more, being opener than I intended at first; but finding him own nothing, but stick to this, I turned to make slighter of it, and told him he should not see my behaviour altered to Mrs. Allen so much as hers had been to me (which he declared he did not see); and that I could answer for it, Mrs. Blount was never likely to take any notice of the whole, so far from misrepresenting any particular » (Pope à Martha Blount, [25 mars 1744], p. 336-337).

2. « I thought his behaviour a little shy; but in mine, I did my very best to show I was quite unconcerned what it was. He parted, inviting himself to come again at his return in a fortnight » (ibid., p. 337).

3. Il l'avait fait en décembre précédent (vie de Pope par M. Courthope, ibid., t. V, p. 341).

4. « Item, in case Ralph Allen, abovesaid, shall survive me, I order my executors to pay him the sum of one hundred and fifty pounds, being, to the best of my calculations, the account of what I have received from him, partly for my

du public[1]. « M. Pope, dit simplement Allen, a toujours assez mal compté ; s'il tenait à me rembourser, avec un zéro de plus, il eût été plus près de la vérité », et il versa à l'hôpital les cent cinquante livres[2].

Les devoirs de reconnaissance dont Pope s'acquitta peut-être imparfaitement envers son ami et son bienfaiteur, un autre grand écrivain, dans des circonstances assez analogues, les remplit au contraire largement. C'est le romancier Fielding, dont plusieurs ouvrages conservent pour la postérité le nom et le souvenir d'Allen. Sa sœur, Sarah Fielding, l'auteur des *Aventures de David Simple,* vivait à Widcombe, près de Bath[3] ; elle était sans fortune

own, partly for charitable uses. If he refuses to take it himself, I desire him to employ it in a way I am persuaded he will not dislike, to the benefit of the Bath hospital » (Ruffhead, *Life of Pope,* p. 546). Il fait aussi à Allen un legs de livres. Ruffhead, suivi par Johnson, déclare Martha Blount responsable de ce testament ; elle n'aurait accepté la portion d'héritage à elle dévolue qu'à la condition que Pope remboursât avec ostentation à Allen tout ce qu'il lui devait. Elle-même cependant fit à Spence une déclaration toute contraire : « I had never read his will, but he mentioned to me the part relating to Mr. Allen and I advised him to omit it, but could not prevail on him to do so. I have a letter of his by me on that subject » (Spence, *Anecdotes,* p. 357-358).

1. « He brought some reproach upon his own memory by the petulant and contemptuous mention made in his will of Mr. Allen, and an affected repayment of his benefactions » (Johnson, *Lives of the Poets,* Pope, p. 412 de l'édition des *Chandos Classics).* Cf. une lettre de lord Orrery à Mallet, 14 juillet 1744 : « I find people in general seem surprised at the last act of our late departed friend... It is reported that Mr. A[llen] is extremely enraged at his share of money, not of books, or rather at the manner in which it is given, and which is indeed a perfect mystery to me » (Pope, *Works,* éd. Elwin et Courthope, t. VIII, p. 523).

2. Johnson, loc. cit.

3. C'est le village même où se trouve Prior Park. La maison où elle demeura existe encore, mais à quelle époque se fixa-t-elle en ce lieu ? Un historien local, M. Peach, tout en reconnaissant « que rien ne fait voir précisément quand elle s'établit à Bath » estime « qu'il n'est guère douteux que ce fût vers 1739 » *(Historic Houses,* II, p. 32). Il ne donne pas ses raisons ; si c'est l'année de la publication de *Joseph Andrews* (1742) qui le fait pencher pour cette date, il y a pétition de principe, puisqu'il est après tout possible qu'Allen ait fait la connaissance de Fielding d'abord, de sa sœur ensuite. M. Leslie Stephen, dans le *Dictionary of National Biography,* à l'article Fielding (Sarah), pense d'après les quelques lettres échangées entre elle, Mlle Collier et Richardson de 1748 à 1757 (*Richardson's Correspondence,* t. II, p. 57-112), qu'elle vivait alors à Ryde. En 1754 pourtant, une mention d'eaux qui lui ont fait du bien semble se rapporter à Bath (ibid., p. 69). Un passage de Graves (voy. la note suivante) la montre à Bath en 1758 ou après cette date. D'après M. Peach (loc. cit.), elle quitta en 1757 Widcombe pour Bathwick, autre faubourg de Bath, où elle demeura jusqu'à sa mort, en 1768. Elle est enterrée dans l'abbaye, où son ami, le révérend John Hoadley lui fit ériger un monument.

et Allen, paraît-il, lui octroyait une pension annuelle de cent livres sterling ; elle dînait fréquemment à sa table [1]. C'est par elle probablement que se nouèrent entre Allen et Fielding des relations dont au reste le détail, comme le commencement, reste pour nous un peu obscur. Dans *Joseph Andrews* (1742), Allen est ainsi loué par le héros du livre : « Quelques-uns de nos confrères racontent les actes charitables de leurs seigneurs et maîtres, et j'ai entendu monsieur le *squire* Pope, le grand poète, parler à la table de ma maîtresse d'un homme qui vit dans un endroit qui s'appelle Ross [2], et d'un autre, de Bath, un certain Al.., Al.. ; je ne sais plus son nom, mais il se trouve dans le livre de vers » [3]. S'il faut en croire Derrick, aucune relation personnelle n'existait toutefois encore entre les deux hommes, quand, à une date qu'il n'indique pas, mais en tout cas, avant la publication de *Tom Jones,* Allen, sans nulle sollicitation, envoya à Fielding un présent de deux cents livres sterling [4]. Si le trait est exact, il est fort honorable pour Allen d'avoir recherché, assisté, puis traité avec de légitimes égards un auteur dont, à la différence de Pope, ni la personne ni le génie ne commandaient encore l'attention et le

1. « After Mr. Allen had purchased Claverton, in the year 1758, as I mentioned, he was so much pleased with the romantic situation and with the manor house, that he brought most of his company to see it, and generally dined there once a week. I dined there more than once with Mrs. Fielding, the author of *David Simple, The Cry,* and some other works... Mr. Allen very kindly allowed her L. 100 a year » (Graves, *The Triflers,* p. 77).

2. Il s'agit naturellement de John Kyrle, *the Man of Ross* (cf. Pope, *Moral Essays,* épître III, v. 250).

3. « Some gentlemen of our cloth report charitable actions done by their lords and masters; and I have heard Squire Pope, the great poet, at my lady's table, tell stories of a man that lived at a place called Ross, and another at the Bath, one Al— Al— I forget his name, but it is in the book of verses » *(Joseph Andrews,* livre III, ch. VI).

4. « You cannot forget that *Tom Jones* was dedicated to him by Fielding, to whom he was a great friend; and, before he personally knew him, sent him a present of two hundred pounds in consideration of his merit : nor had he any other solicitations to this act of kindness than his own heart » (Derrick, *Letters,* t. II, lettre 33, p. 57-58). Il y a dans ce passage une erreur ; c'est *Amelia* et non *Tom Jones* qui est dédiée à Allen. Ce qui semble confirmer que la connaissance se fit assez tard, c'est que le nom d'Allen ne se trouve point parmi ceux des quatre cents et quelques souscripteurs aux *Miscellanies* de Fielding (1743; *Joseph Andrews* parut en 1742, *Tom Jones* en 1749). La tradition dit également que la publication de *Tom Jones* fut suivie d'un cadeau de 500 livres (Warner, *A New Guide,* p. 149).

respect universels [1], un représentant, faut-il ajouter, d'un genre d'écrire tenu alors pour inférieur et à peine considéré comme littéraire [2]. Quoi qu'il en soit à cet égard, pendant que *Tom Jones* était sur le chantier, Fielding, qui résida quelque temps [3] à Twerton, aux portes de Bath [4], fut le commensal quotidien d'Allen à Prior Park [5], et s'y prit pour lui d'une admiration qu'il manifesta publiquement dans tout le cours de ce grand récit d'abord, plus tard dans la dédicace d'*Amelia*.

1. Le peu de renseignements qui nous ont été transmis sur la vie de Fielding montre assez l'obscurité relative où il resta longtemps. Même après la publication de ses chefs-d'œuvre, nous voyons Horace Walpole par exemple parler de lui d'un ton fort dédaigneux (lettre du 18 mai 1749, à G. Montagu) : de même Hurd, plus tard évêque de Worcester : « I dined with him [Allen] yesterday, when I met Mr. Fielding, a poor emaciated, worn-out rake, whose gout and infirmities have got the better even of his buffoonery » (lettre à Balguy, 19 mars 1751, citée dans Kilvert, *Memoirs of Hurd*, p. 45).

2. Voir sur ce point l'essai biographique de M. Leslie Stephen (Works of Fielding, 1882, t. I, p. v).

3. Nous ignorons d'ailleurs la durée et même la date exacte de ce séjour. Quelques vers de lui, donnés comme improvisés à la buvette de Bath, sont datés de 1742 (*Miscellanies and Poems*, To Miss H—and, t. VII, p. 422 de l'édition Leslie Stephen). D'autre part, une tradition purement orale, mais qui ne semble pas trop éloignée des événements, rapporte qu'après la mort de sa première femme (1743 ?), Fielding alla chercher à Bath quelque distraction (voir à ce sujet Peach *Historic Houses*, t. II, p. 37 et 38). La même tradition, mais déformée et présentée sous une forme invraisemblable, est également exposée par M. Hunter dans une lettre à M. Kilvert que cite celui-ci (*Remains*, p. 179).

4. On y montre encore la maison qu'il habita et qui de ce séjour a gardé le nom de *Fielding's Lodge;* un écusson, gravé au-dessus de la porte, passe (à tort, cf. Peach, *Historic Houses*, t. II, p. 34 et 35) pour porter ses armoiries. La légende locale, confirmée par Graves (cf. note suivante), veut que ce soit là qu'il ait composé *Tom Jones*. A Widcombe House, près de Prior Park, on montre aussi une chambre où il aurait séjourné plusieurs fois sur l'invitation de la famille Bennet, et qu'on associe également à la composition du même roman. Ces traditions, une autre encore, courante, paraît-il, à Salisbury (Dobson, *Fielding*, ch. v, p. 118), ne sont pas inconciliables, l'œuvre ayant coûté à l'auteur, comme il le dit lui-même dans sa préface, plusieurs années de labeur et ayant été sans doute poursuivie dans des lieux différents. A Widcombe, dans le même voisinage, une taverne, *the Old Pack Horse*, démolie en 1824, revendiquait l'honneur d'avoir reçu fréquemment sa visite (Tunstall, *Rambles about Bath*, p. 112).

5. « Mr. Fielding also, who then lived at Twerton [ici l'indication de la maison] ...dined almost daily at Prior Park, while he was writing his novel of *Tom Jones;* in return for which hospitality he complimented Mr. Allen — in conjunction with his other patrons, John, Duke of Bedford, and George, Lord Lyttelton — in the character of Allworthy, though disguised with many fictitious circumstances » (Graves, *The Triflers*, p. 67).

Tom Jones est en effet rempli du souvenir d'Allen. S'il n'est pas absolument prouvé, comme on l'a prétendu souvent [1], que Prior Park ait servi de modèle au romancier pour la description qu'il fait du domaine d'Allworthy [2], Fielding a voulu réunir dans le personnage même, parangon de toutes les vertus, les traits combinés d'Allen et de Lyttelton. Il le proclame bien haut dès ses premières lignes : « S'il y a dans cet ouvrage, dit-il, comme on s'est plu à me le dire, une peinture plus frappante qu'on n'en trouverait ailleurs d'un cœur plein de bonté, qui, à condition de vous connaître ainsi qu'un de vos amis particuliers [3], qui hésitera à reconnaître où cette bienveillance a été copiée ? Le monde, j'imagine, ne me fera pas l'honneur de croire que je l'ai tirée de mon fonds. Peu m'importe : il avouera que les deux personnages dont j'ai pris la ressemblance, c'est-à-dire deux des hommes les

1. « Fielding—who, as we before observed, laid the scene of the early years of Tom Jones at this place—has also, in his work ...given a picture of the beautiful situation of Mr. Allen's house, the Allworthy of his novel. Making allowances for the fancy of an author, in an imaginary river, sea, distant island, and ruined abbey, the description is tolerably correct ; at least many of its most agreeable features are real » (Warner, *A New Guide*, p. 149). Avec les différences signalées ci-dessus (et plusieurs autres, comme le style de l'habitation, qui est gothique dans Fielding et classique dans la réalité), la description s'applique assez bien en effet au site et à l'emplacement de Prior Park ; on trouve aussi devant le château cette terrasse où, quelques lignes plus loin, Allworthy, levé à l'aube, présente « le seul spectacle qui passe la gloire du soleil levant, celui d'un être humain rempli de bonté et se demandant la manière de se rendre le plus agréable à son Créateur en faisant le plus de bien à ses créatures ». Mais il faut observer que tous ces traits n'ont rien de rare et se rencontrent en mille domaines. Les identifications qu'on fait encore couramment de Widcombe House (voy. ci-dessus, p. 270, note 4) avec la résidence du *squire* Western, du cimetière de Claverton avec la scène de la bataille décrite au livre IV, ch. VIII (Wright, *Historic Guide*, p. 381), semblent encore moins fondées. On a voulu aussi, mais certainement à tort, voir dans Philip Bennet, propriétaire de Widcombe House et quelque temps député de Bath, le prototype du squire Western (voir là-dessus Peach, *Bath Old and New*, p. 225-226). Quelques-uns ont été plus loin encore, témoin ces lignes : « It is singular, yet satisfactory, thal no *personal* designation has been given by biographers ; *local* is sufficient. But this may be asserted, « A sporting Squire, ' of high degree ', and neighbour of Ralph Allen's had a daughter, ' the brightness of whose cheek would shame the stars ', and the fair lady *did* marry a foundling, and thus she became possessed of two adjoining estates » (Wright, *Historic Guide*, p. 382). De tout cela, bien entendu, aucune preuve.

2. *Tom Jones*, livre I, ch. IV.

3. Il le désigne suffisamment en citant, quelques lignes plus loin, l'un des vers de Pope dont il a été parlé plus haut. C'est à Lyttelton qu'il s'adresse.

meilleurs et les plus vertueux qui soient au monde, sont fermement et ardemment mes amis »[1].

De ces deux personnages, le plus clairement représenté, le plus loué sous son voile transparent, celui dont Fielding reproduit dans son Allworthy le plus de traits caractéristiques[2], c'est assurément Allen. Il fait d'Allworthy un châtelain comme Allen, vivant dans le même comté[3], dans une résidence analogue, au milieu de la même opulence, du même genre de vie. Il lui attribue précisément les vertus et les talents dont on pouvait louer Allen, humanité, piété, justice, générosité, réflexion, sang-froid, vaste intelligence qui supplée, et au delà, aux lacunes d'une instruction incomplète[4]. Il célèbre son hospitalité, et, en particulier, le genre de protection qu'il accorde aux gens d'esprit et de mérite, ces faveurs où ne se mêle aucun esprit de domination, aucune condescendance injurieuse, qui n'exigent ni n'attendent aucun retour, mais qui respectent l'indépendance et la juste fierté de qui en est l'objet[5]. Non content de ces désignations

1. « If there be in this work, as some have been pleased to say, a stronger picture of a truly benevolent mind than is to be found in any other, who that knows you, and a particular acquaintance of yours, will doubt whence that benevolence hath been copied ? The world will not, I believe, make me the compliment of thinking I took it from myself. I care not : this they shall own, that the two persons from whom I have taken it, that is to say, two of the best and worthiest men in the world, are strongly and zealously my friends » (*Tom Jones*, dédicace).

2. Non pas tous. Le côté énergique, actif, pratique, du caractère d'Allen, ne paraît guère dans Allworthy avec sa bonté un peu faible et crédule, et le personnage, trop simple, trop conventionnel, ne laisse pas d'en souffrir au point de vue littéraire.

3. *Tom Jones*, livre I, ch. II.

4. Sur ce dernier point, qui convient mal à Lyttelton, voir le passage reproduit à la note suivante (au second paragraphe).

5. Le passage vaut d'être cité; il confirme et développe ce que nous savons déjà par Pope (voy. plus haut, p. 261-262) : « Neither Mr. Allworthy's house, nor his heart, were shut against any part of mankind, but they were both particularly open to men of merit. To say the truth, this was the only house in the kingdom where you was sure to gain a dinner by deserving it.

Above all others, men of genius and learning shared the principal place in his favour; and in these he had much discernment : for though he had missed the advantage of a learned education, yet, being blest with natural abilities, he had so well profited by a vigorous though late application to letters, and by much conversation with men of eminence in this way, that he was himself a very competent judge in most kinds of literature.

It is no wonder that in an age when this kind of merit is so little in fashion,

déjà précises, dans un de ces charmants prologues où le romancier quitte un instant ses héros pour converser avec le public, il écarte tout voile de fiction pour introduire Allen en personne et pour le citer comme exemple d'un caractère trop beau pour être vraisemblable, véritable toutefois. « ..... Si je racontais à mon lecteur, dit-il, que j'ai connu un homme qui devait à sa pénétration d'esprit d'avoir pu amasser une grande fortune dans une voie où ses premiers pas ne lui étaient nullement tracés ; qu'il avait, ce faisant, conservé sa probité parfaitement et, loin de faire la moindre injustice ou le moindre tort à aucun individu, servi éminemment le commerce et accru considérablement les ressources de l'État ; que, du revenu de cette fortune, il avait dépensé une partie à déployer un goût des arts fort au-dessus du commun, dans des ouvrages qui unissaient la plus haute dignité et la simplicité la plus franche, et l'autre partie à faire voir une bonté qui passe en degré celle de tous les hommes, dans des actes de charité envers des objets que recommandait seul leur mérite ou leur besoin ; qu'il était fort diligent à rechercher le mérite infortuné, fort ardent à le soulager, puis prenait autant de soin (trop de soin peut-être) à cacher ce qu'il avait fait; que sa demeure, ses meubles, ses jardins, son

and so slenderly provided for, persons possessed of it should very eagerly flock to a place where they were sure of being received with great complacence; indeed, where they might enjoy almost the same advantages of a liberal fortune as if they were entitled to it in their own right; for Mr. Allworthy was not one of those generous persons who are ready most bountifully to bestow meat, drink and lodging on men of wit and learning, for which they expect no other return but entertainment, instruction, and subserviency; in a word, that such persons should be enrolled in the number of domestics, without wearing their master's clothes or receiving wages.

On the contrary, every person in this house was perfect master of his own time : and as he might at his pleasure satisfy all his appetites within the restrictions only of law, virtue and religion ; so he might, if his health required, or his inclination prompted him to temperance, or even to abstinence, absent himself from any meals, or retire from them whenever he was so disposed, without even a solicitation to the contrary : for, indeed, such solicitations from superiors always savour very strongly of commands. But all here were free from such impertinence, not only those whose company is in all other places esteemed a favour from their equality of fortune, but even those whose indigent circumstances make such an eleemosynary abode convenient to them, and who are therefore less welcome to a great man's table because they stand in need of it » (*Tom Jones*, livre I, ch. X).

hospitalité privée, sa bienfaisance publique, indiquaient tous l'esprit qui les avait conçus, tout cela splendide et noble en soi-même, sans clinquant et sans ostentation extérieure ; qu'il apportait dans chacune de ses relations toute la vertu appropriée ; qu'il avait une religieuse piété envers son Créateur, un loyal dévouement envers son souverain ; qu'il était tendre époux, bon parent, libéral protecteur, ami chaud et sûr, fin et joyeux compagnon, indulgent envers ses serviteurs, hospitalier envers ses voisins, charitable envers les pauvres, bienveillant envers l'humanité entière. Si j'ajoutais à tous ces titres les épithètes de sage, brave, accompli, et, pour tout dire, toutes les autres épithètes élogieuses de notre langue, je pourrais ajouter à coup sûr :

Quis credet ? nemo hercle ! nemo
Vel duo, vel nemo ;

et pourtant je connais un homme qui est tout ce que je viens d'énumérer » [1]. On ne saurait imaginer, il faut l'avouer, de pané-

1. « But now, on the other hand, should I tell my reader, that I had known a man whose penetrating genius had enabled him to raise a large fortune in a way where no beginning was chalked out to him ; that he had done this with the most perfect preservation of his integrity, and not only without the least injustice or injury to any one individual person, but with the highest advantage to trade, and a vast increase of the public revenue ; that he had expended one part of the income of this fortune in discovering a taste superior to most, by works where the highest dignity was united with the purest simplicity and another part in displaying a degree of goodness superior to all men, by acts of charity to objects whose only recommendation were their merits, or their wants ; that he was most industrious in searching after merit in distress, most eager to relieve it, and then as careful (perhaps too careful) to conceal what he had done ; that his house, his furniture, his gardens, his table, his private hospitality and his public beneficence, all denoted the mind from which they flowed and were all intrinsically rich and noble, without tinsel or externel ostentation ; that he filled every relation in life with the most adequate virtue ; that he was most piously religious to his Creator, most zealously loyal to his sovereign ; a most tender husband to his wife, a kind relation, a munificent patron, a warm and firm friend, a knowing and a cheerful companion, indulgent to his servants, hospitable to his neighbours, charitable to the poor, and benevolent to all mankind. Should I add to these the epithets of wise, brave, elegant, and indeed every amiable epithet in our language, I might surely say

Quis credet ? nemo hercule ! nemo
Vel duo, vel nemo ;

and yet I know a man who is all I have here described » (Ibid., livre VIII, ch. I). Et il ajoute : « But a single instance (and I really know not such another) is not sufficient to justify us, while we are writing to thousands who never heard

gyrique plus complet ; l'éloge est magnifique et sans restriction. Faisons-y naturellement la part de l'exagération possible, celle d'un certain embellissement, mais ne retranchons rien de plus : la fierté de Fielding, sa noblesse d'âme nous interdisent de ne voir dans tout ce qui précède flatterie d'auteur et dithyrambe intéressé. Bien plutôt son cœur, chaud comme celui de ses héros, s'est pris d'enthousiasme, non moins que d'affectueuse reconnaissance, pour l'âme généreuse qu'il a rencontrée, pour une âme ornée des vertus qui lui sont le plus chères, bienveillance, indulgence, charité. Ces sentiments, il ne peut se tenir de les manifester ; il en réitère encore l'expression dans la brève et virile dédicace de son dernier roman, *Amelia* : « L'homme le plus vertueux, dit-il à Allen, est le protecteur le plus naturel d'un essai comme celui-ci. C'est, je crois, ce qu'on m'accordera facilement, et la voix publique ne se divisera pas davantage dans la désignation de la personne à qui donner cette appellation. Si une lettre ne portait que cette adresse: *Detur optimo,* bien peu de gens la trouveraient insuffisante »[1]. Mais il ne veut pas employer « le style emphatique commun chez les faiseurs de dédicaces », et, puisqu'il est impossible de tracer un portrait exact et fidèle d'Allen « sans encourir le soupçon de flatterie dans l'âme des malveillants », il remet ce devoir au jour de la mort d'Allen, s'il a l'infortune de le jamais voir. Ce jour, on sait qu'il ne le vit point, et qu'il mourut au contraire dix ans avant lui[2]. Allen subvint largement à l'éducation des enfants qu'il laissait[3] et légua à chacun d'eux, ainsi qu'à leur tante Sarah

of the person, nor of anything like him. Such *raræ aves* should be remitted to the epitaph writer, or to some poet who may condescend to hitch him in a distich, or to slide him into a rhyme with an air of carelessness and neglect, without giving any offence to the reader ». Allen est nommé au livre XIII (ch. I) : « And thou, almost the constant attendant on true genius, Humanity, bring all thy tender sensations. If thou hast already disposed of them all between thy Allen and thy Lyttelton, steal them a little while from their bosoms ».

1. « The best man is the properest patron of such an attempt. This, I believe, will be readily granted, nor will the public voice, I think, be more divided to whom they shall give that appellation. Should a letter, indeed, be thus inscribed, *Detur Optimo,* there are few persons who would think it wanted any other direction » (*Amelia*, dédicace).

2. Octobre 1754.

3. Murphy, *Essay on the Life and Genius of Fielding,* dans l'édition des Œuvres de celui-ci publiées en 1762, t. I, p. 46.

Fielding, une somme de cent livres sterling [1]. Allworthy s'acquittait vis-à-vis de son peintre.

L'auteur de la *Dunciad*, l'auteur de *Tom Jones*, voilà donc les hôtes dont le passage illustre à jamais le somptueux domaine de Prior Park, ceux dont la mémoire reste liée à chacun de ses appartements et de ses salles, à chacune de ses avenues et de ses terrasses, ceux enfin que l'imagination aime à s'y représenter dans la diversité de leurs personnes et de leurs esprits [2]. Dans la longue galerie, encore en existence, qui est l'ancienne bibliothèque, nous pouvons nous figurer la silhouette chétive, légèrement difforme de Pope, son visage expressif et fin ; il a revêtu son déshabillé du matin, gilet gris foncé, robe de chambre bleue [3]; il discute avec Warburton le plan du dernier livre de la *Dunciad*, ou bien, au milieu d'une compagnie choisie, il narre quelque anecdote ; moins brillant du reste dans la conversation que dans ses écrits [4], volontiers silencieux ou distrait, souriant de façon gracieuse et particulière [5], mais riant peu et du bout des lèvres [6].

1. Testament d'Allen, dans Peach, *Life and Times of R. Allen*, p. 236. C'est à Allen que fut dédiée la première édition complète des œuvres de Fielding (1762). Nous pouvons rappeler ici que, peu avant sa mort, Fielding s'était proposé d'aller prendre les eaux à Bath, et avait tout disposé pour ce voyage empêché par diverses circonstances (voy. *Journal of a Voyage to Lisbon*, introduction, *Works*, t. VII, p. 13-15 de l'édition Leslie Stephen).

2. On a vu plus haut, p. 270, note 4, comment la tradition continue d'associer aujourd'hui le nom de Fielding à Prior Park et aux lieux voisins. Le souvenir de Pope n'en a pas disparu davantage ; un bâtiment rustique y est dénommé le cabinet de Pope *(Pope's study)*, et l'on donne parfois le même nom, sans aucune raison, à un monument élevé par Warburton à la mémoire d'Allen ; une maisonnette, au pied de Beechen Cliff, est devenue la maison de Pope (Kilvert, *Remains*, p. 124) ; il se trouve enfin près de Prior Park une allée de Pope *(Pope's Walk)*, postérieure d'ailleurs au séjour du poète.

3. Voir son portrait au pastel par Hoare, à la Galerie Nationale de Portraits de Londres.

4. « In familiar or convivial conversation, it does not appear that he excelled. He may be said to have resembled Dryden, as being not one that was distinguished by vivacity in company. It is remarkable that, so near his time, so much should be known of what he has written, and so little of what he has said... » (Johnson, *Lives of the Poets*, Pope, p. 414 de l'édition des *Chandos Classics)*.

5. « ...In the latter part of his life, ...he ...seldom went beyond a particular easy smile, on any occasion that I remember » (Spence, *Anecdotes*, section v, p. 206).

6. « I never saw him laugh very heartily in all my life » (Mme Rackett, sœur de Pope, au sujet de son frère, dans Spence, *ibid.)*. D'autres témoignages (ibid.,

C'est un tout autre personnage que fait Fielding; robuste, de haute taille, débordant de vie et de gaieté, il devise cordialement, bruyamment avec un chacun, et sa joie franche et saine met tout le monde de belle humeur. Entre l'un et l'autre, la figure sereine, aimable et grave à la fois, d'Allen, le visage massif et naturellement impérieux, mais adouci dans l'intimité, de Warburton[1]. Vers eux s'avance de son pas sautillant l'excellent Graves[2], aimable écrivain, plus aimable causeur, familier d'Allen et de Warburton. Nous détournons-nous un instant de Pope et de Fielding? voici que se présente Richardson[3], tout d'abord, puis, écrivain d'un moindre rang, Hurd, ami et disciple de Warburton, connu déjà comme critique et théologien[4], Thomas Edwards, le futur auteur des *Règles de critique*[5], qui, dit-on, par une leçon de grec donnée au même Warburton, commença à Prior Park même la longue série de passes d'armes où il se mesura depuis avec le même adversaire[6].

et p. 357) le dépeignent pourtant comme vif et animé dans l'entretien, mais ils se rapportent à sa jeunesse.

1. Voir son portrait (par Hoare) gravé en tête de ses œuvres complètes.

2. C'est l'auteur du *Don Quichotte Spirituel* (cf. ci-dessus, ch. VI, p. 165-166). Kilvert lui a consacré un intéressant essai (*Remains*, p. 91-116). Il était l'ami intime du poète Shenstone, à qui il a consacré un volume de souvenirs.

3. « About the year 1752, I met Mr. Richardson in Mr. Leak, the bookseller's, parlour, who told me he was going to dine with Mr. Allen at Prior Park. ' Twenty years ago ', said he, ' I was the most obscure man in Great Britain; and now I am admitted to the company of the first characters of the kingdom » (Graves, *The Triflers*, p. 68). La remarque de Richardson est caractéristique.

4. Ibid., p. 77; il avait été introduit à Prior Park par Warburton (ibid., p. 69).

5. *Canons of Criticism*, 1748.

6. Un correspondant du *Gentleman's Magazine* prétend tenir d'Edwards lui-même l'anecdote suivante : « Having been some time in the army, it so happened that being at Bath, after Mr. Warburton's marriage to Mr. Allen's niece, he was introduced at Prior Park *en famille*. The conversation not unfrequently turning on literary subjects, Mr. Warburton generally took the opportunity of shewing his superiority in Greek, not having the least idea that an officer in the army understood any thing of that language, or that Mr. Edwards had been bred at Eton; till one day, being accidentally in the library, Mr. Edwards took down a Greek author and explained a passage in it in a manner that Mr. Warburton did not approve. This occasioned no small contest, and Mr. E. (who had now discovered to Mr. W. how he came by his knowledge) endeavoured to convince him that he did not understand the original language, but that his knowledge

Voici le grand comédien Garrick[1] et son ancien rival Quin[2]; voici l'architecte Wood et son fils, également architecte[3], ainsi que le peintre Hoare[4]; voici enfin, parmi des hommes politiques divers[5], le premier homme d'État de son temps, Pitt,

arose from French translations. Mr. W. was highly irritated; an incurable breach took place; and this trifling altercation (after Mr. E. had quitted the army, and was entered al Lincoln's Inn) produced 'The Canons of Criticism ' ». (*Gentleman's Magazine*, 1782, p. 288). Il y a toutefois dans ce récit deux erreurs certaines qui jettent quelque doute sur le reste; Edwards ne fut pas élevé à Eton, et à l'époque indiquée, il était avocat depuis longtemps, et non soldat.

1. La correspondance de Garrick nous le montre en relations suivies avec Allen et Warburton; il demande au premier des renseignements sur une propriété qu'il désirait acheter près de Bath (*Private Correspondence*, t. I, p. 63, lettre de Warburton du 2 mars 1756); il leur envoie ses œuvres (lettre du 22 avril 1762, ibid., p. 141), etc.

2. Quin et Warburton ne s'aimaient guère, et il s'engageait entre eux des débats assez vifs où l'acteur, fort habile à la répartie, avait souvent le dessus. J'emprunte à Taylor (*Records of my Life*, I, p. 87) les deux anecdotes suivantes : « Quin avait l'habitude de rencontrer Warburton chez M. Allen, à Prior Park, près Bath... Warburton était mortifié de la supériorité que possédait Quin dans la conversation, mais il avait peur d'affronter son talent de prompte répartie. Une fois, après une conversation relative au martyre de Charles Ier, que Quin prétendait juste, Warburton lui demanda par quelle loi le roi avait été condamné. Avec son énergie accoutumée, Quin s'écria : « Par toutes celles qu'il avait laissées au pays », réponse plus ingénieuse que fondée en vérité et en raison, mais qui, en tout cas, termina la controverse.

Une autre fois, Warburton, avec sa grave subtilité, essaya de repousser Quin de son rang d'homme du monde et d'égal et de le remettre à celui d'acteur; il exprima le désir de l'entendre réciter un morceau dramatique, n'ayant point l'occasion de l'entendre au théâtre. Quin déclama ce discours du *Pierre* [*Venise Sauvée*] d'Otway, où se trouve ce passage :

Honest men
Are the soft, easy cushions on which knaves
Repose and fatten

[les honnêtes gens sont le coussin doux et moëlleux où reposent et s'engraissent les coquins], en regardant alternativement Allen et Warburton d'une façon si marquée que l'allusion fut comprise par toute la compagnie présente et arrêta toute nouvelle attaque de l'acteur par le théologien ».

3. C'est Wood le père qui, dès son arrivée à Bath, avait reconstruit la résidence d'Allen en ville (1727); plus tard il édifia pour lui le château de Prior Park. Allen engagea aussi ses services comme conseiller technique dans l'exploitation de ses carrières (Wood, *Description of Bath*, 4e p., ch. XI, p. 433).

4. Graves, *The Triflers*, p. 67.

5. Entre autres le maréchal Wade, dont la fille fut la première femme d'Allen et longtemps député de Bath, Charles Yorke, fils de lord Hardwicke, plus tard attorney général et garde des sceaux sous George III, Thomas Potter, qui joua un certain rôle au Parlement parmi les partisans de Pitt et devint vice-trésorier d'Irlande (voir dans Kilvert, *Remains*, p. 155-156, une lettre de l'un à Warburton,

plus tard lord Chatham, dont les rapports avec Allen appellent quelque attention spéciale.

Allen eut, en effet, l'honneur d'être son ami [1] ; il eut de plus l'occasion de le servir dans sa carrière. Disposant comme il faisait d'une influence locale considérable, et dénué d'ambition politique personnelle, il mit au service du grand citoyen toute cette influence ; c'est grâce à lui, au moins en grande partie, que la ville de Bath obtint la gloire d'être représentée par Pitt à la Chambre des Communes durant les années (1757-1766) qui précédèrent l'élévation de celui-ci à la pairie [2]. Sur l'invitation expresse du conseil communal *(corporation)*, qui était à la dévotion d'Allen, Pitt se démit de son siège d'Okehampton pour se présenter à Bath où il y avait une vacance [3] ; il y fut élu à l'unanimité, et aux élections générales de 1761, réélu dans les mêmes conditions. Les lettres qu'en ces deux occasions il adressa à Allen ne laissent pas douter qu'il ne lui attribuât le premier rôle dans l'élection ; outre les sentiments de gratitude qu'il lui exprime, c'est à lui qu'il adresse ouvertes ses lettres de remerciement au maire et au conseil en les priant de les transmettre après en avoir pris connaissance [4]. Quand, en 1763, il se trouve subitement en dissen-

1746, de l'autre, à Pitt, 1756, où Prior Park et surtout Allen sont mentionnés avec éloge). Derrick conduisit à Prior Park le duc de Nivernois, ambassadeur de France *(Derrick's Letters*, II, lettre 33, p. 57, 10 mai 1763). La princesse Amelia, seconde fille de George II, y fut reçue en 1752 (Kilvert, op. cit., p. 161).— Il serait possible d'énumérer bien d'autres hôtes, de notoriété plus ou moins grande et diverse, sir John Cope, l'ancien commandant des troupes royales à Preston Pans (Graves, *The Triflers*, p. 67-68), lady Huntingdon *(Life and Times of Selina, Countess of Huntingdon*, t. I, p. 451), les docteurs Oliver et Hartley, médecins réputés (ibid.), etc.

1. Ses relations avec lui datent au moins de 1754, époque où Pitt était malade à Bath et où Allen s'associa aux manifestations que fit le conseil communal en son honneur. Par son beau-père, le maréchal Wade, Allen avait d'ailleurs une introduction aisée auprès des hommes politiques.

2. Voir les lettres échangées entre Thomas Potter (cf. ci-dessus, p. 278, note 6), Collibee, maire de Bath, Pitt et Allen, à l'occasion de l'élection de 1757 (elles sont réunies dans Peach, *Life and Times of R. Allen*, p. 161-167). La lettre de Pitt citée ci-dessous, note 4, laisserait peut-être même croire qu'en 1760 Allen fournit à Pitt un concours pécuniaire.

3. L'un des deux députés de Bath, sir Robert Henley (plus tard lord Northington), venait d'être nommé par Pitt même garde du grand sceau.

4. Lettre du 28 juin 1757. Peu avant la seconde élection, le 16 décembre 1760, une lettre de Pitt à Allen exprime encore une vive obligation : « Dear Sir, The very affecting token of esteem and affection which you put into my hands last

timent grave avec ses électeurs (Allen y compris), au sujet de la paix de Paris, obstinément combattue par lui, louée au contraire par eux dans une adresse spéciale de félicitations au roi [1], c'est encore à Allen qu'il explique les raisons qui l'empêchent de présenter l'adresse à George III, en le chargeant de les exposer à son tour aux autres membres du collège électoral [2]. La correspondance d'Allen et de Pitt en cette circonstance honore les deux hommes. Divisés d'opinion sur une question capitale, maintenant tous deux d'une façon ferme et digne leur manière de voir, chacun rend justice à la parfaite droiture de l'autre, et semble également affligé de cette divergence purement politique ; ni irritation, ni ressentiment d'aucune part; l'estime a subsisté entre eux tout entière et quand Allen meurt, un an plus tard, il

night at parting has left impressions on my heart which I can neither express nor conceal. If the approbation of the good and wise be our wish, how must I feel the sanction of applause and friendship accompany'd with such an endearing act of kindness from the best of men, etc. ? ».

1. L'adresse envoyée au roi par le maire, les échevins et le conseil de Bath témoignait leur joie de la conclusion d'une paix *satisfaisante (adequate)* et avantageuse. La première de ces qualifications devait blesser au vif Pitt, qui, dans son fameux discours du 9 décembre 1762, avait appliqué à la paix projetée l'épithète précisément opposée *(inadequate)*. La coïncidence était-elle fortuite ou volontaire ? Pitt soupçonna Warburton d'avoir d'une façon ou d'une autre suggéré et le projet de l'adresse et le malencontreux adjectif (le texte de l'adresse ainsi que les lettres échangées entre Allen et Pitt sont reproduits dans Peach, *Life and Times of R. Allen*, p. 175-179; voir aussi les lettres échangées entre Warburton et Pitt, dans la correspondance de ce dernier, t. II, p. 253-257). Pitt avait peut-être d'autant plus de raison d'être surpris de la démarche que, deux ans auparavant, lorsqu'il avait quitté le pouvoir pour n'avoir pu faire déclarer la guerre à l'Espagne après la conclusion du *pacte de famille*, le conseil communal de Bath lui avait voté une adresse fort élogieuse (texte reproduit dans Peach, op. cit., p. 172). A propos de ce différend parut la caricature intitulée *The One-Headed Corporation*, dont il a déjà été question plus haut (p. 253, note 3) ; Warburton y murmure à l'oreille d'Allen : « *'Tis I did this great work for you* », mais le diable revendique la première idée de l'adresse. Dans une seconde caricature, qui fait suite à celle-ci (elle est reproduite dans Peach, op. cit., p. 183), Pitt s'écrie : « *Let who will represent such wretches, I won't* ». Allen, peu après, se retira du conseil.

2. La lettre de Pitt à Allen (2 juin 1763) se termine par ces mots : « Give me leave, my dear good sir,... to confess that I perceive that I am but ill qualified to form pretensions to the future favour of gentlemen, who are come to think so differently from me, on matters of the highest importance to the national welfare » *(Correspondence*, t. II, p. 224-225). C'est donc une rupture avec ses électeurs; il la notifia encore en vendant cette année même sa maison de Bath; s'il n'avait quitté en 1766 la Chambre des Communes en acceptait la pairie, il est donc peu probable qu'il eût sollicité de nouveau leurs suffrages.

confirme au dernier moment un legs de mille livres sterling en faveur de Pitt, « dernier témoignage de » son « amitié et de » sa « reconnaissante estime envers le meilleur des amis, et le plus intègre ainsi que le plus capable des ministres qui aient jamais honoré le pays »[1]. Pitt, de son côté, écrit à sa veuve une lettre toute pleine d'affection, d'estime et de regret pour le défunt : « L'humanité, conclut-il, a perdu un ami si bienveillant et si tendre que, j'en ai peur, l'exemple même de ses vertus sera impuissant à en susciter un pareil »[2]. A Bath du moins, il est demeuré unique, non point seulement par ses vertus, mais par les ressources exceptionnelles, ressources d'argent et d'influence, dont purent disposer son esprit public et sa philanthropie. Il est, en particulier, le seul mécène que nous ayons rencontré en ce lieu, un mécène dépourvu d'ostentation, libéral, digne, dont le patronage n'eut pour les plus ombrageux rien d'humiliant et qui ne leur inspira que gratitude et attachement. Par la façon dont il s'acquitta de ce rôle, par l'illustration des hommes qu'il eut l'heur et le mérite d'obliger, il ne pouvait sans injustice, être passé sous silence dans une revue, si rapide qu'elle soit, des choses de l'esprit et des gens de lettres à Bath. Grâce à lui, dans cette ville de pied-à-terre et de logis d'une saison, le plus noble édifice, le plus fastueux domaine furent, tant qu'il vécut, l'hôtellerie de la littérature et des arts en voyage ; parmi les visiteurs, assurément inégaux, qui y fréquentèrent le plus, figurent le premier poète et le plus grand romancier de l'Angleterre au XVIIIe siècle.

1. Testament d'Allen (Peach, op. cit., p. 240).

2. « I will only say that, in Mr. Allen, mankind has lost such a benevolent and tender friend as, I fear, not all the example of his virtues will have power to raise up to the world again. Admiring his life and regretting the shortness of it, I shall ever respectfully cherish his memory, and rank the continuation of the favourable opinion and friendship of a truly good man amongst the happiest advantages and the first honours which fortune may have bestowed upon my life » (Pitt, *Correspondence*, t. II, p. 289-290, 4 juin 1764, à Mme Allen).

CHAPITRE X

ARTS ET SCIENCES. LES WOOD, GAINSBOROUGH, LAWRENCE, HERSCHEL.

On a vu trois au moins des amis d'Allen représenter à Prior Park les beaux-arts. Ce sont deux architectes de mérite, les Wood, père et fils, et un peintre estimable, William Hoare; tous habitants de Bath, où, de diverses parties de l'Angleterre, ils étaient venus s'établir, et où ils résidèrent de façon permanente. Ces noms, d'autres aussi que nous allons rencontrer, prouvent que Bath attirait à soi parmi les artistes au moins quelques-uns de ceux à qui la présence d'une société élégante et riche faisait raisonnablement attendre une nombreuse et facile clientèle. Nul endroit, après la capitale, où le peintre de portraits par exemple, ou bien le musicien, eût plus de chance de trouver l'emploi de son talent [1]; nul endroit non plus où le talent ignoré pût plus aisément se produire, où un succès éveillât plus d'écho, où une renommée naissante se propageât plus vite et précisément dans les milieux qu'il importait de conquérir d'abord. A Bath se formèrent et se firent connaître un Gainsborough et un sir Thomas Lawrence, comme s'y étaient formés et s'y étaient fait connaître, dans une branche fort différente de l'art, un Henderson ou une Siddons. Et, si ces deux grands hommes se sont

1. Et de même quiconque enseigne un art de luxe; on a vu plus haut (ch. v, p. 120) le père de Sheridan choisir Bath pour y enseigner la diction et ce qu'il regardait comme l'éloquence.

d'assez bonne heure fixés à Londres, d'autres, de moindre éminence, se sont contentés toute leur vie de ce premier théâtre de leurs efforts et de leurs succès, entretenant par leur présence, dans une partie au moins de la société de Bath, quelque goût, quelque connaissance, parfois quelque pratique des arts, en particulier de la peinture et de la musique.

L'œuvre des architectes, de Wood le père surtout, a été au point de vue local bien autrement importante encore, importante au point que celui-ci a tout droit à être regardé avec Nash comme l'un des fondateurs du Bath moderne. Ce n'est pas par quelques monuments, par quelques bâtiments isolés qu'il a laissé ici sa trace. Au moment même où la société commençait d'affluer à Bath, Wood entreprit de construire pour elle, sur un plan d'ensemble, toute une ville nouvelle, places, rues, avenues, édifices publics et privés ; et ses projets furent si vastes qu'avec une activité constante et bien servie par les circonstances, il ne put les exécuter qu'en partie. Repris et poursuivis par son fils, ils continuèrent, celui-ci mort, de régler le développement ultérieur de la ville, si bien que presque tout ce qu'il y a de remarquable à Bath [1] est l'œuvre du premier Wood, ou du second, ou de contemporains et de successeurs guidés par leur exemple et plus ou moins inspirés d'eux [2]. De là cette unité d'impression que ressent le voyageur en parcourant cette jolie cité, à la fois élégante et pompeuse, coquette et régulière [3] ; elle est vaste, elle est diverse, elle a été après tout assez longue à bâtir, mais on peut dire qu'elle est en somme l'ouvrage d'un seul homme, ou

1. Je laisse bien entendu de côté et les ruines romaines et l'abbaye qui, avec quelques églises, sont presque seules à rappeler les temps antérieurs au XVIIIe siècle.

2. Certains furent d'ailleurs gens de talent, surtout Baldwin (1750-1820) à qui est due la belle ordonnance de Pulteney Street, de Laura Place et de leurs abords, ainsi que la nouvelle buvette et l'hôtel de ville. Mais leur œuvre, si originale qu'elle puisse rester, s'harmonise avec celle de Wood et la continue. Parmi les architectes contemporains de Wood, le plus connu est peut-être Richard Boyle, comte de Burlington (voir dans Meehan, *Famous Houses of Bath*, en regard des p. 2 et 12, les gravures qui représentent deux maisons qu'il édifia à Bath).

3. Un voyageur français dit justement en 1811 : « Toutes les rues sont belles et neuves. C'est une ville qui a l'air d'avoir été jetée au moule d'un seul coup et qui vient d'en sortir toute jeune et toute fraîche » (*Voyage d'un Français en Angleterre*, t. I, p. 22).

de deux fort pareils hommes, qui placés en face d'une tâche exceptionnelle et difficile, s'en sont acquittés avec un goût sûr et un génie fertile.

Les premières vues de Wood sur l'extension méthodique et sur l'embellissement de Bath remontent à 1724[1]. La vieille bourgade du moyen âge, enserrée encore dans les limites de son mur romain[2], ne suffisait plus, malgré les rues dont elle s'était agrandie récemment[3], à l'afflux croissant des visiteurs; Wood proposa la construction de quartiers neufs où figuraient « une grande place d'assemblée, qu'on appellerait le *forum royal* de Bath, une autre non moins magnifique et destinée aux jeux en plein air, qui serait le *grand cirque,* une troisième, de même dignité que les premières, réservée aux exercices médicaux, et qu'on nommerait le *gymnase impérial* de la ville, en souvenir d'un édifice de ce nom inauguré à Bath au temps des empereurs romains »[4]. Qu'on ne s'étonne pas de ces souvenirs de l'antiquité : Wood est un des représentants, et l'un des plus honorables, de l'architecture classique ; il appartient, comme la plupart de ses contemporains, à cette école, désignée en Angleterre du nom de *palladienne,* qui prend pour maître Vitruve, interprété par les Italiens de la Renaissance. Qu'il fût d'ailleurs fort épris, et non point seulement en ce qui touche l'art, de la Grèce et de Rome, c'est

1. Wood, *Description of Bath*, t. I, ch. XII, p. 232.

2. Entre le plan joint aux *Bathes of Bathes Ayde,* de Jones (1572), et celui de Joseph Gilmore (1694), on constate fort peu de différence; un érudit local ne compte sur le second que dix-sept maisons nouvelles (Warner, *History of Bath,* ch. V, p. 219; cf. Wood, op. cit., 2e partie, ch. X, XI, XII). Le mur, composé en partie de matériaux romains, fut abattu au XVIIIe siècle.

3. Pour le détail de ces agrandissements, voir Wood, ibid., ch. XII, p. 225-228.

4. « After my Return to *London,* I imparted my first Design to Mr. *Gay,* an eminent Surgeon, in *Hatton Garden,* and Proprietor of the Land; and our first Conference was upon the last Day of December 1725: The 31st of March following, I communicated my second Design to the Earl of *Essex,* to whom the Land on which it was proposed to be executed, then belonged : And in each Design, I proposed to make a grand Place of Assembly, to be called the *Royal Forum* of *Bath ;* another Place, no less magnificent, for the Exhibition of Sports, to be called the *Grand Circus;* and a third Place, of equal State with either of the former, for the Practice of medicinal Exercises, to be called the *Imperial Gymnasium* of the City, from a Work of that Kind, taking its Rise at first in *Bath,* during the Time of the *Roman* Emperors » (Ibid., p. 232). Il est inutile de dire que les derniers mots expriment une conjecture purement gratuite de l'auteur.

ce dont témoigne l'érudition indigeste, confuse et absurdement crédule, qu'il a fâcheusement étalée dans les deux volumes de sa *Description de Bath*. C'est du reste après tout une cité romaine qu'il avait à restaurer et à ressusciter, la plus romaine peut-être de l'ancienne Bretagne ; c'est la vieille Aquæ Solis, tirée de son long sommeil et qui va se parer de nouveau sans surprise des frontons et des colonnades, des pilastres et des chapiteaux qui ont déjà décoré une fois, il y a bien des siècles, ses temples et sa basilique, ses villas et ses thermes. Cette fois pourtant, elle veut être plus fastueuse, plus magnifique ; elle cherche davantage à éveiller une admiration qu'elle obtient par sa dignité calme, sa symétrie qui n'exclut ni la variété ni l'élégance, son air grandiose encore qu'un peu théâtral.

En quoi consistaient au juste ces premiers plans de Wood, comment ils furent modifiés, amendés ou complétés, quelles parties en furent exécutées et de quelle façon [1], quels nouveaux projets s'y ajoutèrent tour à tour, et le sort de ceux-ci, ce sont là questions un peu techniques et locales qui ne rentrent pas dans le cadre de ce travail [2]. Nous n'avons pas à suivre Wood dans l'exercice de son infatigable activité et dans le détail de son œuvre : aussi bien la compétence nous ferait-elle par trop défaut pour apprécier celle-ci par le menu. Il faut rappeler cependant qu'entre bien d'autres ouvrages c'est à lui que revient l'honneur d'avoir édifié la Place de la Reine [3], avec toute la dignité de ses façades monumentales, son jardin et son obélisque ; dessiné le Cirque [4], vaste rond-point dont les maisons uniformes marient dans un dessin sévère les trois ordres grecs ; dressé enfin sur la colline de Widcombe le noble portique hexastyle de Prior Park, ses pavillons et ses arcades [5]. Le Cirque, en parti-

1. Ces grands travaux furent pour la plupart des spéculations, mais Wood, dans le soin de ses intérêts, n'oublia nulle part le souci de son art.

2. On trouvera tous ces points exposés en grand détail dans l'ouvrage de Wood (voir surtout le chapitre XII de la deuxième partie, les chapitres II, IV-VII et IX-XII de la troisième, le chapitre XI de la quatrième).

3. *Queen Square* (1728-1735). La partie la plus remarquable en est le côté nord, le seul où Wood fut libre de réaliser entièrement son plan.

4. *Circus* ou *Royal Circus*, terminé en 1765, onze ans après la mort de Wood.

5. C'est aussi lui qui édifia les fameuses *parades* de Bath, les *Lower Rooms*, l'hôpital, etc. Hors de Bath, on cite surtout parmi ses œuvres les bourses de Bristol et de Liverpool.

culier, excitait à tel point l'enthousiasme de Landor qu'il ne voyait rien, même à Rome, même par tout le monde, qu'on y pût comparer[1]. L'éloge est assurément excessif, mais cette place, comme Queen Square, comme les rues voisines, ne serait nullement indigne de plus d'une grande capitale.

L'auteur n'en avait pas vu l'achèvement[2] ; c'est son fils qui, après sa mort, l'exécuta sur ses plans. Mais ce fils était son digne successeur, son égal par le talent comme par l'activité et l'esprit d'entreprise. Peut-être même le *Royal Crescent*, œuvre de celui-ci, forme-t-il l'ensemble architectural le plus grandiose, le plus saisissant du Bath moderne. Cette longue rangée ionique de bâtiments uniformes, assis en ellipse au faîte d'une colline, étonne par sa simplicité grave, sa majesté, la beauté de ses approches, la façon harmonieuse dont elle s'encadre dans tout le site qui l'entoure ; souvent imitée, et à Bath même, elle n'a été ni surpassée ni égalée[3]. Un édifice élégant et commode, les nouvelles salles d'assemblée[4], théâtre des fêtes et des réunions mondaines depuis 1771[5], est, après le *Crescent*, l'œuvre la plus renommée de Wood le jeune ; mais, comme son père, c'est surtout dans le dessin et la construction de rues entières, de places, d'avenues, qu'il employa son talent. Celles-ci sont nombreuses : entre l'entrée en scène et la mort du premier Wood (1726-1754), Bath, renversant ses murailles, couvrant toute la

1. « In London, with St. Paul's and St. Stephen's before us, in Bath with Queen's Square, the Crescent and the Circus (which last nothing in Rome or in the world is equal to), we build cottages like castles and palaces like cottages... » (*Imaginary Conversations, Pericles and Sophocles*, note; cette note n'est pas reproduite dans l'édition complète de Landor donnée récemment par M. Crump; cf. p. XXVII de l'introd.). Smollett au contraire ne voyait dans le Cirque qu'une babiole prétentieuse, un Colisée retourné : « The Circus is a pretty bauble, contrived for show, and looks like Vespasian's amphitheatre turned outside in » (*Humphry Clinker*, lettre du 23 avril). Il est vrai que c'est le quinteux Matthew Bramble qui parle ; il est moins mécontent de Queen Square (ibid.).

2. Il mourut en 1754.

3. Elle a inspiré au moins un poème, une *Ode on an Evening View of the Crescent at Bath* (Londres, 1773).

4. *New Assembly Rooms*, ou *Upper Assembly Rooms*.

5. Il y eut quelque temps rivalité entre elles et les *Lower Rooms* (voy. *New Prose Guide to Bath*, dédicace, p. III-V), mais elles triomphèrent bientôt sans conteste ; elles existent encore aujourd'hui ; les *Lower Rooms*, bâties par Wood le père en 1729, furent détruites par un incendie en 1820.

plaine, commençant d'escalader les collines qui le ceignent, avait doublé de superficie [1] ; quand le second, après une période égale, termina sa carrière, la ville s'était accrue de nouveau au point de ne plus être reconnaissable pour qui ne l'avait pas vue depuis trente ans [2]. De ce développement considérable, Wood avait été l'initiateur, l'ouvrier principal avec son fils, mais surtout, et c'est par là qu'ils sont intéressants, ils l'ont dirigé l'un et l'autre en gens de goût, en artistes. Des spéculateurs se seraient toujours rencontrés pour transformer le vieux Bath, l'accommoder tant bien que mal, pourvu qu'ils y trouvassent profit, aux besoins de sa population nouvelle, en reculer les limites au fur et à mesure de l'afflux des visiteurs. Le mérite des Wood, c'est, en se proposant et en accomplissant cette tâche, d'avoir été, non point des entrepreneurs de bâtiment, mais des architectes; c'est d'avoir songé sans cesse à la beauté de la cité qu'ils transformaient, d'avoir conçu et réalisé de vastes et harmonieux ensembles. Leur idéal peut n'être plus en tout point le nôtre, et le style académique qu'ils représentent est loin d'avoir gardé chez nous la faveur unanime, l'estime exclusive dont il jouissait il y a un siècle et demi. Une critique rigoureuse trouvera parfois leur régularité un peu froide, leur solennité un peu pesante, leur décoration un peu maigre, leur invention un peu restreinte. Mais leurs conceptions, tout cela dit, restent assez originales, assez nobles, assez heureuses pour charmer, au jugement de Macaulay, « même les yeux qui sont familiers avec les chefs-d'œuvre de Bramante et de Palladio » [3]. Qui oublierait, après

1. « ...Long before 1755, Bath outside the walls was larger and more important than Bath within the walls » (Peach, *Bath old and New*, p. 228-229).

2. « The very extraordinary and rapid increase of the city of Bath during the last twenty years, both as to the number and quality of its inhabitants, as well as the extent of its buildings, has been so great, that we question whether a person acquainted with this city, thirty years ago, would be able to find out more than one mark, whereby he could ascertain its originality... » (*New Prose Guide*, introd., p. III). Dans le *Humphry Clinker* de Smollett, paru sept ans auparavant, Matthew Bramble déclare de même Bath « so altered that I can scarce believe it is the same place that I frequented about thirty years ago » (lettre du 23 avril). Le mouvement continua après eux : cf. en 1791 le journal de Mme d'Arblay ; le revoyant onze ans après une première visite, elle écrit : « Bath is extremely altered ; its circumference is perhaps trebled, etc. » (20 octobre; t. II, p. 423).

3. « That beautiful city, which charms even eyes familiar with the master-

les avoir contemplés une fois, le grandiose décor du *Crescent*, la masse imposante de Prior Park, tant d'hôtels somptueux, tant de voies spacieuses, tant de perspectives habilement ménagées sur un paysage aimable et varié? De ces monuments, de cet agencement urbain, les Wood sont en partie auteurs, en partie inspirateurs directs ou éloignés; si c'est à Nash que Bath doit son organisation mondaine, c'est grâce à Wood le père et par ses mains que cette cité a passé au rang des plus agréables de la Grande-Bretagne et peut-être de l'Europe. Une métamorphose appelait sans doute l'autre, et l'œuvre du petit-maître est la première en date; mais l'œuvre de l'architecte a été plus durable et c'est elle qui, après évanouissement de la première, conserve encore à Bath une place à part parmi les villes du Royaume-Uni.

L'œuvre des peintres a naturellement laissé beaucoup moins de traces locales; elle est moins liée aux endroits où elle s'accomplit et elle s'en détache aisément. Si les premiers essais de sir Thomas Lawrence, si plusieurs des chefs-d'œuvre de Gainsborough datent de Bath, c'est ailleurs qu'il faut aller les étudier ou les admirer aujourd'hui; leurs toiles, leurs esquisses, de leur vivant même et davantage après leur mort, se sont dispersées entre les galeries publiques et privées; c'est à peine si deux tableaux du second continuent d'orner les salles d'assemblée[1] et le musée local[2], si quelques dessins du premier sont conservés dans des collections particulières[3]. Ils tiennent pourtant, ces grands hommes, à l'histoire de la société de Bath; outre qu'ils en furent l'un des ornements, ce n'est point pur hasard ou simple fantaisie si l'un a transporté, l'autre ouvert son atelier en ces lieux. Les mêmes raisons qui y avaient amené Wood les y ont appelés ou maintenus; ils y ont trouvé comme lui estime, profit et renommée.

Il s'en faut du reste que Gainsborough soit le premier de sa profession qui ait songé à s'établir à Bath. Mme Barber, l'amie de

picus of Bramante and Palladio... » (*History of England*, ch. III, p. 347 de la 1re édition).

1. Le portrait du capitaine Wade, maître des cérémonies.

2. Le portrait d'Anstey (*Victoria Art Gallery*).

3. Du moins au temps de Warner (voy. *Literary Recollections*, t. II, p. 256, note).

Swift, écrivant en 1736, a déjà vu bien des peintres attirés par la ville, et dont chacun, « si médiocre soit-il », y trouve plus de besogne qu'il n'en peut faire[1]. Sans rechercher les noms de ces artistes obscurs, il convient de rappeler, avant Gainsborough, William Hoare[2] dont les toiles et les pastels restent estimés[3], l'un des premiers membres de l'Académie royale, lequel quitta Londres pour Bath (à une date que nous ignorons) et y réussit de telle sorte qu'il y résida jusqu'à sa mort. Il y peignit, entre autres personnages, Pitt (à deux reprises)[4], lord Camden, Anstey, Nash[5], Derrick[6]; c'est dans la même ville sans doute que posèrent devant lui lord Chesterfield, le duc de Newcastle, le duc de Grafton, Pope[7]. Graves nous apprend qu'il était des amis d'Allen[8], et, nous disant dans le même passage qu'il demeura longtemps « le premier de son art à Bath »[9], laisse entendre qu'il y avait des confrères de moindre renom[10]. Son succès, quoi qu'il en soit, était de bon augure pour

1. « My son [Rupert Barber, plus tard peintre en miniature et graveur], who is learning to paint, goes on well, and if he be in the least approved of, in all probability he may do well at Bath, for I never yet saw a painter that came hither fail of getting more business than he could do, let him be ever so indifferent » (lettre datée de Bath, 3 novembre 1736, dans Swift, *Works*, éd. Bohn, 1864, t. II, p. 780).

2. Sur ce peintre, voy. Murch, *Biographical Sketches*, ch. XVIII, p. 188-190.

3. « His portraits are solidly painted, natural, and full of character » (M. O'Donoghue, dans le *Dictionary of National Biography*, article W. Hoare).

4. La première fois en 1754, pour Pitt lui-même, qui fit cadeau de ce portrait à lord Temple en louant fort le peintre (Murch, *Biographical Sketches*, p. 189), la seconde fois pour la municipalité de Bath une dizaine d'années plus tard.

5. C'est le portrait qu'on trouve gravé dans la *Vie de Nash*, de Goldsmith.

6. Les portraits de lord Chatham (Pitt) de lord Camden, d'Allen et de Derrick se trouvent encore à Bath, les trois premiers à l'hôtel de ville, le dernier aux salles d'assemblée. L'hôpital, l'église Saint-Michel et la chapelle octogone de Bath conservent d'autres toiles de W. Hoare.

7. A la Galerie nationale des Portraits, à Londres : tous sont au pastel, sauf l'avant-dernier.

8. *The Triflers*, p. 67.

9. « ...Mr. W. Hoare, the painter, who so long presided at the head of his profession at Bath... ».

10. Par exemple Taverner, qui passe pour le premier en date des aquarellistes anglais et dont Smollett fait l'éloge dans *Humphry Clinker* (lettre de Matthew Bramble, 19 mai), mais c'était un peintre de paysage. Hoare avait un frère sculpteur, qui fit le buste de Nash, et un fils, Prince Hoare, qui, après s'être adonné à la peinture, la quitta pour la littérature dramatique, où il s'acquit quelque renom.

Gainsborough, lorsqu'en 1758, le jeune peintre, âgé de trente ans et presque inconnu, vint à son tour élire domicile à Bath.

Il y fut décidé, semble-t-il, par Philip Thicknesse[1], gouverneur du fort de Landguard, de qui il avait fait la connaissance à Ipswich[2], et qui, du reste, lui fit payer ce bon avis par un patronage importun et pesant. Thicknesse, qui se vante d'avoir découvert son talent[3], prit sur lui de le produire et commanda son portrait pour servir d'appât aux amateurs. Bonne intention, mais superflue; avant que le tableau fût achevé ou même ébauché, Gainsborough s'était acquis une clientèle qui lui assurait dès lors l'indépendance, peu après la richesse, avec la renommée[4]. A Londres il eût fallu des années peut-être à ce provincial inconnu pour arrêter les regards du public; à Bath sa gloire naît en un jour. On s'éprit d'emblée de ce pinceau libre, sûr, plein de verve, de cette palette éclatante et juste, de cette grâce, de ce naturel, de cette absence de toute convention et de toute imitation[5]. Si l'on ne sentait peut-être pas encore tout le

1. Ce Thicknesse est l'auteur d'écrits divers, voyages, mémoires, libelles, qui lui valurent en son temps une certaine notoriété, accrue par de bruyants démêlés avec diverses personnes, en particulier avec son propre fils, lord Audley. Ses ouvrages et opuscules, de mérite littéraire assez mince, ne donnent pas de leur auteur une idée très favorable, révélant comme ils font chez lui une disposition irritable, vindicative, parfois malveillante. Peut-être toutefois les biographes de Gainsborough, tels que Cunningham et Fulcher, l'ont-ils vu trop en noir. Il semble s'être intéressé au peintre avec indiscrétion, sans doute, mais avec sincérité. Dans la querelle qui les sépara, les torts respectifs ne sont pas bien établis, et, après la mort de Gainsborough il composa sur lui une notice *(A Sketch of the Life and Paintings of Thomas Gainsborough)*, où il loue fort l'artiste et se montre convenable envers l'homme (Cf. sur Thicknesse Sir W. Armstrong, *Gainsborough*, ch. IV).

2. Voir l'origine de leurs relations dans Thicknesse *(Sketch*, p. 9); c'est un trompe-l'œil peint de façon parfaite sur un mur qui attira sur l'artiste l'attention du gouverneur.

3. « I was the first man who perceived, through clouds of bad colouring what an accurate eye he possessed, and the truth of his drawings, and who dragged him from the obscurity of a country town at a time when all his neighbours were as ignorant of his great talent as himself » (Ibid., p. 3-4).

4. « My head was to be held up as the decoy-duck, but the first sitting (not above fifteen minutes) is all that has ever been done to it... business came in so fast... » (ibid., p. 16-17). — « ' Fortune ', said a wit of the day, ' seemed to take up her abode with him; his house became Gainsborough' » (Fulcher, *Life of Gainsborough*, ch. V, p. 61).

5. Son talent était dès ses débuts à Bath tout formé : « The notion that a ' Bath

prix de ces paysages qui furent la prédilection de l'artiste et son labeur de choix, en attendant de devenir devant la postérité l'un de ses premiers titres [1], le peintre de portraits était déjà tenu pour hors de pair, et grands personnages, gens à la mode, hommes de lettres venaient poser tour à tour devant lui dans son atelier du *Circus*. Pendant les seize années qu'il passa à Bath, nous le voyons peindre toute une partie de l'aristocratie britannique, la comtesse Spencer et sa fille (la future duchesse de Devonshire), lady Grosvenor, le duc d'Argyll, lady Molyneux, lady Sussex, lord et lady Ligonier, lord Camden, le duc de Cumberland, et bien d'autres [2]; il peint aussi Garrick (à trois reprises), Henderson, Foote, Quin, Mlle Linley [3], Mme Macauley, Graves [4], compagnie variée et en partie illustre qui fait assez voir en quelle estime son talent était tenu de toutes parts [5]. D'humeur sociable, partout où il ne redoutait pas la contrainte,

Gainsborough ' is something inferior, that it holds a place in his œuvre distinctly below the pictures painted in London between 1774 and his death is quite a delusion. Many of his finest things date from his years at Bath » (Sir W. Armstrong, *Gainsborough*, ch. VI, p. 114). Dans la plupart des portraits peints à Bath, continue le critique, « colour is used with a vigour and a success unsurpassed at any subsequent period, and in many, especially in the Linley group, and of course, the ' Blue Boy ', the brushing is almost as free and the paint at least as fat and as rich as in the best things from his later years » (ibid.).

1. Bon nombre représentent des sites voisins de Bath; tel est le cas par exemple pour ceux que lord Tweedmouth a envoyés en 1900 à l'Exposition de Paris. Hampton Rocks, aux portes de Bath, est l'un des lieux où il aimait à prendre des croquis, et, près de la route qui va de Bath à Londres, un orme est encore appelé *Gainsborough's elm* (Murch, *Biographical Sketches*, p. 184).

2. Parmi lesquels peut-être lord Chesterfield et le duc de Bedford, dont les portraits sont, d'après sir W. Armstrong, de date un peu indécise.

3. Au sujet de Mlle Linley et de Gainsborough, Thicknesse raconte l'anecdote suivante : « After returning from the Concert at Bath near twenty years ago [Thicknesse écrit en 1788], where we had been charmed by Miss Linley's voice, I went home to supper with my friend, who sent his servant for a bit of clay from the small beer barrel, with which he first modelled, and then coloured her head, and that too in a quarter of an hour, in such a manner that I protest it appeared to me even superior to his paintings ! the next day I took a friend or two to his house to see it, but it was *not* to be seen, the servant had thrown it down from the mantle-piece and broke it » (*A Sketch of the Life*, etc., p. 40).

4. D'après M. Monkhouse (*Dictionary of National Biography*) les portraits de Richardson et de Sterne furent également peints à Bath; sir W. Armstrong n'en parle point.

5. Voir dans Fulcher, *Life of Gainsborough*, ch. V, dans Conway, *The Artistic Development of Reynolds and Gainsborough*, p. 44-68, dans le *Dictionary of*

de tempérament gai, d'agréable commerce, il est à croire qu'avec beaucoup de ceux qui lui servirent de modèles, il était en relations d'amitié; le fait est certain en ce qui concerne Henderson, dont il protégea les débuts[1], Quin, qui lui laissa en mourant cinquante livres sterling[2], et Garrick, qu'il trouva toujours « fidèle et généreux ami » et pour qui il avait une admiration sans borne[3]. De Bath, sa renommée avait rapidement volé jusqu'à la métropole où il envoyait aussi des tableaux pour qu'on les y exposât[4], et où, en 1768, il fut nommé membre de l'Académie royale à l'établissement de cette célèbre compagnie. Rien ne montre toutefois qu'il songeât à s'y fixer lorsqu'en 1774 une querelle d'assez longue durée et aux incidents sans cesse

National Biography, s. v. *Gainsborough*, article de M. Monkhouse, et surtout dans sir W. Armstrong, *Gainsborough*, ch. v et vi, des énumérations beaucoup plus complètes (elles ne concordent point toujours, en raison de l'incertitude de beaucoup de dates). La nôtre, extrait volontairement abrégé du dernier, n'a pour but que de donner une idée de la vogue obtenue à Bath par le peintre et des relations qu'il se fit en cette ville; aussi ne mentionne-t-elle que les portraits de personnages diversement notables ou déjà cités dans ce livre, et ne cherche-t-elle ni à suivre l'ordre chronologique, souvent malaisé d'ailleurs a établir, ni à distinguer les œuvres éminentes. Plusieurs tableaux parmi ceux que j'omets, peuvent surpasser fort au point de vue de l'art tel ou tel portrait que je mentionne (par exemple, le fameux *Blue Boy* si, comme le pense sir W. Armstrong, il fut peint à Bath), mais c'est là une considération étrangère à notre sujet et que, du reste, mon incompétence m'interdirait d'aborder. Les mêmes raisons font que je m'abstiens de toute recherche sur le développement graduel du talent du peintre (voir sur ce point les ouvrages signalés plus haut, surtout ceux de M. Conway et de sir W. Armstrong). Il est peut-être curieux de rappeler en passant que Mme Delany qui vit à Bath plusieurs de ces portraits leur reprochait de manquer de ressemblance : « This morning went with Lady Westmoreland to see Mr. Gainsborough's pictures (the man that painted Mr. Wise and Mr. Lucy), and they may will be called what Mr. Webb unjustly says of Rubens — they are ' splendid impositions ' » (*Autobiography*, t. III, p. 605, 23 octobre 1760).

1. Il y avait assisté en 1772. « So pleased was he with the ability the young man displayed, that he invited him to his house, painted his portrait, and, before the first season was over, became the firm friend and patron of John Henderson » (Fulcher, *Life of Gainsborough*, ch. v, p. 81).

2. Testament de Quin, reproduit dans *Life of Quin*, p. 63.

3. « Garrick is the greatest creature living in every respect... and I have ever found him a generous and sincere friend » (lettre à Henderson, du 27 juin 1773 ; la voir tout entière, ainsi qu'une autre du 18 juillet 1773, dans Fulcher, op. cit., p. 83-85).

4. Dix huit de 1761 à 1768 (*Dictionary of National Biography*, article *Gainsborough*). Le premier qu'il ait envoyé est, d'après Fulcher, le portrait de M. Nugent (lord Clare), en 1761.

renaissants s'engagea entre lui et Thicknesse au sujet d'un portrait inachevé [1]. Il était vif et impatient; outré un jour d'une lettre reçue, il s'en fut tout d'un trait à Londres, y arrêta un logis et ne reparut à Bath que pour faire ses paquets et donner à Thicknesse avis de son départ [2]. Sur quoi, l'obstiné protecteur, du moins s'il faut l'en croire, ne put se tenir de le recommander à Londres ; il attribue même à cette recommandation les rapides succès du peintre dans la capitale [3]. Ce service, s'il fut véritablement rendu, resta sans doute ignoré de Gainsborough ; pareil passeport ne lui était vraiment pas nécessaire ; sa gloire, portée par les échos de Bath par toute la Grande-Bretagne, était dès longtemps devenue une gloire nationale [4].

Quand on songe que Thomas (plus tard sir Thomas) Lawrence quitta Bath à dix-huit ans, il peut paraître quelque peu téméraire d'avancer qu'il y a lui aussi, bien que de façon un peu différente, commencé sa carrière, signalé son talent, conquis les premiers applaudissements. Tel est le cas cependant, puisqu'à cet âge tendre le jeune artiste avait déjà derrière lui tout un passé artistique et professionnel. C'est à onze ans que ce fils d'un aubergiste de Devizes vint s'établir à Bath peintre de portraits au pastel [5], et, à peine arrivé, son talent et son esprit, sa grâce et sa beauté attirèrent sur lui les regards, la faveur, l'admiration de toute la

1. Thicknesse raconte cette querelle en grand détail *(Sketch*, p. 17-31). D'après lui, en retour d'un instrument de musique précieux, donné à Gainsborough par Mme Thicknesse, le peintre s'était engagé à faire pour celle-ci le portrait de son mari, mais, après des délais et des réclamations, se borna à envoyer une ébauche informe qui lui fut retournée avec quelques lignes de reproche. La famille de Gainsborough racontait autrement l'histoire, disant que l'instrument avait été payé et que l'artiste n'avait pris aucun engagement (Cunningham, *Lives of the Most Eminent British Painters*, t. I, p. 269).

2. Thicknesse, *Sketch*, p. 31.

3. « I was much alarmed lest with all his merit or genius he might be in London a long time before he was properly known to that class of people who could *essentially* serve him... I therefore wrote to Lord Bateman, who knew him, and who admired his talents, stating the above particulars, and urging him at the same time, for both our sakes, to give him countenance and make him known. His Lordship, for me, or both our sakes, did so, and his remove from Bath to London, proved as good a move as it was from Ipswich to Bath » (Ibid., p. 32).

4. Gainsborough avait alors quarante-sept ans.

5. En 1782.

société [1]. Deux portraits de sa façon, l'un de Mme Siddons dans le rôle de Zaïre, l'autre de l'amiral Barrington, furent immédiatement gravés [2], honneur rare à l'époque et qui ne s'accordait qu'à des tableaux universellement loués [3]. Protecteurs, conseillers, simples curieux, de s'empresser autour de l'enfant prodige [4]; ainsi qu'une telle foule de clients qu'à peine suffit-il aux commandes, terminant trois ou quatre portraits par semaine [5], recevant quatre modèles régulièrement par jour [6]. Ce n'est qu'après six ans de cette vie laborieuse et remplie que l'adolescent, qui avait obtenu entre temps la médaille de la Société des Arts d'Adelphi [7] et commençait à s'exercer à peindre à l'huile, alla enfin à Londres se présenter à Reynolds, et entra, déjà précédé d'une flatteuse réputation, comme étudiant à l'Académie royale [8].

Un autre talent précoce y trouva pareil encouragement et semblable assistance : c'est celui de Thomas Barker, qu'on appelle encore communément Barker de Bath [9]. Cet artiste étant

1. Williams, *Life and Correspondence of Sir Thomas Lawrence*, t. I, ch. II, p. 68-72.

2. Ibid., p. 70. L'auteur ajoute : « This was immediately after his arrival at Bath ».

3. « This distinction [la gravure] is not to be overlooked, for engraving was then at a low ebb in England, and it was not customary to engrave any paintings that were not very much admired » (remarque du biographe de Lawrence à propos d'un second portrait de Mme Siddons, un peu postérieur et qui fut également gravé, ibid., p. 78).

4. Parmi ceux-ci le biographe nomme la duchesse de Devonshire, le marquis d'Ely, lord Barington, lord Cremorn, l'évêque de Durham, etc. (ibid., p. 71-72), tous noms intéressants parce qu'ils font voir une sorte d'adoption du jeune Lawrence par l'aristocratie. Des amateurs, pour aider à son instruction, lui ouvrirent leurs galeries et leurs collections (ibid., p. 70), mais son principal guide et plus dévoué protecteur fut un médecin de Bath, homme instruit et lettré, le docteur Falconer (ibid., p. 84).

5. Ibid., p. 73.

6. Ibid., p. 76.

7. En 1784, pour une copie au pastel de la *Transfiguration*.

8. En 1787 (ibid., ch. III, p.95-99).

9. Voir sur ce peintre une notice assez détaillée dans Murch, *Biographical Sketches*, et cf. sir E. Harington, *A Schizzo on the Genius of Man, in which, among various subjects, the merit of... T. Barker, the celebrated young painter of Bath, is particularly considered*, 1793. Il était né en 1768 et acquit très jeune un grand renom. Son *Bucheron*, qu'il peignit à vingt et un ans, fut popularisé dans toute l'Angleterre par la gravure qu'en fit Bartolozzi; deux autres *bucherons*, antérieurs de sept et cinq ans, avaient obtenu déjà grand suc-

de bien moindre éminence, bien qu'en son temps fort célèbre, il suffira de rappeler ici son nom. A la différence de ses prédécesseurs, il fut surtout peintre de paysage et de genre, s'adressant par conséquent à un groupe d'amateurs plus restreint ; il passa cependant presque toute sa vie à Bath sans songer à chercher dans la capitale ou dans quelque grande ville des occasions plus faciles et plus nombreuses de succès, content au contraire de celles qui s'offraient à lui sur place et ayant tout lieu de l'être. Hoare, et longtemps Gainsborough, les avaient, dès le milieu du siècle, trouvées suffisantes, et elles s'étaient accrues sans doute par la suite [1].

Favorables pour les peintres, les circonstances ne l'étaient pas moins sans doute à Bath pour les musiciens, au moins pour les exécutants, et aussi pour les professeurs. Depuis que Nash avait installé à la buvette son premier orchestre (et c'est l'origine de son règne) [2], les concerts de tout ordre ne cessèrent de former l'un des plaisirs du lieu ; dans le programme régulier des divertissements, ils tiennent autant de place que les bals, plus que le théâtre. Une fois la vogue de Bath établie, des musiciens de mérite vinrent les diriger, et l'on se souvient de l'éclat qu'ils jetèrent sous la direction de Linley et avec l'assistance de sa remarquable famille [3]. L'Italien Rauzzini, qui prit sa succession et, de compagnie avec le violoniste Lamotte, la garda quarante ans [4], les maintint à un niveau élevé ; il avait été honoré dans sa jeunesse, à l'opéra de Vienne, de l'amitié de Métastase [5], puis de celle de Haydn qu'en 1794 il invita et reçut chez lui à Bath [6] ; il était comme Linley compositeur et maître de chant [7] en même

cés. Son frère Benjamin était également un peintre estimable et son fils compte parmi les bons élèves d'Horace Vernet.

1. A la suite et au-dessous des peintres, les caricaturistes ont droit à n'être point tout à fait oubliés. Il en faut au moins rappeler deux dont le crayon s'est exercé sur Bath, Bunbury *(the Long Minuet as danced at Bath)* et Rowlandson *(the Comforts of Bath,* qui illustrent des vers tirés du *New Bath Guide).* Cruikshank a également illustré en 1832 une édition du poème d'Anstey.

2. Voy. ci-dessus, ch. II, p. 30.

3. Voy. ci-dessus, ch. V, p. 122-124.

4. De 1780 à 1820.

5. Peach, *Historic Houses*, t. II, p. 72.

6. Grove, *Dictionary of Music*, art. Rauzzini. Haydn, à cette occasion, mit en musique l'épitaphe d'un chien favori de Rauzzini (ibid.).

7. Parmi ses élèves sont Incledon, le fameux ténor Braham, Storace, Mme Mara, Mme Billington, etc.

temps que chef d'orchestre, et, de son temps, probablement en partie par son influence, le goût et l'étude de la musique paraissent avoir été fort répandus autour de lui[1]. Relever, dans les journaux locaux, les noms des chanteurs, exécutants, virtuoses de tout genre qui charmèrent à diverses dates l'oreille difficile des dilettanti de la saison d'eaux, serait se condamner à une énumération de peu d'intérêt ; ces noms, à l'exception de ceux d'Incledon[2] et surtout de Braham[3], sont aujourd'hui plus ou moins oubliés ; il n'en est qu'un qu'on ne peut passer sous silence, un nom inattendu, car ce n'est pas à l'art qu'il doit son immortalité, le nom de Herschel. L'illustre astronome fut à Bath pendant seize ans[4] maître de musique, organiste de chapelle, chef d'orchestre des salles d'assemblée ; il y exerçait encore cette triple profession à l'époque où il découvrit la planète Uranus et n'y renonça l'année suivante qu'à l'appel du roi George III. Par sa sœur, l'infatigable associée de tous ses travaux, nous savons tout le détail de ces années d'incessant labeur, où, occupé par ses concerts, ses leçons[5], la composition d'œuvres musicales, il trouvait malgré tout le temps d'apprendre l'astronomie, de faire des observations, de se fabriquer lui-même sur le modèle d'un télescope emprunté, et au prix de quelles peines ! ses propres instruments[6]. Non

1. Warner en rend témoignage dans ses *Literary Recollections* (t. II, p. 8-9). Voir également Bernard, *Retrospections of the Stage*, t. II, ch. II, où est longuement racontée la fondation d'une société de musique par Rauzzini et un amateur et compositeur local, le docteur Harington.

2. Sur ce chanteur, voy. Penley, *The Bath Stage*, ch. XII, p. 71-72. Il resta cinq ans à Bath (1765-1770) avant d'être engagé à Covent Garden.

3. Sur Braham à Bath, voy. Penley, op. cit., ch. XVII, p. 104. C'est à Bath que pendant trois ans il reçut de Rauzzini sa première instruction musicale.

4. De 1766 à 1782. Il était né en 1738.

5. L'acteur Bernard, à qui il enseigna la musique, raconte comment, un soir de janvier, au milieu d'une leçon, le ciel, jusque-là couvert, vint à s'éclaircir : « Enfin la voilà ! » s'écrie Herschel devant l'élève stupéfait et, lâchant son violon, il se précipite sur un télescope et adresse un discours à une étoile, lui déclarant combien il est ravi de la revoir (*Retrospections*, t. II, ch. II, p. 60-62). Bernard prenait ses leçons chez lui, et, nous dit-il : « His... lodgings... then resembled an astronomer's much more than a musician's, being heaped up with globes, maps, telescopes, reflectors, etc., under which his piano was hid, and the violoncello like a discarded favourite, skulked away in one corner » (Ibid., p. 58).

6. Mme John Herschel, *Memoir and Correspondence of Caroline Herschel*, ch. II.

content de revoir ce que d'autres ont déjà observé, il entreprend alors de construire des télescopes d'une puissance jusque-là inconnue, passant jusqu'à seize heures sans désemparer à polir un miroir, tandis que sa sœur lui introduisait dans la bouche quelques morceaux de nourriture [1]. En 1781, le 13 mars, il découvre l'astre qui s'appela successivement *Georgium Sidus* (ainsi qu'il l'avait nommé), Herschel, Uranus, et reçoit la médaille d'or de la Société Royale ; il ne s'en préparait pas moins, tout en achevant un nouveau télescope, à diriger au concert avec Rauzzini les oratorios [2], lorsque le roi le mit à la tête de l'observatoire de Datchet. Il n'y a guère dans l'histoire des sciences de spectacle plus admirable que celui de ce pauvre Hanovrien, sans instruction ni ressources, simple musicien de régiment à l'origine, qui, par son travail, son énergie, sa persévérance, vainc mille difficultés accumulées et d'apparence insurmontables, acquiert dans une branche ardue de la science toutes les connaissances de son temps, ajoute magnifiquement lui-même à ces connaissances et accroît d'un chapitre le livre toujours inachevé du savoir humain.

L'histoire de ce grand homme pendant son séjour à Bath est trop indépendante de son milieu pour qu'il soit à propos de la raconter par le menu. Mais il clôt glorieusement ce défilé d'esprits éminents et distingués que la ville d'eaux n'a cessé de voir passer d'un bout à l'autre du XVIIIe siècle. C'est, pourra-t-on penser, un lien assez frêle et assez fortuit qui unit à cette ville la plupart d'entre eux. Il est vrai, mais ils lui appartiennent toujours en ceci qu'elle les a attirés les uns et les autres, qu'ils y sont accourus en rangs pressés, certains par intérêt ou pour le bien de leur santé, le plus grand nombre par goût ou par curiosité ; qu'ils se sont au moins laissés entraîner volontiers par le même courant qui emportait périodiquement de ce côté la société polie. Bath a été pour presque tous, comme pour le reste de

1. « I was constantly obliged to feed him by putting the victuals by bits into his mouth. This was once the case when, in order to finish a seven-foot mirror, he had not taken his hands from it for sixteen hours together » (Ibid., p. 36-37).

2. « Now a very busy winter was commencing; for my brother had engaged himself to conduct the oratorios conjointly with Rauzzini, and he had made himself answerable for the payment of the engaged performers, for his credit ever stood high in the opinion of everyone he had to deal with » (ibid., p. 42).

l'Angleterre, le lieu de divertissement et de récréation ; quelques-uns, comme les Wood et Gainsborough, y ont trouvé un champ d'action, d'autres un sujet d'étude. A cause des derniers surtout, à cause des écrivains qui ont plus que tous droit à notre attention, la ville et la société de Bath ne peuvent laisser indifférent quiconque s'intéresse aux choses d'outre-Manche : ce n'est en effet rien exagérer que de dire que la littérature anglaise doit à cette ville et à cette société quelque chose de l'œuvre de Smollett, de Sheridan, de Mlle Austen.

CHAPITRE XI

TRANSFORMATION DE BATH AU XIXe SIÈCLE. CONCLUSION.

Les romans de Mlle Austen nous ont fait voir au seuil du XIXe siècle un Bath animé, bruyant, plus fréquenté probablement et plus encombré qu'à aucune époque, mais, par l'excès même de sa vogue et la trop longue durée de sa fortune, en voie de perdre certains de ses traits distinctifs [1]. La ville de plaisir a étendu trop loin son rayon d'attraction ; les communications rapides et faciles, la diffusion de la richesse en ont ouvert l'accès à trop de gens. Dans cette affluence universelle le public élégant, depuis quelque temps déjà, se sent mal à l'aise. Tant qu'aux salles d'assemblée ou à la buvette il avait dominé par le nombre ou régné tout au moins par le prestige, il avait pu accepter d'assez bonne grâce des coudoiements inévitables, s'amuser de certaines instrusions, frayer au besoin avec qui tenait à si grand honneur de l'approcher respectueusement. A présent ce public se voit submergé par l'autre ; moins tolérant que jadis de certaines promiscuités, jaloux aussi d'affirmer des distinctions qui s'obscurcissent [2], il tend à se séparer de la masse et à se recons-

1. Voy. ci-dessus, ch. VII, p. 202-211.

2. En 1822 (et c'est peut-être depuis quelque temps), toutes distinctions officielles de rang ont disparu des lieux publics :

No seats for peeresses, are now appointed,
But rank and titles are all disjointed,
And ev'ry upstart whom great Nash had humbled
With dukes and princes, counts and lords is jumbled...
(*A Summer in Bath*, p. 21).

tituer à l'écart. Plus de groupement unique ; dans une population si nombreuse, chaque fraction est assez importante pour se suffire à soi-même, et Bath se reconstruit en compartiments séparés. Des sociétés diverses séjournent en même temps dans une ville bien aménagée pour les plaisirs élégants et consacrée par la tradition aux villégiatures joyeuses. Mais il n'y a plus, ou, pour parler plus exactement, il n'y aura bientôt plus, de société de Bath.

L'indice manifeste de cette transformation, c'est le déclin graduel de ces divertissements publics dont Nash avait fait le lien même du peuple qu'il régentait, le foyer destiné à fondre ensemble cent éléments divers. Dans la faveur du beau monde, ils sont remplacés de plus en plus par des réunions particulières et fermées, réunions insolites jadis, proscrites même au temps du monarque[1]. Si la buvette ou bien les salles d'assem-

L'auteur ajoute :

The consequence is plain — they will not come.
But are to all their *private* friends, at *home*.

Un défenseur de Bath dit vers le même temps : « A few years ago, Bath was divided into a great many sets, but now I think they may be all resolved into two; the good and the bad... [The good] is not open, as many imagine, to *every* aspirant after fashion... It does not hold out its arm to *every* person of large fortune and low family. It does not always court the honour and patronage of those who have some little rank and less reputation. It is not always deaf to the suggestions of morality and good feeling — nor does it (as it has often been accused of doing) press into its service every man who wears pantaloons » (*Album*, 1825, p. 180).

1. Voir là-dessus J. Austen, citée plus haut, ch. VII, p. 211, et cf. *Wonders of a Week in Bath*, Monday (1811), et *A Summer in Bath*, p. 10, 19, 22, 43. Un historien local, Warner, remarque bien ce changement et son importance ; il montre aussi comment la rigide discipline établie par Nash ne put être maintenue par ses successeurs : « Acting upon the grand principle of congregating the devotees of fashionable amusement, regularly and frequently, into one brilliant focus, he had discountenanced all private parties and select *coteries:* and the daily and nightly attendance at the public Rooms formed as integral a part of the business and duty of Bath visitors, as their diurnal operations of eating and drinking... From the moment of *Beau Nash's* quitting the scene of his power and pride those corruptions and relaxations (which first sap, and then crumble, the mightiest states) crept, insensibly, into his formal and elaborate system of public punctilio : and the fear of violating the law that prohibited the domestic rout, and enforced a regular attendance at the public assemblies in which he had presided, gradually evaporated... Late dinners began by little and little to interfere with the regular early attendance at the Upper and Lower Rooms : and fatal « at homes », on the ball nights, to prevent that attendance altogether... Taste and fashion, now [après la disparition des maîtres des cérémonies fidèles

blée[1] sont encore des plus fréquentées (on se souvient du tableau qu'en fait Dickens)[2], ce n'est plus par la même assistance aristocratique, laquelle n'y paraît plus qu'à l'occasion et surtout par curiosité et les tient généralement en dédain[3].

Ce dédain, chose plus grave, de la part de plusieurs, puis d'un grand nombre, c'est Bath même, par une extension naturelle, qui commence à en être l'objet. Mlle Austen, Dickens, témoignent, chacun à sa façon, de l'affaiblissement de son vieux prestige ; les voyageurs le constatent aussi avec surprise[4], mais le plus curieux document et le plus explicite que nous ayons rencontré à ce sujet, c'est peut-être un long article, ou plutôt une série de deux articles, qui parut en 1824-1825 dans l'*Album*, journal périodique de Londres, sous ce titre : *L'habitant de Bath*[5]. L'auteur anonyme, qui se dit habitant de Bath, y dénonce sans réserve ni merci la fausse élégance, les manières affectées ou impertinentes qui passent, dit-il, auprès des habitants ou des habitués de cette ville pour le suprême bon ton et dont il prétend qu'on se raille à Londres ; il y fait en outre le comique exposé des mortifications qui attendent dans la capitale l'homme qui y apporte l'éducation et les manières de Bath. Faisons la part de l'exagération qui est

à la tradition] no longer checked, chose for solace and display, the private rather than the public arena » *(Literary Recollections*, t. II, ch. XIII, p. 3-8).

1. Du moins l'un des deux établissements, seul survivant, les *Upper Rooms;* encore, dès 1830, Warner nous dit-il que « frappées d'une phtisie inguérissable, elles traînent, à ce que l'on dit, une existence languissante et précaire *(Literary Recollections*, t. II, ch. XIII, p. 1-8). Les *Lower Rooms* avaient fermé dès 1807.

2. Cf. ci-dessus, ch. VII, p. 211-221.

3. « If it be Thursday night, the Rooms are generally looked into, but it is hardly advisable to join oneself to the *herd* who are dancing there » *(The Album*, 1825, p. 182). Il est vrai que, dans une réplique faite à cet article, se trouvent ces lignes : « ...Among the herd, a few weeks since, ...no less than eighteen ladies... bore honourable designations as relatives of nobility; and amongst the gazers upon the herd were Lord Liverpool and several other Nobles and their Ladies, who did not think themselves contaminated by the air of the *Upper Rooms*, nor their daughters degraded by dancing with the ' herd ' there assembled » *(Remarks on the Bath Man*, by a Man of the World, p. 20-21).

4. « Bath est abandonné de la mode après en avoir été le temple. Sa vieille élégance m'a rappelé les grâces de ces fats surannés qui trouvent au lieu d'envieux et d'émules des spectateurs bien froids, bien ennuyés, et même tant soit peu incrédules » (Custine, *Mémoires et Voyages*, p. 452 [1822]).

5. *The Bath Man* (nos VII et VIII, janvier 1824 et avril 1825, formant ensemble le volume IV du recueil).

[illegible] cette diatribe n'en montre pas moins combien l'opi[illegible] au sujet de ce qui fut l'académie de la mode. [illegible] mépris, nous y dit-on, entraîne ce petit mot de Bath [illegible] au nom de quelque malheureux par quiconque a [illegible] ou le moindre rapport avec la grande cité »[1] ! En vain, [illegible] sainte horreur avec laquelle tout homme et toute femme [illegible] regarde une personne de Bath »[2], le pauvre échappé de [illegible] essaye-t-il d'amender ses façons, de les régler sur [illegible] Londres, « la tache... reste sur lui et il ne peut l'effa[illegible] [illegible] humiliant subterfuge, dissimuler d'où il vient, [illegible] quelque façon cavalière a trahi clairement son Bath, [illegible] propos mi-embarrassé, mi-hardi dénonce l'élégante cité, [illegible] quelque compliment forcé, quelque extravagante [illegible] qui vous attire la remarque dédaigneuse : voilà qui sent [illegible] »[4]. Dans un bal, invitant une dame à danser, après le [illegible] de s'en voir refuser, il a celui de l'entendre qui chuchote [illegible] : « Si je n'avais déjà su qu'il venait de Bath, j'aurais [illegible] répondre par serment »[5]. Tout cela, avec cent humiliations [illegible], nous est conté comme expérience personnelle. Aux [illegible] de l'auteur, la société de Bath et celle de Londres ne se [illegible] ressemblent plus en rien ; il a cru trouver dans la grande cité [illegible] autre race, une espèce distincte »[6]. Dans la ville d'eaux, [illegible] et femmes de la société, sans être ordinairement vul[illegible] sont d'un siècle au moins en retard sur ceux de la capitale [illegible] qui touche les manières, l'habillement, la mode »[7]. C'est,

[1] « What a world of contempt is conveyed in that little word *Bath*, when [illegible] to some unfortunate, by one who claims any kindred or connexion with [illegible] city » (*The Album*, t. IV, p. 173).

[2] « Knowing the holy horror with which every man and woman of fashion in [illegible] regards a Bath man, I have of course been most anxious to conceal the [illegible] » (ibid., p. 174).

[3] « the stain of the place is upon him, and he cannot wash it out » (ibid., [illegible]).

[4] « some port peculiarity of manner has carried Bath upon the very face of [illegible] half awkward, half impudent speech, betraying the elegant City, or [illegible] compliment, or extravagant flattery, has drawn forth the contemp[illegible] observation, how *Bathish !* » (ibid., p. 174).

[5] « If I had not known before that he was a Bath man, I could have sworn [illegible] » (ibid., 3e article, p. 422).

[6] « They appeared a separate breed and distinct rate of people » (ibid., 1er [illegible], p. 181).

[7] « The men and women of the *best set*, though not generally vulgar, are at

semble-t-il, de la population sédentaire de Bath qu'il s'agit ici, mais l'énorme augmentation de celle-ci (vingt-cinq à trente mille âmes dans le premier quart du siècle[1] au lieu des deux à trois mille qu'y trouva jadis Nash)[2], la place considérable qui lui revient en conséquence, voilà précisément l'un des traits nouveaux de la ville et l'une des raisons qui y hâtent la formation de coteries séparées. Comme la ville est agréable, gaie, bien bâtie, bien aménagée, fournie de toutes choses; comme on peut d'autre part y faire figure et tenir haut rang plus facilement et à moins de frais qu'à Londres ou à la campagne, un très grand nombre de gens ont fait comme le sir Walter Elliot de Mlle Austen[3]; ils l'ont choisie pour résidence et s'y sont fixés à demeure; Mme Montagu, en 1779, a déjà aperçu et décrit cette population permanente, assez différente, distincte en tout cas de l'autre[4]. En font partie,

least a century behind the metropolitans, in every thing like proper style, dress or fashion » (ibid., p. 180). Sur ce point comme sur les autres, l'auteur des *Remarks on the Bath Man* défend sa ville; il s'efforce également de mettre au compte personnel du *Bath Man* les avanies qu'il prétend avoir souffertes. Il a là beau jeu et peut-être raison, mais il est curieux qu'il ait jugé nécessaire une réponse en règle. Il faut remarquer aussi que le directeur de la revue londonienne soutient spontanément son rédacteur : « Ourselves have been in Bath during the last month, and have witnessed the commotion the first part of this paper has caused there with a mixture of merriment, sorrow, and disgust...Why, ... we ask, is Bath to be exempt from ridicule, which, as all its sensible inhabitants and visitors will allow, contains more folly and is more open to ridicule, than any other town of its size in his Majesty's dominions ? » *(The Album*, p. 413, note du directeur en tête du second article).

1. Mainwaring donne le chiffre 34.163 pour l'année 1801 *(Annals of Bath*, p. 11).

2. Voy. ci-dessus, ch. I, p. 8, note 3, et cf. ch. X, p. 284, note 2.

3. Voy. ci-dessus, ch. VII, p. 210. Comparez cette déclaration du *Bath Man:* « My father had come to live entirely at Bath for the same reason that most people do — because they cannot afford to live in London or the country » *(The Album*, 1825, p. 175).

4. « There are many people established at Bath who were once of the polite and busy world, so they retain a certain politeness of manners and vivacity of mind one cannot find in many country towns. All contracted society, where there are no great objects of pursuit, must in time grow a little narrow and *un peu fade;* but then there is an addition of company by people who come to the waters, from all the active parts of life, and they throw a vivacity into conversation which we must not expect from persons whose chief object was the *odd trick* or a *sans prendre*... The ladies, as is usual in little societies, are some of them a little gossiping and apt to find fault with the cap, the gown, the manner, or the understandings of their neighbours. But that does not much concern the water-drinkers, who, not being resident, are not the object of this envy; and I must say, they are all very obliging to strangers » (lettre à

entre autres, un grand nombre d'officiers en demi-solde, qui, libres d'attaches locales antérieures, se retirent à Bath par choix au sortir du service [1] ; en font partie également (et le choix qu'ils font de cette résidence indique assez combien elle a changé de caractère) beaucoup d'ecclésiastiques de tout rang [2]. Par ces nouveaux venus et leurs familles est constituée une société locale permanente ; à la ville d'eaux se juxtapose une ville de province, une ville toute pareille aux autres, ou qui n'a de propre, s'il en faut croire la satire, que certains ridicules nés de l'imitation gauche et maladroite de la capitale. Nouvelle raison pour le monde élégant d'observer un quant à soi rigoureux dans ce Bath envahi ou transformé, nouvelle raison aussi, étant données par surcroît certaines circonstances extérieures, de s'en retirer graduellement.

Des circonstances nouvelles se sont en effet produites dans le

Mme Robinson, 18 juin 1779, dans Doran, *A Lady of the Last Century*, ch. x, p. 248-249). Cf. *A Tour thro '... Great Britain*, édition de 1778 : « Bath is now become of very great extent, from the great increase of new buildings, as it is not only a place of occasional resort for health or pleasure, but the perpetual residence of many people of fashion and fortune » (t. II, p. 232). Pour nous borner aux écrivains et à leurs familles, nous avons ainsi vu s'établir à Bath, sans raison de santé ou de profession, Anstey, la mère de Thomas de Quincey, les parents de Jane Austen, Beckford, Landor, Mme d'Arblay ; citons encore parmi les autres personnages mentionnés dans cet ouvrage Quin et Mme Thrale.

1. Ils avaient commencé à le faire dès le temps de Smollett *(Humphry Clinker*, Matthew Bramble, 5 mai) et continuent encore de nos jours. Cf. sur ce point Earle, *Bath Ancient and Modern*, ch. XI, p. 252.

2. « ...Bath ...seems to have been much frequented in those days by clergymen retiring from work » (Leigh, *Memoirs of Jane Austen*, p. 23). Les ecclésiastiques que, dès 1771, Smollett voyait en grand nombre à Bath *(Humphry Clinker*, lettre de Jeremy Melford, 17 mai, paraissent au contraire des hôtes de passage). L'esprit religieux s'est du reste considérablement développé en cette ville dans la première partie du XIXe siècle. En 1841, l'auteur d'une brochure intitulée *Decline and Fall of Bath* accuse violemment le clergé d'avoir ruiné la ville par ses prédications : « Nothing thrives in Bath now-a-days but preaching and praying... Yes, my dear Jack, the parsons have completely got the whip hand of the good people of Bath » (p. 9). Déjà dans la première décade on voit remarquer par plusieurs le décorum, presque la sévérité extérieure, qui règnent dans la ville. Une lettre particulière de 1810, comparant Bath à Brighton, déclare : « We think the society of a more moral tone, at all events it is more staid and steady, though by no means dull » *(The Bath Archives, a... Selection from the... Letters of Sir George Jackson*, t. I, p. 171). Un voyageur français juge en 1811 que Bath « est une sorte de grand couvent... peuplé de célibataires surannés des deux sexes et surtout de femmes » (Simond, *Voyage d'un Français en Angleterre*, t. I, p. 22).

premier quart du XIXe siècle qui tendaient déjà bien assez par elles-mêmes à ravir à Bath une partie au moins de sa clientèle, C'est la paix d'Amiens, puis la chute de Napoléon, et par suite, le continent rouvert; c'est surtout l'invention des chemins de fer et la facilité incroyablement accrue des déplacements et des voyages. Par cette double cause se trouve étrangement modifiée, et à son détriment, la situation de Bath. Le séjour aux bords de l'Avon cesse subitement d'être la villégiature pour ainsi dire classique, celle qui s'offrait la première et presque la seule, celle qui s'associait naturellement, presque nécessairement avec l'idée de vacances et de changement. Cent autres lieux, jusque-là inaccessibles à la foule ou même inconnus d'elle, se disputent les groupes divers que rassemble de moins en moins à Bath son ancien attrait social. Sans parler de rivales longtemps obscures, comme Cheltenham, qui se voient tout à coup rechercher pour être plus agrestes et désormais moins banales [1], Paris, l'Italie, buts traditionnels du voyageur anglais appellent des multitudes britanniques [2]. Vers les Alpes, chantées par Byron, vers les monts d'Écosse, célébrés par Scott, vers les lacs anglais, illustrés par Wordsworth, se dirigent les amants nouveaux de la nature sauvage ou pittoresque. La mode assez récente des bains de mer peuple les côtes, emplit Brighton et Boulogne [3]. Il n'est pas

1. C'est du moins la raison que je suppose à la vogue soudaine et d'ailleurs passagère de cette ville. Custine, en 1822, la tient pour « le Spa de l'Angleterre » et dit qu'elle « a succédé à Bath qui n'est plus à la mode » *(Mémoires et Voyages*, p. 448; cf. aussi Ducos, *Itinéraire et souvenirs d'Angleterre et d'Écosse*, t. IV, p. 233-237). Les termes sont beaucoup trop forts, du moins si l'on songe au Bath du XVIIIe siècle; Cheltenham, même pendant ses quelques années d'éclat, n'a jamais tenu un rang ni joué un rôle à beaucoup près comparables. Mais il est vrai que pendant plusieurs années elle attira une brillante clientèle. Thackeray y conduit encore plusieurs personnages de *Vanity Fair* (ch. XII et XVII).

2. Cf. en ce qui concerne Paris et la France, Babeau, *Les Anglais en France après la paix d'Amiens;* pour que tant d'entre eux aient laissé le récit de leur voyage (voir la bibliographie à la fin du volume), il faut qu'ils soient venus en nombre considérable. Chacun sait également comment les événements de 1815 amenèrent à Paris, en outre des curieux ordinaires, toute une colonie militaire et aristocratique.

3. Cowper les dénonçait déjà en 1782 :

Your prudent grandmammas, ye modern belles,
Content with Bristol, Bath, and Tunbridge Wells,
When health required it, would consent to roam,
Else more attach'd to pleasures found at home,

jusqu'à sa clientèle première et fondamentale, celle des malades, que Bath ne voie s'éclaircir : les gens délicats trouvent un air plus doux à Torquay ou à Cannes ; aux personnes souffrantes, les stations thermales d'Allemagne offrent un meilleur aménagement, des prix probablement moins élevés et surtout l'avantage d'un plus complet changement d'air et d'habitudes [1].

Ces stations d'Allemagne, Hombourg, Bade, auxquelles il faut joindre Spa, si elles remplacent pour les Anglais, et non pas pour les seuls malades, l'ancien Bath qui disparaît, c'est aussi parce qu'en bien des points, avec plus de lustre encore et sur une plus grande échelle, elles le reproduisent. Elles ont même éclat mondain, et plus reluisant même puisque leur clientèle n'est pas restreinte à la seule aristocratie d'Angleterre, mais comprend toute celle du continent. On y joue gros jeu, la roulette et le trente-et-quarante ne le cédant en rien à l' « eo » et au « pharaon » de Nash. Enfin, et ce n'est pas le moindre point, les mœurs n'y sont pas sévères, et les libertins des deux sexes ne s'y sentent pas surveillés comme en Angleterre par une opinion publique devenue rigoureuse, gênés par une presse dénonciatrice des scandales. Malades, gens de plaisir, joueurs, aventuriers se rencontreront donc là dans le même mélange qu'autrefois aux bords de l'Avon, mèneront une vie à peu près pareille dans un cadre en somme peu différent [2]. Détournons les yeux de ce Bath solidifié en ville

But now alike, gay widow, virgin, wife,
Ingenious to diversify dull life,
In coaches, chaises, caravans and hoys,
Fly to the coast for daily, nightly joys,
And all impatient of dry land agree
With one consent to rush into the sea.
Cowper, *Retirement*.

1. La médication s'était par surcroît beaucoup modifiée. Au XVIIIe siècle, il semblerait parfois que les eaux de Bath aient été considérées comme une sorte de panacée.

2. Ne serait-ce pas, à ce propos, du jour où les Anglais de mauvaises mœurs ont pris l'habitude d'aller chercher outre-Manche leurs plaisirs équivoques que date en ce pays la réputation d'immoralité qu'y a le continent ? Cette réputation, du moins en ce qui concerne la France, paraît assez récente, car ce sont d'autres reproches, comme ceux de servilité, de frivolité, d'affectation, qui nous étaient faits d'ordinaire au XVIIIe siècle. Dans la première partie du XIXe, elle est même tenue pour mal fondée par nombre d'écrivains, lesquels jugent favorablement des mœurs françaises (voir par exemple Birkbeck, *Notes on a Journey through France* (1814), p. 102, lady Morgan, *France*, livre III (1817), Mme Trollope, *Paris and the Parisians* (1836), t. II, ch. VI, p. 37-38), tandis que les témoi-

de province et dont la progresse extinction n'offre pas d'intérêt[1], regardons là-bas en Allemagne, vers ce « jardin commun de toute l'Europe » comme l'appelle Michelet[2], vers Bade, tel que nous le décrit par exemple un Thackeray. Qu'y retrouvons-nous, un peu élargi, un peu moins compassé, beaucoup plus international, si ce n'est le Bath d'antan ? « La plus jolie ville, s'écrie le romancier, entre tous les lieux où le plaisir a dressé ses tentes, celle où, joyeux ou mélancoliques, occupés ou oisifs, graves ou dissipés, tous vont chercher amusement, profit, ou distraction ; où les beautés de Londres, après avoir dansé et coqueté toute la saison, peuvent danser et coqueter encore un peu ; où se rassemblent de toutes les parties du monde des coquins en beaux habits ; ... où d'ingénieux calculateurs conspirent, marquent des cartes et méditent le coup infaillible, ... où les vertueuses dames d'Angleterre elles-mêmes risquent leur petit enjeu et ramènent d'un râteau tremblant leur gain, aux côtés d'autres dames qui ne sont pas vertueuses du tout, oh non ! et n'en ont même pas le renom, ... où l'on rencontre des comtesses et des princesses merveilleuses, dont les maris sont presque toujours au loin dans leurs vastes domaines.... tandis que les nobles

gnages contraires, ceux du moins que j'ai rencontrés, se rapportent surtout à la période révolutionnaire ou à celle qui la suit immédiatement (citations dans Babeau, *Les Anglais en France après la paix d'Amiens*, p. 78-79, et dans *La France et Paris sous le Directoire*, du même, p. 272 et 281 ; en 1822, cependant, un ouvrage assez libre de D. Carey place dans notre capitale quelques aventures peu édifiantes. L'opinion anglaise, en tout cas, devait s'être établie en dehors des écrivains ; Mme Trollope, qui la combat, parle des Français comme d'un peuple « whose morality is considered as so much less strict than our own » (*Paris and the Parisians*, t. II, ch. VI, p. 37) et, après s'être élevée contre ce préjugé, déclare très justement : « I do very strongly suspect, that many of the pictures of French depravity which have been brought home to us by our travellers, have been made after sketches taken in scenes and circles to which the introductions I so strong by recommend to my countrywomen could by no possibility lead them » (ibid., p. 38). Ces « scènes » et ces « cercles » dont parle l'auteur, les Anglais oubliaient qu'ils les avaient eus très récemment, et nullement dissimulés, en particulier dans leurs villes d'eaux ; ils étaient donc scandalisés, les uns sincèrement, les autres en paroles, de les retrouver ailleurs.

1. Elle est totale, peut-on dire, vers 1840 (cf. Earle, *Bath Ancient and Modern*, p. 253, et Warner, *Literary Recollections*, t. II, ch. I). Un article paru cette même année dans le *Blackwood's Magazine* remarque l'abandon complet où sont tombées toutes les villes d'eaux anglaises (p. 789), et prêche (p. 790) un retour aux vieilles méthodes de Nash (organisation des plaisirs, autorité conférée à un maître des cérémonies obéi, etc.).

2. *La France devant l'Europe*, p. 84.

épouses, Pénélopes errantes, sont entourées d'une foule de prétendants, boyards de Russie, grands d'Espagne décorés de la Toison, comtes de France, princes polonais et italiens sans nombre, qui parfument de leur fumée de tabac les salles dorées et jurent dans toutes les langues contre la rouge et contre la noire »[1]. Il y a là un trait qui n'a jamais convenu à la ville anglaise; elle n'a point été un rendez-vous international et, quoiqu'elle ait assurément reçu des étrangers, elle n'a jamais offert le spectacle d'un petit monde cosmopolite. Tous les autres par contre, un peintre du XVIIIe siècle eût pu les recueillir (et aucun d'eux, à vrai dire, ne les a omis), pour faire le tableau de Bath.

De Bath comme de Bade, répondra-t-on peut-être, et des deux pas plus que de cent autres stations thermales de tout temps et de tout pays. Ces stations ne sont-elles pas après tout extrêmement semblables? n'appellent-elles pas précisément les mêmes classes de visiteurs? ne reproduisent-elles pas, à bien peu de chose près, le même train de vie? Assurément, et nous n'avons garde de nier les analogies nombreuses qui rapprochent toutes les villes d'eaux et proviennent de leur condition même; analogies dont nous avons eu l'occasion d'énumérer plusieurs quand nous comparions brièvement les stations anglaises naissantes aux françaises du même temps[2]. Mais nous disions alors et nous croyons avoir montré que, cette part faite aux ressemblances

1. « ...The prettiest town of all places where Pleasure has set up her tents; and where the gay, the melancholy, the idle or occupied, grave or naughty, come for amusement, or business, or relaxation; where London beauties, having danced and flirted all the season may dance and flirt a little more; where well-dressed rogues from all quarters of the world assemble; ...where wistful schemers conspire and prick cards down, and deeply meditate the infallible coup; ...where even virtuous British ladies venture their little stakes, and draw up their winnings with trembling rakes, by the side of ladies who are not virtuous at all, no, not even by name; ...where you meet wonderful countesses and princesses, whose husbands are almost always absent on their vast estates... while trains of suitors surround those wandering Penelopes their noble wives; Russian Boyars, Spanish Grandees of the Order of the Fleece, Counts of France and Princes Polish and Italian innumerable, who perfume the gilded halls with their to bacco-smoke, and swear in all languages against the Black and the Red » (*The Newcomes*, XXVII; cf. également d'autres passages du même chapitre, ainsi que le roman de Tourguénief, *Fumée*).

2. Voy. ci-dessus, ch. Ier, p. 13-14.

inévitables, un caractère original et particulier au XVIIIe siècle avait distingué les villes d'eaux anglaises, et Bath fort au-dessus d'aucune. Ce caractère, que l'on chercherait en vain ailleurs, c'est d'être restées, durant cent ans et plus, non point un simple lieu de guérison et de divertissement, mais comme un sanctuaire national de la mode et du bon ton, un conservatoire des belles manières; c'est, en attirant par leur éclat tout ce qui dans les trois royaumes se piquait d'élégance, d'être devenues comme des creusets de fusion sociale ; c'est enfin, et cela au grand profit des lettres, d'avoir mis sous les yeux de quelques grands observateurs un spectacle merveilleusement instructif et divers. Ni l'origine de ces villes d'eaux n'est fortuite, ni leur rôle n'est indifférent. C'est un souffle venu de France qui les fit sortir du sol. Elles surgirent au jour précis où, en dehors de la Cour, mais sur son modèle et sous son influence plus ou moins lointaine, tendit à se constituer ce qui s'appelle le beau monde, au jour où, par un phénomène nouveau, c'est le goût d'une même politesse, la recherche des mêmes plaisirs de bon ton qui, plus que le rang et la naissance, commença à rapprocher les personnes. Ce beau monde nouveau, elles n'en furent pas seulement le centre, mais encore, pour ainsi dire, le collège, où il se laissa organiser, régler, discipliner même. Puis, quand les circonstances eurent progressivement multiplié ce monde au point que ses membres n'en furent plus isolés nulle part dans les Iles Britanniques, quand d'ailleurs trop de profanes eurent envahi le temple des élégances, alors elles disparurent sans retour avec les circonstances qui les avaient mises au jour et soutenues. Elles avaient eu part, une part sensible, à la lente mais profonde transformation des mœurs anglaises : au milieu de beaucoup de frivolité, de dissipation et même de vice, elles avaient contribué à répandre dans toute la nation ce raffinement des manières qui ne laisse pas d'aider souvent au raffinement de l'esprit même et des sentiments, qui en est comme la préparation et en demeure l'ordinaire accompagnement; elles avaient également abaissé certaines barrières, amené des contacts désirables, fondu des classes diverses et ignorantes les unes des autres en une même bonne compagnie. Ce sont là résultats qui ne sont pas insignifiants. N'en eussent-elles même produit que de moindres, et à ne voir en elles qu'objets de curiosité, on jugera peut-être qu'elles ne seraient

pas encore tout à fait indignes de retenir un instant les regards de quiconque veut étudier l'histoire des mœurs anglaises : est-il indifférent, pour connaître une société, de voir en quel lieu et de savoir de quelle façon elle prend ses plaisirs ?

APPENDICE

(Voy. chap. VIII, p. 244-245)

A BALLAD OF BATH[1]

Like a queen enchanted that may not laugh nor weep,
Glad at heart and guarded from change and care like ours,
Girt about with beauty by days and nights that creep
Soft as breathless ripples that softly shorewards sweep,
Lies the lovely city whose grace no grief deflowers.
Age and grey forgetfulness, time that shifts and veers,
Touch not thee, our fairest, whose charm no rival nears,
Hailed as England's Florence of one whose praise gives grace,
Landor, once thy lover, a name that love reveres :
Dawn and noon and sunset are one before thy face.

Dawn whereof we know not, and noon whose fruit we reap,
Garnered up in record of years that fell like flowers,
Sunset liker sunrise along the shining steep
Whence thy fair face lightens, and where thy soft springs leap

1. Reproduit avec l'autorisation de M. Swinburne. Mes lecteurs sauront autant de gré que moi à l'illustre auteur de la permission qu'il m'a gracieusement accordée.

Crown at once and gird thee with grace of guardian powers.
Loved of men beloved of us, souls that fame inspheres,
All thine air hath music for him who dreams and hears;
Voices mixed of multitudes, feet of friends that pace,
Witness why for ever, if heaven's face clouds or clears,
Dawn and noon and sunset are one before thy face.

Peace has here found harbourage mild as very sleep:
Not the hills and waters, fields and wildwood bowers,
Smile or speak more tenderly, clothed with peace more deep,
Here than memory whispers of days our memories keep
Fast with love and laughter and dreams of withered hours.
Bright were these with blossoms of old, and thought endears
Still the fair soft phantoms that pass with smiles or tears,
Sweet as roseleaves hoarded and dried wherein we trace
Still the soul and spirit of sense that lives and cheers.
Dawn and noon and sunset are one before thy face.

City lulled asleep by the chime of passing years,
Sweeter smiles thy rest than the radiance round thy peers;
Only love and lovely remembrance here have place.
Time on thee lies lighter than music on men's ears;
Dawn and noon and sunset are one before thy face.

(A.-C. Swinburne, *Poems and Ballads*, Third Series).

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages cités ou mentionnés dans le texte et les notes ; on y a joint quelques publications locales).

Ainsworth (William). — Beau Nash, or Bath in the Eighteenth Century. — London, [1879 ?] 3 vol.

The Album. Vol. IV. — London, January-July, m.dccc.xxv.

Amusemens des Eaux de Spa [par de Pöllnitz]. — Amsterdam, m.dcc.xxxiv, 2 vol.

Andrews (Miles Peter). — The Bath Picture : or, a slight Sketch of Bath and of its Beauties in 1771.

Angelo (Henry). — Reminiscences. — London, 1828, 2 vol.

Anstey (Christopher). — The New Bath Guide ; or the Memoirs of the B—r—n—d Family... A newedition by J. Britton... Embellished with engravings by G. Cruikshank. — London, m.dccc.xxxii.

— Poetical Works... with some Account of the Life and Writings of the Author by his Son John Anstey, Esq. — London, 1808.

— Voy. Inkle, An Election Ball.

— Voy. Journey of Dr. Robert Bongout.

— Voy. New Bath Guide.

Arblay (Mme d'). —Diary and Letters, with notes by W. C. Ward. — London, 1890-91, 3 vol.

— Voy. Burney (Fanny).

Aristænetus. — The Love Epistles, translated from the Greek into English Metre [par Halhed et Sheridan].— London, m.dcc.lxxi.

ARMSTRONG (Sir Walter). — Gainsborough and his Place in English Art. — London, 1898.

ASHTON (John). — History of Gambling in England. — London, 1898.

ASMODEO [Sheridan]. — Clio's Protest. The Rival Beauties, s.d. [1771].

The Athenæum. — London, 1828 et années suivantes.

AUSTEN (Jane). — Letters, edited by Lord Brabourne. — London, 1884, 2 vol.

— Northanger Abbey. — London, Bentley, s. d.

— Persuasion. — London, Bentley, s. d.

de B. [MOREAU DE BRAZEY]. — Le Guide d'Angleterre, ou relation curieuse du voyage de M. de B. — Amsterdam, M.DCC.XLIV.

BABEAU (Albert). — Les Anglais en France après la paix d'Amiens. Impressions de sir John Carr. — Paris, 1898.

— La France et Paris sous le Directoire. — Paris, 1886.

BACCIUS (Andreas). — De Thermis, Lacubus, Fluminibus et Balneis totius Orbis. — Venetiis, M.D.LXXI.

Bagatelle, or the Bath Anniversary. A Poem in three Parts. — London, M.DCC.LXXXII.

BAKER (David Erskine). — Biographia Dramatica, continued by J. Reed... and brought down to the Year 1811... by Stephen Jones. — London, 1812, 3 vol.

BAKER (Thomas). — Voy. Tunbridge Walks.

BARBEY D'AUREVILLY (J.-A.). — Du Dandysme et de G. Brummell. — Caen, 1845.

Bath, a Poem in three Parts: I. Bath, the Beloved of Venus. II. Bath, hated by Mercury. III. Bath, rescued by Minerva. — Bath, 1793. *(Bath Reference Library).*

Bath, a Simile. Bath, a Conversation Piece. Bath, a Medley. Preceded by a Prologue to the Critics ; succeded by a rhapsody on the Death of Mr. Garrick. — London, M.DCC.LXXIX.

Bath : its Beauties and Amusements [par G. Ellis]. Second Edition. — Bath, M.DCC.LXXVII.

Bath Anecdotes and Characters, by the Genius Loci. — London, M.DCC.LXXXII.

The Bath, Bristol, Tunbridge and Epsom Miscellany. Containing Poems, Tales, Songs, Epigrams, Lampoons, Satires, Panegyricks, Amours, Intrigues, etc...—London, M.DCC.XXV.

The Bath Chronicle (paraît depuis 1757).

The Bath Comedians, a Poem in two Cantos. — London, M.DCC.LIII *British Museum,* 1162, i. 11 [1].

The Bath Contest. — Bath, 1769.

Bath Intrigues : in Four Letters to a Friend in London. — London, 1725. *(Bath Reference Library).*

The Bath Miscellany for the Year 1740, wrote by the Gentlemen and Ladies of that Place. Containing all the Lampoons, Satyrs, Panegyrics, etc., for that Year. — Bath, 1741.

BAYLY (Thomas). — Rough Sketches of Bath, and other Poems... Fifth Edition. — 1820.

— Voy. Epistles from Bath.

BECKFORD (William). — Vathek. — Lausanne, 1787.

BELJAME (Alexandre). — Le Public et les Hommes de Lettres en Angleterre. — Paris, 1881.

The Belles of Bath; with a Satire on the Prevailing Passions and a Model for Emulation. Number 1. — Bath, M.DCC.LXXXII. *(Bath Reference Library).*

Bemerkungen eines Reisenden durch Deutschland, Frankreich, England und Holland in Briefen an seine Freunde... [par J.-F.-C. Grimm]. — Altenburg, 1775, 3 vol.

BERNARD (John). — Retrospections of the Stage. — London, 1830, 2 vol.

BESANT (Walter) and RYCE (James). — The Chaplain of the Fleet. — London, 1890.

BICKERSTAFF (Isaac). — Voy. The Spectator.

The Biographical Magazine, or complete historical Library, 4 vol. — London, 1776.

BIRKBECK (Morris). — Notes on a Journey through France. — London, 1814.

Blackwood's Magazine. — 1840.

BOADEN (James). — Memoirs of Mrs. Siddons, interspersed with Anecdotes of Authors and Actors. — London, 1893.

BOSWELL (James). — Life of Samuel Johnson, LL.D., together with the Journal of a Tour to the Hebrides. A new Edition... by A. Napier. — London, 1884, 5 vol.

BRAZEY (Moreau DE). — Voy. de B.

BRERETON (Jane). — Poems on several Occasions. — London, M. DCC. XLIV, 2 vol.

BRISTOL (Earl of). Voy. HERVEY (John).

The Bristol and Bath Magazine : or, weekly Miscellany containing selected Beauties from all the new publications, etc. — Bristol, s. d. [1782-1783].

The British Critic, Quarterly Theological Review and Ecclesiastical Record. — London, 1827-1843.

BROME (James). — Travels over England, Scotland and Wales.. — London, 1700.

BROWN (Thomas), the Elder. — Bath, a Satirical Novel. Second Edition. — London, 1818, 3 vol.

BULWER LYTTON. — Paul Clifford. — 1830.

BUNBURY. — A Long Minuet as danced at Bath [1787].

BURKE (Edmund). — Correspondence edited by Charles William, Earl Fitzwilliam and Sir Richard Bourke. — London, 1844, 4 vol.

BURNAND (F.-C.). — Ixion, or the Man at the Wheel (Lacy's Acting Edition of Plays, vol. 60). — London, s. d.

BURNEY (Charles). — A General History of Music. — London, M. DCC. LXXXIX, 4 vol.

BURNEY (Fanny). — Evelina, or the History of a young Lady's Introduction to the World. — 1778.

BURR (Thomas Benge). — The History of Tunbridge Wells. — London, M.DCC.LXVI.

BYRON (Lord). — Don Juan. — 1819-1824.

CALVERT (Walter). — Bath Table Talk : being a Collection of Anecdotes of Bath... First Series. — Bath, 1887.

CAMDEN (William). — Britannia, sive florentissimorum regnorum, Angliæ, Scotiæ, Hiberniæ, et insularum adiacentium ex intima antiquitate Chronographica Descriptio. — Londini, 1586.

CAMPBELL (Thomas). — Life of Mrs. Siddons. — London, 1834, 2 vol.

CAMPBELL (John, Lord). — Lives of the Lord Chancellors and Keepers of the Great Seal of England. — London, 1845-1869, 8 vol.

CASTLE (Agnes and Egerton). — The Bath Comedy. — London, 1900.

CHANDLER (Mrs. Mary). — Voy. An Description of Bath.

CHANTREAU. — Voyage dans les trois Royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789. — Paris, 1792.

CHAPPUZEAU. — La Muse enjouée, ou le Théâtre comique. — Lyon, 1674.

Characters at the Hot Well, Bristol, in September and at Bath, in October, 1723. — London, M.DCC.XXIV.

CHATHAM (Earl of). — Letters written... to his nephew Thomas Pitt, afterwards Lord Camelford. A new Edition. — London, 1810.

— Voy. PITT (William).

CHAUCER (Geoffrey). — Complete Works, edited... by the Rev. Walter W. Skeat. — Oxford, Clarendon Press, M.DCCC.XCIV, 6 vol.

CHEAKHILL (Sir Joseph). — The Cross-Bath Guide, being the Correspondence of a respectable Family. — London, 1815.

CHESTERFIELD (Philip Dormer Stanhope, Earl of). — Letters... to his Son, Philip Stanhope, Esq... — London, M.DCC.LXXIV, 2 vol.

— Letters, edited by Lord Mahon, 5 vol. — London, 1845.

— d° edited by F. Bradshaw, 3 vol. — London, 1892.

— Miscellaneous Works... To which are prefixed. Memoirs of his Life... by M. Maty... — London, M.DCC.LXXVII, 2 vol.

CHEVRILLON (André). — Sydney Smith et la Renaissance des Idées libérales en Angleterre. — Paris, 1894.

Dr. Cheyne's own Account of himself and of his Writings faithfully extracted from his various Works. — London, 1743.

[illegible] (James Stanier) and Mc. Arthur (John). — The Life of Ad[illegible] [illegible] Nelson. — London, 1809, 2 vol.

[illegible] (Caradus). — De Aere, Locis et Aquis terræ Angliæ. [illegible] M.DC.LXXII.

[illegible] cinq années littéraires. — La Haye. 2 vol., M.DCC.LIV.

[illegible] (Samuel Taylor). — Poetical Works.

[illegible] (John Payne). — Memoirs of E. Alleyn. — London, 1841.

[illegible] (Sydney). — Landor. — London, 1881.

The [illegible] of Bath, designed and etched by Rowlandson with Versification by Christopher Anstey, Esq. Bath, 1858 [reproduction d'une série de dessins publiés en 1798].

The Contemporary Review. — 1889.

Conway (William Martin). — The Artistic Development of Reynolds and Gainsborough. — London, 1886.

Cottle (Joseph). — Reminiscences of Samuel Taylor Coleridge and Robert Southey. — London, 1847.

Court Tales : or a History of the Present Nobility. To which is added, A Compleat Key [par J. Oldmixion]. — London, M.DCC.XVII.

Cowper (William). — Poems. — London, 1782, 2 vol.

Cowper (Mary, Countess). — Diary, 1714-1720. — London, M.DCC.LXIV.

Cunningham (Allan). — The Lives of the Most Eminent British Painters. Revised Edition. — London, 1879, 3 vol.

Custine (A. de). — Mémoires et Voyages, ou Lettres écrites à diverses époques, pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre et en Écosse. — Paris, 1830, 2 vol.

Dancourt. — Les Eaux de Bourbon, comédie. — Paris, M. DC. XCVII.

Davies (Thomas). — Voy. A Genuine Account of the Life... of Mr. J. Henderson.

Davis (Charles-E.). — Ancient Landmarks of Bath. — Bath, 1864.

Deane (Mary). — Mr. Zinzan of Bath, or Seen in an old Mirror, a Novel. — London, 1891.

The Decline and Fall of Bath; or, the private Correspondence of Capt. Smallarms and T. Broadlands, Esq... Second Edition.— Bath, s. d. [1841]. *(Bath Reference Library).*

DEFOE (Daniel). — Voy. *The Fortunes and Misfortunes of the Famous Moll Flanders.*

— Voy. A Gentleman, et *A Tour thro'... Great Britain.*

DELANY (Mary Granville, Mrs.). — Autobiography and Correspondence. — London, 1861, 3 vol.

DELESALLE (Georges). — Dictionnaire argot-français et français-argot. — Paris, 1896.

DELVAU (Alfred). — Dictionnaire de la langue verte. Nouvelle édition conforme à la dernière revue par l'auteur, avec un supplément par Gustave Fustier. — Paris, s. d.

DE QUINCEY (Thomas). — Collected Writings. — London, Black, 1896, 14 vol.

Derrick's Jests; or, the Wits Chronicle, Containing a pleasing Variety of Repartees, Puns, Bon-Mots, and other species of Wit and Humour, Which passed between Samuel Derrick, Esq.; late Master of the Ceremonies at Bath, and other Persons distinguished for their Wit and Humour. Also a Collection of Poetical Pieces on Various Subjects by Mr. Derrick and Others... — London and Bath, 1769.

DERRICK (Samuel). — Letters written from Leverpoole, Chester, Corke, the Lake of Killarney, Dublin, Tunbridge Wells, and Bath. — Dublin, M. DCC. LXVII.

A Description of Bath, a Poem [par Mary Chandler]. — London, 1734.

DEYVERDUN (G.). — Voy. Mémoires Littéraires de la Grande-Bretagne.

DHAUTEL. — V. Dictionnaire du bas-langage.

DICKENS (Charles). — Bleak House. — 1853.

— The Posthumous Papers of the Pickwick Club. — London, 1837.

A Dictionary of Musicians. Second Edition. — London, 1827, 2 vol.

Dictionary of National Biography, edited by Leslie Stephen.

Dictionnaire du bas-langage [par Dhautel]. — Paris, 1808, 2 vol.

Diderot. — Œuvres complètes, revues... par J. Assézat et M. Tourneux. — Paris, 1876, 20 vol.

Dilke (Charles Wentworth). — Papers of a Critic. — London, 1875, 2 vol.

The Diseases of Bath : a Satire Unadorn'd with a Frontispiece. — London, M.DCC.XXXVII.

Disraeli (Benjamin). — Tales and Sketches. — London, 1891.

Disraeli (Isaac). — Voy. Quarrels of Authors.

Dobson (Austin). — Fielding. — London, 1883.

— Life of O. Goldsmith. — London, 1888.

Doran (John). — A Lady of the Last Century (Mrs. Elizabeth Montagu) illustrated in her unpublished Letters. — London, 1873.

Dowden (Edward). — Life of Percy Bysshe Shelley. — London, 1886, 2 vol.

Drawings from Living Models taken at Bath. — London, s. d. [1785].

A Dream : or, the Force of Fancy. A Poem containing Characters of the Company now at the Bath. — London, 1710. (B. M., 164, k. 38).

Ducos (M.). — Voy. Itinéraire et Souvenirs.

Durfey (Thomas). — The Bath, or the Western Lass. — London, 1701.

Earle (John). — A Guide to the Knowledge of Bath ancient and modern. — London, 1864.

Ellis (George). — Voy. Bath : its Beauties, etc.

The English Illustrated Magazine. — 1883, sqq.

An Englishwoman [Lady Miller]. Letters from Italy, describing the Manners, Customs, Antiquities, etc., of that Country. — London, 1776, 3 vol.

— Second Edition. — 1777, 2 vol.

Euphrosyne : or, Amusements on the Road of Life. By the Author of the Spiritual Quixote [R. Graves]. The Third Edition. — London, M.DCC.LXXXIII.

A faint Sketch of the Life, Character, and Manners of the late Mr. Nash. — Bath, s. d.

The Festoon, a Collection of Epigrams, ancient and modern [par R. Graves]. — London, 1766.

FÉTIS (J.-J.). — Biographie universelle des Musiciens et Bibliographie générale de la Musique. 2e édition. — Paris, 1860, 8 vol.

FIELDING (Henry). — Miscellanies. — London, 1743, 3 vol.

— Complete Works. — London, 1762.

— Works, edited... by Leslie Stephen. — London, 1882, 10 vol.

FIENNES (Celia). — Voy. Through England on a Side-Saddle, etc.

FITZGERALD (Percy). — The History of Pickwick. London, 1891.

— The Life of Laurence Sterne. — London, 1864, 2 vol.

— The Lives of the Sheridans. — London, 1886, 2 vol.

FLEMING (F.). — Voy. Life and Extraordinary Adventures ...of Timothy Ginnadrake.

The Foreigner's Guide : or, a necessary and instructive Companion, etc. Fourth Edition. — London, M.DCC.LXIII.

FORSTER (John). — The Life of Charles Dickens. Thirteenth Edition. — London, 1873.

— The Life and Adventures of Oliver Goldsmith. — London, 1848.

The Fortunes and Misfortunes of the famous Moll Flanders... [par Daniel Defoe]. — London, M.DCC.XXI.

FREEMAN. — The Thermal Baths of Bath. — London, 1888.

FULCHER (G. W.). — Life of Thomas Gainsborough. — London, 1886.

GARRICK (David). — Private Correspondence... — London, M.DCCC.XXXI, 2 vol.

A General Account of Tunbridge Wells, and its Environs : historical and descriptive. — London, M.DCC.LXXI.

GENEST (John). — Some Account of the English Stage, from the Restoration in 1660 to 1830. — Bath and London, 1832, 10 vol.

GENIUS LOCI. — Voy. Bath Anecdotes and Characters.

A GENTLEMAN [Daniel Defoe]. — A Tour thro' the Whole Island of Great Britain. — London, M.DCC.XXIV-XXVII, 3 vol.

— D° Third Edition. — 1742, 4 vol.

— D° 1748, 4 vol.

— D° Fifth Edition. — M.DCC.LIII, 4 vol.

— D° Sixth Edition. — 1762, 4 vol.

— Voy. A Tour.

The Gentleman's Magazine, or Monthly Intelligencer. — London, 1731-1833.

— D° Entirely new Series. — 1868, sqq.

A Genuine Account of the Life and theatrical Transactions of Mr. John Henderson. — London, M.DCCC.XXVI.

GEOFFROI DE MONMOUTH. — Voy. GOTTFRIED VON MONMOUTH.

GIBBON (Edward). — Private Letters, edited by Rowland E. Prothero. — London, 1896, 2 vol.

— Voy. Mémoires Littéraires de la Grande-Bretagne.

GODWIN (Mary). — Frankenstein.

GOLDSMITH (Oliver). — Works (The Globe Edition). — London, s. d.

— Works, a new Edition by W. Gibbs. — London, 1885, 5 vol.

— Voy. Life of Richard Nash.

GOTTFRIED VON MONMOUTH. — Historia Regum Britanniæ, herausgegeben von San-Marte. — Halle, 1854.

GOUDAR (A. DE). — Voy. Histoire des Grecs.

GRAVES (Richard). — The Triflers. To which are added the Rout, or a Sketch of modern Manners; and the Farmer's Son, a moral Tale. — London, 1806.

— Voy. Euphrosyne.

GRAVES (Richard). — Voy. Festoon.

— Voy. Recollections of some Particulars.

— Voy. The Spiritual Quixote.

GRAY (Thomas). — Works, with critical notes, etc., by Mitford. — London, 1816, 2 vol.

GREEN (John Richard). — A Short History of the English People. — London, 1885.

GREIN (C.). — Bibliothek der angelsächsischen Poesie. Göttingen, 1857-1864, 4 vol.

GRIMM (Johann Friedrich Carl). — Voy. Bemerkungen.

GROVE (George). — A Dictionary of Music and Musicians (A. D. 1450-1880). — London, 1880, 4 vol.

The Guardian.

GUIDOTT (Thomas). — A Discourse of the Bath. — London, 1676.

— D° 1725.

HALHED (N.-B.). — Voy. Aristenætus.

HAMILTON (Antoine). — Mémoires du chevalier de Grammont.

Handbook to Bath prepared on the Occasion of the Visit of the British Association by various Authors. Edited by J.-W. Morris. — Bath, 1888.

HANNAY (David). — Life of Tobias George Smollett. — London, 1887.

HARINGTON (Sir E.). — A Schizzo on the Genius of Man, in which, among various Subjects, the Merit of... T. Barker, the celebrated young Painter of Bath, is particularly considered. — Bath, 1793.

HARTLEY (David). — Observations on Man, his Frame, his Duty and his Expectations. — London, 1749, 2 vol.

HARTMANN (Dr. Hermann). — Ueber die Vorlagen zu Sheridans Rivals, eine Quellenuntersuchung. — Colberg, 1888.

HAZLITT (W. Carew). — Memoirs of William Hazlitt. — London, 1867, 2 vol.

HEARD (William). — A Sentimental Journey to Bath, Bristol, and their Environs. A descriptive Poem. — London, M.DCC.LXXVIII.

HENDERSON (John). — Letters and Poems... with Anecdotes of his Life by John Ireland. — London, M.DCC.LXXXVI.

HENLEY (Eden, afterwards Baron). — A Memoir of the Life of Robert Henley, Earl of Northington, Lord High Chancellor of England. — London, 1831.

HERSCHEL (Mrs. John). — Memoir and Correspondence of Caroline Herschel. — London, 1876.

HERVEY (John), First Earl of BRISTOL. — Letter-Books. — Wells, 1894, 3 vol.

L'Histoire des Grecs, ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu. [par A. de Goudar]. Seconde édition... — La Haye, M.DCC.LVII.

Historical Manuscripts Commission. Eleventh Report. Appendix. Part. I. — London, 1887.

— D° Twelfth Report. Appendix. Part. III. — London, 1889.

Hobby-Horses : read at Bath Easton. — London, M.DCC.LXXX.

HUME (David). — Letters to William Strahan... edited... by G. Birkbeck Hill. — Oxford, 1888.

INKLE [C. Anstey]. — An Election Ball. — Bath, 1776.

An Intercepted Epistle from a Person in Bath to his Friend in London. Second Edition. — Bath, 1815.

(Bath Reference Library).

An INVALID. — The Register of Folly; or, Characters and Incidents at Bath and the Hot Wells in a Series of poetical Epistles. — London, Bath, Bristol and Oxford, M.DCC.LXXIII.

IRELAND (John). — Voy. HENDERSON (John).

Itinéraire et Souvenirs d'Angleterre et d'Écosse (1814-1826) [par M. Ducos]. — Paris, 1834, 4 vol.

Itinerarium Antonini Augusti... ediderunt G. Parthey et M. Pinder. — Berolini, M.DCCC.XLVIII.

JACKSON (Lady). — The Bath Archives. A further Selection from the Diaries and Letters of Sir George Jackson,.. from 1809 to 1816. — London, 1873, 2 vol.

JERROLD (Douglas). — Beau Nash; the King of Bath. A Comedy in three Acts. — London, 1834.

JESSE (Captain). — The life of George Brummell... Revised and Annotated Edition from the Author's own Interleaved Copy. — London, 1886, 2 vol.

The Jests of Beau Nash, late Master of the Ceremonies at Bath. — Bath, M.DCC.LXIII.

JOHNSON (Samuel). — Letters, collected and edited by George Birkbeck Hill. — Oxford, M.DCCC.XCII, 2 vol.

— Works [avec des notes de sir John Hawkins]. — London, M.DCC.LXXXVII, 11 vol.

JOHNSONUS (Thomas). — Thermæ Bathonicæ, sive earum descriptio, vis, utendi *tempus, modus,* etc. — Londini, 1634.

JONES (John). — The Bathes of Bathe Aydes. — London, 1572.

JORDEN (Ed.). — A Discourse of Naturall Bathes and Minerall Waters. The Second Edition in many points enlarged. — London, 1632.

The Journey of Dr. Robert Bongout and his Lady to Bath, performed in the year 177. [par C. Anstey]. — London, M.DCC.LXXVIII.

A Journey through England. In familiar Letters from a Gentleman here to his Friend abroad [par I. Macky]. — London, 1714, 1722, 1729, 3 vol.

A Journey to *Bath* and *Bristol:* an Heroi-Comic-Historic, and Geographical Poem. — London, s. d.

(Bath Reference Library).

JOYCE (Herbert). — History of the Post Office. — London, 1893.

JUSSERAND (J.-J.). — A French Ambassador at the Court of Charles the Second. Le Comte de Cominges. From his unpublished Correspondence. — London, M.DCCC.XCII.

KELLY (Michael). — Reminiscences. — London, 1826, 2 vol.

KENNARD (Mrs. A.). — Mrs. Siddons. — London, 1887.

KENRICK (William). — The Widow'd Wife, a Comedy. — London, M.DCC.LXVII.

KILVERT (Rev. Francis). — Memoirs of the Life and Writings of the Right Rev. Richard Hurd, D. D. — London, 1860.

— Remains in Verse and Prose. — Bath and London, 1866.

KING (Austin J.) and WATTS (B. H.). — The Municipal Records of Bath. 1189 to 1604. Published with the Approval of the Town Council and at the special Request of the Bath Literary Society. — London and Bath [1885].

L. (J. M.). — The Bath Comedians : a Poem in two Cantos. Written in Imitation of *Hudibras*. — London, M.DCC.LIII.

LAMB (Charles). — Essays of Elia.

LANDOR (Walter Savage). — Imaginary Conversations of Literary Men and Statesmen. Second Edition. — London, 1826, 3 vol.

LARCHEY (Lorédan). — Dictionnaire historique d'argot. 10e édition. — Paris, 1889.

LAYAMON. — Brut, a Chronicle of Britain... published by Sir Frederic Madden. — London, 1857, 3 vol.

LE BLANC. — Voy. Lettres d'un François.

LECKY (William E. H.). — History of England in the Eighteenth Century. A new Edition. — London, 1897, 7 vol.

LEFANU (Alicia). — Memoirs of the Life and Writings of Mrs. Frances Sheridan. — London, 1824.

LEIGH (Austen). — A Memoir of Jane Austen. Second Edition. — London, 1871.

LELAND (John). — Commentarii de Scriptoribus Britannicis. — Oxonii, M.DCC.IX, 2 vol.

— Itinerary. The Second Edition. — Oxford, M.DCC.XLV, 9 vol.

A Letter from a Citizen of *Bath* to his Excellency Dr. R. at *Tunbridg (sic)*. — [Bath], 1705. *(Bath Reference Library)*.

Lettres d'un François [par l'abbé Le Blanc]. — La Haye, M.DCC.XLV, 3 vol.

The Life and Extraordinary Adventures, the Perils and Critical Escapes of Timothy Ginnadrake [par F. Fleming]. — Bath, 3 vol. [le dernier daté 1771].

The Life of Mr. James Quin, Comedian, with the History of the Stage from his commencing Actor to his Retreat at Bath. — London, 1887 [réimpression d'un ouvrage de 1766].

The Life of Richard Nash, Esq.; Extracted principally from his origined Papers [par Oliver Goldsmith]. — London and Bath, M.DCC.LXII.

D° The Second Edition. — London, M.DCC.LXII.

LILLY (John). — Dramatic Works, with notes by F.-W. Fairholt. — London, 1892, 2 vol.

LOCKHART (J. G.). — Memoirs of the Life of Sir Walter Scott, Bart. A new Edition. — Edinburgh, M.DCCC.XLV.

The London Evening Post. — 1735 et années suiv.

The London Gazette. — 1665 et années suiv.

The London Magazine and Monthly Chronologer. — London, vol. XXXI, 1762.

LUCAS (Theophilus). — Memoirs of the Lives, Intrigues, and Comical Adventures of the most famous Gamesters and celebrated Sharpers in the Reigns of Charles II., James II., William III., and Queen Anne. — London, 1714.

LUXBOROUGH (Lady). — Letters written to William Shenstone. — London, M.DCC.LXXV.

LYLY. — Voy. LILLY.

MACAULAY (Thomas Babington, Lord). — History of England. — London, 1849-61, 5 vol.

— Life and Works. Edinburgh Edition. — London, 1898.

MACKNIGHT (Thomas). — History of the Life and Times of Edmund Burke. — London, 1858, 3 vol.

MACKY (I.). — Voy. A Journey through England.

Macmillan's Magazine, edited by David Masson. Vol. III. — Cambridge, 1861.

MACREADY. — Reminiscences, edited by Sir E. Pollock. — London, 1875, 2 vol.

MADDEN (William). — The Bath Macaroni, with other Sketches from Nature. — Bath, M.DCC.LXXXI. *(Bath Reference Library).*

MAINWARING (Captain). — Annals of Bath, from the Year 1800 to the passing of the new Municipal Act. — Bath, M.DCCC.XXXVIII.

MARSHALL (Emma). — Her Season in Bath, a Story of bygone Days. — London, 1890.

MASSINGER (Philip). — Plays, with notes by W. Gifford. Second Edition. — London, 1813, 4 vol.

MEEHAN (J. F.). — Famous Houses of Bath and District. — Bath, 1901.

A Member of the Houses of Shirley and Hastings. The Life and Times of Selina, Countess of Huntingdon. — London, 1839, 2 vol.

Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne pour l'An 1767 [par Gibbon et Deyverdun]. — Londres, M.DCC.LXVIII.

Memoirs of the Life and Writings of Samuel Foote, Esq. [London, s.d.].

Merry Newes from Epsom Wells. — London, 1663.

MICHELET (Jules). — La France devant l'Europe. — Florence, 1871.

MILLER (Lady). — Voy. An Englishwoman.

A Mirror for Magistrates, edited by Joseph Haslewood. — London. 1815, 3 vol.

MISSON (H.). — Voy. de V. (L.).

MITFORD (Mary Russell). — Our Village. Fourth Series. — London. 1830.

Modern Amours : or, a Secret History of the Adventures of some Persons of the first Rank... with a Key prefixed. — London, M.DCC.XXXIII.

MONTAGU (Mrs. Elizabeth). — Letters, published by Matthew Montagu, Esq. — London, 1809. 4 vol.

— Voy. DORAN, J.

MONTAGU (Lady Mary Wortley). — Letters and Works, edited by Lord Wharncliffe. — London, 1837, 3 vol.

MONTESQUIEU. — Œuvres complètes, éd. Laboulaye. — Paris, 1875-1879, 7 vol.

MONTPENSIER (Mlle DE). — Mémoires, collationnés par Chéruel. — Paris, 1859, 4 vol.

MOORE (Frank Frankfort). — A Nest of Linnets. — London, 1900.

Moore (Thomas). — Life of Lord Byron. — London, 1854, 6 vol.

— Memoirs, Journal and Correspondence, edited by Lord John Russell. — London, 1853, 8 vol.

— Memoirs of the Life of the Right Honourable Richard Brinsley Sheridan. — London, 1825.

— D° The Fourth Edition. — London, 1826, 2 vol.

— D° The Fifth Edition. — 1827.

Moreau de Brazey. — Voy. de B.

Morgan (Lady). — Voy. Owenson.

Morris (J.-W.). — Voy. Handbook to Bath.

Murch (Jerom). — The Bath Physicians of former Times. A Paper read before the Bath literary and philosophical Association, October 20 th, 1882. — Bath, M.DCCC.LXXXII.

— Biographical Sketches of Bath Celebrities, ancient and modern, with some fragments of local history. — Bath, M.DCCC.XCIII.

— Ralph Allen, and the English Post-Office, a Paper read before the Bath literary and philosophical Association. — London and Bath, M.DCCC.LXXX.

Murray (James. A. H.). — A New English Dictionary, on historical Principles. — Oxford, 1888.

The New Bath Guide; or, the Memoirs of the B-n-r-d family, in a series of poetical Epistles [par Christopher Anstey]. Second Edition. — Cambridge, 1766.

Neckam (Alexander). — De Natura Rerum libri duo. With the Poem of the same Author De Laudibus divinæ Sapientiæ, edited by Thomas Wright. — London, 1863.

A New English Dictionary. — Voy. Murray (J.-A.-H.).

The New Foundling Hospital for Wit. Third Edition. — London, M.DCC.LXXI, 6 vol.

The New Prose Bath Guide for the Year 1778.., by the Author of a Year's Journey through France and Spain [Philip Thicknesse]. — [London, 1778 ?].

NEWMAN (John Henry, Cardinal). — Essays, Critical and Historical. New Impression. — London, 1901, 2 vol.

NIGHTINGALE (J.). — Beauties of England and Wales. — London, 1801-1815, 13 vol.

Notes and Queries. — London, 1849, sqq.

Nouvelle Revue. — Paris, 1879, sqq.

An OCTOGENARIAN. — Sheridan and his Times. — London, M.DCCC.LIX, 2 vol.

Ode on an Evening View of the Crescent at Bath. — London, M.DCC.LXXIII. *(Bath Reference Library).*

ODINGSELLS (Gabriel). — The Bath Unmask'd. — London, 1725.

An OFFICER. — Bath : an Adumbration. — Bath, 1795. *(Bath Reference Library).*

OLDMIXION (J.). — Voy. Court Tales.

OLIPHANT (Mrs.). — Sheridan. — London, 1883.

The Omnium Gatherum : or, Bath, Bristol, and Cheltenham Literary Repository, by Us Two. [7 numéros]. — Bath, [1814].

On Novelty : and on Trifles and Triflers. Poetical Amusements at a Villa near Bath. — Bath, M.DCC.LXXVIII.

ORRERY (John, Earl of). — Remarks on the Life and Writings of Dr. Jonathan Swift... Second Edition. — London, M.DCC.LII.

OWENSON [lady Morgan]. — France. — London, 1817.

— France in 1829-1830. — London, 1830, 2 vol.

P. [R. Pugh]. — Bathoniensium et Aquisgranensium Thermarum Comparatio. — Londini, M.DC.LXXVI.

PALLET (Peter-Paul). [Richard Warner]. — Bath Characters, or Sketches from Life. Second Edition. — London, 1808.

— Rebellion in Bath, or the Battle of the Upper Rooms, an heroico-odico-tragico-comic Poem in two Cantos. — London, 1808.

PARKE (W.-T.). — Musical Memoirs. — London, 1830, 2 vol.

PASQUIN (Anthony). [John Williams]. — A Postscript to the New Bath Guide. A Poem. — London, M.DCC.XC.

PAVILLON (Étienne). — Œuvres. — Amsterdam, M.DCC.L.

PEACH (R. E. M.). — Bath, old and new, a handy Guide and a History. — London, M.DCCC.LXXXVIII.

— Historic Houses in Bath and their Associations. — London, 1883.

— Life and Times of Ralph Allen. — London, 1895.

— Street-Lore of Bath : a Record of Changes in the Highways and Byways of the City. — London and Bath, M.DCCC.XCIII.

PEIRCE (Robert). — Bath Memoirs: or, Observations in Three and Forty Years Practice at the Bath, what Cures have been there wrought, etc. — Bristol, 1697.

PENLEY (Belville S.). — The Bath Stage : a History of dramatic Representations in Bath. — London, 1892.

PEPYS (Samuel). — Diary, edited by H. B. Wheatley. — London, 1897, 10 vol.

A Person of Quality [Thomas Rawlins]. Tunbridge Wells, a Comedy. — London, 1678.

PINDAR (Peter). — [John Wolcot] The Bath Pump Room; or, a sovereign Remedy for low Spirits. A Poem. — London, 1818.

PINDEMONTE (Ippolito). — Lettere inedite. — Venezia, 1843.

PITT, LORD CHATHAM (William). — Correspondence. — London, M.DCCC.XXVIII, 4 vol.

— Voy. Chatham (Earl of).

The Pleasures of the Bath. — Bristol, 1721 [Ballade].

A Poetical Address to the Ladies at Bath. — Bath, M.DCC.LXXIV, *(Bath Reference Library).*

Poetical Amusements at a Villa near Bath. The second Edition. — London, M.DCC.LXXVI, 4 vol.

Poetical Epistles to the Author of the New Bath Guide, from a genteel Family in — shire. — Cambridge and London. M.DCC.LXVII. *(British Museum,* 840, l. 16. 3).

PÖLLNITZ (DE). — Voy. Amusements des Eaux de Spa.

POLWHELE (R.). — Biographical Sketches in Cornwall. — London, 1831, 3 vol.

POPE (Alexander). — The Dunciad.

[illegible] Alexander. — Moral Essays.

[illegible] Thousand Seven Hundred and Thirty Eight. A Dialogue [illegible] like Horace. — London, Cooper, s. d. [1738].

[illegible] Dublin. Re-printed by Gev. Faulkner, M.DCC.XXXVIII.

Works. — London, 1740-39-53, 8 vol. [collection artificielle ; *British Museum*, cote 686, d. 16].

Works, together with the Commentary and Notes of Mr. Warburton. — London, M.DCC.LVII, 9 vol.

Works... With introduction and notes by W. Elwin and W. J. Courthope. — London, 1871-89, 10 vol.

Le Pour et Contre, ouvrage périodique d'un goût nouveau par l'auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité [l'abbé Prévost]. — Paris, M.DCC.XXXIII-M.DCC.XL, 20 vol.

P. P. — Iconism in Verse, with additional Sketches of several well-known Characters in and around Bath. Third and last Edition. — Bristol [1817]. *(Bath Reference Library).*

Pratt (Samuel). — Harvest Home. — London, 1805, 3 vol.

Prévost (l'abbé). — Voy. Pour et Contre, et suite des Mémoires et Aventures d'un Homme de Qualité.

Proceedings of the Bath Natural History and Antiquarian Field Club. — Bath, 1868 et années suivantes.

Πτολεμαῖος (Κλώδιος). — Γεωγραφικὴ ὑφήγησις... recognovit C. Müllerus. — Parisiis, M.DCCC.LXXXIII.

Pugh (R.) — Voy. P.

Q. in the Corner. — Epistles from Bath; or, Q's Letters to his Yorkshire Relations, by Q in the Corner, author of 'Rough Sketches of Bath' (T. Bayly ?). — Bath, 1817.

Quarrels of Authors [par Isaac Disraeli]. — London, 1814, 4 vol.

Rae (W. Fraser). — Sheridan, a Biography. — London, 1896, 2 vol.

Rake (Robert). — Bath, a Satire. — Bath, 1819.

Rawlins (Thomas). — Voy. A Person of Quality.

A Receipt to make a Bath-Easton Poet and to obtain a *Prize* from the *Vase*. — Bath, M.DCC.LXXVII.

(Bath Reference Library).

Recollections of some particulars in the Life of Mr. Shenstone [par Richard Graves]. — London, 1788.

REES (Abraham). — The Cyclopædia. — London, 1819, 39 vol.

Remarks on the ' Bath Man ' by a Man of the World, intended as a Reply to an Essay on Bath Manners in No. 7 of the Album. — Bath, 1825. *(Bath Reference Library).*

RÉMUSAT (Charles DE). — L'Angleterre au XVIIIe siècle. — Paris, 1865, 2 vol.

RICHARDSON (Samuel). — Correspondence. — London, 1804, 6 vol.

— Voy. A Tour...

RIGAUD (L.) — Dictionnaire d'argot moderne. — Paris, 1881.

The Rivals, a Comedy [par R. B. Sheridan]. — London, M.DCC.LXXV. *(British Museum,* 1346, f. 31).

ROBERTS (William). — Memoirs of the Life and Correspondence of Mrs. Hannah More. Second Edition. — London, M.DCCC.XXXIV, 4 vol.

ROCHESTER (John Wilmot, Earl of). — Works. — London, Tonson, M.DCC.XIV.

ROCHESTER, ROSCOMON and DORSET (Earls of). — Works; also those of the Dukes of Devonshire and Buckinghamshire... — London, Goodcurl, 1735.

A Rod for Tunbridge Beaus, bundl'd up at the Request of the Tunbridge Ladies to jerk Fools into more Wit, and Clowns into more Manners. A burlesque Poem. — London, 1701.

ROGERS (S.). — Poems on various Occasions. — Bath, M.DCC.LXXXII, 2 vol.

ROWLANDSON. — Voy. The Comforts of Bath.

RUFFHEAD (O.). — Life of Alexander Pope, Esq. — London, M.DCC.LXIX.

RUSSELL (William C.). — Representative Actors. — London, 1869.

SAUNDERS (Lloyd C.). — Life of Richard Brinsley Sheridan. — London.

SCARTH (Harry Mingden). — Aquæ Solis, or Notices of Roman Bath. — London, 1864.

SCHIMMELPENNINCK (Mary-Anne). — Life, edited by Christiana C. Hankin. Third Edition. — London, 1859.

SCOTT (Sir Walter). — St. Ronan's Well, 1824.

The Sentence of Momus on the Poetical Amusements at a Villa near Bath. — London, M.DCC.LXXV. *(Bath Reference Library).*

SEWARD (Anna). — A Poem to the Memory of Lady Miller. — London, M.DCC.LXXXII.

SHADWELL (Thomas). — Epsom Wells, a Comedy. — London, M.DC.LXXIII.

SHERIDAN (Mrs. Frances). — A Journey to Bath, a Comedy. *(British Museum,* MSS. 25, 975).

— Voy. Sheridan (R. B.)·Plays, edited by W. Fraser Rae.

SHERIDAN (Richard Brinsley). — Comedies. The Rivals and the School for Scandal, edited... by Brander Matthews. — London, 1885.

— Plays, now printed as he wrote them, and his mother's unpublished comedy *A Journey to Bath,* edited by W. Fraser Rae. — London, 1902.

— Voy. Aristenætus.

— Voy. Asmodeo.

— Voy. The Rivals.

SHERIDAN (Thomas). — Life of Dr. Jonathan Swift. — London, 1784.

SIDNEY (sir Philip). — Correspondence of Sir Philip Sidney and Hubert Languet, collected and translated from the Latin by S. A. Pears. — London, 1845.

SIMOND (L.). — Voy. Voyage d'un Français en Angleterre.

SMITHUS (Thomas). — De Republica Anglorum, libri III. — Lugduni Batavorum CIↃ IↃC XLI.

SMOLLETT (Tobias). — The Adventures of Ferdinand Count Fathom, 1753.

— The Adventures of Peregrine Pickle, 1751.

— The Adventures of Roderick Random, 1748.

— An Essay on the External Use of Water. Third Edition. — London, M.DCC.LXX. *(Bath Reference Library).*

— The Expedition of Humphry Clinker. — London, M.DC.LXXI *(sic,* pour 1771), 3 vol.

SOLINUS (C. Julius). — Polyhistor. — Biponti, CIↃ IↃCCXCIV.

Some Memoirs of the Life of John Radcliffe, M. D. — London, 1715.

SOUTHEY (Robert). — The Life of Wesley and the Rise and Progress of Methodism. Second Edition. — London, 1820, 2 vol.

— Life and Correspondence edited by his Son. — London, 1849.

The Spectator. — London, 1711-14.

SPENCE (Rev. John). — Anecdotes, Observations and Characters of Books and Men, collected from the Conversation of Mr. Pope and other eminent Persons of his Time. — London, M.DCCC.XX.

SPENSER. — The Faerie Queene.

The Spiritual Quixote : or, the Summer's Ramble of Mr. Geoffry Wildgoose. A comic Romance. — London, M.DCC.LXXIII, 3 vol.

A Step to the Bath : with a Character of the Place. — London, 1700.

STEPHEN (Leslie). — Pope. New Edition. — London, 1888.

— Voy. Dictionary of National Biography.

STONE (Mrs.). — Chronicles of Fashion. — London, 1845, 2 vol.

SUFFOLK (Henrietta, Countess of). — Letters to and from Henrietta, Countess of Suffolk and her second Husband, the Hon. George Berkeley. — London, 1824, 2 vol.

Suite des Mémoires et Aventures d'un Homme de Qualité qui s'est retiré du Monde [par l'abbé Prévost], t. V. — Amsterdam, M.DCC.XXXI.

A Summer in Bath; in a Series of Letters descriptive of its Scenery, Machinery, Dresses, and Decorations. — Sherborne, 1822.

SUTHERLAND (Alexander). — Attempts to Revive Antient Medical Doctrines. — London, M.DCC.LXIII.

SWALLOW (Dr. J. A.). — Methodism in the Light of the English Literature of the last Century. — Erlangen und Leipzig, 1895. (Münchener Beiträge zur romanischenund englischen Philologie, IX).

SWIFT (Jonathan). — Literary Correspondence. — London, 1741.

— Prose Works, edited by T. Scott. Vol. II. Journal to Stella.

— London, 1897.

— Works, arranged... with notes by Thomas Sheridan. — London, 1784, 17 vol.

SWIFT (Jonathan). — Works, with Memoirs by Thomas Roscoe. — London, Bohn, 1864, 2 vol.

SWINBURNE (Algernon Charles). — Poems and Ballads. Third Series. — London, 1889.

T — (F.). — The Wonders of a Week at Bath in a Doggrell Address to the Honorable T. S. — London, 1811.

TAINE (H.). — Histoire de la Littérature anglaise. Sixième édition. — Paris, 1885-1887, 5 vol.

TARKINGTON (Booth). — Monsieur Beaucaire, a Tale of Bath Life in the Eighteenth Century. — London, 1901.

The Tatler. By Isaac Bickerstaff. — London, 1809-11.

TAYLOR (John). — Records of my Life. — London, 1832, 2 vol.

THACKERAY (William Makepeace). — The Four Georges, 1861.

— Vanity Fair, 1848.

— The Virginians, a Tale of the last Century, 1858-59.

THICKNESSE (Philip). — A Sketch of the Life and Paintings of Thomas Gainsborough. — London, 1788.

— The Valetudinarian's Bath Guide : or, the Means of obtaining long Life and Health. Second Edition. — London and Bath, M.DCC.LXXX.

— Voy. New Prose Bath Guide.

THRALE (Mrs.). — Letters to and from Johnson. — London, 1788, 2 vol.

Through England on a Side Saddle in the Time of William and Mary, being the Diary of Alice Fiennes. — London, 1888.

A Tour through the whole Island of Great Britain, originally begun by D. Defoe, continued by the late Mr. Richardson, and brought down to the present time by a Gentleman of Eminence in the Literary World. Seventh Edition. — London, 1769, 4 vol.

Id. 1778.

TOURGUÉNIEF (Ivan). — Fumée. — Paris, 1868.

TROLLOPE (Frances). — Paris and the Parisians in 1835. — London, 1836, 2 vol.

The Tradesman's and Traveller's Pocket Companion, or the Bath and Bristol Guide. Second Edition. — Bath [1750 ?].

Tunbridge Walks: or the Yeoman of Kent; a Comedy. By the Authour of the *Humour o' the Age* [Thomas Barker]. — London, M.DCC.III.

Tunbridge Wells. Voy. A Person of Quality.

Tunbridgiale, a Poem, being a Description of Tunbridge in a Letter to a Friend at London, by the Author of *My Time, o ye Muses,* etc. — London, M.DCC.XXVI.

Tunbridgialia, or Tunbridge Miscellanies, for the Year 1733. — London, M.DCC.XXXIII.

Tunbrigalia, or Tunbridge Miscellanies, for the Year 1719. — London, M.DCC.XIX.

Tunbrigalia, or the Tunbridge Miscellany for the Years 1737, 1738, 1739, being a curious Collection of Miscellany Poems, etc., exhibited upon the Walks at Tunbridge Wells in the three last Years, by a Society of Gentlemen and Ladies. — London and Westminster, M.DCCC.XL.

Tunbrigialia, or the Tunbridge Miscellany, for the Year 1722. — London, s. d.

TUNSTALL (James). — Rambles about Bath, and its neighbourhood. — London and Bath, 1847.

TURNER (William). — A Book of the Natures and Properties as well of the Bathes in England as of the Bathes in Germanye and Italye. — Collen [Cologne], M.D.LXII.

The Universal Magazine of Knowledge and Pleasure, vol. XXXI. — London, 1762.

URBAN (Sylvanus). — The Gentleman's Magazine, or Monthly Intelligencer. — London, 1731.

Us Two. — Voy. Omnium Gatherum.

V. (M. DE) [H. Misson]. — Mémoires et Observations faites par un Voyageur en Angleterre. — La Haye, 1698.

Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811 [par L. Simond]. — Paris, 1817, 2 vol.

WACE. — Le Roman de Brut... publié par Le Roux de Lincy. — Rouen, M.DCCC.XXXVI.

WALPOLE (Horace). — Catalogue of the Royal and Noble Authors. — London, 1806, 5 vol.

— Letters, edited by Peter Cunningham. — London, 1891, 9 vol.

WARBURTON (William). — A Sermon preached at the Abbey Church at Bath on Sunday, October 24, 1742. — London, 1742.

— Works. — London, M.DCC.LXXXVIII, 7 vol.

WARE (Mrs. Hibbert). — The King of Bath, or Life at a Spa in the Eighteenth Century. Second Edition. — London, 1879.

WARNER (Rebecca). — Original Letters from Richard Baxter, Matthew Prior, etc. — Bath, 1817.

WARNER (Richard). — An Illustration of the Roman Antiquities discovered at Bath. — Bath, 1797.

— The History of Bath. — Bath, 1801.

— Literary Recollections. — London, 1830, 2 vol.

— A New Guide through Bath. — Bath, 1811.

— Voy. Pallet (Peter-Paul).

Water Poetry, a Collection of Verses written at several Public Places, most of them never published. — London, s. d.

WATKINS (John). — Memoirs of the Public and Private Life of the Right Honourable Richard Brinsley Sheridan. — London, 1817.

WATSON (Rev. John S.). — Life of William Warburton. — London, 1863.

WEISS (R. B.). — Sheridan als Lustspieldichter. — Leipzig, 1888.

WESLEY (John). — An Extract of the Reverend Mr. John Wesley's Journal. — London, 1805, 18 vol.

WHALLEY (Thomas Sedgwick). — Journals and Correspondence. — London, 1863, 2 vol.

WILKES (John). — Correspondence, printed by J. Almon. — London, 1805, 5 vol.

WILLIAMS (D. E.). — Life and Correspondence of Sir Thomas Lawrence, Knight. — London, 1831, 2 vol.

WILLIAMS (John). — Voy. Pasquin.

A Winter in Bath, by the Author of two popular Novels. — London, [1807], 4 vol.

WOLCOT (John). — Voy. PINDAR (Peter).

WOOD (John). — A Description of Bath. Second Edition. — London, 1749, 2 vol.

— D°. Second *(sic)* Edition. — London, M.DCC.LXV.

WRIGHT (the Rev. G. N.) — The Historic Guide to Bath. — Bath, M.DCCC.LXIV.

WRIGHT (Robert). — The Life of Major General James Wolfe. — London, 1864.

YOUNG (Edward). — Poetical Works. — London, Bell, 1867, 2 vol.

INDEX[1]

ABRÉVIATIONS. — *all.* allusion. — *ment.* mention. — *c.-à-d.* c'est-à-dire. — *n.* note, notes. — *cit.* citation. — *q. v.* quem vide. — *ibid.* ibidem. — *renv.* renvoi. — *v.* voyez.

A

Abbaye de Bath, 1; comment surnommée, 1 n. 1; le roi Edgar y est couronné, 7 et n. 7; brûlée, 7 et n. 8, relevée, reconstruite, 8 et n. 4-5; au Moyen Age, 8; on y sonne l'arrivée des voyageurs, 54 et n. 2, 237 n. 2; offices à l'—, v. Offices; Warburton y prêche, 263 n. 3; sépulture de Nash, 48, et de Sarah Fielding, 268 n. 3.

Abbaye de Northanger (*L'*), v. Austen (J.).

Absolute (capitaine), personnage des *Rivaux* de Sheridan, ment. 122, 150 n. 6, 151, 184 n. 5, 185 n. 7.

Absolute (sir Anthony), personnage de la même pièce, condamne cabinets de lecture de Bath, 50 n. 2; ment. 151 n. 1.

Académie Royale, v. *Royal Academy of Arts*.

Acres (Bob), personnage des *Rivaux* de Sheridan, ment. 122, 150 n. 6, 151, 184 n. 5, 185 n. 5.

Acteurs (de Bath), mal connus pendant 40 1es années du 18e s., 66; médiocres alors et en petit nombre, ibid.; appréciés en 1750, 69 n. 1, et 1753, 69 n. 2; meilleurs ensuite, 74; comment recrutés, 74 et n. 5; jouent à la fois à Bath et à Bristol, 75 n. 4, 77 n. 2; certains restent médiocres, 69 n. 1; un grand nombre se distinguent et se préparent aux scènes de Londres, 71-72, 78-80; v. Comédiens, Représentations, Théâtre, Tournées, Barry, Bernard, Betty, Cooke, Edwin, Elliston, Garrick, Henderson, Hippisley, Hornby, Kean, Kemble, Love, Macklin, Macready, Middleton, Munden, Palmer, Quin, Sheridan (Thomas), Shuter, Woodward.

Acteurs (de Londres) viennent jouer à Bath, 80.

Acton, 82 n. 3.

Actrices (de Bath), v. Jordan (Mme), Siddons (Mme), Wallis (Mlle).

Addison, 67, 69 et n. 2, à Bath, 169 et n. 3;

— *Cato*, joué à Bath, 67 n. 14; ment. 120 n. 3;

— article dans le *Tatler*, renv. 20 n. 1;

— et Steele. Leur œuvre rapprochée de celle de Nash, 39 n. 1; v. *Spectator*, *Tatler*.

Adelphi Society of Arts décerne une médaille à Lawrence, 294 et n. 7.

Adventures of Ferdinand, Count Fathom, v. Smollett.

(1) Voir aussi pour les noms d'auteurs et titres d'ouvrages, à la *Bibliographie*.

Agrandissements de Bath, 197 et n. 7, 198 et n. 1 à 3, 286, 287 et n. 1-2; blâmés par un personnage de Smollett, 197 et n. 6, 198 et n. 3; par Pratt, 209 et n. 2. Voy. aussi Wood.

Ainsworth, *Beau Nash*, ment. 221 n. 2.

Aix-la-Chapelle, 97 n. 4.

Akemanceaster, ancien nom de Bath, 7; son étymologie, 7 n. 2.

Album (The), ment. 301 et n. 5; articles cités, 299 n. 2, 301 n. 3, 302 et notes, 303 n. 3.

Albumazar, v. Garrick.

Alexander the Great (The Rival Queens ?), v. Lee.

Alexis and Strephon, v. Rochester.

Allées d'Epsom (Les), v. Shadwell.

Allegro (L'), v. Milton.

Allemagne (stations d'), 306, 307, 308 et n. 1; remplacent partiellement Bath, ibid.

Allen, personnage de Chaucer, 243 n. 2.

Allen (Ralph), ses débuts, 247 et n. 3; employé, puis maître des postes à Bath, 247, 248 et n. 1; son mariage, 248; réforme les postes, 248 et n. 1, 249 et n. 1 à 5; s'enrichit ainsi, 249 et n. 6, ainsi que par l'exploitation de carrières, 250 et n. 1 à 4; ses demeures successives, 246; sa bienfaisance, 251 et n. 1 à 6; ses autres qualités, ibid.; sa simplicité, 251 n. 7; son influence politique, 253 et n. 3, 279; échevin et maire, 247 et n. 1; administrateur de l'hôpital, 88 n. 2; son testament, renv. 276 n. 1, cité 281 n. 1; son rôle, 246, 281; loué par Fielding, 252 et n. 3; Pitt, 251 et 252 n. 1; Warburton, 252 n. 2; d'autres, 252 n. 4; jugé défavorablement par Thicknesse, 250 n. 4, 251 n. 7, 252 n. 4; apprécié, 252-253; ment. 50 n. 4, 114, 157 n. 1, 165, 170, 254 n. 5, 255 n. 3, 256 n. 3-5, 276 n. 2; ses biographes, 247 n. 4. Ses relations avec les artistes; avec Hoare, 278 et n. 4; peint par lui, 289 et n. 6, 253, 278 et n. 3; avec Wood, 253, 278 et n. 3. — Avec les comédiens, Garrick, 278 et n. 1; Quin, 278 et n. 2. — Avec les écrivains, 253; avec Arbuthnot, 260 n. 4 et 5; avec Edwards, 277 n. 5; avec Fielding (Henry), 253, 268-276, ses premières relations avec lui, 269 et n. 1, 270 et n. 1; ses libéralités envers lui, 251 et n. 5, et ses enfants, 275 et n. 3; le reçoit à Prior Park, 270 n. 5; loué par lui dans *Joseph Andrews*, 263 et n. 1, 269 et n. 3, dans *Tom Jones*, 270 et n. 5, 271, 272 et n. 1-3-4-5, 273, où il est peint sous le nom d'Allworthy, 270 n. 5, 271 et n. 1-3, 272 et n. 2-5; reçoit la dédicace d'*Amelia*, 269 et n. 4, 275 et n. 1, et des *Œuvres complètes*, 276 n. 1; relations avec Sarah Fielding, 268 n. 3; ses libéralités envers elle, 269 et n. 1; legs qu'il lui fait, 275, 276 et n. 1; avec Graves, 269 n. 1, 277; avec Hurd, 270 n. 1, 277 et n. 4; avec Pope, 258, 258-263; origine et débuts de leur amitié, 254 et n. 5, 255 et n. 1-2, 256 et n. 4; sincérité de cette amitié, 255; son caractère, 253; offre de publier les lettres de Pope, 251, 257 et n. 2, 258; correspond avec lui, 255 et n. 3, 257 et n. 3-4, 258 et note; participe à la publication, 258 et n. 3-4-5; le reçoit chez lui, 151 n. 7, 246, 256 et n. 1-5, ainsi que ses amis, 260 et n. 4-5; ses libéralités envers lui, 251 et n. 5; loué par Pope, 261 et 262 n. 2, qui le cite dans un poème, 259 et n. 2 à 5, 260 et n. 1-3; différend entre eux et brouille, 263, 264 et n. 2 à 4, 265 et n. 1, 266 et n. 1 à 4; explication et réconciliation, 266 et n. 5-6, 267 et n. 1-2; vestiges de la brouille dans le testament de Pope, 267 et n. 3-4, 268 et n. 1-2; avec Richardson, 277 et n. 3; avec Warburton; l'invite chez lui à la requête de Pope, 260 et n. 4, 261 et n. 1-2; le reçoit à Prior Park, 247, 262, 263 n. 2 et 3; reçoit de lui la dédicace d'un ouvrage, 263 n. 3; lui donne sa nièce, 263; le sert

dans sa carrière ecclésiastique, 268 et n. 4; le fait son héritier, ibid.; monument que lui élève Warburton, 276 n. 2. Relations avec divers hommes politiques, 278 n. 5; avec Pitt, 90, 247, 278; débuts de leur amitié, 279 n. 1; contribue à le faire élire à Bath, 238, 279 et n. 2-3-4; en dissentiment avec lui, 91, 280 et n. 1-2; estime qui subsiste entre eux, 281 et n. 1-2; lui fait un legs, 281 et n. 1; loué par lui, 251, 252, et n. 1, 281 et n. 2. Avec la comtesse de Huntingdon, 157 n. 1, 278 n. 5, la duchesse de Marlborough, 256 n. 1, divers personnages, 278 n. 5.

Allen (Mme), deuxième femme du précédent, ment. 252 n. 1, 266 n. 6, 281 n. 2; son rôle dans la querelle entre Allen et Pope, 264 et n. 1, 265 n. 2, 266 et n. 2-3, 267 et n. 1.

Allen (Mme), personnage de *Northanger Abbey*, 210 n. 1.

Alliance between Church and State (The), v. Warburton.

Allworthy, personnage de *Tom Jones*, représente à la fois Allen, 270 n. 5, 271, 272 et n. 2-4-5, et Lyttelton, 271 et n. 3; ment. 271 et n. 1, 276.

Almanachs des Muses, ment. 226.

Alpes, attirent voyageurs au début du XIXe siècle, 305.

Ambsace (lady), personnage du *Bath Unmasked* d'Odingsells, 179 n. 4.

Amelia (princesse), deuxième fille de George II, se voit refuser une danse par Nash, 35; à Prior Park, 278 n. 5.

Amelia, v. Fielding.

Amiens (paix d'), son influence sur les voyages, 305 et n. 2.

Amusements de Bath, peu raffinés au début du XVIIIe siècle, 31; multipliés et réglés par Nash, 51-52; décrits, 51-80 et notes.

Amusemens des eaux de Spa, v. Pöllnitz.

Amusements poétiques, v. *Poetical Amusements*.

Ancaster (duchesse d') à Batheaston, 229 n. 4.

Ancient Landmarks of Bath, v. Davis (C.-E.).

Andrews (M.-P.), *The Bath Picture*, ment. 121 n. 5; Sheridan y répond, ibid.

Anecdotes, v. Spence.

Angelo (père du suivant) enseigne l'escrime à Sheridan, 137 n. 5.

Angelo (Henry) reçoit des leçons de Sheridan le père, 137 n. 5;

— *Reminiscences*, cit. 48 n. 1, 137 n. 5, 143 n. 4.

Anglais en France (les), v. Babeau.

Anglaises, réflexions de Le Blanc sur les—, 83 n. 5.

Anne (princesse, puis reine), à Bath en 1692 et 1702, 24 et n. 1-2, 25 et n. 1; fêtes en son honneur, 24-25; procédés incivils de la reine, Marie, femme de Guillaume III, envers elle, 24 n. 1.

Annals of Bath, v. Mainwaring.

Anstey (Christopher), sa vie, 234 et n. 2-3; ses œuvres, 234 et n. 4; familier de Batheaston, collaborateur aux *Poetical Amusements*, dédie un poème au capitaine Miller, 238 et n. 3; attaque les méthodistes, 164 et n. 6, 165 et n. 1, et les moraves, 165 n. 1; conduite de son éditeur envers lui, 236 n. 1; rapproché de Gray, Sterne, Swift, Tibulle, 243 et n. 2; mis au-dessus de Chaucer, ibid., de Dryden et de Handel, 235 et n. 1; peint par Hoare, 289 et n. 6, et Gainsborough, 288 et n. 2; a une plaque commémorative à Westminster, 234 n. 4; sa renommée durable, 223; ment. 242, 243, 245, 308 n. 4.

— *Complete Works*, renv. 234 n. 4.

— *An Election Ball)* dédié au capitaine Miller, 233 n. 3;

— *The Journey of Dr. Bongout*, ibid;

— *The New Bath Guide*, sujet et personnages de ce poème, 236 et n. 3, 237 et n. 1; parodies de Dryden, 241 et n. 3, et Milton, 242 et n. 1; appréciation, 233, 241; versification, 242 et n. 2 à 4, 243; doit quelque chose à Prior, 242, et à Butler, 243; jugé par H. Walpole, 234-235 et n. 1; par Gray, 235 et n. 2; traduit et loué par Deyverdun, 235 et n. 4; succès, 234, 235, 236 et n. 1-2; le nom en devient proverbial, 244 et n. 12; imité par Goldsmith, 243 et n. 1; par Sheridan, 121 n. 5; probablement par Smollett, 235 et n. 4; par beaucoup d'autres, 243 et n. 4 à 7, 244 et n. 1 à 10; exerce une influence durable, 234; cité par Byron, 236 n. 2; illustré par Bunbury et Cruikshank, 295 n. 1; cité 43 n. 3, 167 n. 1, 237 et n. 1-3-5-6, 238 et n. 1 à 3, 240 et n. 1-2-4, 241 et n. 1 à 3; renv. 54 n. 1, 102 n. 1, 105 n. 2, 164 n. 6, 235 n. 4, 236 n. 2, 237 n. 2-4; ment. 108 n. 5, 105, 168 et n. 1.

Antiquities of Bath, v. Warner.

Antiquités romaines à Bath, 6; première description dans Leland, 6 n. 2.

Appartements de Bath, 184 et n. 5.

Aquæ Solis, ancien nom de Bath, 5, 285.

Aquæ Solis, or Notices of Roman Bath, v. Scarth.

Arblay (Fanny Burney, plus tard Mme d') à Bath, 107 n. 1, 172 et n. 5; y rencontre Mme Byron, 107 n. 1; se tient à l'écart des Salles d'Assemblée, 211 n. 3; son opinion sur Mlle Linley, 123 n. 3, Sheridan, 121 n. 7, lady Miller, 229 n. 2, 230 et n. 1-2; se retire à Bath, 303 n. 4; ment. 168 et n. 1, 230;

— *Diary and Letters*, cit. 107 n. 1, 123 n. 3, 172 n. 5, 211 n. 3, 229 n. 2, 230 n. 1-2, 231 n. 3, 287 n. 2; renv. 26 n. 1; ment. 172 n. 5, 211 n. 3;

— *Evelina*, renv. 172 n. 5; ment. 172.

Arbuthnot, à Bath, 253 n. 6 et 8; chez Allen, 260 n. 4 et 5; relations avec Pope, 265 n. 1.

Architectes à Bath, v. Baldwin, Burlington, Wood.

Argyll (duc d'), peint à Bath par Gainsborough, 291.

Arioste, ment. 236 n. 2.

Aristénète, traduit par Sheridan et Halhed (q. v.), 121 et n. 4.

Aristocratie, combien différente des classes inférieures au XVIIe siècle, 14, 15 et n. 1-4, 16 et 12; à Bath, 8, 14, 15, 82, 86, 92; pourquoi elle s'y rend sous Charles II, 14, 15; s'y tient d'abord à l'écart, 31 et n. 2; s'y trouve plus tard mal à l'aise, 210 et n. 4; à Batheaston, 229 et n. 3-4; v. aussi Classes et Noblesse.

Arlequinades à Bath, 69 et n. 2, 70 n. 1.

Armstrong (sir William), *Gainsborough*, cité 290 n. 5; renv. 290 n. 1, 291 n. 5.

Arrivée à Bath. Incidents et habitudes, 54 et notes.

Arthur (John-Mc.), v. Clarke (J.-S.).

Artistes à Bath, 92, 282, 298 et notes; par quoi attirés, 282 et n. 1, 283; voy. aussi Architectes, Musiciens, Peintres.

Artistic Development of Reynolds and Gainsborough (The), v. Conway.

Arts à Bath, 281, 296 et notes.

Ashton (John). *History of Gambling*, renv. 198 n. 3.

Assembly Rooms, voy. Salles d'Assemblée.

Assézat, éditeur de Diderot, ment. 14 n. 2.

Astrop, 111.

Athenæum (The), renv. 129 n. 2, 254 n. 4.

Attempts at Reviving antient medical Doctrines, v. Sutherland.

Atterbury, lettres à Pope, 257 n. 1.

Auberges de Bath, représentations théâtrales dans les—, 67 et n. 4; voy. aussi *George (The)*, *Globe (The)*, Hôtelleries.

Audley (lord), fils de Thicknesse, 290 n. 1.

Austen (Cassandra), sœur de la suivante, 204 n. 1.

Austen (Jane) à Bath, 175 et n. 2, 204 et n. 1-2; ses parents s'y établissent, 303 n. 4; comment elle peint cette ville, 203 et n. 3, 204; ment. I, 168 et n. 1, 209, 212 et n. 1, 298, 299, 300 et n. 1, 301, 303;

— *Northanger Abbey*, roman vendu et repris à un libraire de Bath, 175 et n. 2; quand composé et publié, ibid.; souvenirs et peintures de Bath dans ce roman, 175 et 204 n. 3; par où il tient à cette ville, 205, 207; analysé partiellement, ibid.; cité (édition Bentley), 203 n. 3, 205 n. 2, 206 n. 2, 209 n. 3, 210 n. 1 et 4, 211 n. 2; renv. 209 n. 3, 210; ment. 186, 203, 204 n. 1, 207, 210;

— *Letters*, renv. 204 n. 1;

— *Persuasion*, analyse partielle de ce roman, 207-208; scènes à Bath, 204 et n. 4; cit. (éd. Bentley), 203 n. 3, 207 n. 1, 208 n. 1-4, 209 n. 3, 210 et n. 2-3, 211 et n. 1-3; ment. 186, 209;

— *Pride and Prejudice*, ment. 175 n. 2.

Auteurs, dédient leurs ouvrages à Nash, 46, 47 et n. 1.

Autobiography, v. Delany (Mme).

Aventures de David Simple, v. Fielding (Sarah).

Aventures de Ferdinand, comte Fathom, v. Smollett.

Aventuriers à Bath, 97, 107; comment organisés, 103, 104 n. 1; leurs procédés, 104.

Aylesbury (lady), 226 n. 1.

B

B. [Bolton ?] (duc de), aventure avec Nash, 40 n. 2.

B. (de), v. Moreau de Brazey.

Babeau (A.), *Les Anglais en France après la paix d'Amiens*, renv. 305 n. 2, 306 n. 2;

— *La France et Paris sous le Directoire*, renv. 307 n. 2.

Bacci, mentionne les eaux de Bath, 9 n. 4.

— *De Thermis, Lacubus*, etc., renv. ibid.

Bade, 306, 307; décrit par Thackeray, 307, 308 et n. 1.

Bagatelle, or the Bath Anniversary, 244 et n. 2.

Bagnères, 14, 97 n. 4.

Baïes, 14; rapproché de Bath, 86 n. 2.

Bain. Où et comment se prend, 55, 58; décrit par Pepys, 19 et n. 2-3;

— de la Croix, du Roi, de la Reine, v. Bains de Bath *(Cross Bath, King's Bath, Queen's Bath)*.

Bains de Bath sous les Romains, 6 et n. 3-4; négligés ensuite, 8; célébrés en vers latins, 8 et n. 6; reviennent en faveur, 9 et n. 3-4, 9, 10 et notes; décrits, 55 et n. 2-3, 56 et n. 1-3; critiqués dans *Humphry Clinker* et *Disaeses of Bath*, 56 n. 3; désordres dans les bains, 20 n. 3-4. V. aussi Thermes.

— *Cross Bath*, 19, 55, 56 n. 2; pourquoi ainsi nommé, 19 n. 2; réservé à la *gentry*, 19 et n. 4; les duchesses de Cleveland et de Portsmouth, la reine Marie de Modène s'y baignent, 20 et n. 1-2; le nom de *toast* y est appliqué à une personne, 20 n. 1;

— *Duke of Kingston's Bath*, 55 n. 2;

— *Kings's Bath*, 19 n. 4, 21, 55, 56 n. 2, 178 et n. 1, 179 et n. 1;

— *Queen's Bath*, 10 n. 2, 56 n. 2.

Bains de mer, peu pratiqués au XVIIIe siècle, 58 et n. 5; viennent en faveur, 305 et n. 3.

Baker (D.-E.), *Biographia Dramatica*, renv. 67 n. 7.

Baker (T.), *Tunbridge Walks*, 12 n. 4, 177 n. 7; cit. 22 n. 3.

Balaruc, 97 n. 4.

Baldwin, architecte, son œuvre à Bath, 283 n. 2.

Balguy, correspondant de Hurd, ment. 270 n. 1.

Ballad of Bath (A), v. Swinburne.

Bals à l'hôtel de ville de Bath, 21, 22 et n. 1, 219 et n. 2; aux Salles d'Assemblée, quand et où donnés, 35, 60 et n. 5; comment réglés, 35, 61 et n. 3, 62 et notes; ordre qui y règne, ibid.; jugés par un personnage de Smollett et par Thackeray, 62 n. 4; par divers, 61 n. 1; v. aussi Danse.

Bantam, personnage des *Pickwick Papers*, 216 et n. 2, 217 et n. 2, 218 et n. 1-2, 219 et n. 2, 220.

Banter, personnage de *Roderick Random*, 103 n. 1, 187.

Barber (Mme), amie de Pope, 288; lettre citée, 289 et n. 1.

Barber (Rupert), peintre, 289 n. 1.

Barbey d'Aurevilly, *Du dandysme et de G. Brummell*, renv. 49 n. 1.

Barèges, 97 n. 4.

Barham, subit l'influence d'Anstey, 234; ment. 244.

Barington (lord), peint par Lawrence à Bath, 294 n. 4.

Barker (Benjamin), peintre, 294 n. 9.

Barker (Thomas), peintre, 294 et n. 9, 295.

Barnett, témoin de Mathews dans son duel avec Sheridan; son rapport sur cette affaire, 142 n. 2; cité 143 n. 1, 144 n. 1; renv. 143 n. 2-3-4.

Barré (vicomte du), tué en duel à Bath, 101 n. 4.

Barrège, v. Barèges.

Barrington (amiral), peint par Lawrence à Bath, 294 et n. 2.

Barry, acteur, contrefait par Henderson, 74 n. 3.

Bartolozzi, graveur, 294 n. 9.

Bate, terme d'argot parisien, v. *bath*.

Bath. Situation et aspect de cette ville, 1, 2, 283 et n. 3; ses édifices, 285 et n. 3-4-5, 286 et n. 1-3, 287, 288; pourquoi bâtie de pierre, 250 et n. 3; son origine légendaire, 3 et n. 2-3, 4 et notes, 5 et n. 1-8; son antiquité réelle, 5; mentionnée par divers auteurs anciens, 5 et n. 9-10; ville romaine, 6 et n. 2 à 4, 7 et n. 1; ville saxonne, 7 et n. 1-4; ses noms successifs, 5 et n. 9-10, 7 et n. 2-3; au Moyen Age, 7 et notes, 8 et notes; siège de deux monastères, 7 et n. 5, d'un évêché, 1 n. 2 et 8; ville industrielle, 8 et n. 1; sa population, 8 et n. 3; ses bains négligés, 8, puis plus fréquentés 9 et notes, 10 et n. 1, 11 et n. 4; visités par la reine Anne de Danemark et divers personnages, 10 et n. 4 à 6, par Charles II et sa cour, 11 et n. 1-2, par la reine Marie de Modène, 12 n. 3; s'accroît lentement au XVIIe siècle, 284 et n. 2; devient ville de plaisir, 11, 12 et n. 1-2-4; pourquoi, 12, 17 et notes; décrite en ce temps, 17, 18 et notes; divertissements qu'elle offre, 17, 23 et notes; visitée par la reine Anne, 24 et n. 2, 25 et n. 1-2; se règle et s'embellit, 25 n. 2; organisée par la vie élégante, 24, 50 et notes; vie qu'on y mène, 51, 80 et notes; société qui s'y rend, 81, 118 et notes; à son zénith pend. le XVIIIe siècle, 209; rendez-vous trop universel, 213 et notes, 214 n. 1; perd son prestige et sa vogue, 301 n. 4-5, 302 et notes; devient ville de résidence, 303 et n. 1-2-4, 304; moins frivole que Brighton, 304 n. 2; raisons qui en détournent les visiteurs, 304, 305 et notes, 306 et n. 1; graduellement

abandonnée, 307 et n. 1; son caractère et son rôle, I-II, 308-310; comparée à Baïes, 86 n. 2, à Bourbon, 83, à Bourbonne, 14 n. 2, à Florence, 175 et n. 4, à Londres, 197 n. 4; peinte par les écrivains dramatiques, 177, 186 et notes; par les romanciers, 186, 222 et notes; par les poètes, 233, 245 et notes. N. B. En général, pour les choses et gens de Bath, chercher à l'autre mot, par exemple, *abbaye de Bath* à *abbaye*, *aventuriers à Bath* à *aventuriers*, *Pope à Bath* à *Pope*, etc.

Bath, v. Brown (Thomas).

Bath (The), or the Western Lass, v. Durfey.

Bath Advertiser, 59 n. 1.

Bath and Bristol Chronicle, cit. 117 n. 2.

Bath Ancient and Modern, v. Earle.

Bath Anecdotes, v. *Genius Loci*.

Bath Archives (The), v. Jackson.

Bath, Bristol, Tunbridge and Epsom Miscellany, renv. 105 n. 3, 112 n. 4; ment. 225 n. 2.

Bath bun, 214 n. 1.

Bath Chronicle (The), cité 75 n. 2, 87 n. 4, 106 n. 2, 135 et n. 1-2, 140 et n. 1-2, 141 n. 2, 142 n. 1, 145 n. 3, 152 n. 2; renv. 53 n. 4, 59 n. 1, 101 n. 4, 131 n. 1, 142 n. 2; ment. 121 n. 5, 136, 140 n. 3, 143 n. 4.

Bath coating, 214 n. 1.

Bath Comedians (The), poème, renv. 69 n. 3.

Bath Comedy (The), v. Castle (A. et E.).

Bath Contest (The), renv. 116 n. 3, 117 n. 1.

Bath Corporation Minute Book, renv. 48 n. 3-4.

Bath démasqué, v. Odingsells.

Bath Fortune Hunter (The), renv. 105 n. 4.

Bath Intrigues, renv. 108 n. 8.

Bath, its Beauties and Amusements, cit. 226 n. 1, renv. 231 n. 3.

Bath Journal (The), renv. 66 n. 3, 67 n. 4, 67 n. 6; ment. 59 n. 1, 66 n. 2.

Bath Man (The). Articles dans l'*Album*, cité 301 n. 3; renv. 301 n. 5.

Bath Memoirs, v. Peirce.

Bath Miscellany (The), cité 43 n. 3, 44 n. 2, 225 n. 3; ment. 225 n. 2.

Bath Old and New, v. Peach.

Bath paper, 214 n. 1.

Bath Physicians (The), v. Murch (J.).

Bath post, 214 n. 1.

The Bath Pump Room, v. Walcot J.

Bath Stage (The), v. Penley.

Bath Unmask'd (The), v. Odingsells.

Bath, terme d'argot parisien, conjecture sur son étymologie, 213 n. 1.

Bathampton (près Bath), villa d'Allen à—, 256; Pope demande à s'y installer, 265 n. 1.

Bathan, ancien nom de Bath, 7 n. 3.

Batheaston (près Bath), villa du capitaine et de lady Miller à—, décrite par H. Walpole et par un anonyme, 226 n. 1; ment. 229 n. 2 et 4, 231 n. 2, 232 n. 1, 233 n. 3; concours poétiques qui s'y font, 226, 233 et notes; décrits par H. Walpole, 227 et n. 3, et Graves, 228, 229 et n. 1; par qui fréquentés, 229 et n. 2; ridicules et à la mode, ibid.; raillés par divers, 231 n. 3; déterminent la vocation de Mlle Seward, 230 n. 5.

Bathes of Bathes Ayde (The), renv. 5 n. 7, 10 n. 1.

Bathoniensium et Aquisgranensium Thermarum Comparatio, v. Pugh.

Baths, Ancient and Modern (The), v. Davis, C.-E.

Bathwick, près Bath, 175 n. 4; résidence de Sarah Fielding, 268 n. 3.

Batif, terme d'argot parisien, 214 n. 1.

Bave, médecin, 93 n. 3.

Bayley (Thomas), Rough Sketches of Bath, ment. 244 et n. 9.

Bear (The), hôtellerie et taverne de Bath, 54 n. 3, 90 et n. 4, 126.

Beau, qualification prise encore en bonne part, 26 n. 1 ; personnages divers à qui elle est donnée, ibid.

Beaucoup de Bruit pour Rien, v. Shakespeare.

Beau Nash, v. Ainsworth.

Beaufort (duc de), v. B—t.

Beaufort (duchesse de), à Batheaston, 229 n. 4.

Beaumont et Fletcher, *Philaster*, joué à Bath, 70 n. 4.

— *Rule a Wife and have a Wife*, joué à Bath, ibid.

Beauties of England and Wales, v. Nightingale.

Beaux' Stratagem (The), v. Farquhar.

Beckford (William), résident à Bath, 175; ment. 303 n. 6.

— *Vathek*, 175.

Bedford (John, duc de), au prêche méthodiste, 158 n. 6; loué par Fielding, 270 n. 5; peut-être peint à Bath par Gainsborough, 291 n. 3.

Beechen Cliff, près Bath, 276 n. 2.

Beggar's Opera (The), v. Gay.

Bekyngton, évêque de Bath, 9 n. 2.

Beljame (A.), *Le Public et les Hommes de Lettres en Angleterre au XVIIIe siècle*, renv. 15 n. 1 et 255 n. 4.

Bell, éditeur de Boswell, q. v.

Bemerkungen eines Reisenden, etc., v. Grimm (J.-J.-C.).

Bennet (Philip), donné à tort comme le prototype du *Squire* Western, 271 n. 1.

Bennet (famille), reçoit peut-être Fielding, 270 n. 4.

Bentley, éditeur de Mlle Austen, q. v.

Berkeley à Bath, 170; y meurt, 171 et n. 1.

Bernard (John), acteur.

— *Retrospections of the Stage*, cité 26 n. 1, 79 n. 8, 101 n. 4, 296 n. 5; renv. 296 n. 1.

Bernstein (Mme de), personnage des *Virginians* de Thackeray, 103.

Besant (Walter) et Ryce (James), *The Chaplain of the Fleet*, 221 n. 2.

Betty, acteur à Bath, 80.

Bibliothek der angelsächsischen Poesie, v. Grein.

Bickerstaff, personnage du *Tatler*, 93 n. 1.

Billard (jeu de), 100 et n. 2, 192 et n. 2, 193 et n. 1.

Billington (Mme), cantatrice, 295 n. 7.

Billingsgate, 201 et n. 3.

Biographie universelle des musiciens, v. Fétis.

Biographia Dramatica, v. Baker (D.-E.).

Biographical Sketches in Cornwall, v. Polwhele.

Biographical Magazine (The), article sur Nash apprécié, 27 n. 3.

Birkbeck, *Notes on a Journey through France*, renv. 306 n. 2.

Blackwood's Magazine, article sur Nash, apprécié, 27 n. 3; renv. 307 n. 1.

Bladud, prétendu fondateur de Bath, 3 et n. 2-3, 4 et notes, 5 et n. 1-8; sa statue aux bains, 55; ment. 209, 238 et 239 n. 1.

Bladud, or Harlequin at Bath; pièce jouée à Bath, 4 n. 4.

Bladud's Row, 198 n. 3.

Bleak House, v. Dickens.

Bleyden, nom de Bladud de Camden, 5 n. 6.

Blois. Mme Sheridan y écrit une comédie, 180 n. 2.

Blount (Martha), amie de Pope, 264, 265 n. 1, qui lui dédie une épître, 264 n. 4; son caractère, ibid.; cause ou occasion de la brouille de Pope avec Allen, 264, 266 et notes, 267 et n. 1; si elle inspira à Pope son testament, 267 n. 4; déclarations que fait à Spence, 265 n. 1, 267 n. 4; lettre citée, 266 n. 2; ment. 86 n. 2, 169 n. 5, 253 n. 7 et 8.

Blount (Theresa), sœur de la précédente, m. 169 n. 5.

Blue Boy (The), tableau de Gainsborough probablement peint à Bath, 290 n. 5.

Blunderhead (Jenny), personnage du *New Bath Guide* d'Anstey, 236, 237 et n. 1, 241.

Blunderhead (Simkin), personnage du *New Bath Guide* d'Anstey, 235 n. 4, 236 et n. 3, 237, 240, 241.

Boaden (J.), *Memoirs of Mrs. Siddons*, cit. 76 n. 2; renv. 76 n. 3.

Bohn, éditeur de Swift, v. Swift.

Bolingbroke (Henry St. John, lord), à Bath, 170 et n. 3, 254 et n. 1; et les méthodistes, 158 n. 2-9; lettre citée, 254 n. 1.

Bologne, pièce sur Mlle Linley jouée à—, 182 n. 2.

Bonaparte, 91 n. 10.

Bond Street, 182 n. 2.

Booke (A) of the Natures, etc., v. Turner.

Boscawen (Mme), 173 n. 1.

Boswell, à Bath, 171 et n. 8, 172; ses relations avec Derrick, 115 n. 2; ment. 171 n. 7;

— *Life of Johnson*, éd. Napier (Bell), cit. 120 n. 1 à 3, 231 n. 2; renv. 115 n. 2, 119 n. 4, 120 n. 6, 121 n. 1, 171 n. 7-8.

Bottes, interdites par Nash aux Salles d'Assemblée, 34; et après lui, 34 n. 2.

Boulingrins, 21 n. 2.

Boulogne (Anglais à), 305.

Bouquet, Note sur Forges, 13 n. 2.

Bourbon, 14; comparé à Bath, 14 n. 2, 83.

Bourbon (Les Eaux de), v. Dancourt.

Bourbonne, décrit par Diderot et opposé à Bath et à Tunbridge, 14 n. 2.

Bourgeoisie, pourquoi elle se rend aux villes d'eaux, 16, 17.

Bouts-rimés à Batheaston, 227 et n. 3; jugés par Johnson, 231 n. 2.

Bowood, portrait de Mme Sheridan à—, 124 n. 2.

Boyle (Richard), v. Burlington.

Brabourne (lord), éditeur de Jane Austen, renv. 204 n. 1.

Braddock (Fanny), son suicide, 27 n. 2, 101 et n. 6-7.

Bradshaw, éditeur des lettres de Chesterfield, v. Chesterfield.

Bradshaw (Mlle), lettre, renv. 169 n. 1.

Bradshaw (Mme), lettre, renv. 170 n. 5.

Braham, chanteur, 295 n. 7, 296 et n. 3.

Bramante, 287 et n. 3.

Bramble (Matthew), personnage de *Humphry Clinker*, 56 n. 3, 62 n. 4, 196 n. 4, 197 n. 5-6, 198 n. 3-4, 197 n. 1-2, 199, 202, 209, 235 n. 4, 286 n. 1, 287 n. 2, 289 n. 10, 304 n. 1.

Brant Broughton, bénéfice de Warburton, 261 n. 7.

Brazey (Moreau de), *Le Guide d'Angleterre*, cité 106 n. 3.

Brereton (Jane), *Poems on several Occasions*, cité 45 n. 3.

Brereton (major), candidat à la succession de Derrick, 116; élu et proclamé, 116; se démet, 117; maître des cérémonies, 117.

Brereton (William), correspondant de Sheridan ? v. W. B.

Brighton, 212 n. 2, 305; plus frivole que Bath, 304 n. 2.

Bristol, 1, 12 n. 1, 18 n. 1, 82 n. 3, 116, 212, 250 et n. 4, 285 n. 5, 305 n. 3; la même troupe d'acteurs qu'à Bath y joue, 75 et n. 4, 77 n. 2; v. Hot Well.

Bristol (comtesse de), en relations avec Nash, 31 n. 1; lettres citées, 40 n. 1, 62 n. 1, 66 n. 4, 81 n. 1, 97 n. 4, 99 n. 1, 102 n. 1.

Britannia, v. Camden.

British Critic (The), renv. 157 n. 3.

Britton (J.), éditeur du *New Bath Guide* d'Anstey; étude sur cet auteur renv. 234 n. 3.

Broadstairs, 212 n. 2.

Brome, *Travels*, cité 16 n. 3.

Brown (Thomas), *Bath*, roman, 212 n. 1.

Brummell, 49 et n. 1.

Brut (Roman de), 3; cité au sujet de Bladud, 5 n. 1.

Brut, v. Layamon.

B—t [Beaufort ?] (duc de) établit bals à l'hôtel de ville de Bath, 22 n. 1.

Buchan (comtesse de) aux sermons de Wesley, 162 n. 4.

Bûcheron (le), tableau de Thomas Barker, 294 n. 9.

Buckingham (G. Villiers, duc de), *The Rehearsal*, joué à Bath, 71 n. 1.

Buckingham (marquis de), v. Grenville (Thomas).

Buckingham (duchesse de), son opinion sur les sermons méthodistes, 164 et n. 1-2.

Bull (sir Jeremy), personnage de *A Journey to Bath* de Mme Sheridan, 181.

Bunbury, caricatures de Bath, 62 n. 4, 295 n. 1.

Bunbury (Lettre de Mme), v. Goldsmith.

Burke (E.), à Bath, 91, 174 et n. 6 à 8, 175; y compose des opuscules politiques, 175 et n. 1;

— Correspondance, renv. 174 n. 6.

Burlington (Richard Boyle, comte de), architecte, 283 n. 2.

Burlington (comtesse de) commande spectacle, 66 n. 4.

Burnand (F.-C.), *Ixion, or the Man at the Wheel*, 121 n. 3.

Burney (Charles), éloge qu'il fait de Mme Sheridan, 124 n. 4;

— *History of Music*, renv. 122 n. 2.

Burney (Frances), v. d'Arblay (Mme).

Burr (T.-B.), *History of Tunbridge Wells*, renv. 38 n. 1.

Bury, 111.

Bute (lord) accorde une pension à Thomas Sheridan, 120 n. 1.

Butler, (Joseph), à Bath, 170; en relations avec Hartley, 46 n. 3; meurt à Bath, 171 et n. 1.

Butler (Samuel), *Hudibras*, traits imités dans le *New Bath Guide*, 243.

Buvette *(Pump-Room)* de Bath, 58 et n. 1-4, 210 n. 4; reconstruite par Nash, 31; et de nouveau plus tard, 283 n. 2; une quakeresse y prêche, 159 et n. 3; Fielding y improvise des vers, 270 n. 1; Sheridan pense à la prendre pour scène d'une comédie, 58 et n. 1, 150 et n. 4; décrite par Dickens, 214 n. 2.

Buvette de Bath (The Bath Pump-Room), v. Walcot (T.).

Buxton, « seigneurie de Nash », 38 n. 1.

Bye letters, sens de cette expression, 249 n. 2.

Bye-way letters, sens de cette expression, 249 n. 2.

Byron (lord). Ses parents semblent s'être rencontrés et mariés à Bath, 106, 107 et n. 1; autres membres de sa famille dans cette ville, 107 n. 1; ses insinuations sur le mariage de Coleridge et de Southey, 109 n. 1; ment. 305; lettre citée, 236 n. 2.

— *Don Juan*, renv. 236 n. 2.

C

C. (sir T.), prétendant à la main d'Eliza Linley, 132 n. 2.

Cabinets de lecture de Bath, 60 n. 2, 113, 114 et n. 1, 151 et n. 2, 184, 185 n. 1, 214, 215 n. 1.

Cafés de Bath, 58, 185 et n. 1; certains réservés aux dames, 58 n. 6.

Calliope, surnom ironique donné à lady Miller, 227 et n. 4, 230.

Cambridge. Anstey à —, 234.

Camden (lord), 89 et n. 5; *recorder* de Bath, 90; aux prêches méthodistes,

158 n. 6; peint à Bath par Hoare, 289 et n. 6; et Gainsborough, 291.

Camden (W.) rapporte la légende de Bladud, 5.

— *Britannia*, renv. 5 n. 6.

Camden Place (à Bath), 208 n. 3, 209 n. 3.

Campaspe, v. Lyly.

Campbell (John, lord), *Lives of the Chancellors*, renv. 90 n. 3.

Campbell (Thomas), *Life of Mrs. Siddons*, cité 73 n. 4, 76 n. 1, 77 n. 3-4, 78 n. 3.

Campbell (Mme), actrice, v. Wallis (Mlle).

Candour (Mme), personnage de l'*École de la Médisance* de Sheridan, 122.

Cannes (Anglais à), 306.

Canons of Criticism (The), v. Edwards (Thomas).

Cantatrices à Bath, v. Billington (Mme), Linley (Eliza), Mara (Mme).

Canterbury Tales, v. Chaucer.

Cantorbéry, 136.

Caricaturistes, v. Bunbury, Cruikshank, Rowlandson.

Carlyle, à Bath, 176.

Carmarthen (lord) concourt à Batheaston, 227 et n. 4.

Carne (sir E.), ambassadeur en Italie, fait connaître à Bacci les eaux de Bath, 9 n. 4.

Caroline de Hesse (princesse) à Bath, 85 n. 4.

Caryll, ami de Pope, ment. 168 n. 3, 258 n. 6, 265 n. 1.

Castle (Agnes et Egerton), *The Bath Comedy*, 221 n. 2.

Castle Tavern à Londres, théâtre du premier duel entre Mathews et Sheridan, 137 n. 3.

Catalogue (A) of Royal and Noble Authors, v. Walpole (Horace).

Catherine de Bragance (reine) à Bath, 11 et n. 1, 94 n. 1; à Tunbridge Wells, 12 n. 4.

Cato, v. Addison.

Cave, propriétaire du *Gentleman's Magazine*, 45 n. 3.

Cécile (ste), surnom d'Eliza Linley, 125 et n. 2, 124 n. 4.

Cecilia, pseudonyme de l'auteur d'une pièce de vers dans la *Bath Chronicle*, 141 n. 2.

Mme Centlivre, 67, *The Gamester*, joué à Bath, 67 n. 12.

Cerf Blanc, v. *White Hart*.

Chamberlain, oncle de Sheridan, 140 n. 6, 142 n. 2.

Champignion, personnage du *Voyage à Bath* de Mme Sheridan, 181.

Chanaan, rappelé par les environs de Bath, 165 et n. 4.

Chandler (Mary), *A Description of Bath*, cit. 50 n. 3, 56 n. 1, 250 n. 1; renv. 55 n. 3.

Chandos Classics, v. Johnson, *Lives of the Poets*.

Chanteurs à Bath, v. Braham, Incledon.

Chantreau, *Voyage dans les trois Royaumes*, cit. 109 n. 1; renv. 57 n. 3.

Chapelle méthodiste de la comtesse de Huntingdon, décrite par Walpole, 162 et n. 4, 163 et n. 1-2.

Chapelle octogone, v. *Octogonal Chapel*.

Chapman (Robert), échevin de Bath; sa fille accompagne la reine Marie de Modène au *Cross Bath*, 20 n. 2.

Chappuzeau, *Les Eaux de Pirmont*, renv. 14 n. 1, 177 n. 2.

— *La Muse enjouée*, ibid.

Charbon de terre, gisements près de Bath, peut-être connus des anciens, 4 n. 1.

Charing Cross, maisons de jeu autour de—, 98 n. 3.

Charles Ier, opinion de Warburton et de Quin sur—, 278 n. 2.

Charles II, à Bath, 11 et n. 1-2, 93 et 94 n. 1; à Tunbridge Wells, 108.

Chatham (lord), v. Pitt.

Chaucer, mentionne l'industrie de Bath, 8 n. 1; mis au-dessous d'Anstey, 243 n. 2.

— *Canterbury Tales*, cit. 8 n. 1; renv. 234 n. 2.

Cheakhill (sir Joseph), *The Cross Bath Guide*, 244 et 5.

Cheap Repository Tracts, v. More (H.).

Cheltenham, 161 n. 6; vogue de cette ville au XIXe s., 305 et n. 1.

Chéruel, éditeur des Mémoires de Mlle de Montpensier, q. v.

Chesterfield (lady), convertie par Whitefield, 158 n. 10.

Chesterfield (Philip Dormer Stanhope, lord), sa première visite à Bath, 86 et n. 1, 87 et n. 1-2; y reçoit le prince de Galles, 87 n. 1-2; lettres qu'il y écrit, ce qu'elles contiennent, 87 et n. 3; sa place dans la société locale, 87 et n. 4, 88 et notes; ses occupations, ibid.; loué par un poète local, 87 n. 4, 88 n. 7; administrateur de l'hôpital, 88 n. 2; fréquente les prêches méthodistes, 88 et n. 1, 158 et n. 1; souscrit pour un tabernacle, 158 et n. 10; écrit à Bath ses notices sur Montesquieu et Fontenelle, 87 n. 3; joue avec escrocs, 88 et n. 1; patronne Nash, 88; réplique qu'il adresse à celui-ci, 39 et n. 4; épigramme sur le même, citée 45 n. 3; si elle est authentique, 45 n. 3; reçoit la dédicace des *Jests of Beau Nash*, 31 n. 1; patronne Derrick, 88 n. 4; peint à Bath par Hoare, 289 et n 7; et peut-être par Gainsborough, 291 n. 2; sa mort, 158 n. 10; ment. 66 et n. 4; introduit par Thackeray dans les *Virginians*, 88 n. 7.

— *Letters to his Son*, 87 n. 3.

— *Memoir* sur lui, cit. 86 n. 2, 87 n. 2; renv. 87 n. 1.

— *Miscellaneous Works*, renv. 45 n. 3, 88 n. 6, 87 n. 3, 158 n. 10;

— lettres citées, 39 n. 3, 40 n. 1, 66 n. 4, 88 n. 4 (éd. Bradshaw), 158 n. 16.

Chevrillon (A.), *Sydney Smith*, renv. 154 n. 1.

Cheyne (Dr.), médecin de Bath, son éloge par Pope, 96, 97 n. 1; v. aussi *Dr. Cheyne*.

Chocolate-house de White, 98 et n. 3.

Chronicles of Fashion, v. Stone (Mme).

Chute (John), ami de R. Walpole, 162 n. 4.

Cinq années littéraires (Les), v. Clément.

Circulaire (place), v. *Royal Circus*.

Circulating libraries, v. Cabinets de lecture.

Circus, v. *Royal Circus*.

Cirque, v. *Royal Circus*.

Clare (lord), v. Nugent.

Clarke et Mc. Arthur, *Life of Nelson*, renv. 92 n. 3.

Claromontius (Carolus), *De Aere, locis et aquis terræ Angliæ*, cit. 12 n. 1, 18 n. 5.

Classes. Distinction entre elles au XVIIe siècle, 15 et n. 4, 16 et n. 1-2; séparées, 31 et n. 2-3; se mêlent à Bath, 32, 38, 81 et n. 2; se séparent de nouveau, 208, 209, 210 et n. 1, 211 et n. 1-3. V. aussi Rangs.

Claveret, *Les Eaux de Forges*, 177 n. 2.

Claverton, près Bath, 165, 240 et n. 3, 269 et n. 1, 271 et n. 1.

Claverton Down, 52 n. 4.

Clément, *Les Cinq années littéraires*, cit. 69 n. 1.

Clergé, voy. Ecclésiastiques.

Cleveland (duchesse de), 20 n. 1; se baigne au *Cross Bath*, 20.

Clifford (Paul), v. Lytton (lord).

Clifton, 212 n. 2.

Climène (i.e. lady Miller), 232 n. 1.

Clinker (Humphry), v. Smollett.
Clio's Protest, v. Sheridan.
Clive (lord) à Bath, 92 et n. 1.
Club Pickwick, v. Dickens.
Coke (Thomas) fait l'éloge des dames présentes à Bath, 224 n. 3.
Coleridge (Hartley) doit son prénom au docteur Hartley, de Bath, 96 n. 3.
Coleridge (Samuel Taylor) à Bath, 173, 174 et n. 5; son enthousiasme pour Hartley, 96 n. 3; insinuation de Byron sur son mariage, 109 n. 1; essai sur—, v. De Quincey.
Collett, premier successeur de Nash, 49 n. 2, 50 n. 1, 115 et n. 1.
Collibee, maire de Bath, 279 n. 2.
Collier (Mlle), amie de Sarah Fielding, 268 n. 3.
Colvin (S.), *Landor*, renv. 176 n. 2-3.
Combe Down, carrières de—, exploitées par Allen, 250 et n. 1 à 4.
Comédiens de passage à Bath aux XVIe et XVIIe s., 64; au XVIIIe, 66 n. 2;
— de lord Strange, 64 et n. 2;
— du lord chambellan, 64 et n. 3;
— du roi, ibid. Voy. aussi Acteurs.
Comforts of Bath (The), caricatures de Rowlandson, 295 n. 1.
Comiques (auteurs), peintures qu'ils font de Bath, 177, 186.
Cominges (duc de), ambassadeur de France, lettre citée, 23 n. 1; renv. 107 n. 3, 108 n. 3.
Commentarii, v. Leland.
Commentary on Mr. Pope's Essay on Man, v. Warburton.
Commerçants, bannis des salles d'assemblée, 219 et n. 1.
Comus, v. Milton.
Concerts à Bath, 295.
Conférences, 114 n. 8.
Congreve à Bath, 169 et n. 1;
— *Love for Love*, joué à Bath, 71 n. 1.
Conscious Lovers (The), v. Steele.
Constant Couple (The), v. Farquhar.
Contemporary Review (The), cit. 213 n. 3; v. aussi Plumptre.
Contredanses aux salles d'assemblée, 62 et n. 3.
Conversations à la buvette, ce qui les remplit, 114, 115.
Conway (H.-S.), ami de Walpole, 89 n. 2-3, 90 n. 1, 226 n. 1, 231 n. 3.
Conway (W.-M.), *The Artistic Development*, renv. 291 n. 6.
Cooke, acteur à Bath, 80.
Cope (sir John), général, à Prior Park, 278 n. 5.
Coqs (combats de) à Bath, 22 et n. 2.
Corinna, proxénète, 110 n. 1.
Cork (Thomas Sheridan à—), 119.
Cormorant, personnage du *New Bath Guide* d'Anstey, 105 n. 2.
Corydon, sobriquet donné à George Pitt, 227 et n. 1.
Costume à Bath, reproduit celui de Londres, 60 n. 3;
— des baigneurs, 19 n. 4, 57.
Cottle (J.), *Reminiscences*, renvoi 174 n. 5.
Country-dances, 62 n. 3.
Country Wife (The), v. Wycherley.
Cour, ses mœurs sous Charles II, 14, 15 et n. 1; ne peut se passer de la vie mondaine, 15 et n. 2, 16 et n. 1-2; qu'elle transporte dans les villes d'eaux, 16, 17.
Coureurs de dots, 105, 106 et notes. Voy. aussi Aventuriers.
Court Tales, cit. 40 n. 3; renv. 29 n. 1.
Courthope, *Life of Pope*, cit. 253 n. 9, 264 n. 2, 267 n. 3; v. Elwin et Courthope.
Courtney, pseudonyme adopté par Henderson, 72 n. 2.
Covent-Garden. Elliston y joue, 79; Mlle Linley y chante, 149; ainsi que Braham, 296 n. 2; ment. 69.

Coverley (sir Roger de), voy. De Coverley (sir Roger).

Cowley (Mme), *The Runaway*, 77 n. 2.

Cowper (Edward et Jane), parents de Jane Austen, 204 n. 1.

Cowper (W.) à Bath, où il compose un poème, 170 ;

— *Retirement*, cit. 305 n. 3.

Cowper (lady), journal, cit. 102 n. 1; renv. 91 n. 5.

Crab, personnage du *Bath* de Durfey.

Crébillon fils, ses romans lus à Bath, 114 et n. 5; ment. 83 n. 5 ;

— *Tan Saï*, 114 n. 5.

Cremorn (lord), peint à Bath par Lawrence, 294 n. 4.

Crescent, v. *Royal Crescent*.

Cripple (sir Christopher), personnage de Foote *(The Maid of Bath)*, 126 et n. 3, 127.

Critical and Philosophical Commentary, etc., v. Warburton.

Croft (amiral), personnage de *Northanger Abbey*, de Jane Austen, 210 et n. 2.

Croix (bain de la), v. Bains, *Cross Bath*.

Cromwell, ami de Pope, 168 n. 3.

Cross Bath Guide (The), v. Cheakhill (sir Joseph).

Cross-post letters, sens de cette expression, 294 n. 2.

Cross-road letters, sens de cette expression, 249 n. 2.

Crousaz, critique de Pope, 261.

Cruikshank, illustre le *New Bath Guide* d'Anstey, 295 n. 1.

Cruikshank (Mary), fait la caricature de Pitt à Bath, 91 n. 10.

Crump, éditeur de Landor, 286 n. 1.

Crushton (l'honorable), personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 215 n. 1.

Cry (The), v. Fielding (Sarah).

Cuissot de Chevreuil (Le), v. Goldsmith.

Cumberland, lettre à Garrick, cit. 73 n. 4.

Cumberland (duc de), peint à Bath par Gainsborough, 291.

Cumberland (dsse de), à Batheaston, 229 n. 4.

Cunningham, ment. 290 n. 1;

— *Lives of the Most Eminent British Painters*, renv. 293 n. 1.

Curll, imprimeur de Pope, 256.

Custine, *Mémoires et Voyages*, cit. 301 n. 4, 305 n. 1.

Cymbeline, v. Shakespeare.

D

Dalrymple (lady), personnage de J. Austen *(Persuasion)*, 211 n. 1.

Dames à Bath, leur humeur d'après Le Blanc, 83 n. 5; leur passion pour le jeu, 102 et n. 1.

Dancourt, *Les Eaux de Bourbon*, 13 n. 2, 177 n. 2.

Dandysme (Du), v. Barbey d'Aurevilly.

Danse à Bath au XVIIe siècle, 21, 22 et n. 1; dans les salles d'assemblée; v. aussi Bals.

Datchet (observatoire de), dirigé par Herschel, 297.

David Simple, v. Fielding (Sarah).

Davies (E.-W.-L.), note relative à Pitt, 91 n. 10.

Davies (Thomas), *A genuine Account of the Life... of Mr. J. Henderson*, renv. 72 n. 1-4, 73 n. 4, 74 n. 2.

Davis (C.-E.), découvre antiquités à Bath, 6 n. 4 ;

— *Ancient Landmarks of Bath*, ment. 2 n. 1 ;

— *The Baths, Ancient and Modern*, cit. 6 n. 4.

Davis (Dr.), ami de Porson, 173 n. 3.

De Aere, etc., voy. Claromontius.

De Coverley (sir Roger), personnage du *Spectateur*, 16 n. 2.

Deane (Mary), *Mr. Zinzan of Bath*, 221 n. 2.

Decline and Fall of Bath, cit. 304 n. 2.

Dedlock (Volumnia), personnage de Dickens *(Bleak House)*, 211 n. 4.

Defoe (Daniel) à Bath, 169 et n. 2; décrit cette ville, ibid., ment. 105;

— *The Fortunes and Misfortunes of the famous Moll Flanders*, cit. 12 n. 1-4; renv. 105 n. 3;

— *A Tour thro'... Great Britain*, v. Gentleman (A).

Déjeuner, comment pris, 58 et n. 6, 59 et n. 2.

Déjeuners publics, 59 et n. 2, 240, 241 et n. 1.

Dekker, *The Jew of Venice*, 67 n. 7.

Delany (Mme), son opinion sur les portraits de Gainsborough, 291 n. 6;

— *Autobiography*, cit. ibid.;

— lettre citée, 51 n. 3.

Delapré Abbey, portrait de Mme Sheridan à—, 124 n. 1.

De Laudibus divinæ Sapientiæ, v. Neckam.

Delesalle (G.), *Dictionnaire argot-français et français-argot*, cit. 214 n. 1.

Delitz (comtesse), 158 n. 10.

Delphes, Bladud prétendu constructeur du temple de—, 5 n. 8.

Delvau (A), *Dictionnaire de la langue verte*, 214 n. 1.

Deorham, bataille de—, livrée aux environs de Bath, 7 n. 1.

Députés de Bath au Parlement, 90 et n. 3, 91 et n. 2; voy. Northington (lord) et Pitt.

De Quincey (Thomas), sa mère se retire à Bath, 308 n. 4; *Essai sur Coleridge*, cité 109 n. 1.

De Thermis, v. Bacci.

Derrick (Samuel), recueille des documents pour Johnson, 115 n. 2; mentor de Boswell, ibid.; élu maître des cérémonies, 49 n. 2, 115 et n. 3; combattu, notamment par Quin, 115 et n. 4, 116 et n. 1; remplacé, reprend ses pouvoirs, 116; patronné par Chesterfield, 88 n. 4; imite le costume de Nash, 49 n. 3; sa petite taille, 115 n. 5; peut-être hostile à Thomas Sheridan, 121 n. 1; à Prior Park où il introduit un ambassadeur, 278 n. 5; peint par Hoare, 289 et n. 6; figure dans *Humphry Clinker*, 198 n. 2, 202 n. 3; conflit pour sa succession, 116 et n. 3-4, 117 et n. 1 à 5; dont souvenir peut-être dans *Humphry Clinker*, 202 et n. 3;

— *Letters written from Leverpoole*, etc., appréciées par Johnson, 115 n. 2; cit. 81 n. 2, 269 n. 4; renv. 69 n. 1, 251 n. 7, 279 n. 5; voy. aussi suiv.

Derrick's Jests, 115 n. 2.

Description of Bath (A), v. Chandler (Mary).

Description of Bath (A), v. Wood.

Devonshire (duchesse de), peinte à Bath par Lawrence, 294 n. 4.

Diary, v. Pepys.

Deyverdun G., traduction et éloge du *New Bath Guide*, cit. 235.

Dhautel, *Dictionnaire du bas-langage*, 214 n. 1.

Diary and Letters, v. Arblay (Mme d').

Dickens (Charles) à Bath, 176; temps de sa première visite, 212 et n. 2; y fait de fréquents séjours, ibid.; peint cette ville, 176 et n. 4, 211 et n. 4, 212, 221; parodie la légende de Bladud, 4; ment. I, 54 n. 3, 168, 211, 212 n. 1 à 3, 218 n. 2, 223, 301;

— *Bleak House*, cit. 211 n. 4;

— *Posthumous Papers of the Pickwick Papers*, où Dickens a pris

le nom du héros, 212 et n. 3; cit. 211 n. 4, 212 n. 2, 213 et n. 1-4, 215 et n. 1-2, 219 n. 2, 220 et n. 1, 221 et n. 1; renv. 4 n. 5, 53 n. 4, 54 n. 3, 212 n. 1-3, 220 n. 2; ment. 186.

Dickens (Life of), v. Forster.

Dictionary of Music, v. Grove.

Dictionary of National Biography, renv. 27 n. 3, 107 n. 1, 247 n. 1, 268 n. 3, 291 n. 5-6, 292 n. 4.

Dictionnaire argot-français et français-argot, v. Delesalle.

Dictionnaire d'argot moderne, v. Rigaud.

Dictionnaire de la langue verte, v. Delvau.

Dictionnaire du bas-langage, v. Dhautel.

Dictionnaire explicatif et étymologique, v. Toubin.

Dictionnaire historique d'argot, 214 n. 1.

Diderot, *Voyage à Bourbonne*, cit. 14 n. 2; all. 13 n. 2.

Diligences entre Bath et diverses villes anglaises, 53 et n. 1.

Dilke (Charles), *Papers of a Critic*, renv. 254 n. 4.

Dimond, codirecteur du théâtre de Bath, 79 n. 1.

Discourse of Bath (A), v. Guidott.

Discourse of Natural Bathes (A), v. Jones.

Diseases of Bath (The), rapproché de *Humphry Clinker* et cité 56 n. 3.

Disraeli (Benjamin), *Tales and Sketches*, 121 n. 3.

Disraeli (Benjamin), *Ixion in Heaven*, 121 n. 3.

Disraeli (Isaac), *Quarrels of Authors*, cit. 263 n. 2.

Divertissements publics, abandonnés par l'aristocratie, 211, 300 et n. 1, 301 et n. 3.

Divine Legation of Moses (The), v. Warburton.

Divine Mission de Moïse, v. le précédent.

Dobson (Austin), *Fiedling*, renv. 270 n. 4.

Dobson (Austin), *Life of Goldsmith*, renv. 171 n. 5.

Doddridge (Dr.), 161 n. 2, 252 n. 2.

Dr. Cheyne's Account of himself and of his writings, renv. 97 n. 1.

Dodsley, éditeur d'Anstey, sa conduite envers lui, 236 n. 1.

Don Quichotte Spirituel (Le), v. Graves.

Doran (John), *A Lady of the Last Century*, renv. 92 n. 1, 197 n. 4, 290 n. 4, 303 n. 4.

Dowler, personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 218, 219 et n. 2.

Drawings from Living Models, cit. 110 n. 1.

Dowden (Edward), *Life of Shelley*, renv. 175 n. 3.

A Dream: or, the Force of Fancy, 224 et n. 2-3, 225; cit. 225 n. 1.

Drummond (Mme), louée par Pope, 259 n. 6.

Drury Lane (rue), 108 n. 8.

Drury Lane (théâtre), ment. 69; pièces qui y sont jouées, 79 n. 8, 177, 181 n. 4.

Dryden (John), documents recueillis sur sa vie par Derrick, 115 n. 2; comparé à Anstey, 235 et n. 1; ment. 69 n. 2, 236 n. 2, 241, 242 n. 3, 276 n. 4;

— *Alexander's Feast*, parodié par Anstey, 235 et n. 1, 241 et n. 3; cit. 241 et n. 3;

— *Spanish Friar (The)*, joué à Bath, 70 n. 6.

Dublin, 119; Sheridan père à —, 146.

Ducos (M.), *Itinéraire et Souvenirs*, renv. 305 n. 1.

Duels entre joueurs, 35, 101 et n. 4; empêchés par Nash, 35, 101 et n. 3;

ie

.

he

nal

.5 et

nage

.

rite à

ckford,

Elliston, acteur, à Bath, 79; à la fois à Bath et à Londres, ibid.; ment. 79 n. 4.

Elvira, personnage de *Percy*, comment tenu par Mme Siddons, 75 n. 2.

Elwin, introduction à son édition de Pope, renv. 254 n. 3, 258 n. 1.

Elwin et Courthope, éditeurs de Pope, v. Pope, *Works*.

Ely (marquis d'), peint à Bath par Lawrence, 294 n. 4.

Empire, guerres de l'—, contribuent à la vogue de Bath, 209.

Engerand (F.), article de la *Nouvelle Revue* sur les villes d'eaux françaises et étrangères, renv. 13 n. 2, 14 n. 1.

English Illustrate a Magazine (The), art. cité, 175 n. 4.

English Magazine (The), cité, 51 n. 2, 52 n. 1.

Enlèvements, 106 et n. 2.

Eo, jeu d'—, définition, 41 n. 1; établi à Tunbridge Wells et Bath, 41.

Épées, interdites par Nash à Bath, 34, 35 et n. 1 à 3, 185 et n. 8; ne sont pas reprises à Londres, 35 et n. 3.

Épigramme sur Nash, 45 n. 3; différentes versions, attribution, ibid.

Epilogue to the Satires, v. Pope.

Epistles from Bath, v. Q. in the Corner.

Épître interceptée d'une personne de Bath, v. *Intercepted Epistle*, etc.

Épîtres de Bath, v. Q. in the Corner.

Épîtres poétiques, v. *Poetical Epistles*.

Epsom, balance au début la vogue de Bath, 12 et n. 4; a un gouverneur particulier, 38 n. 1: on n'y fait pas de visites, 60 n. 4; mœurs dissolues à—, 108 n. 1, 109 n. 1; cesse d'être à la mode, 82 n. 3; sujet d'une pièce de Shadwell, 12 n. 4; peint aussi par Besant et Ryce, 221 n. 2; ment. 16, 111, 225.

Epsom Walks, v. Shadwell.

Esmond (Beatrix), v. Bernstein (Mme de).

Essai sur l'Homme, v. Pope.

Essais d'Elia, v. Lamb.

Essay on the External Use of Water, v. Smollett.

Essay on the Life and Genius of Fielding, v. Murphy.

Essays of Elia, v. Lamb.

Essays Critical and Historical, v. Newman.

Essex (comte d'), propriétaire à Bath, 284 n. 4.

Été à Bath (Un), v. *Summer in Bath (A)*.

Etherege, 26 n. 1.

Étiquette des salles d'assemblée, v. Lois de Bath.

Eton, Anstey à—, 234.

Euphronyne, v. Graves.

Every Man in his Humour, v. Jonson (Ben).

Ewart, ami de Sheridan, 131 n. 2; témoin dans son duel avec Mathews, 137, 138, 139 n. 1.

Expedition of Humphry Clinker (The), v. Smollett.

F

F., hôte de Sheridan, d'après Lamb, 131 n. 2.

Faerie Queene (The), v. Spenser.

Fag, personnage de Sheridan *(The Rivals)*, 117 n. 7, 154 n. 4, 185 n. 6.

Fair Penitent (The), v. Otway.

Falconer (Edward), médecin à Bath, 97; protecteur de Lawrence, 294 n. 4.

Falstaff, (sir John), joué par Henderson, 74.

Farquhar (George), pièces jouées à Bath : *The Beaux' Stratagem*, 71 n. 1; *The Constant Couple*, 67 n. 1: *The Recruiting officer*, 66 n. 2.

Faulkland, personnage des *Rivaux* de Sheridan, 122, 150 n. 6.

Femmes à Bath, leur passion pour le jeu, 101, 102 et n. 1, 108; comment représentées par Smollett, 195.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, renv. 122 n. 2.

Fielding (Beau), époux de la duchesse de Cleveland, 26 n. 1.

Fielding (Henry), séjours à Bath, 270 n. 3; vers qu'il y compose, 270 n. 1; à Twerton près Bath, 270; à Prior Park, 247, 270 n. 5, 277; son obscurité relative, 270 n. 1; dédaigné par H. Walpole et Hurd, ibid.; ses relations avec Allen, v. Allen; raille les méthodistes, 164 n. 4; se dispose à retourner à Bath, 276 n. 1; souvenirs de lui aux environs, 270 n. 2; ment. 105, 170, 246;

— *Amelia*, dédié à Allen, 269 n. 4; cité 100 n. 4, 275 et n. 1;

— *Joseph Andrews*, cité 269 et n. 3; ment. 268 n. 3, 269 n. 4;

— *Journal of a Voyage to Lisbon*, ment. 276 n. 1;

— *Miscellanies*, ment. 269 et n. 4, 270 n. 1;

— *Tom Jones*, où composé, 270 n. 4; aventures de voleurs dans—, 52 n. 4; cité 43, 81 n. 2, 109 n. 1, 271, 272 et n. 1-5, 273, 274 et n. 1, 275; renv. 105 n. 2, 252 n. 3, 272 n. 3; ment. 16, 236 n. 2, 252, 269 et n. 4, 270 et n. 5, 276;

— *Works*, éd. Leslie Stephen, renv. 270 n. 2-3; ment. 276 n. 1;

— *Works*, éd. Murphy, ment. 275 n. 3, 276 n. 1.

Fielding (Sarah), vit près de Bath, 268 et n. 3; y est enterrée, 268 n. 3; correspond avec Richardson, ibid.; rencontre Graves, 269 n. 1; ses relations avec Allen, v. Allen;

— *Adventures of David Simple*, ment. 268;

— *The Cry*, ment. 269 n. 1.

Fielding's Lodge, ment. 270 n. 4.

Fiennes (Celia), journal cité, 18 n. 5, 19 n. 4, 20 n. 4; renv. 21 n. 1-3, 52 n. 3.

Fiesole, 175 n. 4.

Filles de mauvaise vie, 109 et n. 1.

Filmot (lady), personnage de Mme Sheridan *(A Journey to Bath)*, 181 et n. 2.

Fitz-Fulke (duchesse de), personnage de Byron *(Don Juan)*, 236 n. 2.

Fitzgerald (Percy), article intitulé *Pickwickian Bath*, cit. 217 n. 2;

— *History of Pickwick*, cit. ibid.;

— *Life of Sterne*, renv. 171 n. 6;

— *Lives of the Sheridans*, cit. 131 n. 2, 150 n. 6.

Fitzherbert (William), ami de Johnson, 231 n. 2.

Fitzpatrick (M.), personnage de Fielding *(Tom Jones)*, 43 et n. 3; comment il pénètre dans la société de Bath, 81 n. 2; et y cherche femme, 105 n. 2.

Flanders (Moll), personnage de Defoe à Bath, 12 n. 1-4, 105.

Fleming, musicien de Bath, 25 n. 6;

— *Life and Adventures of Timothy Ginnadrake*, cit. 18 n. 5, 29 n. 1, 50 n. 1, 66 n. 6, 88 n. 5; renv. 29 n. 1, 49 n. 2, 66 n. 1-2-6, 88 n. 5.

Fletcher, auteur dramatique, voy. Beaumont et Fletcher.

Fletcher, ministre méthodiste, prêche à Bath, 158 n. 8; lettre citée, 161 n. 1.

Flint, personnage de Foote *(The Maid of Bath)*, 126-127; représente mal M. Long, 128.

Florence, Bath comparé à—, 175 et n. 4.

Flutter (sir Fopling), personnage d'Etherege, sur qui copié, 26 n. 1.

Fontenelle, notice sur lui écrite à Bath par Chesterfield, 87 n. 3.

Fonthill Abbey, résidence de Beckford, 175.

Foote (Samuel) à Bath, 126; met à la scène le mariage projeté de Mlle Linley, 126 et n. 3, 127 et n. 1, 128 et n. 1-2, 181, 182 et n. 1-2; bon mot de lui cité, 101 n. 1; peint à Bath par Gainsborough, 291;

— *The Maid of Bath*, 181 et n. 4, 182 et n. 2; analyse et personnages, 126-128; cit. 126 et n. 3, 127 n. 1, 128 et n. 1;

— *The Mayor of Garratt*, ment. 182.

Foreigner's Guide (The), cit. 83 n. 4; renv. 84 n. 1.

Forges, décrit par Mlle de Montpensier et Voltaire, 13 n. 2; note de M. Bouquet sur—, ibid.; ment. 14.

Forges (Les Eaux de), v. Claveret.

Forster (John), à Bath, 176; rapproche Nash et Goldsmith, 26 n. 2;

— *Life of Dickens*, renv. 212 n. 2;

— *Life of Goldsmith*, renv. 26 n. 2.

Fortescue, ami de Pope, 254 n. 1, 257 n. 2, 259 n. 6.

Four Georges (The), v. Thackeray.

Fox, 88 n. 5.

France. La cour de Charles II en rapporte la vie mondaine, 15; la mode des villes d'eaux n'en vient pas directement, 13 et n. 2; en dérive cependant, 14 et n. 2; Anglais en—, au XIXe s., 305 n. 2; ment. 173 et n. 1, 177 et n. 2.

France (La) devant l'Europe, v. Michelet.

France (La) et Paris sous le Directoire, v. Babeau.

France, v. Morgan (lady).

Frankenstein, v. Godwin (Mary).

Frayser (sir A.), médecin de Charles II, recommande eaux de Bath, 11 n. 2.

Frédéric, prince de Galles, v. Galles.

Freeman, *The Thermal Baths of Bath*, renv. 6 n. 1, 10, 56 n. 4, 97 n. 2.

French Ambassador (A), v. Jusserand.

Frisby, bénéfice de Warburton, 261 n. 2.

Frivolité d'esprit à Bath, où elle paraît, 113, 114.

Frontinella's Invitation to the Assembly, v. Nash.

Fulcher (G.-W.), 290 n. 1;

— *Life of Gainsborough*, cit. 290 n. 4, 292 n. 2; renv. 291 n. 5, 292 n. 3, 292 n. 4.

G

Gainsborough, ses débuts à Bath, 290 et notes; son succès rapide, 290 et n. 4-5; portraits et tableaux qu'il y peint, 124 et n. 1, 171 n. 6, 291 et n. 5-6; lié avec Henderson, 292 et n. 1; Quin, 292 et n. 2; Garrick, 292 et n. 3; expose à Londres, 292 et n. 4; membre de l'Académie Royale, 292; a des démêlés avec Thicknesse, 293 et n. 1 à 3; s'établit à Londres, 293 et n. 2-4; ses portraits jugés par Mme Delany, 291 n. 5; tableaux de lui à Bath, 288 et n. 1-2; ment. 91 n. 10, 92, 282, 288, 289, 295, 298.

Galanterie, v. Mœurs.

Galerie Nationale, v. National Gallery.

Galles (pays de), 142; peu visité, 53.

Galles (Frédéric, prince de), fils de George II, à Bath avec la princesse, 85 et n. 3, 92 n. 4; manifestation politique autour de lui, 86 et n. 1, 87 et n. 1-2; servi par les domestiques de lord Chesterfield, 87 et n. 2; donne une tabatière à Nash, 45, 85 et n. 2; obélisque érigé en son honneur, 85 et n. 2.

Galles (George, prince de), plus tard George IV, 85 n. 4.

Gamester (The), v. Centlivre (Mme).

Garrick (David), ami d'Allen, v. Allen; à Prior Park, 247, 278 et n. 1; en relations avec Warburton, 278 n. 1; à Batheaston, collabore aux *Poetical Amusements*, 233 et n. 1; prend part à la querelle de la succession de Derrick, 117 n. 1; protège Henderson, 72 et n. 1; se brouille avec lui, 72 et n. 1, 73 et n. 1-3, 74 et n. 3; ami de Gainsborough, 292 et n. 3; peint par lui à Bath, 291; propos de lui sur Thomas Sheridan, 120 n. 2; refuse une comédie de Mme Sheridan, 180 n. 2; congédie Mme Siddons, 74; déclaration au sujet de celle-ci, 77 n. 2; accusé par elle, 74 n. 4; ment. 76, 123 n. 1;

— *Albumazar*, joué à Bath, 67 n. 16;

— *Miss in her Teens*, joué à Bath, ibid.;

— *Private Correspondence*, cit. 73 n. 4, 77 n. 1; renv. 72 n. 1, 73 n. 1, 180 n. 2, 278 n. 1.

Gascoin, 169 n. 5.

Gauntlet (Godfrey), personnage de Smollett *(Peregrine Pickle)*, 192.

Gay, médecin, propriétaire à Bath, 284 n. 4.

Gay (John) à Bath, 170 et n. 5, 253 n. 8; lettre de—, à Mme Howard, renv. 170 n. 4; à Parnell, renv. 224 n. 3; à Swift, renv. 66 n. 2, 169 n. 1, 170 n. 3, 170 n. 5-6; lettre de Pope à—, renv. 170 n. 5;

— *The Beggar's Opera*, joué à Bath, 66 n. 2, 67 n. 15, 170 et n. 6.

General Account of Tunbridge Wells (A), cit. 224 n. 3.

Genest, *Some Account of the English Stage*, cité 66 n. 2, 74 n. 1, 79 n. 8; renv. 70 n. 1-2, 71 n. 4, 73 n. 3-4, 74 n. 2, 75 n. 3, 76 n. 2 et 4, 78 n. 3, 79 n. 2, 80 n. 1, 177 n. 4, 179 n. 3, 182 n. 2.

Genius Loci, *Bath Anecdotes*, renv. 99 n. 3, 100 n. 6, 101 n. 2.

Genlis (Mme de), à Bath, 172 et n. 8.

Gentleman (A) (c.-à-d. Defoe, continué plus tard par Richardson et divers).

— *A Tour thro' the whole Island of Great Britain*, 169 n. 2; cit. 56 n. 5, 57 et n. 2-4-6, 66 n. 5, 303 n. 4; renv. 50 n. 1, 54 n. 8, 60 n. 1, 250 et n. 1-2-4.

Gentleman's Magazine (The), article sur Nash apprécié, 27 n. 3; publie prétendue lettre de Mlle Linley, 129 n. 2; cit. 40 n. 2, 45 n. 2, 217 n. 2, 231 n. 3, 277 n. 6; renv. 45 n. 2, 101 n. 2-6-7, 224 n. 3.

Gentry, par quoi attirée vers les villes d'eaux, 16.

Genuine Narrative (A), v. Davies.

Geoffroi de Coutances dévaste Bath, 7 n. 8.

Geoffroi de Monmouth, *Historia Regum Britanniæ*, 4 et n. 1.

George de Danemark, époux de la reine Anne, à Bath, 24, 25; meurt peu après sa seconde visite, 25 n. 1.

George Ier, roi d'Angleterre, sermon de Thomas Sheridan le père à l'anniversaire de son avènement, 119; fureur du jeu sous ce roi, 98.

George II, à Bath, 92 n. 4; ses filles Amélie et Marie à Bath, 85 et n. 4, 158.

George III, appelle Herschel de Bath à Datchet, 296, 297; son fils, le duc d'York, à Bath, 85 n. 4.

George IV, à Bath alors que prince de Galles, 85 n. 4.

George (The), auberge, sert de théâtre, 67 n. 4.

Georgium Sidus, premier nom de la planète Uranus, 297.

Gerrard, correspondant de Pope, 97 n. 1.

Gibbon (Edward) songe à s'établir à Bath, 172 et n. 6; traduit et loue le *New Bath Guide*, 235; lettre à lord Sheffield, cit. 172 n. 6;

— *Private Letters*, éd. Prothero, renv. 172 n. 6.

Gibbon (E.) et Deyverdun (G.), *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, cit. 235 et n. 3.

Gilmore (J.), plan de Bath, par-, renv. 18 n. 1, 65, 284 n. 2.

Ginnadrake (Life and Adventures of Timothy), v. Fleming.

Globe Edition des œuvres de Goldsmith, v. Goldsmith.

Globe (The), auberge, sert de théâtre, 67 n. 4.

Gloucester, Warburton, évêque de—, 268 et n. 5.

Go to Bath, remarques sur cette locution, 213 et n. 2-3.

Godwin (famille), à Bath, 175.

Godwin (Fanny), 175.

Godwin (Mary), deuxième femme de Shelley, à Bath, 175 n. 3; y écrit en partie *Frankenstein*, ibid.

Golden Square, à Londres, maisons de jeu autour de—, 98 n. 3.

Goldsmith (Oliver) à Bath, 171; anecdote, 171 et n. 5; date de son premier séjour, 26 n. 3; écrit la vie de Nash, 25 et n. 7, 26 n. 2; s'il fut en relation avec lui, 26 et n. 3; lui ressemble en quelques points, 26 n. 2; imite Anstey, 234, 243 et n. 1; reproduit des passages de Wood, 27 n. 2; ment. 99 n. 3, 168, 186 n. 1, 223;

— *The Haunch of Venison*, imitation d'Anstey dans—, 243 et n. 1;

— *Letter to Mrs. Bunbury*, id., ibid.;

— *Life of Bolingbroke*, renv. 91;

— *Life of Nash*, renseignements divers, 25 n. 7; sur quoi appuyée, 26, 27 et n. 1-2; appréciée, 26; paraphrasée par Mme Ware, 221 n. 2; cit. (d'après la *Globe Edition*) 13 et n. 1, 15 et n. 2, 26 n. 3, 27 n. 1, 28, 29 n. 1, 30 n. 2, 36 et n. 2, 37 et n. 1, 38 et n. 2, 39 n. 4, 42 n. 3, 43 n. 1, 44 n. 2-3, 54 n. 2, 97 n. 1, 101 n. 3, 111 et n. 4, 112 et n. 1-2, 114 n. 8, 179 et n. 2: renv. (d'après la même édition) 25 n. 3-5, 31 n. 1-2, 39 n. 3, 40 et n. 3, 42, 44 n. 1, 45 n. 2-3, 47 n. 1, 52 n. 4, 54 n. 1-4, 58 n. 2-6, 59 n. 2, 61 n. 3, 85 n. 2-3, 100 n. 3-5, 101 et n. 4-5-7, 188 et n. 2, 289 n. 5;

— *Miscellaneous Works*, Globe Edition: inexactitudes et omission dans cette édition, 26 n. 3, 33 n. 3;

— *She Stoops to Conquer*, m. 71 n. 2, 182;

— *Works*, éd. Gibbs, renv. 27 n. 1-2.

Gordon (Mlle), future mère de Byron, se marie à Bath, 107 et n. 1.

Goudar, *Histoire des Grecs*, cit. 97 n. 4.

Gould (Colonel), 142 n. 1.

Grafton (duc de), peint par Hoare à Bath, 289 et n. 7.

Grammont (chevalier de) à Bath, 11 n. 1; fait courir des chevaux, 21; joue avec les *rooks*, 22 n. 5.

Grammont (Mémoires de), v. Hamilton.

Granta, rivière, 243 n. 2.

Graves (Rev. Richard), ami d'Allen, 269 n. 1, 277; à Prior Park, rencontre chez Allen Sarah Fielding, 269 n. 1; rencontre Richardson, 277 et n. 4; ami de Shenstone, 170 et n. 7; peut-être connu de Johnson, 231 n. 2; prend part aux concours de Batheaston, 228; collabore aux *Poetical Amusements*, 233 et n. 2; écrit le *Don Quichotte Spirituel* contre les méthodistes, 165 et n. 2; peint à Bath par Gainsborough, 291; ment. 170, 247 n. 2, 268 n. 3, 277 et n. 2;

— *Euphrosyne*, cit. 126 n. 1;

— *Festoon (The)*, renv. 46 n. 3;

— *Recollections of... Shenstone*, renv. 170 n. 7.

— *The Spiritual Quixote*, cit. 156 n. 2-3 et n. 3-5, 165, 166 n. 1-5; renv. 166 n. 4; ment. 165 et n. 2, 170, 177 n. 2;

— *The Triflers*, cit. 228 et 229 n. 1-4, 256 n. 5, 260 n. 4, 263 n. 2, 269

n. 1, 277 n. 4, 278 n. 4, 289 n. 8; renv. 228 n. 3, 247 n. 1, 248 n. 1, 250 n. 4, 260 n. 1.

Gravité des Anglais dans leurs divertissements, 61 et n. 2.

Gray, lettre à Wharton citée, 235 n. 2; Anstey comparé à—, 243 et n. 2; son *Élégie* traduite en vers latins par celui-ci, 234.

Greaves (sir E.), médecin de Bath, plus tard médecin de Charles II, 93.

Grecs, voy. joueurs.

Grecs (Histoire des), voy. Goudar.

Grein (C.), *Bibliothek der angelsächsischen Poesie*, renv. 7 n. 1.

Grenville (Thomas), plus tard marquis de Buckingham, correspondant de Sheridan, 125 n. 2, 144 n. 2, 146 et n. 2, 148 n. 4, 149 n. 1.

Grimm (J.-J.-C.), *Bemerkungen eines Reisenden*, cit. 61 n. 1, 103 n. 1.

Groupements particuliers, découragés par Nash, 81; vestiges qui en restent, 81 n. 2; se reforment, 299, 300.

Grove, *Dictionary of Music*, cit. 122 n. 2; renv. ibid. et 295 n. 6.

Guardian (The), v. Pope, Steele; articles cités, 94 n. 3, 100 n. 1, 102 n. 1; renv. 99 n. 2.

Guide au Bain de la Croix, v. Cheakhill (sir J.).

Guide d'Angleterre, v. Moreau de Brazey.

Guidott, médecin, écrit sur ses confrères, 93;

A Discourse of Bath, cit. 94 n. 2; renv. 9 n. 4, 93 n. 2 à 6, 94 et n. 2.

Guillaume III, roi d'Angleterre, offre à Nash un titre de chevalier, 28.

Gyde, propriétaire des salles d'assemblée, 60 n. 5.

H

Hairbrain, personnage de Durfey (*The Bath*), 178 et n. 1, 179.

Halhed, ami de Sheridan, collabore avec lui, 121 n. 1-3; à Oxford, 125; s'éprend d'Eliza Linley, avoue cet amour à Sheridan, 125; si trahi par lui, 125 n. 3; quitte l'Angleterre, 125 et n. 4-5; lettre à Sheridan, cit. 125 n. 3; renv. 125 n. 1; v. Sheridan et Halhed.

Hamilton (duc de), à Bath, 10 n. 6.

Hamilton (A.), à Bath, 11 n. 1;

— *Mémoires de Grammont*, cit. 11 n. 1, 21 et n. 2-3, 107; renv. 12 n. 4, 15 et n. 1, 17, 20 n. 1, 21 n. 4, 22 n. 2-5, 107 n. 4, 108 n. 3.

Hamilton (Mme) commande spectacle, 66 n. 4.

Hamlet, v. Shakespeare.

Hamlet, rôle tenu par Henderson, 72 et n. 2.

Hampton Manor, villa d'Allen, 256.

H—and (Mlle), vers de Fielding à—, 270 n. 1.

Handbook to Bath, cité au sujet des bains romains, 6 n. 4.

Handel, comparé à Anstey, 235 et n. 1; sa musique réintroduite par Linley, 123 n. 1.

Hare, 148 n. 5.

Hardwicke (lord), père de Charles Yorke, 278 n. 5.

Harington (sir E.), *A Schizzo on the Genius of Man*, renv. 294 n. 9.

Harington (Henry), médecin de Bath, 97; musicien, 296 n. 1.

Harlequin's Row, à Bath, 198 n. 3.

Harrison bâtit salles d'assemblée, 32 et n. 1; ment. 60 n. 5, 103.

Harrow, Sheridan à—, 121 et n. 2.

Hartley, médecin à Bath et philosophe, 96; ses *Observations sur l'homme*, 96 n. 3; en relation avec contemporains éminents, ibid.; admiré par Coleridge, ibid.; chez Allen, 279 n. 5.

Hartmann, *Ueber die Vorlagen zu Sheridans Rivals*, discuté 151 n. 1; renv. 150 n. 6.

Hastings, voy. Member (A) of the House of Shirley and Hastings.

Hatton Garden, à Londres, 284 n. 4.

Hawkins (sir John), éditeur de Johnson, v. Johnson.

Hayes (Mme), plus tard lady Hawley, propriétaire de salles d'assemblée, 60 n. 5, 170 n. 8.

Haymarket, Elliston au—, 79.

Hazlitt (H.-C.), *Memoirs of William Hazlitt*, cité 174 n. 1-2-3.

Hazlitt (William), 174 et n. 1.

Heads for Consideration in the present State of Affairs, v. Burke.

Henderson, acteur, 71; protégé par Garrick, 72 et n. 1; avec qui il se brouille plus tard, 73 n. 1, 74 n. 3; carrière à Bath, 72 et n. 2 à 5; voit et recommande Mme Siddons, 74 et n. 5; à Londres, 73 et n. 1-3; son talent apprécié, 73 et n. 4, 74 et n. 1 à 3; jugé par Cumberland et Mme Siddons, 73 n. 4; revient à Bath, 80; ami de Gainsborough, 292 et n. 1; peint par lui à Bath, 291; lettres, cit. 72 n. 1-4; renv. 73 n. 1, 72 n. 3, 74 n. 3; ment. 70 n. 2, 74, 76, 78, 79 n. 8, 283.

Henley (Anthony), ami de Swift et de Pope, père du suivant, 90 n. 3.

Henley (Robert), plus tard lord Northington, 90 n. 3; à Bath, son mariage, 90 et n. 4; député de Bath, 279 n. 3.

Henley (lord), *Life of the Earl of Northington*, renv. 90 n. 3.

Henry IV, v. Shakespeare.

Henry V, v. Shakespeare.

Henrietta Street, 137 n. 2.

Henriette de France, reine, songe à prendre les eaux de Bath, 10 n. 4.

Her Season in Bath, v. Marshall (Emma).

Herschel, musicien à Bath, 296 et n. 4-6; dirige concerts, 297; ses travaux astronomiques, 296 et n. 5, 297 et n. 1; découvre Uranus, 297; quitte Bath, ibid.

Herschel, autre nom de la planète Uranus, 297.

Herschel (Mme John), *Memoir and Correspondence of Caroline Herschel*, cit. 297 n. 1-2; renvoi 296 n. 6.

Hervey (lady), lettre de—, citée, 34 n. 2.

Hervey (lord), lettre de—, citée, 169 n. 1.

Hervey Letter Books, renv. 31 n. 1, 40 n. 1, 62 n. 1, 66 n. 4, 81 n. 1, 97 n. 4, 99 n. 1, 102 n. 1.

Hewitt (sir George), 26 n. 1.

Hewkly, erreur de lecture pour *Stewkly*, 181 n. 1.

Higgins, rapporte la légende de Bladud, 5 et n. 3.

Hill (sir Rowland), réformateur des postes, 250-251.

Hippisley, acteur, veut édifier théâtre à Bath, adresse au public citée, 67 n. 5, 68 et n. 4-5.

Histoire de la Littérature anglaise, v. Taine.

Histoire des Grecs, v. Goudar.

Histoire des rois de Bretagne, v. Geoffroi de Monmouth.

Historia Regum Britanniæ, v. Geoffroi de Monmouth.

Historic Guide to Bath, v. Wright (G.-N.).

Historic Houses, v. Peach.

Historical Manuscripts Commission Reports, cit. 48 n. 1; renv. 224 n. 3.

History of the Life and Times of E. Burke, v. Macknight.

History of Bath, v. Warner.

History of England, v. Macaulay.

History of England in the Eighteenth Century, v. Lecky.

History of Gambling, v. Ashton.

History of Music, v. Burney.

History of Pickwick, v. Fitzgerald.

History of the English Post Office, v. Joyce.

Hoadley (Rév. J.), ami de Sarah Fielding, 268 n. 3.

Hoare (Prince), peintre et littérateur, 289 n. 10.

Hoare (William), peintre, 289 et n. 2 à 9; ami d'Allen, 278 et n. 4, 289 et n. 8; fait le portrait de Pope, 276 n. 3; de Warburton, 277 n. 1; de divers, 289 et n. 4 à 7; ment. 282, 295; son frère, sculpteur, fait le buste de Nash, 289 n. 10.

Holborn, 131 n. 2.

Holland House, 246.

Holmes (Olives Wendell), influence du *New Bath Guide* sur—, 234, 244.

Hombourg, 306.

Hommes politiques à Bath, 89 et n. 5-6, 90 et notes, 91 et notes, 278 et n. 5; voy. aussi Bedford (duc de), Burke, Chesterfield, Pitt (William, lord Chatham), Pitt (William).

Honeycomb (Will), personnage du *Spectateur*, 29.

Hood, influence du *New Bath Guide* sur—, 234, 244.

Hôpital de Bath, bâti par Wood, 285 n. 5; part prise à sa fondation par Nash, 44 n. 3, 45 et n. 1; par Chesterfield, 88, qui l'administre, 88 n. 2; toiles de Hoare qui s'y trouvent, 289 n. 6.

Hoppner, correspondant de Byron, 236 n. 2.

Hornby, comédien, directeur du théâtre de Bath, 66 n. 2.

Horner, personnage de Wycherley *(The Country Wife)*, rapproché de Nash dans *Court Tales*, 40 n. 3.

Hôtel de ville de Bath, par qui construit, 213 n. 2; bal à l'—, 21, 22 n. 1, 213 n. 2.

Hot Well (Bristol), 196 n. 4, « principauté de Nash », 38 n. 1; peint par Smollett, 196 n. 3.

Hot Well, Bristol (Characters of the), v. *Characters*.

Hôtelleries de Bath, 54 n. 3; v. *Bear (The)* et *White Hart (The)*.

Hotham (lady Gertrude), sœur de lord Chesterfield, 88 n. 1, 158 n. 10.

Houndslow Heath, 52 n. 4.

Howard (Mme), correspondante de Gay, 170 n. 4-5; de Mme Bradshaw, 170 n. 5; de Mlle Bradshaw, 169 n. 1.

Hoyle, 59 n. 3.

Hudibras, père de Bladud, n. 3.

Hudibras, v. Butler.

Hughes (Mlle), 107.

Hume, à Bath, 171 et n. 4,

— *Letters to Strahan*, renv. 171 n. 4.

Humphry Clinker (The Expedition of), v. Smollett.

Hungerford Stairs, 95 et n. 2.

Hunt (E.), auteur d'une bibliographie manuscrite, 10 n. 1.

Hunter, lettre à Kilvert, renv. 270 n. 3.

Huntingdon (comtesse de) à Bath, 157 et n. 1; son esprit, son caractère, son activité, 159 et notes; invite Nash à entendre Whitefield, 157; discute avec Warburton, 157 et n. 1; entraîne les grands aux prêches méthodistes, 157 et n. 4, 158 n. 1 à 6; y compris Chesterfield, 88, et la comtesse de Suffolk, 163, 164 et n. 1; bâtit une chapelle, 157 n. 1; son rôle religieux, 160 et n. 3, 161 et n. 2-6; prend Whitefield pour chapelain, 161; fonde un collège, 161 et n. 6; son patronage reconnu et une secte dénommée d'après elle, 162 n. 2; relations et rupture avec Wesley, 162 et n. 1-3; amie d'Allen, 157 n. 1; chez lui, 178 n. 5; remarque de Newman sur elle, 161 n. 1; lettre citée, 161 n. 1-6; lettre de la duchesse de Buckingham à—, cit. 164 et n. 2.

Hurd, chez Allen, 270 n. 1, 277 et n. 4; y rencontre Fielding, 270 n. 1; lettre cit. ibid.; préface citée, 263 n. 1.

Hwiccia, 7.

Hyde Park, 137.

I

Imaginary Conversations, v. Landor.

Incledon, chanteur, 295 n. 7, 296; à Bath, 296 n. 2.

Inns of Court, offrent à Guillaume III un divertissement réglé par Nash, 28.

Intercepted Epistle (An), from a Person in Bath, 244 n. 7.

Invalid (An), *The Register of Folly*, 243 et n. 6; renv. 164 n. 5.

Ireland, présent aux débuts de Henderson, 72 n. 3.

Isabella, v. Southerne.

Islington, 82 n. 3.

Italie (Anglais en), 305 et n. 2.

Itinéraire d'Antonin, mentionne Bath, 5 et n. 10.

Itinéraire et souvenirs d'Angleterre et d'Écosse, v. Ducos.

Itinerary, v. Leland.

Ixion, premier nom de *Jupiter*, de Sheridan et Halhed, 121 n. 3.

Ixion, or the Man at the Wheel, v. Barnand.

Ixion in Heaven, v. Disraeli.

J

Jackson (sir George), *The Bath Archives*, cit. 304 n. 2.

Jacques II, à Bath en 1687, 12 n. 3.

Jane Shore, v. Otway.

Jerrold (Douglas), *Beau Nash*, 50 n. 3, 186 n. 1; cit. 50 n. 3.

Jérusalem, Bath comparé à—, 165 et n. 3.

Jervas, ami de Pope, à Bath, 253 n. 6.

Jervois, autre orthographe du nom suivant.

Jervoise (lieutenant-colonel), maître des cérémonies, 217 et n. 1; gouverneur de Hong-Kong, 217 n. 2; s'il a servi de modèle au Bantam de Dickens, 217 et n. 2.

Jesse, *Life of Brummell*, renv. 49 n. 1.

Jests of Beau Nash, dédiés à lord Chesterfield, 31 n. 1, 88 n. 3; cit. 42 n. 1, 47 n. 3, 188 n. 2.

Jeu, en Angleterre, au XVIIe siècle, 15 et n. 2, 22 et n. 3 à 5; au XVIIIe, 98 et n. 3; loi de 1745 contre le—, 41 et n. 2; à Bath, 97 et n. 3-4, 98-102 et notes, 102.

Jeune Fille de Bath (La), v. Foote.

Jew of Venice (The) (c.-à-d. *The Merchant of Venice ?)*, v. Shakespeare et aussi Dekker.

Johnson (Samuel) à Bath, 53 n. 3, 171 et n. 7-8; suggère une inscription pour la buvette, 58 n. 1; son opinion sur Mme Siddons, 78 et n. 6; sur les concours de Batheaston, 231 n. 2; sur les lettres de Derrick, 115 n. 2; emploie celui-ci, ibid.; le croit hostile à Thomas Sheridan, 121 n. 1; propos sur Thomas Sheridan, 120 n. 1-3; avec qui il se brouille, 120 n. 1; raille les méthodistes, 164 n. 4; lettres citées, 105 n. 4, 171 n. 7; ment. 263 n. 4;

— *Journal of a Tour to the Hebrides*, renv. 115 n. 2;

— *Lives of the Poets* (éd. Chandos), cit. 254 et 255 n. 1, 264 n. 3, 268 n. 1-2, 276 n. 4; renv. 265 n. 1;

— *Works* (édition de sir John Hawkins), renv. 265 n. 1.

Johnson (Thomas);

— *Thermæ Bathonicæ*, cit. 10 n. 4.

Jones, candidat à la succession de Derrick, 116 et n. 4.

Jones, employé d'Allen, note manuscrite de—, renv. 247 n. 1, 249 n. 1-5-6, 250 n. 3-4.

Jones, joueur, tue un autre joueur en duel, 101 n. 4.
Jones, médecin, *A Discourse of Naturall Bathes*, 10 n. 4.
Jones (John), écrit sur les eaux de Bath, 10 et n. 1;
— *The Bathes of Bathes Ayde*, 284 n. 2;
Jones (Tom), personnage de Fielding, 271 n. 1.
Jones (Tom), v. Fielding.
Jonson (Ben), ment. 69 n. 2;
— *Every Man in his Humour*, joué à Bath, 70 n. 3.
Jordan (Mme), actrice à Bath, 80.
Jorden, médecin, 98 et n. 3.
Joueurs de profession, se rendent par bandes dans les villes d'eaux, 97 et n. 4, 98 et n. 1; leurs manœuvres, 100 n. 5-6; anecdotes, 100, 101 et n. 1 à 7; peints par Durfey et Odingsells, 99 n. 3; par Smollett, 192, 193 et n. 1; voy. Jeu, Joueuses, *rooks*, Barré, Jones, Newman, Price, Rice.
Joueuses de Bath, 101 et n. 6-7, 103; peintes par Steele, 102 et n. 1; par Anstey, 239 et n. 3-4, 240 et n. 1.
Journal of a Tour to the Hebrides, v. Johnson.
Journal of a Voyage to Lisbon, v. Fielding.
Journal to Stella, v. Swift.
Journaux de Bath, 59 n. 1; de Londres, reçus à Bath, 59.
Journées, comment se passent, 55, 63 et notes.
Journey (A) to Bath and Bristol, cité 110 n. 2; renv. 109 n. 1, 112 n. 4.
Journey (A) to England, cit. 60 n. 4.
Journey (A) through England, cit. 109; renv. 81 n. 1, 112 n. 4.
Joyce, *History of the Post Office*, renv. 248 n. 2, 249 n. 1 à 4.
Joyeuses Commères de Windsor (Les), v. Shakespeare.
Julia, c'.-à-d. la duchesse de Norfolk, dans *A Dream*, 225 n. 1.
Julia, personnage des *Rivaux* de Sheridan, 150 n. 6, 184 n. 5.
Julius Cæsar, v. Shakespeare.
Junius, ment. 90 n. 1.
Jupiter, v. Sheridan et Halhed.
Jurain, traducteur des *Observations* de Hartley, 96 n. 3.
Jusserand (J.-J.), *A French Ambassador*, cit. 23 n. 1, 108 n. 3.

K

Kaye (lady), correspondante d'Orrery, 48 n. 1, 104 n. 4.
Kean, à Bath, 79 et n. 5.
Keasberry, codirecteur du théâtre de Bath, 79 n. 1.
Kelly, *Reminiscences*, cit. 123 n. 2.
Kemble, à Bath, 80; y rétablit le texte de *Macbeth*, 70 n. 1.
Kennard (Mme), *Mrs. Siddons*, renv. 78 n. 5.
Kenrick (W.), *The Widow'd Wife*, 181 n. 4.
Kilvert, *Remains*, cit. 249 n. 6; renv. 70 n. 1, 247 n. 1, 249 n. 1, 250 n. 3, 252 n. 4, 270 n. 3;
— *Memoirs of Hurd*, cit. 270 n. 1.
King, évêque de Bath, reconstruit l'abbaye, 8.
King, maître des cérémonies, 173 n. 3.
King et Watts, *Municipal Records*, renv. 8 n. 2, 63 n. 2, 64 n. 4.
King Lear, v. Shakespeare.
King of Bath (The), v. Ware (Mme).
King's Bath, v. Bains.
King's Mead Fields, 184.
Kingsdown, près Bath, lieu du 2e duel entre Mathews et Sheridan, 142.
Kingston (duc de), établit des bains, 55 n. 2.

Knight (capitaine), témoin de Mathews dans son duel avec Sheridan, 137 n. 4-6.

Knights of Baythe (The), caricature, 253 n. 3.

Kyrle (John), *the Man of Ross*, all. 269 et n. 2.

L

Lacs anglais, attirent voyageurs, 305.

Lady of the Last Century (A), voy. Doran.

Lamb (Charles), parle plus ou moins exactement de l'enlèvement de Mlle Linley, 131 n. 2; écrit sur Elliston, 79; ment. 183;

— *Essays of Elia*, cit. 131 n. 2; renv. 183 n. 1;

— *Last Essays of Elia*, renv. 79 n. 6.

Lambridge, près Bath, 229 n. 4.

Lampoons à Bath, 224 n. 3.

Landor (Walter Savage), à Bath, 175, 176 n. 2; comment il s'y marie, 176 n. 3; s'y retire, 303 n 4; visité là par Dickens, Carlyle et divers, 176; son opinion sur les monuments de Bath, 286 n. 1; souvenir de lui dans M. Swinburne, 223 n. 1; lettre citée, 176 n. 2;

— *Imaginary Conversations*, cit. 176 n. 1, 286 n. 1.

Landor, v. Colvin (Sydney).

Langton (Bennet), correspondant de Johnson, 120 n. 3.

Languet, ami de sir Philip Sidney, 9 n. 4.

Languish (Lydia), personnage des *Rivaux* de Sheridan, 60 n. 2, 106 n. 2, 114, 122, 150 n. 6, 151.

Lansdowne (marquis de), possesseur d'un portrait de Mme Sheridan par sir Joshua Reynolds, 124 n. 2.

Larchey (Lorédan), *Dictionnaire historique d'argot*, renv. 214 n. 1.

Last Essays of Elia, v. Lamb.

Laura Place, à Bath, 283 n. 2.

Lausanne, résidence de Gibbon, 172.

Law, financier, tue en duel Beau Wilson, 26 n. 1.

Lawrence, ami de Burke, à Bath, 174 n. 8.

Lawrence (Thomas, plus tard sir Thomas), s'établit à Bath, 293 et n. 5; ses premiers tableaux, 294 et n. 2-3; rencontre faveur et protection, 294 et n. 4 à 6; médaillé, quitte Bath pour Londres, 294 n. 7; ment. 282, 288; dessins de lui à Bath, 288 et n. 3.

Layamon, rapporte la légende de Bladud, 5;

— *Brut*, renv. 5 n. 2.

Leake, libraire à Bath; Richardson chez—, 277 n. 3; les *Rivaux* peut-être composés chez lui, 182 n. 4.

Lear, fils de Bladud, 3.

Le Blanc, *Lettres d'un François*, cit. sur Bath, 14 n. 2, 82 n. 3, 83 n. 5, 111 et n. 2, 114 n. 5; renv. 84 n. 1, 105 n. 4, 112 n. 4.

Lecky, *History of England*, cit. 31 n. 3, 35 n. 3, 98 n. 3, 156 n. 3; renv. 17 n. 1, 53 n. 5-6, 114 n. 4, 154 n. 1, 247 n. 3.

Lectures à Bath, 113, 114 et n. 3 à 5.

Lectures on the Four Georges, v. Thackeray.

Lee, *The Rival Queens*, probablement désignées sous le nom de *Alexander the Great*, joué à Bath, 66 n. 2;

— *Theodosius*, joué à Bath, 67 n. 17.

Lefanu (Mlle), nièce de la suivante, *Memoirs of Mrs. F. Sheridan*, cit. 121 n. 6; renv. 119 n. 4, 124 n. 5, 125 n. 3.

Lefanu (Mme), sœur de Sheridan, ment. 125 n. 7, 128, 129, 137 n. 1, 149 n. 1; lettres citées, 121 n. 7, 132 n. 2,

145 n. 2; récit au sujet de son frère, cit. 130 n. 2, 131 n. 2, 133 n. 3, 136 n. 5, 140 n. 6, 143 n. 1-3-4, 144 n. 2-3, 145 n. 5; renv. 129 n. 2, 130 n. 1-2, 142 n. 2, 144 n. 1 à 3.

Leicester Fields, maison de jeu autour de—, 98 n. 3.

Leigh (Austen), *Memoir of Jane Austen*, cit. 175 n. 2, 204 n. 1, 304 n. 2; renv. 104 n. 1, 203 n. 2, 204 n. 2.

Leland, décrit le premier les antiquités de Bath, 6 n. 2; rapporte la légende de Bladud, 5 et n. 4; ment. 19 n. 2;

— *Commentarii*, renv. 5 n. 4;

— *Itinerary*, cit. 9 n. 3; renv. 7 n. 5 à 7.

Léthé, rapproché des eaux anglaises, 84 n. 1.

Letter from a Citizen, cit. 29 n. 3.

Letters to and from Henrietta, Countess of Suffolk, voy. Suffolk (comtesse de).

Letters to Lord Camelford, voy. Pitt.

Letters to Strahan, voy. Hume.

Letters written from Leverpoole, etc., voy. Derrick.

Lettre en prose et en vers à Mme Bunbury, voy. Goldsmith.

Lettres d'un François, voy. Le Blanc.

Lewis (Dr), personnage de Smollett *(Humphry Clinker)*, 197 n. 6.

Life and Adventures of Timothy Ginnadrake, v. Fleming.

Life and Correspondence of Southey, v. Southey.

Life and Times of Ralph Allen, voy. Peach.

Life and Times of Selina, Countess of Huntingdon, voy. A Member of the Houses of Shirley and Hastings.

Life of Byron, voy. Moore.

Life of Dickens, voy. Forster.

Life of Fielding, voy. Dobson.

Life of Gainsborough, voy. Fulcher.

Life of Goldsmith, voy. Dobson et Forster.

Life of Johnson, voy. Boswell.

Life of Mrs. Sheridan, voy. Campbell.

Life of Nelson, voy. Clarke et Mc. Arthur.

Life of Pope, voy. Ruffhead.

Life of Quin, cit. 47 n. 4, 49 n. 3, 115 n. 2, 116 n. 2; renv. 115 n. 3, 116 n. 1, 201 n. 2, 292 n. 2.

Life of Shelley, voy. Dowden, 175 n. 3.

Life of Sheridan, voy. Sanders.

Life of Sterne, voy. Fitzgerald.

Life of Warburton, v. Watson.

Life of Wesley, voy. Southey.

Life of Wolfe, voy. Wright.

Ligonier (lord et lady) peints à Bath par Gainsborough, 291.

Lille, Sheridan et Mlle Linley à—, 131, 134 n. 2, 140 n. 6.

Lillo, 67, *George Barnwell*, joué à Bath, 67 n. 19.

Lindsey (Mme), propriétaire des Salles d'Assemblée, 60 n. 5, 103, 170 n. 8.

Linley (Eliza), plus tard Mme Sheridan. Sa beauté, son talent, ses mérites divers, 123 et n. 3, 124 et n. 1 à 4; surnommée sainte Cécile, 124 n. 4, 125 n. 2, et *la Jeune Fille de Bath*, 126 et n. 2; aimée de Halhed, 125 et n. 1 à 3; de Charles Sheridan, 124; de Richard Sheridan, 122, 124; accordée à Long, 125, 126; vers de Graves sur ce mariage projeté, 126 n. 1; comédie de Foote sur le même sujet, 126, 128; rompt ce mariage, 128 et n. 2; en butte aux obsessions de Mathews, 129; compromise par lui, 129 n. 1; se résout à la fuite, 130; gagne la France avec Sheridan, 131 et n. 1-2; l'épouse à Calais, 132 et n. 1-2; se rend à Lille,

133 et n. 1; rejointe par son père, 133; revient en Angleterre, 134 et n. 1, 136; opinion sur elle à Bath, 140 et n. 4, 141 et n. 1-2; apprend le second duel de Sheridan, 144 et n. 2; déclare son mariage, 144 et n. 3; correspond avec Sheridan, 155 et n. 6; le revoit, 146; lui écrit de nouveau, 147; chante à Covent Garden, 149; se brouille et se réconcilie avec lui, 149 et n. 2-3; l'épouse, 150; peinte à Bath par Gainsborough, 124 et n. 1, qui fait aussi son buste, 291 n. 3, et par Reynolds, 124 et n. 2; son aventure mise en scène par Foote, 126, 128; sujet d'une pièce italienne, 182 n. 2, et de deux romans, 128 n. 1, 221 n. 2; ment. 19 n. 8, 129 n. 2, 131 n. 1-2, 133 n. 3, 135, 137 n. 1, 149 n. 4, 150 n. 5, 181; lettres citées, 130 n. 2, 132 n. 2, 140 n. 4-5, 150 n. 1; prétendue lettre à Mlle Saunders, 129 n. 2.

Linley (famille), 145; sa place dans l'histoire de la musique anglaise, 122 et n. 1-2, 123 et n. 1-3, 124.

Linley (Mme), mère d'Eliza Linley mise en scène par Foote, 182.

Linley *(Maria)*, nom donné par erreur à Lamb à Eliza Linley, 131 n. 2.

Linley (Mary), plus tard Mme Tickell, 131; lettres citées, 79 n. 8, 152 n. 2.

Linley (Samuel), 123.

Linley (Thomas), musicien et compositeur, 122 et n. 2, 123 et n. 1; enseigne le chant à Mme Sheridan, 124 n. 5; aime l'argent, 130; refuse de recevoir un message de Mathews, 133 n. 3; va chercher sa fille en France, 134 et n. 1; revient avec elle et Sheridan, 136; accueille les explications de celui-ci, 140 n. 6; consent à leur mariage, 149 et n. 4, 150 et n. 1; ment. 131, 134 n. 1, 295.

Linley (Thomas), fils du précédent, 123 et n. 2.

Linnet (Mlle), personnage de Foote *(The Maid of Bath)*, 126, 127 n. 1.

Linnet (Mme), personnage de Foote *(The Maid of Bath)*, 127 n. 1.

Littérature locale, 113, 223-245 et notes.

Little, *Poems*, ment. 236 n. 2.

Little Nell, personnage de Dickens 212 n. 2.

Liverpool, bourse de—, bâtie par Wood, 285 n. 5.

Lives of Gamesters, voy. Lucas.

Lives of the most eminent Painters, voy. Cunningham.

Lives of the Sheridans, v. Fitzgerald.

Lives of the Poets, voy. Johnson.

Livourne, Smollett à—, 196 n. 3.

Lockhardt (W.), *Memoirs of Scott*, renv. 172 n. 2.

Loi de 1737 sur les théâtres, comment appliquée, 68 n. 2; de 1745 sur le jeu public, 41 et n. 2.

Lois de Bath, quand établies, 36 et n. 1; citées, 36, 37 et n. 1.

London Chronicle (The), cit. 131 n. 1.

London Evening Post (The), renv. 87 n. 3, 140 n. 2.

London Magazine (The), cité 44 n. 2, renvoi 28 n. 1, 99 n. 2; article sur Nash apprécié, 27 n. 3.

Londres, seul centre mondain sous Charles II, 15 et n. 2; jeu à—, 98; chevaliers d'industrie à —, 103 et 104 n. 1; humeur des dames différentes à Bath et à—, 83 n. 5; les amis de Bath y redeviennent des inconnus, 84 et n. 2; comparé à Bath par Smollett et Mme Montagu, 197 n. 4; édifices de—, loués par Landor, 176 n. 1; ment. 16, 111, 131, 136, 149 n. 1, 150, 152, 172 n. 6, 200 et 201 n. 1, 207 n. 1, 208.

Long, prétendu d'Eliza Linley, 125 et n. 7; représenté par Foote sous le nom de Flint, 126 et n. 3, 127, 128; si exactement, 128; sa conduite généreuse, 128; ment. 130, 149 n. 4, 182.

Long Minuet (The) as danced at Bath, caricature de Bunbury, 295 n. 1.

Lord Chambellan (comédiens du), v. Comédiens.

Love, acteur, contrefait par Henderson, 74 n. 3.

Love for Love, v. Congreve.

Lower Rooms, v. Salles d'Assemblée.

Lucas, *Lives of Gamesters*, ment. 25 n. 6.

Lucy, personnage des *Rivaux* de Sheridan, 122.

Luxborough (lady), lettres citées, 43 n. 2, 60 n. 2, 70 n. 1.

Lyly, *Campaspe*, passage imité par Dutens, 232 et n. 2.

Lynn (Mme), amie de Charles Sheridan, 140 n. 6.

Lyttelton (George, lord), correspondant de Pope, 97 n. 1, 256 n. 3; loué par Fielding dans *Tom Jones*, 270 n. 5, 271 et n. 3; au prêche méthodiste, 58 n. 6.

Lytton (Bulwer), *Paul Clifford*, 221 n. 2.

M

Macaulay, *History of England*, cit. 18 n. 5, 168 et n. 1, 287 et n. 3; renv. 15 n. 1-3-4, 16 n. 1, 52 n. 2.

Macauley (Mme), écrit à Bath son histoire d'Angleterre, 171; honneurs qu'elle y reçoit, 171 et n. 3; peinte à Bath par Gainsborough, 291.

Macbeth, v. Shakespeare.

Macklin, acteur, 74.

Macknight, *History of..... Burke*, 176 n. 6 à 8.

Macmillan's Magazine, article de Mme Norton dans le—, 129 n. 2, 132 n. 2.

Macready, acteur, à Bath, 79; son opinion sur le public de cette ville, cit. 79 n. 7.

Macready, *Reminiscences*, cit. 79 n. 7.

Mahon (lord), éditeur de Chesterfield, 158 n. 10.

Maid of Bath (The), surnom d'Eliza Linley, 150 n. 6, 182 n. 2.

Maid of Bath (The), comédie de Foote, v. Foote.

Mainwaring, *Annals of Bath*, renv. 303 n. 1.

Maire de Garratt (Le), v. Foote.

Maisons de Bath (écussons sur les), 86.

Maîtres des cérémonies, v. Brereton, Collett, Derrick, Jervois, Nash, Plomer, Wade.

Malades, se rendent aux eaux de Bath, 8, 9 et n. 4, 10 et n. 4; ne s'y rendent pas seuls, 11-12; leur régime dans les villes d'eaux, 13; peu nombreux, 83; trouvent de bons médecins, 53.

Malaprop (Mme), personnage des *Rivaux* de Sheridan, 122, 150 n. 6, 151, 152 n. 2, 184 n. 5; son prototype, 180 n. 2.

Malle-poste, la première entre Londres et Bath, 53 n. 1, 250 et n. 5.

Mallet, correspondant de lord Orrery, 268 n. 1.

Man of the World (A), *Remarks on the Bath Man*, cit. 301 n. 3; renv. 302 n. 7.

Maplet, médecin, 93.

Marchand de Venise (Le), v. Shakespeare.

Marchant, hôte de Wesley, 156 n. 1.

Mari poussé à bout (Le), v. Vanbrugh.

Mariages, se préparent et se font à Bath, 105-106, 214 et n. 2; à Tunbridge, 106; moins nombreux cependant qu'on ne pourrait croire, 106 n. 1.

Marie de Modène, reine d'Angleterre, à Bath, 12 n. 3; au bain de la Croix, 20 et n. 2; mémorial de sa visite, 19 n. 2, 55.

Marie (reine), ses procédés vis-à-vis de la princesse Anne, 24 n. 1.

Marie (princesse), fille de George II, à Bath, 85 n. 4.

Marionnettes, à Bath, 4 n. 4, 66 n. 2.

Marlborough (duc de) à Bath, 91 et n. 5.

Marlborough (duchesse de), à Bath, 169 n. 1; aux prêches méthodistes, 157 et n. 4; en relations avec Nash, 26 n. 3; l'invite, 31 n. 1; lui écrit, ibid.; forcée par lui à souscrire pour l'hôpital, 44 n. 3; en relations avec Allen, 256 n. 1, et Pope, ibid. et n. 5; lettre citée, 102 n. 1.

Marshall (Emma), *Her Season in Bath*, 221 n. 2.

Massinger, *The Parliamentof Love*, cit. au sujet de Bath, 10 et n. 10.

Mathews (Brander), éditeur de Sheridan, 151 n. 1.

Mathews (major Thomas), 128 et n. 3; entreprend de séduire Eliza Linley, 129; la compromet, 129 n. 1; interrompt ses assiduités, 129; sa fureur au départ de celle-ci, 133 et n. 3, 134; quitte Bath, 134 et n. 1, 136 et n. 1; en correspondance avec Sheridan, 134 et n. 2; insère dans un journal de Bath un cartel à son adresse, 133 n. 2, 135 et n. 12; correspond de nouveau avec Sheridan, 136 et n. 3; rejoint par lui, 136 et n. 5; accuse Charles Sheridan, 136 et n. 5; se bat avec Sheridan, 137 et n. 2 à 6, 138, 139 et n. 1; s'excuse, 139, 140 et n. 1; s'éloigne, 140 et n. 3; revient, 142; provoque Sheridan, 142 n. 1-2; se bat de nouveau avec lui, 142 et n. 2, 143 et notes, 144 et n. 1; menacé de poursuites, 145; revient à Bath, 148; publie un compte-rendu du duel, 148 et n. 2-3-4; se retire, 148; revient plus tard à Bath, 148 n. 5; récit qu'il fait de l'affaire, ibid.; peint par Foote, sous le nom de Racket, 127-128, et par Warner sous celui de Rattle, 128 n. 3; ment. 135, 136 n. 5, 140 n. 2, 150 n. 6, 182, 191.

Maura, une maîtresse de Nash désignée sous ce nom, anecdote, 40 n. 3.

Measure for Measure, v. Shakespeare.

Médecins à Bath, 82; leur nombre, 93 et n. 1; leur qualité, 93 et n. 2 à 6, 94 et n. 2, 96 et notes, 97 et n. 1-2; reçoivent des malades, 93 et n. 7, 94 et n. 1; s'empressent autour d'eux, 94 et n. 3, 95 et n. 2-3; peints par Smollett, 95 et n. 3, 196; par Anstey, 237 et n. 5-6, 238 et n. 1, 239 et n. 1-2; v. Bave, Cheyne, Falconer, Greaves (sir E.), Guidott, Harington, Hartley, Jorden, Maplet, Moysey, Oliver, Peirce, Radcliffe, Seneschall, Smollett, Sutherland, Turner.

Meehan, *Famous Houses in Bath*, renv. 91 n. 10, 283 n. 2.

Melford (Jeremy), personnage de Smollett *(Humphry Clinker)*, 82 n. 2, 115 n. 5, 196 n. 4, 197 et n. 4, 198 n. 2, 200 n. 1, 201 n. 2-3, 202 n. 3, 235 n. 4, 304 n. 2; comment il juge Bath, 199, 201.

Melford (Lydia), personnage de Smollett *(Humphry Clinker)*, 57 n 2, 58 n. 6, 60 n. 2, 114 n. 1, 197 et n. 3 à 5, 198 n. 2-3.

Melinda, personnage de Smollett *(Roderick Random)*, 189, 190 n. 1.

Member of the Houses of Shirley and Hastings (A), *Life and Times of Selina, Countess of Huntingdon*, apprécié par Newman, 157 n. 3; cit. 154 n. 5, 158 n. 2-8-9, 160 et n. 1, 161 n. 1 à 6, 162 n. 2; renv. 154 n. 3, 157 et n. 1 à 3, 158 n. 1-3-6-8-10, 159 n. 1, 163 n. 2, 164 n. 1 à 3, 279 n. 5.

Memoir and Correspondence of Caroline Herschel, v. Herschel (Mme John).

Memoir (A) of Jane Austen, v. Leigh (A.).

Mémoires d'un homme de qualité, v. Prévost.

Mémoires d'une dame de qualité, v. *Memoirs of a Lady of Quality*.

Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, v. Montpensier (Mlle de).

Mémoires du chevalier de Grammont, v. Hamilton.

Mémoires et observations, v. Misson.

Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne, v. Gibbons et Deyverdun.

Memoirs of a Lady of Quality, par lady Vane, insérés par Smollett dans *Peregrine Pickle*, 90 n. 1, 114 et n. 3, 196 n. 2.

Memoirs... of... Hannah More, v. Roberts.

Memoirs of Hurd, v. Kilvert.

Memoirs of Mrs. Siddons, v. Boaden.

Memoirs of the Life Writings of Mrs. Frances Sheridan, v. Lefanu (Mlle).

Memoirs of the Life and Writings of Samuel Foote, renv. et cit. 101 n. 1,

Memoirs of the Life of Dr. Radcliffe, renv. 29 n. 3.

Memoirs of the Life of sir Walter Scott, v. Lockhardt.

Memoirs of the Life of the Right Honourable Richard Brinsley Sheridan, v. Moore.

Memoirs of W. Hazlitt, v. Hazlitt (H.-C.).

Memoranda, v. Siddons (Mme).

Menuet dansé à Bath, 61, 62 et n. 2-4.

Merchant of Venice (The), v. Shakespaere.

Mercie, 7.

Merryman (Dick), i. e. Sheridan, 128 n. 3.

Merry News from Epsom Wells, renv. et cit. 108 n. 1.

Merry Wives of Windsor (The), v. Shakespeare.

Mesure pour Mesure, v. Shakespeare.

Merveilles d'une semaine à Bath, v. T.

Métastase, ami de Rauzzini, 295 et n. 5.

Méthodisme, ses effets directs et indirects à Bath et en Angleterre, 166-167.

Méthodistes, prêchent en Angleterre, 153, 154 et n. 1 ; à Bath, 154 et n. 2 à 6, 155-156 et notes, 157 et n. 1-2, 158, 159 et n. 3, 160 et n. 1, 162 et n. 2 à 4, 163 et n. 1-2 ; nombreux et fervents, 164 et n. 3 ; raillés par les écrivains, 164 et n. 4 ; les auteurs locaux, 164 et n. 5 ; Anstey, 164 et n. 6, 165 et n. 1 ; Graves, 165 et n. 2 à 6, 166 et n. 5 ; v. aussi Fletcher, Huntingdon (comtesse de), Nash, Romaine, Venn, Wesley (Charles), Wesley (John).

Michelet, *La France devant l'Europe*, cit. 307 n. 2.

Middle Temple, Sheridan au—, 146 n. 1, 150.

Middleton, acteur, à Bath, 79 et n. 3.

Mil Sept Cent Trente Huit, poème de Pope, v. Pope.

Miller (lady), 226, institue des concours poétiques à Batheaston, 227 et n. 1-2-4, 228 et n. 1, 229 n. 1 ; ses vers, 227 et n. 3-4 ; collabore aux *Poetical Amusements*, 233 ; ses *Lettres d'Italie*, 230 et n. 3 ; son esprit, ses intentions, 230 ; peinte par H. Walpole, 227 et n. 3 ; par Mme d'Arblay, 230 et n. 1-2 ; poème à sa mémoire par Mlle Sward, 230 n. 5 ; ment. 114, 229 n. 2, 231 n. 2 ;

— V. aussi Batheaston.

Miller (sir John), 228, collabore aux *Poetical Amusements*, 233 ; peint par H. Walpole, 227 et n. 3.

Milton, 70, 237 et n. 1 ;

— *Comus*, adaptation de—, jouée à Bath, 79 n. 5 :

— *L'Allegro ; il Penseroso*, parodiés dans le *New Bath Guide*, 242 et n. 1.

Minerve, a un temple à Bath, 4 n. 1, consacré selon la légende, par Bladud, 4.

Miscellanies, v. Fielding.

Miss in her Teens, v. Garrick.

Misson, *Mémoires et observations*, cit. 12 n. 2, 18 n. 1, 21 n. 3 : renv. 5 n. 8.

Mitfort, éditeur de Gray, 235 n. 2.

Mitford (Mlle), *Our Village*, cit. 244 n. 12.

Modern Amours, renv. 101 n. 7.

Mœurs, corrompues sous la Restauration, 14, 15 et n. 1 ; dans les villes d'eaux, 23 et n. 1-2, 107 et n. 2 à 5, 108 à 111 et notes, 112 et n. 1-2 ; améliorées extérieurement par Nash, 109 ; peut-être un peu moins mauvaises en réalité qu'en apparence, 113 et n. 1 ; meilleures au XVIIIe siècle : peintes par Smollett, 194-195 et notes ; plus sévères au XIXe siècle, 304 n. 2 ; françaises, comment jugées en Angleterre, 306 n. 2.

Molyneux (lady), peinte à Bath par Gainsborough, 291.

Monastères à Bath, 7 et n. 5-6.

Monkhouse, article sur Gainsborough, cit. 291 n. 5 ; renv. 291 n. 4, 292 n. 4.

Monmouth (Geoffroi de), v. Geoffroi de Monmouth ;

Monsieur Beaucaire, v. Tarkington (Booth).

Montagu (George), correspondant de Walpole, 89 n. 1-3-4, 90 n. 2, 226 n. 1, 234, 270 n. 1.

Montagu (lady Mary Wortley) à Bath, 170 et n. 8, *Farewell to Bath*, cit. 170 n. 8 ; *Letters*, renv. 160 n. 3, 169 n. 1.

Montagu (Mme), 92 n. 1, 99 n. 3, 227, 230 n. 4, 303 ; opinions sur Bath, 197 n. 4, 303 n. 4 ; lettres cit. 52 n. 2, 98 n. 2, 114 et n. 9, 197 n. 4, 303 n. 4 ; renv. 55 n. 6.

Montesquieu, notice sur—, écrite à Bath par Chesterfield, 87 n. 3.

Monthly Review, renv. 171 n. 3.

Mlle de Montpensier, *Mémoires*, renv. 13 n. 2.

Moore (F. Frankfort), *A Nest of Linnets*, 128 n. 1, 221 n. 2.

Moore (Thomas), influence sur lui du *New Bath Guide*, 234 ; signale une prétendue lettre d'Eliza Linley, 129 n. 2 ; ment. 124 n. 5, 244 ;

— *Life of Byron*, renv. 107, 236 n. 2 ;

— *Memoirs, Journal and Correspondence*, cit. 123 n. 3. 146 n. 2, 148 n. 5 ;

— *Memoirs of the Life of... Sheridan*, cit. 121 n. 2 et 7, 131 n. 2, 144 n. 2-3, 149 n. 4 : renv. 79 n. 8, 119 n. 4, 121 n. 2-3, 124 n. 3-4, 125 n. 3, 128 n. 2, 129 n. 2, 134 n. 2, 136 n. 2 à 5, 137 n. 2, 139 n. 1, 142 n. 1-2, 145 n. 1-2, 149 n. 1, 152 n. 2.

Moorfields, 38 n. 8.

Moralités jouées à Bath, 63.

Moraves à Bath, 165 n. 1 ; attaqués par Anstey, ibid.

More (Hannah) à Bath, 172, 173 et n. 1-2 ; lettre citée 172, 173 et n. 1 ;

— *Cheap Repository Tracts*, 172 n. 2 ;

— *Percy*, joué à Bath ; Mme Siddons y tient un rôle, 75 n. 2.

Morefields, v. Moorfields, 108 n. 8.

Morgan (lady), *France*, 306 n. 2.

Morland Cath. (Catherine), 203, personnage de Mlle Austen *(Northanger Abbey)*, 203 et n. 3, 205, 206 et n. 1, 210 n. 1.

Morland (famille), dans *(Northanger Abbey*, 175 n. 2.

Moysey, médecin de Bath, ami de Chesterfield, 96 et n. 2.

Mozart, ami de Thomas Linley, le jeune, 123 et n. 2.

Mrs. Siddons, v. Kennard (Mme).

Much Ado about Nothing, v. Shakespeare.

Municipal Records of Bath, v. King et Watts.

Munden, acteur, 74, à Bath, 80.

Murch, *Biographical Sketches*, renv. 249 n. 6, 294 n. 9;

— *The Bath Physicians*, renv. 97 n. 2;

— *Ralph Allen, John Palmer, and the English Post Office*, renv. 71 n. 5.

Murphy, *Essay on the Life and Genius of Fielding*, renv. 275 n. 3.

Murray, v. *New English Dictionary*.

Muse enjouée (La), v. Chappuzeau.

Musée britannique, pièce manuscrite de Mme Sheridan au—, 180 n. 2.

Musical Memoirs, v. Parke.

Musiciens à Bath, v. Haydn, Lamotte, Linley, Rauzzini; de la ville, donnent aubade, 237 n. 3.

Musique à Bath, v. Concerts et Musiciens; de danse au XVIIIe siècle, 62 et n. 5; jugée par Thackeray, 62 n. 6.

Muskerry (lady), 107.

Mutanhed (lord), personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 216 n. 1.

Mystères joués à Bath, 63.

N

Napier, éditeur de Boswell, 231 n. 2; fait erreur au sujet de Thomas Sheridan, 120 n. 6.

Napier (sir William), général et historien, à Bath, 176.

Napoléon, 305.

Napoléon III à Bath, 176.

Narcissa, personnage de Smollett *(Roderick Random)*, 189, 190 n. 1, 191.

Nash (Richard), sa vie écrite par Goldsmith, 25 et n. 7; connue surtout par celui-ci, 26, 27 et n. 1; autres documents, 27 n. 2-3; sa jeunesse, 28 et notes; sa vie frivole, 29; joueur, 29 et n. 1, 98; se rend à Bath, où il attire l'attention, 29; n'est pas nommé pourtant dans *A Letter from a Citizen*, 29 n. 3; installe un orchestre, 30; succède à Webster, 25, 30 et n. 2; ses talents, 30 et n. 1; son extérieur, 30 et n. 2; appelle des musiciens, aménage les chemins, 31; institue des lieux de réunion, 31, 32 et n. 1-2; organise et discipline la vie mondaine, 32; son autorité, 32, 33 et n. 1; son audace, 33 et n. 2-3; règle le costume, 33 et n. 3, 34 et n. 1-2; interdit le port de l'épée, 34, 35 et n. 1; empêche les duels, 35, 101 et n. 2; multiplie les divertissements, 35; refuse une danse supplémentaire à une princesse, ibid. et 85; portée de ses efforts, 37, 38 et n. 2, 39 et n. 1; joue aussi un rôle dans d'autres villes d'eaux, 38 n. 1; sa tenue et ses habitudes, 39 et n. 2-3; poème sur son chapeau, 224 n. 3; ses ressources, 39 et n. 4; joue, 40 et notes; s'enrichit par le jeu d'*eo*, 41 et n. 1; plaide contre ses associés, 41 et n. 3; ses qualités et ses mérites, 42 à 44 et notes; bon conseiller, 42, 43 et n. 3; généreux, 40 et n. 3; charitable, 44 et n. 1-2; a des traits de ressemblance avec Goldsmith, 26 n. 2; contribue de diverses façons à la fondation de l'hôpital, 44 n. 3, 45 n. 1, et à son administration, 88 n. 2; accueille le prince de Galles, 87 et n. 2; reçoit de lui des cadeaux, 45, ainsi que du prince d'Orange, 85; élève des obélisques en l'honneur de ces princes, 85 et n. 2-3; ses relations avec la noblesse, 31 et n. 1; avec la comtesse de Bristol, ibid.; avec la duchesse de Marlborough, 44 n. 2; avec Chesterfield, 88 et n. 3; avec Pope, 85 n. 3; avec Wesley, 156 et n. 1; avec les méthodistes, 156 et n. 2-3; avec lady Huntingdon, chez qui il entend Whitefield, 157 et n. 2; peint par Hoare, 289 et n. 5; son portrait dans la salle de bal, 45 et n. 3; sa statue dans le même lieu, 214; a des flatteurs

45-46, 47 et n. 1; devient affecté, 47, et impertinent, 47 et n. 4, 188 et n. 1-2; recueille ses traits d'esprit, 47 n. 3; garde certains talents, 48 n. 1; déclin de sa popularité, 48; sa vieillesse et sa mort, 48 et n. 2-4; son épitaphe, 48 n. 5; son rôle, 49; infériorité de ses successeurs, 49 et n. 3, 50 et n. 1-2; loué par Anstey, 240 et n. 2 à 4, et divers écrivains modernes, 50 n. 3; poésie de lui citée, 34 n. 1; lettres, renv. 101 n. 5; ment. 15 n. 2, 100, 153, 169 n. 5, 170 n. 8, 179, 216, 253, 288, 295, 299 n. 2, 300, 303 n. 2, 306.

National Gallery, portrait de Pope à la—, 276 n. 3.

Neckam, moine de Saint-Albans, célèbre les eaux de Bath;

— *De laudibus divinæ sapientiæ*, cit. 8 n. 6.

Nelson, à Bath, 92 et n. 3.

Nessus, nom donné à Nash dans les *Court Tales*, 40 n. 3.

Nest of Linnets (A), v. Moore (F.-F.).

New Assembly Rooms, v. Salles d'Assemblée.

New Bath Guide (A), v. Anstey.

New English Dictionary (A), cit. 41 n. 1; renv. 7 n. 3, 41 n. 1, 214 n. 1, 249 n. 2.

New Guide (A) to Bath, v. Warner.

Newmarket, 242 n. 2.

New Foundling Hospital for wit, poésie de Sheridan insérée dans le —, 121 n. 5.

New Prose Guide (A) to Bath, v. Thicknesse.

Newbery, libraire, 25 n. 7.

Newcastle (duc de), peint par Hoare, 289 et n. 7.

Newman, joueur, son aventure à Bath, 101 et n. 2.

Newman (cardinal), remarques au sujet de lady Huntingdon, 161 n. 1;

— *Essays Critical and Historical*, renv. 157 n. 3.

Newton, son buste à Bath, 45 et n. 3.

Newton St-Loe, pont à—, bâti par Allen, 251 n. 2.

Nightingale, *Beauties of England and Wales*, cit. 34 n. 2; renv. 62 n. 2.

Nivernois (duc de), ambassadeur de France, à Prior Park, 279 n. 5.

Noblesse à Bath, 86 à 92 et notes; v. aussi Ancaster (duchesse d'), Argyll (duc d'), Barington (lord), Barré (vicomte du), Beaufort (duc et duchesse de), Bedford (duc de), Bolingbroke (lord), Bristol (comtesse de), Buchan (comtesse de), Burlington (comte et comtesse de), Camden (lord), Carmarthen (lord), Chesterfield (lord et lady), Clare (lord), Cleveland (duchesse de), Clive (lord), Cremorn (lord), Ely (marquis d'), Essex (comte d'), Grafton (duc de), Hamilton (duc de), Huntingdon (comtesse de), Luxborough (lady), Marlborough (duc et duchesse de), Molyneux (lady), Montagu (lady Mary Wortley), Newcastle (duc de), Norfolk (duchesse de), Northington (lord), Northumberland (duc et duchesse de), Nugent (lord), Palmerston (lord), Peterborough (lord), Portsmouth (duchesse de), Powis (lord and lady), Queensbury (duchesse de), Rich (lady), Rockingham (lady), Rochester (comte de), Scarborough (lady), Shrewsbury (comtesse de), Spencer (lord et lady), Stafford (vicomte de), Vane (lady).

Noël (Mme), son portrait dans *A Dream*, 225 n. 1.

Norfolk (Julia, duchesse de), son portrait dans *A Dream*, 225 n. 1.

Northanger Abbey, v. Austen (Mlle).

Northington (Robert Henley, plus tard lord) à Bath, 89 n. 6, 90 n. 3-4; s'y marie, 90 n. 4; député de la ville, 90.

Northumberland (duc et duchesse de), à Bath, leur aventure avec Goldsmith, 171 et n. 5.

Northumberland (duchesse de) à Batheaston, 229 n. 4; y concourt, 227 et n. 4; opinion de Johnson là-dessus, 231 n. 2.

Norton (Mme), article dans le *Macmillan's Magazine*, renv. 129 n. 2, 132 n. 2.

Notes and Queries, renv. 55 n. 3.

Notes on a Journey through France, v. Birkbeck.

Nouveau Guide de Bath, v. Anstey.

Nouvelle Revue, renv. 13 n. 2.

Nouvelles salles d'assemblée, v. Salles d'Assemblée.

Nugent (Robert), plus tard lord Clare et lord Nugent, hôte de Goldsmith à Bath, 171; peint à Bath par Gainsborough, 292 n. 4.

O

Obélisques érigés à Bath en l'honneur du prince d'Orange et du prince de Galles, 85 et n. 3.

Octogenarian (An), *Sheridan and his Times*, renv. 149 n. 1.

Octogonal Chapel (à Bath), tableaux de Hoare à l'—, 289 n. 6.

Ode on an Evening View of the Crescent at Bath, 286 n. 3.

Odingsells, *The Bath Unmask'd*, 179 et n. 3-4, 180 et n. 1; cit. 109 n. 2, 179 n. 4; renv. 99 n. 3, 109 n. 1.

Offa, roi, fonde un couvent à Bath, 7 n. 5.

Offices quotidiens à l'abbaye, 59; par qui suivis, ibid.; et comment, 59 n. 3; à Tunbridge, ibid.; v. aussi Église.

Officier Recruteur (L'), v. Farquhar.

Officiers, se retirent à Bath, 304 et n. 1.

Old Bridge, à Bath, 209.

Old Pack Horse (The), taverne de Widcombe, fréquentée par Fielding, 270 n. 4.

Oliver, médecin de Bath, chez Allen, 279 n. 5.

Oliphant (Mme), trompée par la prétendue lettre de Mlle Linley, 129 n. 2.

Oldmixon (sir John), *the Bath Beau*, 26 n. 1.

One-Headed Corporation (The), caricature d'Allen, 280 n. 1.

Opéra du Gueux (L'), voy. Gay.

Orange (prince d') à Bath, donne une tabatière à Nash, obélisque en son honneur, 45.

Orchard Street Theatre, à Bath, 69 n. 1.

Oronte, 233.

Oroonoko, voy. Southerne.

Orphan (The), voy. Otway.

Orrery (lord), lettres citées, 48 n. 1, 101 n. 4, 119 n. 1;

— *Remarks*, renv. 119 n. 1.

Ossory (comtesse d'), correspondante de Walpole, 123 n. 3, 231 n. 1 à 3.

Ostorius Scapula (P.), conquérant de la Bretagne, 6.

Othello, voy. Shakespeare.

Othello, personnage de Shakespeare, 70 n. 1.

O'Trigger (sir Lucius), personnage des *Rivaux* de Sheridan, 150 n. 6, 185 n. 2 à 5.

Otway, 67, 69 et n. 2, 70;

— *The Orphan*, joué à Bath, 67 n. 10, 70 n. 7;

— *Venice Preserved*, joué à Bath, 70 n. 7; cit. 278 n. 2.

Our Village, voy. Mitford (Mlle).

Ours (taverne de l'), voy. *Bear (The)*.

Oxford, Graves à—, 170 n. 7; Halhed à—, 125; Nash à—, 28 et n. 1; Shenstone à—, 170 n. 7; Mlle Linley à —, 144 et n. 2; méthodistes à—, 152; Maplet, principal d'un collège d'—, 93 et n. 5.

Oxford (comte d'), 93 n. 5, 253 n. 7.

P

Padoue, 93 et n. 3.

Palladio, 287 et n. 3.

Pallet (Peter Paul), pseudonyme de Warner, q. v.

Palmer (John), reprend la construction du théâtre de Bath, 68-69; le dirige, 71 n. 5.

Palmer (John), fils du précédent, l'assiste dans la direction, 71 n. 5; dirige aussi le théâtre de Bristol, 75 n. 4; sollicite des lettres patentes, 68 n. 2; recrute des acteurs, 71 n. 5; engage Henderson, 72 et n. 1, et Mme Siddons, 74 et n. 6, 75 et n. 1; renonce à la direction, 79 n. 1; introduit en Angleterre les malles-postes, 53 et n. 2, 71 et n. 5, 250 et n. 5; surveillant et contrôleur des postes, 71 n. 5; député de Bath, ibid.; ment. 78.

Palmer (John), comédien, 131 n. 2.

Palmerston (lord), concourt à Batheaston, 227 et n. 4; pièce sur la Beauté, louée par Walpole, ibid. et 231 n. 6.

Pander, personnage d'Odingsells *(The Bath Unmask'd)*, 180.

Panegyric to the Ridotto, voy. Sheridan.

Papers of a Critic, voy. Dilke.

Papier timbré, Bath en France, 214 n. 1.

Parades, édifiées par Wood, 285 n. 5; ment. 60, 81, 113, 151, 184, 246.

Park Street, à Bath, 212 n. 2.

Paris (Anglais à), 305 et n. 2; paix de —, jugée différemment par Pitt et ses électeurs, 280 et n. 1-2.

Paris and the Parisians, voy. Trollope (Mme).

Parke, *Musical Memoirs*, renv. 122 n. 2.

Parliament of Love, voy. Massenger.

Parnell, 224 n. 3; à Bath, 170 et n. 1;

— *L'Ermite*, ment. 170.

Parr, maître de Sheridan à Harrow, 121 n. 2.

Partridge, personnage de Fielding *(Tom Jones)*, 109 n. 1.

Pasquin (Anthony), voy. William (John).

Paul Clifford, voy. Lytton (Bulwer).

Paumier (capitaine), témoin de Sheridan dans son second duel, approuve le compte-rendu de Barnett, 142 n. 2, et le signe, 148 n. 4; ment. 151 n. 1.

Pavillon, académicien français, à Tunbridge Wells, 12 n. 4;

— *Lettres*, cit. 107 et n. 5; renv. 12 n. 4.

Peach (R.), relève une erreur de Smollett, 198 n. 2; son opinion sur Gervois et Bantam, 217 n. 2;

— *Bath old and New*, cit. 287 n. 1; renv. 271 n. 1;

— *Historic Houses of Bath*, cit. 91 n. 10, 212 n. 3, 268 n. 8; renv. 86 n. 1, 270 n. 3-4, 295 n. 5;

— *Life and Times of Ralph Allen*, renv. 182 n. 4, 247 n. 1, 248 n. 1, 251 n. 1, 253 n. 3, 276 n. 1, 279 n. 2, 280 n. 1, 281 n. 1.

Pears, traducteur des lettres de Sidney et Languet, 9 n. 4.

Peintres, à Bath, 288 à 294 et notes, 295 et n. 1; v. aussi Barber (Rupert), Barker (Benjamin), Barker (Thomas), Gainsborough, Hoare, Lawrence (sir Thomas), Taverner.

Peirce, médecin de Bath, 93; reçoit la cour de Charles II, 94 et n. 1; énumère ses clients, 10 n. 6; rapporte la légende de Bladud, 3 n. 3;

— *Bath Memoirs*, renv. 3 n. 3, 93 n. 7, 94 n. 1.

Pelisson (Mme de), correspondante de Pavillon, 107 n. 5.

Penley, *The Bath Stage*, cit. 22 n. 3; renv. 63 n. 2, 64 n. 4, 65 n. 1, 79 n. 2, 80 n. 1-2, 296 n. 2-3.

Penseroso (Il), v. Milton.

Pepys, à Bath, 19 et n. 3-4; ment. 17;

— *Diary*, cit. 18 n. 2-4, 19 et n. 3-4; renv. 11 n. 1.

Percy, 171 n. 5.

Percy, v. More (Hannah).

Peregrine Pickle, v. Smollett.

Persuasion, v. Austen (Mlle).

Peterborough (lord), à Bath, 91 et n. 7; ses façons singulières, 34 n. 2.

Philaster, v. Beaumont et Fletcher.

Philip (colonel), personnage de Durfey *(The Bath)*, 178 et n. 1.

Philips, à Bath, 169 et n. 3.

Phillips (sir Watkin), personnage de Smollett *(Humphry Clinker)*, 197 n. 4.

Pickwick, propriétaire du *White Hart*, 54 n. 3, 212 n. 3, et entrepreneur de messageries, 176 et n. 6, 212 n. 3; son nom emprunté par Dickens, 212 n. 3.

Pickwick (Mr.), personnage de Dickens, 212, 213 et n. 1-4, 215 n. 1, 218, 219 et n. 2, 220.

Pickwick Papers, v. Dickens.

Pickwickian Bath, v. Fitzgerald.

Pickle (Peregrine), personnage de Smollett, 103, 104 n. 1, 186 n. 1; à Bath, 191, 192, 194 et notes, 195 et n. 1, 196.

Pictes, 7.

Pierre, c.-à-d. *Venise sauvée*, v. Otway.

Pindar (Peter), pseudonyme de Wolcot (J.), q. v.

Pindare, inscription tirée de —, à la buvette de Bath, 58 n. 1.

Pindemonte, à Bath, 172 et n. 7; lettres, renv. 172 n. 7.

Pirmont (Les Eaux de), v. Chappuzeau.

Pitt (George), concourt à Batheaston, 227 et n. 4.

Pitt (Thomas), plus tard lord Camelford, neveu du suivant, qui lui écrit de Bath, 90 n. 6.

Pitt (William), plus tard lord Chatham, à Bath, 89 et n. 6, 90 n. 1, 279 n. 1; y écrit à lord Camelford, 90 n. 6; bourgeois de cette ville, 90, 91; vers de H. Walpole sur cette bourgeoisie, 91 n. 1; député de Bath, 91, 279 n. 1; soutenu dans sa candidature par Allen, 253, 279 et n. 2 à 4; ami de celui-ci, 30, 278, 279 n. 1; en dissentiment avec lui et ses électeurs, 91, 280 et n. 1-2; vend sa maison de Bath, 91, 280 n. 2; devient pair d'Angleterre, ibid.; légataire d'Allen, 281 et n. 1; entre qui et lui l'estime réciproque avait subsisté, ibid. et n. 2; aux prêches méthodistes, 158 et n. 5; peint par Hoare, 289 et n. 4; relations avec Warburton, 280 n. 1; ment. 88 n. 5; lettres cit. 251, 252 n. 1, 279 n. 4, 280 n. 2, 281 et n. 2; renv. 252 n. 2.

Pitt (William), fils du précédent, apprend à Bath la bataille d'Austerlitz, 91 n. 10; caricature sur lui, ibid.

Plain Dealer (The), v. Wycherley.

Place de la Reine, v. Queen Square.

Plaisirs de Bath, sous la Restauration, 20 et n. 5, 21, 23 et notes; réglés par Nash, 32; au XVIIIe siècle, 51 à 80 et notes; préférés à ceux de Londres par Mme Delany, 51 n. 3.

Plans de Bath, 18 n. 1, 22 n. 3, 65, 284 n. 2.

Plautius (A.), conquérant de la Bretagne, 6.

Plomer, candidat à la succession de Derrick, 116; comment reçu aux salles d'assemblée, 117; se démet, ibid.

Plumptre, article dans le *Contemporary Review*, cit. 213 n. 3; renv. 64 n. 4.

Poems and Ballads, v. Swinburne.

Poèmes locaux, 224 n. 3.

Poésie anglaise, Bath dans la —, 223 et n. 1-2.

Poésie des Eaux, v. *Water Poetry*.

Poètes d'eaux *(Water poets)*, 222, 245 et notes ; leurs vers réunis, 224, et appréciés, 226 ; raillés par Steele, 223 et n. 2, et Pope, 225 n. 3.

Poetical Amusements, 231 et n. 4 à 6, 232, 233 et notes ; jugés par Johnson, 231 et n. 2 ; par H. Walpole, 231 et n. 3 ; préface citée, 233 et n. 6.

Poetical Epistles, cit. 242 et n. 2, 243 et n. 3 ; ment. 243 et n. 4.

Points à considérer dans l'état présent des affaires, v. Burke.

Polichinelle, mis en scène par Nash, 34.

Politiques (hommes), à Bath, 89 et n. 5-6, 90, 92 et notes.

Pöllnitz, *Amusements des eaux de Spa*, 14 n. 1.

Polwhele, 247 n. 1-2 ;

— *Biographical Sketches in Cornwall*, cit. 263 n. 4 ; renv. 247 n. 1.

Polyhistor, v. Solinus.

Ponche (sic), 83 n. 5.

Pope, à Bath, 169 et n. 5-6, 170, 253 et n. 5 à 9, 256 n. 1 ; y compose une inscription, 85 n. 3 ; parle des poètes d'eaux, 225 n. 4 ; relations qu'il y a avec Allen, 253, 258, 263 ; origine et débuts de leur amitié, 254 et n. 5, 255 et n. 1-2, 256 et n. 4 ; caractère de cette amitié, 253 ; sa sincérité, 255 ; reçoit de lui des offres pour la publication de ses lettres, 251, 257 et n. 2, 258 ; correspond avec lui, 255 et n. 3, 257 et n. 3-4, 258 et notes ; accepte son assistance, 258 et n. 3 à 5 ; reçu chez lui, 157, 246, 256 et n. 1 à 5 ; ainsi que ses amis, 260 et n. 4-5 ; objet de ses libéralités, 251 et n. 5 ; le loue, 261, 262 n. 2 ; le cite dans un poème, 259 et n. 2 à 5, 260 et n. 1 à 3 ; différend entre eux et brouille, 263, 264 et n. 2 à 4, 265 et n. 1, 266 et n. 1 à 5 ; explication et réconciliation, 266 et n. 5-6, 267 et n. 1-2 ; vestiges de la brouille dans son testament, 267 et n. 3-4, 268 et n. 1-2 ; pense à amener Arbuthnot chez Allen, 265 n. 1 ; y amène Warburton, 260 et n. 4 à 6, 261 ; en relations avec Hartley, 96 n. 3 ; dégoûté de Bath, 255 et n. 5 ; souvenirs de lui dans cette ville, 276 n. 2 ; son buste à la buvette, 45 et n. 3 ; peint par Hoare, 289 et n. 7 ; comment, 276 et n. 3 ; personnage qu'il fait à Prior Park, 276 et n. 4 à 6 ; publication de ses lettres, 254 et n. 3 à 5, 257 et notes, 258 n. 6 ; raille les méthodistes, 164 n. 4 ; sa dignité, 255 et n. 4 ; sa mort, 263 ; ment. 165, 225 et n. 3, 236 n. 2, 246, 255 n. 3, 264 n. 3, 269 et n. 3, 270 n. 4 ; lettres de lui citées, 52 n. 2, 86 n. 2, 97 n. 1, 169 n. 5-6, 170 n. 1-5, 253 n. 7, 254 n. 5, 255 n. 5, 256 n. 2-3-5, 257 n. 3 à 6, 258 et n. 2 à 4, 259 n. 1-2, 260 et n. 3-6, 261 et n. 6, 262 n. 2, 264 n. 2, 266 et n. 2 à 4, 6, 267 n. 1, 267 et n. 2 ; renv. 253 n. 6 à 8, 254 n. 1, 256 n. 1, 260 n. 1, 4-5, 263 n. 1, 265 n. 1, 266 n. 1-5 ;

— *The Dunciad* ; plan du IVe chant de ce poème arrêté à Prior Park ; cit. 225 n. 4 ; ment. 276 ;

— *An Essay on Man*, défendu par Warburton, 261 ; commenté par le même, 263 n. 3 ;

— *One Thousand Seven Hundred and Eight*, ment. d'Allen dans —, 159 et n. 3 ; cit. 259 et n. 4-6, 260 et n. 2 ;

— *The Guardian*, article dans le— ; renv. 224 n. 3 ;

— *Épître sur les caractères des Femmes*, dédiée à Martha Blount, 264 n. 4 ; cette dédicace niée par Warburton, ibid. ;

— *Moral Essays*, renv. 269 n. 2 ;

— *Works*, éd. Elwin et Courthope, renv. 168 n. 3, 170 n. 5, 224 n. 3, 264 n. 2, 268 n. 1 ; c'est en outre d'après cette édition que les lettres de Pope sont citées ou qu'il y est renvoyé.

Pope's Walk, 276 n. 2.
Potter (Thomas), homme politique, 278 n. 5, 279 n. 2.
Porson, à Bath, 173 et n. 3.
Porteurs de chaises, leur insolence, 34-35 et 35 n. 1.
Portsmouth (duchesse de), au Cross Bath, 20 et n. 1.
Posthumous Papers of the Pickwick Club, voy. Dickens.
Postscript (A) to the New Bath Guide, voy. Williams (John).
Postes anglaises, leur état au XVIIIe siècle, 248 et n. 2; réformées par Allen, 248, 249 et n. 2 à 4, et par Palmer, 250 et n. 5.
Pour et Contre (Le), voy. Prévost.
Powell, à Bath, 66 n. 2; tourne en dérision la légende de Bladud, 4; ment. 93 n. 1;
Powis (lord et lady), à Bath, 89, 90 et n. 1.
Praed, 244; influence d'Anstey sur—, 234.
Pratt, collabore aux *Poetical Amusements*, 233 et n. 4;
— *Harvest Home*, cit. 209 n. 2.
Pratt (Charles), premier nom de lord Camden, q. v.
Prévost, *Mémoires d'un Homme de Qualité*, renv. 51 n. 1.
— *Le Pour et Contre*, cit. 57 n. 4, 82-83, 105 n. 4; renv. 83 n. 3, 84 n. 1.
Pride and Prejudice, voy. Austen (Mlle).
Pouzzoles, 14.
Price, joueur, tué en duel, 101 n. 4.
Priestley, chimiste, chez M. Linley, 137 n. 1; réimprime les *Observations* de Hartley, 96 n. 3.
Prince Bladud, pièce de Powell, 4 n. 4.
Prince's Row, 198 n. 3.
Princes, à Bath, 85 et n. 4; voy. aussi Cumberland (duc et duchesse de), Galles (princes de), George de Danemark (prince), Orange (prince d'), York (ducs d').
Princesses à Bath, 85 et n. 4; voy. aussi Anne (princesse), Amélie (princesse), Galles (princesse de), York (duchesse d').
Prior, 242 n. 3; dette d'Anstey à—, 242.
Prior Park, bâti par Wood, 278 n. 3, 285; passe à Warburton, 263 et n. 4; hôtes divers de—, 256, 276 et n. 2 à 6; décrit peut-être par Fielding, 271 et n. 1; ment. 246, 261, 264, 282, 283.
Private Correspondence, voy. Garrick.
Pronouncing Dictionary of the English Language, voy. Sheridan (Thomas).
Prothero, éditeur des lettres de Gibbon, 172 n. 6.
Province anglaise sous Charles II, opposée à la Cour et à Londres, 14, 15 et n. 3-4, 16 et n. 1-2.
Provoked Husband (The), voy. Vanbrugh.
Proxénètes, 109-110 et 110 n. 1.
Prudence, personnage d'Anstey *(New Bath Guide*, 241.
Ptolémée, mentionne Bath dans sa géographie, 5 et n. 9.
Public (Le) et les Hommes de Lettres en Angleterre au XVIIIe siècle, voy. Beljame (A.).
Puddledock, Puddledock Hill, 202 et n. 1-2.
Pugh, *Bathoniensium et Aquisgranensium Thermarum Comparatio*, cit. 18 n. 5, 19 n. 4, 20 n. 4, 20 n. 5, 21 n. 4; renv. 21 n. 1.
Pulteney Street, à Bath, 283 n. 2.
Pump-Room, voy. buvette.

Q

Q. in the Corner, *Epistles from Bath*, 244 et n. 7.

Quakeresse, prêche à la buvette de Bath, 159 n. 3.

Queen Square, à Bath, 176 n. 1, 197 n. 7; édifié par les Wood, 32 n. 4, 285 et n. 3; apprécié par Smollett, 286 n. 1; loué par Landor, ibid.

Queensbury (duchesse de), se voit arracher son tablier par Nash, 33 et n. 3.

Quin, acteur, se retire à Bath, 201 et n. 2, 303 n. 4; lettre sur Nash qu'on lui attribue, 47 n. 4; combat Derrick, puis se réconcilie avec lui, 116 et n. 1; à Prior Park, 278 et n. 2; relations avec Allen, ibid., et Warburton, 278 n. 2; peint à Bath par Gainsborough, 291; ami de celui-ci, 292 et n. 2; ment. 73-74.

Quin (Life of), voy. *Life of Quin*.

Quincey (de), v. De Quincey.

Quiverwit (lord), personnage de Smollett *(Roderick Random)*, 190 et n. 1, 191.

R

Rackett, personnage de Foote *(The Maid of Bath)*, représente Mathews, 126 et n. 3, 127-128.

Rackett (Mme), sœur de Pope, 276 n. 6.

Radcliffe (John), médecin, écrit contre les eaux de Bath, 29 et n. 3.

Rae (Fraser), montre la fausseté d'une prétendue lettre d'Eliza Linley, 129 n. 2; éditeur des comédies de Sheridan, 117 n. 7; ment. 180 n. 2;

— *Sheridan*, cit. 125 n. 6, 182 n. 2, 231 n. 3; renv. 119 n. 4, 124 n. 3 à 5, 125 n. 1 à 3, 129 n. 2, 130 n. 1-2, 131 n. 2, 132 n. 2, 133 n. 1 à 3, 134 n. 1, 136 n. 5, 137 n. 1, 139 n. 1, 140 n. 1, 4 à 6, 142 n. 2, 144 n. 2, 145 n. 5-6, 146 n. 1 à 3, 147 n. 1-2, 148 n. 1-2, 4, 149 n. 1 à 4, 150 n. 1.

Ralph Allen, John Palmer, and the English Post Office, v. Murch.

Rambles about Bath, v. Tunstall.

Random (Roderick), personnage de Smollett, à Bath, 105 n. 2, 186-187, 189, 191, 203.

Rangs (distinction des), abolie au XIXe siècle, 299 n. 2.

Rattle, personnage des *Bath Characters*, représente Mathews, 128 n. 3.

Rauzzini, musicien, 295 et n. 4 à 6, 297; ses élèves, 295 n. 7; son influence à Bath, 296 et n. 1.

Rawlins (Thomas), *Tunbridge Wells*, 12 n. 4, 177 et n. 6-7.

Rebellion in Bath, v. Warner.

Recollections of some particulars of the Life of the late Mr. Shenstone, voy. Graves.

Records of my Life, v. Taylor.

Recruiting officer (The), v. Farquhar.

Rees'Cyclopædia, cit. 124 n. 4.

Receipt (A) to make a Bath Easton poem, 231 n. 3.

Redoute (la), v. Sheridan.

Reeve (Mr.), son opinion sur l'attribution d'une épigramme à Chesterfield, 45 n. 3.

Réformateurs religieux, 92.

Register of Folly (The), v. An Invalid.

Règles de critiques, v. Edwards.

Rehearsal (The), v. Buckingham.

Reine (place de la), v. Queen Square.

Relations, faciles dans les villes d'eaux, 83 et n. 4, 84, 85 et n. 1; peu durables, 84 et n. 1.

Religion en Angleterre au XVIIIe siècle, 154 n. 4, 163; à Bath au XIXe, 304 n. 2; v. aussi Abbaye, Église, Méthodistes, Offices.

Remains, v. Kilvert.

Remarks, v. Orrery (lord).

Remarks on the Bath Man, v. *Man of the World (A)*.

Reminiscences, v. Angelo, Kelly, Macready.

Reminiscences of Coleridge, v. Cottle.

Répertoire du théâtre de Bath, bien choisi après 1745, 67; comment composé, 67 et n. 6 à 19; après 1750, 69 et n. 2-3, 70 et n., 71 et n. 1 à 3.

Représailles, v. Goldsmith.

Représentations à Bath au XVIIe siècle, 22 et n. 3; entre 1745 et 1750, 68 n. 1; jugées par Defoe, 66 n. 5, v. aussi Théâtre.

Representative Actors, v. Russell.

Restauration, changements qu'elle introduit dans les mœurs, 14-15; jeu à Londres sous la—, 48; comédie de la —, 183.

Retirement, v. Cowper.

Retrospections, v. Bernard.

Rêve (Un), voy. *Dream (A)*.

Révolution (guerres de la), contribuent à la vogue de Bath, 209.

Reynolds, 294; peint Mme Sheridan, 124 n. 4.

Ricardus Aristenætus, pseudonyme de Warburton, 261 n. 4.

Rice, joueur, tue en duel le vicomte de Barré, 101 n. 4.

Rich (Mlle), 162 n. 4.

Rich (lady), 169 n. 1.

Richard III, personnage de Shakespeare, 70 n. 1; joué par Henderson, 72.

Richard III, voy. Shakespeare.

Richardson, à Prior Park, 247, 277 n. 4; correspondant de Sarah Fielding, 268 n. 3; peut-être peint à Bath par Gainsborough, 291 n. 4; correspondance, renv. 268 n. 3.

Ridotto (The), v. Sheridan.

Rigaud, *Dictionnaire d'argot moderne*, cit. 214 n. 1.

Riggs (Mme), mère de lady Miller, 227 n. 1.

Riot Act, lu aux salles d'assemblée, 117 et n. 3.

Rivals (The), v. Sheridan.

Robert Courteheuse, 7 n. 8

Robert (prince), 107.

Roberts, *Memoirs of Hannah More*, renv. 173 n. 1.

Rochester (comte de) à Bath, 20 n. 1; y écrit un dialogue pastoral, 20 n. 1, 168 et n. 2; y place la scène d'un récit, 108; tourne en dérision la légende de Bladud, 4 et n. 3;

— *Alexis and Strephon*, écrit à Bath, 20 n. 1, 168 et n. 2;

— *Bath Intrigues*, 168 n. 2; renv. et cit. 108 n. 4;

— *Tunbridge Wells*, cit. 19 n. 1.

Rockingham (lord), aux prêches méthodistes, 158 n. 6.

Rockingham (lady) à Bath, 89, 90 n. 1.

Roderick Random, v. Smollett.

Rod (A) for Tunbridge Beaus, 12 n. 4.

Roi, élection d'un—, à Bath, 7 et n. 7; attributions du roi de Bath, 33 n. 1.

Roi (comédiens du), v. comédiens.

Roi Lear (Le), v. Shakespeare.

Romaine, prêche à Bath, 158 n. 8.

Romains, à Bath, 6 et n. 2 à 4, 7.

Romanciers qui décrivent Bath, 186-222 et notes.

Romans, anglais et français lus à Bath, 114 et n. 3 à 5; modernes qui décrivent Bath, 221 n. 2; v. aussi article précédent.

Rome, 102, 286.

Romeo and Juliet, v. Shakespeare.

Rooks, 22 et n. 5.
Roscoe (Mlle), amie de Mlle Linley, 140 n. 4.
Ross (The Man of), v. Kyrle (John).
Rough Sketches of Bath, v. Bayly (Thomas).
Routes qui mènent à Bath, difficiles et en mauvais état, 52 et n. 2.
Rowe, 69 et n. 2, 70 ;
— *The Fair Penitent*, jouée à Bath, 70 n. 8 ;
— *Jane Shore*, jouée à Bath, ibid.
Rowlandson, *The Comforts of Bath*, 57 n. 1, 295 n. 1.
Royal Academy of Arts (The), a pour membres Hoare, 289, Gainsborough, 292 ; Lawrence y étudie, 294.
Royal Circus, édifié par Wood, 198 n. 2, 285 et n. 4 ; habité par Gainsborough, 291 ; critiqué par Smollett, 198 n. 1, 286 n. 1 ; loué par Landor, 286 n. 1.
Royal Crescent, 198 et n. 2, 210 n. 4, 286, 288 ; loué par Landor, 286 n. 1.
Ruffhead, *Life of Pope*, inspirée par Warburton, 264 n. 4 ; cit. 255 n. 2, 257 n. 6-7, 264 et n. 4, 267 n. 4 ; ment. 255 n. 3.
Royal Society, 297.
Ruine (La), poème anglo-saxon où Bath semble décrit, 7 n. 1.
Rule a Wife and have a Wife, v. Beaumont et Fletcher.
Runaway (The), v. Cowley (Mme).
Russel, *Representative Actors*, renv. 78 n. 2.
Russell (lady), personnage de Mlle Austen *(Persuasion)*, 208 et n. 4, 209 n. 3.
Ryce, v. Besant.
Ryde, 268 n. 3

S

S. (Barbara), personnage de Lamb, 131 n. 2.
Saint-Bartholomew's Hospital, 250 n. 4.
Saint-Christophe, 200 et n. 2.
Saint-Cecilia, v. Dryden.
Saint-Columb, 247.
Saint-James (palais de), 202 et n. 2, 230 ; les partisans du prince de Galles n'y peuvent aller, 87 n. 1.
St-James's Park, 84 n. 1.
Saint-James's Chronicle, renv. 28 n. 1.
Saint-Michael's (à Bath), 289 n. 6.
Saint-Paul's (à Londres), 176 n. 1, 286 n. 1.
Saint-Quentin, 130 et n. 1.
Saint-Ronan (Les Eaux de), v. Scott.
Saint-Stephen's (à Londres), 176 n. 1, 286 n. 1.
Saint-Wenefrida's Well, « seigneurie » de Nash, 38 n. 1.
Sainte-Cécile, v. Dryden.
Salisbury, 270 n. 4.
Salles d'assemblée, les premières, 32 et n. 2, 60 n. 5 ; *Lower Rooms*, édifiées par Wood le père, 285 n. 5, 286 n. 5 ; fermées, 301 n. 1 ; incendiées, 286 n. 5 ; *Upper Rooms* ou *New Rooms*, édifiées par Wood le fils, 49 n. 2, 60 n. 5, 117 n. 6 ; extrait de leur règlement, 34 n. 2 ; décrites par Dickens, 215 et n. 1, 216 et n. 1-2 ; délaissées, 211 et n. 3, 301 n. 1 ; tableaux aux—, 288 et n. 1, 289 et n. 6 ; rivalité des *Lower Rooms* et des *Upper Rooms*, 117 et n. 7, 286 n. 4 ; leurs propriétaires successifs, 60 n. 5 ; toutes abandonnées, 300 n. 1.
Salomon, 239.
Sanders, *Life of Sheridan*, renv. 181 n. 1.
San Miniato, 175 n. 4.
Sapho, surnom donné à lady Miller, 227 et n. 2, 230.
Saunders (Mlle), correspondante (?) de Mlle Linley, 129 n. 2.
Saxons, 7 n. 7.

Scarborough, 82 n. 3, 111; comté de Nash, 38 n. 1.

Scarborough (lady) à Bath, 89, 90 n. 1.

Scarth (H.-M.), auteur de *Aquæ Solis*, 6 n. 2.

Schizzo (A), on the Genius of Man, v. Harington (sir E.).

School for Scandal (The), v. Sheridan.

Scots, 7.

Scott (G.), emprunts faits par Goldsmith à ses papiers, 26 n. 3 et 27 n. 1.

Scott (Mme), correspondante de Mme Montagu, cit. 92 n. 1.

Scott (sir Walter), 305, à Bath, 172 et n. 1-2;

— *Saint-Ronan's Well*, cit. 84, 85 et n. 1; renv. 186 n. 2;

— *Waverley*, ment. 175 n. 2.

Scudéri (Mlle de), 227 et n. 2.

Selwyn (G.) au prêche méthodiste, 158 n. 6.

Sentence of Momus (The), renv. 231 n. 3.

Sévigné (Mme de) décrit Vichy, 13 n. 2.

Seward (Mlle), aux concours de Batheaston, 230 n. 5; collabore aux *Poetical Amusements*, 233 et n. 5;

— *Poem to the Memory of Lady Miller*, 230 n. 5.

Shadwell peint la société d'Epsom dans *Epsom Wells*, 12 n. 4, 177 et n. 5.

Shakespeare, a peut-être joué à Bath, 64 et n. 3-4; semble parler de cette ville dans deux sonnets, 64 et n. 5; ses pièces souvent jouées à Bath, 67 et n. 6 à 9, 70 et n. 1; comment modifiées, 70 n. 1; ment. 69 n. 2, 123 n. 1, 237 et n. 1;

— *As You Like It*, vu par Scott à Bath, 172 n. 2;

— *Henry V*, première pièce jouée au théâtre de Bath, 69, 70 et n. 2;

— *Julius Cæsar*, cit. 134 n. 2;

Shakespeare, *Macbeth*, joué à Bath, 70 n. 2; danse de sorcière intercalée dans—, 70 n. 1; Mme Siddons dans—, 78 et n. 4;

— *Othello*, joué à Bath, 67 et n. 6, 70 n. 2;

— *Richard III*, 120 n. 3; joué à Bath, 70 n. 2, 72;

— Autres pièces jouées à Bath, 70 n. 2;

— *Sonnets*, cit. 64 n. 5;

— *Venus and Adonis*, cit. 182 et n. 3.

She Stoops to Conquer, v. Goldsmith.

Sheffield (lord), lettre de Gibbon à—, cit. 172 n. 6.

Shelley, à Bath, 175.

Shenstone, à Bath, ami de Graves, 170 et n. 7; correspondant de lady Luxborough, 48 n. 2.

Shepherd (Mr.), personnage de Mlle Austen *(Persuasion)*, 207 n. 1.

Sheridan (Alicia), plus tard Mme Lefanu, v. Lefanu (Mme).

Sheridan (Charles), 121; s'éprend d'Eliza Linley, 124; découragé par elle, quitte Bath, 125; surpris par la fuite de Mlle Linley, 134; accusé par Mathews, 136 et n. 5; rejoint celui-ci, 137; lettres de lui au sujet de son frère, citées 140 n. 6, 141 n. 1, 145 n. 1.

Sheridan (famille), en relations avec la famille Linley.

Sheridan (Mme Eliza), femme de Richard Brinsley S., v. Linley (Eliza).

Sheridan (Mme Esther Jane), seconde femme du même, 145 n. 2.

Sheridan (Mme Frances), femme du second Thomas Sheridan et mère de Richard S., 120 n. 7, 129 n. 2; prend des leçons de chant de M. Linley, 124 n. 5; lettre, renv. 180 n. 2;

— *A Journey to Bath*, 113, 180 et n. 2-3, 181 et notes: cit. 181 n. 2; comparé aux *Rivaux*, 181 n. 3.

Sheridan (Richard Brinsley), sa famille, 119, 120 et notes; ses études à Harrow, 121 n. 2; sa vie à Bath, 121 et n. 6; ses premiers essais littéraires, 121 et n. 3 à 5; décrit par sa sœur à cette époque, 121 n. 7, et par Mlle Burney plus tard, ibid.; s'éprend d'Eliza Linley, 122, 124; confident et messager de Halhed, épris de la même, 125 et n. 3; s'il trahit celui-ci, 125 n. 3; avoue son amour à sa sœur, 129 n. 2; son estime pour M. Long, 128; accompagne Mlle Linley à Londres et en France, 131; l'épouse secrètement à Calais, 132 et n. 2; se rend avec elle à Lille, 133; écrit vraisemblablement à Mathews, 133 n. 2; revient avec M. et Mlle Linley, 134; reçoit la lettre et le défi de Mathews, 136 n. 2; lui répond, 136 et n. 3; le rejoint, 136 et n. 5; repart pour Bath, 136; se bat en duel avec Mathews, 137 et n. 2 à 4, 138, 139 et notes; sa connaissance de l'escrime, 137 n. 5; fait un récit de toute cette affaire, 137 n. 4; cité 134 n. 2, 136 n. 2 à 5, 137 et n. 2, 138, 139 et notes; dans une position fausse, 140 et n. 4; approuvé cependant, 141; provoqué par Mathews, se bat de nouveau avec lui, 142 et n. 1-2, 143 et n. 1 à 5, 144 n. 1; se rétablit de ses blessures, 145 et n. 3; promet à son père de rompre avec Mlle Linley, 145 et n. 5; correspond cependant avec elle, 145 et n. 6; la revoit, 146; à Waltham Abbey, 146 et n. 1; ses angoisses, 146, 148 et notes; lettres qu'il écrit à Thomas Grenville, cit. 146 et n. 3, 147 et n. 1, 148 et n. 1; veut se battre de nouveau, 148 et n. 4; revoit peut-être Mlle Linley, 149 et n. 1; brouillé, puis réconcilié avec elle, 149; obtient le consentement de M. Linley, 149 et n. 4; épouse Mlle Linley, 150; inscrit au *Middle Temple*, ibid.; directeur de Drury Lane, 73 n. 2; engage Henderson, 73, et Mme Siddons, 77 et n. 3; peint par Reynolds et d'autres, 121 n. 7; souvenirs de Bath dans ses comédies, 150 et n. 4 à 6, 151, 152 et notes; lettres de lui citées, 125 n. 2, 133 n. 1, 134 n. 2, 147 et n. 1-2, 148 et n. 1 à 4, 149 n. 1, 231 n. 3; I, ment, 71, 106 n. 2, 118, 129 n. 2, 131 n. 1-2, 133 n. 3, 135, 136 n. 5, 139, 140 n. 1-2-5-6, 152 n. 2, 182 n. 2, 185, 191, 223, 298.

— *Clio's Protest*, 121 n. 5;

— *The Critic*, annoncé par *Jupiter*, 121; joué à Bath, 71 n. 3;

— *The Duenna*, joué à Bath, 71 n. 3;

— *Panegyric to the Ridotto*, 117 n. 6, 121 n. 5; imité d'Anstey, 243;

— *The Rivals*, peut-être écrits en partie à Bath, 182 n. 4; joués à Bath, 71 n. 3; première représentation dans cette ville, 79 n. 8; y ont grand succès, 152 et n. 2; par où ils tiennent à Bath, 150 et n. 6, 151 et n. 1-2, 152 et n. 2, 182, 184, 186; s'ils ont un caractère autobiographique, 150 et n. 6, 151 et n. 1; doivent quelque chose au *Journey to Bath*, 181 et n. 3; appréciés, 182, 183; cit. 35 n. 2, 117 n. 7, 151 n. 2, 184 n. 4-5, 185 n. 2, 4 à 7; renv. 184 n. 1 à 5, 185 n. 1 à 8; ment. 106 n. 2, 112, 113, 114 n. 2, 180 n. 2, 181 n. 3;

— *The School for Scandal*, première esquisse de cette pièce, 58 n. 5, 150 et n. 4-5; ayant pour scène la buvette de Bath, 58; jouée à Bath, 71 n. 3, 79 n. 8; après des répétitions dirigées par l'auteur, 79 n. 8; traits probablement empruntés à Smollett, 195 et n. 2; ment. 182;

— *The Slanderers*, première esquisse de l'*École de la Médisance*, 150 et n. 4-5;

— *A Trip to Scarborough*, joué à Bath, 71 n. 3;

Sheridan, v. Oliphant (Mme).

Sheridan als Lustspieldichter, v. Weiss.

Sheridan (Life of), v. Sanders.

Sheridan and his Times, v. An Octogenarian.

Sheridan (Memoirs of), v. Watkins.

Sheridan (R.-B.) et Halhed, *Jupiter*, 121 et n. 3 ;

— *Love Epistles of Aristenætus*, 121 n. 4, 125 n. 3.

Sheridan (Thomas), 119 et n. 1-3.

Sheridan (Thomas), fils du précédent et père de Richard Brinsley, 119 et n. 4 ; ami de Johnson, 119-120 ; comment apprécié par celui-ci, 120 n. 2-3 ; brouillé avec lui, 120 n. 1 ; à Dublin, à Londres, 120 ; en France, 120, 130 et n. 1 ; à Bath, 120 ; ses projets, 121 ; ses travaux littéraires, 121 n. 1 ; peut-être combattu par Derrick, 121 n. 1 ; donne des leçons au jeune Angelo, 137 n. 5 ; irrité du second duel de son fils, 145 ; se réconcilie avec lui, mais combat son amour pour Mlle Linley, 145 et n. 3 ; l'envoie à Waltham Abbey, 146 ; se rend à Dublin, ibid. ; refuse son consentement à son mariage, 150 et n. 2 ; voit jouer Mme Siddons et la loue fort, 77 et n. 2 ; lettres de lui cit., 142 n. 2, 143 n. 4-5, 144 n. 1, 146 n. 1, 148 n. 2 ; ment. 124, 140 n. 6, 282 n. 1.

Sherlock, évêque de Salisbury, 262 et n. 1.

Shirley, prêche à Bath, 158 n. 8.

Shirley, v. A Member of the Houses of Shirley and Hastings.

Shockerwick, près Bath. Pitt y apprend la nouvelle de la bataille d'Austerlitz, 91 n. 10.

Shoe Lane, 202.

Shrewsbury (comtesse de), joue sur les promenades, 102 n. 1.

Shuter, acteur, aux sermons de Whitefield, 163 et n. 1.

Shylock, l'un des meilleurs rôles de Henderson, 74 et n. 2.

Sicard, traducteur des *Observations* de Hartley, 96 n. 3.

Siddons (Mme), échoue à Drury Lane, 74 et n. 4 ; appréciée par Henderson, 74 et n. 5-6 ; débute à Bath, 75 ; comment reçue, ibid. et 75 n. 2 ; rôles qu'elle y tient, 75 n. 3 ; conquiert le public, 75, 76 ; s'illustre à Bath, 63 ; louée par Taylor, 77 et n. 1, et Sheridan le père, 77 et n. 2 ; fait ses adieux au public de Bath, 77, 78 et n. 1 ; ses triomphes au théâtre, 78 et n. 2 à 5 ; revient à Bath, 78 et n. 7, 80 ; ses qualités personnelles, 78 ; jugée par Johnson, ibid. et n. 6 ; son opinion sur Henderson, 73 n. 4 ; peinte à Bath par Lawrence, 294 et n. 2-3 ; ment. 70, 282 ; ses *Memoranda*, cités 76 n. 1, 77 n. 3-4.

Siddons (Mrs.), v. Kennard (Mme).

Sidney (sir Philip), son père et ses oncles à Bath, 9 n. 4.

Simkin, personnage de Chaucer, 243 n. 2.

Simond, *Voyage d'un François*, cit. 283 n. 3, 304 n. 2.

Simples Croquis de Bath, v. Bayly (Thomas).

Simpson, propriétaire de salles d'assemblée, 60 n. 5, 67 n. 2.

Sketch (A) of the Life and Paintings of Thomas Gainsborough, v. Thicknesse.

Slanderers (The), v. Sheridan.

Smollett, à Bath, 171, 186 ; songe à s'y établir, 171 ; y écrit un traité médical, 171 et n. 2, 186 et n. 3 ; décrit cette ville dans ses romans, 171 ; comment il la peint, 202, 203 n. 1 ; comparé à cet égard avec Mlle Austen, 203, et Dickens, 220-221 ; dénonce les médecins, 95 et n. 3 ; s'il faut l'en croire sur ce point, 96 ; raille les méthodistes, 164 n. 4 ; ses romans lus à Bath, 114 ; caractères de son talent, 195-196 ; imité par Anstey, 235 n. 4 ; ment. I, 68 et n. 1, 97, 98 n. 1, 105, 171 et n. 2, 188, 202 n. 3, 212, 220, 223, 298 ;

— *Adventures of Ferdinand*,

Count Fathom, 196 n. 3; renv. 84 n. 1;

Smollett, *Essay on the external Use of Water*, 171 et n. 2, 186 et n. 3; renv. 56 n. 3;

— *The Expedition of Humphry Clinker*, analyse partielle, 196-212 et notes; rapproché du *New Bath Guide*, 235 n. 4; impression que ce roman donne des mœurs de Bath, 113; cit. 55 n. 2, 57 n. 2, 58 n. 3-4-6, 62 n. 4, 82 et n. 2, 196 n. 4, 197 n. 2 à 6, 198 n. 2 à 4, 199 et n. 1-2, 200 n. 1 à 3, 201 et n. 1 à 3, 286 n. 1, 287 n. 2; renv. 52 n. 4, 54 n. 1, 4-5, 56 n. 3, 198 n. 2, 201 n. 2, 202 n. 3, 235 n. 4, 289 n. 10, 304 n. 1-2; ment. 115 n. 5, 171, 196 et n. 4, 202 et n. 3, 203 n. 2, 235;

— *Peregrine Pickle*, donne une impression pire de Bath que *Humphry Clinker*, 113; passage rapproché de l'*École de la Médisance*, 195 n. 2; cit. 95 n. 3, 103, 104 et n. 1, 105 n. 1, 191, 192 et notes, 193 et n. 1, 194 et n. 1, 195 et n. 1-2; renv. 100 n. 5, 111 n. 3; ment. 90 n. 1, 111, 114 n. 3, 171, 186 n. 4, 203 n. 2;

— *Roderick Random*, analyse partielle, scènes à Bath, 188, 191; donne une idée pire de Bath que *Humphry Clinker*, 113; cit. 47 n. 4, 103 n. 1, 187 et n. 1 à 3, 189, 190 et n. 1, 191 et n. 2-3, 203 n. 1; renv. 52 n. 4, 105 n. 2, 136 et n. 4, 171, 203 n. 2, 236 n. 2.

Smyrna Coffee House (The), 26 n. 3.

Snapper (Mlle), personnage de Smollett *(Roderick Random)*, à la buvette de Bath, 47 n. 4, 187.

Sneerwell (lady), personnage de Sheridan *(The School for Scandal)*, 122.

Snodgrass (Mr.), personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 213 n. 4.

Snuphanuph (lady), personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 215 n. 1.

Société de Bath, au XVIIe siècle, 16-17; modifiée par Nash, 38, 39; unique sous lui, 81 et n. 2; ses éléments divers, 81, 112 et notes; point encore très polie, 188; se mélange au XIXe siècle, 299; se divise en clans, 300; comment peinte par les auteurs comiques, 177, 186 et notes; par les romanciers, 186, 222 et n.;

Société des stations d'Allemagne, 306 et n. 2;

— des villes d'eaux peinte par Scott, 84, 85 et n. 1.

Société des Arts d'Adelphi, v. Adelphi Society of Arts.

Société Royale, v. Royal Society.

Soir des Rois (Le), v. Shakespeare.

Solinus, *Polyhistor*, cit. 4 n. 1.

Some Memoirs of Dr. Radcliffe, renv. 25 n. 1.

Somerset (comté de), 1, 3.

Sonnerie de cloches à l'arrivée des voyageurs, 54 et n. 2.

Sonnets de Shakespeare, v. Shakespeare.

Sophronie, personnage de Durfey *(The Bath)*, 178.

Southerne, 67; *Isabella*, joué à Bath, 70 n. 9;

— *Oroonoko*, id., 67 n. 18, 70 n. 9.

Southey, à Bath, 172 et n. 3; insinuation de Byron sur son compte, 109 n. 1;

— *Life and Correspondence*, renv. 172 n. 3.

— *Life of Wesley*, cit. 154 n. 5, 162 n. 1; renv. 158 n. 7, 159 n. 1, 161 n. 6.

Southwark, 200 et n. 2.

Souverains à Bath, v. Charles II, Edgar, George II, Jacques II, Napoléon III.

Souveraines à Bath, v. Anne, Catherine de Bragance, Marie (femme de Guillaume III), Marie de Modène.

Spa, 306, rapproché de Bath par Massinger, 10 et n. 3.

Spa (Amusemens des Eaux de), v. Pöllnitz.

Spanish Friar (The), v. Dryden.
Sparte, 102.
Spectacles, commandés, 66 n. 3.
Spectateurs de Bath, leur réputation, 79 n. 8.
Spectator (The), 4 n. 4, 16 n. 2, 111.
Spence, discours de Martha Blount à—, 265;
— *Anecdotes*, cit. 265 n. 1, 267 n. 4, 276 n. 4-5.
Spencer (lord), à Bath, 90 et n. 1.
Spencer (lady), à Bath, 90 et n. 1; peinte par Gainsborough, 291.
Spenser, rapporte la légende de Bladud, 5 et n. 5;
— *The Faerie Queene*, renv. ibid.
Spiritual Quixote (The), v. Graves.
Stafford (vicomte de), à Bath, 10 n. 6.
Stanhope (Mr.), 158 n. 10.
Steele à Bath, 169 et n. 4; ment. 39 n. 1, 99 n. 3; cité sur les médecins de Bath, 93 n. 1, 94 et n. 3; sur le jeu à Bath, 102 et n. 1; sur les mœurs de Bath, 111 n. 1; sur les poètes d'eaux, 223 et n. 2, 224 et n. 1;
— *The Conscious Lovers*, joués à Bath, 67 n. 13, 71 n. 1.
Stella (Esther Johnson), 119 n. 2.
Step (A) to the Bath, cit. 20 n. 4, 21 n. 2, 52 n. 2, 54 n. 4, 82 et n. 1, 108 n. 6-7; renv. 21 n. 1, 22 n. 3, 23 n. 2, 57 n. 4, 112 n. 4.
Stephen (Leslie), éditeur de Fielding, 270 n. 2; ment. 268 n. 3;
— Article sur Byron, renv. 107 n. 1;
— *Pope*, renv. 254 n. 3.
Sterne à Bath, 171 et n. 6; lu dans cette ville, 114; rapproché d'Anstey, 243 et n. 2; raille les méthodistes, 164 n. 4; peint peut-être à Bath par Gainsborough, 291 n. 4.
Steventon, 203.
Stewart (Mlle) à Bath, 11 n. 1.
Stewkly (lord), personnage de Mme Sheridan *(A Journey to Bath)*, 181 et n. 1-2.
Stone (Mme), *Chronicles of Fashion*, cit. 106 n. 3.
Storace, chanteur, 295 n. 7.
Strahan, correspondant de Hume, 171 n. 4.
Strange (comédiens de lord), v. Comédiens.
Suffolk (comtesse de), correspondante de Walpole, 90 n. 1, 109 n. 2; aux sermons méthodistes, 158 et n. 3, 163, 164 et n. 1;
— *Letters to and from Henrietta, Countess of Suffolk*, renv. 34 n. 2, 66 n. 4, 169 n. 1, 170 n. 4.
Sul, divinité bretonne, identifiée avec Minerve, 6 n. 2.
Summer in Bath (A), cit. 299 n. 2; renv. 300 n. 1; ment. 244 et n. 10.
Sutherland, *Attempts to Revive Antient Medical Doctrines*, cit. 55 n. 3, 106 n. 1, 113 n. 1.
Sutherland (G.-E.), v. Tarkington (Booth).
Swallow, *Methodism in the Light of the English Literature of the Eighteenth Century*, renv. 164 n. 4.
Swansea, ville natale de Nash, 28.
Swift, ami de Thomas Sheridan, 119, dont le fils écrit sa vie, 121 n. 1; rapproché d'Anstey, 242 et n. 2; ment. 119 n. 1, 225 et n. 3, 226; lettres de Mme Barber à—, cit. 289 et n. 1; de Bolingbroke à—, cit. 254 n. 1; de Gay à—, renv. 169 n. 1, 170 n. 3, 5-6; de Pope à—, 253 n. 7, 258 n. 6;
— *Journal to Stella*, cit. 169 n. 3;
— *Works*, édit. Bohn, renv. 169 n. 1, 170 n. 3 à 5, 289 n. 1;
— *Works*, édit. T. Sheridan, renv. 119 n. 3.
Swinburne, *A Ballad of Bath* (dans *Poems and Ballads*, Third series), cit.

175 n. 4, 245, 311-312; renv. 223 n. 1; ment. 244 et n. 13, 245.

Sydney Smith, v. Chevrillon.

Sylvia, v. Braddock (Fanny).

T

T., *Wonders of a Week at Bath*, 243 n. 7, 244 et n. 4, 300 n. 1.

Tabby, v. Tabitha.

Tabitha, personnage d'Anstey *(The New Bath Guide)*, 241 ; le même nom dans Smollett, 235 n. 4.

Tabliers, interdits par Nash dans les salles d'assemblée, 33 et n. 3.

Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, renv. 15 n. 1.

Tan-Saï, v. Crébillon fils.

Tarkington (Booth), *Monsieur Beaucaire*, roman, 221 n. 2.

Tarkington (Booth) et Sutherland (J.-E)., *Monsieur Beaucaire*, comédie, 221 n. 2.

Tatler (The), cit. 93 n. 1 ; renv. 4 n. 4, 20 n. 1, 26 n. 1, 38 n. 1, 66 n. 2-3, 94 n. 3, 97 n. 4, 98 n. 1, 99 n. 2, 100 n. 5.

Taverner, peintre, à Bath, loué par Smollett, 289 n. 10.

Taylor, ami de Garrick, son jugement sur Mme Siddons, 76, 77 et n. 1 ; lettre citée, 77 n. 1 ; renv. 73 n. 1 :

— *Records of my Life ;* renv. 74 n. 2, 120 n. 4, 273 n. 2.

Teazle (lady), personnage de Sheridan *(The School for Scandal)*, 58.

Temple, Nash étudie au—, 23 : v. aussi *Middle Temple*.

Temps (Le), journal cité 214 n. 1.

Tems (du), concourt à Batheaston, pièce citée, 232 et n. 1.

Tens (du), v. Tems (du).

Thackeray, *Lectures on the Four Georges*, cit. I et n. 1, 92 et n. 4 ; renv. 98 n. 3.

Thackeray, *The Newcomes*, cit. 307, 308 et n. 1 ;

— *The Virginians*, cit. 62 n. 4 : renv. 88 n. 7, 102 ; ment. 221 n. 2.

Thames Street, 202 n. 1.

Thanet (lord), 148 n. 5.

Thayer, propriétaire de salles d'assemblée, 60 n. 5.

Thé d'Arac, 83 n. 5.

Théâtre à Bath, son histoire, 63, 80 et notes ; son rôle, 63 et n. 1, 79 et n. 7-8, 80 et notes ; avant le XVIIe siècle, 64 et notes ; mal connu ensuite, 65 et n. 2 ; installé dans une salle spéciale, 32, 65 et n. 3, 66 et n. 1 ; médiocre et peu fréquenté, 66 et notes ; dans d'autres locaux, 67 et n. 1 à 5 ; répertoire après 1745, 67 et n. 6 à 19 ; dans une nouvelle salle, 68 et n. 2 à 5, 69 et n. 2 ; son répertoire, 69 et n. 3, 70 et notes, 71 et n. 1 à 4 ; a de bons acteurs, 71 et n. 5 ; entre autres, Henderson, 71, 72, 73 et notes, 74 et n. 1 à 3 ; et Mme Siddons, 74 et n. 4 à 6, 75, 78 et notes ; et plusieurs autres, 79 et n. 1 à 5 ; comment considéré par les acteurs et le public, 79 et n. 7-8 ; visité par les acteurs de Londres, 83 ; délaissé par l'aristocratie, 211 et n. 3 ; son déclin, 80 ; v. aussi Acteurs, Actrices, Comédiens, Répertoire, Spectacles, Spectateurs, Tournées.

Theodosius, v. Lee.

Thermæ Bathonicæ, v. Johnson (Thomas).

Thermal Baths of Bath (The), v. Freeman.

Thermes romains, quand découverts, 6 n. 3 ; leur étendue, 6 n. 4.

Thétis, 239 et n. 2.

Thicknesse, 290 et n. 1 ; patronne Gainsborough, 290 et n. 3-4, 293 n. 3-4 ; a des démêlés avec lui, 292, 293 et n. 1-2 ; juge défavorablement Allen, 250 n. 4, 251 n. 7 ;

— *The New Prose Bath Guide*,

cit. 33 n. 2, 44 n. 2, 54 n. 1, 55 n. 2, 61 n. 1-2, 62 n. 1, 100 n. 2, 104 n. 2, 105 n. 5, 252 n. 4, 287 n. 2; renv. 33 n. 2, 117 n. 7, 165 n. 1, 171 n. 3, 247 n. 2, 250 n. 4, 286 n. 5;

Thicknesse, *A Sketch of the Life and Paintings of Thomas Gainsborough*, cit. 290 n. 3-4, 291 n. 3, 293 n. 1 à 3; ment. 290 n. 1;

— *The Valetudinarian's Guide*, cit. 38 n. 1, 57 n. 2.

Thicknesse (Mme), 293 n. 1.

Thomas, personnage des *Rivaux* de Sheridan, 184 n. 4.

Thorpe (Isabella), personnage de Mlle Austen *(Northanger Abbey)*, 207.

Thorpe (les), personnages du même roman, ment. 175 n. 2.

Thrale (famille) à Bath, 171 n. 7; avec Johnson, 171, et Mlle Burney, 172 n. 5. V. aussi Thrale (Mme).

Thrale (Mme), correspondante de Johnson, 105; se retire à Bath, 303 n. 4; lettre citée, 53 n. 3.

Through England on a Side Saddle, v. Fiennes (C.).

Tibulle, Anstey comparé à—, 243 et n. 2.

Tickell Mme (Mary Linley, plus tard), son talent, 123 n. 1.

Tilney (Henry), personnage de Mlle Austen *(Northanger Abbey)*, 205, 206 et n. 2.

Tilney (les), personnages du même roman, ment. 175 n. 2.

Tinsel (colonel), personnage de Smollett *(Humphry Clinker)*, 200 et n. 2.

Toast, nouvel emploi de ce mot fait à Bath, 20 n. 1.

Tobit, 188 n. 2.

Tom Jones, v. Fielding.

Torquay, 306.

Toubin, *Dictionnaire explicatif et étymologique de la langue française*, renv. 214 n. 1.

Tour (A) thro' the Whole Island of Great Britain, v. Defoe.

Tournées d'acteurs à Bath, leur effet, 80.

Tournery, éditeur de Diderot, 14 n. 2.

Townshend (lord John), 148 n. 5.

Tradesmen's and Travellers' Companion (The), cit. 53 n. 1.

Traill, *Two Centuries of Bath*, cit. 175 n. 4.

Travell (Beau), 26 n. 1.

Travels, v. Brome.

Trevecca, siège d'un collège méthodiste fondé et dirigé par la comtesse de Huntingdon, 161 et n. 6.

Tricherie au jeu, 99, 100 et notes, 101 et n. 1-2.

Trip to Bath (A), titre donné par erreur à *A Journey to Bath*, q. v.

Trip to Scarborough (A), v. Sheridan.

Trollope (Mme), *Paris and the Parisians*, ment. et cit. 306 n. 2.

Troupes, v. Comédiens.

Trumpington, demeure d'Anstey, 234 n. 2, 243 n. 2.

Tryfort (Mme), personnage de Mme Sheridan *(A Journey to Bath)*, prototype de Mme Malaprop, 180 n. 2.

Tugwell, héros du *Spiritual Quixote* de Graves, 165-166.

Tunbridge, ou Tunbridge Wells, rivale de Bath, 12 et n. 4; visitée par Charles II et Catherine de Bragance, ibid., « duché » de Nash, 38 n. 1; amusements à—, 21 n. 3, 22 n. 3; décrite par Hamilton, Pavillon et divers, 12 n. 4; plus tard par Thackeray, 62 n. 4, 221 n. 2; qui y envoie Mme de Bernstein, 103; opposée par Diderot à Bourbonne, 14 n. 2; absence de visites à—, 60 n. 4; offices à—, 59 n. 3; mariages à—, 106; mœurs dissolues à—, 107, 108, 109 n. 1; poètes à—, 224 n. 3; cesse d'être à la mode, 82 n. 3; pièces de théâtre et poèmes sur—, 12 n. 4; ment. 16, 29 n.

3, 38, 51 n. 1, 82 n. 3, 88 n. 7, 111, 225 et n. 2-4, 305 n. 3.

Tunbridge Walks, v. Baker.

Tunbridge Wells, v. Tunbridge.

Tunbridge Wells, v. Rawlins et Rochester.

Tunbridge Wells (A General Account of), v. *General Account (A), etc.*

Tunbridgiale, cité 59 n. 3.

Tunbridgialia, ment. 225 n. 2.

Tunbrigalia, ment. 225 n. 2.

Tunbrigialia, ment. 225 n. 2.

Tunstall, *Rambles about Bath*, renv. 270 n. 4.

Tupman (Mr.), personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 213 n. 4.

Turner, médecin, 9;

— *A Booke of the Properties of the Bath*, cit. 9 n. 4.

Twickenham, 258 et n. 3, 260 n. 4, 266 n. 6.

Twangdillo, personnage du *Spiritual Quixote* de Graves, 165 et n. 6.

Twelfth Night (The), v. Shakespeare.

Twerton, près Bath, résidence de Fielding, 263 et n. 4, 270 n. 5; maison de celui-ci à—, 270 n. 4.

U

Ueber die Vorlagen zu Sheridans Rivals, v. Hartmann.

Universal Magazine (The), article sur Nash dans—, 27 n. 3.

Upper Rooms, v. Salles d'Assemblée.

Upton, 109 n. 1.

Uranus, découverte d'—, faite à Bath par Herschel, 296-297.

V

Valetudinarian's Guide (The), v. Thicknesse.

Vals, 97 n. 4.

Vanbrugh, *The Provok'd Husband*, joué à Bath, 71 n. 1; Mme Siddons dans —, 75 et n. 1;

— *The Provok'd Wife*, jouée à Bath, 71 n. 1.

Vane (lady), sa triste réputation, 90 n. 1; héroïne des *Memoirs of a Lady of Quality*, ibid., 114 n. 3, 196 n. 2; à Bath, 90 et n. 1; y ouvre le bal, 109 n. 2.

Vathek, v. Beckford.

Venice Preserved, v. Otway.

Venise Sauvée, v. Otway.

Venn, prêche à Bath, 158 n. 8; correspond avec lady Huntingdon, 161 n. 1; lettre citée, 164 n. 3.

Venus and Adonis, v. Shakespeare.

Verbruggen (Mme), actrice, 177 n. 8.

Vernet (Horace), maître de Thomas Barker le fils, 294 n. 9.

Vesey (Mme), 227 et n. 2.

Vichy décrit par Mme de Sévigné, 13 n. 2.

Victor (Mme), correspondante de Mme F. Sheridan, 180 n. 2.

Victoria Art Gallery, à Bath, 288 et n. 3.

Vie à Bath (train ordinaire de la), 51-63 et notes.

Villes d'eaux, allemandes, en faveur au XIXe siècle, décrites, 306 et n. 2, 307 et notes, 308 et n. 1; anglaises, deviennent des centres mondains, 12 et n. 4, 13 et n. 1; raisons qui y attirent, 15, 16 et notes; en particulier la *gentry* et la bourgeoisie, 17; leur caractère et leur rôle, 308, 310; v.

aussi Bath, Epsom, Scarborough, Tunbridge.

Villes d'eaux continentales, parcourues par les joueurs de profession, 97 n. 4 ;

— françaises, par où elles ressemblent aux anglaises et par où elles en diffèrent, 13 et n. 2, 14 et n. 2; peintes dans les comédies, 177 n. 2.

Villette (Jean de la), évêque de Somerset, 7-8.

Villula (Joannes de), v. Villette (Jean de la).

Virginians (The), v. Thackeray.

Visites, à Bath, 60 n. 4 ; point admises dans les autres villes d'eaux, ibid.

Visiteurs de Bath, leur nombre, 81 n. 1.

Voleurs de grand chemin, 52 et n. 4.

Voltaire, décrit Forges, 13 n. 2.

Voyage à travers toute l'île de Grande-Bretagne, v. Defoe.

Voyage à Bath, ses difficultés au XVIIIe siècle, 52 et n. 2 à 4; temps qu'il y faut, 53 et n. 1 à 4.

Voyage à Bath (Un), v. Sheridan (Mme Frances).

Voyage à Bourbonne, v. Diderot.

Voyage d'un François en Angleterre, v. Simond.

Voyage dans les trois Royaumes, v. Chantreau.

Voyage du docteur Bongout, v. Anstey.

W

W.-B. (William Brereton ?) lettre cit. 133 n. 3, 134 n. 1 ; renv. 136 n. 1.

Wace rapporte la légende de Bladud, 5 et n. 1.

Wade (capitaine), maître des cérémonies, 117 et n. 4, 142 n. 1-2; peint par Gainsborough, 288 et n. 1.

Wade (général, puis maréchal), donne sa fille à Allen, 248 et n. 1, 278 n. 6; caution pour lui, 249 n. 1 ; député de Bath, 278 n. 6 ; ment. 279 n. 1.

Wallis (Mlle), plus tard Mme Campbell, 79 n. 2.

Wallis (Mlle), personnage de Smollet *(Humphry Clinker)*, 197 n. 3.

Walpole (Horace), à Bath, où il se plaît peu, 89; se tient à l'écart, 89 n. 3; aux prêches méthodistes, 158 et n. 4; entend Wesley à Bath, 162, 163 et n. 4; à Batheaston, 226 n. 1 ; qu'il décrit, 227 et n. 1 ; ment. 164, 228 et n. 1, 229 n. 3, 230, 231 n. 6, 241 ; son jugement sur Fielding, 270 n. 1; sur le *New Bath Guide*, 234, 235 et n. 1; lettres citées, 88 n. 5, 89 et n. 1 à 3, 90 et n. 1-2, 109 n. 2, 123 n. 3, 163 n. 4, 226 n. 1, 227 n. 1-3, 234, 235 n. 1; renv. 231 n. 1-3, 270 n. 1 ;

— *Catalogue of the Royal and Noble Authors*, 229 n. 3.

Walpole (sir Robert), ses adversaires se réunissent à Bath en 1737, 86 et n. 1-2, 87; leur résiste, 87.

Waltham Abbey (Essex), séjour de Sheridan, 146 et n. 1, 147 n. 2, 149.

Wapping, 200 et n. 2.

Warburton, commentateur et ami de Pope, 261 n. 4; introduit par lui chez Allen, 260 et n. 4, 261 et n. 1-2; à Prior Park, 247, 262, 263 n. 2; suggère peut-être une correction à Pope, 260 n. 1; lui donne des conseils touchant la *Dunciad*, 263 n. 1; prêche à Bath, 45 n. 1, 263; dédie un ouvrage à Allen, 263 n. 3 ; revient à Prior Park, 263 et n. 3; épouse la nièce d'Allen, 263 ; devient doyen de Bristol et évêque de Gloucester, 263 et n. 4 : héritier d'Allen, ibid., à qui il élève un monument, 276 n. 2; se retire à Gloucester, 263 n. 5; rôle qu'il joue dans les différends entre

Allen et Pope, 264 n. 4, 266 n. 3; entre Allen et Pitt, 280 n. 1; ses sentiments et ses procédés envers Martha Blount, 264 n. 4; ses relations avec Edwards, anecdote, 277 n. 6; avec Garrick, 278 n. 1; avec Hartley, 96 n. 3; avec Hurd qu'il introduit chez Allen, 277 n. 4; avec Quin, anecdote, 278 n. 2; inspire la vie de Pope, par Ruffhead, 264 n. 4, 265 et n. 1; son caractère, 263 et n. 2; lettre citée, 252 n. 2; ment. 157 n. 1, 165, 170, 246, 255 n. 2-3, 256 n. 2, 260 n. 4, 276, 277 et n. 1;

— *The Alliance between Church and State*, 260 n. 7;

— *A Critical and Philosophical Commentary on Mr. Pope's Essay on Man*, 260 n. 7, 263 n. 3;

— *The Divine Legation of Moses*, 260 n. 7, 261 n. 3;

— *A Sermon preached at the Abbey Church at Bath*, 263 n. 3; renv. 45 n. 1;

— *Works*, renv. 263 n. 1;

— Notes sur des ouvrages de Pope, cit. 254 n. 5; renv. 257 n. 2, 263 n. 1.

Ward, éditeur de Mme d'Arblay, 26 n. 1, 107 n. 1, 172 n. 5, 211 n. 3, 229 n. 2.

Ware (Mme Hibbert), *The King of Bath*, 221, 22.

Warner (Richard), 243 n. 7;

— *Antiquities of Bath*, 6 n. 2;

— *Bath Characters*, cit. 128 n. 3;

— *History of Bath*, 3 n. 1; renv. 7 n. 4, 9 n. 2, 10 n. 6, 18 n. 3, 24 n. 1-2, 25 n. 2, 247 n. 1, 284;

— *Literary Recollections*, cit. 173 n. 3, 300 n. 1, 301 n. 1; renv. 49 n. 3, 288 n. 3, 296 n. 1, 307 n. 1;

— *A New Guide to Bath*, 269 n. 4, 271 n. 1;

— *Rebellion in Bath*, 224 et n. 3; sur quoi fondée, 116 n. 3; cit. 219 n. 1.

Water Poetry, 223 n. 2; cit. 170 n. 8, 243 n. 2-5.

Water Poets, v. Poètes d'eaux.

Watkins, *Memoirs... of Sheridan*, apprécié, 132 n. 1; renv. 129 n. 1, 132 n. 1.

Watson, *Life of Warburton*, cit. 263 n. 2; renv. 263 n. 3-4.

Warwick (comte de), 92 n. 1.

Waverley, v. Scott.

Way-letters, ce que c'est, 249 n. 2.

Webster, joueur, 15 n. 2, 25 et n. 6; prend soin des divertissements de Bath, 25 et n. 3; roi de Bath, 25 et n. 5.

Weiss, *Sheridan als Lustspieldichter*, 151 n. 1.

Weller (Sam), personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 176 n. 5, 212 et n. 3, 220 n. 2.

Wells, transfert du siège épiscopal de— à Bath, et réciproquement, 1 n. 2, 8; Mlle Linley à—, 145.

Wentworth (capitaine), personnage de Mlle Austen *(Persuasion)*.

Wesley (Charles), à Bath, 154 et n. 3; mot de lui sur cette ville, 154 et n. 5; ment. 92, 161.

Wesley (John), à Bath, 153, 154 et n. 2, 6-7; discute avec Nash, 155 et n. 2-3, 156 et n. 1; prêche à Bath, 158 n. 8, 162 et n. 3; entendu et jugé par Walpole, 162 et n. 4; ses relations avec la comtesse de Huntingdon, 161 et n. 5, 162 et n. 2; journal cité, 154 n. 5 à 7, 155 n. 1 à 3, 156 n. 1, 164 n. 3; ment. 92, 158, 161.

Westbrook (Harriet), première femme de Shelley, 175.

Western (Sophia), personnage de Fielding *(Tom Jones)*, 109 n. 1.

Western (Squire), personnage de Fielding *(Tom Jones)*, 16, 271 n. 1.

Westgate Buildings, à Bath, 208 n. 3.
Westminster, monument d'Anstey à —, 234 n. 4.
Weston (Mlle), lettre, renv. 172 n. 8.
Whalley, Journal, renv. 172 n. 8.
Wharton, correspondant de Gray, 235 n. 2.
Whist, 100 et n. 2.
White, *chocolate-house* de—, 98 et n. 3.
White Hart (The), hôtellerie de Bath, 54 n. 3, 212 n. 3; où descend M. Pickwick, 212.
Whitefield, prêche à Bath, 157, 158 et n. 8; devant Nash, 157 et n. 1; convertit lady Chesterfield, 158 n. 10; chapelain de lady Huntingdon, 161; sa vénération pour elle, 161 et n. 2-4; loué par Bolingbroke, 158 n. 9; ses doctrines attaquées par Warburton, 157 n. 1; lettres citées, 161 n. 2-5.
Widcombe, près Bath, 246, 256 n. 1, 261 n. 5, 285; résidence temporaire de Sarah Fielding, 268 et n. 3; taverne à—, fréquentée par Fielding, 270 n. 4.
Widcombe House, résidence possible de Fielding, 270 n. 4, 271 n. 1.
Widow'd Wife (The), v. Kenrick.
Wilberforce, à Bath, 174 n. 8.
Wildgoose, héros du *Spiritual Quixote* de Graves, 165, 166.
Wilkes à Bath, 91 et n. 8;
— *Correspondence*, cit. 123 n. 3 (sur Mlle Linley); renv. 91 n. 8.
Williams, *Life and Correspondence of sir Thomas Lawrence*, 294 et n. 1 à 6, 8.
Williams (John), *Postscript*, 243, 244 et n. 1.
Wilson (Beau), 26 n. 1.
Wiltshire, propriétaire de salles d'assemblée, 26 n. 3, 60 n. 5.
Wiltshire, ami de Gainsborough, 91 n. 10; anecdote sur Pitt contée par son fils, ibid.
Windham, à Bath, 174 n. 6.
Winkle (Mr.), personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 213 n. 4.
Winter in Bath (A), 212 n. 1.
Wolcot, 243 n. 7;
— *The Bath Pump Room*, 244 n. 8.
Wolfe (général), à Bath, 92 et n. 2.
Wonders of a Week at Bath, v. T.
Wood (John), le fils, son œuvre à Bath, 198 n. 1-2, 283, 286-287 et notes, 288; ment. 50 n. 4, 92.
Wood (John), le père, architecte et historien de Bath, 3 n. 3; rapporte la légende de Bladud, ibid., 4 n. 2, 5 n. 8; construit les nouvelles salles d'assemblée, 60 n. 5; encouragé par Allen, 258; construit une maison pour celui-ci, 278 n. 3; puis Prior Park, ibid. et 285; son œuvre à Bath, 283 et n. 2, 284, 287 et notes, 288; à Bristol et à Liverpool, 285 n. 5; ment. 4 n. 2, 50 n. 4, 92, 198 n. 2, 282, 298; manuscrit de lui cité, 18 n. 3, 25 n. 2;
— *A Description of Bath*, 285; Goldsmith y prend plusieurs passages, 27 n. 2; cit. 4 n. 3, 5 n. 8, 8 n. 1, 20 n. 2-3, 25 n. 1, 33 n. 1, 35 n. 1, 61 n. 1, 67 n. 3, 284 et n. 4; renv. 3 n. 3, 10 n. 4-5, 18 n. 5, 22 n. 3, 32 n. 1 à 3, 41 n. 2, 45 n. 1, 54 n. 1-4-7, 55 n. 3, 59 n. 2, 65 n. 3, 67 n. 1-3-5, 68 n. 2 à 5, 81 n. 1, 88 n. 2, 101 et n. 7, 278 n. 3, 284 n. 1-2, 285 n. 2.
Woodward, acteur, contrefait par Henderson, 74 n. 3.
Wordsworth, ment. 305.
Wright (G.-N.) défend la légende de Bladud, 3 n. 2;
— *A Historic Guide to Bath*, cit. 217 n. 1; renv. 3 n. 2, 271 n. 2.
Wright, *Life of Wolfe*, renv. 92 n. 2.

Wugsby (Mme), personnage de Dickens *(Pickwick Papers)*, 215 n. 1.
Wycherley, à Bath, 168 et n. 3;
— *The Country Wife*, joué à Bath, 71 n. 1;
— *The Plain Dealer*, id., ibid.

Y

Yorick, c'.-à-d. Sterne, 243 n. 2.
York (Edward-Augustus, duc d'), frère de George III, à Bath, 85 n. 4.
York (Frederick-Augustus, duc d'), fils de George III, à Bath, 85 n. 4, 173 n. 1.
York (duchesse d'), femme du précédent, à Bath, 85 n. 4, 173 n. 1.
Yorke (Charles), attorney général, chez Allen, 278 n. 6.
Young (Edward), en relations avec Hartley, 96 n. 3 ;
— *The Love of Fame*, cité 225 n. 4.

Z

Zetzea, c'.-à-d. Mme Noel dans *A Dream*, 225 n. 1.

ERRATA

P. 11, n. 1, ligne 10: *chevalier*, et non *duc* (de Grammont).
P. 25, n. 1, ligne 7: *their*, et non *theis*.
P. 31, n. 1, ligne 3: *Hervey Letter-Books*, et non *Hervey, Letter-Books*.
P. 55, n. 3, ligne 14: *answer*, et non *answver*.
— — ligne 15: *tenebrosæ*, et non *tenebrosæ*.
— — ligne 16: *noxiæ, gratæ*, et non *noxiœ, gratœ*.
P. 57, n. 2, ligne 4: *Defoe*, et non *De foe*.
P. 58, ligne 9: *au-dessous* [3], et non *au-dessous*.
— ligne 11: *venus* [4], et non *venus* [3].
— ligne 15: *pièce* [5], et non *pièce* [4].
— ligne 16: *Teazle*, et non *Teazle* [5].
— note, ligne 2: *Love*, et non *Loves*.
— n. 4, ligne 4: *even*, et non *ever*.
P. 60, n. 5, ligne 5: *Lindsey*, et non *Lindsay*.
P. 79, n. 8, ligne 8: *Dublin and York*, et non *Dublin Yand ork*.
P. 103, n. 1, ligne 4: *week*, et non *welk*.
P. 104, n. 1, ligne 17: *lying*, et non *lyng*.
— n. 2, ligne 6: *estates*, et non *eslates*.
P. 106, n. 2, ligne 8: *attempt*, et non *atlempt*.
— — ligne 13: *our*, et non *your*.
P. 121, n. 6, ligne 2: *Mlle*, et non *Mme*.
P. 123, n. 1, ligne 5: *afterwards*, et non *aftervards*.
— — — *music*, et non *munic*.
P. 125, ligne 1: supprimer *hasard*.
P. 135, n. 1, ligne 1: *that*, et non *thal*.
P. 137, ligne 8: *n'étant pas*, et non *étant*.
P. 141, n. 2, ligne 13: *betray'd*, et non *hetray'd*.
P. 150, n. 5, ligne 1: *Mlle Lefanu, Memoirs..... of Mrs. Sheridan*, et non *Memoirs..... of Mrs. Lefanu*.
P. 158, n. 6, ligne 1: *Lyttelton*, et non *Lyttleton*.
P. 161, note, ligne 1: *Lady Mary Wortley Montagu*, et non *Lady Montagu*.
— — ligne 2: *Works*, et non *Woorks*.
— n. 1, ligne 9: *I hope*, et non *Ih ope*.
P. 162, n. 1, ligne 4: *or*, et non *on*.
P. 163, n. 2, ligne 2: *and*, et non *Land*.
P. 169, n. 1, lignes 3 et 6-7: *Lady Mary Wortley Montagu*, et non *Lady Montagu*.
P. 170, ligne 11: même correction.
P. 171, n. 6, ligne 6: ajoutez *peut-être*.

P. 177, ligne 10: *Eaux*, et non *Allées*.
— n. 4: *Genest*, et non *Geneste*.
— n. 5: *Wells*, et non *Walks*.
P. 201, n. 3, ligne 3: *strewed*, et non *trewed*.
P. 212, n. 2, ligne 3: *Dickens*, et non *il*.
P. 235, ligne 14: *Deyverdun*, et non *Deveyrdun*.
P. 237, n. 3, ligne 2: *Jew*, et non *Iew*.
P. 241, note, ligne 3: *her*, et non *ker*.
P. 247, ligne 1: supprimer *Gainsborough*.
P. 258, ligne 3: *to*, et non *lo*.
P. 267, n. 1, ligne 18: *disappointment*, et non *disappointement*.
P. 277, ligne 11: *écrivains*, et non *écrivain*.
P. 299, ligne 13: *intrusions*, et non *instrusions*.
P. 307, note, ligne 13: *strongly*, et non *strong by*.
P. 308, n. 1, ligne 14: *tobacco*, et non *to bacco*.
P. 309, lignes 1-2: *avait au XVIIIe siècle*, et non *au XVIIIe siècle avait*.
P. 313, ligne 13: *new edition*, et non *newedition*.
P. 317, ligne 10: *A*, et non *An*.
P. 335, ligne 29: *romanischen und*, et non *romanischenund*.
P. 351, 1re col., ligne 33: supprimer *de Hesse*.
P. 358, 1re col., ligne 16: *Illustrated*, et non *Illustrate a*.
P. 362, 1re col., ligne 12: *évêque*, et non *éévque*.
P. 373, 1re col., ligne 21: *Life and Vritings*, et non *Life Writings*.
— — lignes 39-40: *Shakespeare*, et non *Shakespaere*.
— 2e col., ligne 35: *Seward*, et non *Sward*.
P. 374, 1re col., ligne 8: *Mitford*, et non *Mitfort*.
— 2e col., ligne 34: supprimer *Cath*.
P. 384, 1re col., ligne 35: *Russell*, et non *Russel*.

N.-B. — Dans les notes et dans l'index, quelques mots anglais se trouvent mal divisés; on ne relève pas ici ces erreurs que le lecteur corrigera facilement de lui-même.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS VII

CHAPITRE Ier. — Bath jusqu'aux dernières années du XVIIe siècle 1

CHAPITRE II. — Le roi de Bath ; l'organisation de la vie élégante (1705-1761) 24

CHAPITRE III. — La vie à Bath ; les plaisirs 51

CHAPITRE IV. — La société de Bath 81

CHAPITRE V. — La société de Bath *(suite)* ; le mariage de Sheridan. 119

CHAPITRE VI. — La société de Bath *(suite)* ; les méthodistes. 153

CHAPITRE VII. — Les écrivains à Bath ; Bath dans la comédie et le roman ; Sheridan, Smollett, Mlle Austen, Dickens 168

CHAPITRE VIII. — Les écrivains à Bath *(suite)* ; les « poètes d'eaux » ; le Parnasse de Batheaston ; Anstey. . . 223

CHAPITRE IX. — Les écrivains à Bath *(suite et fin)* ; Prior Park et ses hôtes littéraires (Pope, Warburton, Fielding) ; autres visiteurs illustres de cette demeure. 246

CHAPITRE X. — Arts et sciences ; les Wood, Gainsborough, Lawrence, Herschel 282

CHAPITRE XI. — Transformation de Bath au XIXe siècle. Conclusion 299

APPENDICE 311

BIBLIOGRAPHIE 313

INDEX 341

Imprimerie HENRI DELESQUES, 2 et 4, rue Froide, Caen.

VISING (Joh.). Sur **la versification anglo-normande.** Pet. 8°.. **2 50**

MOTHÉRÉ (J.). **Les théories du vers héroïque anglais et ses relations avec la versification française.** 1886, 1 vol. 8°... **2 50**

BÉMONT (Ch.). **Chartes des libertés anglaises** (1100-1305), publ. avec une introd. et des notes. 1892, 1 vol. 8°, br..... **4 50**

Lois de Guillaume le Conquérant en français et en latin, textes et études critiques publiés par John-E. MATZTKE, professeur de langues romanes à « Leland Stanford Junior University » (Californie), avec une préface historique par Ch. Bémont. 1899, 1 vol. 8°..... **2 25**

COSNEAU (E.). **Les grands traités de la guerre de Cent ans.** 1889, 1 vol. in-8°..... **4 50**

DENIFLE (P. Henri), des Frères-Prêcheurs, correspondant de l'Institut. **La désolation des églises, monastères et hôpitaux en France, pendant la guerre de Cent ans.** I. Documents relatifs au XVe siècle. II. La guerre de Cent ans jusqu'à la mort de Charles V (1380). 2 tomes en 3 vol. gr. 8° (XXV-608, XIV-528 et 529-864)..... **27 »**

Le tome I ne se vend qu'avec l'ouvrage complet. Le tome II 15 fr. avec engagement pour les tomes III et IV actuellement en préparation.

MOISANT (J.). **Le prince Noir en Aquitaine,** 1355-1356, 1362-1370. 1894, 1 vol. 8° (265 p.)..... **6 »**

JEANROY et VIGNAUX (A.). **Voyage au purgatoire de Sainte-Patrice,** visions de Tindal et de Saint-Paul. Textes languedociens du XVe siècle. 1903, 1 vol. 8° (LXI-141 p.)..... **4 »**

CHEVALIER (Le chanoine Ul.). **L'abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen et l'authenticité de sa formule,** étude critique. 1902, gr. 8° (88 pages)..... **3 »**

LASTEYRIE (Ch. de), ancien élève de l'École des Chartes. **L'abbaye de Saint-Martial de Limoges.** Étude historique, économique et archéologique, précédée de recherches nouvelles sur la vie du saint. 1901, 1 vol. grand 8° (XVIII-510 p.), 9 planches hors texte, 5 figures..... **15 »**

YOUNG (Mary). **Les établissements de Robert de Ho dits enseignements de Trébor.** Publiés pour la première fois d'après les manuscrits de Paris et de Cheltenham. 1901, 1 vol. 8° (176 p.)..... **3 50**

COMMYNES (Philippe de). **Mémoires.** Nouvelle édition, publiée avec une introduction et des notes, d'après un manuscrit inédit et complet ayant appartenu à Anne de Polignac, comtesse de La Rochefoucauld, nièce de l'auteur, par B. de Mandrot (1464-1498). 1902-1903, 2 vol. 8° (480 p., CXL-483 et carte) **25 »**

FAGNIEZ (Gustave). **Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France.** I: Depuis le Ier siècle avant Jésus-Christ jusqu'à la fin du XIIIe siècle, publiés avec une introduction. 1898, 1 vol. 8° (LXIV-350 p.)..... **9 50**

— II: XIVe et XVe siècles, avec une introduction et un glossaire des mots techniques. 1900, 1 vol. 8° carré (LXXVIII-345 p.)..... **10 »**

MORTENSEN (Jean). **Le théâtre français au moyen âge,** traduit du suédois par Emmanuel Philipot, maître de conférences à l'Université de Rennes. 1903, 1 vol. 12° (XXI-254), 1 pl. hors texte..... **3 50**

BOYSSON (R. de). **Études sur Bertrand de Born,** sa vie, ses œuvres et son siècle. 1902, 1 vol. 8° (XIX-419)..... **7 50**

Bibliothèque espagnole I. MOREL-FATIO. **Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII.** 1900, 1 vol. 12° de 232 pages (1 portrait), titre rouge et noir..... **3 50**

II. ROUANET (Léo). **Le diable prédicateur,** comédie espagnole, traduite pour la première fois en français avec une notice et des notes. 1901, 1 vol. in-12° de 276 pages..... **3 50**

III. REYNIER (G.). **La vie universitaire dans l'ancienne Espagne.** 1902, 1 vol. in-12° (VII-222 p.)..... **3 50**

IV. BORIS DE TANNENBERG. **L'Espagne littéraire,** portraits d'hier et d'aujourd'hui. 1re série: Manuel Tamayo y Baus, Marcelino Menendez y Pelayo, José Maria de Pereda, Dona Emilia Pardo Bazan. 1903, 1 vol. 12° (XVI-317 p.)..... **3 50**

GROUSSAC (Paul), directeur de la Bibliothèque nationale de Buenos-Ayres. **Une Enigme littéraire:** le « Don Quichotte » d'Avellaneda, le Drame Espagnol, Philologie amusante, Hernani, Carmen. 1903, 1 vol. 12° (XII-303 p.)..... **3 50**

AUG 1 7 1943